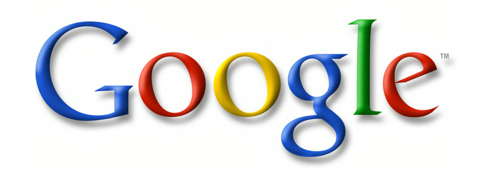
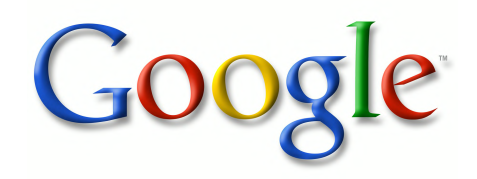
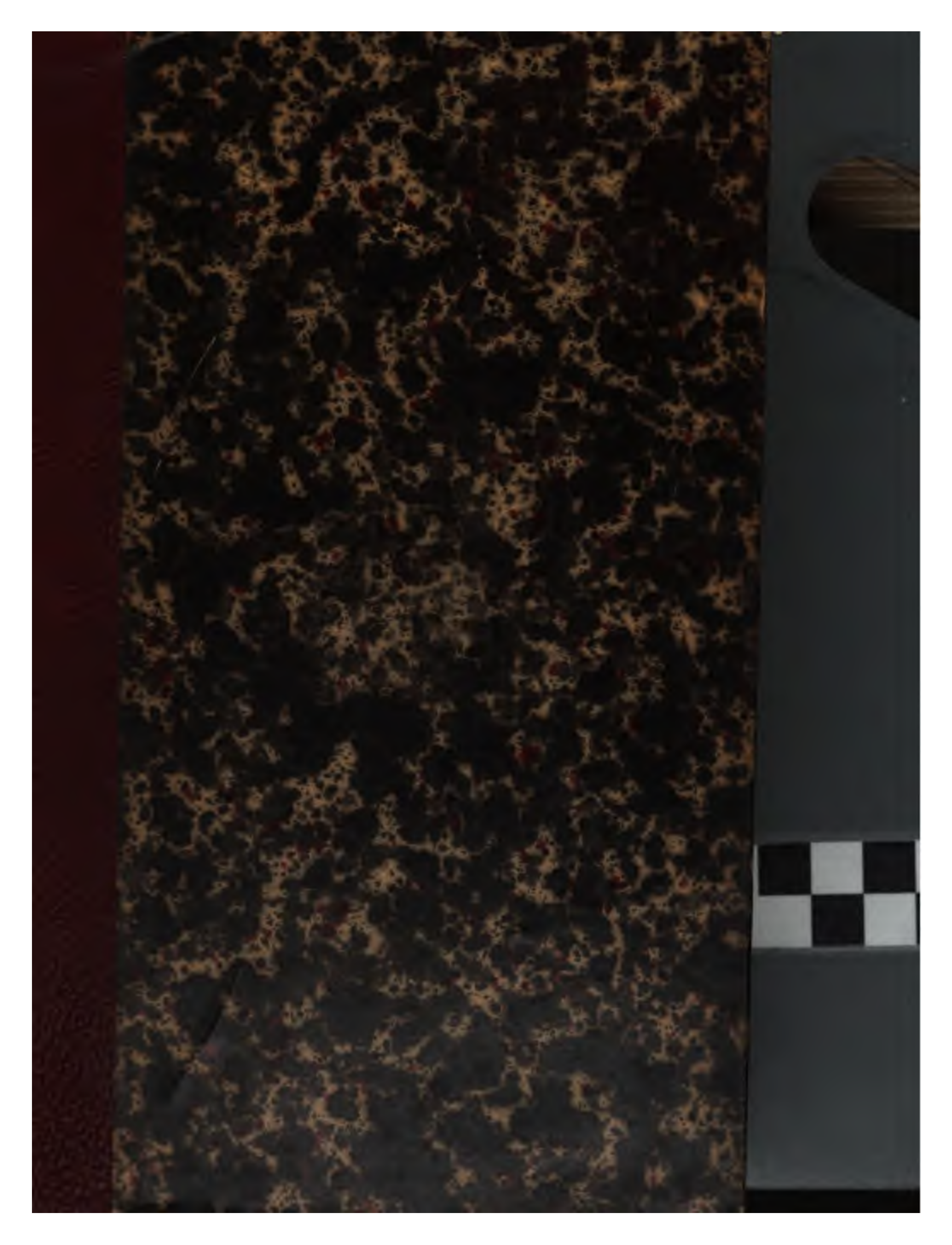










ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VOLTAIRE

48

CORRESPONDANCE

XVI

Années 1772-1774. — Nos 8452-9091

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

PARIS. — IMPRIMERIE A. QUANTIN ET Cie

7, RUE SAINT-BENOIT

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
VOLTAIRE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC

NOTICES, PRÉFACES, VARIANTES, TABLE ANALYTIQUE

LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS ET DES NOTES NOUVELLES

Conforme pour le texte à l'édition de BEUCHOT

ENRICHIE DES DÉCOUVERTES LES PLUS RÉCENTES

ET MISE AU COURANT

DES TRAVAUX QUI ONT PARU JUSQU'A CE JOUR

PRÉCÉDÉE DE LA

VIE DE VOLTAIRE
PAR CONDORCET

ET D'AUTRES ÉTUDES BIOGRAPHIQUES

Ornée d'un portrait en pied d'après la statue du foyer de la Comédie française

---

CORRESPONDANCE

XVI

(ANNÉES 1772-1774. — N°s 8452-9091)



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1882

CORRESPONDANCE

8452. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 1er janvier 1772.

Madame, je souhaite à Votre Majesté impériale, pour l'année 1772, non pas augmentation de gloire, car il n'y a plus moyen, mais augmentation de croquignoles sur le nez de Moustapha et de ses vizirs, quelques victoires nouvelles, votre quartier général à Andrinople, et la paix.

La lettre de Votre Majesté impériale[1], du 18 novembre, v. st., peut me faire vivre encore pour le moins cette année bissextile. Si vous aviez pris la mode des anciens Romains en tout, vos lettres seraient toujours farcies de lauriers. Je voudrais que le frère du nouveau Thoas de la Tauride[2] pût voyager dans nos climats, et que je pusse l'entendre. Je serais bien charmé d'apprendre à nos Welches qu'il y a un bel esprit dans le pays où Iphigénie égorgeait, en qualité de religieuse, tous les étrangers en l'honneur d'une vilaine statue de bois, toute semblable à Notre-Dame miraculeuse de Czenstokova[3].

Je ne sais encore, madame, si c'était la vraie peste qui s'était emparée de Moscou[4], mais elle est dans notre voisinage. Elle a envoyé devant Dieu cinq cent cinquante personnes à Crémone en un jour, à ce que dit la renommée. Pour peu qu'elle ait duré huit jours, il n'y a plus personne dans cette ville. On prétend qu'elle est venue de la foire de Sinigaglia, pays appartenant à mon saint-père le pape, sur la côte de la mer Adriatique. Les papes ne pouvant plus détrôner les princes, leur envoient ce fléau de Dieu pour les amener à résipiscence. Mais la peste étant venue par le voisinage de Notre-Dame de Lorette, elle

1. N° 8419.
2. Le kalga sultan, frère du kan de la Crimée; voyez lettre 8419.
3. Voyez lettre 8248 et tome XX, page 451.
4. Voyez lettres 8387 et 8411.

pourra bien passer par Rome. Il serait triste que le grand inquisiteur et le sacré collége eussent le charbon.

Le fait est que Genève, ma voisine, tremble de tout son cœur, attendu qu'elle a plus de commerce avec Crémone qu'avec Rome; mais sûrement les processions des catholiques auront purifié l'air avant que la peste ne vienne à Ferney, qui est tout au beau milieu des hérétiques.

Une autre peste est celle des confédérés de Pologne; je me flatte que Votre Majesté impériale les guérira de leur maladie contagieuse. Nos chevaliers welches qui ont porté leur inquiétude et leur curiosité chez les Sarmates doivent mourir de faim, s'ils ne meurent pas du charbon. Voilà une plaisante croisade qu'ils ont été faire. Cela ne servira pas à faire valoir la prudence et la galanterie de ma chère nation.

Votre Majesté me demande si les auteurs de l'*Encyclopédie* avouent l'édition de Genève : ils la souffrent, mais ils n'en sont pas les maîtres. Elle devait se faire à Paris ; notre inquisition ne l'a pas permis. Les libraires de Paris se sont associés avec ceux de Genève pour cet ouvrage, qui ne sera fait de plusieurs années. Ils en sont les maîtres, et ils font travailler des auteurs à tant la feuille, comme je fais travailler mes manœuvres dans mon jardin à tant la toise. Ils ont fait écrire à M. le prince Gallitzin à la Haye, et lui ont demandé sa protection pour obtenir des suppléments; ils ont raison : les articles de Russie donneront du lustre à leur édition, en dépit des canons fondus par M. de Tott. Ce M. de Tott, au reste, est un homme de beaucoup d'esprit ; c'est dommage qu'il ait pris le parti de Moustapha.

Je suis fâché qu'Ali-bey, le prince Héraclius, le prince Alexandre, ne connaissent point les fêtes de nos remparts, nos admirables opéras-comiques, notre fax-hall perfectionné, et qu'ils ne sachent pas danser le menuet proprement.

Je me mets aux pieds de Votre Majesté impériale pour l'année 1772, dont je compte voir le premier jour, car elle commence aujourd'hui, et personne n'est sûr du second.

Votre admirateur et votre très-humble et très-passionné serviteur.

Le vieux Malade de Ferney.

La peste de Crémone vient de cesser ; on dit que ce n'est rien ; peut-être demain recommencera-t-elle.

ANNÉE 1772.

8453. — A M. HENNIN.

A Ferney, le 1er de 1772.

Pacatumque nitet diffuso lumine cœlum[1].

Nous n'aurons donc point la peste comme le bonhomme David; Dieu soit loué! Je m'imagine que ce sont les marchands italiens qui ont fait courir ce vilain bruit pour vendre plus cher leurs aromates, comme les *stoks-jobbers*[2] débitent de mauvaises nouvelles sur la Compagnie des Indes pour faire tomber les actions.

Toute la petite peuplade de Ferney souhaite à M. Hennin une année 1772 toute pleine de plaisirs, pendant trois cent soixante-cinq jours de suite sans interruption.

Le pauvre vieux malade est bien étonné de voir commencer cette année 1772; il ne s'y attendait pas.

8454. — DE STANISLAS-AUGUSTE PONIATOWSKI.

Varsovie, le 1er janvier.

Monsieur de Voltaire, j'ai répondu par Paris, il y a cinq jours[3], à votre lettre du 3 décembre. J'ai reçu depuis votre seconde du 6, et je crois ne pouvoir mieux répondre à celle-ci qu'en vous envoyant les pièces ci-jointes[4], dont je vous garantis la vérité exacte.

Je mets au nombre des vœux les plus chers à mon cœur de vous voir conservé à tout ce siècle que vous avez éclairé.

C'est avec la plus véritable reconnaissance que je reçois les témoignages si affectueux de vos sentiments pour moi, et que je suis, monsieur, votre très-affectionné.

STANISLAS-AUGUSTE, roi.

8455. — A M. MARMONTEL.

6 janvier.

Je regrette Helvétius[5] avec tous les honnêtes gens, mon cher ami; mais ce que les pauvres honnêtes gens ne peuvent faire à

1. Lucrèce, livre I, vers 9.
2. Agioteurs.
3. Lettre 8449.
4. Relatives à l'attentat du 3 novembre.
5. Mort le 26 décembre 1771.

Paris, je l'ai toujours fait au mont Jura. J'ai crié que les pédants absurdes, insolents, et sanguinaires, ces bourgeois tuteurs des rois qui l'avaient condamné, et qui se sont souillés du sang du chevalier de La Barre, sont des monstres qui doivent être en horreur à la dernière postérité. J'ai crié, et des têtes couronnées m'ont entendu. Je n'avais cependant pas trop à me louer de cet innocent d'Helvétius[1].

Je vous prie d'embrasser pour moi M. d'Alembert, M. Duclos, M. Thomas, M. Gaillard, M. de Belloy, et tous ceux qui veulent bien se souvenir de moi dans l'Académie.

Je vous enverrai par cet Émery ce que vous voulez bien avoir. Je serais bien fâché de mourir sans causer avec vous.

8456. — DE GUSTAVE III[2],
ROI DE SUÈDE.

A Stockholm, ce 10 janvier.

Monsieur de Voltaire, vous jetez donc aussi quelquefois un coup d'œil sur ce qui se passe dans le nord! Soyez persuadé que du moins nous y connaissons le prix de votre suffrage, et que nous le regardons comme le plus grand encouragement à bien faire dans tous les genres. Je prie tous les jours l'Être des êtres qu'il prolonge vos jours, si précieux à l'humanité entière, et si utiles aux progrès de la raison et de la vraie philosophie.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, monsieur de Voltaire, en sa sainte garde, étant votre affectionné.

GUSTAVE.

8457. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Berlin, 12 janvier[3].

Je conviens que je me suis imposé l'obligation de vous instruire sur le sujet des confédérés, que j'ai chantés, comme vous avez été obligé d'exposer les anecdotes de la Ligue, afin de répandre tous les éclaircissements nécessaires sur *la Henriade*.

Vous saurez donc que mes confédérés, moins braves que vos ligueurs, mais aussi fanatiques, n'ont pas voulu leur céder en forfaits. L'horrible attentat entrepris et manqué contre le roi de Pologne s'est passé, à la communion près, de la manière qu'il est détaillé dans les gazettes. Il est vrai que le misérable qui a voulu assassiner le roi de Pologne en avait prêté le serment à Pulawski, maréchal de la confédération, devant le maître-autel

1. Voyez tome XXXIX, page 559,
2. Voyez une note sur la lettre 8240.
3. Le 2 janvier 1772. (*Œuvres posthumes.*)

de la Vierge à Czenstochow[1]. Je vous envoie des papiers publics, qui peut-être ne se répandent pas en Suisse, où vous trouverez cette scène tragique détaillée avec les circonstances exactement conformes à ce que mon ministre à Varsovie en a marqué dans sa relation. Il est vrai que mon poëme (si vous voulez l'appeler ainsi) était achevé lorsque cet attentat se commit; je ne le jugeai pas propre à entrer dans un ouvrage où règne d'un bout à l'autre un ton de plaisanterie et de gaieté. Cependant je n'ai pas voulu non plus passer cette horreur sous silence, et j'en ai dit deux mots en passant au commencement du cinquième chant; de sorte que cet ouvrage badin, fait uniquement pour m'amuser, n'a pas été défiguré par un morceau tragique qui aurait juré avec le reste.

J'ai poussé la licence plus loin: car, quoique la guerre dure encore, j'ai fait la paix d'imagination pour finir, n'étant pas assuré de ne pas prendre la goutte lorsque ces troubles s'apaiseront. Vous verrez, par le troisième et le quatrième chant que je vous envoie, qu'il n'était pas possible de mêler des faits graves avec tant de sottises. Le sublime fatigue à la longue, et les polissonneries font rire. Je pense bien comme vous que plus on avance en âge, plus il faut essayer de se dérider. Aucun sujet ne m'aurait fourni une aussi abondante matière que les Polonais; Montesquieu aurait perdu son temps à trouver chez eux les principes des républiques ou des gouvernements souverains. L'intérêt, l'orgueil, la bassesse, et la pusillanimité, semblent être les fruits du gouvernement anarchique. Au lieu de philosophes, vous y trouvez des esprits abrutis par la plus stupide superstition, et des hommes capables de tous les crimes que des lâches peuvent commettre. Le corps de la confédération n'agit point par système. Ce Pulawski, dont vous aurez vu le nom dans mes rapsodies, est proprement l'auteur de la conspiration tramée contre le roi de Pologne[2]. Les autres confédérés regardent le trône comme vacant, quoiqu'il soit rempli; les uns y veulent placer le landgrave de Hesse; d'autres, l'électeur de Saxe; d'autres encore, le prince de Teschen. Tous ces partis différents ont autant de haine l'un pour l'autre que les jansénistes, les molinistes, et les calvinistes entre eux. C'est pour cela que je les compare aux maçons de la tour de Babel. Le crime qu'ils viennent de tenter ne les a pas décrédités chez leurs protecteurs, parce qu'en effet plusieurs de ces confédérés l'ont ignoré; mais qu'ils aient des protecteurs ou non, ils n'en sont pas plus redoutables; et par les mesures que votre souveraine vient de prendre, dans peu leur mauvaise volonté sera confondue.

Il semble que pour détourner mes yeux des sottises polonaises et de la scène atroce de Varsovie, ma sœur la reine de Suède ait pris ce temps pour venir revoir ses parents, après une absence de vingt-huit années. Son arrivée a ranimé toute la famille; je m'en suis cru de dix ans plus jeune. Je fais mes efforts pour dissiper les regrets qu'elle donne à la perte d'un

1. Voyez tome XX, page 451.

2. Selon les *Berlinische Nachrichten von Staats und gelehrten Sachen* du 22 décembre 1772, n° 153, page 733, Pulawski était tout à fait innocent de cet attentat.

époux tendrement aimé, en lui procurant toutes les sortes d'amusements dans lesquels les arts et les sciences peuvent avoir la plus grande part, Nous avons beaucoup parlé de vous. Ma sœur trouvait que vous manquiez à Berlin; je lui ai répondu qu'il y avait treize ans[1] que je m'en apercevais. Cela n'a pas empêché que nous n'ayons fait des vœux pour votre conservation; et nous avons conclu, quoique nous ne vous possédions pas, que vous n'en étiez pas moins nécessaire à l'Europe.

Laissez donc à la Fortune, à l'Amour, à Plutus, leur bandeau : car ce serait une contradiction que celui qui éclaira si longtemps l'Europe fût aveugle lui-même. Voilà peut-être un mauvais jeu de mots; j'en fais amende honoroble au dieu du goût qui siége à Ferney : je le prie de m'inspirer, et d'être assuré qu'en fait de belles-lettres je crois ses décisions plus infaillibles que celles de Ganganelli pour les articles de foi. *Vale.*

FÉDÉRIC.

8458. — A M. L'ABBÉ DU VERNET.

Le 13 janvier.

Le vieillard de Ferney a été malade pendant un mois; il est dans l'état le plus douloureux, et n'en est pas moins sensible aux bontés et au mérite de M. l'abbé du Vernet. Privé presque entièrement de la vue et enterré daus les neiges, il se console en voyant qu'un philosophe aimable et plein d'esprit veut le faire revivre dans la postérité. Il s'en faut beaucoup que ce vieillard approche de Despréaux; mais, en récompense, M. l'abbé du Vernet vaut beaucoup mieux que Brossette[2].

Mon ancien ami Thieriot, si monsieur l'abbé veut prendre la peine de l'aller voir, le mettra au fait de tout ce qui peut avoir rapport au duc de Sully et au chevalier de Rohan, qui passait pour faire le métier des Juifs; il lui donnera aussi des anecdotes sur Julie, devenue la comtesse de Gouvernet, et sur la bagatelle *des Tu et des Vous*. Il est très-vrai que, dans ma seconde retraite à la Bastille, il me pourvut de livres anglais, et qu'il lui fut permis de venir dîner souvent avec moi. Il est encore très-vrai que son amitié, du fond de la Normandie, où il était alors, dans une des terres du président de Bernières, le fit voler à mon secours au château de Maisons, où j'avais la petite vérole. Gervasi, le Tronchin de ce temps-là, fut mon médecin. La limonade et lui me tirèrent d'affaire.

1. Il y avait treize ans que le roi avait perdu sa sœur la margrave de Baireuth; voyez tome VIII, page 472.

2. Brossette avait reçu de Boileau des éclaircissements sur ses ouvrages.

M. de Cideville, dont vous me parlez, était conseiller au parlement de Rouen. Il avait alors beaucoup d'amitié pour moi : il est à Paris, très-vieux, très-infirme, et très-dévot ; c'était un magistrat intègre, et la dévotion ne l'a pas empêché de me rendre justice, et d'avouer que la cupidité de Jore gâta tout, et me donna de grands embarras. Cet imprimeur me demanda pardon d'avoir signé un mémoire grossier qu'avait forgé l'abbé Desfontaines. M. Hérault, alors lieutenant de police, intercéda pour lui : je lui pardonnai, et le tirai de la misère.

8459. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 14 janvier.

Madame, quoi ! votre âme partagée entre la Crimée, la Moldavie, la Valachie, la Pologne, la Bulgarie, occupée à rosser le grave Moustapha, et à faire occuper une douzaine d'îles dans l'Archipel par vos Argonautes, daigne s'abaisser jusqu'à être en peine si les horlogers de mon village ont reçu l'argent de leurs montres ? Vous êtes comme Tamerlan, qui, le jour de la bataille d'Ancyre, ne put s'endormir jusqu'à ce que son nain eût soupé.

J'ai mandé cependant à Votre Majesté impériale qu'ils avaient tous été très-bien payés, excepté trois ou quatre pauvres diables dont on avait oublié la facture. Ma lettre est du mois de novembre[1]. Je me flatte qu'elle n'a pas été interceptée par M. Pulawski. En tout cas il aura vu qu'une impératrice qui entre dans les plus petits détails comme dans les plus grands est une personne qui mérite quelques considérations et quelques ménagements.

Je me souviens même de vous avoir proposé dans une de mes lettres[2] un commerce de montres avec le roi de la Chine, ce qui serait plus convenable qu'un commerce de vers, tout grand poëte qu'il est.

Le roi de Prusse, qui a fait un poëme contre les confédérés, et qui fait assurément mieux des vers que tous les Chinois ensemble, peut lui envoyer ses écrits ; mais moi, je ne lui enverrai que des montres.

1. N° 8408.
2. N° 8408.

J'avouerai même que, malgré la guerre, mon village a fait partir des caisses de montres pour Constantinople; ainsi me voilà en correspondance à la fois avec les battants et les battus.

Je ne sais pas encore si Moustapha a acheté de nos montres; mais je sais qu'il n'a pas trouvé avec vous l'heure du berger, et que vous lui faites passer de très-mauvais quarts d'heure. On dit qu'il a fait pendre un évêque grec qui avait pris votre parti. Je vous recommande le mufti à la première occasion.

Permettez-moi de dire à Votre Majesté que vous êtes incompréhensible. A peine la mer Baltique a-t-elle englouti pour soixante mille écus de tableaux, que vous faisiez venir pour vous de la Hollande, que vous en faites venir de France pour quatre cent cinquante mille livres. Vous achetez encore mille raretés en Italie.

Mais, en conscience, où prenez-vous tout cet argent? Est-ce que vous auriez pillé le trésor de Moustapha sans que les gazettes en eussent parlé? Nos Français sont en pleine paix, et nous n'avons pas le sou. Dieu nous préserve de la guerre! Il y a quatre ans qu'on recommande à nos charités les soldats et les officiers français pris par les troupes de l'empereur de Maroc. Il y a un an qu'une petite frégate du roi, établie sur le lac de Genève, à quatre pas de mon village, fut confisquée pour dettes dans un port de Savoie : je sauvai l'honneur de notre marine en rachetant la frégate; le ministère ne me l'a point payée. Si vous avez le courage de Tomyris, il faut que je vous soupçonne d'avoir les trésors de Crésus, supposé pourtant que Crésus fût aussi riche qu'on le dit, car je me défie toujours des exagérations de l'antiquité, à commencer par Salomon, qui possédait environ six milliards de roubles, et qui n'avait pas d'ouvriers chez lui pour bâtir son temple de bois.

Je n'ai pas répondu sur-le-champ aux deux dernières lettres dont Votre Majesté impériale m'a honoré, parce que les neiges dont je suis entouré me tuent. Voilà pourquoi je voulais m'établir sur quelque côte méridionale du Bosphore de Thrace; mais vous n'avez pas voulu encore aller jusque-là, et j'en suis bien fâché.

Je me mets à vos pieds; permettez-moi de les baiser en toute humilité, et même vos mains, qu'on dit que vous avez les plus belles du monde. C'est à Moustapha de venir les baiser avec autant d'humilité que moi.

Le vieux Malade de Ferney.

8460. — A MADAME DU VOISIN [1].

Au château de Ferney, le 15 janvier.

Cette lettre, madame, sera pour vous, pour M. du Voisin, et pour madame votre mère. Toute la famille Sirven se rassembla chez moi hier en versant des larmes de joie; le nouveau parlement de Toulouse venait de condamner les premiers juges à payer tous les frais du procès criminel : cela est presque sans exemple. Je regarde ce jugement, que j'ai enfin obtenu avec tant de peine, comme une amende honorable. La famille était errante depuis dix années entières; elle est, ainsi que la vôtre, un exemple mémorable de l'injustice atroce des hommes. Puissent Mme Calas, ainsi que ses enfants, goûter toute leur vie un bonheur aussi grand que leurs malheurs ont été cruels! Puisse votre vie s'étendre au delà des bornes ordinaires; et qu'on dise après un siècle entier : Voilà cette famille respectable qui a subsisté pour être la condamnation d'un parlement qui n'est plus!

Voilà les vœux que fait pour elle le vieillard qui va bientôt partir de ce monde.

8461. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 janvier.

Or, mes anges, voici le fait. Cette lettre sera pour vous et pour M. de Thibouville, puisqu'il a trouvé son jeune homme [2]; et je suppose que ce jeune homme lira bien, et fera pleurer son monde.

Mon jeune homme à moi m'est venu trouver hier, et m'a dit ces propres paroles :

« A l'âge où je suis, j'ai grand besoin d'avoir des protections à la cour, comme par exemple auprès du secrétaire de monsieur le trésorier des Menus, ou auprès de messieurs les comédiens ordinaires du roi. On m'a dit que *Sophonisbe* n'étant qu'un réchauffé, et *les Pélopides* ayant été déjà traités, ces deux objets me procureraient difficilement la protection que je demande.

1. Cette dame était la fille cadette de Calas; son fils, Alexandre du Voisin-Calas, s'est tué à Chartres le 20 février 1832. Il venait de publier *Un Déjeuner à Ferney en 1765, ou la veuve Calas chez Voltaire,* esquisses dramatiques en un acte et en vers; au Mans, 1832, in-8°.

2. Pour lire la tragédie au comité du Théâtre-Français.

« D'ailleurs des gens bien instruits m'ont assuré que, pour balancer le mérite éclatant de l'opéra-comique et de fax-hall[1], pour attirer l'attention des Welches, et pour forcer la délicatesse de la cour à quelque indulgence, il fallait un grand spectacle bien imposant et bien intéressant; qu'il fallait surtout que ce spectacle fût nouveau ; et j'ai cru trouver ces conditions dans la pièce ci-jointe[2], que je soumets à vos lumières. Elle m'a coûté beaucoup de temps, car je l'ai commencée le 18 de décembre, et elle a été achevée le 12 de janvier.

« Il serait triste d'avoir perdu un temps si précieux. »

J'ai répondu au jeune candidat que je trouvais sa pièce fort extraordinaire, et qu'il n'y manquait que de donner bataille sur le théâtre; que sans doute on en viendrait là quelque jour, et qu'alors on pourrait se flatter d'avoir égalé les Grecs.

« Mais, mon cher enfant, quel titre donnez-vous à votre tragédie? — Aucun, monsieur. On ferait cent allusions, on tiendrait cent mauvais discours, et les Welches feraient tant que ma pièce ne serait point jouée; alors je serais privé de la protection du secrétaire de monsieur le trésorier des Menus, et de celle de messieurs les comédiens ordinaires du roi; et je serais obligé d'aller travailler aux feuilles de M. Fréron, pour me pousser dans le monde. »

J'ai eu pitié de ce pauvre enfant, et je vous envoie son œuvre, mes chers anges. Si M. de Thibouville veut se trémousser et conduire cette intrigue, cela pourra l'amuser beaucoup, et vous aussi.

Il y a vraiment dans ce drame je ne sais quoi de singulier et de magnifique qui sent son ancienne Grèce; et si les Welches ne s'amusent pas de ces spectacles grecs, ce n'est pas ma faute; je les tiens pour réprouvés à jamais. Pour moi, qui ne suis que Suisse, j'avoue que la pièce m'a fait passer une heure agréable dans mon lit, où je végète depuis longtemps.

Je vous remercie, mes chers anges, des ouvertures que vous me donnez avec tant de bonté pour établir un bureau d'adresse en faveur de mes montriers. Madame Lejeune[3] ne pourrait-elle pas être la correspondante? on s'arrangerait avec elle.

Il est arrivé de grands malheurs à notre colonie ; je m'y suis ruiné, mais je ne suis pas découragé. J'aurai toujours dans mon

1. Voyez tome VII, page 43.
2. *Les Lois de Minos.*
3. Probablement celle dont il est parlé tome XLIV, page 556; et XLV, 186.

village le glorieux titre de fondateur. J'ai rassemblé des gueux ; il faudra que je finisse par leur fonder un hôpital.

Je me mets à l'ombre de vos ailes plus que jamais, mes divins anges.

Vous devez recevoir la drôlerie de mon jeune homme par M. Bacon, non pas le chancelier, mais le substitut du procureur général, lequel doit l'avoir reçue dûment cachetée de la main de monsieur le procureur général. Si ces curieux ont ouvert le paquet, je souhaite qu'ils aiment les vers, mais j'en doute.

8462. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

20 janvier.

Je n'ai pas dit, mes chers anges, dans ma dernière lettre, tout ce que j'avais à vous dire.

Premièrement, Mme Denis et Mme Dupuits vous remercient de votre souvenir.

Secondement, j'ai toujours oublié de vous répondre sur l'extravagante et honteuse opinion de M. Niquet; mais ce n'est pas une opinion, c'est une absurdité avancée au hasard, pour justifier une horreur. Et j'ai cru qu'il suffirait de l'exposer sans la réfuter.

Troisièmement, j'écris à mon neveu le Turc; je le remercie et je le félicite d'être assez heureux pour vous avoir servi.

J'ai encore une autre chose à vous dire. On me reproche d'avoir approuvé la destitution de l'ancien parlement, et l'érection du nouveau : quand je n'aurais pour excuse que mon amitié pour le doyen des nouveaux conseillers clercs et la conduite vertueuse qu'il a tenue, cela me suffirait.

Mais vous savez que dans une visite que me fit M. l'avocat général Seguier, au mois d'octobre 1770, il me dit que quatre conseillers au parlement le forçaient à déférer certaine *Histoire du Parlement*, et à la faire brûler : ainsi donc

Seguier m'eût affublé d'un beau réquisitoire.

Il était digne de ces bourgeois, tyrans pires que la faction des Seize, de faire brûler l'histoire la plus vraie, écrite avec la plus grande modération.

1. Inédite. Tirée de la collection de M. Stapfer.

Pouvais-je d'ailleurs aimer bien tendrement ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang innocent du chevalier de La Barre? et des décemvirs insolents contre lesquels on ne pouvait jamais obtenir la moindre justice devaient-ils être si chers à la nation?

Des amis de M. le duc de Choiseul disent que je lui ai manqué en me déclarant pour le parlement nouveau. Mais quel rapport, s'il vous plaît, entre M. le duc de Choiseul et cette troupe de bourgeois séditieux que j'ai toujours eus en horreur?

Je vous prie très-instamment de tâcher de faire parvenir à M. le duc de Choiseul tous les sentiments de respect, d'attachement et de reconnaissance dont je suis pénétré pour lui. Vous le pouvez très-aisément, soit par M. le duc de Praslin, soit par quelque autre voie, sans vous compromettre. Je serai certainement dévoué à M. le duc de Choiseul jusqu'au dernier moment de ma vie, quand même Mme du Deffant s'imaginerait que je suis ingrat. Cette idée pénètre mon cœur sensible. J'aime M. le duc de Choiseul autant que je hais l'ancien parlement, et je voudrais que tout le monde le sût.

J'ai pour vous des sentiments encore plus tendres comme de raison. Il faut que les plus anciens amis soient toujours les premiers dans le cœur, comme ils sont les premiers en date. V.

8463. — A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 22 janvier.

Le vieillard, madame, que vous honorez de tant de bontés, vous parlera aussi librement dans sa lettre que s'il avait le bonheur de vous entretenir au coin du feu. Nous n'avons, vous et moi, que des sentiments honnêtes; on peut les confier au papier encore mieux qu'à l'air, qui les emporte dans une conversation qui s'oublie.

Un petit mot, glissé dans votre lettre, que M. Dupuits m'a apportée, m'oblige de vous ouvrir tout mon cœur.

Je dois à M. le duc de Choiseul la reconnaissance la plus inviolable de tous les plaisirs qu'il m'a faits. Je me croirais un monstre si je cessais de l'aimer passionnément. Je suis aussi sensible à l'âge de près de quatre-vingts ans qu'à vingt-cinq.

Je ne dois pas bénir la mémoire de l'ancien parlement comme je dois chérir et respecter votre parent, votre ami de Chanteloup. Il était difficile de ne pas haïr une faction plus insolente que la faction des Seize.

M. Seguier, l'avocat général, me vint voir au mois d'octobre 1770, et me dit, en présence de Mme Denis et de M. Hennin, résident du roi à Genève, que quatre conseillers le pressaient continuellement de requérir qu'on brûlât l'*Histoire du Parlement*, et qu'il serait forcé de donner un beau réquisitoire vers le mois de février 1771. On requit autre chose en ce temps-là de ces messieurs, et la France en fut délivrée.

Il eût fallu quitter absolument la France, s'ils avaient continué d'être les maîtres. M. Durey de Meynières, président des enquêtes, m'avait écrit, dix ans auparavant, que le parlement ne me pardonnerait jamais d'avoir dit la vérité dans l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*.

Vous savez combien il était dangereux d'avoir une terre dans le voisinage d'un conseiller, et quels risques on courait si on était forcé de plaider contre lui.

Joignez à ces tyrannies leurs persécutions contre les gens de lettres, la manière aussi infâme que ridicule dont ils en usèrent avec le vertueux Helvétius[1]; enfin le sang du chevalier de La Barre dont ils se sont couverts, et tant d'autres assassinats juridiques. Songez que, dans leurs querelles avec le clergé, ils devinrent meurtriers afin de passer pour chrétiens; et vous verrez que je ne suis pas payé pour les aimer.

La cause de ces bourgeois tyrans n'a certainement rien de commun avec celle de votre parent, aussi aimable que respectable.

Il y a deux ans que je ne sors guère de mon lit. J'ai rompu tout commerce. J'attends la mort, sans rien savoir de ce que font les vivants ; mais je croirais mourir damné si j'avais oublié un moment mes sentiments pour mon bienfaiteur. C'est là ma véritable profession de foi que je fais entre vos mains; c'est là ce que j'ai crié sur les toits au temps de son départ.

> Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même.
>
> (*Alzire*, acte III, scène IV.)

Je mourrai en l'aimant; et je vous supplie, par mon testament, d'avoir la bonté de le lui faire savoir si vous lui écrivez; c'est la seule grâce que mon cœur puisse implorer, et je me jette à vos pieds, madame, pour l'obtenir.

Le vieux Malade de Ferney.

1. Voyez tome XL, pages 27 et 409.

8464. — A M. MARMONTEL.

26 janvier

Je vous écris bien tard, mon cher ami; mais je n'ai pas un moment à moi. Mes maladies et mes travaux, qui ne les soulagent guère, occupent tout ce malheureux temps; ces travaux sont devenus forcés, car quand on a commencé un ouvrage, il faut le finir. J'envoie les tomes VI, VII et VIII[1] aux adresses que vous m'avez données, et j'espère que ces rogatons vous parviendront sûrement.

Je verrai bientôt cet Helvétius que les assassins du chevalier de La Barre traitèrent si indignement, et dont je pris le parti si hautement. Je n'avais pas beaucoup à me louer de lui, et d'ailleurs je ne trouvais pas son livre trop bon; mais je trouvais la persécution abominable. Je l'ai dit et redit vingt fois. Je ne sais si M. Saurin a reçu un petit billet que je lui ai écrit sur la mort de son ami[2].

Je dois de grands remerciements à M. l'abbé Morellet pour une dissertation très-bien faite que j'ai reçue de sa part. Je n'ai pas la force de dicter deux lettres de suite; chargez-vous, je vous en prie, de ma reconnaissance, et dites-lui combien je l'estime et je l'aime.

Ma misère m'empêche aussi d'écrire à M. d'Alembert. Embrassez-le pour moi, aussi bien que tous mes confrères qui veulent bien se souvenir que j'existe.

Dites à Mlle Clairon que je ne l'oublierai qu'en mourant, et aimez votre ancien ami V., qui vous est tendrement attaché, jusqu'à ce qu'il aille fumer son jardin après l'avoir cultivé.

8465. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 28 janvier.

Mon héros, je viens de lire, dans le discours de de Belloy, un trait de vous que je ne connaissais pas[3], et qui est bien digne de vous. Mon héros m'avait caché celui-là. Il entrera pourtant dans l'histoire, malgré vous. Quand vous avez fait une belle

1. Des *Questions sur l'Encyclopédie.*
2. Helvétius, qui venait de mourir.
3. C'est l'ordre du jour publié devant Minorque à la tête de l'armée, et portant que tous les soldats qui s'enivreraient seraient privés de la gloire de monter à l'assaut.

action, vous ne songez plus qu'à vous divertir, et vous semblez oublier la gloire, comme si elle était ennuyeuse ; cependant vous deviez bien me dire un mot de cette aventure, car elle est aussi plaisante que glorieuse, et tout à fait dans votre caractère.

Je n'ai pas trop consulté votre caractère quand je vous ai ennuyé de requêtes pour des choses dont je me soucie assez médiocrement[1] ; mais comme tout le monde, jusqu'aux Suisses, sait que vous m'honorez de vos bontés depuis environ cinquante-cinq ans, on m'a forcé de vous importuner.

Je présume que vous avez daigné disposer M. le duc d'Aiguillon en faveur de ma colonie, car M. d'Ogny lui donne toutes les facilités possibles. Ma colonie réussit, du moins jusqu'à présent ; elle travaille dans mon village pour les quatre parties du monde, en attendant qu'elle meure de faim.

Je n'ai nulle nouvelle de la succession de Mme la princesse de Guise. Je ne sais rien de ce qui se passe en France ; mais je suis fort au fait des Turcs et des Russes.

Que dites-vous du roi de Prusse, qui m'a envoyé un poëme en six chants contre les confédérés de Pologne ? Les contributions qu'il tire de tous les environs de Dantzick pourront servir à faire imprimer son poëme, avec de belles estampes et de belles vignettes.

Le roi de Pologne n'est pas comme vous, qui ne m'écrivez point ; il m'a écrit une lettre pleine d'esprit et de plaisanterie sur son assassinat : il est digne de régner, car il est philosophe.

Croiriez-vous qu'une partie des confédérés a proposé pour roi le landgrave de Hesse[2], que vous avez vu à Paris ? Voilà ce que c'est que d'être bon catholique.

Je finis ma lettre, de peur d'ennuyer mon héros, qui se moquerait de moi. Je le supplie d'agréer le tendre et profond respect d'un vieux malade qui n'en peut plus.

8466. — A M. DE LA HARPE.

28 janvier.

Mon cher champion du bon goût, je ne savais pas que vous eussiez été malade : car je ne sais rien dans mon lit, dont je ne sors presque plus.

1. Voyez lettre 8439.
2. Frédéric (voyez tome XXXVIII, page 53), l'un des correspondants de Voltaire. On a des lettres du landgrave ; mais on n'a pas toutes celles que Voltaire lui a écrites.

N'y a-t-il pas une place vacante à l'Académie, et ne l'aurez-vous point? car les arrêts du conseil passent[1], et le mérite reste.

Je ne suis pas plus pour les gravures que vous. Ce que j'aime du beau *Virgile* d'Angleterre, c'est qu'il n'y a point d'estampes.

Ne faisiez-vous pas une tragédie? mais faites donc des actrices. On dit qu'il n'en reste plus que la moitié d'une.

J'aime tout à fait un élan *qui expire sous une combinaison*[2]; cela m'enchante. J'avais autrefois un père qui était grondeur comme Grichard[3]; un jour, après avoir horriblement et très mal à propos grondé son jardinier, et après l'avoir presque battu, il lui dit : « Va-t'en, coquin; je souhaite que tu trouves un maître aussi patient que moi ; » je menai mon père au *Grondeur;* je priai l'acteur d'ajouter ces propres paroles à son rôle, et mon bon homme de père se corrigea un peu.

Faites-en autant aux *Précieuses ridicules*, faites ajouter *l'élan de la combinaison;* menez-y l'auteur, quel qu'il soit, et tâchez de le corriger.

Le vieux malade vous embrasse de tout son cœur.

8467. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

Ferney, 28 janvier.

Voici, monseigneur, une affaire qui est de la compétence d'un archevêque, d'un cardinal, et d'un ambassadeur. Il s'agit d'acquérir une jolie sujette au roi, et d'empêcher un ancien officier du roi de se damner.

Je ne sais si Florian a l'honneur d'être connu de Votre Éminence; il dit qu'il a celui d'être allié de votre maison. Il a ci-devant épousé une de mes nièces[4], et, après la mort de sa femme, il est venu passer quelques mois dans mon ermitage. Lucrèce-Angélique a essuyé ses larmes ; tous deux, et moi troisième, nous demandons votre protection ; sans quoi Philippe et Lucrèce sont exposés à des péchés mortels qui font trembler.

Moi, qui ne peux plus faire de péchés mortels, je m'intéresse

1. L'*Éloge de Fénelon*, par La Harpe, avait été supprimé par un arrêt du conseil; voyez lettre 8381.

2. Je croyais ces expressions dans les discours prononcés à l'Académie française le 9 janvier 1772, pour la réception de de Belloy; mais je ne les y ai pas trouvées. (B.)

3. Personnage du *Grondeur*, comédie de Brueys et Palaprat.

4. Voyez tome XXXIV, page 340.

à deux âmes qui courent risque de perdre leur innocence baptismale si le saint-père n'y met la main[1].

Je sais que le pape est *intra et extra jus*. Je sais que vous êtes plein de bonté, et que vous favorisez, autant qu'il est en vous, les sacrements et les amours; j'entends les amours légitimes.

Quoi qu'il en soit, et de quelque manière que la requête des deux amants soit reçue, je supplie Votre Éminence d'agréer le respect et le tendre attachement du vieux malade de Ferney.

Que je vous trouve heureux d'être à Rome! On dit que la plupart de ceux qui sont à Versailles et à Paris enragent.

MÉMOIRE QUI ACCOMPAGNAIT CETTE LETTRE.

Philippe-Antoine de Claris de Florian, ancien capitaine de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, pensionnaire du roi, né à Sauve en Languedoc, diocèse d'Alais;

Et Lucrèce-Angélique, fille de Jean-Antoine de Normandie et de Lucrèce-Madeleine Courtonne, née à Rotterdam;

Tous deux majeurs, et sans père ni mère, veulent s'épouser.

Le sieur de Florian est catholique;

Lucrèce-Angélique est protestante; mais elle consent de se confesser et de se faire instruire, pourvu qu'elle se marie avant d'être instruite, espérant que la grâce descendra sur elle, et que le mari fidèle convertira la femme infidèle.

Elle a eu le malheur d'épouser ci-devant un calviniste[2] à Genève; mais elle a obtenu un divorce selon les lois de Genève, et est libre.

Ils sont tous deux dans le diocèse de Genève, sur terre de France; ils demandent une dispense de Sa Saintete pour se marier.

8468. — A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE[3],

REINE DE SUÈDE.

A Ferney, 31 janvier 1772.

Madame, le roi votre frère a daigné me faire savoir avec quelle bonté vous avez daigné lui parler de moi. Plût à Dieu que je pusse achever ma vie à vos pieds et aux siens. Je n'ai jamais tant regretté Berlin que lorsque Votre Majesté y est réunie avec son auguste famille. Elle doit y jouir de tout le bonheur que la tranquillité peut ajouter à la gloire. Sœur d'un héros et mère d'un

1. Le saint-père refusa d'y prêter la main; on s'en passa. Le mariage se fit devant un ministre luthérien; voyez lettres 8508, 8533 et 8628.

2. Théodore Rilliet, que Voltaire a fait figurer sous le nom de Grillet dans *la Guerre de Genève;* voyez tome IX, page 527.

3. Éditeur, V. Advielle.

roi digne d'elle, entourée de sceptres et de lauriers, goûtez longtemps tous les avantages de la situation la plus brillante de la terre entière.

Daignez agréer, madame, mes vœux ardents pour la continuation de toutes vos prospérités, et permettez que la faible voix d'un vieux solitaire se mêle à toutes celles qui bénissent la destinée en prononçant votre nom.

Je suis avec un profond respect, madame, de Votre Majesté le très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

8469. — A M. LE DOCTEUR MARET[1].

A Ferney, le 1er février.

Monsieur, le souvenir dont vous m'honorez est une grande consolation pour moi dans le triste état où tous les maux attachés à la vieillesse m'ont réduit. Je vous supplie de vouloir bien ajouter à vos bontés celle de dire à M. le président de Ruffey et à M. de Gerland que je leur serai bien tendrement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je n'ai point encore reçu un petit paquet que M. de Gerland voulait bien m'envoyer. J'aurai l'honneur de lui écrire incessamment[2] : agréez mes remerciements et mon respect pour l'Académie[3] et pour vous. C'est avec ces sentiments que j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

8470. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

A Ferney, 1er février.

Le vieux malade de Ferney a eu l'honneur, monsieur, de vous envoyer les fadaises du questionneur[4] par la voie que vous lui avez indiquée. Je ne sais si vous aurez des moments pour lire des choses si inutiles. Un homme qui ne sort pas de son lit, et qui dicte au hasard ses rêveries, n'est guère fait pour amuser.

1 Hugues Maret, né à Dijon le 6 octobre 1726, mort le 11 juin 1785, docteur en médecine, et secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon.

2. On n'a pas d'autre lettre de Voltaire à Legouz de Gerland que celle du 2 janvier 1771 (n° 8161).

3. Voltaire était, depuis 1761, de l'Académie de Dijon.

4. Les *Questions sur l'Encyclopédie*.

Il me paraît que tous les honnêtes gens ont été d'autant plus sensibles à la perte d'Helvétius que les marauds d'ex-jésuites et les marauds d'ex-convulsionnaires ont toujours aboyé contre lui jusqu'au dernier moment. Je n'aimais point son livre, mais j'aimais sa personne.

Vous avez grande raison, monsieur, de dire qu'on a souvent exagéré la méchanceté de la nature humaine ; mais il est bon de faire des caricatures des méchantes gens, et de leur présenter des miroirs qui les enlaidissent : quand cela ne servirait qu'à en corriger un ou deux sur vingt mille, ce serait toujours un bien.

Quant aux barbares qui veulent des tragédies en prose, ils en méritent. Qu'on leur en donne, à ces pauvres Welches, comme on donne des chardons aux ânes.

Pour les autres Welches qui se passionnent pour ou contre les parlements, cela passera comme le jansénisme et le molinisme ; mais ce qui ne passera qu'après ma mort, c'est mon tendre et sincère attachement pour vous, monsieur, qui méritez autant d'amitié que d'estime.

8471. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, le 1er février.

Sire, mon cœur, quoique bien vieux, est tout aussi sensible à vos bontés que s'il était jeune. Vos troisième et quatrième chants[1] m'ont presque guéri d'une maladie assez sérieuse ; vos vers ne le sont pas. Je m'étonne toujours que vous ayez pu faire quelque chose d'aussi gai sur un sujet si triste. Ce que Votre Majesté dit des confédérés dans sa lettre[2] inspire l'indignation contre eux autant que vos vers inspirent de gaieté. Je me flatte que tout ceci finira heureusement pour le roi de Pologne et pour Votre Majesté. Quand vous n'auriez que six villes pour vos six chants, vous n'auriez pas perdu votre papier et votre encre.

La reine de Suède ne gagnera rien aux dissensions polonaises ; mais elle augmentera le bonheur de son frère et le sien. Permettez que je la remercie des bontés dont vous m'apprenez qu'elle daigne m'honorer, et que je mette mes respects pour elle dans votre paquet.

La veuve du pauvre cher Isaac[3] m'a fait part des bontés dont

1. De *la Polognïade* ; voyez lettre 8409.
2. N° 8457.
3. Le marquis d'Argens.

vous la comblez, et du petit monument qu'elle érige à son mari, le panégyriste de l'empereur Julien, de très-respectable mémoire. C'est une virtuose que cette Mme Isaac; elle sait du grec et du latin, et écrit dans sa langue d'une manière qui n'est pas ordinaire.

Votre Majesté finit sa dernière lettre par de belles maximes de morale; mais vous conseillez à un impotent de ne pas marcher trop vite. Il y a deux ans que je ne sors presque point de mon lit. Je serais tenté de vous dire comme Le Nôtre au pape Alexandre VII : « Saint-père, donnez-moi des tentations au lieu de bénédictions. » La santé, la santé, voilà le premier des biens dans quelque condition qu'on soit, et à quelque âge qu'on soit parvenu.

Je supplie Votre Majesté de n'avoir plus la goutte, à moins que cela ne produise quelque nouveau poëme en six chants.

Agréez, sire, le profond respect et l'inviolable attachement d'un pauvre vieillard qui a pis que la goutte.

8472. — A M. SAURIN.

2 février.

Nous sommes, mon cher philosophe, un petit nombre d'adeptes qui aimons encore les bons vers. Votre petit recueil[1], moitié gai, moitié philosophique, m'a fait grand plaisir. Comment! vous parlez de la vieillesse comme si vous la connaissiez. Pour moi, je sais ce qui en est; j'en éprouve toutes les misères, et, avec cela, je vous dirai que je n'ai trouvé la vie tolérable que depuis que je vieillis dans ma retraite.

Vous faites des vers comme si vous n'écriviez point en prose, et vous écrivez en prose comme si vous ne faisiez point de vers. Votre comédie du *Mariage de Julie* est une des plus agréablement dialoguées que j'aie jamais lues.

Adieu, mon cher philosophe; vieillissez, quoi que vous en disiez. Je m'amuse à établir des colonies et à marier des filles; cela me rajeunit.

J'ai toujours oublié de vous demander si Mlle de Livry[2], votre ancienne amie, vit encore. Je me souviens que, du temps de

1. Il est intitulé *Épîtres sur la Vieillesse et sur la Vérité, suivies de quelques pièces fugitives en vers, et d'une comédie nouvelle en prose et en un acte, ayant pour titre* le Mariage de Julie, *par M. Saurin, de l'Académie française,* 1772, in-8°.

2. Voyez tome V, page 402; et X, 269.

l'aventure horrible des Calas, j'écrivis à M. de Gouvernet pour le prier de s'intéresser à cette famille infortunée. Il ne me fit point de réponse, et ne voulut point voir Mme Calas. Il ne mérite pas de vieillir; cependant je ne souhaite pas qu'il soit mort.

Je vous embrasse bien tendrement.

8473. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 février.

Ce jeune homme, mes chers anges, quoi qu'on die, est un fort bon garçon; et, quoiqu'il se soit égayé quelquefois aux dépens des Nonottes, des Fréron et des Patouillet, il a un fonds de raison et de justice qui me fait toujours plaisir.

Ce jeune Crétois était donc avec moi lorsqu'on m'apporta les remarques de vos quatre têtes dans un bonnet; il les lut avec attention.

« Je ne suis point, me dit-il, de ces Crétois dont parle saint Paul; il les appelle menteurs, méchantes bêtes, et ventres paresseux[1]; c'était bien lui, pardieu! qui était un menteur et une méchante bête. Je ne sais pas s'il était constipé, mais je suis bien sûr qu'il n'aurait jamais fait ma tragédie crétoise[2], quelque peu qu'elle vaille; il n'aurait pas fait non plus les remarques des quatre têtes; elles me paraissent fort judicieuses; il faut qu'il y ait bien plus d'esprit à Paris que dans nos provinces, car je n'ai trouvé personne, ni à Mâcon, ni à Bourg-en-Bresse, qui m'ait fait de pareilles observations. »

Aussitôt il prit papier, plume et encre; et voilà mon jeune homme qui se met à raturer, à corriger, à refaire. Il est fort vif; c'est un petit cheval qui, au moindre coup d'éperon, vous court le grand galop. Je n'ai pas été mécontent de sa besogne, mais je ne puis rien assurer qu'après qu'elle aura été remise sous vos yeux.

Ce qui me plaît de sa drôlerie, c'est qu'elle forme un très-beau spectacle. D'abord des prêtres et des guerriers disant leur avis sur une estrade, une petite fille amenée devant eux qui leur chante pouilles, un contraste de Grecs et de sauvages, un sacrifice, un prince qui arrache sa fille à un évêque tout prêt à lui donner l'extrême-onction; et, à la fin de la pièce, le maître-

1. *Épître à Tite*, chapitre I, vers 12.
2. *Les Lois de Minos* où la scène est en Crète.

autel détruit, et la cathédrale en flammes : tout cela peut amuser; rien n'est amené par force, tout est de la plus grande simplicité; et il m'a paru même qu'il n'y avait aucune faute contre la langue, quoique l'auteur soit un provincial.

Mon candidat veut que je vous envoie sa pièce le plus tôt que je pourrai, mais il faut le temps de la transcrire. Il m'a dit qu'il avait des raisons essentielles que son drame fût joué cette année. Je prie donc M. de Thibouville de me mander si son autre jeune homme est prêt, et si on peut compter sur lui.

A l'égard de votre ami qui est à la campagne, je vous dirai qu'il ne peut avoir été choqué d'un petit mot[1], d'ailleurs très-juste et très à sa place, à l'article *Parlement*, puisque ce petit mot n'a paru que depuis environ un mois, et est probablement entièrement ignoré de lui.

Quoi qu'il en soit, je vous aurai une obligation infinie si vous voulez bien faire en sorte qu'il soit persuadé de mes sentiments.

Mon jeune homme vous prie de répondre sur M. de Thibouville, ou qu'il fasse répondre lui-même, supposé qu'on puisse lire son écriture : car je crains toujours que ce candidat, qui est fort vif, comme je vous l'ai dit, n'ait la rage de faire imprimer son drame dès qu'il en sera un peu content.

Interim je me mets à l'ombre de vos ailes.

Le vieux Malade de Ferney.

8474. — A M. SERVAN.

Ferney, 9 février.

Comme vous rêvez, monsieur, et que vos rêves sont beaux! vos songes sont les veilles de Cicéron. Mais est-ce un songe que vous soyez à Lyon? Quoi! l'envie est venue vous attaquer jusque dans votre sanctuaire de Grenoble! En ce cas, je devrais adresser ma lettre à Linterne[2].

Vous dites que votre petite maison de Suisse n'est pas encore achetée : vraiment, monsieur, je le crois bien; il n'est point du tout aisé d'acheter un bien-fonds dans le canton de Berne. Nos lois, dont nous nous moquons souvent avec justice, sont du moins plus honnêtes que celles des Suisses. Un Suisse protestant

1. L'éloge du chancelier Meaupou; voyez tome XX, page 178.
2. C'est à Linterne qu'est mort Scipion l'Africain.

peut acheter en France une terre d'un ou deux millions, et un Français catholique ne peut pas rester trois jours dans un canton calviniste sans la permission d'un magistrat, qui est quelquefois un cabaretier. Les Suisses sont heureux à leur manière, mais ils ne sont point du tout hospitaliers.

J'avais forcé la loi à Lausanne et à Genève, et enfin j'ai trouvé que je n'étais véritablement libre qu'à Ferney. *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies*[1]. Je suis dans un heureux port depuis vingt ans, et dans une retraite qui convient à un homme né malade.

Si vous prenez le parti de la retraite, soit chez vous, soit dans un autre pays, il est certain que vous vivrez plus heureux et plus longtemps : voilà le grand point; tout le reste est pure chimère. Les hommes ne méritent guère qu'on se tue pour eux; et peut-être le travail forcé de votre place vous aurait-il tué. Vous aurez à vos ennemis l'obligation de vivre. Vous êtes dans la fleur de votre âge et de votre réputation; votre nom est précieux à quiconque aime l'équité et l'humanité. Dans quelque lieu que vous soyez, vous serez sur un grand théâtre; vous nous instruirez sur le droit public des nations, au lieu de vous enrhumer à résumer les procès des Dauphinois, dont le reste de la terre se soucie médiocrement; vous parlerez au genre humain, au lieu de parler à des conseillers de Grenoble; les rayons de votre gloire iront à Pétersbourg, au lieu qu'une partie peut-être se serait perdue dans le Grésivaudan.

Il y a encore un autre parti à prendre, c'est celui d'aller écraser des ennemis du poids de votre mérite. La chose est assurément très-aisée; mais cela demande autant de santé que vous avez de courage. Quoi que vous fassiez, soyez bien sûr, monsieur, que je mourrai plein du plus tendre respect pour vous; que j'aimerai jusqu'au dernier moment votre éloquence, votre philosophie, et la bonté de votre cœur.

Agréez tous les sentiments et la vénération du vieux malade qui n'en peut plus.

VOLTAIRE.

1. Pétrone a dit, chapitre CXV : « Si bene calculum ponas, ubique naufragium est. »

8475. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 30 janvier-10 février 1772.

Monsieur, vous me demandez[2] un exemplaire imprimé de l'attentat des révérends pères poignardini confédérés pour l'amour de Dieu; mais il n'y a point eu de relation de cette détestable scène imprimée ici. J'ai ordonné de remettre à M. Polianski, votre protégé, l'argent pour son voyage d'Italie; j'espère qu'il l'aura reçu à l'heure qu'il est, de même que vos colons, auxquels j'ai dit d'envoyer les deux cent quarante-sept roubles qui manquent au compte qui leur a été payé ci-devant.

Dans une de vos lettres[3] vous me souhaitez, entre autres belles choses que votre amitié pour moi vous inspire, une augmentation de plaisirs; je m'en vais vous parler d'une sorte de plaisir bien intéressant pour moi, et sur lequel je vous prie de me donner vos conseils.

Vous savez (car rien ne vous échappe) que cinq cents demoiselles sont élevées ici dans une maison ci-devant destinée à trois cents épouses de notre Seigneur. Ces demoiselles, je dois l'avouer, surpassent notre attente : elles font des progrès étonnants, et tout le monde convient qu'elles deviennent aussi aimables qu'elles sont remplies de connaissances utiles à la société; le tout accompagné des mœurs les plus irréprochables, sans avoir cependant l'austérité minutieuse des recluses. Depuis deux hivers on a commencé à leur faire jouer des tragédies et des comédies; elles s'en acquittent mieux que ceux qui en font profession ici, mais j'avoue qu'il n'y a que très-peu de pièces qui leur conviennent, parce que leurs supérieures voudraient éviter de leur en faire jouer qui remuassent trop tôt les passions. Il y a trop d'amour, dit-on, dans la plupart des pièces françaises, et les meilleurs auteurs même ont été souvent gênés par ce goût ou caractère national. En faire composer deviendrait impossible parce qu'on n'en compose point de bonnes à tant par feuille; c'est l'ouvrage du génie. Des pièces mauvaises et insipides nous gâteraient le goût. Comment faire? je n'en sais rien; j'ai recours à vous. Faut-il choisir des scènes? cela est beaucoup moins intéressant que des pièces suivies. A mon avis, personne ne saurait mieux en juger que vous; aidez-moi, je vous prie, de vos conseils.

J'allais finir cette lettre, lorsque je reçois la vôtre du 14 janvier[4]. Je vois à regret que je n'ai pas répondu à quatre de vos lettres; cette dernière est écrite avec tant de vivacité et de chaleur qu'il me semble que chaque nouvelle année vous rajeunit. Je fais des vœux pour que votre santé se rétablisse pendant le courant de celle-ci.

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 20.
2. Lettre 8423.
3. Lettre 8423.
4. N° 8459.

Plusieurs de nos officiers, pour lesquels vous avez eu la complaisance de les admettre à Ferney, sont revenus tout enchantés, et de vous et de l'accueil que vous leur avez fait. En vérité, vous me donnez des preuves bien sensibles de votre amitié; vous l'étendez jusqu'à ces jeunes gens, avides de vous voir : je crains qu'ils n'abusent de votre complaisance. Mais après avoir dit cela, vous direz peut-être que je ne sais ce que je veux lorsque je vous dirai que j'ai grondé le comte Théodore Orlof, qui a été quatorze heures à Genève, de n'être point allé chez vous. S'il faut tout dire, c'est une mauvaise honte qui l'a retenu. Il prétend qu'il ne s'explique pas avec autant de facilité qu'il voudrait en français. A cela j'ai répondu qu'un des principaux acteurs de la bataille de Tchesmé était dispensé de savoir exactement la grammaire française, et que M. de Voltaire, qui s'intéresse à tout ce qui regarde la Russie, et qui marque en toute occasion beaucoup d'amitié à Catherine seconde, n'aurait peut-être pas eu de regret (quoiqu'il n'aime point le carnage) d'entendre les détails de la prise de la Morée, et des deux journées mémorables du 24 et 26 juin 1770, de la bouche d'un officier général aussi aimable qu'il est brave; et lui aurait pardonné de ne pas parler exactement une langue étrangère que bien des naturels commencent à ignorer, s'il en faut juger par tant de productions qu'on imprime tous les jours. Je lui ai cité l'exemple de l'auteur de la tragédie du *Siége de Calais,* membre de l'Académie française, quoique en vérité les deux actes de sa pièce que je suis venue à bout de lire ne soient point écrits dans la langue française que je suis accoutumée de lire dans vos écrits.

Vous vous étonnez de mes emplettes de tableaux : je ferais mieux peut-être d'en acheter moins pour le moment, mais des occasions perdues ne se retrouvent pas. Mes deniers d'ailleurs ne sont point confondus avec ceux de l'État, et avec de l'ordre un grand État vient à bout de tout. Je parle par expérience. Je voudrais parier que la France n'a pas le sou, non parce qu'elle manque d'argent, mais parce qu'elle manque ou a manqué d'ordre.

Je m'aperçois que ma lettre devient longue. Je finis en vous priant de me continuer votre amitié, et d'être persuadé que, si la paix n'a point lieu, je ferai tout ce que je pourrai pour vous donner le plaisir de voir Moustapha encore mieux accommodé qu'il ne l'a été ci-devant. J'espère que tous les bons chrétiens s'en réjouiront avec nous, et que, de façon ou d'autre, ceux qui ne le sont pas se rangeront à la raison par des démonstrations aussi convaincantes que celle de deux et deux font quatre.

8476. — DE M. BOURGOING [1].

A Dunkerque, ce 10 février 1772.

Monsieur, il vous paraîtra singulier de vous voir importuné par quelqu'un qui n'a aucune espèce de droit à votre attention; mais c'est un des grands inconvénients de quiconque jouit d'une haute réputation d'être exposé plus

1. L'*Amateur d'autographes*, année 1866, page 251.

que personne aux assauts des fâcheux, et je vous en donne aujourd'hui une triste preuve. Plus d'un jeune auteur, jaloux de s'élancer vers le Parnasse sous les auspices de son illustre doyen, aura cru que quelques légers essais d'une verve naissante pouvaient l'enhardir à vous choisir pour son Apollon. Je ne suis point muni d'un tel passe-port pour pénétrer dans votre cabinet. C'est une petite plainte que j'ose porter à votre équitable tribunal, et non une production que je soumets à votre censure, et j'ose me flatter que vous recevrez l'une avec autant de bonté que vous auriez jugé l'autre avec discernement. Mon préambule vous a sans doute déjà ennuyé, et peut-être m'avez-vous déjà dit : « Avocat, au fait ! » M'y voici.

Tout ce qui sort de votre plume, monsieur, a droit à la renommée. Toute l'Europe retentit de vos productions en tous les genres. Tous les noms que vous avez célébrés passeront jusqu'à nos derniers neveux; mais il en sera de même de ceux sur lesquels vous aurez distillé le fiel de la satire, ou que vous aurez maudits dans un louable courroux. J'ai le malheur d'en porter un de cette dernière espèce. On lit dans votre charmante épître au roi de Danemark [1] :

> D'un Guignard, d'un Bourgoing [2], les horribles sermons
> Au nom de Jésus-Christ, prêchés par les démons, etc.

Je m'en entends déjà faire l'odieuse application, et quoique ni mon état ni ma façon de penser ne me mettent dans le cas de m'en affecter sérieusement, j'aurais souhaité, je l'avoue, que mon nom, assez obscur jusqu'ici, n'eût point été tiré de la poussière pour inspirer de l'horreur dans vos beaux vers. Je connaissais la malheureuse aventure du Père Bourgoin, mais je m'en étais consolé en remarquant que son nom ne finissait point par un *g*. Il semblait que le Père Daniel, pour ménager ma délicatesse, eût orthographié ce nom selon ma conjecture; mais vous y avez ajouté la fatale lettre sur laquelle se fondait ma tranquillité, et vous voulez absolument que le bon Père, écartelé en place de Grève, soit un de mes grands-oncles. Voilà donc mon nom flétri, et par quelle main? Par une main faite pour tout illustrer. Convenez, monsieur, que j'aurais bien lieu de m'en chagriner si je n'attendais le remède de cette même main d'où part la blessure. Quelques lignes de réponse à ma requête sont celui que je réclame. Je sens quelle est ma témérité d'oser prétendre à un des moments perdus du plus bel esprit de notre siècle; mais c'est moins au plus sublime des poëtes qu'à un respectabte ami de l'humanité que j'adresse cette lettre, et j'espère de la bonté de son cœur qu'il m'accordera la réparation que j'ai la hardiesse de lui demander, réparation qui, quelque légère qu'elle puisse être, me sera mille fois plus flatteuse que la prétendue injure dont j'affecte de me plaindre ne m'a paru

1. Voyez tome X, page 425.
2. Edmond Bourgoin, prieur des Jacobins de Paris, avait osé, dans ses sermons, défendre Jacques Clément, le comparer à Judith, et le mettre au nombre des martyrs. Pris les armes à la main en 1589, lors de l'assaut d'un faubourg de Paris, il fut condamné par le parlement de Tours à être roué ou écartelé, sentence qui fut exécutée le 26 janvier 1590.

humiliante. La réponse que j'attends, peut-être par une confiance ridicule, vengera pleinement mon nom de l'opprobre dont il fut couvert au temps de la Ligue. Je la transmettrai à mes enfants pour prévenir leur confusion à la lecture de votre charmante épître, et je veux qu'ils la regardent comme leur plus précieux titre de noblesse.

Je suis avec cette profonde vénération que vous porte tout l'univers littéraire, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

BOURGOING,
officier au régiment d'Auvergne.

8477. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 12 février.

Madame, j'ai peur que Votre Majesté impériale ne soit bien lasse des lettres d'un vieux raisonneur suisse qui ne peut vous servir à rien, qui n'a pour vous qu'un zèle inutile, qui déteste cordialement Moustapha, qui n'aime point du tout les confédérés polaques, et qui se borne à crier, dans son désert, aux truites du lac de Genève : Chantons Catherine II!

Il m'est tombé entre les mains une petite pièce de vers d'un jeune Courlandais ou Courlandois qui est venu dans mon ermitage, et que j'aime beaucoup parce qu'il pense comme moi. Il m'a dit qu'il n'osait pas mettre à vos pieds ce rogaton ; mais que, puisque j'avais la hardiesse de vous ennuyer quelquefois en prose, il ne m'en coûterait pas davantage d'ennuyer Votre Majesté impériale en vers.

Je cède donc à l'empressement qu'a ce bon Courlandais de vous faire bâiller ; vous recevrez son ode[1] au milieu de cent paquets qui vous arriveront de la Valachie, des îles de l'Archipel, d'Archangel, et de l'Italie ; mais les vers ne veulent être lus que quand on n'a rien à faire ; et je ne pense pas que ce soit jamais le cas de Votre Majesté.

Après tout, elle ne doit pas être surprise qu'un Courlandais fasse des vers, puisque le roi de Prusse et l'empereur de la Chine en font tous les jours. Il est vrai que les vers de l'empereur de

1. Ce Courlandais est appelé Dastec dans la lettre de Catherine du 30 mars. D'après les expressions de cette lettre (voyez n° 8515), et même d'après celles de Voltaire, on pourrait croire que l'ode dont il est question est de Voltaire. Elle a échappé aux recherches des éditeurs de Kehl et à celles de Beuchot. Elle nous est également inconnue.

la Chine ne sont pas sur les confédérés, mais c'est aux confédérés que le roi de Prusse et mon Courlandais s'adressent.

Au reste, madame, nos nouvelles disent que, voyant enfin qu'il ne paraissait aucun Godefroy de Bouillon, aucun Renaud, aucun Tancrède pour seconder vos héros, et que personne ne voulait gagner des indulgences plénières en allant reprendre Jérusalem, vous vous amusez à négocier une trêve avec ces vilains Turcs. Tout ce que vous ferez sera bien fait; mais je voudrais qu'ils fussent tous au fond de la mer Égée.

Je ne vous parle point des autres nouvelles qu'on débite : elles me déplairaient beaucoup si elles étaient vraies ; mais je ne crois point à cette bavarde qu'on appelle la Renommée, je ne crois qu'à la Gloire ; elle est toujours auprès de vous : elle sait de quoi il s'agit, elle bâtit le temple de Mémoire à Pétersbourg, et je l'encense du fond de ma chaumière.

Je me mets aux pieds de la déesse et de la fondatrice du temple, avec la reconnaissance, le profond respect, et l'attachement que mon cœur lui doit.

8478. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

12 février.

Comment donc ! mon héros daigne, du milieu de son tourbillon, m'écrire dans ma caverne une lettre toute philosophique ! Je suis persuadé que le duc d'Épernon, votre devancier en Aquitaine, dont je vous ai vu autrefois si entiché, et qui ne vous valait pas à beaucoup près, n'aurait point écrit une pareille lettre de quatre pages à Malherbe ou à Gassendi.

J'avoue qu'il y a un peu de ridicule à moi à me mêler des affaires des autres ; mais je suis comme ces vieilles catins qui ne peuvent rien refuser, et qui sont trop heureuses qu'on leur demande quelque chose. D'ailleurs, vous savez comme la destinée est faite, et comme elle nous ballotte. Elle m'adressa les Calas et les Sirven, sans que je cherchasse pratique. Je me pris de passion pour ces infortunés ; et, Dieu merci, je réussis, ce qui m'arrive bien rarement.

J'ai eu la même faiblesse pour deux ou trois cents Genevois sur qui leurs compatriotes tiraient comme sur des perdreaux ; ils se réfugièrent dans mon village ; je leur bâtis une vingtaine de maisons de pierre. J'ai établi quatre manufactures ; ce sont les hochets de ma vieillesse ; et si monsieur le contrôleur général

ne m'avait pas pris dans ma poche, ou plutôt dans celle de M. Magon, deux cent mille francs[1] qu'il avait à moi en dépôt (ce qui s'appelle, dit-on, chez les Welches, une opération de finances), ma colonie aurait été très-florissante presque en naissant. Elle se soutient pourtant, malgré cette perte épouvantable ; et, si le ministère voulait bien nous protéger, et surtout si je n'étais pas si vieux, mon village deviendrait une ville dans peu d'années.

Je vois donc que la destinée fait tout, et que nous ne sommes que ses instruments. Elle vous a choisi pour les plus brillants événements en tout genre, pour tous les plaisirs, et pour toutes les sortes de gloire, et elle me fait faire des sauts de carpe dans un désert.

Vraiment je ne savais pas que M. le duc d'Aiguillon n'avait point la surintendance des postes. Je ne sais rien de ce qui se passe dans votre brillante cour. Je ne suis en relation qu'avec les climats de l'Ourse. Je sais plus de nouvelles d'Archangel que de Versailles. J'ignore même si vous êtes cette année premier gentilhomme de la chambre en exercice. Si vous l'étiez, je sais bien ce que je vous proposerais pour vous amuser ; mais je pense que c'est M. le duc de Fleury, et je ne le crois pas si amusable que vous, j'oserais même dire si amusant : car enfin il faut bien qu'il y ait des nuances entre les confrères, et chacun a son mérite différent.

Quoi qu'il en soit, monseigneur, conservez vos bontés pour un vieillard cacochyme qui vous est attaché avec le plus tendre respect jusqu'au moment où il ira revoir ou ne pas revoir tous ceux qui ont vécu avec vous, et qui sont engloutis dans la nuit éternelle.

8479. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE[2].

15 février 1772.

L'élève de Baron n'est-il pas un peu attristé de voir le théâtre de *Phèdre*, d'*Iphigénie* et d'*Athalie* si indignement tombé de toutes façons ? A-t-il quelque espérance dans le jeune homme dont je lui ai tant parlé, et qui veut être inconnu ? Je ne doute pas, monsieur, que vous n'ayez été du petit comité composé de quatre têtes.

1. Voyez la note, tome VIII, page 534.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

Mandez-moi, je vous prie, si je puis adresser pour vous, à M. de Richebourg, une copie plus au net. J'espère que votre jeune homme sera le lecteur du mien. L'ouvrage me paraît fournir un très-beau spectacle; c'est ce qu'il faut aujourd'hui.

Je suis bien étonné que vous ne m'ayez pas écrit sur le comité. J'attends votre réponse pour envoyer l'ouvrage par la voie que vous indiquerez.

Mme Denis, plus paresseuse que jamais, vous fait mille compliments; et moi, plus malade que jamais, j'ai besoin d'un jeune homme qui me remplace.

8480. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

A Ferney, 19 février.

J'envoie à mes anges la petite boîte de montres dont M. d'Ogny a la bonté de se charger. J'y joins la facture du sieur Valentin. La dame Lejeune[2] pourra vendre ces montres ce qu'elle voudra une à une; le profit sera pour elle. Valentin dit qu'il les lui donne au prix coûtant.

Je remercie bien tendrement mes anges de la protection qu'ils donnent à ma colonie. Si on ne peut vendre ces montres, Valentin viendra les reprendre au premier voyage qu'il fera à Paris.

Mes anges me demanderont pourquoi je n'ai pas ajouté à ce paquet celui de mon jeune candidat : c'est que le paquet eût été trop gros, et que je n'ai pas voulu abuser de l'indulgence extrême de M. d'Ogny.

Voici encore d'autres raisons dans ce petit billet séparé, qui est pour mes anges et pour M. de Thibouville.

8481. — A M. DE LA HARPE.

25 février.

Mon cher ami, qui devriez être mon confrère, je vois, par votre lettre du 15 de février, que vous avez été malade. Vos maladies, Dieu merci, sont passagères. Je ne relèverai pas de la mienne, qui me conduit tout doucement dans l'autre monde. Je

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Voyez la lettre à d'Argental du 19 janvier.

vous avertis que, si vous ne me succédez pas à l'Académie, je serai très-fâché,

Je ne vois pas pourquoi vous ne vous chargeriez pas du roi de Prusse, en laissant aux militaires le soin de parler de ses campagnes, et en vous bornant à la partie littéraire. Il me fait l'honneur de m'écrire, tous les quinze jours, des lettres pleines d'esprit et de connaissances; il fait encore quelquefois des vers français : tout cela est de votre ressort. Vous êtes dans le beau printemps de votre âge, et ma vieille main ne peut plus tenir le pinceau.

Je n'ai presque jamais lu dans le *Mercure* que les articles de votre façon. Je ne connais guère que vous et M. d'Alembert qui sachiez écrire. La raison en est que vous savez penser; les autres font des phrases. Ils sont tous les élèves du Père Nicodème, qui disait à Jeannot :

Fais des phrases, Jeannot; ma douleur t'en conjure [1].

On écrit à peu près en prose comme en vers, en style allobroge et inintelligible. La précision, la clarté, les grâces, sont passées de mode il y a longtemps. Tâchez de ranimer un peu ce malheureux siècle, qui ne subsiste plus que de l'opéra-comique.

Croiriez-vous qu'on va jouer *Mahomet* à Lisbonne avec la plus grande magnificence? C'est une belle époque dans le pays de l'Inquisition. Le Visigoth Crébillon avait fait ce qu'il avait pu pour qu'on ne le jouât pas à Paris; il avait raison.

Adieu, mon cher successeur; on ne peut vous être plus attaché que le vieux malade de Ferney.

8482. — DU CARDINAL DE BERNIS.

A Rome, le 25 février.

J'aurais fort désiré, mon cher confrère, de rendre service à M. de Florian, qui est allié de mon beau-frère, et votre parent; mais l'affaire ne peut réussir, elle ne peut pas même être proposée ici.

J'aime beaucoup mieux en effet le séjour de Rome, où l'on n'ose pas m'inquiéter, que celui de Versailles, où je ne serais pas tranquille. Mon étoile (si étoile il y a) est singulière, mais elle n'est pas malheureuse. Vous vous souvenez que je dis au cardinal de Fleury : *J'attendrai*. Ce mot explique la conduite de toute ma vie. C'est parce que j'ai eu de la patience

1. Vers 109 de la satire intitulée *le Père Nicodème et Jeannot*, tome X.

et de la modération que j'ai souvent réussi, et que je vis heureux et tranquille. Quoique votre santé soit délicate et que vous en ayez quelquefois abusé, j'espère que vous vivrez autant que Fontenelle, et cela est bien juste. Vous jouissez de votre réputation et de vous-même; vous rendez heureux ceux qui vous environnent, après avoir illustré votre siècle. Vivez donc cent ans sans radoter, et aimez toujours le plus fidèle de vos serviteurs et le plus sincère de vos admirateurs.

8483. — DE FRÉDÉRIC,

LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 28 février.

Monsieur, M. Mallet [1] me remit ces jours passés votre lettre. Il m'a paru être un jeune homme très-sage, et qui s'énonce très-bien. Enfin, pour faire son éloge, il n'y a qu'à dire qu'il m'a été recommandé par le Nestor de notre littérature. Que je serais charmé de vous voir ici! Je tâcherais de vous en rendre, autant que je pourrais, le séjour agréable; mais je me bornerai à espérer de vous revoir un de ces jours à Ferney, et à tâcher de mériter par vos leçons le caractère de philosophe, le plus beau qui soit attaché à l'humanité, et que votre politesse veut bien me donner.

Je suis, avec les sentiments de l'amitié la plus sincère, monsieur, votre etc.

FRÉDÉRIC.

8484. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 1er mars.

Je suis, en vérité, tout honteux des sottises que je vous envoie; mais puisque vous êtes en train d'en lire, vous en recevrez de diverses espèces, le cinquième chant de *la Confédération* [2], un discours académique sur une matière assez usée [3], pour amener l'éloge de l'illustre auditoire qui se trouvait à la séance de l'Académie, et une épître à ma sœur de Suède [4] au sujet des désagréments qu'elle a essuyés dans ce pays-là. Elle a reçu la lettre que vous lui avez adressée [5]; elle n'a pas voulu me confier la réponse, qui sans cela se serait trouvée incluse dans ma lettre.

Ce n'est pas seulement en Suède que l'on essuie des contre-temps; la pauvre Babet, veuve du défunt Isaac [6], en a bien éprouvé en Provence. Les

1. Mallet-Dupan; voyez tome XLVI, page 423.
2. *La Pologniade;* voyez lettre 8409.
3. *De l'Utilité des sciences et des arts dans un État,* discours prononcé à Berlin le 27 janvier 1772; il fait partie des *Œuvres* (primitives) *de Frédéric II.*
4. L'*Épître à la reine de Suède* fait partie des *Œuvres posthumes de Frédéric II.*
5. Lettre 8468.
6. Voyez page 19.

dévots de ce pays doivent être de terribles gens : ils ont donné l'extrême-onction par force à ce bon panégyriste de l'empereur Julien; on a fait des difficultés de l'enterrer, et d'autres encore pour un monument qu'on voulait lui ériger. La pauvre Babet a vu emporter par une inondation la moitié de la maison que feu son mari lui a bâtie; elle a perdu ses meubles, perte considérable relativement à sa fortune, qui est mince; elle a acquis quantité de connaissances pour complaire à son mari; elle ne peint pas mal, et elle est respectable pour avoir contribué, autant qu'il était en elle, aux goûts de son mari, et lui avoir rendu la vie agréable. Un soir, en revenant de chez moi, le marquis rentre chez sa femme et lui demande : « Eh bien! as-tu fait cet enfant? » Quelques amis, qui se trouvèrent présents, se prirent à rire de cette étrange question; mais la marquise les mit à leur aise en leur montrant le portrait d'un petit morveux que son mari l'avait chargée de faire.

Je viens encore d'essuyer un violent accès de goutte, mais il ne m'a pas valu de poëme, faute de matière. Pour vous, ne vous étonnez point que je vous croie jeune : vos ouvrages ne se ressentent point de la caducité de leur auteur, et je crois qu'il ne dépendrait que de vous de composer encore une *Henriade*. Si les insectes de la littérature vous donnaient de l'opium, ils n'auraient pas tort: car, mettant Voltaire de côté, ils en paraîtraient moins médiocres; et que de beaux lieux communs on pourrait répéter, en faisant la liste de tous les grands hommes qui ont survécu à eux-mêmes! On dirait que l'épée a usé le fourreau, que le feu ardent de ce grand génie l'a consumé avant le temps, qu'il faut bien se garder d'avoir trop d'esprit, parce qu'il s'use trop vite. Que de sots s'applaudiraient de ne pas se trouver dans ce cas! et qu'une multitude d'animaux à deux pieds, sans plume, diraient : Nous sommes bien heureux de n'être point des Voltaires! Mais heureusement vous n'avez point de médecin premier ministre, qui vous donne des drogues pour régner en votre place [1]; je crois même que la trempe de votre esprit résisterait aux poisons de l'âme.

Je fais des vœux pour votre conservation; s'ils sont intéressés, vous devez me le pardonner en faveur du plaisir que vos ouvrages me font. *Vale.*

FÉDÉRIC.

8485. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 mars.

Messieurs du quatuor, j'ai montré au jeune avocat Duroncel [2] les pouilles que vous lui chantez. Voici comment il a plaidé sa cause, et mot pour mot ce qu'il m'a répondu :

1. Allusion au comte de Struensée; voyez la note 3 de la page 38.
2. C'était sous ce nom qu'il voulait donner *les Lois de Minos;* voyez tome VII, page 165.

« Je suis très-occupé dans ma province, et il me serait impossible d'être témoin à Paris de l'histrionage en question. Mon seul plaisir serait de contribuer deux ou trois fois à l'amusement de messieurs du quatuor à qui vous êtes si justement attaché; mais cela devient absolument impossible. On doit jouer le mercredi des Cendres la pièce de M. Le Blanc[1], qui traite précisément le même sujet. Voici ce qu'un connaisseur qui a vu cette tragédie m'en écrit :

« Le sujet en est beau; c'est l'abolition des sacrifices humains « dont nos ancêtres se rendaient coupables. On la jouera le mer« credi des Cendres; et, en attendant mieux, nous aurons le « plaisir de voir sur le théâtre un peuple détrompé qui chasse « ses prêtres, et brise des autels arrosés de son sang. Je vous « enverrai cette pièce aussitôt qu'elle sera imprimée. L'auteur, « M. Le Blanc, est un véritable philosophe, un brave ennemi des « préjugés de toute espèce et des tyrans de toutes les robes; « et, ce qui est bien plus nécessaire pour écrire une tragédie, « il est vraiment poëte. »

« Il ne me reste donc d'autre parti à prendre que celui de me joindre à M. Le Blanc, de montrer que je ne suis point son plagiaire, et que deux citoyens, sans s'être rien communiqué, ont plaidé chacun de leur côté la cause du genre humain. Je regarde le supplice des citoyens qui furent immolés à Thorn en 1724[2], à la sollicitation des jésuites, la mort affreuse du chevalier de La Barre, la Saint-Barthélemy, et les arrêts de l'Inquisition, comme de véritables sacrifices de sang humain; et c'est ce que je me propose de faire entendre dans une préface[3] et dans des notes, d'une manière qui ne pourra choquer personne. Voilà le seul but que je me propose dans mon ouvrage. Je l'aurais livré de tout mon cœur aux comédiens de Paris, si je ne me voyais prévenu; mais ils n'accepteraient pas à la fois deux pièces sur le même sujet. Le réchauffé n'est jamais bien reçu; et vous savez d'ailleurs combien de gens s'ameuteraient pour faire tomber mon ouvrage. Je me pique seulement d'écrire en français; c'est un devoir indispensable que tout le monde a négligé depuis Racine. On m'assure que M. Le Blanc a rempli ce devoir indispensable pour quiconque veut être lu des gens de goût.

1. *Les Druides*, tragédie. — Voyez lettre 8486.
2. Voyez tome XX, page 158; et XXVI, 462.
3. Il n'y a point de préface, mais il y a des notes aux *Lois de Minos*; voyez tome VII, page 175.

« Je suis fâché que vous ayez envoyé déjà ma tragédie à messieurs du quatuor, je ne la trouve pas digne d'eux. »

Voilà, messieurs, mot pour mot, ce que m'a dit ce jeune homme, et je vous avoue que je n'ai pas eu le courage de lui rien répliquer. J'ai trouvé qu'il avait raison en tout, et j'ose croire que vous penserez comme moi. Si la pièce de M. Duroncel vaut quelque chose, vous serez bien aises que le petit nombre de connaisseurs qui restent encore à Paris voie à la fois deux ouvrages sur un objet si intéressant.

Quant aux autres dont M. de Thibouville parle, ce sera l'affaire de M. le maréchal de Richelieu quand il sera d'année, et quand il y aura des acteurs; j'ajoute encore quand les temps seront plus favorables, et quand les cabales seront un peu apaisées.

Pour réussir en France il faut prendre son temps [1].

Vous savez comme on a voulu, pendant vingt ans, étouffer *la Henriade*, et ce que toutes mes tragédies ont essuyé de contradictions. On doit tâcher de bien faire, et se résigner.

Je ne suis fait que pour les pays étrangers. *La Henriade* ne fut bien reçue qu'en Angleterre. Crébillon empêcha *Mahomet* d'être joué[2]. C'est Mme Necker[3], née en Suisse, qui m'a fait un honneur que je ne méritais pas.

Ce sont aujourd'hui les rois de Suède, de Danemark, de Prusse, de Pologne, et l'impératrice de Russie, qui me protégent. Nul n'est prophète en son pays.

8486. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Ferney[4].

Mon jeune candidat est venu chez moi ce soir tout effaré : « On va jouer, m'a-t-il dit, *les Druides* [5] d'un illustre auteur de Paris,

1. Voltaire, *Épître au roi de la Chine*.
2. Voyez la note, tome XLVI, page 407.
3. C'était chez cette dame qu'avait été formé le projet de la statue de Voltaire.
4. Cette lettre était répétée à janvier 1773, et comme adressée à d'Argental : elle est certainement de 1772, et peut-être même est-elle antérieure de quelque temps à celle qui précède. (B.)
5. *Les Druides* furent joués le samedi 7 mars 1772. Cette tragédie, défendue le 27 avril à la rentrée du théâtre, est d'Antoine Blanc, connu sous le nom de Leblanc de Guillet, né le 2 mars 1730, mort le 2 juillet 1799.

nommé M. l'abbé Le Blanc[1], qui a déjà donné un *Mogol* avec beaucoup de succès. Ces *Druides* sont précisément la même chose que mes *Crétois:* ils veulent immoler une jeune fille, on les en empêche.

« Je me vois dans la douloureuse nécessité d'imprimer ma pièce avant que celle de M. l'abbé Le Blanc soit jouée. »

Mon pauvre jeune homme m'a assuré qu'il avait fondé de grandes espérances sur son île de Candie[2]. Il est fort affligé; je l'ai consolé comme j'ai pu; mais, au fond, je ne vois pas qu'il ait d'autre parti à prendre. Je lui ferai part des conseils que vous voudrez bien lui donner. Comme je ne connais point Paris, et que tout est changé depuis environ vingt-quatre ans que j'ai passé par cette ville, je ne puis rien lui dire sur le parti qu'il doit prendre.

Mes respects au quatuor. V.

8487. — A M. VASSELIER.

A Ferney, 2 mars.

Je ne plains, mon cher correspondant, ni le conseiller qui s'est pendu[3] ni celui qui n'a pris conseil de personne; ils ont tous deux suivi leur goût. Je plains ceux qu'on empoisonne avec du vert-de-gris, parce que ce n'était pas leur intention.

Je vous confie qu'un jeune avocat, nommé M. Duroncel m'a remis un manuscrit fort singulier[4] dont vous pourriez gratifier votre protégé Rosset[5]. Il obtiendrait certainement une permission sans difficulté, et je puis vous assurer que cela lui vaudait quelque argent. J'ai eu beaucoup de peine à engager M. Duroncel à donner la préférence à Lyon sur Genève. Ce que M. Duroncel vous demande surtout, c'est le plus profond secret; il n'en faut parler ni à votre père ni à votre maîtresse; je suis sûr de votre confesseur.

1. L'abbé Le Blanc, auteur d'*Abensaïd*, est autre que Leblanc de Guillet.
2. C'est dans l'île de Crète, aujourd'hui de Candie, qu'est la scène des *Lois de Minos*.
3. Duval, conseiller au Châtelet, exilé à Montargis, avait été trouvé, le 14 février, pendu dans son grenier.
4. *Les Lois de Minos*. — Voyez lettre 8485.
5. Libraire à Lyon.

8488. — A M. L'ABBÉ DU VERNET[1].

A Ferney, le 4 mars.

Il faut, monsieur, que chacun fasse son testament; mais vous vous doutez bien que celui qu'on m'impute[2] n'est point mon ouvrage. *L'Ancien et le Nouveau Testament* ont fait dire assez de sottises sans que j'y ajoute le mien. Mes prétendues dernières volontés sont d'un avocat de Paris, nommé Marchand, qui fait rire quelquefois par ses plaisanteries. J'espère que mon vrai testament sera plus honnête et plus sage. Le malheur est qu'après avoir été esclave toute sa vie, il faut l'être encore après sa mort. Personne ne peut être enterré comme il voudrait l'être : ceux qui seraient bien aises d'être dans une urne, sur la cheminée d'un ami, sont obligés de pourrir dans un cimetière ou dans quelque chose d'équivalent; ceux qui auraient envie de mourir dans la communion de Marc-Aurèle, d'Épictète et de Cicéron, sont obligés de mourir dans celle de Luther s'ils meurent à Upsal, et d'aller dans l'autre monde avec de l'huile d'un patriarche grec si la fièvre les prend dans la Morée. J'avoue que, depuis quelque temps, on meurt plus commodément qu'autrefois dans le petit pays que j'habite. La liberté de penser s'y établit insensiblement comme en Angleterre. Il y a des gens qui m'accusent de ce changement : je voudrais avoir mérité ce reproche depuis Constantinople jusqu'à la Dalécarlie. Il est ridicule de troubler les vivants et les morts : chacun, ce me semble, doit disposer de son corps et de son âme à sa fantaisie; le grand point est de ne jamais molester le corps ni l'âme de son prochain; notre consolation, après la mort, est que nous ne saurons rien de la manière dont on nous aura traités. Nous avons été baptisés sans en rien savoir; nous serons inhumés de même. Le mieux serait peut-être de n'avoir jamais reçu cette vie dont on se plaint si souvent, et qu'on aime toujours. Mais rien n'a dépendu de nous : nous sommes attachés, comme dit Horace, avec les gros clous de la Nécessité[3].

1. Cette lettre a été publiée en 1776 à la suite du *Commentaire historique*, sous la date du 4 mai 1772, et à l'adresse de milord Chesterfield. Les éditeurs de Kehl la placèrent dans la *Correspondance* à la date du 4 mai, mais en laissant en blanc le nom de la personne à qui elle s'adresse. Feu Auger, dans les deux volumes qu'il a publiés en 1808 de *Supplément au Recueil des lettres de M. de Voltaire*, l'a mise à l'adresse de du Vernet, et sous la date du 4 mars. (B.)

2. Voyez tome XX, page 200.

3. C'est dans les vers 17 et 18 de l'ode xxv du livre Ier qu'Horace parle des clous de la Nécessité.

8489. — DE M. HENNIN[1].

A Versailles, le 5 mars.

J'étais déjà à Mâcon lorsque je me suis rappelé que vous m'aviez parlé d'un paquet que vous vouliez envoyer à Paris, et dont je vous avais promis de me charger. Les occasions où je puis faire quelque chose qui vous soit agréable sont si rares que j'ai été très-fâché d'avoir manqué celle-ci.

N'attribuez, je vous prie, cette faute de ma part qu'à la multitude de petits soins dont j'ai été obligé de m'occuper au moment de partir, et fournissez-moi quelque moyen de la réparer lors de mon retour à Genève, qui sera, j'espère, peu après Pâques.

Vous êtes dans votre solitude à peu près aussi instruit de ce qui se passe ici que les gens qui partagent leur vie entre Paris et Versailles. Il n'y a que la masse des changements qu'il vous serait, je crois, difficile de vous figurer. Après trois ans d'absence, je trouve presque tout le monde changé d'état et de logement. Les gens de lettres même me paraissent dans une position très-différente de celle où je les avais laissés. Je remets à mon retour à vous entretenir de toutes ces choses auxquelles il est impossible de ne pas prendre intérêt, quoiqu'on préfère son jardin au palais des rois.

J'ai vu, monsieur, quelques-uns de vos amis; mais jusqu'ici j'ai plus habité Versailles que Paris. Dorénavant ce sera le contraire. J'espère beaucoup de M. le duc d'Aiguillon, dont j'ai été très-bien reçu. Mais quel que soit le succès de mon voyage, je l'abrégerai le plus qu'il me sera possible. Qu'il est doux d'être chez soi! Donnez-moi vos ordres, monsieur, pour le moment de mon retour. Je serai d'autant plus exact à les exécuter que je me fais un devoir et un plaisir de vous donner des preuves du dévouement inviolable avec lequel, etc.

8490. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 6 mars.

Madame, j'ai été sur le point de délivrer pour jamais Votre Majesté impériale de l'ennui de mes inutiles lettres : et tandis que le roi de Prusse achevait son poëme contre les confédérés; tandis qu'un de nos Français[2] entrait, dit-on, par un trou comme un blaireau dans Cracovie, tandis que Moustapha s'osbtinait à se faire battre, et que l'aventure de Copenhague[3] étonnait

1. *Correspondance inédite de Voltaire avec P. M. Hennin*, 1825.

2. C.-G. de Choisy, alors lieutenant-colonel, y entra dans la nuit du 1er au 2 février.

3. L'affaire de la reine Caroline-Mathilde et de Struensée. Jean-Frédéric, comte de Struensée, né en 1737, médecin, puis premier ministre de Christian VII et

toute l'Europe, je me mourais tout doucement dans mon ermitage, et je partais pour aller saluer ce Pierre le Grand qui prépara tous les prodiges que vous faites, et qui ne se doutait pas qu'ils dussent aller si loin.

Permettez qu'en recouvrant ma faible santé pour un temps bien court, je mette à vos pieds mes respects et mes chagrins. Ces chagrins sont que des gens de ma nation s'avisent d'aller combattre chez des Sarmates contre un roi légitimement élu, plein de vertu, de sagesse et de bonté, avec lequel ils n'ont rien à démêler, et qui ne les connaît pas. Cela me paraît le comble de l'absurdité, du ridicule et de l'injustice.

Mon autre chagrin, c'est que les Grecs soient indignes de la liberté, qu'ils auraient recouvrée s'ils avaient eu le courage de vous seconder. Je ne veux plus lire ni Sophocle, ni Homère, ni Démosthène. Je détesterais jusqu'à la religion grecque, si Votre Majesté impériale n'était pas à la tête de cette Église.

Je vois bien, madame, que vous n'êtes pas iconoclaste, puisque vous achetez tant de tableaux, tandis que Moustapha n'en a pas un. Il y a dans le monde un portrait que je préfère à toute la collection des tableaux dont vous allez embellir votre palais; je l'ai mis sur ma poitrine lorsque j'ai cru mourir, et j'imagine que ce topique m'a conservé un peu de vie. J'emploie le peu qui m'en reste à gémir sur la Pologne, à faire des vœux pour Ali-bey, à dire des injures à Moustapha, à vous souhaiter une longue file de prospérités, tous les plaisirs possibles, et tous les lauriers, dont vous avez déjà une collection plus grande que celle de vos tableaux.

Que Votre Majesté impériale daigne agréer, avec sa bonté ordinaire, le profond respect, l'attachement, et les bavarderies de l'ermite du mont Jura.

J'apprends dans le moment que mes horlogers de Ferney ont eu la hardiesse d'écrire à Votre Majesté; je ne doute pas qu'elle ne pardonne à la liberté qu'ils ont prise de la remercier.

son favori, fut accusé d'adultère avec la reine Caroline-Mathilde, et de malversations. Arrêté le 17 janvier 1772, ainsi que la reine, il fut, le 25 avril, condamné à être décapité. La sentence, confirmée par Christian VII le 27, fut exécutée le lendemain. Caroline-Mathilde, sœur de Georges III, roi d'Angleterre, avait été, le 6 avril, déclarée coupable d'adultère; détenue encore pendant quelque temps, elle fut ensuite renvoyée en Hanovre, et mourut à Zell le 11 mai 1775.

8491. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 mars.

Il y a un siècle, mon cher maître, que je ne vous ai rien dit. Je vous sait fort occupé, et je respecte votre temps, à condition que vous vous souviendrez toujours que vous avez en moi l'admirateur le plus constant et l'ami le plus dévoué.

Vous ignorez peut-être qu'un polisson, nommé Clément, va de porte en porte lisant une mauvaise satire contre vous [1]. Je ne l'ai point lue, quoiqu'on assure qu'elle est imprimée. On dit, et je le crois de reste, qu'elle ne vaut la peine ni d'être imprimée ni d'être lue. On ajoute que la plupart de vos amis y sont maltraités; mais on ajoute encore, et on assure même, que le grand prôneur de la pièce, le grand protecteur de l'auteur, est M. l'abbé de Mably [2], qui mène M. Clément sur le poing de porte en porte, et qui le présente à toutes ses connaissances. Ce M. l'abbé de Mably est frère de l'abbé de Condillac, dont il n'a sûrement pas pris les conseils en cette occasion. La haine que ce protecteur de Clément affiche contre les philosophes est d'autant plus étrange qu'assurément personne n'a plus affiché que lui, et dans ses discours et dans ses ouvrages, les maximes antireligieuses et antidespotiques qu'on reproche à tort ou à droit à la plupart de ceux que Clément attaque dans sa rapsodie. Voilà, mon cher confrère, ce qu'il est bon que vous sachiez: car enfin il est bon de ne pas ignorer à qui l'on a affaire.

Je n'ajouterai rien à ce détail, sinon que la littérature est dans un état pire que jamais; que je deviens presque imbécile de découragement et de tristesse; mais que cet imbécile vous aimera et vous admirera toujours.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse et vous recommande les polissons et leurs protecteurs.

8492. — A M. DE CHABANON.

A Ferney, le 9 mars.

Vous me faites un très-beau présent, mon cher ami. Vous rendez un grand service aux lettres en faisant connaître Pindare [3]. Votre traduction est noble et élégante, vos notes très-instructives. Je vous avoue que j'ai de la peine à m'accoutumer à voir ce Pindare couper si souvent ses mots en deux, mettre une

1. Celle qui a pour titre *Boileau à Voltaire*, et dont nous avons parlé tome X, page 397.
2. Voyez la note, tome X, page 441.
3. Après avoir publié en 1769 un *Discours sur Pindare* (voyez tome XLVI, page 43), Chabanon venait de mettre au jour *les Odes pythiques de Pindare, traduites en français, avec des remarques et un discours préliminaire sur le genre*, 1772, in-8°.

moitié du mot à la fin d'un vers, et l'autre moitié au commencement du vers suivant.

Je sais bien que vous me direz que c'est en faveur de la musique; mais je ne suis pas moins étonné de voir, dès la première strophe :

Χρυσέα φόρμιγξ, Ἀπόλλω-
νος καὶ ἰοπλοκάμων.
(PYTH. I.)

Voudriez-vous mettre, dans un opéra :

Lyre d'or d'Apol-
lon, et des cheveux violets?

Que dites-vous de :

Ἀμφί τε Λα-
τοίδα.
(PYTH. I.)

Le fils de La-
tone?

On aurait pu, ce me semble, faire de la musique grecque sans cette étrange bigarrure. Les odes d'Anacréon étaient chantées, et Anacréon ne s'avisa jamais de couper ainsi les mots en deux.

On prétend aussi que les rapsodes chantaient les vers d'Homère, et il n'y a pas un seul vers d'Homère taillé comme ceux de Pindare.

Ce qui me paraît bien étrange, c'est de voir dans Horace :

Jove non probante u-
xorius amnis.
(Lib. I, ode II, v. 19-20.)

Jupiter condamnait le cour-
roux du fleuve amant de sa femme.

Il se donne souvent cette licence. Il n'y a pas moyen de réprouver une méthode qu'Horace adoptait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les Français se moqueraient de nous si nous prenions la liberté que Pindare et Horace ont prise. Passe pour Chapelle, qui écrit au courant de la plume :

A cet agréable repas
Petit-Val ne se trouva pas.

Et sais-tu bien pourquoi? c'est parce
Qu'il est toujours avec sa garce [1].

Au reste, je doute fort qu'on ait chanté toutes les odes d'Horace. Croyez-vous que les dames romaines et les hommes du bon ton eussent goûté un grand plaisir à chanter à table cette chanson : *Persicos odi* [2], que Dacier a traduite ainsi :

« Laquais, je ne suis point pour la magnificence des Perses. Je ne puis même souffrir les couronnes qui sont pliées avec de petites bandelettes de tilleul. Cesse donc de t'informer où tu pourras trouver des roses tardives. Je ne demande que des couronnes de simple myrte, sans que tu y fasses d'autre façon. Le myrte sied bien à un laquais comme toi ; et il ne me sied pas mal lorsque je bois sous l'épaisseur d'une treille. »

Je doute encore que la bonne compagnie de Rome ait répété en chorus les horreurs qu'Horace reproche à la sorcière Canidie [3] et à quelques autres vieilles.

Plusieurs savants prétendent que les trois quarts des odes d'Horace n'étaient point faites pour la musique. Mais enfin ode signifie chanson ; et qu'est-ce qu'une chanson qu'on ne peut chanter? On nous dit que c'est ainsi qu'on en use dans toute l'Europe ; on y fait des stances rimées qui ne se chantent jamais : aussi les amateurs de la musique répondent que c'est un reste de barbarie.

L'abbé Terrasson demandait sur quel air Moïse avait mis son fameux cantique au sortir de la mer Rouge : *Chantons un hymne au Seigneur, qui s'est manifesté glorieusement.*

Il faut que je vous fasse une petite querelle sur votre discours préliminaire, qui me paraît excellent. Vous appelez Cowley le Pindare anglais ; vous lui faites bien de l'honneur : c'était un poëte sans harmonie, qui cherchait à mettre de l'esprit partout. Le vrai Pindare est Dryden, auteur de cette belle ode intitulée *la Fête d'Alexandre, ou Alexandre et Timothée.* Cette ode, mise en musique par Purcell (si je ne me trompe), passe en Angleterre pour le chef-d'œuvre de la poésie la plus sublime et la plus variée ; et je vous avoue que, comme je sais mieux l'anglais que le grec, j'aime cent fois mieux cette ode que tout Pindare.

C'est assez blasphémer contre le premier violon du roi de Sicile Hiéron. Je voudrais bien savoir seulement si on chantait

1. *Épître au marquis de Jonsac.*
2. Livre I, ode XXXVIII.
3. Épode XVII.

ses odes en partie. Il est très-probable que les Grecs connaissaient cette harmonie que nous leur nions avec beaucoup d'impudence. Platon le dit expressément, et en termes formels : pardon de faire avec vous le savant.

> D'un certain magister le rat tenait ces choses,
> Et les disait à travers champs, etc.
> (La Fontaine, liv. IX, fab. viii.)

Gardez-vous bien de me prendre pour un Grec sur tout ce que je vous dis là, car je suis l'homme du monde le moins Grec. Je devine seulement que vous devez avoir eu une peine extrême à rendre en prose agréable et coulante votre sublime chantre des cochers grecs et des combats à coups de poing.

Je ne connais point les vers de Clément[1], ni ne les veux connaître. Je suis émerveillé qu'un pareil petit gredin, qui n'a jamais rien fait qu'une détestable tragédie[2], refusée par les comédiens, se soit avisé d'insulter MM. de Saint-Lambert, Watelet, Delille, et *tutti quanti*, avec autant de suffisance que d'insuffisance. Marsyas n'en avait pas tant fait quand Apollon l'écorcha. Il faut que ce polisson soit un bâtard de Fréron, comme Fréron est un bâtard de Desfontaines.

Adieu, mon cher ami ; il faut qu'après avoir prêté des grâces, de l'ordre, de la clarté à votre inintelligible et boursouflé Thébain, qu'on dit sublime, vous vous remettiez à faire quelque tragédie ou quelque opéra français. Notre langue a autant de vogue qu'en avait autrefois la langue grecque. On parle français dans tout le Nord, où les Grecs étaient inconnus. Ranimez un peu nos muses, qui languissent en plus d'un genre ; soutenez notre honneur, qui se recommande à vous.

Je vous embrasse avec la plus tendre et la plus constante amitié. Mme Denis se joint à moi.

8493. — A M. MARIN[3].

11 mars.

Je vous écris bien rarement, mon cher ami ; que pourrait vous mander un vieillard aveugle, un blaireau des Alpes, un solitaire enfoncé dans les neiges ? Que pourrait-il dire à celui qui

1. Voyez lettre 8491.
2. *Médée* : voyez tome XXXI, page 179.
3. Éditeurs, Bavoux et François.

deux fois par semaine nous instruit des affaires de l'Europe[1]? Je vous aime de loin dans mon trou, et je me tais.

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire rendre cette lettre à M. de La Harpe? Conservez-moi toujours un peu d'amitié; la mienne pour vous ne finira qu'avec ma vie.

8494. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 12 mars.

Madame, la lettre de Votre Majesté impériale du 30 janvier, vieux style, bien ou mal datée, semble m'avoir ranimé, comme vos lettres à vos généraux d'armée semblent devoir faire tomber Moustapha en faiblesse.

L'article de vos cinq cents demoiselles m'intéresse infiniment. Notre Saint-Cyr n'en a pas deux cent cinquante. Je ne sais si vous leur faites jouer des tragédies; tout ce que je sais, c'est que la déclamation, soit tragique, soit comique, me paraît une éducation excellente, qui donne de la grâce à l'esprit et au corps, qui forme la voix, le maintien et le goût; on retient cent passages qu'on cite ensuite à propos, cela répand des agréments dans la société, cela fait tous les biens du monde.

Il est vrai que toutes nos pièces roulent sur l'amour : c'est une passion pour laquelle j'ai le plus profond respect; mais je pense, comme Votre Majesté, qu'il ne faut pas qu'elle se développe de très-bonne heure. On pourrait, ce me semble, retrancher de quelques comédies choisies les morceaux les plus dangereux pour de jeunes cœurs, en laissant subsister l'intérêt de la pièce; il n'y aurait peut-être pas vingt vers à changer dans *le Misanthrope*, et pas quarante lignes dans *l'Avare*.

Si ces demoiselles jouent des tragédies, un jeune homme de mes amis en a fait une[2] depuis peu, dans laquelle on ne peut pas dire que l'amour joue un rôle : ce sont deux espèces de Tartares qui se regardent plutôt comme époux que comme amants; je l'enverrai à Votre Majesté impériale dès qu'elle sera imprimée. Si elle juge qu'on puisse former un théâtre de nos meilleurs auteurs pour l'éducation de votre Saint-Cyr, je ferai venir de Paris des tragédies et des comédies en feuilles; je les ferai bro-

1. Marin rédigeait la *Gazette de France* depuis le mois d'août 1771.
2. *Les Lois de Minos;* voyez tome VII, page 165.

cher avec des pages blanches, sur lesquelles je ferai écrire les changements nécessaires pour ménager la vertu de vos belles demoiselles. Ce petit travail sera pour moi un amusement, et ne nuira pas à ma santé, toute faible qu'elle est. Je serai d'ailleurs soutenu par le plaisir de faire quelque chose qui puisse vous plaire.

Je suppose que votre bataillon de cinq cents filles est un bataillon d'amazones, mais je ne suppose pas qu'elles bannissent les hommes; il faut bien qu'en jouant des pièces de théâtre la moitié pour le moins de ces jeunes héroïnes fassent des personnages de héros; mais comment feront-elles celui de vieillard dans les comédies? En un mot, j'attends les instructions et les ordres de Votre Majesté sur tout cela.

Je doute que Moustapha donne une si bonne éducation aux filles de son sérail. Je le crois d'ailleurs, en comique, un fort mauvais plaisant; et, en tragique, je ne le crois pas un Achille.

Ce que j'admire, madame, c'est que vous satisfaites à tout; vous rendez votre cour la plus aimable de l'Europe dans le temps que vos troupes sont les plus formidables. Ce mélange de grandeur et de grâces, de victoires et de fêtes, me paraît charmant. Tout mon chagrin est d'être dans un âge à ne pouvoir être témoin de tous vos triomphes en tant de genres, et d'être obligé de m'en rapporter à la voix de l'Europe.

J'ai bien un autre chagrin, c'est que mes compatriotes soient dans Cracovie, au lieu d'être à Paris. Je ne peux pas dire que je souhaite qu'ils vous soient présentés avec le grand vizir par quelques-uns de vos officiers : cela ne serait pas honnête, et on dit qu'il faut être bon citoyen. J'attends le dénoûment de cette affaire, et celui de la pièce que l'on joue actuellement en Danemark.

Le vieux malade se met aux pieds de Votre Majesté impériale avec le profond respect et l'attachement qu'il conservera jusqu'au dernier moment de sa vie.

8495. — A M. D'ALEMBERT.

12 mars.

Mon très-cher philosophe, je conçois par votre lettre, et par ce qu'on m'écrit d'ailleurs, que la littérature et la philosophie sont, comme nos finances, un peu sur le côté. Notre gouvernement a besoin d'économie, et les philosophes, de patience.

C'était dans ce temps-ci qu'il vous fallait voyager. Pour moi, dans tous les temps il faut que je reste dans ma retraite ; ma santé s'affaiblit tous les jours. Il n'y a pas d'apparence que je vienne vous faire une visite à Paris, et j'en suis bien fâché.

Je n'ai point vu *la Clémentine* [1] ; M. de La Harpe m'en parle, M. de Chabanon aussi, et ils n'en disent pas plus de bien que vous. S'il y a de bons vers, j'en ferai mon profit, car j'aime toujours les bons vers, tout vieux que je suis ; mais on prétend que l'ouvrage est très-ennuyeux : c'est un grand mal. Une satire doit être piquante et gaie. J'ai peur que ce Clément ne soit un petit pédant, fort vain, fort sot, fort étourdi, de fort mauvaise humeur. Il se flatte qu'à force d'aboyer contre d'honnêtes gens il sera entendu à la cour, et qu'il obtiendra une pension comme le savetier Nutelet [2] en eut une du clergé pour avoir insulté des jansénistes dans la rue.

M. de Condorcet m'a parlé d'une tragédie des *Druides* [3], qui est, dit-on, l'abolition de l'ancienne prêtraille. Il dit que la pièce est philosophique : c'est peut-être pour cela qu'on ne la joue point. Il y a deux choses que je voudrais voir à Paris, vous et l'opéra de *Castor et Pollux ;* mais il faut que je renonce à tous les plaisirs.

Mme Denis et moi, nous vous embrassons, nous vous regrettons, nous vous aimons très-tendrement.

J'ai arrangé avec Gabriel Cramer la petite affaire avec l'enchanteur Merlin.

A l'égard de ses tomes de *Mélanges*, il faut que vous sachiez que ce sont bêtises de typographie, tours de libraire, mensonges imprimés. Il a plu à Gabriel de débiter, sans me consulter, tous les rogatons qu'il a trouvés sous mon nom dans les *Mercures* et dans les feuilles de Fréron. Il en a même farci son édition in-4°. Je l'ai grondé terriblement, et il n'en fait que rire ; il dit que cela se vend toujours, que cela s'achète par les sots pendant un certain temps, qu'ensuite cela se vend quatre sous et demi la livre aux épiciers, et qu'il y a peu à perdre pour lui. Je suis une espèce d'agonisant qui voit vendre sa garde-robe avant d'avoir rendu le dernier soupir. Bonsoir ; mon agonie est votre très-humble servante.

1. La satire de Clément contre Voltaire, citée dans la lettre 8491.
2. Voyez tome XVI, page 70.
3. Voyez lettre 8486.

8496. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 mars.

J'ai montré au jeune avocat[1] la lettre du 9 mars, qui est bien plus pour lui que pour moi. Il est bien difficile de le guérir de la prévention où il est que sa pièce ne sera que du réchauffé ; et je l'ai vu tout prêt à quitter la poésie, ainsi que le barreau. Je l'ai ranimé autant que je l'ai pu ; mais je n'ai rien eu à lui dire sur la reconnaissance et l'attachement qu'il a pour le quator. Il m'a paru de ce côté-là beaucoup plus parfait que sa pièce.

J'ai tiré de lui quelques changements à la fin du second acte ; je vous les envoie. Ces corrections me paraissent nécessaires : le dialogue est plus pressé et plus vif ; l'aristocratie des Crétois me semble bien mieux développée. Je vous supplie donc, avec lui, de faire porter ces changements sur la pièce que vous avez.

Mme Denis a examiné la pièce avec les yeux les plus sévères : elle pense fermement qu'elle vaut mieux que tous les plaidoyers de nos avocats ; elle dit qu'il est bien à désirer qu'on la joue immédiatement après Pâques, pour des raisons qui sont fort bonnes et que je ne puis détailler ici.

Je n'ai point reçu le bon *Bourru*[2] du bon Goldoni. Je l'ai acheté. Cette comédie m'a paru infiniment agréable. C'est une époque dans la littérature française qu'une comédie du bon ton faite par un étranger.

Je suis enchanté de l'approbation du duc d'Albe[3]. Ma colonie est à vos pieds, et vous remercie de vos bontés. Je me joins à elle et à notre jeune avocat pour vous dire que, si j'avais un peu de santé, nous viendrions tous faire nos Pâques dans votre paroisse.

8497. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 mars.

Mes divins anges, si cette lettre du pays des neiges parvient jusqu'à vous ; si, parmi les sottises de Paris, vous daignez vous

1. Supposé l'auteur des *Lois de Minos*.

2. *Le Bourru bienfaisant*, comédie en trois actes et en prose, par Goldoni, jouée sur le Théâtre-Français le 4 novembre 1771.

3. Le duc de Choiseul.

intéresser un peu aux sottises de la Crète, vous saurez que le jeune avocat Duroncel est toujours reconnaissant, comme il doit l'être, des bontés du quatuor. Il lui est venu un petit scrupule qu'il m'a confié, et sur lequel je vous consulte. Il a peur que Teucer ayant paru déterminé, dès le second acte, à étendre son autorité trop bornée, et à ne pas souffrir le sacrifice d'Astérie, ne paraisse se démentir au troisième acte, lorsque la violence de Datame a changé la situation des affaires. Il craint qu'on ne reproche à Teucer de changer aussi trop aisément ; il prétend que Teucer ne saurait trop insister sur les raisons qui le forcent à souffrir le supplice d'Astérie, contre lequel il s'était déclaré d'abord si hautement.

Cet avocat ne plaide que pour vous plaire ; il craint même que son factum ne paraisse à l'audience des comédiens. Il est toujours dans l'idée que ces messieurs n'ont ni goût, ni sentiment, ni raison ; qu'ils ne se connaissent pas plus en tragédies que les libraires en livres, et qu'en tout ils sont aussi mauvais juges que mauvais acteurs ; qu'enfin il est honteux de subir leur jugement, et plus honteux d'en être condamné. C'est à vous de juger de ces moyens que mon avocat emploie ; je ne puis lui donner de conseil, moi qui suis absent de Paris depuis vingt-quatre ans, et qui ne suis au fait de rien.

On m'a dit d'étranges nouvelles d'un autre *tripot* plus respectable. Je ne sais si on me trompe, mais on m'assure que tout va changer : je ne crois que vous en vers et en prose.

Je me mets à l'ombre de vos ailes. Si cette facétie vous a amusés un peu, je me tiens très-content.

8498. — A M. DELACROIX [1].

A Ferney, 22 mars.

Vous pardonnerez, monsieur, à un vieux malade de ne vous avoir pas remercié plus tôt. J'ai connu autrefois plusieurs auteurs du *Spectateur anglais* ; vous me paraissez avoir hérité [2] de Steele et d'Addison. Pour moi, je ne puis plus être ni spectateur ni même auditeur. Je perds insensiblement la vue et l'ouïe, et je me prépare à faire le voyage du pays dont personne ne revient, où les uns disent que tout est sourd et aveugle, et où

1. Jacques-Vincent Delacroix, né en 1743, mort à Versailles en 1830, avocat de la famille Véron; voyez tome XXVIII, page 479.

2. Delacroix avait publié, de 1771 à 1773, six volumes in-12, sous le titre de : *le Spectateur français*.

les autres prétendent que l'on voit et que l'on entend les plus belles choses du monde ; mais tant que je resterai dans ce pays-ci, et que mes yeux verront un reste de lumière, je lirai votre ouvrage avec autant d'estime que de reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être bien sincèrement, monsieur, votre, etc.

Le vieux Malade de Ferney.

8499. — A M. L'ABBÉ DU VERNET.

A Ferney, 23 mars.

Le vieux malade de Ferney, monsieur, vous renouvelle ses remerciements et sa protestation bien sincère qu'il n'a jamais lu ni ne lira le libelle diffamatoire de La Beaumelle et de l'abbé Sabatier [1]. Il y a plus de quatre cents libelles de cette espèce. La vie est courte, et le peu de temps qui me reste doit être mieux employé. Il est juste, monsieur, que vous, qui voulez bien être mon avocat, vous lisiez les pièces du procès; mais pour moi, qui ai presque perdu la vue, il faut que je remette entièrement ma cause entre vos mains, et que je m'en rapporte à votre éloquence et à votre sagesse.

A l'égard du procès que poursuit M. Christin, et qui est assurément plus considérable, il espère faire rendre justice à ses clients [2] par le parlement de Besançon, auquel l'affaire a été renvoyée.

Je n'ai point donné ma médaille à Grasset ; il y a environ dix-huit ans que je n'ai vu cet homme ; je ne lui ai jamais écrit [3], j'ai tiré d'un état bien triste son frère, qui est chargé d'une nombreuse famille à Genève. Ces deux frères ont pu imprimer mes sottises ; m'imprime qui veut, et me lit qui peut.

Vous me demandez les pièces de vers qu'on a faites à mon honneur et gloire ; je conserve peu de ces pièces fugitives. Si j'en ai quelques-unes, elles sont confondues dans des tas im-

1. *Les Trois Siècles de la littérature française*; voyez tome VII, page 172.

2. Les serfs du mont Jura.

3. Voltaire oublie la lettre du 26 mai 1755 (voyez tome XXXVIII, page 381) qu'il a adressée à Grasset. M. du Bois dit que dans une copie, qui lui paraît venir de bonne source, de la lettre à du Vernet, du 23 mars 1772, on lit ce qui suit : « ...Grasset, qui est actuellement à Paris. Vous pouvez savoir de lui l'aventure de *la Pucelle*. Je me souviens très-bien que, au sujet d'une *Pucelle* ordurière, il me mit dans une grande colère aux Délices, et que je le fis mettre en prison à Genève... » (B.) — Sur l'emprisonnement de Grasset, voyez l'avertissement de Beuchot, tome IX, page 6.

menses de papiers, que ma santé délabrée et mes fluxions sur les yeux ne me permettent guère de débrouiller. Je tâcherai de vous satisfaire; mais vous savez que les louanges des amis persuadent moins le public que les satires des ennemis. J'aurais beau étaler cent certificats, comme l'apothicaire Arnoult[1] et le sieur Lelièvre[2], cela ne servirait de rien.

Puisque vous êtes l'enchanteur qui daigne écrire la vie du don Quichotte des Alpes qui s'est battu si longtemps contre des moulins à vent, il faut vous fournir les pièces nécessaires en original. M. Durey de Morsan, frère de madame la première présidente[3], a l'extrême bonté de se donner cette peine; c'est un homme de lettres fort instruit. Si on lui reproche quelques fautes de jeunesse, il les répare aujourd'hui par la conduite la plus sage. Je le possède à Ferney depuis quelque temps. Il faut qu'il soit bien bon, car la besogne qu'il a entreprise n'est point amusante et sera fort longue; mais il paraît que vous avez encore plus de bonté que lui[4].

Agréez, monsieur, tous les sentiments que vous doit la reconnaissance de votre très-humble, etc.

Le vieux Malade de Ferney.

8500. — A M. VASSELIER[5].

A Ferney, 23 mars.

Je reçois votre lettre, mon cher correspondant, et celle de M. de Jonval. Je suis affligé de lui être inutile; ma colonie m'a ruiné, et j'ai grand'peur qu'elle ne se ruine elle-même.

Il me vient une idée; peut-être M. Duroncel serait-il homme à lui céder les *Lois,* sur lesquelles il a écrit. On pourrait exiger en sa faveur une petite rétribution du libraire, en cas que l'ou-

1. Voyez tome XXI, page 36.

2. Débitant d'un baume de vie dont il est parlé tome XVII, page 121.

3. Louis-Jean-Baptiste Bertier de Sauvigny, intendant de Paris depuis 1744, était aussi, depuis le 13 avril 1771, premier président du parlement de Paris établi par Maupeou.

4. Dans la copie dont il est parlé dans la note 3 de la page précédente, on lit : « M. Christin, qui m'est fort attaché, doit dans peu se rendre à Paris... Malgré mes fluxions sur les yeux, j'aime à me flatter, et je ne désespère pas de le charger d'un petit paquet pour vous... M. Christin est un avocat philosophe qui va plaider au tribunal du roi la cause de trente mille malheureux esclaves du chapitre de Saint-Claude, et qui béniront tous ceux qui auront contribué à leur rendre la liberté. » (B.)

5. Éditeurs, de Cayrol et François.

vrage se vendît bien. Et, dans cette supposition, il pourrait le faire jouer à Paris et avoir une partie des représentations à son profit. Tout cela me paraît assez difficile à arranger, car probablement il faudrait qu'il sollicitât les premiers gentilshommes de la chambre pour faire représenter cet ouvrage. Il faudrait encore qu'il allât à Paris ; mais je ne pourrais me mêler en rien de cette affaire. Je crains toujours d'être compromis avec les gens de lettres. Si vous aimez M. de Jonval, voyez, mon cher ami, ce que vous pouvez faire en sa faveur, et mandez-le-moi.

Je recommande l'incluse à vos bontés.

8501. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, ce 24 mars.

Sire, quand même MM. Formey, Prémonval, Toussaint, Mérian[1], me diraient : « C'est nous qui avons composé le *Discours sur l'utilité des sciences et des arts dans un État*[2], » je leur répondrais : « Messieurs, je n'en crois rien ; je trouve à chaque page la main d'un plus grand maître que vous : voilà comme Trajan aurait écrit.

« Je ne sais pas si l'empereur de la Chine fait réciter quelques-uns de ses discours dans son académie, mais je le défie de faire de meilleure prose : et, à l'égard de ses vers, je connais un roi du Nord qui en fait de meilleurs que lui sans se donner beaucoup de peine. Je défie Sa Majesté Kien-long, assistée de tous ses mandarins, d'être aussi gaie, aussi facile, aussi agréable que l'est le roi du Nord dont je vous parle. Sachez que son poëme sur les confédérés est infiniment supérieur au poëme de Moukden.

« Vous avez peut-être ouï dire, messieurs, que l'abbé de Chaulieu faisait de très-jolis vers après ses accès de goutte ; et moi, je vous apprends que ce roi en fait dans le temps même que la goutte le tourmente.

« Si vous me demandez quel est ce prince si extraordinaire, je vous dirai : Messieurs, c'est un homme qui donne des batailles tout aussi aisément qu'un opéra ; il met à profit toutes les heures que tant d'autres rois perdent à suivre un chien qui court après un cerf[3] ; il a fait plus de livres qu'aucun des princes contempo-

1. Tous quatre membres de l'Académie de Berlin.
2. Voyez lettre 8484.
3. Frédéric ne fut jamais amateur de la chasse ; il s'est prononcé contre ce

rains n'a fait de bâtards, et il a remporté plus de victoires qu'il n'a fait de livres. Devinez maintenant si vous pouvez.

« J'ajouterai que j'ai vu ce phénomène il y a une vingtaine d'années, et que si je n'avais pas été un tant soit peu étourdi, je le verrais encore, et je figurerais dans votre académie tout comme un autre. Mon cher Isaac a fort mal fait de vous quitter, messieurs; il a été sur le point de n'être pas enterré en terre sainte, ce qui est pour un mort la chose du monde la plus funeste, et ce qui m'arrivera incessamment; au lieu que si j'étais resté parmi vous, je mourrais bien plus à mon aise, et beaucoup plus gaiement.

« Quand vous aurez deviné quel est le héros dont je vous entretiens, ayez la bonté de lui présenter mes très-humbles respects, et l'admiration qu'il m'a inspirée depuis l'an 1736, c'est-à-dire depuis trente-six ans tout juste : or un attachement de trente-six ans n'est pas une bagatelle. Dieu m'a réservé pour être le seul qui reste de tous ceux qui avaient quitté leur patrie uniquement pour lui. Vous êtes bien heureux qu'il assiste à vos séances ; mais il y avait autrefois un autre bonheur, celui d'assister à ses soupers. Je lui souhaiterais une vie aussi longue que sa gloire, si un pareil vœu pouvait être exaucé. »

8502. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 24 mars.

Je vous écris, madame, malgré le pitoyable état où mon grand âge, ma mauvaise santé, et le climat dur où je me suis confiné, ont réduit mon corps et mon âme. Un officier suisse, qui part dans le moment, veut bien se charger de ma lettre. Songez que vous m'aviez mandé que vous alliez chez votre grand'maman, il y a près de six mois; j'ai cru toujours que vous y étiez. J'apprends que vous êtes à Paris. Vous m'aviez promis de me mettre aux pieds de votre grand'maman et de son mari.

Je vous dis très-sincèrement que je mourrai bientôt, mais que je mourrai de douleur si votre grand'maman et son très-

plaisir à plusieurs reprises, et surtout dans son *Anti-Machiavel*. Le baron de Bielfeld dit dans ses *Lettres familières et autres*, tome Ier, page 80, lettre du 30 octobre 1739: « Il (Frédéric) aime tous les plaisirs raisonnables, hors la chasse, dont il croit l'occupation aussi déplaisante et guère plus utile que *celle de ramoner une cheminée*. »

respectable mari pouvaient soupçonner un moment que mon cœur n'est pas entièrement à eux. Je l'ai déclaré très-nettement à un homme considérable qui ne passe pas pour être de leurs amis. Je ne demande rien à personne, je n'attends rien de personne. Je repasse dans ma mémoire toutes les bontés dont votre grand'maman et son mari m'ont comblé; j'en parle tous les jours; elles font encore la consolation de ma vie.

J'ai autant d'horreur pour l'ingratitude que pour les assassins du chevalier de La Barre, et pour des bourgeois insolents qui voulaient être nos tyrans. J'ai manifesté hautement tous ces sentiments; je ne me suis démenti en rien, et je ne me démentirai certainement pas; je n'ai d'autre prétention dans ce monde que de satisfaire mon cœur. Je suis votre plus ancien ami; vous vous êtes souvenue de moi dans ma retraite; votre commerce de lettres, la franchise de votre caractère, la beauté de votre esprit et de votre imagination, m'ont enchanté. Mon amitié n'est point exigeante, mais vous lui devez quelque chose; vous lui devez de me faire connaître aux deux personnes respectables qui ne me connaissent pas. Je ne leur écris point, parce qu'on m'a dit qu'ils ne voulaient pas qu'on leur écrivît, et que d'ailleurs je ne sais comment m'y prendre; mais vous avez des moyens, et vous pouvez vous en servir pour leur faire passer le contenu de ma lettre. Je vous en conjure, madame, par tout ce qu'il y a de plus sacré dans le monde, par l'amitié. Il m'est aussi impossible de les oublier que de ne pas vous aimer.

Je vous souhaite toutes les consolations qui peuvent vous rendre la vie supportable. Je voudrais être avec vous à Saint-Joseph, dans l'appartement de Formont. J'y viendrais, si je pouvais m'arracher à mes travaux de toute espèce, et à une partie de ma famille, qui est avec moi. Consolez-moi d'être loin de vous en faisant hardiment ce que je vous demande. Soyez bien persuadée, madame, que vous n'avez pas dans ce monde un homme plus attaché que moi, plus sensible à votre mérite, plus enthousiaste de vous, de votre grand'maman et de son mari.

8503. — A M. VASSELIER.

Le 28 mars.

Premièrement, le cher correspondant est supplié de s'informer du jeune Chazin, écolier de rhétorique, qui paraît avoir quelques talents, et qui a écrit une lettre si bien faite que le

vieux malade lui a répondu[1], quoiqu'il ne réponde à personne ; et qu'on lui envoie un petit livre tout de poésie, pour le mettre un peu au fait.

Secondement, voici bien une autre histoire : la pièce de l'avocat Duroncel[2] a été lue aux comédiens, qui en ont été émerveillés, et qui l'ont reçue avec acclamation. On ne sait encore s'ils pourront la jouer immédiatement après Pâques, parce qu'ils ont donné parole à M. de Belloy, et qu'ils ont appris déjà sa tragédie de *Don Pèdre*. Un ami de M. Duroncel s'est chargé de cette négociation ; on attend des nouvelles de cet ami : ainsi il faudra absolument que Rosset[3] attende ces nouvelles pour imprimer. Il ne s'agit que de huit ou dix jours ; c'est un présent qu'on lui fait, et il doit se conformer aux intentions de ceux qui le lui font : à cheval donné on ne regarde pas la bride, dit Cicéron.

Au reste, il y a de bien bonnes notes à faire à la queue de cette tragédie, à commencer par les sacrifices de sang humain qu'ont faits si souvent les Juifs, tantôt à leur Adonaï, tantôt à Moloch, tantôt à Melkom ; mais ces notes doivent édifier les fidèles dans une autre édition.

On embrasse tendrement le cher correspondant.

P. S. M. Duroncel, à qui j'ai communiqué votre lettre du 27, dit que vous êtes le maître absolu de la facétie à vous envoyée, que tout ce que vous ferez sera très-bien fait. Pour moi, je trouve que les druides d'aujourd'hui sont aussi fripons que les anciens. Je suis sûr qu'ils brûleraient tous les philosophes dans des statues d'osier, s'ils le pouvaient Je ne sais pas quels monstres sont les plus abominables, ou ceux du temps passé, ou ceux du temps présent.

8504. — A M. GABARD,

SECRÉTAIRE DE M. HENNIN.

A Ferney, 28 mars.

Je prie l'homme très-avisé qui a quitté sagement la Pologne pour M. Hennin de vouloir bien mettre dans son paquet ce petit mot d'un vieux malade qui n'en peut plus, et qui n'en est pas moins sensible au souvenir de l'aimable résident.

1. La lettre à Chazin manque.
2. Les *Lois de Minos;* voyez tome VII, page 165.
3. Libraire à Lyon ; voyez lettre 8487.

Il n'y a pas grand mal que le paquet dont M. Hennin avait bien voulu se charger ne lui ait pas été rendu en son temps; il ne contenait que des balivernes. Ce sera un plaisir très-sérieux pour le vieux malade et pour Mme Denis quand ils auront l'honneur de recevoir l'homme du monde à qui ils sont le plus attachés, et dont ils connaissent tout le mérite. V.

8505. — A M. CHRISTIN.

30 mars.

Mon cher philosophe, nous avons lu et traduit l'acte de *magister Andreas Bauduyni* [1], qu'un de vos habitants de Longchaumois m'a apporté. Nous avons trouvé que cet acte est un peu équivoque, et peut-être serait plus dangereux que profitable à nos pauvres esclaves. On les appelle *taillables* dans ces actes, et on les relève seulement de l'obligation où ils étaient de payer certaines redevances onéreuses.

Il est vrai qu'on trouve dans cet écrit les mots de *liberté* et de *franchise*; mais je crains que cette liberté et cette franchise ne regardent seulement les petites impositions annuelles dont on les délivre, et ne les laissent pas moins soumis à cette infâme taillabilité de servitude qui est l'opprobre de la nature humaine. C'est aux moines d'être esclaves, et non d'en avoir. Les hommes utiles à l'État doivent être libres; mais nos lois sont aussi absurdes que barbares. Douze mille hommes esclaves de vingt moines devenus chanoines! cela augmente la fièvre qui me tourmente ce printemps. Je n'aurai point de santé cette année. Je crains bien de mourir en 1772: c'est l'année centenaire de la Saint-Barthélemy.

Venez faire vos Pâques à Ferney, mon cher philosophe.

Je vous embrasse bien tendrement.

8506. — DE CATHERINE II [2],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 19-30 mars 1772.

J'ai reçu successivement, monsieur, vos deux lettres du 12 février et du 6 mars. Je n'y ai pas répondu, à cause d'une blessure que je me suis faite

1. Une charte du mois de janvier 1301 commence par ces mots : « Nos magister Andreas Bauduyni, officialis lugdunensis. » C'est donc une faute d'avoir imprimé jusqu'à ce jour *Banduyens* au lieu de *Bauduyni*.

2. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de Russie, tome XV, page 223.

par maladresse à la main, ce qui m'a empêchée pendant plus de trois semaines d'écrire; à peine pouvais-je signer.

Votre dernière lettre m'a vraiment alarmée sur l'état où vous avez été; j'espère que celle-ci vous trouvera rétabli et rajeuni. L'ode de M. Dastec[1] n'est point l'ouvrage d'un malade. Si les hommes pouvaient devenir sages, il y a longtemps que vous les auriez rendus tels. O que j'aime vos écrits! il n'y a rien de mieux selon moi. Si ces fous de soi-disant confédérés étaient êtres à raison, vous les auriez persuadés depuis longtemps; mais je sais un remède qui les guérira. J'en ai un aussi pour ces petits-maîtres sans aveu qui quittent Paris pour venir servir de maîtres d'école à des brigands. Ce dernier remède vient en Sibérie; ils le prendront sur les lieux. Ces secrets ne sont point ceux d'un charlatan; ils sont radicaux.

Si la guerre continue, il ne nous restera guère plus que Byzance à prendre, et, en vérité, je commence à croire que cela n'est pas impossible; mais il faut être sage, et dire avec ceux qui le sont que la paix vaut mieux que la plus belle guerre du monde. Tout cela dépend du seigneur Moustapha. Je suis prête à l'une comme à l'autre; et quoiqu'on vous dise que la Russie est sur les dents, n'en croyez rien; elle n'a jamais encore touché à mille ressources que d'autres puissances ont épuisées depuis longtemps, et de trois ans elle n'a augmenté aucune charge quelconque: non pas que cela ne fût faisable, mais parce que nous avons suffisamment tout ce qu'il nous faut.

Je sais qu'on a débité à Paris que j'avais fait enrôler le huitième homme: c'est un mensonge grossier, et qui n'a pas le sens commun. Apparemment qu'il y a des gens qui aiment à se tromper; il faut leur laisser ce plaisir, parce que tout est au mieux dans ce meilleur des mondes possibles, selon le docteur Pangloss.

Les procédés de M. Tronchin, dont vous me parlez, vis-à-vis de moi sont les plus honnêtes du monde. Je suis comme l'impératrice Théodora[2]: j'aime les images, mais il faut qu'elles soient bien peintes. Elle baisait les siennes, c'est ce que je ne fais pas; il pensa lui en arriver malheur.

J'ai reçu la lettre de vos horlogers. Je vous envoie des noisettes, qui contiennent la semence de l'arbre qu'on appelle cèdre de Sibérie. Vous pouvez les faire planter en terre; ils ne sont rien moins que délicats. Si vous en voulez plus que ce paquet ne contient, je vous en enverrai.

Recevez mes remerciements de toutes les amitiés que vous me témoignez, et soyez assuré de tous mes sentiments.

1. Voyez une note sur la lettre 8477.

2. Cette veuve de l'empereur Théophile, et tutrice de son jeune fils Michel III, excitée par quelques évêques, entreprit, non sans danger, mais avec succès, de renverser le parti puissant des iconoclastes qu'avait soutenu son mari, et de rétablir le culte des images. Dans la suite son abominable fils la fit renfermer, elle et ses filles, sous divers prétextes. Elle vécut presque ignorée jusqu'à la première année du règne de Basile, en 886.

8507. — A M. SEIGNETTE,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DE LA ROCHELLE.

Mars.

Monsieur, accablé de maladies et ayant presque entièrement perdu la vue, c'est une grande consolation pour moi, dans le triste état où je suis, de recevoir votre prose et les vers de M. Fontanes[1], mon confrère; mais c'est une nouvelle douleur pour moi de n'y pouvoir répondre comme je le voudrais.

Daignez, messieurs, agréer tous deux mes remerciements. Les vers sont beaux, et pleins de ce feu qui annonce le génie. Moins j'en suis digne, plus j'y suis sensible. Mes souffrances, qui ne me permettent pas de donner plus d'étendue à l'expression de mes sentiments, n'en diminuent point la vivacité. V.

8508. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1er avril.

Mon cher ange a sans doute reçu la lettre[2] écrite au quinqué; et je ne puis rien ajouter au verbiage de M. Duroncel. Vraiment je vous enverrai tant de neuvièmes[3] que vous voudrez; mais comment, et par où? Les clameurs commencent à s'élever, et il y a des personnes qui n'osent pas voyager. Si vous ne trouvez pas une voie, vous qui habitez la superbe ville de Paris, comment voulez-vous que j'en trouve, moi qui suis chez les Antipodes, dans un désert entouré de précipices?

Vous m'avez ôté un poids de quatre cents livres qui pesait sur mon cœur, en me disant que M. d'Albe[4] avait toujours de la bonté pour moi; mais ce n'est pas assez, et je mourrai certainement d'une apoplexie foudroyante s'il n'est pas persuadé de mon inviolable attachement, et de la reconnaissance la plus vive que ce cœur oppressé lui conserve. L'idée qu'il en peut douter me désespère. Je l'aime comme je l'ai toujours aimé, et au-

1. Louis Fontanes, né à Saint-Gaudens, mort le 17 mars 1821, marquis et pair de France, avait composé une *Épître à M. de Voltaire*. Cette épître est imprimée dans le *Journal encyclopédique* du 1er octobre 1772, page 110. Une note apprend que l'auteur avait dix-sept ans. Il prend le titre *De l'Académie des belles-lettres de la Rochelle*. Voilà pourquoi Voltaire l'appelle son confrère.

2. Sans doute la lettre 8497.

3. Neuvième volume des *Questions sur l'Encyclopédie*.

4. Le duc de Choiseul; voyez la lettre 8496.

tant que j'ai toujours détesté et méprisé des monstres noirs et insolents, ennemis de la raison et du roi.

Florian[1], qui pleurait ma nièce, et qui est venu chez moi toujours pleurant, a trouvé dans la maison une petite calviniste assez aimable[2], et au bout de quinze jours il est allé se faire marier vers le lac de Constance par un ministre luthérien. Ce mariage-là n'est pas tout à fait selon les canons, mais il est selon la nature, dont les lois sont plus anciennes que le concile de Trente.

Est-il vrai que M. le duc de La Vrillière se retire? J'en serais fâché; il m'a témoigné en dernier lieu les plus grandes bontés. Ayez celle de me mander si vous voyez déjà des arbres verts aux Tuileries, des fenêtres de votre palais. Je me mets, de ma chaumière, au bout des ailes de mes anges avec effusion de cœur.

8509. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[3].

1er avril.

Nos lettres se sont croisées, mon cher ange; j'ai à peine un moment pour vous dire qu'on peut tirer un grand parti des deux observations que vous faites, et que M. Duroncel va y travailler aujourd'hui. Il lui semble que le nom de *Teucer* est bien maigre et bien peu connu, mais que les *Lois de Minos* sont un titre un peu dangereux, qui donne lieu à des allusions malignes. Il lui semble que l'on peut donner sa petite drôlerie à la rentrée, en disant que ce sont les *Guèbres* sous un autre nom. C'est le seul moyen de prévenir une édition qu'il sera très-difficile d'empêcher. Duroncel met tout entre vos mains, et est à vos pieds.

Je suis fâché de la mort de Duclos[4], et de la mienne qui s'approche : car, après tout, il est doux de vivre. Je vous supplie de me répondre sur M. d'Albe, pour me rendre la vie plus douce.

Mes tendres respects à l'autre ange.

1. Le marquis de Florian, qui avait épousé Mme de Fontaine, dont il était veuf.
2. Mme Rilliet; voyez le *Mémoire* au bas de la lettre 8497.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.
4. Le 26 mars.

8510. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

Avril 1772.

Non, non, vous ne m'avez point vue à Chanteloup. Vous n'êtes pas ingénieux en excuses; mais si vous êtes sincère en repentir, je ferai très-volontiers la paix avec vous. J'eus la visite de M. Dupuits, il y a environ deux mois; je me laissai persuader qu'il venait de votre part. Apparemment qu'il n'en était rien, puisque vous ne répondîtes point à tout ce que je le chargeai de vous dire; et par votre lettre d'aujourd'hui, je juge que vous n'avez peut-être pas su qu'il m'eût vue. Enfin, enfin, oublions le passé et reprenons notre correspondance.

J'ai toujours rendu compte à mes amis de ce que vous me mandez pour eux; et de peur d'affaiblir vos expressions et de faire tort à votre style, je leur ai presque toujours envoyé vos lettres; je vous ai toujours dit fidèlement ce que contenaient leurs réponses : je n'ai point ajouté de réflexions ni de commentaires sur le texte. Vous avez tort de vous croire mal avec eux, puisque vous n'avez point à vous reprocher d'avoir manqué à tous les sentiments que vous leur devez. Je leur enverrai votre dernière lettre, et toutes celles où vous me parlerez d'eux : car j'espère que vous m'écrirez souvent, et que vous vous ferez un devoir de me dédommager avec usure de votre long silence. J'ai plus besoin que jamais de votre secours; je n'ai plus de ressources contre l'ennui; j'éprouve le malheur d'une éducation négligée : l'ignorance rend la vieillesse bien plus pesante, son poids me paraît insupportable. Je ne regrette point les agréments de la jeunesse, et encore moins l'emploi que mes semblables en font et que j'en ai fait moi-même; je regarde tout cela aujourd'hui comme un temps perdu. Je voudrais avoir acquis des goûts, des connaissances, de la curiosité, en un mot quelques ressources pour m'occuper, m'intéresser ou m'amuser.

Mais, mon cher Voltaire, je ne me soucie plus de rien; il n'y a de différence d'un automate à moi que la possibilité de parler, la nécessité de manger et de dormir, qui sont pour moi la cause de mille incommodités. Je voudrais savoir pourquoi la nature n'est composée que d'êtres malheureux : car je suis persuadée qu'il n'y en a pas un seul de véritablement heureux, et j'en suis si convaincue que je n'envie le sort ni l'état de personne, ni d'aucune espèce d'individu, quel qu'il puisse être, depuis l'huître jusqu'à l'ange. Mais bientôt nous serons l'un et l'autre... Quoi ? Que serons-nous ? Vous ne serez plus *vous*, vous y perdrez beaucoup; je ne serai plus *moi*, je n'y peux que gagner; mais encore une fois, que serons-nous ? Si vous le savez, dites-le-moi; et si vous ne le savez pas, n'y pensons plus.

Vous aurez appris la mort de Duclos. Voilà deux places vacantes à l'Académie, et quatre mauvais discours à attendre.

Ne sachant plus que lire, je relis l'*Iliade;* ce tintamarre des dieux, des

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

hommes, des chariots, des chevaux, m'étourdit; mais j'aime encore mieux cela que la fade et languissante éloquence, la boursouflée et emphatique métaphysique de nos sots écrivains.

Gardez-vous bien de répondre à M. Clément, vous lui feriez trop d'honneur. Cet homme n'a pas l'idée du goût; ses critiques sur vous devraient lui valoir des oreilles d'âne. Quinault est pour lui le cocher de M. de Verthamont. Eh bien, mon cher Voltaire, il y a des gens qui osent louer et admirer son livre!

Vous savez que Marmontel a la place d'historiographe, et ce n'est pas le duc de Mazarin, mari de la belle Hortense, qui a fait ce choix. Adieu[1].

8511. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 avril.

Mes anges ont voulu des changements, les voilà. S'ils n'en sont pas contents, M. Duroncel est homme à en faire d'autres; c'est un homme très-facile en affaires; un peu goguenard, à la vérité, mais dans le fond bon diable.

Il croit que le quinqué se moque de lui quand le quinqué lui propose de nommer aux premières dignités de la Crète[2]. Il dit que c'est au jeune candidat, qui a lu la pièce, à nommer les grands officiers de la cour de Teucer. C'est à ce jeune candidat qu'on peut transférer l'ancien droit des *Guèbres*. Songez, au reste, que mon avocat est un pauvre provincial, qui n'a pas la moindre connaissance des *tripots* de Paris. Amusez-vous; faites comme il vous plaira. Notre Duroncel dit que, si on ne plaide pas sa cause à Paris, il l'ira plaider à Varsovie; que Teucer est frère de lait de Stanislas Poniatowski; que sûrement Stanislas finira comme Teucer, et que Pharès, évêque de Cracovie, passera mal son temps.

Pour moi, mes anges, je n'entends rien à tout cela. Tout ce que je sais, c'est que si jamais on me soupçonnait de connaître seulement M. Duroncel, je serais sifflé à triple carillon par une armée de Pompignans, de Frérons, de Cléments, et *tutti quanti*.

Sur ce, j'attends vos ordres, et je vous supplie très-instamment d'engager votre ami à mander à M. d'Albe[3] que je lui serai

1. Elle veut parler ici du duc de Mazarin, qui, à ce qu'on prétend, faisait tirer ses domestiques au sort pour savoir quelle fonction chacun remplirait chez lui la semaine suivante.

2. C'est-à-dire distribuer les rôles.

3. Le duc de Choiseul; voyez lettres 8496 et 8508.

inviolablement attaché jusqu'à mon dernier soupir, tout comme à vous si j'ose le dire.

8512. — DE CATHERINE II [1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 23 mars-3 avril 1772.

Monsieur, votre lettre du 12 mars m'a causé un contentement bien grand. Rien ne saurait arriver de plus heureux à notre communauté que ce que vous bien me proposez. Nos demoiselles jouent la tragédie et la comédie : elles ont donné *Zaïre* l'année passée, et pendant ce carnaval elles ont représenté *Sémire*, tragédie russe, et la meilleure de M. Soumorokof [2], dont vous aurez entendu parler. Ah ! monsieur, vous m'obligerez infiniment si vous entreprenez en faveur de ces aimables enfants le travail que vous nommez un amusement, et qui coûterait tant de peine à tout autre. Vous me donnerez par là une marque bien sensible de cette amitié dont je fais un si grand cas. Ces demoiselles, je dois l'avouer, sont charmantes d'ailleurs, de l'aveu de tous ceux qui les voient. Il y en a déjà de quatorze à quinze ans. Je suis persuadée qu'elles s'attireront votre approbation si vous les voyez. J'ai été plus d'une fois tentée de vous envoyer quelques billets que j'ai reçus d'elles, et qui assurément n'ont pas été composés par leurs maîtres, parce qu'ils sont très-enfants; mais dès à présent, on y voit, avec l'innocence, l'agrément et la gaieté de leur esprit répandus dans chaque ligne.

Je ne sais si ce bataillon de filles, comme vous le nommez, produira des amazones; mais nous sommes très-éloignés d'en vouloir faire des religieuses. Nous les élevons, au contraire, pour les rendre les délices des familles où elles entreront; nous ne les voulons ni prudes ni coquettes, mais aimables, et en état d'élever leurs propres enfants, et d'avoir soin de leur maison.

Dans les pièces de théâtre pour distribuer les rôles, voici comment on s'y prend : on leur dit qu'une telle pièce sera jouée, et on leur demande qui veut jouer un tel rôle; il arrive souvent qu'une chambre entière apprend le même rôle; après quoi on choisit celle qui s'en acquitte le mieux. Celles qui jouent les rôles d'hommes ont dans les comédies une espèce de frac long, que nous appelons la mode de ce pays-là. Dans la tragédie, il est aisé d'habiller nos héros convenablement, et pour la pièce, et pour leur état. Les vieillards sont les rôles les plus difficiles et les moins bien rendus : une grande perruque et un bâton ne rident point l'adolescence : ces rôles-là sont les plus difficiles à être bien rendus. Nous avons eu un petit-maître charmant pendant ce carnaval, un Blaise original, une dame de Croupillac [3] ad-

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de Russie, tome XV, page 225.

2. Voyez tome XLVI, page 264.

3. Mme de Croupillac est un personnage de *l'Enfant prodigue* (voyez tome III). Dans la même pièce il y a un rôle de *Jasmin*.

mirable, deux soubrettes, un avocat Patelin à ravir, et un Jasmin très-intelligent.

Je ne sais pas comment Moustapha pense sur l'article de la comédie; mais il y a quelques années qu'il donne au monde le spectacle de ses défaites, sans pouvoir se résoudre à changer de rôle. Nous avons ici le kalga sultan[1], frère du kan, très-indépendant, de la Crimée, par la grâce de Dieu et les armes de la Russie. Ce jeune prince tartare est d'un caractère doux; il a de l'esprit, il fait des vers arabes : il ne manque aucun spectacle; il s'y plaît; il va à ma communauté les dimanches après dîner (lorsqu'il est permis d'y entrer) pendant une heure pour voir danser les demoiselles. Vous direz que c'est mener le loup au bercail; mais ne vous effarouchez point : voici comment on s'y prend.

Il y a une très-grande salle, dans laquelle on a placé une double balustrade; les enfants dansent dans l'intérieur; le monde est rangé autour des balustrades; et c'est l'unique occasion que les parents ont de voir nos demoiselles, auxquelles il n'est point permis de sortir.

N'ayez pas peur, monsieur; vos Parisiens qui sont à Cracovie ne me feront pas grand mal; ils jouent une mauvaise farce, qui ne mérite aucune attention.

Il est à appréhender que cette malheureuse histoire du Danemark[2] ne sera pas la seule qui s'y passera. Je crois avoir répondu, monsieur, à toutes vos questions. Donnez-moi au plus tôt des nouvelles satisfaisantes sur votre santé, et soyez persuadé que je suis toujours la même.

8513. — A M. GOLDONI.

A Ferney, 4 avril.

Un vieux malade de soixante-dix-huit ans, presque aveugle, vient de recevoir par Genève le charmant phénomène d'une comédie française[3] très-gaie, très-purement écrite, très-morale, composée par un Italien. Cet Italien est fait pour donner dans tous les pays des modèles de bon goût. Le vieux malade avait déjà lu cet agréable ouvrage. Il remercie l'auteur avec la plus grande sensibilité; et ne sachant pas sa demeure, il adresse sa lettre chez son libraire. Il souhaite à M. Goldoni toutes les prospérités qu'il mérite.

8514. — A M. NOVERRE.

A Ferney, le 4 avril.

Un vieux malade de soixante-dix-huit ans, qui a presque entièrement perdu la vue, n'en est pas moins sensible, monsieur, à

1. Voyez lettre 8419.
2. Voyez lettre 8490.
3. *Le Bourru bienfaisant.*

votre mérite et à vos bontés. Il ne verra point ces belles peintures vivantes que votre génie a produites, mais il les admirera toujours.

Il a lu avec un vif intérêt les programmes de vos ballets, et a reçu M. Burcet[1] comme un homme qui venait de votre part. S'il suivait les mouvements de son cœur, il vous dirait plus au long combien il vous estime. Son triste état ne lui permet pas de vous témoigner tous les sentiments qu'il vous doit.

VOLTAIRE.

8515. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 avril.

Mes anges sauront que j'épuise tout mon savoir-faire à suspendre l'édition[2] de la tragédie de notre jeune avocat. Je crois que j'y parviendrai; mais je me flatte que le quinqué, en considération de mes services, pourra faire passer, à la rentrée, le bonhomme Teucer subrogé aux droits des *Guèbres:* car il me semble qu'on peut céder son droit à qui on veut, et que le *tripot* est le maître de substituer Crétois à Guèbres, en changeant *gué* en *cré*, et *bres* en *tois*.

De plus, je ne doute pas que mon avocat, qui plaide pour rien, ne donne à Teucer et à la demoiselle Astérie[3] les émoluments de sa drôlerie. Ils pourraient, sur ce pied-là, s'obstiner à dire : Nous voulons faire le voyage de Crète avant le voyage d'Espagne[4]. Don Pèdre se soutiendra toujours par lui-même, mais Teucer a besoin d'un temps favorable. Si cette négociation est trop difficile, il faudrait du moins être sûr qu'il n'y aurait point d'intervalle entre l'Espagne et la Crète. L'avocat demande votre avis sur ce point de droit, conme à un fameux jurisconsulte. Vous savez de quelle docilité il a été dans son factum, et il espère surtout qu'un ancien conseiller de grand'chambre lui sera favorable dans cette conjoncture critique.

Voilà tout ce qu'il peut dire à présent pour sa cause.

Signé : maître DURONCEL, avocat; L'OUVREUR DE LOGE, procureur; monsieur D..., rapporteur; monsieur de T..., solliciteur.

1. Je crois qu'il s'agit de Bursay, auteur dramatique et acteur, mort en 1802. (B.)
2. Celle que Rosset faisait à Lyon ; voyez n° 8538.
3. D'après la lettre 8537, on peut croire que c'était Mlle Vestris qui devait remplir le rôle d'Astérie dans la tragédie des *Lois de Minos*.
4. C'est-à-dire faire jouer les *Lois de Minos* avant *Don Pèdre*, tragédie qui n'a pas été représentée, et que l'auteur fit imprimer à la fin de 1774; voyez tome VII, page 239.

8516. — A M. DE LA HARPE.

6 avril.

Notre Académie défile[1] : j'attends mon heure, mon cher enfant. J'envoie mon codicille à notre illustre doyen[2], qui pourrait bien se moquer de mon testament, comme il s'est moqué plus d'une fois de son très-humble serviteur le testateur.

Je crois que le philosophe d'Alembert, très-véritable philosophe qui a refusé la place du duc de La Vauguyon[3] à Pétersbourg, se soucie fort peu de la place de secrétaire; mais nous devons tous souhaiter qu'il daigne l'accepter, d'autant plus que, malgré tous ses mérites, il a une écriture fort lisible; ce que vous n'avez pas.

Le moment présent ne me paraît pas favorable pour écrire à l'homme en place dont vous me parlez[4]. On m'a fait auprès de lui une petite tracasserie, car il y a toujours des gens officieux qui me servent de loin. Agissez toujours; *pulsate, et aperietur vobis*[5].

Connaissez-vous M. l'abbé du Vernet[6], qui veut absolument écrire ma vie, en attendant que je sois tout à fait mort? M. d'Alembert le connaît; il faudrait qu'il eût la bonté d'engager mon historiographe à ne point faire paraître de mon vivant certains petits morceaux qu'il m'a envoyés, et qui me paraissent très-prématurés, et, qui pis est, très-peu intéressants. Je n'ose prier M. d'Alembert de lui en parler; mais, si par hasard il voyait M. l'abbé du Vernet, il me ferait grand plaisir de l'engager à modérer son zèle, qui d'ailleurs ne lui procurerait ni prébende ni prieuré. Ces moments-ci ne sont pas les plus brillants pour la république des lettres; nous sommes condamnés *ad bestias*. Contentons-nous, pour le présent, du bon témoignage de notre conscience. Pour moi, je mets tout aux pieds de mon crucifix, à mon ordinaire.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous donne ma bénédiction *in quantum possum, et in quantum indiges*.

1. Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie française, était mort le 26 mars 1772; Bignon, le 28 mars 1772.
2. Richelieu.
3. Le duc de La Vauguyon était gouverneur du dauphin et de ses frères (qui ont régné sous les noms de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X).
4. Le chancelier.
5. Saint Matthieu, VII, 7; saint Luc, XI, 9.
6. Voyez tome XLIII, page 528.

8517. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 6 avril.

J'adresse mes hommages tantôt à mon héros, tantôt à mon doyen. C'est aujourd'hui mon doyen qui est le sujet de ma lettre. Vous nous enterrez tous l'un après l'autre, et vous avez vu renouveler toute notre pauvre Académie, quoique plusieurs de mes confrères soient beaucoup plus âgés que vous. Enterrez-moi quand il vous plaira, et faites-moi accorder un peu de terre sainte, ce qui est une grande consolation pour un mort; mais, en attendant, vous allez nommer un secrétaire. Je ne sais pas sur qui vous jetez les yeux; mais daignez songer, monseigneur, qu'il y a une pension sur la cassette, attachée d'ordinaire à cette éminente dignité; que d'Alembert est pauvre, et qu'il n'est pauvre que parce qu'il a refusé cinquante mille livres de rente en Russie. Il possède toutes les parties de la littérature; il me paraît plus propre que personne à cette place, il est exact et assidu. Si vous n'êtes engagé pour personne, je pense que vous ne sauriez faire un meilleur choix que celui de M. d'Alembert; mais votre volonté soit faite tant à l'Académie qu'à la cour!

Oserai-je encore vous parler du petit La Harpe, qui a beaucoup d'esprit et beaucoup de goût, qui a fait de jolies choses, qui a bien traduit Suétone, qui est travailleur, et qui est bien plus pauvre que d'Alembert? Si vous le mettiez de l'Académie, il pourrait vous devoir sa fortune; vous feriez un heureux, et c'est un très-grand plaisir, comme vous savez.

Ces deux idées me sont venues dans la tête, en apprenant dans mes déserts la mort de deux de mes confrères[1]. Je vous les soumets au hasard, et peut-être fort étourdiment; et, pour peu que vous réprouviez mes deux idées, je les abandonne tout net. Mes grandes passions (car il faut en avoir jusqu'au dernier moment) se tournent actuellement vers Ali-bey, Catherine II, Moustapha, et le roi de Pologne. J'avais pris toutes ces affaires-là fort à cœur; cependant, à la fin, je m'en détacherai comme de l'Académie et du théâtre.

Je m'étais flatté d'abord que les Turcs seraient chassés de la Grèce, et que je pourrais aller voir ce beau pays d'Athènes où naquit votre devancier Alcibiade; mais je vois qu'il faudra mourir au milieu des neiges du mont Jura: cela est bien désagréable

1. Duclos et Bignon; voyez lettre 8516.

pour un homme aussi frileux que moi. Ce qui est beaucoup plus triste, c'est de mourir sans avoir refait ma cour à mon héros; mais je deviens aveugle et sourd, il me faut un pays chaud; je suis réduit à couvrir toujours ma pauvre tête d'un bonnet, quelque temps qu'il fasse; il n'y a pas moyen d'aller à Paris dans cet état, lorsque tout le monde est coiffé à l'oiseau royal. Je ne puis me présenter à l'hôtel de Richelieu avec un bonnet à oreilles; mais il y a sous ce bonnet une vieille tête et un cœur qui vous appartiennent : l'une vous a toujours admiré, l'autre toujours aimé, et cela forme un composé plein d'un profond respect pour mon héros.

8518. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 10 avril.

Il est certain, madame, ou que vous m'avez trompé, ou que vous vous êtes trompée. On dit que les dames y sont sujettes, et nous aussi; mais le fait est que vous m'écrivîtes que vous alliez à la campagne, et que j'ignore encore si vous y avez été ou non. M. Dupuits prétend que vous n'avez jamais fait ce voyage. Si vous ne l'avez pas fait, vous deviez donc avoir la bonté de m'en instruire. Vous me dites : « Je pars, » et vous restez un an sans m'écrire. Qui de vous ou de moi a tort en amitié?

Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas changé un seul de mes sentiments. Je vous répète que j'ai détesté et que je détesterai toujours les assassins en robe, et les pédants insolents.

Je n'ai rien su de ce qui se passe depuis un an dans aucun des *tripots* de Paris. J'ai conservé, j'ai affiché hautement la reconnaissance que je dois à vos amis, et je l'ai surtout signifiée à M. le maréchal de Richelieu, que vous voyez peut-être quelquefois.

Du reste, je sais beaucoup plus de nouvelles du Nord que de Paris.

Je suis fort aise que vous vous soyez remise à lire Homère, vous y trouverez du moins un monde entièrement différent du nôtre. C'est un plaisir de voir que nos guerres sur le Rhin et sur le Danube, notre religion, notre galanterie, nos usages, nos préjugés, n'ont rien de ces temps qu'on appelle héroïques. Vous verrez que l'immortalité de l'âme, ou du moins d'une petite figure aérienne qu'on appelait âme, était reçue dans ce temps-là chez toutes les grandes nations. Cette opinion était ignorée

des Juifs, et n'y a été en vogue que très-tard, du temps d'Hérode. Vous êtes bien persuadée que ni les pharisiens ni Homère ne nous apprendront ce que nous devons être un jour. J'ai connu un homme qui était fermement persuadé qu'après la mort d'une abeille, son bourdonnement ne subsistait plus. Il croyait, avec Épicure et Lucrèce, que rien n'était plus ridicule que de supposer un être inétendu, gouvernant un être étendu, et le gouvernant très-mal. Il ajoutait qu'il était très-impertinent de joindre le mortel à l'immortel. Il disait que nos sensations sont aussi difficiles à concevoir que nos pensées; qu'il n'est pas plus difficile à la nature, ou à l'auteur de la nature, de donner des idées à un animal à deux pieds, appelé homme, que du sentiment à un ver de terre. Il disait que la nature a tellement arrangé les choses que nous pensons par la tête comme nous marchons par les pieds. Il nous comparait à un instrument de musique, qui ne rend plus de son quand il est brisé. Il prétendait qu'il est de la dernière évidence que l'homme est, comme tous les autres animaux et tous les végétaux, et peut-être comme toutes les autres choses de l'univers, fait pour être et pour n'être plus.

Son opinion était que cette idée console de tous les chagrins de la vie, parce que tous ces prétendus chagrins ont été inévitables : aussi cet homme, parvenu à l'âge de Démocrite, riait de tout comme lui. Voyez, madame, si vous êtes pour Démocrite ou pour Héraclite.

Si vous aviez voulu vous faire lire des *Questions sur l'Encyclopédie*, vous y auriez pu voir quelque chose de cette philosophie, quoique un peu enveloppée. Vous auriez passé les articles qui ne vous auraient pas plu, et vous en auriez peut-être trouvé quelques-uns qui vous auraient amusée. A peine cet ouvrage a-t-il été imprimé qu'il s'en est fait quatre éditions, quoiqu'il soit peu connu en France. Vous y trouveriez aisément sous la main toutes les choses dont vous regrettez quelquefois de n'avoir pas eu connaissance. Vous passeriez sans peine et sans regret le peu d'articles qui ont exigé des figures de géométrie. Vous y trouveriez un précis de la Philosophie de Descartes[1], et du poëme de l'Arioste[2]. Vous y verriez quelques morceaux d'Homère[3] et de Virgile[4], traduits en vers français. Tout cela est par ordre alpha-

1. A l'article Cartésianisme : voyez tome XVIII, page 56.
2. Voyez tome XVIII, page 572.
3. Voyez tome XVIII, page 569 ; et XX, 612.
4. Voyez tome XVII, page 165 ; XVIII, 96, 564 ; XIX, 162 ; XX, 309 et 526.

bétique. Cette lecture pourrait vous amuser autant que celle des feuilles de Fréron.

Il y a une dame avec qui vous soupiez, ce me semble, quelquefois, et qui est la mère d'un contre-seing. Mais je ne sais plus ni ce que vous faites, ni ce que vous pensez. Pour moi, je pense à vous, madame, plus que vous ne croyez, et je vous aime sans doute plus que vous ne m'aimez.

8519. — DE M. LE MARQUIS DE CONDORCET [1].

10 avril.

Pourquoi, mon illustre maître, ne m'avez-vous pas envoyé le neuvième volume de l'*Encyclopédie?* Croyez-vous que personne prenne plus de part que moi au sort de Gargantua? Je n'ai jamais aimé les mangeurs d'hommes, et depuis que j'ai vu dans vos ouvrages qu'il avait mangé six pèlerins en salade, je l'ai pris en aversion, lui, son abbaye, et tous ceux qui en vivent.

Les Druides [2], dont je vous ai parlé, ne sont pas imprimés. Il y a eu des retranchements à faire après la première représentation. M. Watelet, M. Thomas, les ont faits en présence de l'auteur, à qui le mauvais succès de sa première représentation avait ôté le courage. J'étais avec eux. M. Bergier [3] a eu la bonté d'écrire que nous étions des encyclopédistes qui avaient, en une après-dînée, fait trois ou quatre cents vers impies pour assurer le succès de la pièce. Ce Bergier l'avait approuvée l'année dernière; mais toutes les bégueules titrées l'ayant trouvée irréligieuse lorsqu'on l'a jouée à Versailles, et lui en ayant fait des reproches, il a dit que ce n'était plus la même. Nous l'avons convaincu d'avoir menti, et voilà qu'il est regardé dans son parti comme un confesseur. On le compare aux saints pères qui mentaient si effrontément pour la foi, et il aura une grosse pension sur l'abbaye de Thélème à la première promotion. En attendant, on a défendu à sa sollicitation l'impression et la représentation du même ouvrage qu'il avait approuvé. Assurément cet homme aurait encore besoin qu'on lui donnât des conseils raisonnables [4].

Notre ami [5] est secrétaire perpétuel de l'Académie française. Les ennemis de la philosophie ont fait une belle défense; mais les soldats de Gédéon vaincront toujours les Madianites en les éblouissant à force de lumière.

1. *Œuvres de Condorcet,* publiées par A. Condorcet O'Connor et F. Arago; tome Ier, Paris, 1847.

2. Tragédie de Leblanc de Guillet.

3. L'abbé Bergier, natif de Darney, dans les Vosges, auteur de quelques ouvrages de théologie et de critique, aujourd'hui fort oubliés et dignes de l'être. Il mourut confesseur de Mesdames.

4. Voyez les *Conseils raisonnables à M. Bergier pour la défense du christianisme*, tome XXVII, page 35.

5. D'Alembert.

Vous savez sans doute le détail de tout cela. On parle des *mœurs* et des *principes* que doivent avoir ceux qu'on recevra à l'avenir, et les gens qui ont sollicité cette lettre ou qui y applaudissent sont le maréchal de Richelieu, le Paulmy, le Seguier et l'abbé de Voisenon.

Quis tulerit Gracchos de seditione quærentes [1].

Adieu, mon illustre maître; envoyez-moi ce neuvième volume pour que je ne me croie pas oublié de vous.

Présentez, je vous supplie, mon respect à Mme Denis. Si le brave ennemi des tyrans du mont Jura[2] est à Ferney, rappelez-moi dans son souvenir. Les marchands de croquet azyme se plaignent que le commerce tombe tous les ans. Les femmes mêmes ont l'estomac trop faible pour faire un déjeuner aussi solide.

La lecture ne vaut assurément rien pour l'estomac, et il faut que d'ici à quelque temps le commerce des livres soit arrêté, ou que celui des croquets cesse absolument.

Voilà les nouvelles du temps. Je n'en ai point de meilleures à vous mander.

Ce mardi, dit vulgairement le mardi saint.

8520. — A M. MARMONTEL.

11 avril.

Mon cher et ancien ami, qui sont les gens qui ont dit qu'on n'aime point son successeur? Ils en ont menti; j'étais ami de Duclos, et je suis encore plus le vôtre. Je me flatte qu'avec le titre d'historiographe vous avez une bonne pension. Martin Fréron dit que vous n'avez fait que des romans. Premièrement, je maintiens que les anciens historiens n'ont fait que cela, et ensuite je dis qu'un homme qui écrit bien une fable en écrira beaucoup mieux l'histoire. Je suis persuadé que Fénelon aurait su rendre l'histoire de France intéressante. C'est un secret qui a été ignoré de tous nos écrivains. Laissez donc braire maître Aliboron, dit Fréron. Il appartient bien à cette canaille d'oser juger les véritables gens de lettres! Ce misérable n'a gagné sa vie qu'à décrier ce que les autres ont fait, et il n'a jamais rien fait par lui-même. Encore son devancier Desfontaines, son maître en méchanceté, avait-il donné une médiocre traduction de *l'Énéide*. C'est une chose bien avilissante pour la France que le *Journal*

1. Juvénal, satire II, vers 24.
2. M. Christin, avocat, défenseur des serfs du mont Jura contre les moines de Saint-Claude.

des Savants soit négligé parce qu'il est sage, et qu'on ait soutenu les feuilles des Desfontaines et des Fréron parce qu'elles sont satiriques. Je me suis toujours déclaré l'implacable ennemi de ces interlopes, qui sont l'opprobre de la littérature, et je suis fidèle à mes principes.

Ce que vous me mandez du nommé Clément[1] me fait voir qu'il aspire à remplacer Fréron. Ce sera une belle série, depuis Zoïle et Mœvius. Je viens de retrouver une lettre de ce misérable, dans laquelle il me demande l'aumône ; et, dès qu'il a été à Paris, il s'est mis à écrire contre moi ; mais je ne lui en sais pas mauvais gré : il m'a mis en bonne compagnie.

Sommes-nous assez heureux pour que M. d'Alembert soit notre secrétaire perpétuel? Je réponds du moins que, s'il y a de la perpétuité, ce sera pour son nom.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de ceux qui veulent bien se souvenir de moi dans l'Académie. Adieu, mon cher historiographe de *Bélisaire* et des *Incas*.

8521. — A M. LE DUC DE LA VRILLIÈRE[2].

A Ferney, 13 avril.

Monseigneur, pardonnez-moi ma surprise ; je ne m'attendais pas que l'affaire inconnue et très-embrouillée des ex-jésuites dans le désert, non moins inconnu, du pays de Gex, serait si parfaitement mise au net dans tous ses détails par un ministre d'État, chargé d'un nombre si prodigieux d'affaires importantes. Vous avez démêlé toute cette affaire beaucoup mieux que moi, et vous avez la bonté de m'en écrire, dans le temps que je tremblais de vous excéder par mes sollicitations pour mon curé ; votre indulgence est extrême.

Un avocat au conseil présentera la requête comme vous voulez bien le prescrire. Je crois que le sieur Hugonet n'est pas indigne de la grâce qu'il attend de vous. Il ne m'en coûtera qu'un peu d'argent pour lui obtenir un établissement honnête. Ce sera à vous seul que j'en aurai l'obligation. La colonie qui est à Ferney est composée d'autant de catholiques que de protestants ; l'union singulière qui règne entre eux tous fait voir combien le curé est sage, et que vous ne pouvez mieux placer vos bontés.

1. Voyez tome XXIX, page 371.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

Je fais mille vœux, monseigneur, avec toutes les provinces qui sont de votre département, pour que vous jouissiez longtemps d'une santé qui leur est si précieuse, et que vous passiez l'âge du cardinal de Fleury dans un ministère où vous n'avez fait que du bien. Votre tête et votre cœur valent mieux que la main que vous avez perdue.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect et un attachement et une reconnaissance sans borne, monseigneur, votre très-obéissant et très-obligé serviteur.

8522. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

18 avril.

Mon héros m'a reproché quelquefois de trop respecter ses plaisirs et ses occupations, et de ne lui envoyer jamais les petits ouvrages de province qui pouvaient me tomber sous la main.

Voici un sermon de carême[1] qui m'a paru n'être pas indigne d'entrer dans le sottisier de monseigneur. J'ai pensé même qu'il pourrait, vers la Quasimodo, engager M. l'abbé de Voisenon, ci-devant grand vicaire de Boulogne, à faire de ce sermon un opéra-comique[2], afin que la morale soit annoncée dans toutes les assemblées de la nation. C'est à mon héros à dire s'il y a jamais eu de bégueule dans le goût de celle dont il est ici question. S'il en a trouvé, il les a bien vite corrigées sans être charbonnier. Je me mets aux pieds de mon héros, du fond des antres des Alpes, où j'achève ma vie, en le respectant autant que je l'aime.

8523. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[3].

18 avril.

Le jeune avocat met tout entre les mains de ses anges; c'est à eux de défendre la cause d'Astérie[4] et de solliciter son procès. En attendant, il leur envoie la petite pièce. Ce jeune Duroncel ressemble, comme deux gouttes d'eau, à l'ingénieur du roi de Narsingue : il n'y a sorte de sottise dont il ne s'avise.

1. *La Bégueule*, conte; voyez tome X.
2. Favart en fit sa *Belle Arsène*, comédie mêlée d'ariettes, en trois actes, jouée le 14 auguste 1775; mais on attribuait alors à Voisenon tous les ouvrages de Favart et de sa femme; voyez à ce sujet la note, tome XLIV, page 93.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.
4. *Les Lois de Minos*.

On manqua M. Constant[1] d'un moment pour lui remettre un neuvième. Ce neuvième attend son passe-port depuis un mois. Si j'étais moins vieux, et si j'avais un peu de santé, je ne demanderais un passe-port que pour venir voir mes anges; mais étant sourd et aveugle, il faut que je meure dans mon trou. Je baise le bout de vos ailes.

8524. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sans-Souci, 18 avril[2].

Il ne s'est point rencontré de poëte assez fou pour envoyer de mauvais vers à Boileau, crainte d'être remboursé par quelque épigramme. Personne ne s'est avisé d'importuner de ses balivernes Fontenelle, ou Bossuet, ou Gassendi; mais vous, qui valez ces gens tous ensemble, vous ajoutez l'indulgence aux talents que ces grands hommes possédaient: elle rend vos vertus plus aimables: aussi vous attire-t-elle la correspondance de tous les éphémères du sacré vallon, parmi lesquels j'ai l'honneur de me compter. Vous donnez l'exemple de la tolérance au Parnasse, en protégeant le poëme de *Moukden* et celui des *Confédérés;* et, ce qui vaut encore mieux, vous m'envoyez le neuvième tome des *Questions encyclopédiques*. Je vous en fais mes remerciements. J'ai lu cet ouvrage avec la plus grande satisfaction: il est fait pour répandre des connaissances parmi les aimables ignorants, et leur donner du goût pour s'instruire.

J'ai été agréablement surpris par l'article des BEAUX-ARTS[3] que vous m'adressez. Je ne mérite cette distinction que par l'attachement que j'ai pour eux, ainsi que pour tout ce qui caractérise le génie, seule source de vraie gloire pour l'esprit humain.

Les *Lettres de Memmius à Cicéron*[4] sont des chefs-d'œuvre où les questions les plus difficiles sont mises à la portée des gens du monde. C'est l'extrait de tout ce que les anciens et les modernes ont pensé de mieux sur ce sujet. Je suis prêt à signer ce symbole de foi philosophique. Tout homme sans prévention, et qui a bien examiné cette matière, ne saurait penser autrement. Vous avez eu surtout l'art d'avancer ces vérités hardies sans vous commettre avec les dévots. L'article VÉRITÉ est encore admirable. Je m'attendais à voir un dialogue entre Jésus et Pilate. Il est ébauché: cela est très-plaisant. Je ne finirais point si je voulais entrer dans le détail de tout ce que contient ce volume précieux. Ç'aurait été bien dommage s'il n'avait pas paru, et si la postérité en avait été frustrée.

1. Constant de Rebecque, qui devait emporter pour d'Argental le neuvième volume des *Questions*.
2. Cette lettre porte la date du 22 avril dans l'édition Preuss.
3. Cet article, qui parut dans la neuvième partie des *Questions sur l'Encyclopédie* (voyez tome XVII, page 431), est *Dédié au roi de Prusse*. (B.)
4. Voyez tome XXVIII, page 437.

On m'a envoyé de Paris la tragédie des *Pélopides*, qui doit être rangée parmi vos chefs-d'œuvre dramatiques. L'intérêt toujours renaissant de la pièce, et l'élégance continue de la versification, l'élèvent à cent piques au-dessus de celle de Crébillon. Je m'étonne qu'on ne la joue pas à Paris. Vos compatriotes, ou plutôt les Welches modernes, ont perdu le goût des bonnes choses. Ils sont rassasiés des chefs-d'œuvre de l'art, et la frivolité les porte à présent à protéger l'Opéra-Comique, *Vauxhall*, et les marionnettes. Ils ne méritaient pas que vous fussiez né dans leur patrie : ce ne sera que la postérité qui connaîtra tout votre mérite.

Pour moi, il y a trente-six ans que je vous ai rendu justice. Je ne varie point dans mes sentiments : je pense à soixante ans de même qu'à vingt-quatre sur votre sujet; et je fais des vœux à cet Être qui anime tout qu'il daigne conserver aussi longtemps que possible le vieil étui de votre belle âme. Ce ne sont pas des compliments, mais des sentiments très-vrais, que vos ouvrages gravent sans cesse plus profondément dans mon esprit.

FÉDÉRIC.

8525. — A M. DE LA HARPE [1].

A Ferney, le 19 avril.

Vous prêtez de belles ailes à ce *Mercure* qui n'était pas même *galant* du temps de Visé [2], et qui devient, grâce à vos soins, un monument de goût, de raison et de génie.

Votre dissertation sur l'ode me [3] paraît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte et l'exemple. C'est ce que j'avais conseillé il y a longtemps aux journalistes; mais peut-on conseiller d'avoir du talent? Vos traductions d'Horace et de Pindare prouvent bien qu'il faut être poëte pour les traduire. M. de Chabanon était très-capable de nous donner Pindare en vers français; et s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il travaillait pour une société littéraire, plus occupée de la connaissance de la langue grecque et des anciens usages que de notre poésie.

Je pense qu'on ne chanta les odes de Pindare qu'une fois, et encore en cérémonie, le jour qu'on célébrait les chevaux d'Hiéron, ou quelque héros qui avait vaincu à coups de poing. Mais j'ai lieu de croire qu'on répétait souvent à table les chansons d'Anacréon, et quelques-unes d'Horace : une ode, après tout, est

1. Cette lettre a été imprimée dans le *Mercure* de mai 1772, pages 122 et suiv.
2. Le *Mercure* a été, dans un temps, intitulé *Mercure galant*.
3. Voyez une des notes sur la lettre 8527.

une chanson; c'est un des attributs de la joie. Nous avons dans notre langue des couplets sans nombre qui valent bien ceux des Grecs, et qu'Anacréon aurait chantés lui-même, comme on l'a déjà dit très-justement.

Toute la France, du temps de notre adorable Henri IV, chantait *Charmante Gabrielle;* et je doute que, dans toutes les odes grecques, on trouve un meilleur couplet que le second de cette chanson fameuse :

> Recevez ma couronne,
> Le prix de ma valeur;
> Je la tiens de Bellone,
> Tenez-la de mon cœur.

A l'égard de l'air, nous ne pouvons avoir les pièces de comparaison; mais j'ai de fortes raisons pour croire que la musique grecque était aussi simple que la nôtre l'a été, et qu'elle ressemblait un peu à nos noëls et à quelques airs de notre chant grégorien : ce qui me le fait croire, c'est que le pape Grégoire I[er], quoique né à Rome, était originaire d'une famille grecque, et qu'il substitua la musique de sa patrie au hurlement des Occidentaux.

A l'égard des chansons pindariques, j'ai vu avec plaisir, dans un essai de supplément à l'entreprise immortelle de l'*Encyclopédie*[1], qu'on y cite des morceaux sublimes de Quinault, qui ont toute la force de Pindare, en conservant toujours cet heureux naturel qui caractérise le phénix de la poésie chantante, comme l'appelle La Bruyère[2].

> Chantons dans ces aimables lieux
> Les douceurs d'une paix charmante :
> Les superbes géants, armés contre les dieux,
> Ne nous donnent plus d'épouvante.
> Il sont ensevelis sous la masse pesante
> Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
> Nous avons vu tomber leur chef audacieux
> Sous une montagne brûlante :
> Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
> Les restes enflammés de sa rage expirante[3].
> Jupiter est victorieux,

1. Dans les *Questions sur l'Encyclopédie;* voyez tome XVII, pages 423 et suiv.
2. Chapitre XII, alinéa 16.
3. Dans *Proserpine,* acte I, scène I, il y a : *de sa rage mourante.*

Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau chant de la déclamation, qu'on appelle récitatif, donnait un nouveau prix à ces vers héroïques, pleins d'images et d'harmonie. Je ne sais s'il est possible de pousser plus loin cet art de la déclamation que dans la dernière scène d'*Armide*; et je pense qu'on ne trouvera dans aucun poëte grec rien d'aussi attachant, d'aussi animé, d'aussi pittoresque, que ce dernier morceau d'*Armide*, et que le quatrième acte de *Roland*.

Non-seulement la lecture d'une ode me paraît un peu insipide à côté de ces chefs-d'œuvre qui parlent à tous les sens ; mais je donnerais, pour ce quatrième acte de Quinault, toutes les satires de Boileau, injuste ennemi de cet homme unique en son genre, qui contribua comme Boileau à la gloire du grand siècle, et qui savait apprécier les sombres beautés de son ennemi, tandis que Boileau ne savait pas rendre justice aux siennes.

Je reviens à nos odes : elles sont des stances, et rien de plus ; elles peuvent amuser un lecteur, quand il y a de l'esprit et des vérités : par exemple, je vous prie d'apprécier cette stance de Lamotte[1] :

Les champs de Pharsale et d'Arbelle
Ont vu triompher deux vainqueurs,
L'un et l'autre digne modèle
Que se proposent les grands cœurs.
Mais le succès a fait leur gloire;
Et si le sceau de la victoire
N'eût consacré ces demi-dieux,
Alexandre, aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et César qu'un séditieux.

Dites-moi si vous connaissez rien de plus vrai, de plus digne d'être senti par un roi et par un philosophe. Pindare ne parlait pas ainsi à cet Hiéron, qui lui donna pour ses louanges cinq talents, évalués du temps du grand Colbert à mille écus le talent, lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande ode ou plutôt la grande hymne d'Horace, pour les

1. C'est la quatrième de l'ode intitulée *la Sagesse du roi supérieure à tous les événements*.

jeux séculaires[1], est belle dans un goût tout différent. Le poëte y chante Jupiter, le Soleil, la Lune, la déesse des accouchements, Troie, Achille, Énée, etc. Cependant il n'y a point de galimatias; vous n'y voyez point cet entassement d'images gigantesques, jetées au hasard, incohérentes, fausses, puériles par leur enflure même, et qui sont cent fois répétées sans choix et sans raison: ce n'est pas à Pindare que j'adresse ce petit reproche.

Après avoir très-bien jugé et même très-bien imité Horace et Pindare, et après avoir rendu au très-estimable M. de Chabanon la justice que mérite sa prose noble et harmonieuse, qui paraît si facile, malgré le travail le plus pénible, vous avez rendu une autre espèce de justice. Vous avez examiné, avec autant de goût et de finesse que de sagesse et d'honnêteté, je ne sais quelle satire un peu grossière, intitulée *Épître de Boileau*[2]. Je ne la connais que par le peu de vers que vous en rapportez, et dont vous faites une critique très-judicieuse. Je vois que plusieurs personnes d'un rare mérite sont attaquées dans cette satire. MM. de Saint-Lambert, Delille, Saurin, Marmontel, Thomas, de Belloy; et vous-même, monsieur, vous paraissez avoir votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'avise de dire à tous ceux qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de la littérature française.

Comment serait reçu un écolier qui viendrait se présenter dans une académie le jour de la distribution des prix, et qui dirait à la porte : « Messieurs, je viens vous prouver que vous êtes les plus méprisables des gens de lettres? » Il faudrait commencer par être très-estimable pour oser tenir un tel discours; et alors on ne le tiendrait pas.

Lorsque la raison, les talents, les mœurs de ce jeune homme auront acquis un peu de maturité, il sentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé. Il verra qu'un satirique qui ne couvre pas par des talents éminents ce vice né de l'orgueil et de la bassesse croupit toute sa vie dans l'opprobre; qu'on le hait sans le craindre; qu'on le méprise sans qu'il fasse pitié; que toutes les portes de la fortune et de la considération lui sont fermées; que ceux qui l'ont encouragé dans ce métier infâme sont les premiers à l'abandonner; et que les hommes méchants qui instruisent un chien à mordre ne se chargent jamais de le nourrir.

1. Intitulée *Carmen sæculare.*
2. Par Clément; voyez tome X, page 397.

Si l'on peut se permettre un peu de satire, ce n'est, ce me semble, que quand on est attaqué. Corneille, vilipendé par Scudéri[1], daigna faire un mauvais rondeau contre le gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde. Fontenelle, honni par Racine et par Boileau, leur décocha quelques épigrammes médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre défensive; il y a eu des rois qui ne s'en sont pas tenus à cette guerre de nécessité.

Pour vous, monsieur, il me semble que vous soutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez vos ennemis en triomphant d'eux ; vous ressemblez à ces braves généraux qui traitent leurs prisonniers avec politesse, et qui leur font faire grande chère.

Il faut avouer que la plupart des querelles littéraires sont l'opprobre d'une nation.

C'est une chose plaisante à considérer que tous ces bas satiriques qui osent avoir de l'orgueil : en voici un[2] qui reproche cent erreurs historiques à un homme qui a étudié l'histoire toute sa vie. Il n'est pas vrai, lui dit-il, que les rois de la première race aient eu plusieurs femmes à la fois; il n'est pas vrai que Constantin ait fait mourir son beau-père, son beau-frère, son neveu, sa femme, et son fils; il est vrai que l'empereur Julien, qui n'était point philosophe, immola une femme et plusieurs enfants à la lune, dans le temple de Carrès; car Théodoret l'a dit, et c'était un secret sûr pour battre les Perses que de prendre une femme par les cheveux, et de lui arracher le cœur. Il n'est pas vrai que jamais un laïque ait confessé un laïque; témoin le sire de Joinville, qui dit avoir confessé et absous le connétable de Chypre, selon qu'il en avait le droit; et témoin saint Thomas, qui dit expressément : « La confession à un laïque n'est pas sacrement, mais elle est comme sacrement. *Confessio, ex defectu sacerdotis, laïco facta, sacramentalis est quodammodo* » (tome III, page 255). Il est faux que les abbesses aient confessé jamais leurs religieuses; car Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, dit qu'au XIII[e] siècle les abbesses, en Espagne, confessaient les religieuses, et prêchaient (tome XVI, page 246); car ce droit fut établi par la règle de saint Basile (tome II, page 453); car il fut longtemps en usage dans l'Église latine (Martenne, tome II, page 39). Il n'est pas vrai que la Saint-Barthélemy fut préméditée, car tous les historiens, à commencer par le respectable de Thou, conviennent qu'elle le fut. Il est vrai que la

1. Voyez tome XXXI, page 271.
2. Nonotte.

Pucelle d'Orléans fut inspirée; car Monstrelet, contemporain, dit expressément le contraire : donc vous êtes un ennemi de Dieu et de l'État.

Quand on a daigné répondre à cet homme (car il faut répondre sur les faits et jamais sur le goût), il fait encore un gros livre pour sauver son amour-propre, et pour dire que s'il s'est trompé sur quelques bagatelles, c'était à bonne intention.

Vous avez grande raison, monsieur, de ne pas baisser les yeux vers de tels objets; mais ne vous lassez pas de combattre en faveur du bon goût : avancez hardiment dans cette épineuse carrière des lettres, où vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous savez que les serpents sont sur la route, mais qu'au bout est le temple de la gloire. Ce n'est point l'amitié qui m'a dicté cette lettre, c'est la vérité ; mais j'avoue que mon amitié pour vous a beaucoup augmenté avec votre mérite, et avec les malheureux efforts qu'on a faits pour étouffer ce mérite, qu'on devait encourager.

8526. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

20 avril.

Mon très-cher et très-aimable confrère, quoique je sois mort au monde, je sens cependant que je suis encore en vie pour vous. Je présente à votre révérendissime gaieté ce petit conte[1] qui m'est tombé entre les mains. Je crois avoir entendu dire que vous aviez un ami qui daignait quelquefois inspirer les muses badines de l'Opéra-Comique, et leur prêter des grâces. Il me paraît que cet ami pourrait faire un drôle d'opéra de ce petit conte. Peut-être le contraste du palais de Psyché et d'un charbonnier ferait un plaisant effet; peut-être les dames du bon ton ne seraient pas fâchées de voir une bégueule doucement punie et corrigée.

Quoi qu'il en soit, je vous envoie le conte pour avoir une occasion de vous dire que je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

8527. — A M. D'ALEMBERT.

22 avril.

Sage digne d'un autre siècle, mon cher ami, vous voilà donc secrétaire perpétuel[2] ; c'est un titre que les secrétaires d'État n'ont

1. *La Bégueule*, d'où Favart tira le sujet de sa *Belle Arsène*.
2. Le 9 avril 1772, d'Alembert avait été nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française, à la place de Duclos.

pas. Il me semble qu'il y a une pension sur la cassette attachée à cette place. M. de Condorcet m'apprend cette nouvelle. Je vous pardonne de ne m'en avoir rien dit; vous avez dû être un peu occupé.

Vous ne mettrez point dans les archives de l'Académie le petit conte[1] que je vous envoie pour vous égayer. On m'écrit que Diderot est l'auteur d'un libelle contre moi, intitulé *Réflexions sur la jalousie*[2]. Je n'en crois rien du tout; je l'aime et l'estime trop pour le soupçonner un moment.

Comment va le commerce des lettres avec les rois[3]? Qui aurons-nous cette année pour confrères? La Harpe a donné dans le *Mercure* une dissertation qui me paraît un chef-d'œuvre[4].

Je compte que ma lettre est pour vous et pour M. de Condorcet. J'ai une peine infinie à écrire, je n'en puis plus. *Vale, amice.*

8528. — A M. MALLET DU PAN.

A Ferney, 24 avril.

Mon cher et aimable professeur, qui ne professerez jamais que la vérité et le noble mépris des impostures et des imposteurs, que vous êtes heureux d'être auprès d'un prince juste[5], bon, éclairé, qui foule aux pieds l'infâme superstition, et qui met la religion dans la vertu; qui n'est ni papiste, ni calviniste, mais homme, et qui rend heureux les hommes qui lui sont soumis! Si j'étais moins vieux, je quitterais mes neiges pour les siennes, et mon triste climat pour son triste climat qu'il adoucit, et qu'il rend agréable par ses mœurs et par ses bontés.

Vous avez devant vous une belle carrière; vous pouvez, en donnant des leçons d'histoire dans un goût nouveau, et en détruisant les mensonges absurdes qui défigurent toutes les histoires, attirer à Cassel un grand nombre d'étrangers qui apprendront à la fois la langue française et la vérité[6]. J'ai eu un ami, nommé M. Audra[7], docteur de Sorbonne, qui méprisait prodi-

1. *La Bégueule.*
2. Cette brochure est de Ch.-G. Le Roy. Voyez la réponse qu'y fit Voltaire tome XXVIII, page 489.
3. Avec le roi de Prusse et l'impératrice de Russie.
4. Ce morceau, dans le *Mercure*, tome Ier d'avril, pages 101-150, est intitulé *De la Poésie lyrique, ou de l'Ode chez les anciens et les modernes.*
5. Frédéric, landgrave de Hesse-Cassel, qui était en correspondance avec Voltaire depuis 1753.
6. Voyez lettre 8569.
7. Voyez tome XI, page 497; et XLVI, 235.

gieusement la Sorbonne, et qui était allé faire à Toulouse ce que vous faites à Cassel. Une foule étonnante venait l'entendre. Les fripons tremblèrent ; ils se réunirent contre lui. Les prêtres firent tant qu'ils lui ôtèrent sa place, que le conseil de ville lui avait donnée. Il en est mort de chagrin. Vous éprouverez un sort tout contraire. Par quelle fatalité faut-il que les plus beaux climats de la terre, le Languedoc, la Provence, l'Italie, l'Espagne, soient livrés aux superstitions les plus infâmes, lorsque la raison règne dans le Nord? Mais souvenons-nous que ce sont les peuples du Nord qui ont conquis la terre ; espérons qu'ils pourront l'éclairer.

Mme Denis, et tout ce qui est à Ferney, vous fait mille compliments. Je vous envoie le neuvième tome des *Questions*, qui excite beaucoup de rumeur chez les tartufes de Genève.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

8529. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

Paris, 26 avril.

Pouvez-vous croire que je ne lise point votre *Encyclopédie* ? J'ai été toute des premières à l'avoir. Rien de ce que vous donnez au public ne me manque ; il n'y a que ce que vous confiez à vos plus confidents et plus intimes amis dont il faut bien que je me passe, soit dit en passant, mon cher Voltaire.

Il y a longtemps que nous avons parlé dans nos lettres du sujet que vous traitez dans votre dernière ; mon instinct m'a toujours menée à penser tout ce que vous dites; si nous nous trompons, ce n'est pas notre faute : nous n'avons pour guide que nos sens ; s'ils nous égarent, je n'y vois point de remède.

Vraiment, mon cher Voltaire, mon petit logement est bien à votre service ; prenez-moi au mot, hâtez-vous de le venir occuper; mais bon! si vous veniez ici, vous me dédaigneriez bientôt ; vous vous enivreriez du faste de votre nombreuse livrée, et vous savez qu'elle ne m'aime pas.

J'ai envoyé votre première lettre à la grand'maman ; je vais vous copier, mot pour mot, ce qu'elle m'a écrit :

« Dites à M. de Voltaire, ma chère petite fille, que comme la disgrâce n'ôte pas le goût, nous avons conservé la même admiration pour lui ; mais que la circonspection que notre position exige ne nous permet pas d'être en commerce avec un homme aussi célèbre, et qu'elle nous fait désirer qu'il ne parle de nous ni en bien ni en mal, dans aucun de ses écrits publics ou qui peuvent le devenir; que son silence est le plus grand égard qu'il puisse marquer à notre situation, et la marque d'amitié qu'il puisse nous donner à laquelle nous serons le plus sensibles. »

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

Adieu, mon cher Voltaire, il y a plus de cinquante ans que je vous aime; j'en ai peut-être encore quatre ou cinq à vous aimer. C'est ma sentence que je prononce, et non pas la vôtre.

8530. — A M. MARIN.

A Ferney, 27 avril.

Je dois vous dire d'abord, mon cher ami, que c'est moi qui fis faire une consultation à Rome[1]. Il s'agissait du marquis de Florian, mon neveu, et d'une femme divorcée. Ce n'est point du tout le cas de M. de Bombelles[2]; ces deux affaires n'ont aucun rapport. De plus, mon neveu étant officier, chevalier de Saint-Louis, et pensionné par le roi, est astreint à des devoirs dont la transgression pourrait avoir des suites fâcheuses. Priez M. Linguet de ne point parler du tout de cette affaire.

J'ai lu le Mémoire en faveur de M. le comte de Morangiés[3]. J'ai été fort lié dans ma jeunesse avec madame sa mère. Je date de loin. Je ne peux imaginer qu'il perde son procès. Il est vrai qu'il a commis une grande imprudence en confiant à des gredins des billets pour cent mille écus. Les grandes affaires se traitent souvent ainsi à Lyon et à Marseille. Oui; mais c'est avec des banquiers et des négociants accrédités, et non pas avec des gueuses qui prêtent sur gages.

Cette affaire, qui paraît unique, ressemble assez à celle d'une friponne de janséniste que j'ai connue. Elle redemandait dans Bruxelles, en 1740, la somme de trois cent mille florins d'Empire au frère Yancin, procureur des jésuites, et son confesseur. Je fus témoin de ce procès. Cette femme, nommée Genep, feignit d'être fort malade; elle envoya chercher le confesseur procureur Yancin. La coquine avait mis en sentinelle, derrière une tapisserie, un notaire, deux témoins, et son avocat, janséniste comme Arnauld. Le confesseur arrive; il prend une espèce de transport au cerveau de Mme Genep. Elle s'écrie : « Mon père, je ne me confesserai point que je ne voie mes trois cent mille florins en sûreté. » Le confesseur, qui voit rouler les yeux et grincer les dents, croit devoir ménager sa folie; il lui dit, pour l'apaiser, qu'elle ne doit point craindre pour son argent, et qu'il faut d'a-

1. Voyez le Mémoire à la suite de la lettre 8167.
2. Voyez tome XXVIII, page 553.
3. Voltaire publia onze écrits sur le procès et en faveur du comte de Morangiés; voyez tome XXVIII, page 477.

bord songer à son âme. « Tout cela est bel et bon, reprit la mourante; mais avez-vous fait un emploi valable de mes trois cent mille florins? — Oui, oui; ne soyez en peine que de votre salut, ma bonne. — Mais songez bien à mon argent. — Eh! mon Dieu! oui, j'y songe; un petit mot de confession, s'il vous plaît. » Cependant on fait un procès-verbal des demandes et des réponses; et dès le lendemain la malade répète en justice cette somme immense, ce qui prouve en passant que les disciples d'Augustin en savent autant que les enfants d'Ignace. Les jésuites se servirent contre ma drôlesse des mêmes moyens que M. Linguet emploie. « Où avez-vous pris trois cent mille florins d'Empire, vous la veuve d'un petit commis à cent écus de gages? — Où je les ai pris? dans mes charmes. » Que répondre à cela? que faire? Mme Genep meurt, et jure en mourant, sur son crucifix, qu'elle a porté la somme entière chez son confesseur. Les héritiers poursuivent, ils trouvent un fiacre qui dépose qu'il a porté l'argent dans son carrosse. Le fiacre apparemment était janséniste aussi. L'avocat triomphait. Je lui dis : « Ne chantez pas victoire; si vous aviez demandé dix ou douze mille florins, vous les auriez eus; mais vous n'en aurez jamais trois cent mille. » En effet, le fiacre, qui n'était pas aussi habile que Mme Genep, fut convaincu d'être un sot menteur; il fut fouetté et banni. J'ai peur qu'il n'en arrive autant à notre ami Du Jonquay.

A propos, j'ai été fâché que M. Linguet, élève de Cicéron, ait traité Cicéron de lâche[1], qui ne plaidait que pour des coquins; il ne faut pas qu'un cordelier prêche contre saint François d'Assise; mais j'ai toujours pensé comme lui sur l'histoire ancienne, et je l'ai dit longtemps avant lui, et ensuite je me suis appuyé de son opinion. Son plaidoyer me paraît bien raisonné et bien écrit. Je voudrais bien voir ce que M. Gerbier peut opposer à des arguments qui me semblent convaincants.

L'*Éloge de la Police* est un beau morceau; la comparaison hardie de la direction des boues et lanternes, des p......, des filous et des espions, avec l'ordre des sphères célestes, est si singulière que l'auteur devait bien citer Fontenelle, à qui elle appartient[2].

Tâchez, mon cher ami, de me procurer les deux factums

1. Dans son livre intitulé *Canaux navigables, ou Développement des avantages qui résulteraient de l'exécution de plusieurs projets en ce genre pour la Picardie, l'Artois, la Bourgogne, la Champagne, et toute la France*, etc., 1769, in-12; voyez tome XVIII, pages 178 et suiv.

2. Dans le septième alinéa de son *Éloge de d'Argenson*.

pour et contre, et l'épître du faquin[1] qui se croit secrétaire de Boileau, en cas que vous ayez ce rogaton.

On ne peut vous être plus attaché que le vieux malade de Ferney.

8531. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[2].

29 avril.

Mon cher ange, vous saurez d'abord que M. Huber[3], Genevois, qui va à Paris, vous remettra un neuf.

Ensuite vous saurez que l'avocat Duroncel est convenu de tout ce que vous dites dans votre lettre du 13 avril. Il y a remédié comme il a pu, ainsi qu'à quelques autres défauts; il vous enverra une nouvelle copie de son factum bien et dûment corrigée. Il se pressait d'abord de faire porter sa cause à l'audience, parce qu'il craignait ce qui est arrivé; et les mêmes raisons qui lui donnaient de la vivacité, le forcent à présent à temporiser beaucoup.

Il sait d'ailleurs que votre ville de Paris est remplie des plus sottes et des plus violentes cabales, des intrigues les plus ridicules, des plus absurdes calomnies en tout genre. Si vous avez vu un petit libelle intitulé *Réflexions sur la jalousie*[4], composé par un ancien associé d'Helvétius, voici ma réponse[5]. Si le libelle est publié, je la publierai; s'il est inconnu, je la supprimerai. Mandez-moi, je vous prie, si on nomme l'auteur du libelle; soyez sûr que je vous garderai inviolablement le secret.

Sur ce, je me mets *sub umbra alarum tuarum.*

P. S. J'ai là ce plaidoyer en faveur du comte de Morangiés. N'êtes-vous pas indigné contre Gerbier, qui soutient des coquins absurdes dont le crime saute aux yeux? Il faut que l'absurdité soit bien faite pour le peuple, puisque tout Paris a pris le parti de ces misérables.

1. Clément avait publié contre Voltaire une satire intitulée *Boileau à Voltaire.*
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Le peintre.
4. Par Ch. Le Roy.
5. Voyez la *Lettre sur un écrit anonyme*, tome XXVIII, page 489.

8532. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 29 avril.

Je dirai d'abord à mon héros qu'il est impossible que La Harpe ait fait les très-impertinents vers que les cabaleurs du temps ont mis sur son compte. Il en est incapable, et il est évident qu'ils sont d'un homme qui ose être jaloux de votre gloire, de votre considération, de l'extrême supériorité que vous avez eue sur tous ceux qui ont couru la même carrière que vous. Soyez très-persuadé, monseigneur, que La Harpe n'a eu aucune part à cette plate infamie; je le sais de science certaine. Il en résultera, de cette calomnie atroce, que vous accorderez votre protection à ce jeune homme, avec d'autant plus de bonté qu'il a été accusé auprès de vous plus cruellement.

Je vois de loin toutes les ridicules cabales qui désolent la société dans Paris, et qui rendent notre nation fort méprisable aux étrangers. Nous sommes dans l'année centenaire de la Saint-Barthélemy[1]; mais nous avons substitué des combats de rats et de grenouilles[2] à la foule des grands assassinats et des crimes horribles qui nous firent détester du genre humain. Aujourd'hui du moins nous ne sommes qu'avilis.

La discorde n'a chez nous d'autre effet que celui qu'elle a chez les moines. Elle produit des pasquinades contre monsieur le prieur, de petites jalousies, de petites intrigues; tout est petit, tout est bassement méchant. Je ne vois pas ce que nous deviendrions sans l'opéra-comique, qui sauve un peu notre gloire.

Dieu me garde de m'aller fourrer dans le tourbillon d'impertinences qui emporte à tout vent toutes les cervelles de Paris! Je voudrais bien pourtant ne point mourir sans vous avoir fait ma cour. Il est dur pour moi de n'avoir point cette consolation, mais je ne puis me remuer. Il y a deux ans que je n'ai mis d'habit; j'ai fermé ma porte à tous les étrangers; je suis presque entièrement sourd et aveugle, quoique j'aie encore quelquefois de la gaieté.

J'ai peur de ne pas réussir à être gai; j'ai peur que vous n'ayez pas été content de ma *Bégueule*, car vous n'avez jamais

1. Voltaire fit cette année des strophes sur cet affreux événement; voyez tome VIII, page 494.
2. Sujet de *la Batrachomyomachie* d'Homère.

fréquenté de ces personnes-là, et elles n'auraient pas été longtemps bégueules avec vous. Si jamais vous faisiez un petit tour à Richelieu, je me ferais traîner sur la route pour envisager encore une fois mon héros, et pour lui renouveler le plus sincère, le plus respectueux et le plus tendre des hommages.

8533. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney, 2 mai.

Je l'avais bien dit à Votre Éminence et à Sa Sainteté, que vous seriez tous deux responsables des péchés de ce pauvre Florian[1]. Il s'est marié comme il a pu. On prétend que son mariage est nul; mais les conjoints l'ont rendu très-réel.

C'est bien la peine d'être pape pour n'avoir pas le pouvoir de marier qui l'on veut! Pour moi, si j'étais pape, je donnerais liberté entière sur cet article, et je commencerais par la prendre pour moi.

En attendant, permettez que j'aie l'honneur de vous envoyer ce petit conte qui m'a paru très-honnête[2], et qui est, je crois, d'un jeune abbé. Quand les dieux autrefois venaient sur la terre, c'était pour s'y amuser, attendu que la journée a vingt-quatre heures. Votre génie doit s'amuser toujours, même à Rome; il serait peut-être excédé de tracasseries dans Versailles; il verrait de trop près nos misères; il est mieux dans le pays des Scipion, des Virgile, et des Horace.

Le vieux malade de Ferney vous demande très-humblement votre bénédiction et des indulgences plénières.

8534. — A M. MARIN[3].

4 mai.

Comme je suis sûr, mon cher monsieur, que le libelle[4] auquel j'ai voulu répondre est de Langleviel dit La Beaumelle, j'ai trouvé qu'il ne méritait pas qu'on lui répondît. J'aime mieux m'amuser avec des *Bégueules* qu'avec des méchants très-méprisables.

1. Voyez lettres 8467 et 8508.
2. *La Bégueule*, conte, tome X.
3. Éditeurs, Bavoux et François,
4. *Les Trois Siècles de la littérature*, par Sabatier de Castres. (G. A.)

On parle d'une mauvaise réponse faite au plaidoyer de M. Linguet; je suis surpris qu'on ose en faire une.

Vous savez la réparation qu'on a faite sur la méprise d'Arras[1]; mais quelle réparation! Il fallait que les premiers juges demandassent pardon à genoux à la veuve de l'innocent, et lui fissent une pension de la moitié de leurs biens.

Je recommande les incluses à vos bontés.

8535. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

4 mai.

Les quatre ou cinq ans dont vous me parlez, madame, supposeraient pour mon compte quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois ans, ce qui n'est pas dans l'ordre des probabilités. Il est certain qu'en général votre espèce féminine va plus loin que la nôtre; mais la différence en est si médiocre que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Un philosophe nommé Timée[2] a dit, il y a plus de deux mille cinq cents ans, que notre existence est un moment entre deux éternités; et les jansénistes, ayant trouvé ce mot dans les paperasses de Pascal, ont cru qu'il était de lui. Les individus ne sont rien, et les espèces sont éternelles.

Je ne crois pas que vous ayez lu les *Lettres de Memmius à Cicéron*[3], dont la traduction se trouve à la fin du neuvième tome des *Questions*, que je ne vous ai pas envoyé. Non-seulement je n'envoie le livre à personne, et je n'écris presque à personne; mais je pense que la moitié de ces *Questions* au moins n'est faite que pour les gens du métier, et doit furieusement ennuyer quiconque ne veut que s'amuser. J'ignore si vous avez le temps et la volonté de vous faire lire bien posément ces *Lettres de Memmius* : les idées m'en paraissent très-plausibles, et c'est à quoi je me tiens.

Le petit conte de *la Bégueule*[4] est d'un genre tout différent; c'est la farce après la tragédie. J'avoue que je n'ai pas osé vous l'envoyer, parce que j'ai supposé que vous n'aviez nulle envie de rire. Le voilà pourtant; vous pouvez le jeter dans le feu, si bon vous semble.

Quand je vous dis[5], madame, que je voudrais habiter la

1. Voyez tome XXVIII, page 425, l'affaire Montbailly.
2. Ce que cite Voltaire n'est pas de Timée de Locres, mais de Mercure Trismégiste; voyez la note, tome XVIII, page 521.
3. Tome XXVIII, page 437.
4. Tome X.
5. Lettre 8502.

chambre de Formont, je ne vous dis que la vérité; mais l'état de ma santé ne me permettrait pas même de vous voir, ce qu'on appelle en visite. La vie de Paris serait non-seulement affreuse, mais impossible à soutenir pour moi. Je ne sais plus ce que c'est que de mettre un habit; et lorsque le printemps et l'été me délivrent de mes fluxions sur les yeux, mes journées entières sont consacrées à lire. Si je vois quelques étrangers, ce n'est que pour un moment.

Voyez si cette vie est compatible avec le séjour d'une ville où il faut promener la moitié du temps son corps dans une voiture, et où l'âme est toujours hors de chez elle. Les conversations générales ne sont qu'une perte irréparable du temps.

Vous êtes dans une situation bien différente. Il vous faut de la dissipation : elle vous est aussi nécessaire que le manger et le dormir. Votre triste état vous met dans la nécessité d'être consolée par la société; et cette société, qu'il me faudrait chercher d'un bout de la ville à l'autre, me serait insupportable. Elle est surtout empoisonnée par l'esprit de parti, de cabale, d'aigreur, de haine, qui tourmente tous vos pauvres Parisiens, et le tout en pure perte. J'aimerais autant vivre parmi des guêpes que d'aller à Paris par le temps qui court.

Tout ce que je puis faire pour le présent, c'est de vous aimer de tout mon cœur, comme j'ai fait pendant environ cinquante années. Comment ne vous aimerais-je pas? Votre âme cherche toujours le vrai; c'est une qualité aussi rare que le vrai même. J'ose dire qu'en cela je vous ressemble : mon cœur et mon esprit ont toujours tout sacrifié à ce que j'ai cru la vérité.

C'est en conséquence de mes principes que je vous prie très-instamment de faire passer à votre grand'maman ce petit billet[1] de ma main, que je joins à ma lettre.

Vous m'avez boudé pendant près d'un an, vous avez eu très-grand tort assurément : vous m'avez fait une véritable peine, mais mon cœur n'en est pas moins à vous. Il faut que vous le soulagiez du fardeau qui l'accable. J'ai été désolé de l'idée qu'on a eue que j'ai pu changer de sentiment. Vous me devez justice auprès de votre grand'maman. Puisque vous m'envoyez ce qu'elle vous écrit pour moi, envoyez-lui donc ce que je vous écris pour elle, et songez que, vous et votre grand'maman, vous êtes mes deux passions, si vous n'êtes pas mes deux jouissances.

1. C'est la lettre suivante.

8536. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

J'écris de ma main, madame, cette fois-ci, et d'une petite écriture comme votre grand'maman, malgré mes fluxions sur les yeux. Je voudrais bien que vous pussiez en faire autant.

J'ai exécuté les ordres de votre grand'maman à la lettre. Je n'ai prononcé son nom qu'à des étrangers qui passent continuellement par nos cantons, et j'ai conclu que l'Europe pensait comme moi.

Au reste, je n'écris à personne, et je ne fatigue la poste qu'à porter les montres que ma colonie fabrique. J'ai été longtemps un peu émerveillé que M. Séguier, ci-devant avocat général, fût venu me voir à Ferney pour me dire qu'il serait obligé de déférer l'*Histoire du Parlement*, et que *messieurs* l'en pressaient fort : comme si un historien avait pu dissimuler la guerre de la Fronde, et comme s'il avait fallu mentir pour plaire à *messieurs*. Je n'avais pas lieu assurément de me louer de *messieurs;* mais, après avoir dit ce que je pensais d'eux depuis vingt ans, j'ai gardé un profond silence sur toutes les choses de ce monde, et je n'ai laissé remplir mon cœur que des sentiments que je dois à mes généreux bienfaiteurs.

Je fais des vœux pour eux, moi qui ne prie jamais Dieu, et qui me contente de la résignation. Il y a des choses que je déteste et que je souffre. Je vois parfaitement de loin toute la méchanceté des hommes, et le néant de leurs illusions.

J'attends la mort en ne changeant de sentiment sur rien, et surtout sur l'attachement que je vous ai voué pour le reste de ma vie.

1. Mme du Deffant écrivait à la duchesse de Choiseul, le 10 mai 1772 : « Vous jugerez bien qu'hier au soir je n'avais fait que parcourir les lettres de Voltaire. C'est celle de sa propre écriture qu'il voulait que je vous envoyasse, et j'ai cru qu'il y en avait une qui était directement à vous, et c'est ce qui m'a fait vous dire : *Si vous ne lui faites pas réponse.* Je m'aperçois de ma méprise ; je vous envoie toutes les deux, qui sont toutes deux pour moi. » Beuchot a commis la même méprise que Mme du Deffant. En rapportant la lettre de Voltaire, du 4 mai, il met en note que le billet qui y était inclus pour la duchesse de Choiseul manque. Ce billet n'est autre que la lettre de Voltaire à Mme du Deffant, que M. Beuchot a placée à la date du 12 mai suivant, et qui accompagnait celle du 4 et était de la même date. (SAINTE-AULAIRE.)

8537. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 mai.

Mon cher ange, ceci est sérieux. On m'accuse publiquement dans Paris d'être l'auteur d'une pièce de théâtre intitulée *les Lois de Minos*, ou *Astérie*. Cette calomnie sera si préjudiciable à votre pauvre Duroncel qu'assurément sa pièce ne sera jamais jouée, et je sais qu'il avait besoin qu'on la représentât, pour bien des raisons. Vous savez qu'on fit examiner *les Druides* par un docteur de Sorbonne, et qu'on a fini par en défendre la représentation et l'impression.

Vous voyez qu'il est d'une nécessité indispensable que M. le duc de Duras, M. de Chauvelin, M. de Thibouville, Mlle Vestris, et surtout Lekain, crient de toutes leurs forces à l'imposture, et rendent à l'avocat ce qui lui appartient.

Il est certain qu'en toute autre circonstance sa pièce aurait passé sans la moindre difficulté; mais vous savez que, quand le lion voulut chasser les bêtes à cornes de ses États, il voulut y comprendre les lièvres, et qu'on s'imagina que leurs oreilles étaient des cornes[1].

Il arrivera malheur, vous dis-je, si vous n'y mettez la main.

J'aurais sur cette affaire mille choses à vous dire que je ne vous dis point. Tout est parti, intrigue, cabale, dans Paris. Duroncel deviendra un terrible sujet de scandale. Il se flattait de venir passer quelques jours auprès de vous, et il ne le pourra pas; cette idée le désespère. Il me semble que vous pouvez aisément mettre un emplâtre sur cette blessure. Vos amis peuvent soutenir hardiment la cause de ce jeune avocat, sans que personne soit en droit de les démentir.

Au reste, quand il faudra sacrifier quelques vers à la crainte des allusions, Duroncel sera tout prêt; vous savez combien il est docile.

Il me semble que M. le duc de Duras peut s'amuser à protéger cet ouvrage. Puisqu'il y a tant de cabales, il peut se mettre à la tête de celle-là sans aucun risque. Rien n'est si amusant, à mon gré, qu'une cabale. J'ose croire que, quand il le faudra, monsieur le chancelier protégera son avocat. J'ai sur cela des choses assez extraordinaires à vous dire. Je crois que je dois compter sur ses bontés; mais le préalable de toute cette négo-

1. La Fontaine, livre V, fable IV.

ciation est qu'on dise partout que la pièce n'est point de moi ; sans ce point principal, on ne viendra à bout de rien.

C'est grand'pitié que ce qui était, il y a trente ans, la chose du monde la plus simple et la plus facile, soit aujourd'hui la plus épineuse. C'était pour se dérober à toutes ces petites misères que Duroncel voulait imprimer son plaidoyer sans le prononcer.

Enfin vous êtes ministre public ; les droits de la Crète sont entre vos mains, mon cœur aussi.

8538. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 8 mai.

J'ai quelque soupçon que mon héros me boude et me met en pénitence. Trop de gens me parlent des *Lois de Minos*, et monseigneur le premier gentilhomme de la chambre, monsieur notre doyen peut dire : On ne m'a point confié ce code de Minos, on s'est adressé à d'autres qu'à moi. Voici le fait.

Un jeune homme et un vieillard passent ensemble quelques semaines à Ferney. Le jeune candidat veut faire une tragédie, le vieillard lui dit : « Voici comme je m'y prendrais. » La pièce étant brochée : « Tenez, mon ami, vous n'êtes pas riche, faites votre profit de ce rogaton ; vous allez à Lyon, vendez-la à un libraire, car je ne crois pas qu'elle réussit au théâtre ; d'ailleurs nous n'avons plus d'acteurs. » Mon homme la donne à un libraire de Lyon [1], le libraire s'adresse au magistrat de la librairie ; ce magistrat est le procureur général. Ce procureur général, voyant qu'il s'agit de *lois*, envoie vite la pièce à monsieur le chancelier, qui la retient, et on n'en entend plus parler. Je ne dis mot ; je ne m'en avoue point l'auteur ; je me retire discrètement. Pendant ce temps-là, un autre jeune homme, que je ne connais point, va lire la pièce aux comédiens de Paris. Ceux-ci, qui ne s'y connaissent guère, la trouvent fort bonne ; ils la reçoivent avec acclamation. Ils la lisent ensuite à M. le duc de Duras et à M. de Chauvelin ; ces messieurs croient deviner que la pièce est de moi, ils le disent, et je me tais ; et quand on en parle, je nie, et on ne me croit pas.

Voilà donc, mon héros, à quel point nous en sommes [2].

1. Rosset; voyez lettre 8550.
2. Il y a dans *Cinna*, acte I, scène III :

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

Je suppose que vous êtes toujours à Paris dans votre palais, et non dans votre grenier de Versailles. Je suppose encore que vos occupations vous permettent de lire une mauvaise pièce, que vous daignerez vous amuser un moment des radoteries de la Crète et des miennes : en ce cas, vous n'avez qu'à donner vos ordres. Dites-moi comment il faut s'y prendre pour vous envoyer un gros paquet, et dans quel temps il faut s'y prendre : car monseigneur le maréchal a plus d'une affaire, et une plate pièce de théâtre est mal reçue quand elle se présente à propos, et à plus forte raison quand elle vient mal à propos.

Pour moi, c'est bien mal à propos que j'achève ma vie loin de celui à qui j'aurais voulu en consacrer tous les moments, et dont la gloire et les bontés me seront chères jusqu'à mon dernier soupir.

8539. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 mai.

M. de Thibouville ne m'a pas écrit un seul mot en faveur de Duroncel ; je ne sais ce qu'il fait, ni où il est. N'est-il point à Neuilly ? mais que deviendra la Crète ? que ferez-vous d'Astérie et de son petit sauvage ? Pensez-vous, mes chers anges, avoir fait une bonne action en me calomniant, en me faisant passer pour l'auteur, et notre avocat pour mon prête-nom ? Ne voyez-vous pas déjà tous les Pharès[1] du monde s'unir pour m'excommunier, et la pièce défendue et honnie ? Comment vous tirerez-vous de ce bourbier ?

Je suis persuadé que la paix entre Catherine et Moustapha est moins difficile à faire. Vous sentez, de plus, combien un certain doyen sera piqué de n'avoir pas été dans la confidence ; combien ses mécontentements vont redoubler. Il trouvera la pièce scandaleuse, impertinente, ridicule. Voyez quel remède vous pouvez apporter à ce mal presque irréparable, et qui n'est pas encore ce qu'il y a de plus terrible dans l'affaire de ce pauvre Duroncel. Pour moi, je n'y sais d'autre emplâtre que de me confier au doyen ; après quoi il faudra, dans l'occasion, me confier aussi au chancelier : car vous frémiriez si je vous disais ce qui est arrivé[2]. Allez, allez, vous devez avoir sur les bras la plus terrible négociation que jamais envoyé de Parme ait eue à ménager.

1. Nom du grand sacrificateur ou grand prêtre dans *les Lois de Minos*.
2. Voyez lettre 8538.

Quoi qu'il en soit, je baise les ailes de mes anges. Je les prie de s'amuser gaiement de tout cela. Avec le temps on vient à bout de tout, ou du moins de rire de tout.

Le roi de Prusse trouve *les Pélopides* une très-bonne pièce, très-bien écrite. Il dit expressément [1] que celle de Crébillon est d'un Ostrogoth. L'impératrice de Russie me demandait, il n'y a pas longtemps, si Crébillon avait écrit dans la même langue que moi.

8540. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

11 mai.

J'ai été tenté de me mettre dans une grosse colère à l'occasion de ce qui s'est passé à l'Académie française [2] ; mais, quand je considère que M. d'Alembert a bien voulu être notre secrétaire perpétuel, je suis de bonne humeur, parce que je suis sûr qu'il mettra les choses sur un très-bon pied. Les ouragans passent, et la philosophie demeure.

Si le jeune auteur d'une tragédie nouvelle a l'honneur d'être connu de vous, monsieur, et s'il y a, comme vous le dites, un grain de philosophie dans sa pièce, conseillez-lui de la garder quelque temps dans son portefeuille ; la saison n'est pas favorable.

Je vais faire venir, sur votre parole, l'*Histoire de l'Établissement du commerce dans les Deux-Indes* [3]. J'ai bien peur que ce ne soit un réchauffé avec de la déclamation. La plupart des livres nouveaux ne sont que cela.

Un barbare vient de m'envoyer, en six volumes, l'*Histoire du monde entier*, qu'il a copiée, dit-il, fidèlement d'après les meilleurs dictionnaires.

Embrassez pour moi, je vous prie, mon cher secrétaire. L'Académie n'en a point encore eu de pareil. Je mourrais bien gaiement si vous pouviez faire encore un petit voyage avec lui.

1. Lettre 8524.
2. Voyez lettre 8580.
3. Par l'abbé Raynal, dont la première édition, en six volumes in-8°, imprimée à Nantes, venait de paraître.

8541. — A M. DE CHABANON.

11 mai.

Ma foi, mon cher ami, je ne me souviens plus de ce que j'ai écrit à M. de La Harpe [1] au courant de la plume. Il faudra que je lise le *Mercure* pour savoir ce que je pense. Je suis bien sûr d'avoir pensé que votre traduction de Pindare doit vous faire le plus grand honneur: c'est un ouvrage que très-peu de gens de lettres sont à portée de faire.

Je m'imagine d'ailleurs qu'il n'y avait pas moins de tracasseries et moins de cabales dans Athènes que dans Paris : il est vrai que je vois les choses de si loin que je les vois mal; cependant je crois voir clairement qu'à la première occasion vous serez mon confrère ou mon successeur.

Quand j'ai du chagrin, je m'amuse à faire des contes. Mme d'Argental a une *Bégueule* [2] ; elle vous en fera part, d'autant plus volontiers qu'elle est autant le contraire d'une bégueule que vous êtes le contraire d'un pédant.

Le vieux malade de Ferney vous embrasse de tout son cœur; Mme Denis en fait autant.

8542. — A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

15 mai.

Le vieux solitaire, le vieux malade de Ferney est également reconnaissant du souvenir de M. le comte de Schomberg et de la visite de M. le baron de Gleichen [3]. C'est vraiment une ancienne connaissance. J'avais eu l'honneur de le voir, il y a bien longtemps, chez Mme la margrave de Baireuth. Il paraît un peu malade comme moi; mais il court, et je ne puis sortir de ma chambre. Il y a deux ans que je n'ai mis d'habit. Il va chercher la mort, et je l'attends. Il est assurément fort aimable : je le plains beaucoup, lui et son maître.

Sa nouvelle sur la Pologne, si bien accréditée à Paris, étonne beaucoup notre Suisse. Un comte Orlof, qui était hier dans mon ermitage, dit qu'il n'y a pas un mot de vrai, et les lettres de l'impératrice de Russie semblent dire tout le contraire de ce

1. Voyez lettre 8525.
2. Voyez ce conte, tome X.
3. Ministre de Danemark à la cour de France.

qu'on débite. Nous autres ermites pacifiques qui mangeons tranquillement notre pain à l'ombre de nos figuiers, nous sommes fort mal informés des bouleversements de ce monde, et nous laissons aller ce malheureux monde comme il plaît à Dieu.

Votre Allemand danois, monsieur, m'a apporté une lettre du prophète Grimm avec la vôtre. Je ne sais où prendre ce prophète; j'ignore sa demeure : je crois qu'il a un titre de secrétaire de M. le duc d'Orléans; il me semble, par conséquent, que je puis vous demander votre protection pour lui faire parvenir ma réponse.

Je me suis imaginé que vous pardonnerez cette liberté : il veut que je lui envoie un conte intitulé *la Bégueule*, qui est, dit-on, d'un ex-jésuite franc-comtois. Je prends le parti de vous envoyer ce conte, bon ou mauvais, et je l'avertis que, s'il veut en avoir copie, il vienne vous demander la permission de le transcrire chez vous.

Soyez bien persuadé, monsieur le comte, que mon cœur est pénétré de vos anciennes bontés, et que vous n'avez point de serviteur plus respectueusement attaché, comme de plus inutile.

8543. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON [1].

15 mai.

Mon cher prélat, je suppose que la raison, ou le temps, ou quelque nouvelle maîtresse, vous a consolé [2]. Quoi qu'il en soit, voici *Jean qui pleure et Jean qui rit* [3], qui pourra vous amuser un moment.

Je crois, mon cher historiographe de l'Europe, que ma première réponse à M. Le Roy était un peu trop virulente sur la fin; il ne faut jamais se fâcher, mais rire de tout. Vous m'aviez promis la réponse au *factum* de M. de Morangiés. Je m'imagine qu'elle ne vaudra rien, mais je suis curieux.

Je vous avertis que je ne crois pas un mot du partage de la Pologne [4].

Par quelle fatalité n'y a-t-il rien de vous dans le *Mercure*? Eh

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Sa maîtresse, Mme Favart, était morte au mois d'avril.
3. Voyez tome IX, page 556.
4. Le partage de la Pologne, Voltaire n'y pouvait croire. Il s'était toujours imaginé, ou il avait toujours voulu croire que les Russes n'étaient entrés en Pologne que pour y faire régner la tolérance.

bien! moi, je fournirai ma part ce mois-ci, si M. Louvet[1] veut bien le permettre. Mes compliments à M. Lacombe, qui vaut mieux que M. Louvet.

8544. — A MADAME DE BEAUHARNAIS[2].

On dit, madame, que les divinités apparaissaient autrefois aux solitaires dans les déserts; mais elles n'écrivaient point de jolies lettres; et j'aime mieux la lettre dont vous m'avez honoré, que toutes les apparitions de ces nymphes de l'antiquité. Il y a encore une chose qui me fait un grand plaisir, c'est que vous ne m'auriez point écrit si vous aviez été dévote ou superstitieuse : il y a des confesseurs qui défendent à leurs pénitentes de se jouer à moi. Je crois, madame, que si quelqu'un est assez heureux pour vous diriger, ce ne peut être qu'un homme du monde, un homme aimable qui n'a point de sots scrupules. Vous ne pouvez avoir qu'un directeur raisonnable, et fait pour plaire. Le comble de ma bonne fortune, c'est que vous écrivez naturellement, et que votre esprit n'a pas besoin d'art. On dit que votre figure est comme votre esprit. Que de raisons pour être enchanté de vos bontés! Agréez, madame, la reconnaissance et le respect du vieux solitaire V.

8545. — A M. VASSELIER.

A Ferney, mai.

Mon cher correspondant, j'aime mieux envoyer des montres à Genève pour Maroc, que des mémoires de l'avocat Duroncel[3] à monsieur le chancelier. Notre fabrique a l'air d'une grande correspondance. Elle envoie à la fois à Pétersbourg, à Constantinople et au fond de l'Afrique; mais jusqu'à présent elle n'en paraît pas plus riche. Il faut espérer que ce petit commerce, dans les quatre parties du monde, produira enfin quelque chose, et que j'en viendrai à mon honneur, qui a été le seul but de mon entreprise.

Je fais réflexion que les équivoques gouvernent ce monde : on intitule une tragédie *les Lois de Minos*; à ce mot de lois, un magistrat lyonnais croit qu'il s'agit de nos parlements, et un

1. Père de l'auteur du *Chevalier de Faublas*.
2. Marie-Anne-Françoise Mouchard de Chaban, épouse du comte de Beauharnais, née en 1738, morte en 1813.
3. Nom sous lequel Voltaire voulait donner *les Lois de Minos*.

prêtre croit qu'il est question du droit canon ; mais la première loi des Français est le ridicule. Il ne faut songer qu'à cultiver son jardin et à soutenir sa colonie : c'est vous qui la soutenez.

Pourriez-vous, mon cher ami, m'aider à rendre un petit service? Il s'agirait de faire toucher six louis à un vieillard nommé Daumart[1], retiré depuis peu au Mans. J'imagine que le directeur de la poste du Mans pourrait les lui faire remettre. M. Scherer[2] vous donnerait ces six louis sur la seule inspection de mon billet; mais s'il y a la moindre difficulté, le moindre inconvénient, n'en faites rien : je prierai M. Scherer de me rendre ce bon office.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

8546. — A M. DIDEROT[3].

18 mai.

Non assurément, mon cher philosophe, je ne vous ai jamais soupçonné d'avoir eu la moindre part à ce libelle[4] que M. Le Roy s'est diverti à faire contre moi. Il est très-permis sans doute de dire que je suis un plat auteur, un mauvais poëte, un vieux radoteur; mais il n'est pas honnête de dire que je suis jaloux et ingrat, car, sur mon Dieu, je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre.

Je suis charmé que la petite leçon que M. Le Roy m'a faite m'ait valu une de vos lettres ; vous n'écrivez que dans les grandes occasions : vous consolez vos amis quand ils éprouvent des disgrâces. Je suis juste ; je n'en aime pas moins l'article INSTINCT de M. Le Roy dans ce grand dictionnaire sur lequel je vous fais, de mon côté, mes compliments de condoléance. J'en dois aussi à notre pauvre Académie[5]; nous sommes tous *sub gladio*, et nous ne dirons pas :

> Et spes et ratio studiorum in Cæsare tantum.
>
> (JUV.)

Cela pourrait se dire à Florence, où le grand-duc donne une somme considérable pour l'édition de l'*Encyclopédie*, malgré les notes qu'on y coud. Pour vous autres Welches, il faut bien que

1. Arrière-cousin maternel de Voltaire.
2. Banquier à Lyon.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.
4. *Réflexions sur la jalousie.*
5. A propos de l'exclusion de Delille et de Suard.

vous n'ayez aucun besoin des faveurs de la cour, car on ne vous les jette pas à la tête. Vous ressemblez au duc de Mazarin, à qui Louis XIV avait refusé un régiment : « Messieurs, il m'a trouvé tant d'agréments qu'il m'a dit que je pouvais me passer de celui-là. » Au surplus, vous savez que

Levius fit patientia
Quidquid corrigere est nefas.

Jouissez, mon cher philosophe, de votre réputation que personne ne vous ôtera; arrondissez votre fortune, mariez votre fille; vivez heureux, soyez plus indulgent que M. Le Roy; j'en ai besoin.

J'irai bientôt voir Damilaville; nous verrons qui, de lui ou de moi, avait raison. Je lui soutenais qu'il y avait dans la nature intelligence et matière; il me niait intelligence, et nous étions bons amis.

Faccia ognuno secondo il suo cervello.

Soyez sûr que ma cervelle et mon cœur sont à vous. Si vous aviez pu lire quelque chose des *Questions*, vous auriez vu de quelle respectueuse estime le questionneur est pénétré pour vous.

8547. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 mai.

Mon cher ange, le jeune avocat Duroncel a non-seulement renoncé aux âmes de fer et à son crédit, mais il a changé entièrement la troisième partie de son plaidoyer, et plusieurs paragraphes dans les autres.

Vous avez la bonté de nous mander que M. le duc de Duras daigne s'intéresser à cette petite affaire, et qu'il doit la recommander au magistrat dont elle dépend. Si ce magistrat est monsieur le chancelier, sachez enfin qu'il la connaît déjà, et qu'il y a plus d'un mois que le plaidoyer de Duroncel est entre ses mains, par une aventure très-bizarre et très-ridicule[1]. Il n'en a dit mot, ni moi non plus; l'avocat n'a point paru. J'ai dû ignorer tout; je me suis renfermé dans mon honnête silence. Il ne m'appartient pas de me mêler des affaires du barreau, on jugera

1. Voyez lettre 8538.

bien cette cause sans moi; mais M. le duc de Richelieu m'inquiète : j'ai lieu de croire qu'il est fâché qu'on se soit adressé à d'autres qu'à lui; nous tâcherons de l'apaiser.

On a suivi entièrement le conseil de l'ange très-sage, dans la petite réponse à M. Le Roy[1]. Point d'injures, beaucoup d'ironie et de gaieté. Les injures révoltent, l'ironie fait rentrer les gens en eux-mêmes, la gaieté désarme.

La Condamine n'aurait pas tant de tort; comptons :

Les soldats de Corbulon	30
La Beaumelle et compagnie	5
Clément et compagnie	15
Fréron et compagnie	20
L'escadron volant	30
Total	100

Lesquels font au parterre une troupe formidable, soutenue de quatre mille hypocrites.

Que faut-il opposer à cette armée? force bons vers et force bons acteurs; mais où les trouver?

Je me flatte que l'autre Teucer sera agissant dans les derniers actes, comme le mien.

Je commence à croire qu'il y aura un long congrès à Yassi, car ma colonie y envoie des montres avec des cadrans à la turque.

Je plains ce galant Danois[2]; c'était *l'Amour médecin*, et, après tout, ni Astolphe ni Joconde ne firent couper le cou aux amants de leurs femmes.

Je baise humblement les ailes de mes anges.

Dites-moi donc comment je puis vous envoyer *la Crète* : pourquoi n'a-t-on pas encore représenté *Pierre*[3]?

8548. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 18 mai.

Vraiment, madame, je me suis souvenu que je connaissais votre Danois[4]. Je l'avais vu, il y a longtemps, chez Mme de Baireuth;

1. *Lettre sur un écrit anonyme*, tome XXVIII, page 489.
2. Struensée; voyez lettre 8490.
3. *Pierre le Cruel*, tragédie de de Belloy, jouée le 20 mai 1772.
4. Le baron de Gleichen; voyez lettre 8542.

mais ce n'était qu'en passant. Je ne savais pas combien il était aimable. Il m'a semblé que M. de Bernstorff, qui se connaissait en hommes, l'avait placé à Paris, et que ce pauvre Struensée, qui ne se connaissait qu'en reines, l'avait envoyé à Naples. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup à attendre actuellement du Danemark ni du reste du monde. Sa santé est dans un état déplorable : il voyage avec deux malades qu'il a trouvés en chemin. Je me suis mis en quatrième, et leur ai fait servir un plat de pilules à souper; après quoi, je les ai envoyés chez Tissot, qui n'a jamais guéri personne, et qui est plus malade qu'eux tous, en faisant de petits livres de médecine.

Ce monde-ci est plein, comme vous savez, de charlatans en médecine, en morale, en théologie, en politique, en philosophie. Ce que j'ai toujours aimé en vous, madame, parmi plusieurs autres genres de mérites, c'est que vous n'êtes point charlatane. Vous avez de la bonne foi dans vos goûts et dans vos dégoûts, dans vos opinions et dans vos doutes. Vous aimez la vérité, mais l'attrape qui peut. Je l'ai cherchée toute ma vie sans pouvoir la rencontrer. Je n'ai aperçu que quelque lueur qu'on prenait pour elle ; c'est ce qui fait que j'ai toujours donné la préférence au sentiment sur la raison.

A propos de sentiment, je ne cesserai jamais de vous répéter ma profession de foi pour votre grand'maman. Je vous dirai toujours qu'indépendamment de ma reconnaissance, qui ne finira qu'avec moi, elle et son mari sont entièrement selon mon cœur.

N'avez-vous jamais vu la carte de Tendre dans *Clélie*[1] ? je suis pour eux à Tendre-sur-Enthousiasme. J'y resterai. Vous savez aussi, madame, que je suis pour vous, depuis vingt ans, à Tendre-sur-Regrets. Vous savez quelle serait ma passion de causer avec vous ; mais j'ai mis ma gloire à ne pas bouger ; et voilà ce que vous devriez dire à votre grand'maman.

Adieu, madame ; mes misères saluent les vôtres avec tout l'attachement et toute l'amitié imaginables.

8549. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT[2].

23 mai.

Je n'ai point vu mon cher Wagnière depuis quinze jours ; je ne puis écrire de ma très-languissante main ; et quoique ma

1. Roman de Mlle de Scudéri.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

tête fasse des *Bégueules*, mes trois doigts me refusent le service. Mon cœur est encore plus jeune que ma tête ; et Mme Dixhuitans (qui sera toujours pour moi Mme Dixhuitans) sera toujours dans ce cœur, qui en a près de quatre-vingts, aussi bien que son très-aimable mari. Je m'intéresse même encore à notre pauvre Académie, comme si j'étais dans la force de l'âge. Je n'écris guère à M. d'Alembert, ne pouvant et même n'osant écrire à personne, parce que je sais qu'il y a des malins qui font des procès sur un mot : je me contente de faire des vœux pour le retour de la paix et du bon goût.

Si jamais, monsieur, vous allez faire un petit tour chez madame votre mère[1], j'espère avoir l'honneur de vous faire ma cour sur la route; alors je parlerai autant que j'écris peu. Je crois vous avoir mandé que j'avais reçu la rescription ; mais je crois vous avoir mandé aussi que je n'avais jamais reçu la lettre que vous annoncez pour moi à M. Christin, lettre dans laquelle vous vous trompiez en prédisant l'avenir.

Je ne connais que le présent; encore ne le connais-je guère.

Je ne réponds que des sentiments qui m'attachent à vous deux.

8550. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 mai.

Mon héros est doyen de notre délabrée Académie, et moi le doyen de ceux que mon héros tourne en ridicule depuis environ cinquante ans. Le cardinal de Richelieu en usait ainsi avec Boisrobert. Il me paraît que chacun a son souffre-douleurs. Permettez à votre humble plaignant de vous dire que, s'il y a des mots plaisants dans votre lettre, il n'y en a pas un seul d'équitable.

Premièrement, je ne suis pas assez heureux pour avoir la plus légère correspondance avec M. le duc de Duras ; et s'il m'honorait de sa bonté et de sa familiarité, comme vous le prétendez, vous ne le trouveriez pas mauvais. Bon sang ne peut mentir.

Je vous certifierai ensuite que M. d'Argental a ignoré très-longtemps cette baliverne des *Lois de Minos;* qu'elle a été lue aux comédiens par un jeune homme, et donnée pour être l'ouvrage d'un avocat nommé Duroncel, étant raisonnable qu'une tragédie sur les lois parût faite par un jurisconsulte.

1. La comtesse de Saint-Point.

Puis je vous certifierai qu'il y a trois ans que je n'ai écrit à Thieriot[1]. Je vous dirai de plus que je voulais faire imprimer la pièce, et donner le revenant-bon de l'édition à l'avocat (ainsi que j'ai donné depuis vingt ans le profit de tous mes ouvrages); que je ne voulais point du tout risquer celui-ci au théâtre. Cet avocat l'avait mis entre les mains du libraire Rosset, à Lyon. Le procureur général, qui a la librairie dans son département, crut, sur le titre et sur la dédidace à un ancien conseiller[2], que c'était une satire des nouveaux parlements et des prêtres, mais le fait est que, s'il y a quelque allusion dans cette pièce, c'est manifestement sur le roi de Pologne qu'elle tombe. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que monsieur le procureur général de Lyon envoya la pièce à monsieur le chancelier, qui l'a gardée; et. quelque extrême bonté qu'il ait pour moi, je n'ai pas voulu la réclamer. Je me suis amusé seulement à corriger beaucoup la pièce, et surtout à l'écrire en français, ce qui n'est pas commun depuis plusieurs années.

Vous me demanderez peut-être pourquoi je n'ai pas pris la liberté de m'adresser à vous, et d'implorer vos bontés pour *Minos :* c'est parce que je voulais demeurer inconnu; c'est parce que je craignais prodigieusement que vous n'exerçassiez sur votre humble client l'habitude enracinée où vous êtes de vous moquer de lui; c'est parce que vous n'avez jamais eu la bonté de m'instruire comment je pourrais vous adresser de gros paquets; c'est parce qu'on risque de prendre très-mal son temps avec un vice-roi d'Aquitaine, avec un maréchal de France entouré d'affaires et de courtisans, qui peut être tenté de jeter au feu une malheureuse pièce de théâtre qui se présente mal à propos; c'est que vous vous moquâtes de la tragédie de *Mérope;* c'est qu'à soixante-dix-huit ans il est tout naturel que je ne mérite que vos sifflets, en vous ennuyant d'une tragédie. Ce n'est pas que je n'aie tout bas l'insolence de la croire bonne, mais je n'oserais le présumer tout haut : d'ailleurs, à qui confierais-je mes faiblesses plutôt qu'à mon respectable doyen, s'il daignait m'encourager, au lieu de me rabêtir, comme il fait toujours?

Eh bien! quand vous aurez du temps de reste, quand vous voudrez voir mon œuvre, qui est fort différente de celle qu'on a lue au tripot de la Comédie, dites-moi donc si je dois vous l'en-

1. Voltaire oubliait la lettre du 20 octobre 1771; voyez tome XLVII, page 531.

2. La dédicace *à un ancien conseiller* nous est inconnue. L'auteur dédia sa pièce à Richelieu.

voyer sous l'enveloppe de M. le duc d'Aiguillon ou sous la vôtre. Mais, Dieu merci, vous ne me dites jamais rien. Ne serait-il pas même de votre intérêt qu'on dît un jour qu'à nos âges on conservait le feu du génie?

Pour vous faire rougir de vos cruautés, tenez, voilà *les Cabales* [1] : elles valent mieux que *la Bégueule* [2] : c'est, je crois, de mes petits morceaux détachés, le moins mauvais. Tournez cela en ridicule, si vous l'osez. Vous serez du moins le seul qui vous en moquerez, car vous êtes le seul à qui je l'envoie en toute humilité.

Vous m'allez dire encore qu'il faut que j'aie une terrible santé, puisque je fais tant de pauvretés à mon âge; voilà sur quoi mon héros se trompe. *Toto cœlo, tota terra aberrat* [3].

Je suis plié en deux, je souffre vingt-trois heures en vingt-quatre, et je me tuerais si je n'avais pas la consolation de faire des sottises. J'en ferai donc tant que je vivrai; mais je vous serai attaché, monseigneur le railleur, avec un aussi tendre respect que si vous applaudissiez à mes lubies. Je me prosterne.

N. B. Je crois que le comte de Morangiés n'a point touché les cent mille écus. Oserais-je vous demander ce que vous en pensez?

L'abbé Mignot est mon propre neveu, et passe pour le meilleur juge du parlement; ainsi vous gagnerez vos trois procès; mais perdrai-je toujours le mien avec vous?

8551. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT [4].

Chanteloup, 26 mai.

Prenez garde à la date de cette lettre, et faites-moi compliment du bonheur dont je jouis. Je voudrais que vous le partageassiez avec moi : vous verriez ce que c'est que la philosophie pratique, et vous laisseriez toute spéculation; vous vous en tiendriez à croire que le vrai bonheur est dans la paix de l'âme.

Je suis ici depuis le 18 de ce mois, je compte y rester jusqu'au 15 ou 20 juin. J'y ai reçu la lettre où vous me dites avoir vu M. de Gleichen [5]; je compte que j'aurai le plaisir de parler souvent de vous avec lui; c'est un

1. Voyez cette satire, tome X.
2. Voyez ce conte, tome X.
3. Molière, dans son *Mariage forcé*, scène VI, a dit, d'après Térence et Macrobe : *Toto cœlo, tota via aberras.*
4. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.
5. Le baron de Gleichen, ministre de Danemark en France.

homme que j'aime beaucoup. Il y a ici un de vos amis, M. de Schomberg, qui est en grandes relations avec vous, à ce qu'il m'a dit. Nous nous sommes secondés l'un et l'autre pour rendre témoignage de vos sentiments pour les maîtres de la maison, mais ils prétendent qu'ils n'en ont jamais douté; en vérité, je le crois. Soyez donc tranquille, bannissez toute inquiétude; ils ne se permettent aucune correspondance, mais je m'entremettrai toujours avec plaisir entre vous et eux. Je pourrai recevoir encore ici de vos lettres. Si vous avez quelque nouvel ouvrage, adressez-le-moi à Paris, on me l'enverra ici, on a continuellement des occasions. La grand'maman se porte à merveille; elle est aussi charmante que jamais, et plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été. Si j'étais moins vieille, je ne voudrais pas sortir d'ici; mais, à mon âge, il faut être chez soi, on se trouve déplacé partout ailleurs; il faut bien que cela soit, puisque je résiste aux instances que l'on me fait pour me retenir, et au plaisir que je ressens d'être avec ce que j'estime et aime le plus au monde. Je suis bien sûre des regrets que j'aurai en les quittant. J'aurai peu d'espérance de les revoir, je ne vivrai pas assez pour compter sur leur retour, et il ne sera plus question de voyage pour moi. Promettez-moi la consolation de m'écrire souvent. Ne traitons plus les grands sujets, ne cherchons plus les vérités introuvables, tenons-nous-en à celles de nos sentiments; aimez-moi comme je vous aime, voilà tout ce que je désire.

8552. — DE M. MARIN[1].

Paris, 27 mai 1772.

Pourquoi faut-il, monsieur, que je vous gronde toujours? Vous avez de ces cachotteries qui sont insupportables. Vous envoyez dans le plus grand secret une tragédie à M. de Thibouville; ce secret passe à M. d'Argental, à M. de Pont-de-Veyle, à M. Duras, à M. le duc d'Aumont, à Lekain, aux comédiens, et le voilà qui chemine d'un côté, de l'autre. On présente la pièce pour l'impression; le censeur, le libraire, l'éditeur, font la confidence à l'autre moitié de Paris; on vient à moi à la fin du compte, parce qu'on en a besoin; enfin je deviens la 1454e personne qui sache dans Paris qu'il y a une tragédie intitulée *Asturie* ou *les Lois de Minos;* que cette tragédie est de M. de Voltaire; qu'elle est reçue à la Comédie, qu'on va la jouer, qu'on l'a présentée au secrétariat de la librairie pour la faire imprimer; que celui-ci a fait nommer un censeur, que ce censeur a déclaré, a dit à tout Paris qu'il n'est pas possible d'en permettre l'impression. Le magistrat est effrayé et me consulte, et m'envoie la pièce avec des remarques, des ratures, et me voilà chargé de réparer les fautes d'autrui.

Quoi qu'il en soit, monsieur, votre mystère n'en est plus un; votre tragédie va se jouer, et j'en suis fâché, après la prévention qui s'est élevée contre elle. On dit que c'est une imitation des *Druides*. On dit : Elle peut

1. *Mémoires et correspondances historiques et littéraires,* par Ch. Nisard, 1858, pages 168-169.

ne pas réussir; et je ne sais s'il est prudent de se compromettre. Il valait mieux l'imprimer; les comédiens l'auraient jouée d'eux-mêmes; son sort vous était indifférent, parce que vous étiez censé ne vous être point mêlé de la représentation, parce qu'une pièce imprimée est de droit public. Je prévois d'ailleurs qu'elle sera tronquée, mutilée. On a cru y trouver beaucoup de choses qui n'y sont pas, et on ôtera tout ce qu'on croira approcher des idées qu'on en a eues. En voilà assez. Bonjour.

MARIN.

8553. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

29 mai.

Madame, le vieux malade de Ferney a reçu presque en même temps de Votre Majesté impériale les deux lettres dont elle l'a honoré: l'une, en date du 19 de mars, et l'autre, du 3 avril, avec le paquet contenant les fruits du cèdre du Liban, que les dix tribus chassées par le bon Salmanazar[1] ont sans doute transplanté en Sibérie.

Votre Majesté me comble toujours de faveurs. Je vais semer ces petites fèves dès que la saison le permettra. Ces cèdres-là ombrageront peut-être un jour des Genevois; mais, du moins, ils n'auront pas sous leurs ombrages des rendez-vous de confédérés sarmates.

J'ai enfin eu l'honneur de voir un des cinq Orlof; les héros qu'on appelle les fils Aymon ne sont qu'au nombre de quatre, ceux-ci sont cinq. J'ai vu celui qui ne se mêle de rien, et qui est philosophe : il m'a étonné, et mes regrets ont redoublé de n'avoir pu jouir de l'honneur de voir les quatre autres; mais Votre Majesté sait que je mourrai avec un regret bien plus cuisant.

Nos extravagants de chevaliers errants, qui ont couru sans mission vers la zone glaciale combattre pour le *liberum veto*, méritent assurément toute votre indignation; mais les dévots à Notre-Dame de Czenstokova sont cent fois plus coupables. Du moins nos don Quichottes welches ne peuvent se reprocher ni bassesse ni fanatisme : ils ont été très-mal instruits, très-imprudents, et très-injustes.

J'étais moi-même bien mal instruit, ou plutôt aussi aveugle des yeux de l'âme que de ceux du corps, de ne pas comprendre ce que le roi de Prusse m'écrivait, il y a environ un an : « Vous

1. Prince dont il est parlé dans la *Bible*, ch. XVII du quatrième livre des *Rois*.

verrez un dénoûment auquel personne ne s'attend. » J'avais toujours mon Moustapha en tête ; ma chimère sur les frontières de ma Suisse était que, grâce à mon héroïne, il n'y eût plus de Turcs en Turquie. Elle prenait dès ce temps-là même un parti encore plus noble et plus utile, celui de détruire l'anarchie en Pologne, en rendant à chacun ce que chacun croit lui appartenir, et en commençant par elle-même.

Mais qui sait si, après avoir exécuté ce grand projet, elle n'achèvera pas l'autre, et si un jour elle n'aura pas trois capitales, Pétersbourg, Moscou, et Byzance ? Cette Byzance est plus agréablement située que les deux autres. Il en sera de votre séjour sur le Bosphore de Thrace comme de mes cèdres du Liban ; je ne les verrai pas, mais au moins mes héritiers les verront.

Je ne verrai pas non plus votre Saint-Cyr, qui est fort au-dessus de notre Saint-Cyr. Nos demoiselles seront très-dévotes et très-honnêtes, mais les vôtres joindront à ces deux bonnes qualités celle de jouer la comédie, comme elles faisaient autrefois chez nous. L'article de la barbe vous embarrasse ; mais si Esther n'avait point de barbe, Mardochée en avait. On prétend même que lorsque la Mardochée, ornée d'une très-courte barbe blonde, vint un jour répéter son rôle avec Esther, tête à tête dans sa chambre, cette Esther, tout étonnée, lui dit : « Eh, mon Dieu ! ma sœur, pourquoi avez-vous mis votre barbe à votre menton ? » Quoi qu'il en soit, Votre Majesté impériale allie à merveille le temporel et le spirituel. Elle envoie d'un côté des plénipotentiaires, et de l'autre des troupes victorieuses : ainsi elle donnera la paix à main armée ; on ne la donne guère autrement.

Enfin je triomphe aussi dans mon coin. J'ai toujours soutenu contre mes contradicteurs opiniâtres que vous viendriez à bout de tout. Il semble que votre courage avait passé dans ma tête. Aucun de mes antiraisonneurs ne m'a intimidé pendant quatre ans. J'ai enfin gagné obscurément ma gageure, quand vous êtes montée au faîte de la gloire et de la félicité, et quand Moustapha, Kien-long, Ganganelli, et le Grand Lama, ne peuvent vous disputer d'être la première personne de notre globe. Cela me rend bien fier.

Mais je n'en suis ni plus ni moins attaché à Votre Majesté impériale avec le respect que tout le monde vous doit comme moi.

Le vieux Malade.

8554. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 30 mai.

A VOUS SEUL, JE VOUS EN SUPPLIE.

Mon héros, l'impératrice de Russie, qui me fait l'honneur de m'écrire plus souvent que vous, me mande, par sa lettre du 10 d'avril, qu'elle enverra en Sibérie les prisonniers français. On les croit déjà au nombre de vingt-quatre.

Il se peut qu'il y en ait quelques-uns auxquels vous vous intéressiez. Il se peut aussi que le ministère ne veuille pas se compromettre en demandant grâce pour ceux dont l'entreprise n'a pas été avouée par lui.

Quelquefois on se sert (et surtout en semblables occasions) de gens sans conséquence. J'en connais un qui n'est de nulle conséquence, et que même quelquefois vous appelâtes inconséquent. Il serait prêt à obéir à des ordres positifs, sans répondre du succès ; mais assurément il ne hasarderait rien sans un commandement exprès. Il se souvient qu'il eut le bonheur d'obtenir la liberté de quelques officiers suisses pris à la journée de Rosbach. Il ne se flatte pas d'être toujours aussi heureux ; mais il est plus ennemi du froid que des mauvais vers, et tient que des Français sont très-mal à leur aise en Sibérie.

Il attend donc les ordres de monseigneur le maréchal, supposé qu'il veuille lui en donner de la part du ministre des affaires étrangères, ou de celui de la guerre. Oserais-je, monseigneur, vous demander ce que vous pensez du procès de M. de Morangiés? Il court dans Paris la copie d'une lettre de moi sur cette affaire [1] : cette copie est fort infidèle, et celui qui l'a divulguée n'est pas discret. Quoi qu'il en soit, je me mets aux pieds de mon héros avec soumission profonde.

8555.— A M. LE COMTE D'ARGENTAL [2].

3 juin 1772.

Voyez, mon cher ange, sur cette lettre, qui n'est pas encourageante, ce que doit faire ce jeune avocat dont on prétend que

1. La lettre à Marin, 8530.

2. Cette lettre est écrite au dos de la lettre du censeur Marin à Voltaire, n° 8552. Même source, par conséquent.

je suis le conseil. Les soldats de Corbulon sont en grand nombre; il eût été avantageux d'avoir un maréchal de France à la tête de notre petite armée. Mais j'ai peur qu'il n'ait aucune envie de combattre pour nous. Vous êtes un général expérimenté, vous déciderez s'il faut livrer bataille, ou faire une honorable retraite.

Je vous dirai sans figure de rhétorique qu'il ne sera pas difficile d'ôter tous les traits qui pourraient fournir des allusions et servir de prétexte à la méchanceté de nos adversaires. La pièce est d'ailleurs fort différente de l'exemplaire que le procureur général de Lyon envoie à monsieur le chancelier. De plus, on peut corriger en quinze jours ce qu'on a fait en huit. La jeunesse est active, et quand elle est docile, elle mérite protection. Vous me ferez grand plaisir de me dire ce que le public pense de la pièce du comte de Morangiés à laquelle, je m'intéresse.

La tragédie de Strousée ou Struensée, m'a bien autrement affecté. J'avais obligation à ce petit maître, médecin et premier ministre. Mais la Pologne m'attache encore davantage ; la catastrophe sera belle ; la péripétie des officiers welches pris par les Russes ne sera pas agréable.

Je me mets toujours à l'ombre des ailes de mes anges. V.

N. B. J'ai été un peu piqué de la lettre de Marin ; je viens de lire les cinq actes à mes convives ; c'est un tour de force. Si la pièce est jouée comme je l'ai lue, je réponds du plus grand succès, malgré la cabale.

8556. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 5 juin.

Vous me parlez, madame, de philosophie pratique : parlez-moi de santé pratique. La disposition des organes fait tout ; et malgré le sot orgueil humain, malgré les petites vanités qui se jouent de notre vie, malgré les opinions passagères qui entrent dans notre cervelle, et qui en sortent sans savoir ni pourquoi ni comment, la manière dont on digère décide presque toujours de notre manière de penser, témoin *Jean qui pleure et qui rit*[1], qui a couru tout Paris, et que vous n'avez probablement point lu.

1. Tome IX, page 556.

M. de Gleichen m'a paru digérer fort mal. Je crois qu'il n'approuve guère le style du théâtre danois. J'étais très-malade quand il vint dans mon ermitage. J'ai peur qu'en qualité de ministre accoutumé aux cérémonies, il n'ait été un peu choqué de ma rusticité. Je laisse faire aux dames les honneurs de ma retraite champêtre ; c'est à elles à voir si les lits sont bons, et si on a bien fait mousser le chocolat de *messieurs* à leur déjeuner.

M. de Schomberg a paru pardonner à mes mœurs agrestes. Je souhaite que les Danois soient aussi indulgents que lui. De tous ceux qui ont passé par Ferney, c'est la sœur de M. de Cucé [1] dont j'ai été le plus content, car c'est à elle que je dois de n'avoir pas perdu entièrement les yeux. Elle me donna d'une drogue qui ne m'a pas guéri, mais qui m'a beaucoup soulagé. Je voudrais bien qu'il y eût des recettes pour votre mal comme pour le mien. Nous avons à Genève un physicien qui électrise parfaitement le tonnerre; il a voulu électriser aussi un homme qui a une goutte sereine, mais il n'y a pas réussi. A l'égard du tonnerre, c'est une bagatelle ; on l'inocule comme la petite vérole. Nous nous familiarisons fort, dans notre siècle, avec tout ce qui faisait trembler dans les siècles passés. Il est prouvé même, généralement parlant, que chez les nations policées on vit un peu plus longtemps qu'on ne vivait autrefois. Je vous en fais mon compliment, si c'en est un à faire. Je vois bien qu'il est si doux de vivre avec votre grand'maman que vous aimez encore la vie, malgré tout le mal que vous en dites souvent avec tant de raison. C'est un rossignol que vous êtes allée entendre chanter dans sa belle cage. Je conçois très-bien qu'on soit heureux quand on a, comme dit le Guarini :

Lieto nido, esca dolce, aura cortese.

Mais lorsque avec ces avantages on est aimé, respecté de l'Europe, et qu'on possède un génie supérieur, on doit être content. Le moyen de n'être pas au-dessus de la fortune, quand on est si fort au-dessus des autres!

J'ai un peu besoin, moi chétif, de cette philosophie dont vous me parlez. De tous les établissements que j'ai faits dans mon désert, il ne me restera bientôt plus que mes vers à soie. On a chicané mes artistes, qui envoyaient des montres en Amérique, à Constantinople, et à Pétersbourg. Le commerce qu'ils

1. Mme de Boisgelin ; voyez lettre 8278.

entreprenaient était immense, et faisait entrer en France beaucoup d'argent. C'était un plaisir de voir mon abominable village changé en une jolie petite ville, et de nombreux artistes étrangers, devenus Français, bien logés et faisant bonne chère avec leurs familles dans de jolies maisons de pierres de taille que je leur avais bâties. La protection d'un grand homme[1] avait fait ce miracle, qui va se détruire. Il faudra que je dise, comme le bon homme Job : Je suis sorti tout nu du sein de la terre, et j'y retournerai tout nu[2]; mais remarquez que Job disait cela en s'arrachant les cheveux et en déchirant ses habits. Moi, je ne m'arrache pas les cheveux, parce que je n'en ai point, et je ne déchire point mes habits, parce que par le temps qui court il faut être économe.

Adieu, madame; faisons tous deux comme nous pourrons. Vogue la pauvre galère! Pensez fortement et uniformément, et conservez-moi vos bontés; vous savez combien elles me sont chères.

8557. — A M. D'OGNY[3].

A Ferney, 5 juin.

On m'a fait voir une lettre de M. Fabry, subdélégué de l'intendance à Gex, et votre fermier des postes à Versoy. Il se plaint que ma colonie ait envoyé des boîtes par la poste sans les faire taxer; mais sans doute il ignore, monsieur, les bontés dont vous m'honorez; et d'ailleurs il sait que le port d'aucun paquet n'est payé par celui qui le dépêche, mais par celui qui le reçoit.

De plus, ma colonie n'a jamais envoyé de petites caisses de montres qu'à vous, monsieur, qui avez daigné le souffrir, et à Lyon, selon la permission que lui avait donnée M. le duc de Choiseul, permission que vous n'avez jamais révoquée.

Sans ces bontés, il serait impossible à mes artistes d'envoyer leurs ouvrages en France et dans les pays étrangers; ils seraient forcés de déserter le lieu de leur établissement. Je leur ai prêté cent mille francs sans aucun intérêt, et je leur ai bâti des maisons pour cent quatre mille francs; ils ne peuvent me payer que par leur travail. Ce travail journalier est utile à l'État, et

1. Le duc de Choiseul.
2. Job, chap. I, v. 21.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

c'est cette considération qui a principalement déterminé votre cœur bienfaisant à me favoriser.

Je n'ose vous adresser de nouveaux paquets sans votre permission ; je me flatte que vous ne cesserez pas de protéger mon établissement, qui n'a subsisté que par les grâces de M. le duc de Choiseul et par les vôtres. J'ai l'honneur d'être, avec la reconnaissance la plus inviolable et la plus respectueuse, votre, etc.

8558. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 8 juin.

Mon héros daigne me mander qu'il va dans son royaume d'Aquitaine. Il y est donc déjà : car mon héros est comme les dieux d'Homère, il va fort vite, et sûrement il est arrivé au moment que j'ai l'honneur de lui écrire. Il a d'autres affaires que celle des *Lois de Minos:* il est occupé de celles de Louis XV.

Je commence par lui jurer, s'il a un moment de loisir, qu'il n'y a pas un mot à changer dans tout ce que je lui ai écrit touchant *la Crète;* et si M. d'Argental lui a donné une très-mauvaise défaite, ce n'est pas ma faute. Pourquoi mentir sur des bagatelles? il ne faut mentir que quand il s'agit d'une couronne ou de sa maîtresse.

Je n'ai point de nouvelles de la Russie : vous pensez bien, monseigneur, qu'on ne m'écrit pas toutes les postes. Ce que je vous ai proposé est seulement d'une bonne âme : je ne cherche point du tout à me faire valoir. Il se pourrait même très-bien que l'on se piquât d'en agir noblement sans en être prié; comme fit l'impératrice Anne à la belle équipée du cardinal de Fleury, qui avait envoyé quinze cents Français contre dix mille Russes, pour faire semblant de secourir l'autre roi Stanislas. Ma destinée est toujours d'être un peu enfoncé dans le Nord. Vous vous en apercevrez quand vous daignerez lire quelques endroits des *Lois de Minos*. Vous verrez bien que le roi de Crète, Teucer, est le roi de Pologne Stanislas-Auguste Poniatowski, et que le grand prêtre est l'évêque de Cracovie; comme aussi vous pourrez prendre le temple de Gortine pour l'église de Notre-Dame de Czenstochova.

J'ai donc la hardiesse de vous envoyer cette facétie, à condition que vous ne la lirez que quand vous n'aurez absolument rien à faire. Vous savez bien qu'Horace, en envoyant des vers à Auguste, dit au porteur : Prends bien garde de ne les présenter que quand il sera de loisir et de bonne humeur.

Si mon héros est donc de belle humeur et de loisir, je lui dirai que Mme Arsène[1] et son charbonnier sont un sujet difficile à manier, et que celui qui en fera un joli opéra-comique sera bien habile[2].

Je prendrai encore la liberté de lui dire que, selon mon petit sens, il faudrait quelque chose d'héroïque mêlé à la plaisanterie. J'ai un sujet[3] qui, je crois, serait assez votre fait; mais je ne sais rien de plus propre à une fête que la *Pandore* de La Borde. La musique m'a paru très-bonne. Vous me direz que je ne m'y connais point : cela peut fort bien être, mais je parierais qu'elle réussirait infiniment à la cour. Vous m'avouerez qu'il est beau à moi de songer aux plaisirs de ce pays-là.

Il faut, dans votre grande salle des spectacles à Versailles, des pièces à grand appareil; *les Lois de Minos* peuvent avoir du moins ce mérite. *Olympie* aussi ferait, je crois, beaucoup d'effet; mais vous manquez, dit-on, d'acteurs et d'actrices : et de quoi ne manquez-vous pas? le beau siècle ne reviendra plus. Il y aura toujours de l'esprit dans la nation; il y aura du raisonné, et malheureusement beaucoup trop, et même du raisonné fort obscur et fort inintelligible; mais, pour les grands talents, ils seront d'autant plus rares que la nature les a prodigués sous Louis XIV. Jouissez longtemps de la gloire d'être le dernier de ce siècle mémorable, et de soutenir l'honneur du nôtre. Vivez heureux, autant qu'on peut l'être en ce pauvre monde et en ce pauvre temps. Vos bontés ajoutent infiniment à la quiétude de ma douce retraite. Mon cœur y est toujours pénétré pour vous du plus tendre respect.

8559. — A M. DE BELLOY.

A Ferney, 8 juin.

Mon cher et illustre confrère, nous avons affaire, vous et moi, à une drôle de nation,

> *Quæ sola* constans in levitate sua est[4].

Elle ressemble à l'Euripe, qui a plusieurs flux et reflux, sans qu'on ait jamais pu en assigner la cause. Il faut en rire.

1. Nom du principal personnage de *la Bégueule*.
2. Voyez une note sur la lettre 8522.
3. Il en reparle dans la lettre 8579.
4. C'est de la Fortune qu'Ovide a dit, livre V des *Tristes*, élégie VIII, vers 18:

> Et tantum constans in levitate sua est.

Puisqu'on s'est déchaîné contre le prince Noir et du Guesclin[1], il est sûr que Caboche réussira. La décadence du goût est arrivée. *Les Lois de Minos* sont un très-faible ouvrage qu'on dit avoir quelque rapport avec *les Druides*, et qui, par conséquent, ne sera point joué. J'en avais fait présent à un jeune avocat. Rien n'était plus convenable à un homme du barreau qu'une tragédie sur les lois. Mais elle n'est bonne qu'à être jouée à la Basoche. Don Pèdre, Transtamare, le prince Noir, du Guesclin, étaient de vrais héros faits pour la cour. Il faut que la cabale ait été bien acharnée pour prévaloir sur ces grands noms, illustrés encore par vous. De tels orages sont l'aveu de votre réputation. On ne s'est jamais avisé de faire du tapage aux pièces de Danchet et de l'abbé Pellegrin. Le vieux proverbe, qu'il vaut mieux faire envie que pitié, vous est très-applicable.

N'ai-je pas ouï dire que vous aviez une pension du roi? Je songe pour vous au solide autant qu'à la gloire, qu'on ne vous ôtera point. Ce n'est pas assez de vivre dans la postérité, il faut vivre aussi pendant qu'on existe. Vos grands talents m'ont attaché véritablement à vous; je souhaite passionnément que vous soyez aussi heureux que vous méritez de l'être; mais vous êtes aussi bon philosophe que bon poëte.

Je vous embrasse de tout mon cœur, sans les vaines cérémonies que de bons confrères doivent mépriser.

8560. — DU CARDINAL DE BERNIS[2]

Rome, le ...

Je ne suis pas trop excusable, mon cher confrère, de n'avoir pas répondu sur-le-champ à votre lettre du mois de mai dernier. *La Bégueule* est fort jolie. Le jeune abbé qui l'a faite a bien profité des leçons de son maître. C'est le seul de vos imitateurs qui ait bien saisi les grâces de votre style. Faites beaucoup d'élèves comme celui-là. Si on retranchait du petit conte quelques expressions un peu trop vives pour un abbé, je n'aurais guère lu de vers plus agréables ni plus philosophiques. Ma nièce, qui avait de la disposition à s'ennuyer aisément, a lu votre conte chevaleresque; elle a été sur-le-champ convertie. Continuez, mon confrère, à faire honneur aux lettres et à votre patrie. Éclairez les hommes en leur apprenant à respecter un frein nécessaire à toute société. Triomphez encore longtemps de la mort et de l'envie, et aimez toujours le plus sincère de vos admirateurs.

1. *Pierre le Cruel*, tragédie de de Belloy, avait été jouée et sifflée le 20 mai.
2. Réponse à la lettre du 2 mai, n° 8533.

8561. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

14 juin.

Tenez, mes anges, comme cela ne m'a coûté qu'une matinée à faire, vous perdrez encore moins de temps à le lire[2]. Mais la *Crète* est plus sérieuse; et tel cerveau qui peut faire une épître en quatre ou cinq heures ne peut quelquefois corriger une scène en quatre ou cinq semaines : il y a des matières rebelles.

Daignez m'envoyer la *Crète* par M. Marin : je la demande telle qu'elle est, raturée, biffée, tronquée, massacrée. Je la renverrai toute musquée. Il y a des choses absolument nécessaires que vous n'avez pas.

On parle d'une jeune Saint-Val[3] qui joue Zaïre mieux que Mlle Gaussin : cela est-il vrai? Elle devrait bien jouer *Olympie* à Fontainebleau. J'ai besoin que l'on me joue; j'ai encore plus besoin de vous voir, avant de mourir.

Ma colonie a reçu de l'argent par M. Constant, et vous remercie.

8562. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juin.

Mon ange ne me mande rien; mais des lutins m'écrivent que la distribution des Crétois a déjà excité la cabale la plus vive, la plus turbulente, la plus agissante, la plus moqueuse, la plus dénigrante, la plus assommante; que Molé, désespéré du passe-droit qu'on lui a fait en ne lui donnant pas la moindre charge en Crète, ameute une trentaine de belles dames, lesquelles ont fait acheter tous les sifflets qu'on a pu trouver encore à Paris. Je vous ai prié, j'ai prié M. de Thibouville de m'envoyer

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. L'*Épître au roi de Suède*, tome X.
3. Mlle de Saint-Val, ou Sainval cadette, venait en effet de jouer avec beaucoup de succès Inès de Castro et Zaïre. Pour obtenir du comité jaloux le droit de débuter, elle déguisa, dit-on, son talent à la répétition. C'était déjà se montrer assez habile comédienne. Mlle Saint-Val était médiocrement jolie ; mais elle avait une voix touchante, un maintien noble et des yeux expressifs. Andromaque, Aménaïde et Monime, étaient ses meilleurs rôles. Elle ne manquait pas d'agrément dans la comédie. C'est à elle que Beaumarchais confia le rôle de la comtesse du *Mariage de Figaro*. Elle resta quinze ans brouillée avec sa sœur aînée, actrice de beaucoup de mérite. Une allusion du parterre les réconcilia publiquement, et cette scène imprévue ne fut pas la moins applaudie de la pièce qu'elles jouaient. Mlle Saint-Val est morte en 1839, à plus de quatre-vingts ans. (A. F.)

sans délai cette pauvre Crète; elle est déjà blessée à mort par la police : elle mourra des mains de Dauberval, de Monvel, de Dalainval, de Clavareau, de Bagnoli, et de Belmont; mais je ne veux pas être complice de sa mort. Je vous demande, avec la plus vive instance, d'avoir la bonté de me renvoyer la pièce sur-le-champ par Marin, qui la contre-signera, et je la renverrai tout de suite avec les changements qui sont prêts. Ces changements sont d'une nécessité absolue. Il est triste que le champ de bataille soit à cent trente lieues du pauvre général. Vous savez ce qui arriva à l'armée de M. de Belle-Isle, pour avoir voulu la commander de loin[1].

Je me mets à l'ombre de vos ailes; mais écrivez-moi donc. Vous avez dû recevoir un petit paquet de moi par Marin.

8563. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 juin.

Non, je ne puis croire ce comble d'iniquité; non, il n'est pas possible que mes anges abandonnent la Crète à tant d'horreurs, et qu'ils laissent plaider la cause sans que les avocats soient préparés. J'ai déjà mandé que ce pauvre diable d'avocat Duroncel travaillait comme Linguet à mettre plus d'ithos et de pathos dans son plaidoyer, et à prévenir toutes les objections de ses adversaires. Jugez-en par ces vers-ci, qui expliquent précisément quelle était l'espèce de pouvoir d'un roi de Crète :

> Minos *fut despotique, et laissa pour* partage
> *Aux rois ses successeurs* un pompeux esclavage,
> Un titre, un vain éclat, le nom de majesté,
> L'appareil du pouvoir, et nulle autorité.
>
> (*Les Lois de Minos*, acte I, scène I.)

Tout ce qui pourrait fournir aux méchants des allusions impies sur les prêtres, ou quelques allégories audacieuses contre les parlements, est ou adouci ou retranché avec toute la prudence dont un avocat est capable. Enfin tous les emplâtres sont prêts, et on les appliquera sur-le-champ aux blessures faites par les ciseaux de la police. Il n'est donc pas possible, encore une

1. En 1742, le maréchal de Belle-Isle, envoyé à la diète d'élection en qualité d'ambassadeur extraordinaire, avait conservé le commandement de l'armée de Bohême, et quelques échecs furent essuyés par l'armée française.

fois, que des anges gardiens, des anges consolateurs, exposent aux sifflets du barreau un plaidoyer auquel on travaille tous les jours. Ils ne sont pas capables d'une telle diablerie. Ils me renverront par Marin le plaidoyer de Duroncel, tel qu'il a été estropié à la police, et on le renverra par la même voie.

Toutes les nouvelles font l'éloge de Mlle Sainval la cadette. Je supplie instamment mes anges de faire une forte brigue pour lui faire jouer *Olympie* à Fontainebleau. J'ai mes raisons pour cela, mais des raisons si fortes, si touchantes, si convaincantes, que, si mes anges les savaient, ils les préviendraient avec la bonté la plus empressée. Je n'ai point de nouvelles de M. le maréchal de Richelieu, et je ne sais quand il revient.

Que dites-vous du procès de la veuve Véron[1]?

8564. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[2].

22 juin.

J'ai reçu enfin deux consolations de mon cher ange, du 15 et du 16. Vous savez que l'avocat polonais, qui d'abord avait été pour l'impression de son *factum*[3], et qui s'était ensuite réservé pour l'audience, voulait absolument différer cette audience même; vous savez avec quel zèle il retravaillait son mémoire. Il est infiniment soulagé d'apprendre vos sages résolutions, et il vous supplie de vouloir bien lui renvoyer le *factum*, tel qu'on devait le prononcer en dernier lieu après avoir passé par l'étamine des réviseurs. Vous avez été véritablement ange gardien dans toute cette affaire, et vous mettrez le comble à vos bontés en me renvoyant sans délai ce *factum*, auquel on aura tout le temps de travailler.

Je réponds à la lettre du 16 que je suis comme un homme mort, dont chacun s'approprie les meubles et en fait ce qu'il veut. Figurez-vous qu'on fait actuellement quatre éditions de mes sottises, sans que je m'en mêle, sans qu'on me consulte. Les Cramer mêmes ont inséré dans leur recueil bien des choses qui ne sont pas de moi : on me mutile, on m'estropie à Paris et dans le pays étranger. Je n'avais envoyé qu'à M. le maréchal de Richelieu *les Cabales*, apparemment quelqu'un de ses secrétaires s'en est emparé. On me mande qu'on les a imprimées indignement : c'est ma destinée; il faut la subir.

1. Partie adverse du comte de Morangiès; voyez tome XXVIII, page 479.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Il s'agit des *Lois de Minos*.

Lekain m'écrit qu'il pourra venir au mois de septembre; il sera le très-bien venu et le très-bien reçu, et il pourra gagner quelque argent à la Comédie de Genève. S'il veut jouer *Tancrède*, *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, *Sémiramis*, etc., il trouvera des actrices qui pourront un peu le seconder.

Vous ne me parlez point de la mort de Mme la duchesse d'Aiguillon. Vous ne me dites point si M. le maréchal de Richelieu revient, et vous ne me dites point qui a l'administration de la Corse. Tout cela n'eût coûté qu'un mot dans votre aimable lettre; mais, je vous en prie, envoyez-moi le plaidoyer de notre avocat.

Je suis toujours tendrement attaché à vos deux amis[1] qui sont à la campagne. Je suis fort aise d'y être aussi, mais fort fâché d'être si loin de vous. Je me mets toujours à l'ombre des ailes de mes anges. M. de Thibouville ne m'écrit point. Mais, au nom de Dieu, envoyez-moi la pièce par Marin.

8565. — A M. THIERIOT.

Ferney, 22 juin.

Mon cher et ancien ami, j'apprends que vous avez été malade d'un asthme assez violent; mais en même temps je suis consolé en apprenant que vous vous portez mieux. Je vous regarde comme un jeune homme, en comparaison de moi, et je sais que la jeunesse a bien des ressources.

J'apprends aussi que vous voulez faire imprimer *le Dépositaire*[2]; mais vous n'en avez qu'une détestable copie, et vous ne savez pas qu'il a déjà été imprimé deux fois dans le pays étranger. Je vous en envoie une édition dont vous ferez tout ce qu'il vous plaira, ou plutôt tout ce que vous pourrez : cela pourra vous amuser. Nous devons nous borner, vous et moi, aux seuls amusements; c'est notre principale et unique affaire dans cette courte vie. Je crois que vous êtes toujours le nouvelliste de la Prusse. On me mande d'étranges choses de ce pays-là.

Vous demandez *les Cabales*[3], on dit qu'on en a fait une détestable édition, et que cette badinerie est entièrement défigurée. Je vous en enverrai une copie correcte.

1. Choiseul et Praslin. (G. A.)
2. Tome VI, page 391.
3. Voyez cette satire, tome X.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Ayez soin de votre santé.

8566. — A M. LEKAIN.

22 juin.

Mon cher ami, le vieux malade de Ferney et Mme Denis seront charmés de vous revoir, et les Genevois le seront de vous entendre. Il est bien triste que ce ne soit que dans trois mois. Nous compterons tous les moments jusqu'à votre apparition; soyez sûr que, quand vous viendrez, vous vous trouverez entre les applaudissements et l'amitié.

Je vous embrasse, mon cher ami, de tout mon cœur. V.

8567. — A M. JEAN SCHOUVALOW.

Ferney, par Genève, le 27 juin.

Monsieur, je ne pouvais jamais recevoir une lettre plus agréable ni mieux présentée que celle dont M. le prince Golitzin m'a honoré de la part de Votre Excellence; il m'a fait l'honneur de coucher dans mon petit ermitage. L'avantage de voir un de vos neveux m'a fait presque oublier ma vieillesse et tous les maux qui l'accablent. Il ne me manquait que de faire ma cour à monsieur son oncle pour être entièrement consolé. Je trouve M. le prince Golitzin bien bon de quitter Rome pour Genève. Il quitte le sein des beaux-arts pour des écoles un peu sèches. Mais son esprit embellira toutes les sciences auxquelles il voudra s'appliquer. Tout malade que je suis, j'ai vu combien il est aimable. Il a fait la conquête de toutes les dames qui étaient chez moi. Je n'ai jamais senti une plus douce consolation que quand il m'a dit que vous pouviez passer par nos frontières de la Suisse. Il y a bien longtemps que vous êtes absent d'une patrie qui se couvre tous les jours de gloire. Je suis trop heureux de me trouver sur votre route, et de vous renouveler le sincère respect et l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, pour le peu de temps que j'ai encore à vivre, etc.

8568. — A M. DE LA HARPE.

Juillet.

Vous n'êtes pas, monsieur, le seul à qui l'on ait attribué les vers d'autrui. Il y a eu, de tout temps, des pères putatifs d'enfants qu'ils n'avaient pas faits.

M. d'Hannetaire[1], homme de lettres et de mérite, retiré depuis longtemps à Bruxelles, se plaint à moi, par sa lettre du 6 juin, qu'on ait imprimé sous mon nom[2] une épître en vers qu'il revendique. Elle commence ainsi :

En vain en quittant ton séjour,
Cher ami, j'abjurai la rime;
La même ardeur encor m'anime,
Et semble augmenter chaque jour.

Il est juste que je lui rende son bien, dont il doit être jaloux. Je ne puis choisir de dépôt plus convenable que celui du *Mercure*, pour y consigner ma déclaration authentique que je n'ai nulle part à cette pièce ingénieuse, qu'on m'a fait trop d'honneur, et que je n'ai jamais vu ni cet ouvrage, ni M. de M... auquel il est adressé, ni le recueil où il est imprimé. Je ne veux point être plagiaire, comme on le dit dans *l'Année littéraire*. C'est ainsi que je restituai fidèlement, dans les journaux, des vers d'un tendre amant pour une belle actrice de Marseille[3]. Je protestai, avec candeur, que je n'avais jamais eu les faveurs de cette héroïne. Voilà comme à la longue la vérité triomphe de tout. Il y a cinquante ans que les libraires ceignent tous les jours ma tête de lauriers qui ne m'appartiennent point. Je les restitue à leurs propriétaires dès que j'en suis informé.

Il est vrai que ces grands honneurs, que les libraires et les curieux nous font quelquefois, à vous et à moi, ont leurs petits inconvénients. Il n'y a pas longtemps qu'un homme qui prend le titre d'avocat, et qui divertit le barreau, eut la bonté de faire mon testament et de l'imprimer. Plusieurs personnes, dans nos provinces et dans les pays étrangers, crurent en effet que cette belle pièce était de moi ; mais comme je me suis toujours déclaré contre les testaments attribués aux cardinaux de Richelieu, de Mazarin et d'Albéroni, contre ceux qui ont couru sous les noms des ministres d'État Louvois et Colbert, et du maréchal de Belle-Isle, il est bien juste que je m'élève aussi contre le mien, quoique je sois fort loin d'être ministre. Je restitue donc à M. Marchand, avocat en parlement, mes dernières volontés,

1. Jean-Nicolas Servandoni d'Hannetaire, né en 1719, mort en 1780, auteur et acteur.

2. Dans le tome VIII de l'*Évangile du jour*, page 55, l'épître que réclame d'Hannetaire est imprimée sans nom d'auteur, mais presque toutes les pièces qui composent ce volume sont de Voltaire.

3. Voyez lettre 7726.

qui ne sont qu'à lui [1]; et je le supplie au moins de vouloir bien regarder cette déclaration comme mon codicille.

En attendant que je le fasse mon exécuteur testamentaire, je dois, pendant que je suis encore en vie, certifier que des volumes entiers de lettres imprimées sous mon nom [2], où il n'y a pas le sens commun, ne sont pourtant pas de moi.

Je saisis cette occasion pour apprendre à cinq ou six lecteurs, qui ne s'en soucient guère, que l'article MESSIE [3] imprimé dans le grand *Dictionnaire encyclopédique*, et dans plusieurs autres recueils, n'est pas mon ouvrage, mais celui de M. Polier de Bottens, qui jouit d'une dignité ecclésiastique dans une ville célèbre [4], et dont la piété, la science et l'éloquence, sont assez connues. On m'a envoyé depuis peu son manuscrit, qui est tout entier de sa main.

Il est bon d'observer que, lorsqu'on croyait cet ouvrage d'un laïque, plusieurs confrères de l'auteur le condamnèrent avec emportement; mais quand ils surent qu'il était d'un homme de leur robe, ils l'admirèrent. C'est ainsi qu'on juge assez souvent, et on ne se corrigera pas.

Comme les vieillards aiment à conter, et même à répéter, je vous ramentevrai qu'un jour les beaux esprits du royaume (et c'étaient le prince de Vendôme, le chevalier de Bouillon, l'abbé de Chaulieu, l'abbé de Bussy, qui avait plus d'esprit que son père, et plusieurs élèves de Bachaumont, de Chapelle, et de la célèbre Ninon) disaient à souper tout le mal possible de Lamotte-Houdard. Les fables de Lamotte venaient de paraître : on les traitait avec le plus grand mépris; on assurait qu'il lui était impossible d'approcher des plus médiocres fables de La Fontaine. Je leur parlai d'une nouvelle édition de ce même La Fontaine, et de plusieurs fables de cet auteur qu'on avait retrouvées. Je leur en récitai une; ils furent en extase; ils se récriaient. « Jamais Lamotte n'aura ce style, disaient-ils; quelle finesse et quelle grâce! on reconnaît La Fontaine à chaque mot. » La fable était de Lamotte [5].

1. Voyez tome XX, page 200.

2. Les deux volumes publiés en 1765 et 1766, par Robinet; voyez tome XXV, page 579.

3. Voyez tome XX, page 62.

4. Lausanne.

5. Voltaire oublie ici de conter que les convives du prince de Vendôme s'étant fait répéter la fable, la trouvèrent détestable. Pareil tour fut joué à Voltaire en 1765, à Ferney. La Harpe lui ayant récité la plus belle strophe de l'ode sur la

Passe encore lorsqu'on ne se trompe que sur de telles fables; mais lorsque le préjugé, l'envie, la cabale, imputent à des citoyens des ouvrages dangereux; lorsque la calomnie vole de bouche en bouche aux oreilles des puissants du siècle; lorsque la persécution est le fruit de cette calomnie : alors que faut-il faire? cultiver son jardin comme Candide.

8569. — A M. D'ALEMBERT.

1er juillet.

« J'en appelle aux étrangers qui ont poussé les hauts cris, qui ont répété, après des Français, *que nous étions une nation frivole qui savait rouer et ne savait pas combattre*. Qui a donné le plus grand scandale, ou un enfant indiscret, ou des juges qui le font périr dans les plus affreux supplices? La mort de l'infortuné chevalier de La Barre est un bien plus grand crime que celle de Calas. Au moins, dans celle-ci, un juge peut alléguer d'avoir été séduit par des présomptions et par le cri public; dans celle-là, c'est une indécence punie comme le prétendu parricide de Toulouse.

« Obscurs fanatiques, qui du fond de vos tanières, où vous rongez les os et sucez le sang des sages, apprenez à l'univers que vous êtes les colonnes des mœurs et du culte; phraseurs mitrés ou sans mitres, avec un capuchon ou sans capuchon, quand cesserez-vous de faire des homélies sur la charité, pour apprendre que c'est au bourreau d'instruire, et non pas au savant? »

Voilà, mon cher philosophe, ce qui a été prononcé à Cassel le 8 d'avril[1], en présence de monsieur le landgrave, de six princes de l'Empire, et de la plus nombreuse assemblée, par un professeur en histoire que j'ai donné à monseigneur le landgrave. J'espère qu'il ne lui arrivera pas la même chose qu'à l'abbé Audra. On peut chez vous faire pendre des philosophes, mais la philosophie subsistera toujours.

Virtutem videant, intabescantque relicta[2].

mort de J.-B. Rousseau, sans lui dire qu'elle était de Lefranc de Pompignan, Voltaire la trouva admirable; mais il continua d'en parler de la même manière, après avoir su de qui elle était, et se l'être fait répéter. (Cl.)

1. Par Mallet Du Pan, dans son *Discours de l'influence de la philosophie sur les lettres*; voyez lettre 8528.

2. Perse, satire III, vers 38.

M. Marmontel vous a-t-il montré *les Systèmes?* Quel profane a si cruellement estropié *les Cabales?*

C'était un bizarre effet de la destinée, qui préside au petit comme au grand, qu'on travaillât en même temps à Paris et à Ferney au sujet des *Druides*[1], sous des noms différents, et qu'on fît les mêmes difficultés à ces deux ouvrages.

Il faut que les Français écrivent, et que l'étranger les imprime.

Le parti est pris d'écraser les lettres.

Tenez-vous bien. Adieu, Platon; vivez chez vos barbares.

8570. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 juillet.

Mon héros, je reçois de votre grâce une lettre qui m'enchante. Elle me fait voir qu'au bout de cinquante ans vous avez daigné enfin me prendre sérieusement. Je vois que notre doyen, quand il veut s'en donner la peine, est le véritable protecteur des lettres; mais ce que vous avez la bonté de me dire sur la perte que vous avez faite a pénétré mon cœur. J'avais déjà pris la liberté de vous ouvrir le mien. Je sentais combien vous deviez être affligé, et à quel point il est difficile de réparer de tels malheurs. Je vous plaignais en vous voyant rester presque seul de tout ce qui a contribué aux agréments de votre charmante jeunesse. Tout est passé, et on passe enfin soi-même pour aller trouver le néant, ou quelque chose qui n'a nul rapport avec nous, et qui est par conséquent le néant pour nous.

Je souhaite passionnément que les affaires et les plaisirs vous distraient longtemps.

La bonté avec laquelle vous vous êtes occupé de la Crète[2] a été pour vous un moment de diversion. Vos réflexions sont très-justes; et quoique cet ouvrage ait beaucoup plus de rapport à la Pologne qu'à la France, cependant il est très-aisé d'y trouver des allusions à nos anciens parlements et à nos affaires présentes. Il ne faut pas laisser le moindre prétexte à ces allégories désagréables, et c'est à quoi j'ai travaillé, à la réception de la belle lettre dont vous m'avez honoré. Il y a même beaucoup encore à faire dans le dialogue et dans la versification, pour que la pièce soit

1. Voyez page 35.
2. C'est en Crète qu'est la scène des *Lois de Minos*.

digne d'être protégée par monseigneur le maréchal de Richelieu.

Notre doyen sait de quelle difficulté il est d'écrire à la fois raisonnablement et avec chaleur, de ne pas dire un mot inutile, de mêler l'harmonie à la force, d'être aussi exact en vers qu'on le serait dans la prose la plus châtiée. On peut remplir ces devoirs dans cinq ou six vers; mais il n'a été donné qu'à Jean Racine d'en faire des centaines de suite qui approchent de la perfection; tout le reste est plein de boue, et les fautes fourmillent au milieu des beautés.

Il ne faut pourtant pas se décourager. Il faut qu'à mon âge je tâche de faire voir qu'il y a encore des ressources, et que ceux qui sont nés lorsque Racine et Boileau vivaient encore, lorsque Louis XIV tenait encore sa brillante cour, lorsque madame la dauphine de Bourgogne commençait à donner les plus grandes espérances, lorsque la France donnait le ton à toutes les nations d'Europe, conservent encore quelques étincelles de ce feu qui nous animait.

Je vous demande en grâce de ne pas laisser sortir de vos mains ma pauvre Crète, jusqu'à ce que j'aie épuisé tout mon savoir-faire.

Pour vous parler des prisonniers français[1] qui se sont beaucoup plus signalés que les Crétois, je vous dirai que je me flatte toujours qu'ils seront reçus magnifiquement à Pétersbourg, qu'on y étalera toute la pompe de la puissance, tout l'éclat de la victoire, et toute la galanterie d'une femme de beaucoup d'esprit. On ne peut mieux réparer la petite fredaine dont vous parlez, et vous m'avouerez que cette fredaine a produit les plus grandes choses. Si vous étiez encore au mois d'auguste dans votre royaume, je vous supplierais de vous y faire donner *les Crétois* bien corrigés. Le vieux malade aura l'honneur de vous en dire davantage une autre fois; il est à vos pieds avec le plus tendre respect.

8571. — A M. L'ABBÉ DU VERNET.

A Ferney, juillet.

Il y a, monsieur, trop de miracles et trop de vers dans ce monde; mais il n'y a jamais trop d'une prose aussi agréable que la vôtre. Le solitaire octogénaire vous prie, monsieur, de lui faire avoir l'*Épître de Boileau*[2], dont on lui a tant parlé et qu'il

1. Faits en Pologne.
2. Voyez lettre 8530.

n'a jamais vue. Vous pourriez la lui envoyer sous le contre-seing de M. de Sauvigny, dont vous vous êtes servi quelquefois.

Ce n'est point contre les *Questions sur l'Encyclopédie* que M. l'évêque de Tréguier[1] devrait être en colère, mais contre ceux qui ont abusé de son nom pour imprimer une *Lettre de Jésus-Christ*. Je ne doute pas que Jésus-Christ n'ait écrit cette lettre; mais, dans les règles de l'honnêteté, on ne publie jamais les lettres d'un homme sans sa permission. A l'égard des miracles que vous avez vus à Paris chez un cabaretier, rue des Moineaux, ces messieurs sont dans l'habitude d'en faire tous les jours depuis les noces de Cana, et les convulsionnaires en ont fait pendant vingt ans de suite dans les cabarets et dans les cimetières.

8572. — A M. LE COMTE DE MORANGIÉS.

A Ferney, 6 juillet.

Monsieur, l'auteur de l'*Essai sur les Probabilités*[2] devait être absolument impartial. Il n'en était pas moins convaincu de la scélératesse de vos adversaires. Son indignation contre eux augmentait encore par le souvenir des bontés que madame votre grand'mère avait eues pour lui et pour toute sa famille. La justice de votre cause me paraît démontrée. Vous n'avez contre vous que la malheureuse facilité d'avoir fait des billets pour une somme très-considérable à des fripons qui se servent avantageusement de ces armes que vous leur avez fournies. Je suis persuadé que si cette affaire était restée entre les mains de M. de Sartine[3], il y a longtemps que tout aurait été pleinement éclairci. Je crains que vos preuves ne périssent avec le temps, et que vous ne restiez chargé de ces billets funestes. C'est encore un grand malheur pour vous, monsieur, d'avoir voulu évoquer cette affaire au conseil, comme si vous vous étiez défié de la justice du parlement, auquel elle ressortit de droit. Je ne doute pas que vous ne rassembliez avec la plus grande diligence tout ce qui peut vous servir dans une conjoncture aussi importante et aussi épineuse. On vient de juger à Lyon une affaire à peu près semblable : le porteur des billets exigibles a été condamné aux galères.

M. Marin m'a mandé qu'il avait vu chez M. de Saluces un do-

1. Voyez, tome XX, la seconde section de l'article SUPERSTITION, qui faisait partie de la huitième partie des *Questions sur l'Encyclopédie*.

2. Tome XXVIII, page 495.

3. Lieutenant général de police; voyez tome XLI, page 241.

mestique qui était chez vous le jour même que Du Jonquay prétend y avoir fait ses treize incroyables voyages. Pour peu que vous ayez encore un autre témoin, je pense que vous parviendrez aisément à découvrir la friponnerie aux yeux de la justice, d'autant plus que ce sont des témoins nécessaires, quoiqu'ils vous aient appartenu. Il me paraît aussi bien important que vous détruisiez je ne sais quelles accusations intentées contre vous par l'avocat Lacroix, pages 12 et 18 de son Mémoire[1]. Si ces accusations ne sont pas fondées, il vous doit une réparation authentique. J'ai un neveu[2], doyen des conseillers-clercs du parlement, qui ne sera pas votre juge, parce que la cause est au criminel; mais il a beaucoup de crédit dans son corps. Il viendra passer les vacances à Ferney : je lui parlerai fortement, et s'il peut vous rendre service, ce sera m'en rendre un très-essentiel. Nous avons ici un parent[3], ancien capitaine de cavalerie, qui a eu l'honneur de servir avec vous, et qui est de votre province : il prend, comme moi, un intérêt très-vif à votre procès. Les raisons qui m'ont frappé ont fait sur lui la même impression. Le fond de l'affaire ne doit laisser aucun doute à quiconque a le sens commun. Il est bien triste que vous ayez à combattre des formes qui l'emportent si souvent sur le fond; mais je me flatte que les formes mêmes vous seront favorables, quand vous aurez discuté judiciairement tous les faits : c'est de quoi il s'agit; vous n'épargnerez rien pour réparer votre seul tort, qui est celui d'une confiance trop aveugle. Constatez bien vos preuves, vous avez un avocat intelligent et actif, dont l'éloquence ne peut plus rien ici. Il n'est plus question de probabilités; il faut des faits, il faut des interrogatoires; il faut parvenir à des démonstrations qui forcent les juges à déclarer vos billets nuls, et à punir ceux qui vous les ont extorqués. Je vous plains infiniment, monsieur; mais quand vous auriez le malheur de perdre votre procès, je ne vous en respecterais pas moins.

C'est avec ce respect bien véritable que j'ai l'honneur, etc.

1. Page 12 de sa *Réponse à l'imprimé du comte de Morangiés,* Delacroix rappelle un acte sous seing-privé du 29 novembre 1771, entre le comte et la veuve Jolliot pour transaction relativement à une montre garnie de diamants et deux bracelets entourés de brillants sur lesquels, à l'instant de la mort de la demoiselle Jolliot, sa maîtresse, le comte avait porté la main. A la page 18, il est question d'un billet de 1,090 livres que le comte avait refusé de payer, répondant au protêt n'en avoir jamais reçu la valeur, et l'avoir seulement confié pour être négocié.

2. L'abbé Mignot.

3. Le marquis de Florian; voyez tome XXIX, page 65.

8573. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 juillet.

Je fais depuis vingt ans, madame, en petit dans ma chaumière, ce que votre grand'maman fait avec tant d'éclat dans son palais délicieux. Je vous imite aussi en parlant d'elle et de son respectable mari, et en leur étant tendrement attaché, quoi qu'ils en disent; et une preuve que je ne change point, c'est que je suis chez moi. Mme de Saint-Julien, qui a daigné faire cent trente lieues pour me venir voir dans mon ermitage, pourrait vous en dire des nouvelles. Je finirai par m'en tenir à ma bonne conscience, et à souffrir en paix qu'on ne me croie pas.

Savez-vous qu'il paraît deux petits volumes de *Lettres de madame de Pompadour*[1]? Elles sont écrites d'un style léger et naturel, qui semble imiter celui de Mme de Sévigné. Plusieurs faits sont vrais, quelques-uns faux, peu d'expressions de mauvais ton. Tous ceux qui n'auront pas connu cette femme croiront que ces lettres sont d'elle. On les dévore dans les pays étrangers. On ne saura qu'avec le temps que ce recueil n'est que la friponnerie d'un homme d'esprit qui s'est amusé à faire un de ces livres que nous appelons, nous autres pédants, *pseudonymes*. Il y a bien des gens de votre connaissance qui ne seront pas contents de ce recueil: ils y sont extrêmement maltraités, à commencer par son frère; mais dans un mois on n'en parlera plus. Tout cela s'engloutit dans le torrent des sottises dont on est inondé.

Vous voulez que je vous envoie les miennes; vous en aurez. On a imprimé à Paris *les Cabales, la Bégueule, Jean qui pleure et qui rit:* on les a cruellement défigurés. Je vous en ferai tenir, dans quelques semaines, une petite édition, avec des notes très-instructives pour la jeunesse qui veut être philosophe.

Je crois votre M. de Gleichen à Spa, où il y a grande compagnie. Sa santé est bien mauvaise, et les révolutions du Danemark ne la rétabliront pas. Il faisait un peu le mystérieux à Ferney, mais son mystère était qu'il ne savait rien. Toute cette aventure est bien horrible et bien honteuse. Gardez-vous d'ailleurs d'aimer trop les étrangers: leurs amitiés sont, comme eux, des

1. Les *Lettres de madame la marquise de Pompadour* sont de M. Barbé-Marbois, aujourd'hui (1834) premier président de la cour des comptes; elles ont eu plusieurs éditions, sur lesquelles on peut consulter la seconde édition du *Dictionnaire des ouvrages anonymes, par A.-A. Barbier*, n° 10058. (B.)

oiseaux de passage. Formont valait mieux. Il n'y a que les gens peu répandus qui sachent aimer.

Adieu, madame ; je suis très-peu répandu.

8574. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Péterhof, le 25 juin-6 juillet 1772.

Monsieur, je vois avec plaisir, par votre lettre du 29 mai, que mes noisettes de cèdres vous sont parvenues : vous les sèmerez à Ferney; j'en ai fait autant ce printemps à Tsarskoé-Sélo. Ce nom vous paraîtra peut-être un peu dur à prononcer; c'est, cependant, un endroit que je trouve délicieux, parce que j'y plante et y sème. La baronne de Thunder-ten-tronckh trouvait bien son château le plus beau des châteaux possibles[2]. Mes cèdres sont déjà de la hauteur d'un petit doigt; que font les vôtres? J'aime à la folie présentement les jardins à l'anglaise, les lignes courbes, les pentes douces, les étangs en forme de lacs, les archipels en terre ferme, et j'ai un mépris profond pour les lignes droites. Je hais les fontaines qui donnent la torture à l'eau pour lui faire prendre un cours contraire à sa nature; en un mot, l'anglomanie domine dans ma plantomanie.

C'est au milieu de ces occupations que j'attends tranquillement la paix. Mes ambassadeurs sont à Yassi depuis six semaines, et l'armistice pour le Danube, la Crimée, la Géorgie, et la mer Noire, a été signé le 19 mai, vieux style, à Giurgevo. Les plénipotentiaires turcs sont en chemin; faute de chevaux en delà du Danube, leurs équipages sont traînés par la race du dieu Apis. Après chaque campagne, j'ai fait proposer la paix à ces messieurs; apparemment qu'ils ne se sont plus crus en sûreté derrière le mont Hémus, puisque cette fois ils ont parlementé tout de bon. Nous verrons s'ils sont assez sensés pour faire la paix à temps.

Les chalands de la vierge de Czenstochowa se cacheront sous le froc, où ils auront tout le temps nécessaire pour méditer au grand miracle opéré par l'intercession de cette dame. Vos petits-maîtres prisonniers retourneront chez eux pour débiter avec suffisance, dans les ruelles de Paris, que les Russes sont des barbares qui ne savent point faire la guerre.

Ma communauté, qui n'est point barbare, se recommande à vos soins. Ne nous oubliez point, je vous en prie. Moi, de mon côté, je vous promets de faire de mon mieux, afin que ceux qui, pendant quatre ans, ont soutenu contre votre opinion que je succomberais, continuent à avoir tort.

Soyez assuré que je suis bien sensible à tous les témoignages d'amitié

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de l'empire de Russie, tome XV, page 256.

2. Chapitre I de *Candide*, tome XXI, page 138. C'est Pangloss qui trouve le château le plus beau des châteaux possibles.

que vous me donnez. Mon amitié et mon estime pour vous, monsieur, ne finiront qu'avec ma vie.

8575. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT[1].

Ferney, 8 juillet.

Je suis persuadé, monsieur, que M. de Morangiès n'a point reçu trois cent mille livres, et qu'il souffre à la fois la vexation la plus inouïe et la calomnie la plus cruelle; mais je vois en même temps qu'il s'est attiré ce malheur, dont il sera bien difficile de le délivrer. Les liaisons avec une malheureuse courtière, les reproches qu'il en a essuyés, son fatal empressement de recevoir douze cents livres d'un bretailleur à un troisième étage, son imprudence impardonnable de signer pour trois cent vingt-sept mille livres de billets, les fausses démarches qu'il a faites depuis, tout le plonge dans l'abîme. Cet abîme a été creusé par cette détestable vanité, si commune à Paris, de préférer, comme dit le baron de Fœneste, *le paraître à l'être*. S'il s'était retiré dans ses terres pour quelques années, s'il s'était entendu avec ses créanciers pour exploiter sa forêt, il jouirait actuellement avec honneur de tout son bien. Je gémis en voyant M. le comte de Morangiès aux prises avec un clerc de procureur et un cocher pour cent mille écus. Il a trouvé le secret de rendre son affaire si obscure que je connais de très-bons juges qui n'y comprennent rien. Je crains même que le temps n'affaiblisse ou n'anéantisse ses preuves. Ses adverses parties ont un intérêt trop pressant à détruire toutes les allégations qui pourraient leur nuire. Les billets, signés par lui, parlent trop hautement: sa déclaration chez le commissaire Chénon semble fournir quelques armes contre lui; les lettres de la courtière sont trop désagréables; en un mot, rien n'est plus triste que cette affaire. Je suis convaincu de son innocence; mais je vois en même temps qu'il a fait tout ce qui dépendait de lui pour se faire croire coupable. Les démentis que se donnent continuellement les avocats sur des faits qui devraient être éclaircis me font une peine extrême.

Il me semble que tout dépend actuellement des preuves judiciaires qui constateront que ce Du Jonquay n'a pas fait ses treize ridicules voyages. C'est une cause criminelle qui consiste en interrogatoires et en confrontations. Il n'y a plus lieu ici à des probabilités: cent vraisemblances ne prévaudront jamais

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

contre des billets payables à ordre. Voilà ce que je pense avec douleur.

Je vous écris une triste lettre de jurisconsulte; nous parlerons de choses plus agréables quand nous aurons le bonheur de vous posséder avec madame Dixhuitans.

Si vous avez lu les *Lettres de madame de Pompadour*, vous avez dû être étonné du style facile et léger qu'on lui prête, et qu'elle n'avait pas. Ces lettres sont un autre tissu de calomnies. Notre siècle en est inondé. Tout concourt à avilir cette France, qui était autrefois le modèle et l'envie de l'Europe.

Adieu, monsieur; conservez-moi, vous et madame votre femme, les bontés dont vous m'honorez.

8576. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 juillet.

Mon cher ange, je commence par vous demander si vous avez lu les *Lettres de madame de Pompadour* [1], c'est-à-dire les lettres qui ne sont pas d'elle, et dans lesquelles l'auteur cherche à copier le style de Mme de Sévigné. On les dévore et on les dévorera, jusqu'à ce qu'on soit bien convaincu que c'est un ouvrage supposé, et qu'on doit en faire le même cas que des *Lettres de Ninon* [2], de celles *de la reine Christine* [3], et des *Mémoires de madame de Maintenon* [4]. Des gens qui sont assez au fait prétendent que ce recueil est de cet honnête Vergy [5] qui vous a fait une si jolie tracasserie. Vous n'êtes point nommé dans ces lettres : M. le maréchal de Richelieu y est horriblement maltraité. Il est difficile de mettre un frein à ces infamies.

Il faut que vous sachiez qu'il arriva chez moi, ces jours passés, deux Piémontais qui me dirent avoir travaillé longtemps dans les bureaux de M. de Felino [6], et qui ont, disent-ils, été emprisonnés longtemps à son occasion ; ils prétendaient avoir été accusés d'avoir voulu empoisonner la duchesse de Parme. Je leur demandai ce qu'ils voulaient de moi, ils me répondirent qu'ils me priaient de les employer ; je leur dis que j'étais bien

1. Voyez une note sur la lettre 8573.
2. Par Louis Damours ; voyez la note, tome XXIII, page 513.
3. Par Lacombe; voyez la note, tome XXIV, page 479.
4. Par La Beaumelle; voyez tome XIX, page 363; et XXIX, 258.
5. Voyez la note, tome XLIII, page 458; et aussi VIII, 387.
6. Voyez tome XV, page 401.

fâché, mais que je n'avais personne à empoisonner : et le singulier de l'aventure, c'est qu'ils refusèrent de l'argent.

Disons à présent, je vous prie, un petit mot de la Crète. Bénis soient ceux qui me l'ont renvoyée ! elle était perdue si on l'avait donnée telle qu'elle était. Les mutilations lui feront du bien ; j'ajuste des bras et des jambes à la place de ceux qu'on a coupés. Je l'avais envoyée à M. le maréchal de Richelieu, avec quelques additions que vous n'aviez pas. Je ne comptais pas qu'elle pût lui plaire, elle a été plus heureuse que je ne croyais. Il voulait la faire jouer à Bordeaux, où il dit avoir une excellente troupe. Je l'ai conjuré de n'en rien faire. Je ne crois pas en faire jamais une pièce qui soit aussi touchante que *Zaïre*; mais il se pourra faire qu'elle ait son petit mérite. Il ne faut pas que tous les enfants d'un même père se ressemblent ; la variété fait quelque plaisir. Je voudrais bien que l'amour jouât un grand rôle chez nos Crétois, mais c'est une chose impossible. Un amant qui ne soupçonne pas sa maîtresse, qui n'est point en fureur contre elle, qui ne la tue point, est un homme insipide ; mais il est beau de réussir sans amour chez des Français. Enfin nous verrons si vous serez content. J'espère du moins que le roi de Pologne le sera. Vous sentez bien que c'est pour lui que la pièce est faite. Je suis quelquefois honni dans ma patrie ; les étrangers me consolent. On a joué à Londres une traduction de *Tancrède* avec un très-grand succès. La pièce m'a paru fort bien écrite.

Je sors de *Zaïre*: des comédiens de province m'ont fait fondre en larmes. Nous avions un Lusignan qui est fort au-dessus de Brizard [1], et un Orosmane qui a égalé Lekain en quelques endroits.

Une mademoiselle Camille, grande, bien faite, belle voix, l'air noble, le geste vrai, va se présenter pour les rôles de reine : elle demande votre très-grande protection auprès de M. le duc de Duras. Je ne l'ai point vue : on en dit beaucoup de bien : vous en jugerez ; elle viendra vous faire sa cour à Paris. C'est assez, je crois, vous parler comédie : le sujet est intéressant, mais il ne faut pas l'épuiser.

Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges.

1. L'acteur que vante ici Voltaire s'appelait Patrat ; voyez la lettre 8581 et la fin de la lettre à Richelieu du 4 juin 1773.

8577. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

11 juillet.

Je vous renvoie, mon cher ange, ces *Crétois* que M. de Thibouville m'avait fait parvenir avec toutes les indications qui marquaient ce que le ministère, ou ceux qui parlaient au nom du ministère, voulaient y changer. Tous ces endroits sont corrigés dans une nouvelle copie que vous aurez bientôt. Il est essentiel que vous ayez la bonté de garder celle-ci, afin qu'on puisse la présenter dans l'occasion, et faire voir, papier sur table, à quel point on a été docile. Peut-être la pièce gagnera-t-elle à cette docilité. Si on l'avait jouée comme on le voulait, sans rien substituer à ce qui avait été mutilé si horriblement, je ne crois pas qu'on eût pu l'achever. Je la garde encore quelque temps : car, dès que mon lutin me tourmentera, je travaillerai, et je me flatte que vous serez contents.

C'est Mme de Saint-Julien qui veut bien se charger de mon paquet. Elle a passé un mois dans mon ermitage : car elle est encore plus philosophe que papillon. Elle nous a laissé bien des regrets.

Je me flatte que Mme d'Argental a repris toute sa santé dans les beaux jours que nous avons depuis deux mois. Adieu, mon cher ange ! aimons toujours les spectacles jusqu'au dernier moment.

8578. — A M. ***[2].

A Ferney, 13 juillet.

J'aurais, monsieur, bien d'autres éclaircissements à demander, et il faudrait m'éclairer plus qu'on n'a fait. Je prends cette funeste affaire[3] très à cœur. Plusieurs magistrats paraissent pencher pour les Véron ; il y en a même qui ont été révoltés du ton décisif de M. Linguet. Je crois que le public ne peut revenir que par un écrit modéré, qui paraisse impartial.

Je voudrais surtout trouver quelque raison plausible d'avoir fait des billets pour 327,000 livres, sans avoir reçu un sou.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Éditeurs, de Cayrol et François. — Cette lettre est peut-être adressée à M. de Combault, ami du comte de Morangiés.
3. L'affaire Morangiés.

Pourquoi faire ces billets au profit de la Véron, quand on espère toucher l'argent d'une compagnie ?

Peut-on administrer quelque preuve ou du moins quelque présomption forte que Du Jonquay ait fait accroire à M. de Morangiés que c'était une compagnie qui prêtait les cent mille écus ? Et en ce cas, par quelle contradiction a-t-il fait les billets au profit de la Véron ?

Comment M. de Morangiés, ayant des soupçons de la fourberie la plus insigne, n'a-t-il pas sur-le-champ réclamé légalement contre ses billets, par une protestation par-devant un commissaire ?

En un mot, monsieur, je demande les instructions les plus amples que vous pourriez m'envoyer par M. d'Ogny. Je tâcherai alors de bien servir la cause à laquelle vous vous intéressez. Il me faut surtout le mémoire en faveur du nommé Mauvoisin, publié par l'avocat Laville.

Vous connaissez tous les sentiments de votre, etc.

8579. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

De Ferney, 13 juillet.

Êtes-vous, monseigneur, aussi étonné et aussi fâché que moi de voir tant de mensonges courir l'Europe, sous le nom de Mme de Pompadour [1], se faire lire et se faire croire? Il n'y a pas une lettre d'elle, et cependant on ne sera détrompé de longtemps. Cela ressemble aux *Mémoires de madame de Maintenon* que La Beaumelle a débités, et qu'on regarde encore comme authentiques dans quelques pays étrangers. Comment peut-on avoir l'insolence d'outrager tant de personnes respectables pour gagner un peu d'argent? Est-il possible que tant de gens de lettres soient coupables d'une telle infamie? Nous avions besoin autrefois qu'on encourageât la littérature, et aujourd'hui il faut avouer que nous avons besoin qu'on la réprime.

Je suis si indigné contre les prétendues *Lettres de madame de Pompadour* que j'oublie dans ce moment ma grande passion pour la presse, et que je me souviens seulement que je suis citoyen.

1. On a vu dans la lettre 8570 que le duc de Richelieu était fort maltraité dans les *Lettres de madame de Pompadour* qu'on venait de publier; voyez aussi la lettre 8573.

Du moins une tragédie et un opéra-comique ne font point de mal. J'espère que *les Lois de Minos*, auxquelles j'ai beaucoup travaillé, mériteront la protection dont vous les honorez, et que cette pièce ne sera point écrite de ce style barbare et vandale qu'on s'est permis si longtemps.

Je parle ici au doyen de notre Académie, qui doit maintenir plus que personne la pureté de notre langue.

L'impératrice de Russie me demandait, il y a quelque temps, s'il y avait deux langues en France. Elle avouait qu'elle n'avait pu entendre ce style abominable qui a fait tant de fracas sur nos théâtres, à la honte de la nation.

J'ai supplié mon héros de me mander s'il pourrait faire donner *Pandore*, dont on dit que la musique est très-bonne. J'ai toujours [1] un très-joli sujet d'un opéra-comique ou d'un petit opéra galant qui pourrait fournir une fort jolie fête, et qui n'exigerait que très-peu de dépense. Ce dernier mérite plairait beaucoup à M. l'abbé Terray ; mais pourvu que je puisse plaire à mon héros, je ne demande rien à personne.

Je me flatte que Mme de Saint-Julien vous dira à Paris combien vous êtes révéré à Ferney : il faut bien que les dieux reçoivent l'encens des villages.

Recevez aussi, avec votre bonté ordinaire, les tendres respects de ce hibou des Alpes.

8580. — A M. D'ALEMBERT.

13 juillet.

Mon très-cher ami, mon très-illustre philosophe, Mme de Saint-Julien, qui veut bien se charger de ma lettre, me fournit la consolation et la liberté de vous écrire comme je pense.

Vous sentez combien j'ai dû être affligé et indigné de l'aventure des deux académiciens [2]. Vous m'apprenez [3] que celui qui devait être le soutien le plus intrépide de l'Académie [4] en a

1. Il en a déjà parlé dans la lettre 8558.

2. Le 6 mars, l'Académie française ayant élu l'abbé Delille, le maréchal de Richelieu proposa, contre l'usage, de procéder aussi à la nomination de l'autre place vacante. Cette seconde place fut donnée à Suard, son protégé; mais le 9 mars, l'Académie reçut du duc de La Vrillière une lettre qui annonçait que le roi improuvait le choix des deux sujets, l'un comme étant trop jeune; l'autre comme ayant été renvoyé de la direction de la *Gazette* pour mécontentement de la cour.

3. La lettre de d'Alembert est perdue.

4. Le maréchal de Richelieu.

voulu être le persécuteur. Le présent et le passé me font une égale peine ; je ne vois que cabales, petitesses, et méchancetés. Je bénis tous les jours les causes secondes ou premières qui me retiennent dans la retraite. Il est plus doux de faire ses moissons que de faire des tracasseries ; mais ma solitude ne m'empêchera pas d'être toujours uni avec les gens de bien, c'est-à-dire avec vos amis, à qui je vous supplie de me bien recommander.

Votre *chut* est fort bon ; mais il n'est pas mal d'ordonner, de la part de Dieu, à tous ceux qui voudraient être persécuteurs, de rire et de se tenir tranquilles[1].

Je vois qu'en effet on cherche à persécuter tous les gens de lettres, excepté peut-être quelques charlatans heureux, et quelques faquins sans aucun mérite. Il faut un terrible fonds de philosophie pour être insensible à tout cela ; mais vous savez qu'ainsi va le monde.

Ce qui se passe dans le Nord n'est pas plus agréable. Votre Danemark a fourni une scène qui fait lever les épaules et qui fait frémir[2]. J'aime encore mieux être Français que Danois, Suédois, Polonais, Russe, Prussien, ou Turc ; mais je veux être Français solitaire, Français éloigné de Paris, Français Suisse et libre.

Je m'intéresse beaucoup à l'étrange procès de M. de Morangiés[3]. Mes premières liaisons ont été avec sa famille. Je le crois excessivement imprudent. Je pense qu'il a voulu emprunter de l'argent très-mal à propos, et au hasard de ne point payer ; que, dans l'ivresse de ses illusions et d'une conduite assez mauvaise, il a signé des billets avant de recevoir l'argent. C'est une absurdité ; mais toute cette affaire est absurde comme bien d'autres. Si vous voyez M. de Rochefort, je vous prie de lui dire qu'il me faut beaucoup plus d'éclaircissements qu'on ne m'en a donné. Les avocats se donnent tant de démentis, les faits qui devaient être éclaircis le sont si peu, les raisons plausibles que chaque partie allègue sont tellement accompagnées de mauvaises, qu'on est tenté de laisser tout là. Un traité de métaphysique n'est pas plus obscur ; et j'aime autant les disputes de Malebranche et d'Arnaud que la querelle de Du Jonquay. C'est partout le cas de dire : *Tradidit mundum disputationi eorum*[4].

1. Voyez, tome X, le dernier vers de la satire intitulée *les Systèmes*.
2. La condamnation de Struensée.
3. Voltaire publia onze écrits en faveur de Morangiés ; voyez tome XXVIII, page 477.
4. *Ecclésiaste*, III, 11.

Je reviens toujours à conclure qu'il faut cultiver son jardin, et que Candide n'eut raison que sur la fin de sa vie. Pour vous, il me paraît que vous avez raison dans la force de votre âge. Portez-vous bien, mon cher philosophe ; c'est là le grand point. Je m'affaiblis beaucoup ; et si je suis quelquefois *Jean qui pleure et qui rit*[1], j'ai bien peur d'être Jean qui radote ; mais je suis sûrement Jean qui vous aime.

8581. — A M. BÉGUILLET,

AVOCAT, ET NOTAIRE DES ÉTATS DE BOURGOGNE[2].

Ferney, le 13 juillet 1772.

Le malade octogénaire a eu la consolation de se faire lire et d'entendre avec plaisir les deux volumes dont l'a honoré M. Béguillet[3]. Agréez, monsieur, mes remerciements. Votre *Histoire du canal de Bourgogne* sera bien intéressante : elle vous fera autant d'honneur qu'elle doit donner de regrets au gouvernement de n'avoir pas exécuté un projet aussi grand et aussi nécessaire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

8582. — A M. L'ABBÉ MIGNOT.

15 juillet.

Je suis toujours étonné qu'un maréchal de camp, âgé de quarante-cinq ans, fasse à des inconnus pour cent mille écus de billets à ordre sans en avoir reçu la valeur.

D'un autre côté, la friponnerie des Du Jonquay me paraît évidente ; et il faut bien qu'elle soit vraie, puisqu'ils l'ont avouée chez un commissaire qui ne les violentait pas.

Les treize voyages me paraissent absurdes. Probablement les faux témoins ont espéré partager le profit. Ils ont eu le temps de se préparer ; il sera très-difficile de les convaincre de faux. Les billets de M. de Morangiés parlent contre lui, et le public me semble parler plus haut qu'eux.

1. Tome IX, page 556.

2. Copie faite de la main de M. Béguillet, qui l'adressait à P. Rousseau pour son *Journal encyclopédique*. Bibliothèque royale de Bruxelles, n° 11583. — Communiquée par M. F. Brunetière.

3. M. Béguillet venait d'envoyer à Voltaire son *Histoire des Guerres des deux Bourgognes*, et annonçait une *Histoire de la Jonction des mers et du canal de Bourgogne*.

M. de Morangiés me paraît coupable d'avoir très-mal conduit ses affaires, d'avoir ajouté de nouvelles dettes à celles de sa famille, pour lesquelles il s'était accommodé avec ses créanciers, et leur avait abandonné une partie de son bien ; de s'être livré continuellement à des usurières, à des prêteuses sur gages; d'avoir été en commerce de lettres avec elles; de s'être fait illusion jusqu'à croire qu'on lui prêterait cent mille écus sur ses billets, et qu'il payerait ensuite ces cent mille écus comme il voudrait ; enfin d'avoir poussé l'avilissement jusqu'à aller emprunter dans un galetas douze cents francs d'un misérable qui le flattait de lui faire toucher trois cent mille livres sur ses billets.

C'est dans cette confiance absurde qu'il signa un des billets que lui présenta Du Jonquay, et qu'il mit au bas la valeur de ces mots : « Je donnerai mon reçu quand on m'aura apporté l'argent. » C'est dans l'avide espérance de recevoir cet argent qu'il accepta misérablement un prêt de douze cents francs de celui qui le faisait tomber dans le piége, et qu'il signa ses billets au profit de la Véron, que Du Jonquay lui disait être une associée de la compagnie des prêteurs. Cette Véron était absolument inconnue à M. de Morangiés, à ce qu'il me mande.

Il est probable que cet officier ayant approuvé le plan du prêt que Du Jonquay lui proposait pour le tromper, il eut la faiblesse de signer les billets de cent mille écus, dans la confiance qu'un jeune homme, logé à un troisième étage, ne pourrait pas concevoir seulement l'audace de détourner ces cent mille écus à son profit. Cela est extrêmement imprudent, mais cela est possible. C'est un homme qui croit voir une issue pour sortir de l'abîme ; il s'y jette sans réfléchir.

Il me semble impossible que le comte de Morangiés ait conçu le dessein de voler cent mille écus à une famille du peuple, et celui de la faire pendre pour lui avoir prêté cet argent. Ce projet serait évidemment absurde et impraticable. Si M. de Morangiés avait imaginé un pareil crime, il aurait refusé son billet après avoir reçu l'or que M. Du Jonquay prétend lui avoir apporté; il lui aurait du moins volé le premier envoi, qui était de mille louis d'or ; en un mot, on ne fait point un billet de cent mille écus pour les voler, et pour faire pendre celui qui les prête.

Toutes les présomptions sont donc contre les gens du troisième étage. C'est un bretailleur, c'est un cocher, c'est une prêteuse sur gages; c'est un homme qui, de laquais, s'est fait tapissier, rat-de-cave, et solliciteur de procès; c'est un avocat

rayé du tableau : ce ne sont pas là des preuves, mais ce sont des probabilités ; et si l'on peut arracher la vérité par les interrogatoires ; si les témoins, bien avertis de leurs dangers, sont fermes et uniformes dans leurs dépositions, ce ne sera qu'à des probabilités que l'on pourra recourir.

Mais qu'est-ce que des probabilités contre des billets payables à ordre ? Il n'est pas probable, sans doute, que la veuve Véron ait eu cent mille écus ; et, par comble d'impertinence, son testament en porte cinq cent mille.

Tout est marqué à mes yeux, dans cette affaire, au sceau de la friponnerie, et tout le tissu de cette friponnerie est romanesque ; mais les adversaires du comte de Morangiés sont au nombre de sept ou huit, qui ameutent le peuple, et qui sont tous intéressés à faire illusion aux juges. M. de Morangiés est seul ; il a contre lui ses dettes, sa malheureuse réputation de vouloir faire plus de dépense qu'il ne peut, ses liaisons avilissantes avec des courtières, des prêteuses sur gages, des marchands. Ainsi, plus il est homme de qualité, moins la faveur publique est pour lui ; mais la justice ne connaît point cette faveur ; il faut juger le fait, et le fait consiste à savoir : 1° s'il est vraisemblable qu'une femme qui demeurait dans un logis de deux cent cinquante livres ait reçu un fidéicommis de deux cent soixante mille livres et de vaisselle d'argent de la part de son mari mort, lequel, en son vivant, n'était qu'un vil courtier ; 2° s'il est possible que maître Gillet, notaire, ait fait de ces deux cent soixante mille livres une somme de cent mille écus, et l'ait rendue à la Véron en 1760, tandis qu'il était mort en 1755 ; 3° comment la Véron, dans son testament, articule-t-elle cinq cent mille livres, lorsqu'elle dit n'en avoir que trois cent mille, et lorsque, par sa manière de vivre, elle paraît n'avoir presque rien ? 4° comment cette femme, au lieu de prêter cent mille écus chez elle à l'emprunteur, qui serait venu les recevoir à genoux, envoie-t-elle son fils en coureur faire cinq lieues à pied, pour porter, en treize voyages, une somme qu'on pourrait si aisément donner en un seul ? 5° pourquoi Du Jonquay et sa mère ont-ils avoué librement, devant un commissaire, qu'ils étaient des fripons, s'ils étaient d'honnêtes gens ?

Enfin de quel côté la raison doit-elle faire pencher sa balance, en attendant que la justice paraisse avec la sienne ?

Pardon, mon très-juste et très-éclairé doyen, de tant de verbiage ; mais l'affaire en vaut la peine.

Je vous demande en grâce de faire voir ce petit croquis à

M. de Combault. Nous parlerons de cette affaire à Ferney, avec votre ami M. Le Vasseur. Je conçois que vos travaux sont bien pénibles, mais ils sont bien respectables : car, après tout, vous passez votre vie à chercher la vérité et à la trouver.

Nous vous embrassons tous bien tendrement, et nous vous attendons avec impatience.

8583. — A M. MALLET DU PAN[1].

A Ferney, 17 juillet.

Mon cher ami, vieillesse et maladie ne sont pas vice. Je vous remercie bien tard; mais celui qui vint le dernier travailler à la vigne fut placé comme le premier. Tout paresseux que je parais, je n'en ai pas été moins charmé de la profusion de connaissances que vous étalez dans votre discours[2], et de la noble hardiesse avec laquelle vous parlez. Vous irez loin[3], je vous en assure ; vous serez un des fermes appuis de la philosophie et du bon goût. Je vous souhaite toutes les espèces de bonheur. Si vous restez où vous êtes, le travail vous soutiendra; si vous n'y restez pas, vous serez très-aimable partout où vous serez. Soyez très-sûr que je m'intéresse vivement à tout ce qui peut vous être agréable, et que personne ne vous est attaché plus véritablement et sans aucun vain compliment, que ce vieil ermite de Ferney, qui est pénétré de tout ce que vous valez et de tout ce que vous vaudrez.

8584. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 juillet.

Puisque vous m'avez fait tenir, mon cher ange, le discours de M. de Bréquigny[4] et sa lettre, vous permettrez que je vous adresse les remerciements que je lui dois. Ou je me trompe, ou ce serait une bonne acquisition pour le théâtre de Paris, que cet acteur, nommé Patrat, qui a joué si parfaitement Lusignan, et qui jouerait de même Azémon. Cela ne ferait

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2. *Discours de l'influence de la philosophie sur les lettres.*

3. Il alla jusqu'à l'ingratitude envers son bienfaiteur, dont il attaqua les doctrines. (G. A.)

4. Louis-Georges Oudard Feudrix de Bréquigny, né à Granville en 1716, mort à Paris le 3 juillet 1795, membre de l'Académie des inscriptions depuis 1759, fut reçu à l'Académie française le 6 juillet 1772. (B.)

aucun tort à Brizard : l'un garderait sa couronne, et l'autre sa calotte de vieillard.

Je n'ai point entendu Mlle Camille; elle a de la réputation en province; mais cela ne suffit pas pour Paris : vous en jugerez.

Je ne sais si Lekain a bien fait de lire *les Lois de Minos*, dans plusieurs maisons, avant qu'il eût la dernière leçon; je ne sais pas non plus s'il serait tenté de donner aux Genevois une représentation de *Gengis-kan* et une de *Mahomet*. Il me semble que le directeur ne pourrait lui donner que cent écus par représentation. Vous pouvez le sonder, s'il a l'honneur de vous voir. Pour moi, je vous enverrai *les Lois de Minos* avant son départ. Je donne actuellement la préférence à mes moissons. Cérès doit l'emporter sur Melpomène; mais personne ne l'emporte sur vous dans mon cœur.

Quoique les *Lettres* prétendues *de madame de Pompadour*[1] ne soient pas bonnes, soyez très-sûr qu'elle était incapable d'écrire de ce style autant qu'elle l'était de dire tant d'impertinences.

8585. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 juillet.

Mon cher ange, M. le marquis de Felino est bien bon de daigner descendre jusqu'à m'expliquer ce que c'est que mes deux aventuriers[2] de Nice. Il me passe tous les jours sous les yeux de pareils Guzmans d'Alfarache. Il y en a autant que de mauvais poëtes à Paris, et de mauvais prêtres à Rome; mais je vois que la Providence tire toujours le bien du mal, puisque ces deux polissons m'ont valu un écrit instructif de la part d'un homme pour qui j'ai l'estime la plus respectueuse, et qui est votre ami. Je vois avec douleur que l'esprit de la cour romaine domine encore dans presque toute l'Italie, excepté à Venise.

Romanos rerum dominos gentemque togatam.
(VIRG., *Æneid.*, lib. I, v. 286.)

Je ne voyagerai point dans ce pays-là, quoique M. Ganganelli m'ait assuré que son grand inquisiteur n'a plus ni d'yeux ni d'oreilles[3].

1. Voyez lettre 8573.
2. Voyez lettre 8576.
3. Voyez lettre 8417.

Je vous supplie de vouloir bien présenter mes très-humbles remerciements à M. le marquis de Felino. Je crois que le séjour de Paris lui sera pour le moins aussi agréable que celui de Parme.

Je songe toujours à la Crète, et je vous aurais déjà envoyé mon dernier mot, si je pouvais avoir un dernier mot.

Votre favori Roscius[1] veut-il, quand il sera à Ferney, jouer *Gengis* et *Sémiramis?* Je crois que le pauvre entrepreneur de la troupe ne pourrait lui donner que cent écus par représentation, et, si je ne me trompe, je vous l'ai déjà mandé[2]. Cela sert du moins à payer des chevaux de poste. Pour moi, je ne puis plus être magnifique; je me suis ruiné en bâtiments et en colonies, et je m'achève en bâtissant une maison de campagne pour Florian.

Je dirai, en parodiant *Didon :*

> *Exiguam* urbem statui; mea mœnia vidi,
> Et nunc *parva* mei sub terras ibit imago.
>
> (VIRG., *Æneid.*, lib. IV, v. 654.)

Voici des pauvretés pour vous amuser.

Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges.

Vous croyez bien que je recevrai M. le chevalier de Buffevent de mon mieux, tout malade et tout languissant que je suis. Les apparitions de vos parents et de vos amis sont des fêtes pour moi.

8586. — A MADAME LA COMTESSE DE SAINT-HEREM.

A Ferney, 27 juillet.

Madame, vous avez écrit à un vieillard octogénaire qui est très-honoré de votre lettre; il est vrai que madame votre mère daigna autrefois me témoigner beaucoup d'amitié et quelque estime. Ce serait une grande consolation pour moi si je pouvais mériter de sa fille un peu de ses sentiments.

Vous avez assurément très-grande raison de regarder l'adoration de l'Être des êtres comme le premier des devoirs, et vous savez sans doute que ce n'est pas le seul. Nos autres devoirs lui sont subordonnés; mais les occupations d'un bon citoyen ne

1. Lekain.
2. Voyez la lettre précédente.

sont pas aussi méprisables et aussi haïssables qu'on a pu vous le dire.

Celui qui a contribué à rendre Henri IV encore plus cher à la nation, celui qui a écrit le *Siècle de Louis XIV*, qui a vengé les Calas, qui a écrit le *Traité de la Tolérance*, ne croit point avoir célébré des choses méprisables et haïssables. Je suis persuadé que vous ne haïssez, que vous ne méprisez que le vice et l'injustice; que vous voyez dans le maître de la nature le père de tous les hommes; que vous n'êtes d'aucun parti; que plus vous êtes éclairée, plus vous êtes indulgente ; que votre vertu ne sera jamais altérée par les séductions de l'enthousiasme. Telle était madame votre mère, que je regrette toujours.

Tous les hommes sont également faibles, également petits devant Dieu, mais également chers à celui qui les a formés. Il ne nous appartient pas de vouloir soumettre les autres à nos opinions. Je respecte la vôtre, je fais mille vœux pour votre félicité, et j'ai l'honneur d'être avec le plus sincère respect, madame, votre, etc.

8587. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

31 juillet 1772[1].

Sire, permettez-moi de dire à Votre Majesté que vous êtes comme un certain personnage de La Fontaine :

Droit au solide allait Bartholomée[2].

Ce solide accompagne merveilleusement la véritable gloire ; vous faites un royaume florissant et puissant de ce qui n'était, sous le roi votre grand-père, qu'un royaume de vanité. Vous avez connu et saisi le vrai en tout, aussi êtes-vous unique en tout genre. Ce que vous faites actuellement vaut bien votre poëme sur les confédérés. Il est plaisant de détruire les gens et de les chanter[3].

Je dois dire à Votre Majesté qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, très-bon officier, très-instruit, ayant servi dès l'âge

1. Cette lettre a été placée à tort par Beuchot sous la date du 2 mai 1767. Voyez une note de la lettre 6870.

2. La Fontaine, conte du *Calendrier des vieillards*.

3. Les deux dernières phrases de cet alinéa avaient été omises par Beuchot, et sont rétablies d'après l'édition de Kehl.

de douze ans, et ne voulant plus servir que vous, est parti de Paris sans en rien dire à personne, et vient vous demander la permission de se faire casser la tête sous vos ordres. Il est d'une très-ancienne noblesse, véritable marquis, et non pas de ces marquis de robe ou marquis de hasard, qui prennent leurs titres dans une auberge, et se font appeler monseigneur par les postillons, qu'ils ne payent point. Il s'appelle le marquis de Sainte-Aulaire, neveu d'un lieutenant général, l'un de nos plus aimables académiciens, lequel faisait de très-jolis vers à près de cent ans, comme vous en ferez, à ce que je crois, et à ce que j'espère. Je pense que mon jeune marquis est actuellement à Berlin, cherchant peut-être inutilement à se présenter à Votre Majesté ; mais on dit qu'il en est digne, et que c'est un fort bon sujet [1].

Le vieux malade se met à vos pieds avec attachement, admiration, respect et syndérèse.

8588. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 31 juillet.

Madame, il y a bien longtemps que je n'ai osé importuner Votre Majesté impériale de mes inutiles lettres. J'ai présumé que vous étiez dans le commerce le plus vif avec Moustapha et les confédérés de Pologne. Vous les rangez tous à leur devoir, et ils doivent vous remercier tous de leur donner, à quelque prix que ce soit, la paix dont ils avaient très-grand besoin.

Votre Majesté a peut-être cru que je la boudais, parce qu'elle n'a pas fait le voyage de Stamboul et d'Athènes comme je l'espérais. J'en suis affligé, il est vrai ; mais je ne peux être fâché contre vous, et d'ailleurs si Votre Majesté ne va pas sur le Bosphore, elle ira du moins faire un tour vers la Vistule. Quelque chose qui arrive, Moustapha a toujours le mérite d'avoir contribué pour sa part à votre grandeur, s'il vous a empêchée de continuer votre beau code; et Pallas la guerrière, après l'avoir bien battu, va redevenir Minerve la législatrice.

Il n'y a plus que ce pauvre Ali-bey qui soit à plaindre ; on le dit battu et en fuite : c'est dommage. Je le croyais paisible

1. La fin de cet alinéa, depuis « Je pense que, » n'a pas été donnée non plus par Beuchot.

possesseur du beau pays où l'on adorait autrefois les chats et les chiens ; mais, comme vous êtes plus voisine de la Prusse que de l'Égypte, je pense que vous vous consolez du petit malheur arrivé à mon cher Ali-bey. Je présume aussi que Votre Majesté n'a point fait faire le voyage de Sibérie à nos étourdis de Français qui ont été en Pologne, où ils n'avaient que faire. Puisqu'ils aimaient à voyager, il fallait qu'ils vinssent vous admirer à Pétersbourg : cela eût été plus sensé, plus décent, et beaucoup plus agréable. Pour moi, c'est ainsi que j'en userais si je n'étais pas octogénaire. J'estime fort Notre-Dame de Czenstokova ; mais j'aurais donné dans mon pèlerinage la préférence à Notre-Dame de Pétersbourg. Je n'ai plus qu'un souffle de vie, je l'emploierai à vous invoquer, en mourant, comme ma sainte, et la plus sainte assurément que le Nord ait jamais portée.

Le vieux malade de Ferney se met à vos pieds avec le plus profond respect et une reconnaissance qui ne finira qu'avec sa vie.

8589. — A MADAME LA COMTESSE DE SAINT-JULIEN.

31 juillet.

Je vous avais dit, madame, que je n'aurais jamais l'honneur de vous écrire pour vous faire de vains compliments, et que je ne m'adresserais à vous que pour exercer votre humeur bienfaisante ; je vous tiens parole : il s'agit de favoriser les blondes. Je ne sais si vous n'aimeriez pas mieux protéger des blondins ; mais il n'est question ici ni de belles dames, ni de beaux garçons, et je ne vous demande votre protection qu'auprès de la marchande qui soutient seule l'honneur de la France, ayant succédé à Mme Duchapt[1].

Vous avez vu cette belle blonde, façon de dentelle de Bruxelles, qui a été faite dans notre village. L'ouvrière qui a fait ce chef-d'œuvre est prête d'en faire autant, et en aussi grand nombre qu'on voudra, et à très-bon marché, pour l'ancienne boutique Duchapt ; elle prendra une douzaine d'ouvrières avec elle, s'il le faut, et nous vous aurons l'obligation d'une nouvelle manufacture. Vous nous avez porté bonheur, madame ; notre colonie augmente, nos manufactures se perfectionnent ; je suis encore obligé de bâtir de nouvelles maisons. Si le ministère

1. Fameuse marchande de modes. Voyez la note, tome XXV, page 236.

voulait un peu nous encourager, et me rendre du moins ce qu'il m'a pris, Ferney pourrait devenir un jour une ville opulente. Ce sera une assez plaisante époque dans l'histoire de ma vie qu'on m'ait saisi mon bien de patrimoine entre les mains de M. de La Borde et de M. Magon, tandis que j'employais ce bien, sans aucun intérêt, à défricher des champs incultes, à procurer de l'eau aux habitants, à leur donner de quoi ensemencer leurs terres, à établir six manufactures, et à introduire l'abondance dans le séjour de la plus horrible misère ; mais je me consolerai si vous favorisez nos blondes, et si vous daignez faire connaître à l'héritière de Mme Duchapt qu'il y va de son intérêt et de sa gloire de s'allier avec nous.

Quand vous reviendrez, madame, aux états de Bourgogne, si vous daignez vous souvenir encore de Ferney, nous vous baignerons dans une belle cuve de marbre, et nous aurons un petit cheval pour vous promener, afin que vous ne soyez plus sur un genevois. Tout ce que je crains, c'est d'être mort quand vous reviendrez en Bourgogne. Votre écuyer Racle[1] a pensé mourir ces jours-ci, et je pense qu'il finira comme moi par mourir de faim, car M. l'abbé Terray, qui m'a tout pris, ne lui donne rien, du moins jusqu'à présent. Il faut espérer que tout ira mieux dans ce meilleur des mondes possibles. Je me flatte que tout ira toujours bien pour vous, que vous ne manquerez ni de perdrix ni de plaisirs. Vous ne manqueriez pas de vers ennuyeux, si je savais comment vous faire tenir *Systèmes*, *Cabales*, etc., avec des notes très-instructives.

En attendant, recevez, madame, mon très-tendre respect.

Le vieux Malade de Ferney.

8590. — A M. W. CHAMBERS[2].

Au château de Ferney, 1er auguste.

Monsieur, ce n'est pas assez d'aimer les jardins, ni d'en avoir ; il faut avoir des yeux pour les regarder, et des jambes pour s'y promener. Je perds bientôt les uns et les autres, grâce à ma

1. Léonard Racle ingénieur, né à Dijon le 30 novembre 1736, mort à Pont-de-Vaux le 8 janvier 1791. Il avait construit toutes les maisons de Ferney, le port de Versoy, le canal de navigation de Pont-de-Vaux, sur lequel il avait élevé un pont en fer d'une seule arche.

2. Guillaume (Williams) Chambers, architecte anglais, né en Suède, mort à Londres le 8 mars 1796, avait publié en anglais et en français une *Dissertation sur le jardinage de l'Orient*, 1772, in-4°.

vieillesse et à mes maladies. Un des derniers usages de ma vue a été de lire votre très-agréable ouvrage. Je m'aperçois que j'ai suivi vos préceptes autant que mon ignorance et ma fortune me l'ont permis. J'ai de tout dans mes jardins, parterres, petites pièces d'eau, promenades régulières, bois très-irréguliers, vallons, prés, vignes, potagers avec des murs de partage couverts d'arbres fruitiers, du peigné et du sauvage, le tout en petit, et fort éloigné de votre magnificence. Un prince d'Allemagne se ruinerait en voulant être votre écolier.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que vous méritez, votre très-obéissant, etc.

8591. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

Samedi, 1er août.

J'attendais ce que vous m'aviez promis, monsieur, pour répondre à votre dernière lettre, ne voulant pas vous donner l'ennui de multiplier les miennes ; mais ne voilà-t-il pas que vous me forcez à vous écrire pour vous accabler de plaintes et de reproches! Plusieurs personnes ont reçu la dernière édition de vos quatre derniers ouvrages; nommément M. de Beauvau. C'est M. Marin qui les distribue, et il n'y a rien pour moi. D'où vient faut-il que je sois la moins bien traitée de vos amis? c'est de toute injustice.

J'ai fait connaissance depuis peu avec un nommé M. Huber, de Genève ; je lui ai déjà beaucoup parlé de vous : vous serez le sujet éternel de toutes nos conversations. Sur les rapports qu'il m'a faits, je juge que vous n'êtes changé en rien de ce que vous étiez il y a quarante ou cinquante ans. Pour l'esprit, j'en étais sûre, mais, suivant ce qu'il dit, pour la figure aussi. Pourquoi n'en est-il pas de même de votre cœur? Je n'en peux rien apprendre que par vous : prouvez-moi donc qu'il n'est pas changé, en me traitant mieux que vous ne faites; mon amitié sincère et constante me met en droit d'exiger de vous toutes sortes d'attentions et de préférences.

8592. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[2].

1er auguste.

Mon cher ange, puisque vous avez eu la bonté de m'adresser le paquet de M. Parfait, vous permettrez que la réponse passe aussi par vos mains.

Je crois toujours que plus notre avocat tardera à plaider,

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

mieux il plaidera[1]. Il peut perdre sa cause, quoiqu'il la croie bonne, et il faut qu'il y travaille comme s'il la croyait mauvaise. Il donnera son factum à l'avocat Lekain, et je crois qu'il ne sera pas mal que Lekain nous mande dans quelles pièces il veut jouer, afin qu'on se prépare. Le temps presse, il n'y a pas un moment à perdre.

Ce Patrat, dont je vous ai parlé, est réellement un bon acteur, et il deviendra bien meilleur quand il sera à Paris. Je suis toujours dans le dessein de lui donner le rôle du vieillard de Cydonie. Je vous supplierai de le recommander bien fortement à M. le duc de Duras ; c'est non-seulement un bon comédien, mais un bon homme et fort estimable.

Mademoiselle Camille va, je crois, bientôt implorer vos bontés. Grande créature, comme je vous l'ai dit, bien faite, l'air imposant, belle voix, de l'esprit, du sentiment. Elle remplacera Mlle Dumesnil dès qu'elle sera tout à fait déprovincialisée. Je vous ai remercié du mémoire historique de M. le marquis de Felino[2].

Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges.

8593. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT[3].

3 auguste.

Je trouve, mon cher monsieur, beaucoup de probabilités en faveur du comte[4]; mais je ne vois qu'une seule preuve bien convaincante de la friponnerie de messieurs du troisième étage, c'est l'alibi du nommé Aubriot, supposé que cet alibi soit prouvé. S'il est avéré qu'Aubriot était parfumé de mercure le jour même qu'il prétend avoir aidé à faire les sacs, il est clair que M. Aubriot est un vilain débauché et un faux témoin. Or un faux témoin reconnu dévoile bientôt toute la friponnerie. Il est bien essentiel de savoir si cet Aubriot a pu sortir le 23 septembre.

J'aurais grand besoin d'avoir le mémoire de cet avocat Patelin nommé Déville : je prends cette affaire à cœur. Il pourrait bien paraître, dans quelques jours, une nouvelle édition des *Probabilités*, extrêmement augmentée ; mais il me faut le mémoire de Déville.

1. Il s'agit toujours des *Lois de Minos*.
2. Exilé en France.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.
4. Morangiès.

Comment pourrai-je vous faire parvenir une édition des *Systèmes* et des *Cabales*, avec des notes fort instructives pour la jeunesse? Mille respects à Mme Dixneufans.

8594. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

8 auguste.

Le vieux malade de Ferney éprouve sans doute une grande consolation quand il reçoit certaines lettres de Rome; mais il ne l'exige pas. Il respecte *barrette et paresse*. Il prend seulement la liberté d'envoyer ce rogaton pour aider un peu à la méridienne après dîner. Il présente son tendre respect.

8595. — DU CARDINAL DE BERNIS.

Le 8 août.

Je vous remercie, mon cher confrère, de veiller de temps en temps à ma santé. Les derniers vers que vous m'avez envoyés (indépendamment de certaine citation trop flatteuse[1]) m'ont fait grand bien. On dit que vous avez fait nouvellement d'autres vers, qui ressemblent à ceux de votre jeunesse. Si cela est vrai, souvenez-vous que j'habite le pays de Virgile et d'Horace, mais que l'un et l'autre sont morts sans héritiers. Je vous souhaite, mon cher confrère, la longue vie de Sophocle; personne n'a plus de droit que vous d'y prétendre.

8596. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 10 auguste.

J'ai tort, madame, j'ai très-tort; mais je n'ai pas pourtant si grand tort que vous le pensez : car, en premier lieu, je croyais que vous n'aviez plus du tout de goût pour les vers, et surtout pour les miens; et secondement, je n'étais pas content de l'édition dont vous avez la bonté de me parler; je vous en envoie une meilleure[2].

Pour peu que vous vouliez connaître le système de Spinosa, vous le verrez assez proprement exposé dans les notes. Si vous aimez à vous moquer des systèmes de nos rêveurs, il y aura encore de quoi vous amuser.

1. Voyez *les* |*Systèmes* (tome X); dans une des notes sont cités douze vers du *Discours* de Bernis *sur la poésie.*
2. De la satire des *Systèmes;* voyez tome X

Vous verrez de plus, dans les notes des *Cabales*, si j'ai eu si grand tort de me réjouir de la chute et de la dispersion de *messieurs*. La plupart sont, comme moi, à la campagne; je leur souhaite d'en tirer le parti que j'en tire.

Je me suis mis à établir une colonie; rien n'est plus amusant : ma colonie serait bien plus nombreuse et plus brillante si M. l'abbé Terray ne m'avait pas réduit à une extrême modestie.

Puisque vous avez vu M. Huber, il fera votre portrait : il vous peindra en pastel, à l'huile, en *mezzo-tinto;* il vous dessinera sur une carte[1] avec des ciseaux, le tout en caricature. C'est ainsi qu'il m'a rendu ridicule d'un bout de l'Europe à l'autre. Mon ami Fréron ne me caractérise pas mieux pour réjouir ceux qui achètent ses feuilles.

Nous voici bientôt, madame, à l'anniversaire centenaire de la Saint-Barthélemy. J'ai envie de faire un bouquet pour le jour de cette belle fête[2]. En ce cas, vous avez raison de dire que je n'ai point changé depuis cinquante ans : car il y a en effet cinquante ans que j'ai fait *la Henriade*. Mon corps n'a pas plus changé que mon esprit. Je suis toujours malade comme je l'étais. Je passe mon temps à faire des gambades sur le bord de mon tombeau, et c'est en vérité ce que font tous les hommes. Ils sont tous *Jean qui pleure et qui rit*[3]; mais combien y en a-t-il malheureusement qui sont Jean qui mord, Jean qui vole, Jean qui calomnie, Jean qui tue!

Eh bien! madame, n'avouerez-vous pas à la fin que ma Catherine II n'est pas Catherine qui file? ne conviendrez-vous pas qu'il n'y a rien de plus étonnant? Au bout de quatre ans de guerre, au lieu de mettre des impôts elle augmente d'un cinquième la paye de toutes ses troupes : voilà un bel exemple pour nos Colberts.

Adieu, madame; quoi qu'en dise M. Huber, je n'ai pas longtemps à vivre; et, quoi que vous en disiez, j'ai la plus grande envie de vous faire ma cour. Comptez que je vous suis attaché avec le plus tendre respect.

1. Hubert avait tellement l'habitude de faire le portrait de Voltaire en découpant une carte, qu'il le faisait les mains derrière le dos. On raconte même qu'il s'est amusé à faire ronger par son chien une tartine de pain, de telle sorte que ce qui restait était le profil de Voltaire. (B.)

2. Il le fit; voyez tome VIII, page 494.

3. Tome XI, page 556.

8597. — A M. LEKAIN.

A Ferney, 10 auguste.

Mon cher ami, vous sentez bien que ce serait pour moi un extrême plaisir de profiter des offres très-flatteuses de M. Belmont, de paraître sur le théâtre établi par mon héros, et d'être embelli par un homme aussi supérieur que vous l'êtes.

La pièce est très-différente de celle que vous avez lue, et moins indigne de vos soins; mais comment vous l'envoyer? J'ignore si monsieur le maréchal est à Bordeaux: la saison s'avance; mais, de plus, nous avons un obstacle insurmontable: la pièce n'est point encore approuvée par le ministère. Monsieur le chancelier et messieurs les secrétaires d'État me sauraient très-mauvais gré d'avoir fait représenter *les Lois de Minos* en province avant d'y être autorisé par eux. Cette démarche même pourrait compromettre un peu M. le maréchal de Richelieu. Je suis donc forcé, mon cher ami, à mon très-grand regret, de vous supplier de me priver d'une satisfaction qui me comblerait d'honneur et de joie.

Mme Denis et moi, nous vous attendons à Ferney.

Je vous prie de dire à M. de Belmont combien je l'estime et l'honore.

Signé, le meilleur de vos amis. V.

8598. — A M. MARIN [1].

10 auguste 1772.

Il y a dans la maison, mon cher ami, un laquais qui a été l'intime ami de Du Jonquay, qui a bu souvent avec lui, qui connaît ses sœurs. Il dit que l'une brodait pour les marchands du pont au Change, et l'autre travaillait en linge; que c'est d'ailleurs une honnête famille, dont la grand'mère prêtait sur gages. Il faut espérer que toute cette impertinente histoire sera tirée au clair. Mais que dites-vous de Catherine seconde, qui augmente d'un cinquième la paye de ses troupes après quatre ans de guerre? Il faut croire que du moins en France on nous rendra ce qu'on nous a pris.

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire parvenir ces deux chiffons à leur adresse? Je vous embrasse tendrement.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

8599. — A MADAME D'ÉPINAI.

14 auguste.

Le vieux malade de Ferney a entrevu M. le comte de Valory, qui lui a paru très-digne d'être votre ami : je voudrais bien l'avoir vu un peu plus à mon aise, mais j'étais extrêmement malade : c'est à quoi je passe ma vie, qui s'en va finir. Le grand docteur Tronchin sait bien qu'il ne peut pas la prolonger, car il n'est pas venu me voir; on dit qu'il est piqué que je n'aie point parlé de lui à madame sa fille, que je vis un moment il y a un an. Il a raison de vouloir qu'on parle de lui; mais je l'oubliai tout net, et je vois qu'il punit les péchés d'omission.

Puissiez-vous, madame, en commettre beaucoup de commission! On a bien peu de temps dans ce monde pour goûter de ces consolations-là.

Voici un bouquet pour la Saint-Barthélemy[1] ; une bonne âme me fait ce présent quelques jours à l'avance, et j'ai l'honneur de vous l'envoyer.

8600. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sans-Souci, 14 août.

Je vous remercie des félicitations que vous me faites sur des bruits qui se sont répandus dans le public. Il faudra voir si les événements les confirment, et quel destin auront[2] les affaires de la Pologne.

J'ai vu des vers bien supérieurs à ceux qui m'ont amusé lorsque j'avais la goutte : ce sont *les Systèmes* et *les Cabales*[3]. Ces morceaux sont aussi frais et d'un coloris aussi chaud que si vous les aviez faits à vingt ans. On les a imprimés à Berlin, et ils vont se répandre dans tout le Nord.

Nous avons eu cette année beaucoup d'étrangers, tant Anglais que Hollandais, Espagnols et Italiens; mais aucun Français n'a mis le pied chez nous; et je sais positivement que le marquis de Sainte-Aulaire n'est point ici. S'il vient, il sera bien reçu, surtout s'il n'est point expatrié pour quelque mauvaise affaire, ce qui arrive quelquefois aux jeunes gens de sa nation.

Je pars cette nuit pour la Silésie : à mon retour vous aurez une lettre plus étendue, accompagnée de quelques échantillons de porcelaine que les connaisseurs approuvent, et qui se fait à Berlin.

1. Tome VIII, page 494.
2. « Et quelle issue auront... » (*Édit. de Berlin.*)
3. Voyez ces deux satires, tome X.

Je souhaite que votre gaieté et votre bonne humeur vous conservent encore longtemps, pour l'honneur du Parnasse et pour la satisfaction de tous ceux qui vous lisent. *Vale.*

FÉDÉRIC.

8601. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 auguste.

Nous touchons, mon cher ange, au grand anniversaire de la Saint-Barthélemy. C'est une belle époque.

Voici un bouquet qu'on m'a envoyé pour cette fête [1]. Il me semble qu'on ne peut tirer un parti plus honnête de cette belle époque : l'abbé de Caveyrac en saura quelque gré à l'auteur.

Il me semble que Lekain avait quelque envie d'essayer une promulgation des *Lois de Minos* à Bordeaux : il m'en a fait écrire par le directeur de la troupe. J'ai été effrayé de la proposition, et j'ai fait de fortes remontrances contre *les Lois*. Je me flatte toujours (car on aime à se flatter) que notre avocat [2], à force de limer son plaidoyer, le rendra un peu supportable pour Fontainebleau. Il commence à être moins mécontent de lui, et il ne croit pas qu'il y ait une seule ligne qui puisse alarmer la police : il la croit bien plus ébouriffée de l'aventure du procureur et du commis pousse-cul, qui ont été mis en prison au sujet des Du Jonquay [3]. C'est une étrange affaire que ce procès-là. Je vous prie de lire cette seconde édition de l'*Essai sur les Probabilités* [4]; elle est beaucoup plus ample que la première, et je me crois pour le moins égal à maître Petit-Jean [5].

Mille tendres respects à mes anges.

Du 15.

J'ai le bonheur d'avoir chez moi M. le chevalier de Buffevent, et, par malheur, c'est pour peu de temps. Je suis bien indigne de sa conversation, car je suis très-malade.

1. Tome VIII, page 494.
2. Duroncel; voyez lettre 8515.
3. Le procureur s'appelait Lachauve, voyez tome XXVIII, pages 506 et 507; le commis pousse-cul, Desbrugnières, voyez *ibid.*, page 507.
4. Tome XXVIII, page 496.
5. Personnage de la comédie des *Plaideurs*.

8602. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

15 août.

Eh bien! madame, vous voulez que je vous fasse hommage de toutes les fantaisies qui me passent par la tête, au hasard d'en être ennuyée ou révoltée. Voici un bouquet pour la Saint-Barthélemy, que nous fêterons dans quelques jours. Ce bouquet n'est pas d'œillets et de roses, il y entre un peu d'épines et de chardons ; mais il faut proportionner les offrandes aux saints. Il est triste qu'il entre nécessairement un peu de fleurs de lis dans ce malheureux bouquet. Mais avouez que j'ai raison quand je dis que la nature a eu beaucoup de bonté en nous rendant frivoles et vains. Si nous étions toujours occupés de l'image de nos malheurs et de nos sottises, la nature humaine serait la nature infernale.

Voulez-vous vous amuser à juger le procès de M. de Morangiés ? Je vous enverrai un résumé de tout le pour et de tout le contre de cette affaire indéchiffrable, qui m'intéresse par une raison assez singulière, et vous verrez dans ce petit écrit des choses plus singulières encore.

Je plains la première femme de M. de Bombelles. Je ne sais si je ne dois pas plaindre autant la seconde. En général, je plains fort les pauvres mortels. Je vous souhaite en particulier, madame, toutes les consolations dont vous êtes susceptible. Hélas ! elles sont en petit nombre. Conservez-moi un peu d'amitié du fond de votre Saint-Joseph à mes Alpes et à mon grand lac : ce sera là ma plus chère consolation.

8603. — A M. ***[2].

15 auguste.

Mon cher ami, je plains la première Mme de Bombelles, et je plains aussi la seconde. Je plains aussi ceux que M. l'abbé Terray ruine, et je suis du nombre.

Je vous embrasse de tout mon cœur. V[3].

1. *Correspondance complète de Mme du Deffant avec la duchesse de Choiseul*, etc., publiée par M. le marquis de Sainte-Aulaire, tome II, page 228.

2. Éditeur, A. Coquerel.

3. Nous avons copié, il y a quelques années, au *British Museum* ce billet, que nous croyons inédit. Nous ne savons à qui il fut adressé. Voici un autre billet de

8604. — A CATHERINE II [1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 17 auguste.

Madame, il n'est pas surprenant que tant d'officiers des autres souverains veuillent être les vôtres, et qu'on s'empresse de vouloir servir celle qui est admirée dans l'Europe et dans l'Asie. Plus de vingt jeunes gens, ayant su que Votre Majesté impériale daignait m'honorer de quelque bonté, m'ont demandé des lettres de recommandation. Je n'ai pas été assez téméraire pour oser prendre cette liberté. J'ai été d'autant plus retenu que j'ignorais si ces jeunes gens étaient dignes d'entrer au service de Votre Majesté impériale.

Mais enfin, voici le baron de Pellemberg, né en Flandre, officier en Espagne aux gardes-wallones, fils du baron d'Horvost-Pellemberg, général major au service de Sa Majesté l'impératrice-reine : il ne veut servir d'autre impératrice que vous ; il veut absolument aller à Pétersbourg, soit que j'aie la hardiesse de lui donner une lettre [2], soit que je ne pousse pas jusque-là ma témérité.

Il sait sept langues, et il a cette conformité avec Votre Majesté. Bientôt il en saura une huitième, que vous rendez respectable à toute l'Europe. Pour moi, je me borne à vous dire dans la mienne que je suis, avec le plus profond respect et la plus inviolable reconnaissance, madame, de Votre Majesté impériale le très-humble, etc.

Voltaire adressé à Mme Duvoisin (Nanette Calas), et où il rend hommage à Marthe Camp :

« Le vieux malade de Ferney fait mille compliments à Mme Duvoisin, à madame sa mère et à toute sa famille. Il est fâché de laisser en mourant tant d'infortunés dans le monde, et surtout une dame aussi intéressante et aussi vertueuse que Mme Bombelles.

« Son très-humble et très-obéissant serviteur. V. » (A. C.)

— Voyez ci-après une note sur la lettre 8608.

1. Lettre inédite, publiée par MM. de Cayrol et François.

2. Voyez la lettre suivante.

8605. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 21 auguste.

Madame, je ne cesse d'admirer celle qui, ayant tous les jours à écrire en Turquie, à la Chine, en Pologne, trouve encore du temps pour daigner écrire au vieux malade du mont Jura. Il y a longtemps que je sais que vous avez plusieurs âmes, en dépit des théologiens, qui aujourd'hui n'en admettent qu'une. Mais enfin Votre Majesté impériale n'a pas plusieurs mains droites ; elle n'a qu'une langue pour dicter, et la journée n'a que vingt-quatre heures pour vous ainsi que pour les Turcs, qui ne savent ni lire ni écrire ; en un mot, vous m'étonnez toujours, quoique je me sois promis depuis longtemps de n'être plus étonné de rien. Je ne suis pas même étonné que mes cèdres n'aient point germé, tandis que ceux de Votre Majesté sont déjà de quelques lignes hors de terre. Il n'est pas juste que la nature me traite aussi bien que vous. Si vous plantiez des lauriers au mois de janvier, je suis sûr qu'ils vous donneraient au mois de juin de quoi mettre autour de votre tête.

Je ne sais pas s'il est vrai que les dames de Cracovie fassent bâtir en France un château pour nos officiers. Je doute que les Polonaises aient assez d'argent de reste pour payer ce monument. Ce château pourrait bien être celui d'Armide, ou quelque château en Espagne.

Ce qui doit paraître plus fabuleux à nos Français, et qui cependant est très-vrai, à ce qu'on m'assure, c'est que Votre Majesté, après quatre ans de guerre, et par conséquent de dépenses prodigieuses, augmente la paye de ses armées d'un cinquième. Notre ministre des finances doit tomber à la renverse en apprenant cette nouvelle. Je me flatte que Falconet[1] en dira deux mots sur la base de votre statue ; je me flatte encore que ce cinquième sera pris dans les bourses que mon cher Moustapha sera obligé de vous payer pour les frais du procès qu'il vous a intenté si maladroitement.

Je vous annonce aujourd'hui un gentilhomme flamand, jeune, brave, instruit, sachant plusieurs langues, voulant absolument apprendre le russe, et être à votre service ; de plus,

1. Étienne Falconet, sculpteur qui fit à Saint-Pétersbourg la statue de Pierre le Grand, né à Paris en 1716, y est mort en janvier 1791. (B.)

bon musicien : il s'appelle le baron de Pellemberg. Ayant su que je devais avoir l'honneur de vous écrire, il s'est offert pour courrier, et le voilà parti : il en sera ce qu'il pourra ; tout ce que je sais, c'est qu'il en viendra bien d'autres, et que je voudrais bien être du nombre.

Voici le temps, madame, où vous devez jouir de vos beaux jardins, qui, grâce à votre bon goût, ne sont point symétrisés. Puissent tous les cèdres du Liban y croître avec les palmes !

Le vieux malade de Ferney se met aux pieds de Votre Majesté impériale avec le plus profond respect et la plus sensible reconnaissance.

8606. — A M. MARIN[1].

21 auguste.

Mon secrétaire et moi, nous vous demandons pardon du *qui pro quo*. Ces petites méprises arrivent quelquefois, et même dans les bureaux des ministres.

Je vous demande en grâce d'envoyer cet *Essai sur les probabilités* à M. de Morangiés.

Nous voici à la veille de la Saint-Barthélemy ; j'espère vous envoyer incessamment un petit bouquet pour cette fête. Salamaleken.

Je ne sais ce que c'est que *Lise*. Vous savez qu'on met plus d'une sottise sur mon compte selon l'usage. Si *Lise* vaut la peine qu'on l'envoie, je vous supplie de vouloir bien me la faire voir.

8607. — A M. MARIN[2].

22 auguste.

Voici un petit bouquet qu'on m'a donné pour la fête de la Saint-Barthélemy[3], qui arrive incessamment. Il y a de petits ornements rouges, qui paraissent sanguinolents : cela paraît assez convenable. Il arrivera peut-être trop tard. Il faut prendre les Français sur le temps. Que ceux qui se plaignent du présent songent au passé, ils se consoleront[4].

1. Éditeurs, Bavoux et François.
2. Éditeurs, Bavoux et François.
3. L'ode sur cet anniversaire; voyez tome VIII, page 494.
4. Une version porte encore : « Le vieux malade, très-malade, recommande les incluses à vos bontés. »

8608. — A M. MOULTOU[1].

24 août 1772.

Je vous remercie, mon cher philosophe, de votre Digby, mais je doute fort que nos charlatans d'aujourd'hui aient pris chez lui nos molécules organiques.

On m'apporta hier au soir ce petit imprimé sur Mlle Camp[2], sur l'abbé de Caveyrac, et sur la belle fête que nous célébrons aujourd'hui.

1. Éditeur, A. Coquerel.

2. Ce sont les *Réflexions philosophiques sur le procès de mademoiselle Camp*, par Voltaire lui-même.

Le vicomte de Bombelles, chevalier de l'ordre de Saint-Lazare, officier au service du Piémont, épousa *au désert*, et par le ministère d'un pasteur, le 21 mars 1766, Marthe Camp, qui appartenait à une famille aisée et honorable de Montauban, et dont la beauté l'avait charmé. Leur union fut d'abord heureuse; ils eurent une petite fille, Charlotte de Bombelles. Mais M. de Bombelles n'était qu'un débauché criblé de dettes, et trois ans après ce mariage, il fut enfermé pendant un an au For-l'Évêque. Sorti de prison, il rétablit ses affaires en épousant à Paris et devant l'Église catholique Mlle de Carvoisin; Marthe Camp réclama devant le parlement, mais son mariage, célébré sous les seules formes possibles pour des protestants, à moins d'abjuration réelle ou simulée, n'était pas légal. Malgré un véhément mémoire du fameux Linguet, elle perdit son procès, et M. de Bombelles fut condamné seulement à des dommages-intérêts. Le parlement ordonna en outre que l'enfant fût mis dans un couvent.

Voltaire savait qu'on n'obtiendrait rien de plus, et ne demanda rien de plus dans sa brochure, où il ne parla guère que de l'abbé de Caveyrac, du roi de Prusse et de lui-même; il eût mieux fait de s'abstenir. Mais l'opinion n'était plus d'accord avec la loi; M. de Bombelles, tout en gagnant son procès, fut flétri par le mépris public. Le conseil de l'École royale militaire, dont il avait été l'élève, lui écrivit une lettre officielle où on lui déclarait que la honte de sa conduite rejaillissant sur ses camarades, ils lui interdisaient de reparaître parmi eux.

Marthe Camp trouva un appui inespéré. C'était un vieillard de soixante-dix ans, Abraham Van Robais, directeur de la manufacture de draps d'Abbeville, héritier des priviléges concédés à sa famille, quoique protestante, en 1666, par Colbert. Veuf, très-riche et très-considéré, Van Robais donna son nom à la délaissée, et plus tard, un de ses neveux et de ses successeurs, Samuel-Isaac Van Robais, épousa Charlotte de Bombelles.

Il paraît que M. de Bombelles et sa seconde femme se crurent appuyés par Voltaire, qui, dans sa brochure faible et incohérente, avait affirmé la nullité du premier mariage. Ils lui firent plus tard, à Ferney, une visite qui ne lui plut nullement, et il écrivit contre eux cette épigramme qu'on trouve dans ses Œuvres :

Pourquoi donc ces gens-là s'appellent-ils Bombelle?
Le mari n'est pas bon, la femme n'est pas belle.

Voir la *Correspondance* de Grimm, les *Mémoires* de Bachaumont, tome VI, *passim*, et les *Mémoires* de Mme d'Oberkirch, tome I. — On peut consulter aussi le factum de Linguet et le journal *le Lien*, 1852, page 167. (*Note du premier éditeur*.)

Tout ce qui était chez moi s'est jeté sur les exemplaires. J'ai sauvé celui-ci, que je vous envoie. On en fait aussi partir un pour Mme Necker.

Il est à croire que l'on ne verra plus de pareilles fêtes chez nos pauvres chrétiens.

Mes fêtes, à moi, sont les jours où vous voulez bien venir à Ferney. Mais elles sont trop rares.

8609. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

Paris, 24 août.

Oh! pour le coup, je suis fort contente de vous! Voilà comme je veux que vous me traitiez; mais je ne veux pas que vous me disiez que c'est *au hasard de m'ennuyer ou de me révolter*. Pour le premier, il est impossible; et pour le second, j'ai profité de vos sermons sur la tolérance; je la pratique et la professe.

Vos *Systèmes* sont divins, je les connaissais ainsi que vos *Cabales*. Vos notes sont excellentes et très utiles à des lecteurs aussi ignorants que moi.

Votre bouquet me plaît beaucoup. Tout ce que vous dites est vrai. Il est fâcheux qu'on ne puisse être heureux que quand on est vain et frivole. Je ne me pique pas d'être fort solide, mais je ne le suis que trop, puisque je ne suis pas heureuse, et que le souvenir du passé m'en fait prévoir de plus grands à l'avenir. Je ne rebâtis point avec les décombres de mes bâtiments renversés. Il n'y a que vous, mon cher Voltaire, qui sachiez tirer parti de tout, pour qui tous les lieux, tous les temps, tous les âges, ne dérangent point votre bonheur. Vous êtes l'enfant gâté de la nature, c'est-à-dire le seul qu'elle a aussi singulièrement bien traité. Pour moi, elle m'a déshéritée, ainsi qu'ont fait tous mes parents. Elle m'avait donné cinq sens, elle s'est repentie de m'avoir si bien traitée : elle m'a ôté celui qui me serait le plus utile, et pour mieux faire sentir sa malice, elle me donne de longs jours que je ne désirais point, et dont je ne sais que faire. Elle m'a laissé des oreilles qui sont rarement satisfaites de ce qu'elles entendent; elle ne m'a pas privée du goût, mais d'un bon estomac; elle est une marâtre pour moi, et vous êtes son enfant bien-aimé. Soyez assez généreux pour réparer ses torts, ayez soin de votre malheureuse sœur, et rendez-la heureuse, en dépit de notre partiale mère.

Je ne saurais admirer votre Catherine : elle est tout ostentation; elle achète des tableaux, des diamants, des bibliothèques pour éblouir l'univers de ses richesses. Elle ne met point d'impôts, mais vous savez qu'où il n'y a rien, le roi perd ses droits; elle augmente la paye de ses troupes, mais elle ne leur donne que du papier. Vous lui savez trop de gré de l'admiration qu'elle a pour vous; qui est-ce qui n'en a pas? Il est bruit ici d'une révolte

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

qui a pensé arriver, et qui a fait exiler un grand nombre de gens en Sibérie. Mettriez-vous à fonds perdu sur la tête du Ninias?

Je vous demande pardon de mon impertinence, mais vous savez de qui je tiens le jour.

Oui, vous me ferez plaisir de m'envoyer toutes vos observations sur l'affaire de M. de Morangiés; mon avis, jusqu'à présent, c'est que lui et sa partie sont tous fripons.

Que je m'estimerais heureuse de vous revoir, mon cher Voltaire! Que n'y a-t-il des champs Élysées? Je vous y donnerais rendez-vous, et j'irais bien volontiers vous y attendre.

8610. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Août 1772.

Monsieur, en réponse à votre lettre du 1er d'auguste, je vous envoie un mémoire sur ma guerre avec la sainte congrégation de la Propagande : vous ne vous doutiez pas apparemment de ce petit démêlé-là. Ces gens voudraient me faire accroire, comme dit la chanson, *que je ne suis pas le maître dans ma maison quand ils y sont;* mais difficilement ils me persuaderont. Leurs arguments ne valent pas même ceux de Moustapha et des bandes à écharpes blanches de Pologne. J'espère que cette vétille ne vous mettra point en colère contre moi; au reste ne me boudez point, j'aime trop à être bien avec vous.

Si la paix se fait, je reviendrai à mon code; cette paix se traite à Fokchani; mais jusqu'ici il n'y a rien encore de décidé. Je suis fâchée de la petite mésaventure arrivée à notre ami Ali-bey. Notre-Dame de Czenstochowa s'est mise à coqueter avec le général-major prince Golitsine; j'ai reçu un courrier avant-hier où il me mande que cette forteresse s'est rendue à discrétion. Le nonce du pape, Durini, part furieux de Varsovie, parce que l'incrédulité des Polonais a empêché les miracles de cette image, fertile en pareilles productions.

8611. — A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 25 auguste.

Ce n'était pas, madame, quand je n'avais plus l'honneur de vous tenir à Ferney que mes jours devaient être filés d'or et de soie. J'ai reçu ces petits échantillons de soie blanche, façonnée en blondes, que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Nos

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 262. Cette lettre figure ici pour la première fois dans les Œuvres de Voltaire.

ouvrières de Ferney vont travailler sur ces modèles. J'aurai bientôt l'honneur de vous envoyer un essai d'une autre manufacture, car je suis aussi sûr de votre secret que de vos bontés.

Vraiment je remercierai M. le duc de Duras; mais je dois commencer par vous. Oserai-je, en vous présentant mes remerciements, vous faire encore une prière? ce serait, madame, de vouloir bien, quand vous verrez M. d'Ogny, lui parler de la reconnaissance extrême que j'ai de toutes les facilités qu'il a accordées à ma colonie jusqu'à présent. Ma sensibilité, et surtout un petit mot de votre bouche, l'engageront peut-être à me continuer des faveurs qui me sont bien nécessaires. Si elles cessaient, mes fabriques tomberaient, mes maisons que j'ai augmentées deviendraient inutiles, les fabricants ne pourraient me rien rembourser des avances énormes que je leur ai faites sans aucun intérêt; je me verrais ruiné. Voilà deux hommes à Ferney dont vous daignez soutenir la cause dans des genres différents, Racle [1] et moi.

Le vieux malade est trop vieux pour venir vous faire sa cour à Paris. Il faut savoir aimer la retraite; mais, madame, il vous sera attaché jusqu'au dernier moment de sa vie avec le plus tendre respect.

8612. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 28 auguste.

Madame, pardon; mais, non-seulement Votre Majesté impériale me protége, elle m'instruit; elle a bien voulu me défaire de quelques erreurs françaises sur la Sibérie; elle me permet les questions.

Je prends donc la liberté de lui demander s'il est vrai qu'il y ait en Sibérie une espèce de héron tout blanc, avec les ailes et la queue couleur de feu, et surtout s'il est vrai que, par la paix du Pruth, Pierre le Grand se soit obligé à envoyer tous les ans un de ces oiseaux avec un collier de diamants à la Porte Ottomane. Nos livres disent que cet oiseau s'appelle chez vous *kratsshot*, et chez les Turcs, *chungar*.

Je doute fort, madame, que Votre Majesté impériale paye désormais un tribut de chungar et de diamants au seigneur

1. Dont il est parlé dans la lettre 8589.

Moustapha. Les gazettes disent qu'elle achète un diamant[1] d'environ trois millions à Amsterdam ; j'espère que Moustapha payera ce brillant en signant le traité de paix, s'il sait écrire.

Votre extrême indulgence m'a accoutumé à la hardiesse de questionner une impératrice: cela n'est pas ordinaire; mais, en vérité, il n'y a rien de si extraordinaire dans le monde entier que Votre Majesté, aux pieds de laquelle se met, avec le plus profond respect,

Le Vieux Malade de Ferney.

8613. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 auguste.

Mon cher ange m'écrit du 22; mais n'a-t-il point reçu le paquet des *Lois de Minos* que je lui avais dépêché par M. Bacon, substitut de monsieur le procureur général ? Il me parle de la fête de la Saint-Barthélemy, mais pas un mot de *Minos*. J'ai peur que messieurs de la poste ne se soient lassés de favoriser mon petit commerce de tragédies et de montres, que je faisais assez noblement. J'ai essuyé les plus grandes difficultés et les plus cruels contre-temps, dont ni tragédie, ni comédie, ni petits vers, ni brochures, ne peuvent guère me consoler ; mais si *Minos* ne vous a point été rendu, que deviendrai-je?

J'ai toujours été persuadé que le procureur qui a joué le rôle de magistrat avec Du Jonquay est punissable; et que Desbrugnières, le pousse-cul, mérite le pilori [2] ; que M. de Morangiés a cru attraper les Du Jonquay en se faisant prêter par eux cent mille écus qu'il ne pouvait rendre; qu'il a été attrapé lui-même ; que, dans l'ivresse de l'espérance de toucher cent mille écus dans trois jours, il a signé des billets avant d'avoir l'argent; mais je tiens qu'il est impossible que les Du Jonquay aient eu cent mille écus.

Dieu veuille que je ne perde pas cent mille écus à mes manufactures !

Minos me consolera un peu, s'il réussit ; mais vraiment, pour *le Dépositaire*, je ne suis pas en état d'y songer: *Minos* a toute mon âme.

1. Il y eut de grandes négociations pour ce diamant (voyez les *Mémoires de la margrave d'Anspach*, tome Ier, pages 142-145), qui fut acquis moyennant quatre cent cinquante mille roubles et des lettres de noblesse.

2. Voyez tome XXVIII, pages 506 et 507.

On a joué, ces jours passés, *Olympie* sur le théâtre de Genève, qui est à quelques pas de la ville ; elle a été applaudie bien plus qu'à Paris. Une belle actrice toute neuve [1], toute simple, toute naïve, sans aucun art, a fait fondre en larmes. Ce rôle d'*Olympie* n'est pas fait, dit-on, pour Mlle Vestris ; c'est à vous d'en juger. Patrat a joué supérieurement le grand prêtre. Je le trouve bien meilleur que Sarrazin dans plusieurs rôles ; il me paraît nécessaire au *tripot* de Paris. Il s'offre à jouer tous les rôles. Il a beaucoup d'intelligence, un air très-intéressant; il y a là de quoi faire un acteur admirable. Il me serait très-nécessaire dans *les Lois de Minos*. Les comédiens le refusent-ils parce qu'il est bon ? Ils ont déjà privé le public de plusieurs sujets qui auraient soutenu leur pauvre spectacle. Les intérêts particuliers nuisent au bien général dans tous les *tripots*.

Je lirai le livre [2] dont vous me faites l'éloge ; mais j'aime mieux Molière que des réflexions sur Molière.

A l'ombre de vos ailes, mes divins anges.

8614. — A M. DE CHABANON.

A Ferney, 30 auguste.

Où avais-je l'esprit, mon cher ami, lorsqu'en vous écrivant je fus assez distrait pour ne pas répondre à l'offre intéressante que vous me faisiez de m'envoyer quelques odes d'Horace traduites par monsieur votre frère [3] ? Je me flatte que j'aimerai Horace en français autant que Pindare. Je suis d'autant plus curieux de cette traduction que je m'amuse actuellement à écrire à Horatius Flaccus [4], comme j'écrivis il y a un an à Nicolas Boileau [5]. Mais j'aime bien mieux encore écrire à mon très-aimable M. de Chabanon, que j'aimerai tant que je respirerai.

Mes compliments à monsieur votre frère, notre confrère.

1. Elle s'appelait Camille ; voyez lettre 8576.
2. *De l'Art de la comédie*, par Cailhava (voyez tome XLIV, page 127), 1772, quatre volumes in-8°. Une nouvelle édition, 1786, n'a que deux volumes in-8°.
3. Chabanon de Maugris, né en 1736, mort en 1780, donna les *Odes d'Horace, livre III, traduites en vers français*, 1773, in-12.
4. Tome X, page 441.
5. Tome X, page 397.

8615. — A MADAME DE SAINT-JULIEN[1].

A Ferney, 30 auguste.

Je vous avais bien dit, madame, que pour vous plaire je vous écrirais dès que j'aurais des grâces à vous demander. Il ne s'agit ici ni de contrôleur général, ni d'intendant des finances; ce sont des choses bien plus sérieuses, c'est un opéra-comique[2]. Un jeune homme m'est venu apporter cette esquisse; je l'ai trouvée très-favorable à la musique, et à des sortes de musique de toute espèce. Mme Denis dit qu'il faut suivre de point en point toutes les directions de l'auteur. Il avait promis cet ouvrage à un autre musicien que M. de Montcivrey; mais nous avons jugé qu'il fallait lui donner la préférence sur tous les autres, non-seulement parce qu'il est votre protégé, mais parce qu'il mérite de l'être. Si Montcivrey est occupé ailleurs, ayez la bonté de nous renvoyer le manuscrit contre-signé soit par le grand aumônier, soit par qui il vous plaira.

Pardonnez à un jeune homme qui n'a pas un moment à lui, s'il ne vous dit pas plus au long, madame, combien il vous adore et vous respecte.

Mme Denis et moi, nous vous demandons le plus profond secret.

8616. — A M. MARIN[3].

A Ferney, 31 auguste.

Grand merci de la nouvelle que vous me mandez, mon cher ami; que de faux témoins qui déposaient contre M. de Morangiés ont pris la fuite.

Est-ce à vous que j'ai envoyé, il y a environ quinze jours, un paquet de près de soixante pages pour M. d'Argental? Il ne l'a point reçu, j'en suis très en peine. Il arrive souvent de ces malheurs-là aux gens qui sont à cent lieues de Paris.

Je crois enfin le partage de la Pologne en bon train, quoiqu'il y ait quelques difficultés entre les copartageants.

J'ignore quand on plaidera le procès de Minos, et je vous prie de ne m'en pas aimer moins si je perds ma cause avec dépens, comme cela pourra très-bien arriver.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Voyez, tome VII, *les Deux Tonneaux*.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

8617. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

1er septembre.

L'abbé Pinzo [1], monsieur, écrit trop bien en français ; il n'a point le style diffus et les longues phrases des Italiens. J'ai grand'peur qu'il n'ait passé par Paris, et qu'il n'ait quelque ami encyclopédiste. Malheureusement sa position est celle de Pourceaugnac [2] : « Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait. »

A l'égard des *Systèmes*, il faut s'en prendre un peu à M. Le Roy [3], dont l'équipée est un peu ridicule.

A l'égard des athées, vous savez qu'il y a athée et athée, comme il y a fagots et fagots. Spinosa était trop intelligent pour ne pas admettre une intelligence dans la nature. L'auteur du *Système* ne raisonne pas si bien que Spinosa, et déclame beaucoup trop.

Je suis fâché pour Leibnitz, qui sûrement était un grand génie, qu'il ait été un peu charlatan ; ni Newton ni Locke ne l'étaient. Ajoutez à sa charlatanerie que ses idées sont presque toujours confuses. Puisque ces messieurs veulent toujours imiter Dieu, qui créa, dit-on, le monde avec la parole, qu'ils disent donc comme lui : *fiat lux*.

Ce que j'aime passionnément de M. d'Alembert, c'est qu'il est clair dans ses écrits comme dans sa conversation, et qu'il a toujours le style de la chose. Il y a des gens de beaucoup d'esprit dont je ne pourrais en dire autant.

Adieu, monsieur : faites provigner la vigne tant que vous pourrez ; mais il me semble qu'on nous fait manger à présent des raisins un peu amers.

8618. — A M. D'ALEMBERT.

4 septembre.

Je voudrais, mon cher et très-grand philosophe, qu'on donnât rarement des prix, afin qu'ils fussent plus forts et plus mérités. Je voudrais que l'Académie fût toujours libre, afin qu'il

1. Voyez une note sur la lettre 8219 ; tome XLVII, page 364.
2. Acte I, scène VI.
3. Auteur des *Réflexions sur la jalousie*, pamphlet contre Voltaire ; voyez tome XXVIII, page 489.

y eût quelque chose de libre en France. Je voudrais que son secrétaire fût mieux renté, afin qu'il y eût justice dans ce monde.

Je voudrais... Je m'arrête dans le fort de mes je voudrais ; je ne finirais point. Je voudrais seulement avoir la consolation de vous revoir avant que de mourir.

On m'a parlé des *Maximes du droit public des Français*[1]. On m'a dit que cela est fort ; mais cela est-il fort bon ? et avons-nous un droit public, nous autres Welches ? Il me semble que la nation ne s'assemble qu'au parterre. Si elle jugeait aussi mal dans les états généraux que dans le *tripot* de la Comédie, on n'a pas mal fait d'abolir ces états. Je ne m'intéresse à aucune assemblée publique qu'à celle de l'Académie, puisque vous y parlez. On vous a cousu la moitié de la bouche ; mais ce qui vous en reste est si bon qu'on vous entendra toujours avec le plus grand plaisir.

Nous attendons une histoire détaillée de l'aventure de Danemark[2] ; on la dit très-curieuse ; on prétend même qu'elle est vraie : en ce cas, ce sera la première de cette espèce.

Le roi de Prusse me mande[3] qu'il m'envoie un service de porcelaine ; vous verrez qu'elle se cassera en chemin. Il jouira bientôt de sa Prusse polonaise : en digérera-t-il mieux ? en vivra-t-il plus longtemps ?

J'ai à vous dire pour nouvelle que nous nous moquons ici de la foudre ; que les conducteurs, les antitonnerres deviennent à la mode comme les dragées de Kaiser. Si Nicolas Boileau avait vécu de notre temps, il n'aurait pas dit si crûment :

> Je crois l'âme immortelle, et que c'est Dieu qui tonne.
>
> (Sat. I, v. 162.)

Vivez *memor nostri* ; je suis à vous passionnément.

8619. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 septembre.

Eh bien ! mon cher ange, tout est-il déchaîné contre *les Lois de Minos*, jusqu'à la poste ? Il est certain, de certitude physique, que

1. Par l'abbé Mey, 1772, deux volumes in-12.
2. La catastrophe de Struensée ; voyez page 38.
3. Lettre 8600.

je fis partir le paquet, il y a plus de trois semaines, à l'adresse de monsieur le procureur général du parlement ; et sous cette enveloppe à son substitut M. Bacon, à qui j'envoie d'autres paquets toutes les semaines, et qui, jusqu'à présent, n'a pas été négligent à les rendre. Au nom de Rhadamanthe, envoyez chez ce Bacon. Il se peut que la multiplicité prodigieuse des affaires, sur la fin de l'année de robe, lui ait fait oublier mon paquet cette fois-ci. Il se peut encore que messieurs des postes, qui ont taxé un autre envoi vingt-cinq pistoles, aient retenu ce dernier ; peut-être quelque commis aime les vers : enfin je suis très en peine, et je suis émerveillé de votre tranquillité. Ce n'est point, encore une fois, à Marin, c'est à Bacon que j'avais envoyé *Minos* ; et ce qu'il y a de pis, c'est que je n'ai plus que des brouillons informes auxquels on ne connaît rien.

Je me console par le succès de *Roméo* [1], et par le succès de tous ces ouvrages absurdes écrits en style barbare, dont nos Welches ont été si souvent les dupes. Il faut qu'une pièce passablement écrite soit ignorée, quand les pièces visigothes sont courues ; mais faut-il qu'elle soit égarée, et qu'elle devienne la proie de Fréron avant terme ? Il faut avouer qu'il y a des choses bien fatales dans ce monde, sans compter ce qui est arrivé en Pologne, en Danemark, à Parme, et même en France.

On s'est avisé de jouer à Lyon *le Dépositaire*, on y a ri de tout son cœur, et il a fort réussi. Les Lyonnais apparemment ne sont point gâtés par La Chaussée; ils vont à la comédie pour rire. O Molière ! Molière ! le bon temps est passé. Qui vous eût dit qu'on rirait un jour au théâtre de Racine, et qu'on pleurerait au vôtre, vous eût bien étonné.

Comment en un plomb *lourd votre* or s'est-il changé ?

(RACINE, *Athalie*, acte III, sc. VII.)

Il nous manque une tragédie en prose [2], nous allons l'avoir. C'en est fait, le monde va finir, l'antechrist est venu.

J'ai écrit [3] à M. le duc de Duras pour le remercier de ses bontés. Hélas ! elles deviendront inutiles. Paris est devenu welche. Vous étiez ma consolation, mon cher ange ; mais vous vous êtes gâté ; vous avez je ne sais quelle inclination fatale

1. *Roméo et Juliette*, tragédie en cinq actes et en vers, de Ducis, jouée le 27 juillet 1772.
2. Il veut parler du *Maillard* de Sedaine ; voyez lettre 8031.
3. Cet lettre est perdue.

pour la comédie larmoyante, qui abrégera mes jours. Je ne vous en aime pas moins ; mais je pleure dans ma retraite, quand je songe que vous aimez à pleurer à la comédie.

Tendres respects à mes anges.

8620. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE MEYNIÈRES [1].

A Ferney, 9 septembre.

Un vieillard presque octogénaire, madame, tout accablé qu'il est de maladies, n'a pu recevoir des marques de confiance de monsieur votre fils et lire son excellent mémoire sans se ressouvenir du mérite de madame sa mère et des bontés dont elle l'a honoré autrefois.

Recevez mes très-sincères compliments sur votre nouvelle union, qui doit faire deux heureux, si le mot d'heureux est fait pour les pauvres mortels. Vous vivez avec l'homme du monde le plus estimable, et loin des tracasseries de Paris [2]. Si avec cela le bonheur n'est pas chez vous, il n'est nulle part. Il y a plus de vingt ans que j'ai trouvé dans la retraite ce bonheur après lequel tout le monde court dans les villes.

Je vous souhaite surtout, à M. de Meynières et à vous, une bonne santé, sans laquelle il n'y a rien. Je ne l'ai jamais eue, cette santé si nécessaire ; j'ai vécu pour souffrir ; ainsi, ce que j'appelle mon bonheur n'est que ma consolation.

J'ai bâti une espèce de petite ville ; j'y ai fait venir une colonie ; j'y ai établi des manufactures, et puis j'ai dit : Tout est vanité. Mais ce qui n'est point vanité et ce qui pourrait nourrir en secret la mienne, c'est la lettre dont vous honorez ce pauvre malade, qui présente ses respects à monsieur et à madame.

8621. — A M. DESBANS [3],

ANCIEN CAPITAINE DE DRAGONS, A NIMES.

Au château de Ferney, 9 septembre.

Un vieillard octogénaire, très-malade, mais toujours sensible au mérite, a reçu depuis peu une brochure très-agréable, accompagnée d'une lettre très-ingénieuse, sans savoir par

1. Éditeurs, de Cayrol et François. — Sur la présidente de Meynières, voyez la note, tome XL, page 67.
2. A Chaillot.
3. Copié sur l'original, de la main de Wagnière.

quelle voie ce paquet lui est parvenu. Il fait ses compliments à M. Desbans, qui se console avec les muses du chagrin de ne pouvoir plus faire la guerre. Il le remercie de l'honneur qu'il lui a fait. Le triste état où il est à présent ne lui permet pas de s'étendre autant qu'il le voudrait sur les sentiments de reconnaissance et d'estime dont il est pénétré pour M. Desbans, et dont il a l'honneur d'être le très-humble et très-obéissant serviteur. V.

8622. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

Ferney, le 10 septembre.

En voici bien d'une autre, monseigneur ; il court une *Lettre* insolente, exécrable, abominable, d'un abbé Pinzo[1] au pape. Je n'ai jamais assurément entendu parler de cet abbé Pinzo; mais des gens remplis de charité m'attribuent cette belle besogne. Cette calomnie est absurde ; mais il est bon de prévenir toute sorte de calomnie.

Je demande en grâce à Votre Éminence de vouloir bien me mander s'il y a en effet un abbé Pinzo. L'on m'assure qu'on a envoyé cette lettre au pape comme étant mon ouvrage. Je révère trop sa personne, et je l'estime trop, pour craindre un moment qu'il me soupçonne d'une telle sottise. Mais enfin, comme il se peut faire qu'une telle imposture prenne quelque crédit dans Rome chez des gens moins éclairés que Sa Sainteté, vous me pardonnerez de vous en prévenir, et même de joindre à cette lettre le témoignage de monsieur le résident de France à Genève.

Le dangereux métier d'homme de lettres expose souvent à de telles imputations. On dit qu'il faut prendre le bénéfice avec les charges ; mais ici le bénéfice est du vent, et les charges sont des épines.

Mon très-ancien, très-tendre, et très-respectueux attachement pour Votre Éminence me fait espérer qu'elle voudra bien m'ôter cette épine du pied, ou plutôt de la tête : elle est bien sûre de mon cœur.

1. La lettre de l'abbé Pinzo est imprimée dans le recueil intitulé *Évangile du jour*, tome IX, ouvrage où se trouvent beaucoup de pièces attribuées à Voltaire.

PIÈCE JOINTE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Je soussigné certifie que M. de Voltaire m'a fait voir aujourd'hui une lettre datée d'une campagne près Paris, du 21 août 1772[1], contenant en trois pages diverses choses particulières, et à la fin ces mots : « Le pape a fait enfermer un abbé Pinzo ; il court ici une lettre de cet abbé à Sa Sainteté, etc.; » et que, sur une feuille séparée, de la même écriture, est la lettre dudit abbé Pinzo, telle qu'elle a été imprimée ; certifie de plus que personne ne connaît à Genève cet abbé Pinzo, et que tous les Genevois que j'ai vus m'ont témoigné une indignation marquée de cette lettre vraie ou supposée.

Fait à Genève, le 9 septembre 1772.

HENNIN, *résident pour le roi.*

8623. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 septembre.

Je suis inquiet sur bien des choses, mon cher ange, quoique à mon âge on doive être tranquille. Ce n'est point la paix entre l'empire ottoman et l'empire russe, ce n'est point la révolution de Suède qui altère mon repos ; c'est le petit paquet de la Crète, dont vous ne me parlez jamais, et dont je n'ai aucune nouvelle ; mais comme le malheur est bon à quelque chose, je viens de corriger encore cet ouvrage, en le faisant recopier, et j'espère qu'à la fin il méritera toute votre indulgence. Lekain est actuellement à Lyon ; s'il vient à Ferney, je le chargerai du paquet, et tout sera réparé ; mais j'aurai toujours sujet de craindre que la pièce ne soit tombée entre des mains infidèles qui en abuseront.

Ce que je crains encore plus, c'est le mauvais goût, c'est la barbarie dans laquelle nous retombons, c'est l'avilissement des spectacles, comme de tant d'autres choses.

Voici un autre sujet de mon étonnement et de mon trouble mortel.

Avez-vous jamais entendu parler d'un abbé Pinzo, qu'on dit avoir été autrefois camarade d'école du pape ? On prétend que son camarade, ne trouvant pas ses opinions orthodoxes, l'a fait mettre en prison, et qu'il s'en est évadé. Il court une lettre très-insolente, très-folle, très-insensée, très-horrible, de cet abbé Pinzo à Sa Sainteté.

1. Dans la publication de Hennin fils, 1825, il y a ici : « 12 août » au lieu de « 21 août ».

Vous vous étonnez d'abord que cette affaire m'inquiète ; mais la raison en est qu'on m'attribue la lettre, et qu'on l'a envoyée au pape en lui disant qu'elle était de moi. Voilà une tracasserie d'un genre tout nouveau.

Je vous supplie, mon cher ange, de vous informer de ce que c'est que cet abbé Pinzo, et sa lettre. Je ne doute pas que quelques ex-jésuites ne fomentent cette calomnie. Ces bonnes gens sont les premiers hommes du monde quand il s'agit d'imposture. Je sais combien cette accusation est absurde; mais l'absurdité ne rassure pas. Il faut donc toujours combattre jusqu'au dernier moment. Voilà tout ce que vaut cette malheureuse fumée de la réputation. Allons donc, combattons ; j'ai encore bec et ongles.

J'écrivis l'année passée à Boileau[1] ; je viens d'écrire à Horace[2] tout ce que j'ai sur le cœur. Je vous l'enverrai pour vous amuser. Il y a loin d'Horace à l'abbé Pinzo.

Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges.

8624. — DE CATHERINE II[3],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 1-12 septembre 1772.

Monsieur, j'ai à vous annoncer, en réponse à votre lettre du 21 d'août, que je m'en vais commencer avec Moustapha une nouvelle correspondance à coups de canon. Il lui a plu d'ordonner à ses plénipotentiaires de rompre le congrès de Fokchani, et la trêve finit aujourd'hui. C'est apparemment l'âme qui a ce département-là qui vous a dit cette nouvelle. Je vous prie de m'instruire de ce que font les autres âmes que vous me donnez : tandis que je pense à Moustapha, il m'a toujours paru que je n'avais à la fois qu'une idée. J'espère qu'au moins messieurs les théologiens me feront un compliment en cérémonie au premier concile universel où je présiderai, pour avoir soutenu leur avis en cette occasion.

Je suis bien fâchée de ce que vos cèdres n'ont point germé; s'il vous reste des fèves, je vous conseille de les faire semer cet automne, et vous les verrez sortir de terre au printemps prochain.

Je crois qu'il faut ranger le château que les dames polonaises prétendent bâtir aux officiers français engagés au service des prétendus confédérés au nombre de beaucoup d'autres bâtiments pareils, élevés dans l'imagination

1. C'était en 1769; voyez tome X, page 397.
2. Voyez *ibid.*, page 441.
3. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 266.

de l'une et de l'autre nation depuis plusieurs années, et qui se sont évaporés en particules si subtiles que personne ne les a pu apercevoir. Il n'y a pas jusqu'aux miracles de la dame de Czenstochow qui n'aient eu ce sort depuis que les moines de ce couvent se trouvent en compagnie d'un beau régiment d'infanterie russe, qui occupe cette forteresse présentement.

On ne vous a point trompé, monsieur, lorsqu'on vous a dit que j'ai augmenté, ce printemps, d'un cinquième la paye de tous mes officiers militaires, depuis le maréchal jusqu'à l'enseigne. J'ai acheté en même temps la collection de tableaux de feu M. de Crozat, et je suis en marché d'un diamant de la grosseur d'un œuf.

Il est vrai qu'en augmentant ainsi mes dépenses, d'un autre côté mes possessions se sont aussi un peu accrues par un accord fait entre la cour de Vienne, le roi de Prusse, et moi[1]. Nous n'avons point trouvé d'autre moyen pour garantir nos frontières des incursions des prétendus confédérés dirigés par les officiers français, que de les étendre. Le cours de la Dvina et du Borysthène, dont j'ai fait prendre possession ces jours-ci, fera cet effet : ne trouvez-vous pas raisonnable que ceux qui ferment l'oreille à la raison payent les violons? J'ai ordonné de faire venir le comédien dont vous me parlez. Lorsque votre baron de Pellemberg sera arrivé, je vous en parlerai.

Adieu, monsieur; souvenez-vous de moi en bien, et soyez assuré du sensible plaisir que me font vos lettres. Vous pourriez m'en faire un plus grand encore, ce serait de vous porter bien, en dépit des années.

A propos, que dites-vous de la révolution arrivée en Suède[2]? Voilà une nation qui perd, dans moins d'un quart d'heure, sa forme de gouvernement et sa liberté. Les états, entourés de troupes et de canons, ont délibéré vingt minutes sur cinquante-deux points qu'ils ont été obligés de signer. Je ne sais si cette violence est douce; mais je vous garantis la Suède sans liberté, et le roi de ce pays aussi despotique que le Grand Turc; et tout cela, deux mois après que le souverain et toute la nation s'étaient juré réciproquement la stricte conservation de leurs droits réciproques.

Le père Adam ne trouve-t-il pas que voilà bien des consciences en danger?

1. Le premier partage de la Pologne est du 15 août 1772.

2. Par cette révolution, qui est du 19 août 1772, toute l'autorité rentra dans les mains du roi, comme depuis Gustave-Adolphe jusqu'à Charles XI. Le parti des bonnets, ou du sénat, perdit toute sa puissance. La révolution fut terminée en cinquante-quatre heures.

Le *Journal encyclopédique* des 1[er] et 15 octobre et du 1[er] novembre 1772 contient une *Relation de ce qui est arrivé à Stockholm le 19 août dernier au 21 inclusivement*, etc. Les *Mémoires secrets* du 6 septembre parlent d'une édition de cette *Relation* sortie de l'imprimerie du département des affaires étrangères à Versailles.

8625. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Septembre.

Madame, votre rhinocéros [1] n'est pas ce qui me surprend ; il se peut très-bien que quelque Italien ait amené autrefois un rhinocéros en Sibérie, comme on en conduit en France et en Hollande. Si Annibal fit passer les Alpes à travers les neiges à des éléphants, votre Sibérie peut avoir vu autrefois les mêmes tentatives, et les os de ces animaux peuvent s'être conservés dans les sables. Je ne crois pas que la position de l'équateur ait jamais changé ; mais je crois que le monde est bien vieux.

Ce qui m'étonne davantage, c'est votre inconnu, qui fait des comédies dignes de Molière ; et, pour dire encore plus, dignes de faire rire Votre Majesté impériale : car les majestés rient rarement, quoiqu'elles aient besoin de rire. Si un génie tel que le vôtre trouve des comédies plaisantes, elles le sont sans doute. J'ai demandé à Votre Majesté des cèdres de Sibérie, j'ose lui demander à présent une comédie de Pétersbourg. Il serait aisé d'en faire une traduction. Je suis né trop tard [2] pour apprendre la langue de votre empire. Si les Grecs avaient été dignes de ce que vous avez fait pour eux, la langue grecque serait aujourd'hui la langue universelle ; mais la langue russe pourrait bien prendre sa place. Je sais qu'il y a beaucoup de plaisanteries dont le sel n'est convenable qu'aux temps et aux lieux, mais il y en a aussi qui sont de tous pays, et ce sont sans contredit les meilleures. Je suis sûr qu'il y en a beaucoup de cette espèce dans la comédie qui vous a plu davantage ; c'est celle-là dont je prends la liberté de demander la traduction. Il est assez beau, ce me semble, de faire traduire une pièce de théâtre quand on joue un si grand rôle sur le théâtre de l'univers. Je ne demanderai jamais une traduction à Moustapha, encore moins à Pulawski.

Le dernier acte de votre grande tragédie paraît bien beau ; le théâtre ne sera pas ensanglanté, et la gloire fera le dénoûment.

1. La lettre où Catherine parlait de rhinocéros est perdue : elle en reparle dans le n° 8649.

2. On lit ainsi dans les éditions de Kehl, in-12 et in-8° ; mais il est évident que le sens exige *trop tôt*.

8626. — A M. HENNIN.

A Ferney, 13 septembre.

Je vous renvoie, monsieur, avec mille remerciements, la *Relation de Stockholm*[1]. On m'en a envoyé de Versailles un exemplaire que je conserverai toute ma vie, comme un monument de la plus noble fermeté et de la plus haute sagesse.

Il n'en sera pas de même de la *Lettre* de cet abbé *Pinzo*[2]. Je ne sais si cet extravagant est à Paris. Il n'est pas vraisemblable qu'un Italien ait écrit une telle lettre en français. Ce qui est bien sûr, c'est qu'une telle lettre est l'abominable production d'un fou furieux qui doit être enchaîné ; c'est d'ailleurs une plate imitation des *Vous* et des *Tu*[3].

J'ignore s'il y a en Savoie quelque barbare assez sot pour avoir envoyé cette lettre au pape, et assez dépourvu de sens et de goût pour me l'imputer ; mais je suis sûr que le pape a trop d'esprit pour me croire capable d'une si horrible platitude. Il y a des calomnies qui sont dangereuses quand elles sont faites avec art : mais les impostures absurdes ne réussissent jamais. Il faut en tout pays laisser parler la canaille ; il vaudrait mieux qu'elle ne parlât pas, mais on ne peut lui arracher la langue.

On débite à Paris des sottises plus étranges. J'en ai reçu par la poste. Il en faut toujours revenir au mot du cardinal Mazarin : Laissons-les dire, et qu'ils nous laissent faire.

Mes très-humbles respects.

8627. — A M. D'ALEMBERT.

16 septembre.

Mon cher philosophe, ce siècle-ci ne vous paraît-il pas celui des révolutions, à commencer par les jésuites, et à finir par la Suède, et peut-être à ne point finir ? Voici une révolution qui m'arrive à moi. Vous avez sans doute entendu parler d'un abbé Pinzo, qui a écrit ou laissé écrire sous son nom une lettre à la Jean-Jacques, prodigieusement folle et insolente. On a imprimé cette lettre ; l'imprimeur s'est servi de mon orthographe ; les

1. Voyez la note, page 169.
2. Voyez une note sur la lettre 8219.
3. Voyez tome X, page 269 ; les *tu* et les *vous* sont alternativement employés dans la *Lettre de l'abbé Pinzo*.

sots l'ont crue de moi, et un fripon l'a envoyée au pape : voilà où j'en suis avec Sa Sainteté. Elle est infaillible, mais je ne sais si c'est en fait de goût, et si elle démêlera que ce n'est pas là mon style.

Mandez-moi, je vous prie, ce que c'est que cet abbé Pinzo, et, au nom du grand Être dont Ganganelli est le vicaire, *dammi consiglio.*

Nous avons ici Lekain ; il enchante tout Genève. Il a joué dans *Adélaïde du Guesclin;* il jouera Mahomet et Ninias, après quoi je vous le renverrai.

Voici mon petit remerciement au remerciement de M. Watelet.

Je vous embrasse de toutes mes forces.

8628. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 16 septembre.

Mon héros est très-bienfaisant, quoiqu'il se moque de la bienfaisance. Ce qu'il daigne me dire sur les mariages des protestants me touche d'autant plus qu'il n'y a point de semaine où je ne voie des suites funestes de la proscription de ces alliances. Je suis assurément intéressé plus que personne à voir finir cette horrible contradiction dans nos lois, puisque j'ai peuplé mon petit séjour de protestants. Certainement l'ancien commandant du Languedoc, le gouverneur de la Guienne, est l'homme de France le plus instruit des inconvénients attachés à cette loi, dont les catholiques se plaignent aujourd'hui aussi hautement que les huguenots ; et monseigneur le maréchal de Richelieu, qui a rendu de si grands services à l'État, est peut-être aujourd'hui le seul homme capable de fermer les plaies de la révocation de l'édit de Nantes. Il sent bien que la faute de Louis XIV est de s'être cru assez puissant pour convertir les calvinistes, et de n'avoir pas vu qu'il était assez puissant pour les contenir.

Moustapha, tout borné qu'il est, fait trembler cent mille chrétiens dans Constantiple, pendant que les Russes brûlent ses flottes et font fuir ses armées.

Vous connaissez très-bien nos ridicules ; mais jugez s'il y en a un plus grand que celui de refuser un état à des familles que l'on veut conserver en France. Voyez à quoi on est réduit tous les jours. M. de Florian, ancien capitaine de cavalerie, a l'hon-

neur d'être connu de vous; il avait épousé une de mes nièces, qui est morte. Il vient à Ferney pour se dissiper; il y trouve une huguenote fort aimable[1], il l'épouse; mais comment l'épouse-t-il? c'est un prêtre luthérien qui le marie avec une calviniste dans un pays étranger.

Vous voyez quels troubles et quels procès peuvent en naître dans les deux familles.

Je suis persuadé que vous avez été témoin de cent aventures aussi bizarres.

Puisque vous poussez la bonté et la condescendance jusqu'à vouloir qu'un homme aussi obscur que moi vous dise ce qu'il pense sur un objet si important et si délicat, permettez-moi de vous demander s'il ne serait pas possible de remettre en vigueur et même d'étendre l'arrêt du conseil signé par Louis XIV lui-même, le 15 de septembre 1685, par lequel les protestants pouvaient se marier devant un officier de justice? Leurs mariages n'avaient pas la dignité d'un sacrement comme les nôtres, mais ils étaient valides; les enfants étaient légitimes, les familles n'étaient point troublées. On crut, en révoquant cet arrêt, forcer les huguenots à rentrer dans le sein de la religion dominante, on se trompa. Pourquoi ne pas revenir sur ses pas lorsqu'on s'est trompé? Pourquoi ne pas rétablir l'ordre, lorsque le désordre est si pernicieux, et lorsqu'il est si aisé de donner un état à cent mille familles, sans le moindre risque, sans le moindre embarras, sans exciter le plus léger murmure? J'ose croire que, si vous êtes l'ami de monsieur le chancelier, vous lui proposerez un moyen qui paraît si facile.

8629. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 16 septembre.

J'ai reçu du patriarche de Ferney des vers charmants[2], à la suite d'un petit ouvrage polémique qui défend les droits de l'humanité contre la tyrannie des bourreaux de conscience. Je m'étonne de retrouver toute la fraîcheur et le coloris de la jeunesse dans les vers que j'ai reçus: oui, je crois que son âme est immortelle, qu'elle pense sans le secours de son corps, et qu'elle nous éclairera encore après avoir quitté sa dépouille mortelle. C'est un beau privilége que celui de l'immortalité: bien peu d'êtres dans cet univers en ont joui. Je vous applaudis et vous admire.

1. Voyez lettre 8467.
2. Les *Stances sur la Saint-Barthélemy* avaient été imprimées à la suite des *Reflexions philosophiques sur le procès de mademoiselle Camp*, qui sont tome XXVIII, page 553.

Pour ne pas rester tout à fait en arrière, je vous envoie le sixième chant des *Confédérés,* avec une médaille qu'on a frappée à ce sujet[1]. Tout cela ne vaut pas une des strophes[2] que vous m'avez envoyées; mais chaque champ ne produit pas des roses; on ne peut donner que ce qu'on a. Vous voyez que ce sixième chant m'a occupé plus que les affaires, et qu'on me fait trop d'honneur en Suisse de me croire plus absorbé dans la politique que je ne le suis.

J'aurais voulu joindre quelques échantillons de porcelaine à cettre lettre : les ouvriers n'ont pas encore pu les fournir; mais ils suivront dans peu, au risque des aventures qui les attendent en voyage.

Personne du nom de Sainte-Aulaire n'est arrivé jusqu'ici. Peut-être que celui qui vous a écrit a changé de sentiment.

Voilà enfin la paix prête à se conclure en Orient, et la pacification de la Pologne qui s'apprête. Ce beau dénoûment est dû uniquement à la modération de l'impératrice de Russie, qui a su mettre elle-même des bornes à ses conquêtes, en imposer à ses ennemis secrets, et rétablir l'ordre et la tranquillité où jusqu'à présent ne régnaient que trouble et confusion. C'est à votre muse à la célébrer dignement; je ne fais que balbutier en ébauchant son éloge, et ce que j'en ai dit n'acquiert de prix que pour avoir été dicté par le sentiment.

Vivez encore, vivez longtemps; quand on est sûr de l'immortalité dans ce monde-ci, il ne faut pas se hâter d'en jouir dans l'autre. Du moins ayez la complaisance pour moi, pauvre mortel qui n'ai rien d'immortel, de prolonger votre séjour sur ce globe pour que j'en jouisse, car je crains fort de ne vous pas trouver dans cet autre monde. *Vale.*

FÉDÉRIC.

8630. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 septembre.

Mon cher ange, je suis dans l'extase de Lekain. Il m'a fait connaître *Sémiramis*, que je ne connaissais point du tout. Tous nos Genevois ont crié de douleur et de plaisir; des femmes se sont trouvées mal, et en ont été fort aises.

Je n'avais point d'idée de la véritable tragédie avant Lekain; il a répandu son esprit sur les acteurs. Je ne savais pas quel

1. Cette médaille avait été gravée par Jacques Abraham, à Berlin. La face, représentant le buste de Frédéric couronné de lauriers et regardant à droite, a pour légende *Fridericus Borussorum Rex;* sur le revers on voit le roi en costume antique, assis à gauche et la main appuyée sur les écussons de Prusse et de Pomérellie; une femme à genoux lui présente la carte de sa nouvelle acquisition; la légende porte ces mots : *Regno Redintegrato,* et l'exergue : *Fides Præstita Marieburgi.* MDCCLXXII.

2. *Sur la Saint-Barthélemy;* voyez la note précédente.

honneur il faisait à mes faibles ouvrages, et comme il les créait : je l'ai appris à six-vingts lieues de Paris. Il est bien fatigué ; il demande en grâce à M. le duc de Duras, et à M. le maréchal de Richelieu, la permission de ne se rendre à Fontainebleau que le 12. Il mérite cette indulgence. Je vous prie d'en parler : j'écris de mon côté et en son nom ; un mot de votre bouche fera plus que toutes nos lettres. Vous n'aurez donc que le 12 le code *Minos* ; vous le trouverez un peu changé, mais non pas autant que je le voudrais.

Je ne suis plus si pressé que je l'étais. J'ai dompté la fougue impétueuse de ma jeunesse ; mais je crois qu'on pourra fort bien publier ce code au retour de Fontainebleau.

On parle d'une pièce de M. le chevalier de Chastellux, qu'on répète [1] ; je lui cède le pas sans difficulté. Son livre de *la Félicité publique* [2] m'a rendu heureux, du moins pour le temps que je l'ai lu ; il est juste que j'en aie de la reconnaissance. De plus, il faut laisser les Welches dégorger leur *Roméo* et leur *Juliette* [3].

Je me mets toujours sous les ailes de mes divins anges.

8631. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 21 septembre.

Il ne s'agit pas aujourd'hui, monseigneur, des mariages des protestants. Lekain est chez moi, et il me fait oublier toutes les religions du monde, excepté celle des musulmans, quand il joue *Mahomet*. Il m'a fait connaître *Sémiramis*, que je n'avais point vue depuis vingt-quatre ans. Cela m'a fait frémir, tant cela ressemble [4] !... J'en ai été honteux et hors de moi-même. Tous les étrangers ont éprouvé le même sentiment.

Lekain a fait des efforts qui font craindre pour sa santé. Nous vous demandons en grâce, lui et moi, de permettre qu'il ne vienne à Fontainebleau que le 12. Ayez cette bonté pour nous deux ; je vous en aurai la plus grande obligation.

Agréez le tendre et profond respect du vieux malade de Ferney.

1. Le chevalier de Chastellux, à qui sont adressées les lettres 6740, 8197, et quelques autres, avait fait jouer quelques pièces au château de la Chevrette, à trois lieues de Paris ; mais il ne paraît pas qu'il ait été question de les faire représenter sur un théâtre public. (B.)

2. Voyez lettre 8703.

3. Voyez une note sur la lettre 8619.

4. Voltaire veut parler de la ressemblance entre sa tragédie de *Sémiramis* et la révolution de 1762, qui mit Catherine II sur le trône. Cette ressemblance avait été remarquée depuis longtemps ; voyez tome XLVI, page 2.

8632. — A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 21 septembre.

Vous passez donc votre vie, madame, à tuer des perdrix et à rendre de bons offices? Vous êtes essentielle et discrète. Ce n'est pas pour rien que vous vous habillez si souvent en homme : vous avez toutes les bonnes qualités des deux sexes. Je vous appelais papillon philosophe; je ne vous appellerai plus que papillon bienfaisant.

Je vous suis infiniment obligé d'avoir parlé à M. d'Ogny; ma colonie devient tous les jours plus considérable, et, si elle n'est pas protégée, elle tombera. J'aurai fait en vain des efforts au-dessus de mon état et de ma fortune; j'aurai en vain défriché des terres et bâti des maisons, établi quarante familles d'étrangers et une assez grande quantité de manufactures : ma destinée aura été de travailler pour des ingrats de plus d'un genre. Monsieur le contrôleur général m'a fait un tort irréparable; mais je ne lui ai pas demandé la moindre grâce. Je suis consolé par vos bontés, par votre amitié : vous m'encouragez, et je continue hardiment ce que j'ai commencé.

Racle vous doit tout : il est vrai qu'il n'a encore rien, mais il aura; il faut savoir attendre. Vous êtes la divinité de notre petit canton. Je vous brûle des grains d'encens tous les jours sans vous le dire.

Soyez bien persuadée, madame, de mon tendre et respectueux attachement.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

8633. — A M. LE COMTE DE LEWENHAUPT[1],

MARÉCHAL DE CAMP AU SERVICE DE FRANCE.

A Ferney, 21 septembre.

Monsieur, il y avait longtemps que j'étais chapeau[2]; mais la tête m'a tourné de joie et d'admiration. Elle est tellement tournée, que je vous envoie les mauvais vers qui m'échappèrent au

1. Adam, comte de Lewenhaupt, à qui est adressée la lettre 7180, du 13 février 1768, était aide de camp du maréchal de Saxe en 1744, et était depuis 1761 maréchal de camp. Il était fils de Charles-Émile de Lewenhaupt, né en 1692, décapité en 1743 pour avoir capitulé avec les Russes le 4 septembre 1742, et fut considéré comme une victime de la faction des *bonnets* que renversa la révolution de 1772. (B.)

2. Les adversaires de la révolution des *bonnets* s'appelaient le parti des *chapeaux*.

premier bruit qui me vint de la révolution[1]. Je vous prie de me les pardonner. Le zèle n'est pas toujours éloquent; mais ce qui part du cœur a des droits à l'indulgence. Agréez mes compliments sur *les Trois Gustaves*, et les assurances du tendre respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

8634. — A MADAME NECKER.

Ferney, 27 septembre.

Madame, à propos de Mlle Camp[2], dont vous me faites l'honneur de me parler, peut-être ne serait-il pas impossible de mettre à profit l'attendrissement universel qu'elle a excité; peut-être des hommes principaux ne s'éloigneraient-ils pas de proposer le renouvellement de l'arrêt du conseil du 15 septembre 1685, qui permet de se marier légalement devant le juge du lieu. Des personnes de la plus grande considération ont approuvé cette idée. Peut-être enfin seriez-vous plus capable que personne de la faire réussir. Je ne vois les choses qu'à travers des lunettes de cent lieues. Vous les voyez de près, et avec des yeux excellents, et qui sont aussi beaux que bons. Les miens sont bien vieux, et sont privés de la vue tous les hivers. Il me reste à peine des oreilles pour vous entendre. Voilà mon état; jugez si je ne dois pas dire, comme le bonhomme Lusignan :

> Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre.
> Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre[3].

Je vous demande pardon de citer de mes vers. Mais Lekain, qui les joue, et qui les fait trop valoir, me servira d'excuse. Je l'ai trouvé supérieur à lui-même. Ce n'est pas moi assurément qui ai fait mes tragédies, c'est lui. Nous avons, grâce à ses soins, une troupe à Châtelaine qui égale celle de Paris, et qui nous a fait sentir des choses dont on ne se doutait pas à Genève.

Hélas! madame, que ferais-je à Paris? L'abbé de Caveyrac y est : cela ne suffit-il pas? Il a fait *un si beau panégyrique*[4] *de la révocation de l'édit de Nantes!!!* La Beaumelle y est aussi : ces grandshommes sont la gloire de la France. Il n'en faut pas trop; la

1. Voyez l'*Épître au roi de Suède*, tome X, page 447.
2. Voyez tome XXVIII, page 553.
3. *Zaïre*, acte II, scène III.
4. Voyez la note, tome XXIV, page 476.

multitude se nuirait. Je défriche des terrains qui étaient incultes depuis cette *révocation si heureuse*. Je bâtis des maisons ; j'établis des colonies et des manufactures; je tâche d'être utile dans mon obscurité. Je me tiens trop récompensé, madame, par tout ce que vous avez la bonté de me dire, et par le petit secret que vous daignez me confier sur la statue. Je n'en abuserai pas; mais comptez que je sens jusqu'au fond de mon cœur tout ce que je vous dois. Je vous assure que je suis très-fâché de mourir sans vous revoir. Mais je vous aime comme si j'avais le bonheur de vous voir tous les jours.

J'en dis autant à M. Necker. Conservez tous deux vos bontés pour le vieux malade de Ferney.

8635. — DU CARDINAL DE BERNIS [1].

On ne connaît point à Rome, mon cher confrère, ni l'abbé Pinzo, ni la lettre insolente au pape. Sa Sainteté méprise les libelles; elle est bien éloignée de soupçonner qu'un homme d'un mérite supérieur s'abaisse à ces infamies. Soyez tranquille sur cette imputation, également fausse et ridicule. Vivez heureux, c'est-à-dire tranquille; et continuez à mériter des envieux, sans cesser de mépriser l'envie. Laissez-lui ronger la lime, elle y brisera ses dents.

8636. — A M. DE LA HARPE.

29 septembre.

Mon cher successeur, on a donc essayé sur mon image ce qu'on fera un jour pour votre personne? La maison de Mlle Clairon [2] est donc devenue le temple de la Gloire? c'est à elle de donner des lauriers, puisqu'elle en est toute couverte. Je ne pourrai pas la remercier dignement; je suis un peu entouré de cyprès. On ne peut plus mal prendre son temps pour être malade.

M. Lekain est chez moi. Il a joué six de mes pièces, et l'auteur est actuellement dans son lit. Je vais pourtant me secouer, et écrire au grand prêtre [3] et à la grande prêtresse [4].

1. Réponse à la lettre du 10 septembre, n° 8622.

2. Marmontel avait composé une *Ode à la louange de Voltaire*, qui donna à Mlle Clairon l'idée d'une petite fête. Un soir que, dans son salon, rue du Bac, des admirateurs du grand homme étaient réunis, un rideau se lève, et à côté du buste de Voltaire on voit Mlle Clairon vêtue en prêtresse d'Apollon, une couronne de laurier à la main. L'actrice, avec le ton de l'enthousiasme, récita l'ode de Marmontel, et déposa la couronne sur le buste de Voltaire. (B.)

3. Marmontel; voyez la lettre suivante.

4. La lettre à Mlle Clairon manque; mais on a douze vers de Voltaire à

Je n'ai point lu *Roméo*[1]. On m'a mandé que cela était un peu bizarre : mais j'attends *les Barmécides*[2], comme on attend du vin de Champagne dans un pays où l'on ne boit que du vin de Brie. Je vous avais envoyé *les Cabales* et les *Systèmes*[3], mais vous étiez à la campagne.

Je suis fâché, mon cher successeur, de mourir sans vous revoir. Nous avons actuellement M. de Florian, que vous connaissez ; il s'est remarié avec une jolie huguenote, et devient un habitant de Ferney, où nous lui bâtissons une jolie maison. Ce séjour est bien changé. Il est vrai que nous n'avons plus de théâtre, mais en récompense notre village est devenu une petite ville assez jolie, toute pleine de manufactures florissantes. C'est dommage que je m'y sois pris si tard ; et j'avoue encore qu'un souper avec vous chez Mlle Clairon vaut mieux que tout cela.

Vous avez donc changé d'habitation : je vous souhaite, quelque part que vous soyez, autant de bonheur que vous avez de talents. Mme Denis ne vous oublie point, mais elle n'écrit à personne. Sa paresse d'écrire est invincible, et par conséquent pardonnable. Elle est uniquement occupée de l'éducation de la fille de M. Dupuits, qui a de singuliers talents. M. de Boufflers ne dirait pas d'elle qu'elle tient plus d'une corneille que du grand Corneille.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, et je me recommande au souvenir de Mme de La Harpe.

8637. — A M. MARMONTEL.

A Ferney, 29 septembre.

On m'a instruit, mon cher ami, du beau tour que vous m'avez joué[4]. Il m'est impossible de vous remercier dignement, et d'autant plus impossible que je suis assez malade. Il ne faut pas vous témoigner sa reconnaissance en mauvais vers, cela ne serait pas juste ; mais je dois vous dire ce que je pense en prose très-sérieuse : c'est qu'une telle bonté de votre part et de celle de

Mlle Clairon à cette occasion ; voyez tome X, dans les *Poésies mêlées*, la pièce commençant ainsi :

Les talents, l'esprit, le génie, etc.

1. Tragédie de Ducis ; voyez lettre 8619.
2. Tragédie de La Harpe, qui ne fut jouée sur le Théâtre-Français que le 11 juillet 1778.
3. Voyez ces deux satires dans le tome X.
4. Voyez la première note sur la lettre précédente.

Mlle Clairon, une telle marque d'amitié, est la plus belle réponse qu'on puisse faire aux cris de la canaille qui se mêle d'être envieuse. C'est une plus belle réponse encore aux Riballier et aux Coger. Soyez très-certain que je suis plus honoré de votre petite cérémonie de la rue du Bac que je ne le serais de toutes les faveurs de la cour. Je n'en fais nulle comparaison. Il y a sans doute de la grandeur d'âme à témoigner ainsi publiquement son estime et sa considération en France à un Suisse presque oublié, qui achève sa carrière entre le mont Jura et les Alpes.

Il n'y a pas grand mal à être oublié, c'est même souvent un bonheur; le mal est d'être persécuté, et vous savez combien nous l'avons été, et par qui? par des cuistres dignes du XIIIe siècle.

S'il faut détester les cabales, il faut respecter l'union des véritables gens de lettres; c'est l'unique moyen de leur donner la considération qui leur est nécessaire.

Je vous remercie donc pour moi, mon cher ami, et pour la gloire de la littérature que vous avez daigné honorer dans moi.

Voici mon action de grâces à Mlle Clairon. Je vous en dois une plus travaillée; mais vous savez qu'un long ouvrage en vers demande du temps et de la santé.

Je vous embrasse tendrement, mon cher ami; mon seul chagrin est de mourir sans vous revoir.

Je vous prie de présenter à Mlle Clairon ma petite épître écourtée.

8638. — A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 29 septembre.

On dit, monsieur le prince, que les mourants prophétisent : je me trouve peut-être dans ce cas. Je fis, il y a trois mois, une assez mauvaise tragédie [1] qu'on pourra bien jouer au retour de Fontainebleau. Il s'est trouvé que c'était mot pour mot, dans deux ou trois situations, l'aventure du roi de Suède. J'en suis encore tout étonné, car en vérité je n'y entendais pas finesse.

Puis donc que vous me faites apercevoir que je suis prophète, je vous prédis que vous serez ce que vous êtes déjà, un des plus aimables hommes de l'Europe, et un des plus respectables. Je vous prédis que vous introduirez le bon goût et les grâces chez une nation qui peut-être a cru jusqu'à présent que ses bonnes qualités lui devaient tenir lieu d'agréments. Je

1. *Les Lois de Minos*; voyez tome VII, page 163.

vous prédis que vous ferez connaître la saine philosophie à des esprits qui en sont encore un peu loin, et que vous serez heureux en la cultivant.

Je me prédis à moi, sans être sorcier, que je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie avec le plus tendre et le plus sincère respect.

Le vieux Malade de Ferney.

8630. — A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE,

SEIGNEUR D'HERMENCHES.

29 septembre.

Le vieux malade de Ferney, monsieur, n'est pas trop exact, mais il est bien sensible ; il est pénétré de votre souvenir et de vos bontés.

Nous avons eu Lekain assez longtemps. Il a joué six fois, et s'en est retourné avec de l'argent et des présents. J'aurais bien voulu que la garnison d'Huningue eût été plus près de Genève.

Je me crois un peu prophète. Je fis, il y a plus de trois mois, une tragédie qui ne vaut pas grand'chose, mais qui est, à quelques différences près, la révolution de Suède. Nous attendons celle de Pologne.

Il n'y a rien de nouveau en Russie, sinon un rhinocéros pétrifié qu'on a trouvé dans les sables, au soixante-cinquième degré de latitude. Ce rhinocéros, joint aux os d'éléphant qu'on rencontre souvent en Sibérie, fait présumer que ce monde est bien vieux, et qu'il a éprouvé des révolutions que le véridique Moïse n'a point connues.

Voilà tout ce que je sais dans ma retraite.

Vous êtes occupé actuellement à commander des évolutions à de braves gens qui ne feront, je crois, la guerre de longtemps. Vous faites très-bien d'embellir votre maison de campagne auprès de Lausanne. Quand on a bien connu le monde, on conclut qu'on n'est bien que chez soi.

Mme Denis vous fait mille compliments. Vous savez, monsieur, avec quels sentiments je vous suis attaché pour le reste de ma vie.

8640. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney, 29 septembre.

Je prends la liberté, monseigneur, de vous présenter un voyageur genevois, digne de toutes les bontés de Votre Éminence, tout huguenot qu'il est. Sa famille est une des plus anciennes de ce pays, et sa personne une des plus aimables. Il s'appelle M. de Saussure[1]. C'est un des meilleurs physiciens de l'Europe. Sa modestie est égale à son savoir. Il mérite de vous être présenté d'une meilleure main que la mienne.

Je me tiens trop heureux de saisir cette occasion de vous renouveler mes hommages, et le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monseigneur, de Votre Éminence, le, etc.

8641. — A CATHERINE II[2],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

1er octobre.

Comment se peut-il faire qu'il y ait encore chez nos Welches de prétendus raisonneurs et de prétendus politiques qui osent dire que « Pierre le Grand a tout épuisé pour former une armée, une flotte et un port, et que ses successeurs achèveront de tout ruiner pour soutenir l'ostentation de ces vains établissements » ? Ce sont les propres paroles de la page 204 d'un nouveau livre intitulé *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens aux Indes*[3]. Il y a d'ailleurs de très-bonnes choses dans ce livre; mais cette sottise est pillée de ce fou de Jean-Jacques Rousseau, qui s'est avisé de juger souverainement tous les rois du haut de son grenier.

Il me semble que tous vos succès auraient dû apprendre à tous les législateurs à être un peu plus réservés dans leurs discours : quand on étonne tous les sages, on doit confondre tous les sots.

Que Votre Majesté impériale daigne conserver ses bontés à son vieux malade de Ferney.

1. Horace-Bénédict de Saussure, né à Genève en 1742, mort le 22 janvier 1799.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. De l'abbé Raynal.

8642. — A M. LEKAIN.

A Ferney, 2 octobre.

Je vous envoie peut-être trop tard, mon cher ami, cette lettre de M. d'Argental; il me mande qu'on ne vous accorde point de délai, et qu'on est fâché que vous en ayez demandé; il est tout naturel qu'on aime à jouir de vos talents. Je crois qu'il faut que vous partiez immédiatement après avoir lu cette lettre, et que vous fassiez la plus grande diligence.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Partez sur-le-champ. V.

8643. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 4 octobre.

J'ai bien des remords, madame, d'avoir été si longtemps sans vous écrire [1]; mais j'ai été malade : il m'a fallu mener Lekain tous les jours à deux lieues, pour jouer la comédie auprès de Genève; et n'ayant rien à faire du tout, j'ai été accablé des détails les plus inquiétants.

J'ai été sur le point de voir ma colonie détruite. Dès qu'on veut faire quelque bien, on est sûr de trouver des ennemis. Qu'on rende service, dans quelque genre que ce puisse être, on peut compter qu'on trouvera des gens qui chercheront à vous écraser. Faites de la prose ou des vers, bâtissez des villes, cela est égal : l'envie vous persécutera infailliblement. Il n'y a d'autre secret, pour échapper à cette harpie, que de ne jamais faire d'autre ouvrage que son épitaphe, de ne bâtir que son tombeau, et de se mettre dedans au plus vite.

Quand je vous dis, madame, que j'ai bâti une petite ville assez jolie, cela est très-ridicule, mais cela est très-vrai. Cette ville même faisait un commerce assez considérable ; mais si on continue à me chicaner, tout périra. Pour me dépiquer, j'ai fait une *Épître à Horace* [2]. Je ne vous l'envoie pas, parce que je ne sais pas si vous aimez Horace, si vous souffrez encore les vers, si vous avez envie de lire les miens. Vous n'aurez cette épître que quand vous m'aurez dit : Envoyez-la-moi. Ce n'est pas assez de prier quelqu'un à souper, il faut avoir de l'appétit.

J'ai toujours mon ancien chagrin que vous connaissez. Ce

1. La dernière lettre de Voltaire à Mme du Deffant est du 10 août, n° 8596.
2. Tome X, page 441.

chagrin m'empêchera de revoir jamais Paris. Je ne saurais souffrir les tracasseries et les factions, aussi ridicules qu'acharnées, qui règnent dans cette Babylone où tout le monde parle sans s'entendre. Je m'en tiens à mes Alpes et à votre souvenir. Je vous souhaite toute la santé, tous les amusements, toute la bonne compagnie, tous les bons soupers qu'on peut mettre à la place de deux yeux qui vous manquent.

Voici le temps où je vais perdre les miens, dès que les neiges arrivent ; et cependant je ne cherche point à revenir à Paris, parce que j'aime mieux souffrir chez moi que d'essuyer des tracasseries dans votre grande ville. Il est vrai que les hommes ne se mangent pas les uns les autres dans Paris comme dans la Nouvelle-Zélande, qui est habitée par des anthropophages dans huit cent lieues de circonférence ; mais on se mange dans Paris le blanc des yeux fort mal à propos. On dit même quelquefois que le ministère nous mange et nous gruge ; mais je n'en veux rien croire.

Adieu, madame ; vivons l'un et l'autre le moins malheureusement que nous pourrons : c'est toujours là mon refrain, car, puisque nous ne nous tuons pas, il est clair que nous aimons la vie.

Je vous aime, madame ; je vous aimerai toujours, je vous serai inviolablement attaché, aussi bien qu'à votre grand'-maman [1]; mais de quoi cela servira-t-il ?

8644. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 octobre.

Mon cher ange, je suis bien malingre ; cependant je vous écris de ma très-faible main. Dès que je reçus votre lettre et celle pour Lekain, je lui envoyai sur-le-champ votre dépêche à Lyon ; je lui écrivis : Partez dans l'instant [2].

Le lendemain, je reçus les lettres de M. le maréchal de Richelieu et de M. le duc de Duras. J'envoyai à Lekain la lettre de M. le duc de Duras, et je réitérai mes instances. Il doit être parti aujourd'hui, 4 d'octobre, s'il est sage et honnête, comme je crois qu'il l'est.

M. le maréchal de Richelieu me mande qu'il le fera mettre

1. Mme de Choiseul.
2. Voyez lettre 8642.

en prison, s'il n'est pas à Paris le 4. Cela ne me paraît ni d'un bon compte, ni d'une exacte justice. Vous m'aviez toujours mandé qu'il pourrait arriver le 8, et qu'on serait content : or il est certain qu'il peut aisément être à Paris le 8.

Il vous apportera le code *Minos* [1], que je lui donnai quand il partit de Ferney. Je suis fâché que Mme la comtesse Dubarry n'ait pas la bonne leçon, car j'entends dire qu'elle a beaucoup de goût et d'esprit naturel. Vous devez le savoir mieux que moi, vous qui allez nécessairement à la cour.

En attendant que Lekain vous ait remis cette dernière copie, voici, pour vous amuser, l'*Épître à Horace*. Je vous supplie de n'en laisser prendre de copie à personne ; c'est jusqu'à présent un secret entre Horace et vous. Je ne vous parle point des barbaries de notre théâtre vandale et anglais. Je gémis et je vous implore.

8645. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney, 5 octobre.

Monseigneur, M. le marquis de Condorcet et M. d'Alembert m'ont appris ce que c'était que cet abbé Pinzo et son impertinente *Lettre* [2]; mais certainement celui qui l'a envoyée au pape est encore plus impertinent. Il faut être enragé pour l'avoir écrite, et enragé pour l'avoir envoyée. Il ne faudrait pas être moins enragé pour me l'attribuer. Je vous demande pardon de vous avoir importuné de cette sottise; mais qu'on soit roi ou pape, les choses personnelles sont toujours sensibles. Je m'en suis aperçu quelquefois, et notre résident de Genève [3] m'avait dit qu'il était important d'aller au-devant de cette calomnie. Si cette imposture a eu quelque suite, je vous demande instamment votre protection ; si elle est ignorée, je vous demande bien pardon de tant d'importunités.

J'ai l'honneur d'être, avec l'attachement le plus respectueux et le plus inviolable, monseigneur, de Votre Éminence, le très, etc.

1. La tragédie des *Lois de Minos*, tome VII, page 163.
2. Voyez la note sur les lettres 8219 et 8626.
3. Hennin.

8646. — DE FRÉDÉRIC,

LANDGRAVE DE HESSE.

Weissenstein, le 6 octobre.

Monsieur, j'ai reçu par Mme Gallatin votre lettre [1]; elle m'a fait un plaisir inexprimable par l'amitié dont vous voulez bien m'assurer, et dont je fais tout le cas possible. Je vous prie de me la conserver, et d'être persuadé que personne ne vous chérit et ne vous admire plus que moi. Quel charme si je pouvais espérer de vous revoir bientôt! Je ferai tout mon possible pour cela, l'amitié étant pour moi la plus grande consolation de la vie. La révolution de Suède a été faite avec beaucoup de prudence et de fermeté. Il faudra voir comment les puissances voisines la prendront.

Adieu, mon cher ami; aimez-moi toujours, vivez encore longtemps, écrivez-moi aussi souvent que vous le pourrez, sans que cela vous incommode, et soyez persuadé de la sincère amitié avec laquelle je serai toujours, monsieur, votre, etc.

FRÉDÉRIC.

8647. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT [2].

Paris, 12 octobre.

Jamais lettre n'est arrivée si à propos que votre dernière. J'étais dans la plus grande inquiétude; le bruit courait ici que vous étiez extrêmement malade. Cette inquiétude avait succédé à une autre; n'ayant plus de vos nouvelles, je craignais que ma dernière lettre ne vous eût fâché. Mais tout va bien, Dieu merci; votre santé, votre amitié, deux choses très-nécessaires à ma tranquillité et à mon bonheur.

Je ne sais pas, mon cher Voltaire, de quel œil vous envisagez la mort; je m'en détourne la vue autant qu'il m'est possible; j'en ferais de même pour la vie, si cela se pouvait. Je ne sais en vérité pas laquelle des deux mérite la préférence; je crains l'une, je hais l'autre. Ah! si on avait un véritable ami, on ne serait pas dans cette indécision; mais c'est la pierre philosophale; on se ruine dans cette recherche: au lieu de remèdes universels, on ne trouve que des poisons. Vous êtes mille et mille fois plus heureux que moi. Mon état de quinze-vingt n'est pas mon plus grand malheur: je me console de ne rien voir, mais je m'afflige de ce que j'entends et de ce que je n'entends pas. Le goût est perdu ainsi que le bon sens. Ceci paraîtra propos de vieille; mais non, en vérité, mon âme n'a point vieilli. Je suis touchée du bon et de l'agréable autant et plus que je l'étais dans ma jeunesse; cela est vrai. Ne me répétez donc plus que vous ne savez pas si tels et tels de vos ouvrages me feront plaisir; je vous ai dit mille et mille

1. Cette lettre manque.
2. *Correspondance complète,* édition de Lescure, 1865.

fois, et je vous le dis aujourd'hui pour la dernière, qu'il n'y a que vous que je peux lire. Envoyez-moi donc généralement tout ce que vous faites. Je ne sais pas si j'aime Horace; mais je sais que je vous aime sous quelque forme que vous puissiez prendre, sur quelque sujet que vous puissiez traiter. Pourquoi n'ai-je pas *les Lois de Minos?* Il en court des extraits qui m'ont fait grand plaisir.

Moquez-vous de vos envieux, leur rage ne vous fait point de tort, et vous savez la leur faire tourner contre eux-mêmes; vous en avez déjà tué trois ou quatre.

Venez ici, mon cher Voltaire; que j'aurais de plaisir à vous embrasser! Mais, mon Dieu! pourquoi n'y a-t-il pas de champs Élysées? Pourquoi avons-nous perdu cette chimère? Adieu.

8648. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

16 octobre.

Sire, la médaille[1] est belle, bien frappée, la légende noble et simple; mais surtout la carte que la Prusse jadis polonaise présente à son maître fait un très-bel effet. Je remercie bien fort Votre Majesté de ce bijou du Nord; il n'y en a pas à présent de pareils dans le Midi.

La Paix a bien raison de dire aux Palatins :
Ouvrez les yeux, le diable vous attrape;
Car vous avez à vos puissants voisins,
Sans y penser, longtemps servi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel et beau
Que ces voisins partagent le gâteau.

C'est assurément le vrai gâteau des rois, et la fève a été coupée en trois parts[2]. Mais la Paix ne s'est-elle pas un peu trompée? J'entends dire de tous côtés que cette Paix n'a pu venir à bout de réconcilier Catherine II et Moustapha, et que les hostilités ont recommencé depuis deux mois. On prétend que, parmi ces Français si babillards, il s'en trouve qui ne disent mot, et qui n'en agissent pas moins sous terre.

On dit que les mêmes gens qui gardent Avignon[3] au saint-père ont un grand crédit dans le sérail de Constantinople. Si la chose

1. Celle que Frédéric avait envoyée à Voltaire le 16 septembre; voyez lettre 8629.

2. Le premier partage de la Pologne entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, est du 5 août 1772.

3. La cour de France.

est vraie, c'est une scène nouvelle qui va s'ouvrir. Mais il n'y en a point de plus belle que les pièces qu'on joue en Prusse et en Suède; le roi votre neveu[1] paraît digne de son oncle.

Je remercie Votre Majesté de remettre dans la règle le célèbre couvent d'Oliva[2] : car le bruit court que vous êtes prieur de cette bonne abbaye, et que dans peu tous les novices de ce couvent feront l'exercice à la prussienne. Je ne m'attendais, il y a deux ans, à rien de tout ce que je vois. C'est assurément une chose unique que le même homme se soit moqué si légèrement des Palatins pendant six chants entiers[3], et en ait eu un nouveau royaume pour sa peine. Le roi David faisait des vers contre ses ennemis, mais ces vers n'étaient pas si plaisants que les vôtres : jamais on n'a fait un poëme ni pris un royaume avec tant de facilité. Vous voilà, sire, le fondateur d'une très-grande puissance; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, et la Russie devient un nouveau monde. Comme tout est changé! et que je me sais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces grands événements!

Dieu merci, je prédis et je dis, il y a plus de trente ans, que vous feriez de très-grandes choses; mais je n'avais pas poussé mes prédictions aussi loin que vous avez porté votre très-solide gloire : votre destin a toujours été d'étonner la terre. Je ne sais pas quand vous vous arrêterez; mais je sais que l'aigle de Prusse va bien loin.

Je supplie cet aigle de daigner jeter sur moi chétif, du haut des airs où il plane, un de ces coups d'œil qui raniment le génie éteint. Je trouve, si votre médaille est ressemblante, que la vie est dans vos yeux et sur votre visage, et que vous avez, comme de raison, la santé d'un héros.

Je suis à vos pieds comme il y a trente ans, mais bien affaibli. Je regarderai le *Regno redintegrato*[4] quand je voudrai reprendre des forces.

Votre vieux idolâtre.

1. Gustave III; voyez lettre 8624.
2. Voyez lettre 8438.
3. *La Pologniade;* voyez tome VII, page 165.
4. Voyez lettre 8629.

8649. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 6-17 octobre 1772.

Je ne vous dispute point la possibilité de la venue des rhinocéros et des éléphants des Indes en Sibérie : cela se peut. Je ne vous ai envoyé le récit[2] de notre savant que comme simple objet de curiosité, et aucunement pour appuyer mon opinion. Je vous avoue que j'aimerais que l'équateur changeât de position : l'idée riante que dans vingt mille ans la Sibérie, au lieu de glaces, pourrait être couverte d'orangers et de citronniers, me fait plaisir dès à présent.

Dès que la traduction de la comédie russe qui nous a le plus fait rire sera achevée, elle prendra le chemin de Ferney. Vous direz peut-être, après l'avoir lue, qu'il est plus aisé de me faire rire que les autres Majestés, et vous aurez raison : le fond de mon caractère est extrêmement gai.

On trouve ici que l'auteur inconnu de ces nouvelles comédies russes[3], quoiqu'il annonce du talent, a de grands défauts; en premier lieu, il ne connaît point le théâtre, ses intrigues sont faibles; mais il n'en est pas de même des caractères : ceux-ci sont soutenus, et pris dans la nature qu'il a devant les yeux; il a des saillies, il fait rire, sa morale est pure, et il connaît bien sa nation; je ne sais si tout cela soutiendra la traduction.

En vous parlant de comédies, permettez que je rappelle à votre mémoire la promesse que vous avez bien voulu me faire[4], il y a à peu près un an, d'accommoder quelques bonnes pièces de théâtre pour mes instituts d'éducation. Je ne vous parle point de la grande tragédie de la guerre, du congrès rompu, du congrès renoué; j'espère de vous mander dans peu la fin de tout cela. Vous serez un des premiers à apprendre la signature du traité définitif, après quoi nous nous réjouirons.

Les raisonneurs et politiques welches qui, dans leurs livres, disent les paroles que vous me citez, savoir : *que Pierre le Grand a tout épuisé pour former une armée, une flotte et un port, et que ses successeurs achèvent de tout ruiner pour soutenir l'ostentation de ces vains établissements,* je vous jure, ne savent ce qu'ils disent. Pour les convaincre, il n'y aurait qu'à faire une comparaison de l'état actuel de la Russie avec l'état dans lequel Pierre le Grand trouva cet empire : la chose serait fort aisée; toutes les différentes branches de l'administration prouveraient en particulier que messieurs vos raisonneurs jugent mal du tout ensemble du haut de leur

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 277.

2. La lettre qui accompagnait ce récit est perdue, ainsi que nous l'avons déjà dit dans une note sur la lettre 8625.

3. Carmontelle avait publié des pièces, dont il était l'auteur, sous le titre de *Théâtre russe du prince Clenerzow*, 1771, deux volumes in-8°. (B.)

4. Voyez lettre 9494.

grenier. Il y a dans ce monde des gens qui ont intérêt à ne pas ajouter foi à la vérité, et comme l'homme aime à se flatter, ils encouragent le mensonge qui leur est favorable : c'est ce qui augmente très-souvent le débit des faussetés dans ce monde.

Je suis comme toujours, etc.

8650. — A MADAME DE SAINT-JULIEN[1].

17 octobre.

Je ne sais où vous êtes actuellement, madame. Des députés de ma colonie m'apportent une petite boîte pour vous. Je l'envoie à M. d'Ogny ; c'est lui seul qui soutient cette colonie, approuvée et abandonnée par monsieur le contrôleur général.

Nous vous demandons en grâce d'employer votre éloquence et votre art de persuader à nous conserver la bonne volonté de M. d'Ogny. Je suis honteux des peines que je lui donne tous les jours, et de la quantité énorme de boîtes dont je charge ses courriers.

Nous vous supplions de vouloir bien lui parler de ses bienfaits et de notre reconnaissance, et de faire valoir auprès de lui-même le prix de toutes ses bontés. Ferney est fort augmenté ; il s'accroît tous les jours : il devient une petite ville ; mais il périra si on ne le soutient. Il est bien juste que ce soit la sœur de notre commandant[2] qui nous protége. Cet établissement est bien supérieur à un opéra-comique.

Je souffre plus que jamais de l'opération par laquelle monsieur le contrôleur général débuta : il se saisit de la plus grande partie de mon bien, qui était en dépôt chez M. Magon. Il n'y a pas de jour où je ne sente cette privation ; elle arrête tous nos progrès, qui, sans ce malheur, auraient été plus considérables et plus rapides. C'est le plus violent chagrin que j'essuie, après la douleur de voir que votre ami[3], qui est à la campagne comme moi, s'imagine que je lui ai manqué : cette plaie est la plus cruelle, et elle saigne toujours.

Mme Denis vous présente ses très-humbles obéissances.

Racle n'a pas plus d'argent au mois d'octobre qu'il n'en a eu au mois de juillet.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Le marquis de La Tour-du-Pin.
3. Choiseul.

On prit deux montres pour le roi dans notre colonie, au mariage de madame la dauphine; mais elles ne sont point payées, et l'impératrice de Russie paye les siennes, malgré sa guerre avec les Turcs.

Continuez vos bontés, madame ; elles me consolent de tout. Soyez heureuse, portez-vous bien. Daignez vous souvenir d'un petit coin du monde où vous êtes adorée.

Le vieux Malade de Ferney.

8651. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 octobre.

J'ai d'abord à me justifier devant mon ange gardien de quelques péchés d'omission. J'avais, dans mes distractions, oublié cette jolie petite nièce de Mme du Boccage. Voici ce que je dis à la tante, et même en assez mauvais vers :

Ces bontés que pour moi ta nièce a fait paraître,
De tes rares talents sont encore un effet;
Elle a pris en jouant, pour orner mon portrait,
Un reste de ces fleurs que ta muse a fait naître.

Cette demoiselle aura de meilleurs vers quand elle aura quinze ans; ce ne sera pas moi qui les ferai. Il faut bientôt que je renonce à vers et à prose ; car vous avez beau avoir de l'indulgence pour *les Lois de Minos*, c'est mon dernier effort, c'est le chant du cygne.

Il faut que je me prépare à rendre visite à Despréaux et à Horace. Je vous remercie, mon divin ange, de n'avoir laissé prendre de copie à personne de l'*Épître à Horace;* elle exciterait beaucoup de murmures, et ce n'est pas le temps de faire crier. On criera contre moi si *les Lois de Minos* réussissent.

Le Symbole, en patois savoyard[1], est une profession de foi extrêmement bête, que ce polisson d'évêque d'Annecy, soi-disant prince de Genève, a fait imprimer sous mon nom. Voyez l'article

1. Voltaire a dit, dans son *Épître à Horace* (voyez tome X, page 445) :

Un autre moins plaisant, mais plus hardi faussaire,
Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart,
Rédiger mon symbole *en patois savoyard.*

Fanatisme, aux pages 24 et 25, etc., du tome VI des *Questions sur l'Encyclopédie*[1].

J'ai fait les plus incroyables efforts pour lire *les Chérusques*[2] et *Roméo*[3]. Je ne sais auquel des deux ouvrages donner le prix. Je suis émerveillé des progrès que ma chère nation fait dans les beaux-arts. Il est démontré que, si ces admirables ouvrages réussissent, *les Lois de Minos* seront huées d'un bout à l'autre : il faut s'y attendre, en prévenir les acteurs, ne se pas décourager, jouer la pièce avec un majestueux enthousiasme, bien morguer le public, et le traiter avec la dernière insolence.

Il ne paraît pas trop convenable que le rôle de Mérione ne soit pas joué par Molé ; mais je ne veux faire aucune bassesse auprès de ce héros ; j'abandonne la pièce à son mauvais destin.

M. le duc de Praslin est donc à Paris ; je prie mes chers anges de vouloir bien continuer à me mettre dans ses bonnes grâces : il est plus juste que son cousin[4].

Mes chers anges, vous pensez bien que mon cœur prend souvent la poste pour aller chez vous, mais il est bien difficile que mon corps soit du voyage. Il faut tant de cérémonies ; et puis ma détestable santé me condamne à des assujettissements qui m'excluent de la société. Je suis homme pourtant à franchir tous les obstacles, si je puis venir passer huit jours à l'ombre de vos ailes ; après quoi je reviendrai mourir dans mes Alpes.

Mon doyen des clercs[5], qui est chez moi, dit que vous avez un vieux procès de la succession paternelle ; vous croyez bien que votre cause nous paraîtra excellente.

Je renouvelle mes tendres et respectueux hommages à mes anges.

8652. — A M. LEKAIN.

A Ferney, 23 octobre.

Je vous prie, mon cher ami, de faire à Mme la marquise du Deffant la même faveur que vous avez faite à Tronchin ; je veux dire de souper chez elle, et de lui lire, en très-petite compagnie, *les Lois de Minos*. Vous savez que la perte de ses yeux ne lui

1. Voyez tome XIX, pages 82-83.
2. Tragédie de Bauvin, jouée le 26 septembre 1772. Imprimée dès 1769 sous le titre d'*Arminius*, elle fut, en 1772, réimprimée sous le titre des *Chérusques*.
3. Tragédie de Ducis; voyez lettre 8619.
4. Le duc de Choiseul.
5. Mignot, neveu de Voltaire.

permet guère d'aller au spectacle, et que les yeux de son âme sont excellents. Je vous demande avec la plus vive instance de ne me pas refuser : on vous gardera le secret; on le jurera sur la pièce, qui tiendra lieu d'Évangile ; et vous verrez jusqu'à quel point un lecteur tel que vous peut faire illusion, en débitant un ouvrage très-indigne de paraître après les chefs-d'œuvre qui ornent la scène française.

Portez-vous bien ; formez des acteurs, ne pouvant pas former des poëtes.

Je vous embrasse le plus tendrement du monde.

8653. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

23 octobre.

Je me vante, madame, d'avoir les oreilles aussi dures que vous, et le cœur encore davantage; car je vous assure que je n'ai pas entendu un seul mot de presque tous les ouvrages en vers et en prose qu'on m'envoie depuis dix ans. La plupart m'ont mis dans une extrême colère. J'ai été indigné que le siècle fût tombé de si haut. Je ne reconnais plus la France en aucun genre, excepté dans celui des finances.

J'ai voulu, dans la tragédie des *Lois de Minos*, faire des vers comme on en faisait il y a environ cent ans. Je voudrais que vous en jugeassiez. Il faudrait que je vous procurasse du moins ce petit amusement. Vous diriez au lecteur de cesser quand l'ennui vous prendrait ; avec cette précaution on ne risque rien. Mon idée serait que vous priassiez Lekain de venir souper chez vous en très-petite et très-bonne compagnie. J'entends, par petite et bonne compagnie, quatre ou cinq personnes tout au plus, qui aiment les vers qui disent quelque chose, et qui ne sont pas tout à fait allobroges.

J'exige encore que vos convives aiment le roi de Suède, et même un peu le roi de Pologne. Je veux qu'ils soient persuadés qu'on a immolé des hommes à Dieu, depuis Iphigénie jusqu'au chevalier de La Barre[1].

Je veux, outre cela, que vos convives, hommes et femmes, soient un peu indulgents, puisque la sottise est faite, et qu'il n'y a plus moyen de rien réparer.

J'exige encore que la chose soit secrète, et que vos amis aient

1. Voyez tome XXV, page 501.

au moins le plaisir d'y mettre du mystère, si le mystère est plaisir.

Si vous acceptez toutes ces conditions, voici un petit billet pour Lekain [1], que je mets dans ma lettre. Lisez ce billet, ou plutôt faites-vous-le lire, puis faites-le cacheter.

Je ne vous parlerai point cette fois-ci de l'*Épître à Horace*. Ce que je vous propose a l'air plus agréable. Cette *Épître à Horace* n'est pas finie; elle est d'ailleurs fort scabreuse, et elle demanderait un secret bien plus profond que le souper des *Lois de Minos*.

Je vous avouerai, madame, que j'aimerais mieux vous lire cette tragédie crétoise que de la faire lire par un autre; mais j'ai fait vœu de ne point aller à Paris tant qu'on me soupçonnera d'avoir manqué à votre grand'maman. Je suis toujours très-ulcéré, et ma blessure ne se fermera jamais. Ne vous fâchez pas si je suis constant dans tous mes sentiments.

8654. — A MADAME D'ÉPINAI.

23 octobre.

Cette *Epître à Horace* [2], ma chère philosophe, n'est ni finie ni montrable; elle me ferait mille fois plus de tracasseries que les Épîtres de saint Paul [3]; il faut attendre du moins que *les Lois de Minos* aient essuyé le premier feu de la cabale. J'ai parlé à Horace avec la liberté qu'on avait chez Mécénas; mais les Mécénas d'aujourd'hui pourraient trouver ma liberté très-insolente; c'est déjà une grande folie à mon âge de faire des vers, c'en serait une plus grande de les faire courir. M. d'Argental n'a qu'une ébauche d'une partie de cette *Épître*, j'ai été obligé de le consulter sur certaines convenances, au fait desquelles il est plus que personne; mais il s'en faut beaucoup que la pièce soit achevée.

Recevez mes très-justes excuses, vous et votre prophète [4]. Encore une fois, ce petit ouvrage, tel qu'il est, est très-indigne de vous; vous l'aurez quand j'aurai la vanité de croire vous plaire, et quand je pourrai croire qu'il ne déplaira pas à des personnes qu'il faut ménager.

Mille tendres respects, etc.

1. C'est le billet qui précède.
2. Tome X, page 441.
3. Épître à Timothée, chap. III, verset 11.
4. Grimm

8655. — A M. L'ABBÉ DU VERNET.

Ferney, 23 octobre.

[1]... Le pauvre vieillard est hors de combat : il a pensé mourir ces jours-ci... Je ne crois pas que vous trouviez des choses bien intéressantes dans les paperasses de l'abbé Moussinot[2]. Je vous en enverrai de plus curieuses...

Le juif Hirschell[3] était un fripon, et ses souffleurs des maladroits. M. Darget, mon ancien camarade de Potsdam, voyait mouvoir à la cour d'un grand roi tous les ressorts secrets de la petitesse et de l'envie françaises.

Si M. l'abbé du Vernet veut prendre la peine de l'interroger à l'oreille, il l'instruira de bien des choses puériles, mais curieuses. V.

8656. — A M. MARMONTEL.

23 octobre.

Je ne sais, mon très-cher confrère, ce que j'aime le mieux de votre prose ou de vos vers. Votre ode m'immortalisera, et votre lettre fait ma consolation. Je n'ai qu'un chagrin, mais il est violent, et je vous le confie.

On s'est imaginé que j'avais manqué à des personnes très-considérables[4], parce que j'avais trouvé la conduite de monsieur le chancelier très-ferme et très-juste, parce que j'avais dit hautement que l'obstination d'*entacher* M. le duc d'Aiguillon[5] était un ridicule énorme, parce qu'enfin je ne pouvais voir qu'avec horreur ceux que M. Beccaria appelle dans ses lettres les assassins du chevalier de La Barre.

Je n'ai prétendu, en tout cela, être d'aucun parti ; et c'est même ce qui m'a déterminé à faire la petite plaisanterie des *Cabales*[6]. Mais, plus je me suis moqué de toutes les cabales, moins on me doit accuser d'en être. Les chefs de ma faction sont Horace, Virgile et Cicéron. Je prends surtout parti contre les vers allobroges dont nous sommes inondés depuis si longtemps.

1. Ce ne sont que des fragments.
2. Du Vernet a mutilé les lettres de Voltaire à Moussinot.
3. Voyez tome XXXVII, page 221.
4. Le duc et la duchesse de Choiseul.
5. Voyez tome XXVIII, page 382.
6. Voyez cette satire, tome X.

Je ris de Fréron et de Clément, mais je n'entre point dans les querelles de la cour; j'ignore s'il y en a. C'est la plus horrible injustice du monde de m'avoir soupçonné d'abandonner des personnes à qui j'ai mille obligations; cette idée me fâche. Le soupçon d'ingratitude me fait plus de peine que la chute des *Lois de Minos* ne m'en fera.

C'est contre ces *Lois* qu'il y aura une belle cabale, et je m'en moque. J'ai fait cette pièce pour avoir occasion d'y mettre des notes qui vous réjouiront.

Je reviens à vos vers, mon cher ami; ils sont trop beaux pour moi. Je fais ce que je puis pour oublier que c'est de moi dont vous parlez, et alors je les trouve plus admirables, et j'admire votre courage autant que votre poésie. Mais quand verrons-nous *les Incas*[1]? quand ferai-je un petit voyage au Pérou? On dit que cette fois-ci vous ne mettez point votre nom à votre ouvrage, que vous ne voulez plus vous battre avec *Coge pecus*[2] et avec Ribaudier[3]. J'y perds une occasion de rire à leurs dépens; mais je me consolerai très-aisément si vous n'avez point de tracasseries.

Je me mets aux pieds de la grande prêtresse de votre temple[4]; je vous assure qu'un jour cette petite orgie sera une grande époque dans l'histoire de la littérature. Si je pouvais faire un voyage, ce serait celui de la rue du Bac. Je ne viendrais à Paris que pour voir quatre ou cinq amis, la statue d'Henri IV, et m'en retourner.

Mme Denis vous fait mille tendres compliments, et je vous aime comme je le dois.

8657. — A M. MARIN[5].

23 octobre.

Voici, mon cher ami, de nouvelles *Probabilités*[6] qui m'ont paru nécessaires. Il s'agit de bien distinguer ici la forme du fond, et l'arrêt qui dépend des juges, de l'honneur qui n'en dépend pas. Il est certain que la prévention est contre M. de Morangiés; mais il me paraît, à moi, très-certain qu'il ne peut être coupable.

1. *Les Incas* de Marmontel ne virent le jour qu'en 1777.
2. Coger.
3. Riballier.
4. Mlle Clairon
5. Éditeurs, Bavoux et François.
6. Voyez tome V.

Ce qui frappe le plus les juges, c'est le mystère qu'il a voulu mettre à un emprunt considérable qui ne se peut jamais faire secrètement. Ses billets d'ailleurs parlent contre lui, et, si des témoins qu'il est difficile de convaincre persistent à déposer en faveur des Du Jonquay, je ne vois pas qu'il puisse gagner sa cause. Mais il ne faut pas qu'il la perde au tribunal du public.

Je crois donc qu'il est de la dernière importance de séparer bien nettement son honneur de ses cent mille écus. J'espère toujours qu'il ne sera pas condamné à payer ce qu'il ne doit point. Mais enfin ce malheur peut arriver, et il faut le prévenir. Je crois que c'est le tour le plus favorable qu'on pourrait prendre, et que cette manière d'envisager la chose peut servir même auprès des juges, comme auprès de tous ceux qui ne sont pas instruits.

Le plus grand avantage de ce mémoire, c'est qu'il est très-court. Les longs plaidoyers fatiguent tous les lecteurs. J'en enverrai autant d'exemplaires qu'on voudra, vous n'avez qu'à parler.

J'attends *le Dépositaire*. Je ne sais ce que c'est qu'*Albert et Adeline*[1]. Le doyen des clercs[2] et sa sœur vous font les plus tendres compliments. Je recommande les incluses à vos bontés.

8658. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[3].

26 octobre.

Je demande pardon à mon cher ange de l'importuner d'un petit scrupule qui est venu à notre jeune avocat.

M. de Thibouville lui a mandé : « J'ai porté sur la dernière copie, approuvée par Marin, tous les changements de la dernière copie présentée à M. de Sartines et approuvée par lui. »

Le scrupule de notre avocat consiste à ne pouvoir comprendre que M. de Thibouville ait fait passer d'une copie à l'autre des actes entièrement bouleversés, comme s'il ne s'agissait que de trois ou quatre lignes d'écriture.

Vous avez dû vous apercevoir, mon cher ange, que le premier acte est entièrement altéré, de façon qu'il faut le recopier tout entier. Ce qui était la dernière scène de cet acte est devenu la première ; et ce changement en a encore exigé d'autres. Ce bouleversement a paru nécessaire pour une raison que je trouve bien forte.

1. Pièce en trois actes et en vers libres, de Leblanc.
2. L'abbé Mignot.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

La première scène était d'un appareil pompeux et d'un intérêt aussi pressant que tragique ; la dernière était tout entière en raisonnements ; c'était servir le rôti avant le potage.

On a donc, dans cette dernière leçon que je vous ai envoyée par Lekain, remis les choses dans l'ordre où elles doivent être. Vous avez paru approuver ce nouvel ordre, et moi j'y tiens fortement. Il me semble que le tout compose actuellement un édifice dont toutes les parties sont tellement liées qu'il est impossible de les déranger sans défigurer toute l'architecture.

Il se pourrait que M. de Thibouville n'eût pas examiné ce premier acte, qu'il eût cru que les changements n'étaient que dans les quatre autres, et en petite quantité, et qu'en conséquence il n'eût fait porter, sur sa première copie, que quelques vers de la vôtre.

Je vous écris donc pour vous dire que je m'en tiens absolument à cette dernière copie à vous envoyée. Je vous prie très-instamment que ce soit la seule à laquelle on ait égard; sans quoi je courrais grand risque de perdre mon procès. Je crains qu'on n'ait préféré l'ancien premier acte au nouveau; cela serait désespérant. Je vous demande en grâce de me rassurer.

Ne pensez-vous pas qu'il sera convenable d'attendre le retour de Fontainebleau pour représenter nos *Lois de Minos?* On parle d'une pièce nouvelle, intitulée *Adeline*. Je laisserai passer cette *Adeline* très-volontiers. J'étais très-pressé l'année passée ; je le suis un peu moins à présent. Je sens cependant qu'il ne faut pas laisser trop refroidir l'enthousiasme où l'on est de la révolution de Suède. Si les lois de la Pologne ont quelque rapport au deuxième acte, l'aventure de la Suède fait le cinquième presque tout entier ; il n'y manque que de donner le nom de baron de Rudbeck à Mérione.

Je finis, comme je finis toujours, en remettant tout entre vos mains, et en me recommandant à votre providence.

8659. — A M. MAIRE [1].

27 octobre, à Ferney.

Je suis obligé encore, monsieur, de vous mander que tous les capitalistes de Genève qui pourraient vous prêter de l'argent et

1. Éditeur, H. Beaune.
— L'adresse est : « A M. Jean Maire, trésorier de Son Altesse sérénissime monseigneur le duc de Wurtemberg, à Montbéliard. »

auxquels je me suis adressé pour vous servir m'ont dit qu'ils ne pourraient me rendre une réponse qu'au mois de janvier; c'est le temps où ils font la balance de leurs comptes, et je doute que vous en puissiez trouver auparavant. Cependant, monsieur, je vous prie instamment de vouloir bien recommander au sieur Roze de me payer mon quartier, dont j'ai un extrême besoin. Il y a une grande différence entre l'argent que l'on prête et l'argent que l'on doit. J'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

8660. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

28 octobre.

N'allez pas croire que je vous suis fort obligée, ne vous attendez pas à des remerciements : loin de vous en devoir, si nous étions dans le temps des Actes des apôtres, vous mourriez subitement; les pauvres gens qui subirent ce châtiment étaient moins coupables que vous.

Je vous nommerai dix personnes qui ont votre *Épître à Horace;* vous m'en parlez, vous me l'offrez, vous n'attendez que mon consentement pour me l'envoyer; je me hâte de vous marquer mon empressement; votre réponse se fait attendre mille ans, et finit par être un refus : c'est là comme vous traitez vos amis! C'est à ceux qui vous déchirent les oreilles, c'est à ceux à qui vous devriez les tirer, que vous communiquez ce que vous avez de plus précieux, que vous confiez vos secrets, dont ils donnent des copies à tous leurs bons amis, dont je n'ai pas l'honneur d'être. Pour dédommagement, vous voulez bien me procurer d'entendre *les Lois de Minos.* J'accepte cette faveur, mais elle ne répare point vos torts; et si vous vous souciez d'être bien avec moi, si vous voulez que je ne vous croie pas un donneur de galbanum, vous m'enverrez, sans tarder un moment, votre *Épître à Horace.*

Je compte admettre à la lecture de vos *Lois de Minos* M. et Mme de Beauvau, MM. Craufurd et Pont-de-Veyle, ce dernier sera le porteur de votre billet : je n'en ferai usage que vers le 10 ou le 12 du mois prochain; les Beauvau ne reviendront de Fontainebleau que dans ce temps-là. Vous voyez bien qu'il y a tout l'intervalle qu'il faut pour réparer vos torts, ce qui est fort important pour me rendre auditeur bénévole.

Nous traiterons l'article de la grand'maman une autre fois; mais, pour le présent, point de paix ni de trêve que je n'aie votre Épître : voilà quelles sont mes lois; quand vous les aurez exécutées, je recevrai celles de Minos avec le respect et la soumission qu'elles méritent.

1. *Correspondance complète,* édition de Lescure, 1865.

8661. — DE M. HUBER[1].

De Paris, le 30 octobre.

Vous voulez donc, monsieur, qu'Horace croie que j'étais en train de rire quand vous étiez en train de mourir[2]? Il faut que je me lave de cette horreur en lui affirmant que vous fûtes le seul plaisant dans cette occasion, au point que vous m'attribuâtes de vos propres plaisanteries, car, au lieu des lauriers que tant de beaux esprits se promettent souvent, vous faites des aumônes des idées que vous avez de trop. C'est votre vice dominant, et je n'ai pas dû le laisser ignorer à Horace.

Horace me connaît, monsieur, plus que vous ne croyez. Il a prédit dans sa huitième satire : *Olim truncus eram,* que je ferais des caricatures de grands personnages, et vous pourriez, si j'ose le dire, ressembler à son dieu des jardins à quelque chose près. Si les jardins, par exemple, désignaient les esprits des hommes; si les voleurs dont Priape est le fléau désignaient les erreurs et les préjugés, si l'hommage des nouvelles mariées désignait la première lecture des filles émancipées; si le caractère spécifique du dieu désignait la verve, le génie créateur; si l'inspiration poétique s'appelait le voltairisme, si les oiseaux qui font leurs ordures sur l'idole désignaient de mauvais rimeurs qui ont mis leurs infâmes vers au bas d'une misérable copie volée[3], qu'auriez-vous à dire contre ce parallèle? Pour moi, je suis le *faber,* mais *non incertus*. Et vous appelez cela des pasquinades! N'entendrez-vous donc jamais cette raison que vous savez si bien faire entendre à tout le monde? Ne concevrez-vous pas qu'il faut des ombres à votre portrait, qu'il faut des contrastes à une lumière que personne ne pourrait soutenir; qu'Henri IV et Benoît XIV seraient moins délicieusement dans votre souvenir si l'un était toujours monarque, l'autre toujours chef de l'Église? Je vous ai dit cent fois que je savais précisément la dose de ridicule qu'il fallait à votre gloire.

Il est de fait que depuis quinze ans que selon vous, monsieur, je travaille à la ternir, elle n'a fait que croître et embellir; c'est un feu que ni l'armée joufflue d'Éole, ni moi, ni tout ce qu'il y a de plus fort en fait de souffleurs, n'avons pu qu'allumer davantage. Mais le moindre souffle éteindrait ma bougie; c'est à quoi je vous prie, monsieur, de faire attention. L'empressement du public, votre âme damnée, pour tout ce qui vous représente bien ou mal me force à vous désobliger sans cesse. J'entretiens son idolâtrie par

1. *Correspondance de Grimm,* édition Tourneux, tome X, page 97.
2. Voltaire dans l'*Épître à Horace,* dit :

Huber me faisait rire avec ses pasquinades.

3. Le petit tableau du réveil de Voltaire par Huber avait été volé par un fripon de graveur, qui l'avait gravé furtivement et y avait mis des vers aussi plats que grossiers, « dont le sel, dit Grimm, consiste à dire que Voltaire montre son cul, que d'Alembert le baise, tandis que Fréron le fesse ».

mes images, et mon voltairisme est incurable. Mais, monsieur, êtes-vous le seul être grave qu'ont ait osé peindre sans son aveu ? On a fait de tout temps des caricatures de l'Être suprême.

Imitez le bon Dieu, qui n'en a fait que rire.

Lisez Voltaire sur la tolérance, et vous trouverez bon que je continue à faire des heureux en vous multipliant. Je suis sans rancune et avec autant d'admiration et de respect que jamais, etc.

P. S. M. Tronchin sort de chez moi, très-content d'être pris à témoin de votre fermeté et de votre bonne contenance; il confirme pleinement ce que vous en dites. Je présume qu'il se serait bien passé de la gloire d'être mis en parallèle dans *la Guerre de Genève* avec Covelle et la demoiselle Ferbot; mais y a-t-il un bonheur parfait dans ce monde ?

8662. — A M. LE COMTE DE MORANGIÉS.

A Ferney, 30 octobre.

Je suis toujours, monsieur, très persuadé de la justice de votre cause, et je ne le suis pas moins de la violence des préjugés contre vous, et de l'acharnement de la cabale. Un parti nombreux vous poursuit, et se déchaîne sur votre avocat[1] autant que sur vous. Je me souviens que, quand il défendit la cause de M. le duc d'Aiguillon, on m'envoya les satires les plus sanglantes contre l'avocat et contre l'accusé.

Cependant il me parut très-clair, par son mémoire, que M. le duc d'Aiguillon avait très-bien servi l'État et le roi, tant dans le militaire que dans le civil. Il a triomphé à la fin, malgré ses nombreux ennemis, et malgré les plus horribles calomnies. J'espère que tôt ou tard on vous rendra la même justice.

Il ne faut pas vous dissimuler un malheur que M. le duc d'Aiguillon n'avait pas, c'est celui de vous être trouvé chargé de dettes de famille très-considérables, qui vous ont forcé d'en faire encore de nouvelles, et de recourir à des expédients aussi onéreux que désagréables.

La saisie de vos meubles, ordonnée par le parlement en faveur de quelques créanciers pendant le cours de votre procès contre les Du Jonquay, a pu vous faire très-grand tort. On a mêlé malignement toutes ces affaires ensemble ; on s'est élevé également contre vous et contre votre avocat.

1. Linguet.

Plus le procès devient compliqué, plus il semble que les préjugés augmentent. Il peut y avoir des juges prévenus, ils peuvent se laisser entraîner à l'opinion dominante d'un certain public, puisqu'ils voient déjà par avance, dans cette opinion même, l'approbation d'une sentence qu'ils rendraient contre vous.

Je ne balancerais pas, si j'étais à votre place, à faire un mémoire en mon propre et privé nom, signé de mon procureur. Je suis sûr que ce mémoire serait vrai dans tous ses points ; j'avouerais même la nécessité fatale où vous avez été de recourir quelquefois à des ressources déjà connues du public, ressources tristes, mais permises, et qui n'ont rien de commun avec la cruelle affaire de Du Jonquay et de la Véron.

Je crois que c'est le seul moyen que vous deviez prendre. Je vous servirai de grammairien ; je mettrai les points sur les *i*. Il sera bien important que vous ne disiez rien qui ne soit dans la plus exacte vérité, et je m'en rapporte à vous. Il faudra même que vous disiez hardiment que vous faites dépendre le jugement de votre cause du moindre fait que vous auriez altéré par un mensonge.

Je ne m'embarrasse pas que vous soyez condamné ou non en première instance : il serait triste sans doute de perdre, au bailliage[1], ce procès, qui me paraît si juste ; mais ce malheur même pourrait tourner à votre avantage, en vous ramenant un public qu'on a vu changer plus d'une fois de sentiment sur les choses les plus importantes. J'oserais vous répondre que le parlement n'en aura que plus d'attention à écarter tout préjugé dans son arrêt en dernier ressort, et qu'il y mettra l'application la plus scrupuleuse, comme la justice la plus impartiale.

En un mot, cette affaire est une bataille dans laquelle vous devez commander en personne. Vous me paraissez d'autant plus capable de livrer ce combat avec succès que vous semblez tranquille dans les secousses que vous éprouvez. Vous savez qu'il faut qu'un général ait la tête froide et le cœur chaud. Je serai de loin le secrétaire du général, pourvu que j'aie son plan bien détaillé. Quand vous seriez battu par les formes, il faut vaincre par le fond ; il faut que votre réputation soit à couvert, c'est là le point essentiel pour vous et pour toute votre maison.

En un mot, monsieur, je suis à vos ordres sans cérémonies.

1. Morangiés fut en effet condamné au bailliage ; voyez tome XXIX, page 60 ; mais il gagna en appel au parlement.

Gardez-moi le secret, ne craignez point au parlement un rapporteur prévenu.

Vous ne pouviez mieux faire que d'offrir vous-même de vous constituer prisonnier ; et, si vous avez fait cette démarche, elle contribuera à faire revenir le public.

Je viens de consulter sur votre affaire; rien n'est plus nécessaire qu'un mémoire en votre propre nom, dans lequel vous fassiez bien sentir qu'on a malignement confondu le procès de la Véron avec quelques affaires désagréables, auxquelles vos dettes de famille vous ont exposé. C'est ce malheureux mélange qui vous a nui plus que vous ne pensez. Mettez-moi au fait de tout, vous serez promptement servi par un avocat qui ne fera rien imprimer sans votre approbation en marge à chaque page, et qui ne vous fera parler que convenablement.

8663. — A M. MARIN.

A Ferney, 30 octobre.

Vous vous intéressez, mon cher ami, à M. de Morangiés : il me mande du 21 qu'il est résolu à s'aller mettre lui-même en prison, puisqu'on y a mis le chirurgien Ménager. Vous m'écrivez du 25 qu'on le dit à la Conciergerie. Cette démarche est triste, mais elle est d'un homme sûr de son innocence. Au reste, il est bien étrange que le comte de Morangiés soit emprisonné, et que Du Jonquay soit libre. Je vous supplie de lui faire parvenir sûrement cette lettre, quelque part où il soit. Je m'intéresse infiniment à cette affaire. Elle est capable de faire mourir de chagrin le père de M. de Morangiés, et M. de Morangiés lui-même. Il faudrait qu'il ne me cachât rien. Cela est plus important qu'il ne pense. Je me trouve en état de le servir, et j'ai encore plus de zèle[1].

Mon gros doyen[2] n'est pas aisé à convaincre. Il commence pourtant à se convertir. Il a l'esprit et le cœur justes.

Je vous prie de lire ce que j'écris à M. de Morangiés, et de le cacheter.

Nous parlerons une autre fois de *Ninon*[3] et de *Minos*[4].

1. Ici est insérée dans Beuchot la lettre 8657.
2. Mignot.
3. C'est-à-dire de la comédie du *Dépositaire*, dont Ninon est le principal personnage.
4. La tragédie des *Lois de Minos*. — Dans Beuchot, on trouve ensuite cinq lignes qui font partie de la lettre du 18 novembre, ci-après.

8664. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE MEYNIÈRES [1].

A Ferney, 30 octobre.

Oui, madame, j'ai osé écrire à Horace, et je n'ose vous envoyer mon épître : la raison en est qu'elle n'est point finie. Ce n'est qu'une esquisse sur laquelle j'ai consulté M. d'Argental : car il faut toujours consulter, dans les choses mêmes où l'on croit avoir raison. Je devrais vous consulter plus que personne ; mais vous m'intimideriez par ces trois lignes que je trouve dans votre lettre. Les voici :

« Je crois que l'on blasphème, lorsqu'on assure que vous avez heurté par distraction des vérités, des maximes que vous avez enseignées. »

Vous m'avouerez, madame, que pour m'inspirer une pleine confiance, vous devriez bien commencer par me confier ces accusations terribles dont je ne me sens point du tout coupable. Il faut dans les traités que la bonne foi soit réciproque : dites-moi hardiment ce que vous avez sur le cœur, et je vous répondrai de même. Si je suis assez téméraire pour n'être pas de votre avis, ce sera en vous estimant et en vous respectant de toute mon âme. Il y a longtemps que ces sentiments sont gravés dans mon cœur, et rien ne les effacera.

J'en dis autant à M. le président de Meynières.

Le vieux Malade de Ferney.

8665. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Ferney, le 31 octobre.

Pardonnez, encore une fois, à un vieillard qui lutte contre les douleurs, de vous remercier si tard. Je n'en suis pas moins, monsieur le marquis, reconnaissant de vos faveurs [2]. Il est très-vrai que vous faites mieux des vers que l'homme dont vous me parlez ; mais je ne crois pas que vous augmentiez votre fortune comme il arrondit la sienne. Votre lyre est plus harmonieuse ; il a pour lui la flûte, le tambour et le coffre-fort.

1. Éditeurs, Bavoux et François.

2. *OEuvres de M. le marquis de Ximenès, ancien mestre de camp de cavalerie, nouvelle édition revue et corrigée,* 1772, in-8° de viij et 65 pages, plus le titre et la table.

Je crois que l'abbé Mignot, mon neveu, mérite l'éloge[1] dont vous l'honorez. Je suis bien loin de me croire digne des fleurs[2] que vous jetez sur le drap mortuaire dont je vais bientôt être embéguiné. J'écrivis, il y a quelque temps, à Horace[3], qui est de votre connaissance; mais je n'ai pas osé rendre ma lettre publique, attendu que je lui ai parlé un peu librement; mais je prendrai encore plus de liberté quand je le verrai.

Je prends avec vous celle de recommander à votre indulgence *les Lois de Minos*[4]. Vous verrez un beau tapage le jour de l'audience. Vous êtes dans un pays où tout est cabale, et loin duquel je fais très-bien de mourir en vous étant très-tendrement attaché.

8666. — A M. RIBOTTE[5].

31 octobre.

Un vieux malade qui n'en peut plus, et qui écrit très-rarement, doit depuis plus d'un mois une réponse à M. Ribotte.

La prétendue histoire des amours de Bayle et de la Jurieu est un conte de feu l'abbé d'Olivet. La rapsodie de Félice est méprisée de tous les gens de lettres. Presque tous les livres d'aujourd'hui sont des compilations de mensonges et des répétitions de sottises, le tout pour gagner de l'argent.

On cherchera les petites bagatelles que M. Ribotte demande, et on les lui fera tenir.

On lui fait mille compliments.

8667. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 1er novembre.

Vous saurez que, ne me faisant jamais peindre, ni mes portraits ni mes médailles ne me ressemblent[6]. Je suis vieux, cassé, goutteux, suranné, mais toujours gai et de bonne humeur. D'ailleurs les médailles attestent plutôt les époques qu'elles ne sont fidèles aux ressemblances.

1. L'éloge de Mignot était dans la lettre de Ximenès à Voltaire, et non dans ses *Œuvres*.
2. Les pièces où Ximenès fait l'éloge de Voltaire n'étaient pas nouvelles; l'une était de 1742; l'autre de 1750.
3. Tome X, page 441.
4. Tome VII, page 163.
5. *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*; Paris, 1856, page 248.
6. Voyez la lettre 8618.

Je n'ai pas seulement acquis un abbé, mais bien deux évêques[1], et une armée de capucins dont je fais un cas infini depuis que vous êtes leur protecteur.

Je trouve, il est vrai, le poëte de la *Confédération* impertinent d'avoir osé se jouer de quelques Français passés en Pologne. Il dit pour son excuse qu'il sait respecter ce qui est respectable, mais qu'il croit qu'il lui est permis de badiner de ces excréments des nations, des Français réformés par la paix, et qui, faute de mieux, allaient faire le métier de brigands en Pologne dans l'association confédérale.

Je crois qu'il y a des Français qui gardent le silence, et qui ont un grand crédit au sérail; mais mes nouvelles de Constantinople m'apprennent que le congrès de paix se renoue, et reprend avec plus de vivacité que le précédent; ce qui me fait craindre que mon coquin de poëte, qui fait le voyant, n'ait raison.

J'ai lu les beaux vers que vous avez faits pour le roi de Suède[2]. Ils ont toute la fraîcheur de vos ouvrages qui parurent au commencement de ce siècle. *Semper idem :* c'est votre devise. Il n'est pas donné à tout le monde de l'arborer.

Comment pourrais-je vous rajeunir, vous qui êtes immortel! Apollon vous a cédé le sceptre du Parnasse, il a abdiqué en votre faveur. Vos vers se ressentent de votre printemps; et votre raison, de votre automne. Heureux qui peut ainsi réunir l'imagination et la raison! Cela est bien supérieur à l'acquisition de quelques provinces dont on n'aperçoit pas l'existence sur le globe, et qui des sphères célestes paraîtraient à peine comparables à un grain de sable.

Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons si fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuser, c'est que, lorsqu'on entre dans un corps, il faut en prendre l'esprit. J'ai connu un jésuite qui m'assurait gravement qu'il s'exposerait au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un singe. Je n'en ferais pas autant; mais quand on peut réunir et joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ses possessions, je ne connais guère de mortels qui n'y travaillassent avec plaisir. Notez toutefois que cette affaire-ci[3] s'est passée sans effusion de sang, et que les encyclopédistes ne pourront déclamer contre les brigands mercenaires, et employer tant d'autres belles phrases dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre à l'aide d'une plume a tout fait; et l'Europe sera pacifiée, au moins des derniers troubles. Quant à l'avenir, je ne réponds de rien. En parcourant l'histoire, je vois qu'il ne s'écoule guère dix ans sans qu'il n'y ait quelques guerres. Cette fièvre intermittente[4] peut être suspendue, mais jamais guérie.

1. Deux évêchés étaient compris dans la partie de la Pologne échue en partage à la Prusse, celui de Warmie et celui de Culm.

2. Voyez tome X, page 447.

3. Le partage de la Pologne.

4. Dans sa lettre du 29 janvier 1771, Frédéric appelle la guerre *cette fièvre intermittente des rois.*

Il faut en chercher la raison dans l'inquiétude naturelle à l'homme. Si l'un n'excite des troubles, c'est l'autre; et une étincelle cause souvent un embrasement général.

Voilà bien du raisonnement : je vous donne de la marchandise de mon pays. Vous autres Français, vous possédez l'imagination : les Anglais, à ce que l'on dit, la profondeur : et nous autres, la lenteur, avec ce gros bon sens qui court les rues. Que votre imagination reçoive ce bavardage avec indulgence, et qu'elle permette à ma pesante raison d'admirer le phénix de la France, le seigneur de Ferney, et de faire des vœux pour ce même Voltaire que j'ai possédé autrefois, et que je regrette tous les jours, parce que sa perte est irréparable.

FÉDÉRIC.

8666. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

2 novembre.

Madame, il me paraît, par votre dépêche du 12 septembre, qu'il y a une de vos âmes qui fait plus de miracles que Notre-Dame de Czenstochow, nom très-difficile à prononcer. Votre Majesté impériale m'avouera que la *santa Casa di Loreto* est beaucoup plus douce à l'oreille, et qu'elle est bien plus miraculeuse, puisqu'elle est mille fois plus riche que votre *sainte Vierge* polonaise. Du moins les musulmans n'ont pas de semblables superstitions, car leur sainte maison de la Mecque, ou Mecca, est beaucoup plus ancienne que le mahométisme, et même que le judaïsme. Les mulsulmans n'adorent point, comme nous autres, une foule de saints, dont la plupart n'ont point existé, et parmi lesquels il n'y en a que quatre peut-être avec qui vous eussiez daigné souper.

Mais aussi voilà tout ce que vos Turcs ont de bon. Je suis très-content, puisque mon impératrice reprend l'habitude de leur donner sur les oreilles.

Je remercie de tout mon cœur Votre Majesté de vous être avancée vers le Midi; je vois bien qu'à la fin je serai en état de faire le voyage que j'ai projeté depuis longtemps; vous accourcissez ma route de jour en jour. Voilà trois belles et bonnes têtes dans un bonnet : la vôtre, celle de l'empereur des Romains, et celle du roi de Prusse.

Le dernier m'a envoyé sa belle médaille de *Regno redintegrato*[1]. Ce mot de *redintegrato* est singulier, j'aurais autant aimé *novo*.

1. Voyez la note de la lettre 8629.

Le *redintegrato* conviendrait mieux à l'empereur des Romains, s'il voulait monter à cheval avec vous, et reprendre une partie de ce qui appartenait autrefois si légitimement, par usurpation, au trône des Césars, à condition que vous prendriez tout le reste, qui ne vous appartint jamais, toujours en allant vers le Midi, pour la facilité de mon voyage.

Il y a environ quatre ans que je prêche cette petite croisade. Quelques esprits creux, comme moi, prétendent que le temps approche où sainte Marie-Thérèse, de concert avec sainte Catherine, exaucera mes ferventes prières; ils disent que rien n'est plus aisé que de prendre en une campagne la Bosnie, la Servie, et de vous donner la main à Andrinople. Ce serait un spectacle charmant de voir deux impératrices tirer les deux oreilles à Moustapha, et le renvoyer en Asie.

Certainement, disent-ils, puisque ces deux braves dames se sont bien entendues pour changer la face de la Pologne, elles s'entendront encore mieux pour changer celle de la Turquie.

Voici le temps des grandes révolutions, voici un nouvel univers créé, d'Archangel au Borysthène; il ne faut pas s'arrêter en si beau chemin. Les étendards portés de vos belles mains sur le tombeau de Pierre le Grand (par ma foi, moins grand que vous), doivent être suivis de l'étendard du grand prophète.

Alors je demanderai une seconde fois la protection de Votre Majesté impériale pour ma colonie, qui fournira de montres votre empire, et les coiffures de blondes aux dames de vos palais.

Quant à la révolution de Suède, j'ai bien peur qu'elle ne cause un jour quelque petit embarras; mais la cour de France n'aura de longtemps assez d'argent pour seconder les bonnes intentions qu'on pourrait avoir avec le temps dans cette partie du Nord, qui n'est pas la plus fertile, à moins qu'on ne vous vende le diamant nommé *le Pitt* ou *le Régent;* mais il n'est gros que comme un œuf de pigeon, et le vôtre est plus gros qu'un œuf de poule[1].

Je me mets à vos pieds avec l'enthousiasme d'un jeune homme de vingt ans, et les rêveries d'un vieillard de près de quatre-vingts.

1. Voyez lettre 8612.

8669. — A M. MARMONTEL.

4 novembre.

Je vous envoie, mon cher ami, cette *Épître à Horace*[1], tout informe qu'elle est : elle sera pour vous et pour nos amis. Je suis forcé de la laisser courir, parce que je sais qu'on en a dans Paris des copies très-incorrectes. Je tire du moins de ce petit malheur un très-grand avantage, en vous soumettant cette esquisse. Les ennemis d'Horace et les jansénistes crieront ; peu de gens seront contents. La seule chose qui me console, c'est que la fin de l'Épître est si insolente qu'on ne l'imprimera pas.

J'ai lu *Roméo*[2] : je sais qu'il a réussi au théâtre, et que *Cléopâtre*[3] est tombée ; mais je vous avertis qu'il y a trente morceaux dans votre *Cléopâtre* qui valent mieux que trente pièces qui ont eu du succès. Il me semble que le public ne sait plus où il en est. J'avouerai que je ne sais plus où j'en suis. Il est trop ridicule de faire de ces pauvretés-là à mon âge ; j'en rougis : c'est barbouiller le buste que vous et la grande prêtresse[4] avez si merveilleusement décoré.

La copie que je vous envoie est aussi pour M. d'Alembert. N'a-t-il pas un copiste ?

8670. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

4 novembre.

L'*Épître à Horace*, encore une fois, n'est pas achevée, madame ; et cependant je vous l'envoie, et, qui plus est, je vous l'envoie avec des notes. Soyez très-sûre que ce n'est pas de moi que Mme la comtesse de Brionne la tient ; mais voici le fait.

Mon âge et mes maux me mettent très-souvent hors d'état d'écrire. J'ai dicté ce croquis à M. Durey, beau-frère de monsieur le premier président du parlement de Paris[5], qui a été huit mois chez moi.

On ne se fait nul scrupule d'une infidélité en vers. Pour celles qu'on fait en prose dans votre pays, je ne vous en parle

1. Tome X, page 441.
2. *Roméo et Juliette*, tragédie de Ducis ; voyez lettre 8619.
3. *Cléopâtre*, tragédie de Marmontel, jouée en 1750.
4. Voyez lettre 8656.
5. Berthier de Sauvigny, intendant de Paris, avait été, le 13 avril 1771, nommé premier président du parlement de Paris de la formation de Maupeou.

pas. Un fils de Mme de Brionne est à Lausanne, où l'on envoie beaucoup de vos jeunes seigneurs, pour dérober leur éducation aux horreurs de la capitale. M. Durey a eu la faiblesse de donner cet ouvrage informe au jeune M. de Brionne, qui l'a envoyé à madame sa mère.

J'en suis très-fâché ; mais qu'y faire ? il faut dévorer cette petite mortification ; j'en ai essuyé d'autres en assez grand nombre.

Le roi de Prusse sera peut-être mécontent que j'aie dit un mot à Horace de mes tracasseries de Berlin[1], dans le temps où il m'a fait mille agaceries et mille galanteries.

Les dévots feront semblant d'être en colère de la manière honnête dont je parle de la mort. L'abbé Mably sera fâché[2]. Vous voyez que de tribulations pour avoir fait copier une méchante lettre par un frère de Mme de Sauvigny ! Voilà ce que c'est que d'avoir des fluxions sur les yeux. Je suis persuadé que votre état vous a exposée à de pareilles aventures.

Je vous avertis que je fais beaucoup plus de cas des *Lois de Minos* que de mon commerce secret avec Horace. Cette tragédie aura au moins un avantage auprès de vous : ce sera d'être lue par le plus grand acteur[3] que nous ayons. A l'égard de l'épître, il est impossible de la bien lire sans être au fait. Vous n'aurez nul plaisir, mais vous l'avez voulu.

Je surmonte toutes mes répugnances ; et, quand je fais tout pour vous, c'est vous qui me grondez. Vous êtes tout aussi injuste que votre grand'maman et son mari. Ce qu'il y a de pis, c'est que Mme de Beauvau est tout aussi injuste que vous : elle s'est imaginé que j'étais instruit des tracasseries qu'on avait faites au mari de votre grand'maman, et qu'au milieu de mes montagnes je devais être au fait de tout, comme dans Paris. Vous m'avez cru toutes deux ingrat, et vous vous êtes toutes deux étrangement trompées. C'est l'horreur d'une telle injustice, encore plus que ma vieillesse, qui me détermine à rester chez moi et à y mourir.

Vivez, madame, le moins malheureusement que vous pourrez. Je vous aime, malgré tous vos torts, bien respectueusement et bien tendrement.

Ces deux adverbes joints font admirablement[4].

V.

1. Vers 31 et 32 de l'*Épître à Horace*.
2. A cause du vers 6 de la même épître.
3. Lekain ; voyez lettre 8652.
4. Molière, *les Femmes savantes*, acte III, scène II.

8671. — A M. MOULTOU.

A Ferney, le 5 novembre.

J'ai été infiniment content de revoir notre martyr de Zurich, ce jeune sage persécuté par de vieux fous... Il me semble que si les prêtres de cette ville sont encore barbares, les magistrats se polissent. Dieu soit loué! J'espère que dans cinq cents ans les petits cantons seront philosophes.

8672. — A M. FABRY.

7 novembre.

Monsieur, voilà un pauvre homme de Sacconex qui prétend qu'il fournit du lait d'ânesse à Genève; il dit que ses ânesses portaient du son pour leur déjeuner, et qu'on les a saisies avec leur son. Je ne crois pas que ce soit l'intention du roi de faire mourir de faim les ânesses et les ânes de son royaume. Je recommande ce pauvre diable, qui a six enfants, à votre charité, et je saisis cette occasion de vous renouveler les respectueux sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

8673. — A MADAME NECKER [1].

9 novembre.

M. Meister, madame, jeune sage de Zurich, longtemps persécuté, selon l'usage, par des fous sérieux, m'a fait voir combien j'avais eu tort de ne pas mettre à vos pieds ma nouvelle folie. Je devais savoir en effet plus que personne combien vous êtes indulgente; mais cette épître n'est point finie [2]: un homme très-indiscret en a fait tenir une copie assez informe à Mme la comtesse de Brionne, et des copies encore plus mauvaises se sont multipliées.

Je prends donc la liberté de vous en adresser une un peu moins ridicule. Je vous demande pardon de la grosseur du paquet et de la platitude de l'ouvrage.

Je suis fâché que cela paraisse dans un temps où l'on va jouer certaines *Lois de Minos*. C'est allumer à la fois deux flambeaux dans les mains de la critique; mais ma peau s'est endurcie à

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. L'*Épître à Horace*.

force d'être brûlée par ce monstre. Tout mon chagrin est de barbouiller la statue que je vous dois. Mais vous pardonnerez à un vieux malade obligé de garder sa chambre, et qui s'amuse malgré lui à travailler de son premier métier.

Croyez du moins, madame, que mon cœur est beaucoup plus occupé de vous que mon esprit ne l'est de mes bagatelles surannées. Si j'étais en état de faire un voyage, je ferais celui de Paris exprès pour vous faire ma cour, et pour vous dire avec quelle reconnaissance je vous suis attaché jusqu'au dernier moment de ma vie, à vous, madame, et à M. Necker.

8674. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT,

A MACON.

Ferney, 11 novembre.

Nous recevons la lettre du 2 novembre, dans l'instant où la poste va partir. L'oncle et la nièce n'ont que le temps d'assurer M. le comte de Rochefort et Mme Dixneufans du plaisir extrême qu'ils auront de les recevoir, de leur attachement sincère, et de l'impatience qu'ils ont de les revoir. Venez vite, couple aimable, car il n'y a pas encore de neige. V.

8675. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 novembre.

Mon cher ange, il me revient que les Fréron, les La Beaumelle, et compagnie, ont fait un pacte pour faire siffler notre avocat; mais, puisque vous l'avez pris sous votre protection, je me flatte que vous lui donnerez une audience favorable.

Je vous suis très-obligé d'avoir fait copier les écritures de ce procès, conformément à la dernière copie. J'ose croire que, si les acteurs jouent avec un peu d'enthousiasme, mais sans précipitation, notre cause sera gagnée; je dis notre cause, car vous en avez fait la vôtre.

Le frère de Mme de Sauvigny, qui me sert de copiste, chose assez singulière! jure son dieu et son diable qu'il n'a donné à personne de copie de la lettre d'Horace. S'il ne me trompe point, il se pourrait faire que votre secrétaire en eût laissé traîner une; cependant, vous autres messieurs les ministres, vous avez des secrétaires fidèles et attentifs qui ne laissent rien traîner. Après tout, il n'y a plus de remède. Il faut se consoler, et croire que ni

le roi de Prusse, ni Ganganelli, ni l'abbé Grizel, ni l'avocat Marchand, ne me persécuteront pour cette honnête plaisanterie. On marche toujours sur des épines dans le maudit pays du Parnasse; il faut passer sa vie à combattre. Allons donc, combattons, puisque c'est mon métier.

On m'a apporté une répétition; boîte unie, avec ciselure au bord, diamants aux boutons et aux aiguilles, le tout pour dix-sept louis : j'en suis émerveillé. Si vous connaissiez quelqu'un qui fût curieux d'un si bon marché, je vous enverrais la montre avec un joli faux étui. Un tel ouvrage vaudrait cinquante louis à Londres. Ma colonie prospère, et moi non. J'ai de terribles reproches à faire à monsieur le contrôleur général.

Le gros doyen clerc[1] doit être présent à Paris, et certainement prendra votre affaire à cœur; il ne serait pas de la famille s'il ne vous était pas fortement attaché.

Voudriez-vous avoir la bonté de m'écrire ce que vous pensez des répétitions? J'y étais autrefois assez indifférent, mais je crois que je deviens sensible; vous me rajeunissez.

A l'ombre de vos ailes.

8676. — A M. LE CONTROLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES[2].

Novembre.

Monseigneur, l'abbé Mignot, mon neveu, qui a passé les vacances avec moi, et dont vous connaissez l'attachement pour vous, m'assure que, malgré la multitude de vos importants travaux, vous voudrez bien recevoir ma lettre avec bonté.

Je suis très-éloigné d'oser faire valoir d'assez grands défrichements de terres; un misérable hameau, habité précédemment par une quarantaine de mendiants rongés d'écrouelles, changé en une espèce de ville; des maisons de pierre de taille nouvellement bâties, occupées par plus de quatre cents fabricants; un commerce assez étendu, qui fait entrer quelque argent dans le royaume, et qui pourrait, s'il est protégé, faire tomber celui de Genève, ville enrichie uniquement à nos dépens.

1. Mignot.

2. L'abbé Terray (Joseph-Marie), né en 1715, conseiller-clerc au parlement de Paris, et sur le rapport duquel fut prononcée, le 19 mars 1765, la condamnation du *Dictionnaire philosophique*, avait été nommé contrôleur général des finances en décembre 1769, se démit de cette place le 24 auguste 1774, et mourut le 18 février 1778.

Je sais qu'un particulier ne doit pas demander des secours au gouvernement, surtout dans un temps où vous êtes occupé à remplir avec tant de peine toutes les brèches faites aux finances du roi. Je ne vous prie point de me faire payer actuellement ce qui m'est dû ; mais si vous pouvez seulement me promettre que je serai payé, au mois de janvier, d'une très-petite somme qui m'est nécessaire pour achever mes établissements, j'emprunterai cet argent avec confiance à Genève.

Sans cette bonté, que je vous demande très-instamment, je cours risque de voir périr des entreprises utiles. J'ai chez moi plusieurs fabriques de montres qui ne peuvent se soutenir qu'avec de l'or que je tire continuellement d'Espagne. Mes fabriques sont associées avec celles de Bourg-en-Bresse, et un jour viendra peut-être que la province de Bresse et de Gex fera tout le commerce qui est entre les mains des Genevois, et qui se monte à plus de quinze cent mille francs par an.

C'est par cette industrie, jointe au mystère de leur banque, qu'ils sont parvenus à se faire en France quatre millions de rentes que vous leur faites payer régulièrement.

Permettez que je vous cite ces vers de Boileau, qui plurent tant à Louis XIV et au grand Colbert :

> Nos artisans grossiers rendus industrieux,
> Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
> Que payait à leur art le luxe de nos villes.
>
> (1re *Épître au roi.*)

Je suis sûr qu'on vous donnera le même éloge. Je vous demande pardon de mon importunité. J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, monseigneur, etc.

Souffrez encore, monseigneur, que je vous dise combien il est triste d'avoir dépensé plus de sept cent mille francs à ce port inutile de Versoy, que le même entrepreneur aurait construit pour trente mille écus à l'embouchure de la rivière de ce nom, ce qui était la seule place convenable.

8677. — A M. LE CHANCELIER DE MAUPEOU[1].

Monseigneur, oserai-je assez présumer de vos bontés pour croire que vous aurez celle de lire ma lettre jusqu'au bout?

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

Je veux d'abord vous parler de deux prophéties très-avérées. L'une est de M. le marquis d'Argenson, qui fut depuis ministre des affaires étrangères ; elle vous regarde. Voici ses propres mots tirés de son livre intitulé *Considérations sur le gouvernement*, écrit en 1720, lorsqu'il était intendant à Valenciennes :

« Il est étonnant qu'on ait accordé une approbation générale au livre intitulé *Testament politique du cardinal de Richelieu*, ouvrage de quelque pédant ecclésiastique et indigne du grand génie auquel on l'attribue, ne fût-ce que pour le chapitre où l'on canonise la vénalité des charges, misérable invention qui a produit tout le mal qui est à redresser aujourd'hui et par où les moyens en sont devenus si pénibles! car il faudrait beaucoup d'argent pour rembourser seulement les principaux officiers qui nuisent le plus. »

Il est démontré par là que les esprits les mieux faits trouvaient la grande révolution que vous avez faite aussi nécessaire que difficile.

J'ajoute une autre prédiction, c'est que les siècles à venir vous béniront.

La seconde prophétie est du roi de Pologne, grand-père de monseigneur le dauphin, dans son livre *De la Voix du citoyen :* « Ou nous serons la proie de quelque fameux conquérant, ou les puissances voisines s'accorderont à partager nos États. »

Cette seconde prophétie est plus triste que la première; mais enfin toutes deux ont été accomplies.

Quant à l'heureux changement dont on vous est redevable, que j'ai désiré toute ma vie, et contre lequel je vois avec douleur l'esprit de parti s'irriter encore, je prends pour juge la postérité.

Souffrez, monseigneur, que je vous dise un mot du temps présent, et ne me décelez pas.

L'abbé Mignot, qui vous est très-attaché et qui, je crois, vous a bien servi, a été assez heureux pour passer chez moi les vacances. C'est un fier gueux. Vous connaissez sa manière de penser; mais vous ne savez pas ce que j'ai découvert malgré lui, c'est qu'il avait un intime ami, beaucoup plus gueux que lui : nommé M. de La Palme, homme d'une ancienne maison, qui mourut entre ses bras il y a quelques années, et qui laissa pour tout bien un enfant à la mendicité. L'abbé Mignot s'en est chargé, et a partagé son bien avec lui par un contrat; il n'en a rien dit à personne, pas même à moi. Cette belle action fait qu'il va tous les jours, à pied, de sa maison à la grand'chambre, et en fiacre, quand il va chez vous; de sorte que la sœur très-

brillante d'un ancien conseiller, femme d'un fermier général prodigieusement riche, disait en le voyant à votre porte : « Voilà de plaisants conseillers au parlement! ils vont en fiacre. »

J'imagine qu'il serait bien juste que celui qui a la feuille des bénéfices sût que mon neveu le sous-diacre fait d'assez bonnes actions, qu'il marche à pied, et que, quand il est en fiacre, mesdames les fermières générales se moquent de lui.

Il est incapable de vous parler de ses petits services, de sa conduite, de son sous-diaconat et de sa crotte; mais moi, qui suis très-indiscret, j'ai la hardiesse de vous en parler; j'ose d'ailleurs me flatter que vous protégez l'oncle et le neveu.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, et, j'ose dire, avec un très-véritable attachement, etc.

8678. — A M. MARIN [1].

A Ferney, 13 novembre.

Voici encore des *Probabilités*. Avec tout cela il n'est que trop probable que M. Morangiés perdra son procès. Je voudrais être un peu instruit de ce qui se passe, et je ne le suis point.

Le roi de Prusse m'a envoyé un service de porcelaine de Berlin. Cette porcelaine est plus belle que celle de Saxe. C'est ce que j'ai jamais vu de plus parfait. Cela console des sifflets que vous avez prédits aux *Lois de Minos*.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher correspondant.

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire parvenir la lettre ci-jointe à M. d'Alembert?

8679. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

13 novembre.

Sire, hier il arriva dans mon ermitage une caisse royale [2], et ce matin j'ai pris mon café à la crème dans une tasse telle qu'on n'en fait point chez votre confrère Kien-long, l'empereur de la Chine; le plateau est de la plus grande beauté. Je savais bien que Frédéric le Grand était meilleur poëte que le bon

1. Éditeurs, Bavoux et François. — Dans Beuchot, on trouve à cette date une lettre fabriquée avec plusieurs billets.

2. La caisse de porcelaines envoyées à Voltaire par Frédéric.

Kien-long, mais j'ignorais qu'il s'amusât à faire fabriquer dans Berlin de la porcelaine très-supérieure à celles de Kieng-tsin, de Dresde, et de Sèvres; il faut donc que cet homme étonnant éclipse tous ses rivaux dans tout ce qu'il entreprend. Cependant je lui avouerai que parmi ceux qui étaient chez moi à l'ouverture de la caisse, il se trouva des critiques qui n'approuvèrent pas la couronne de laurier qui entoure la lyre d'Apollon, sur le couvercle admirable de la plus jolie écuelle du monde; ils disaient : « Comment se peut-il faire qu'un grand homme, qui est si connu pour mépriser le faste et la fausse gloire, s'avise de faire mettre ses armes sur le couvercle d'une écuelle ! » Je leur dis : « Il faut que ce soit une fantaisie de l'ouvrier ; les rois laissent tout faire au caprice des artistes. Louis XIV n'ordonna point qu'on mît des esclaves aux pieds de sa statue ; il n'exigea point que le maréchal de La Feuillade fît graver la fameuse inscription : *A l'homme immortel;* et lorsqu'à plus juste titre on verra en cent endroits : *Frederico immortali*, on saura bien que ce n'est pas Frédéric le Grand qui a imaginé cette devise, et qu'il a laissé dire le monde. »

Il y a aussi un Amphion porté par un dauphin. Je sais bien qu'autrefois un dauphin, qui sans doute aimait la poésie, sauva Amphion de la mer, où ses envieux voulaient le noyer.

Enfin c'est donc dans le Nord que tous les arts fleurissent aujourd'hui ! C'est là qu'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on dissipe des confédérations et des sénats en deux jours, et qu'on se moque surtout très-plaisamment des confédérés et de leur Notre-Dame.

Sire, nous autres Welches, nous avons aussi notre mérite; des opéras-comiques qui font oublier Molière, des marionnettes qui font tomber Racine, ainsi que des financiers plus sages que Colbert, et des généraux dont les Turenne n'approchent pas.

Tout ce qui me fâche, c'est qu'on dit que vous avez fait renouer ces conférences entre Moustapha et mon impératrice ; j'aimerais mieux que vous l'aidassiez à chasser du Bosphore ces vilains Turcs, ces ennemis des beaux-arts, ces éteignoirs de la belle Grèce. Vous pourriez encore vous accommoder, chemin faisant, de quelque province pour vous arrondir. Car enfin il faut bien s'amuser; on ne peut pas toujours lire, philosopher, faire des vers et de la musique.

Je me mets aux pieds de Votre Majesté avec tout le respect et l'admiration qu'elle inspire.

Le vieux Malade de Ferney.

8680. — A M. D'ALEMBERT.

13 novembre.

Mon cher et grand philosophe, mon véritable ami, j'ai reçu par une voie détournée une lettre[1] que je n'ai pas cru d'abord être de vous, parce que voici la saison où je perds la vue, selon mon usage. Je ne savais pas d'ailleurs que vous fussiez l'ami de Mme Geoffrin : je vous en félicite tous deux ; mais mettez un D dorénavant au bas de vos lettres, car il y a quelques écritures qui ressemblent un peu à la vôtre, et qui pourraient me tromper. Il est vrai que personne ne vous ressemble ; mais n'importe, mettez toujours un D.

Pour vous satisfaire sur votre lettre, vous et Mme Geoffrin, il faut d'abord vous dire que je brochai, il y a un an, *les Lois de Minos*, que vous verrez siffler incessamment. Dans ces *Lois de Minos*, le roi Teucer dit au sénateur Mérione[2] :

> Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.

Le sénateur lui répond :

> Je vous offre mon bras, mes trésors, et mon sang;
> Mais, si vous abusez de ce suprême rang
> Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
> Je la défends, seigneur, au péril de ma vie, etc.

C'était le roi de Pologne qui devait jouer ce rôle de Teucer, et il se trouve que c'est le roi de Suède qui l'a joué.

Quoi qu'il arrive, je me trouve d'accord avec Mme Geoffrin dans son attachement pour le roi de Pologne, et dans son estime pour M. le comte d'Hessenstein[3]; mais je l'avertis que Mérione n'est qu'un petit fanatique, et qu'il n'a pas la noblesse d'âme de son Suédois. J'admire Gustave III, et j'aime surtout passionnément sa renonciation solennelle au pouvoir arbitraire ;

1. Cette lettre doit être perdue, car la dernière de d'Alembert est du 6 mars, n° 8491.
2. Acte V, scène I.
3. Ce passage fut imprimé dans le *Mercure* de février 1773, page 140 (voyez lettre 8733).

je n'estime pas moins la conduite noble et les sentiments de M. le comte d'Hessenstein. Le roi de Suède lui a rendu justice; la bonne compagnie de Paris et les Welches même la lui rendront. Pour moi, je commence par la lui rendre très-hardiment.

Je vous envoie, mon cher ami, l'*Épître à Horace*[1]; cette copie est un peu griffonnée, mais c'est la plus correcte de toutes. Je deviens plus insolent à mesure que j'avance en âge. La canaille dira que je suis un malin vieillard.

André Ganganelli a heureusement assez d'esprit pour ne point croire que la *Lettre de l'abbé Pinzo*[2] soit de moi; un sot pape l'aurait cru, et m'aurait excommunié. On ne connaît point cet abbé Pinzo à Rome. C'est apparemment quelque aventurier qui aura pris ce nom, et qui aura forgé cette aventure pour attraper de l'argent aux philosophes. Il m'a passé quelquefois de pareils croquants par les mains.

Le roi de Prusse vient de m'envoyer un service de porcelaine de Berlin, qui est fort au-dessus de la porcelaine de Saxe et de Sèvres; je crois que Dantzick en payera la façon.

Adieu; vous verrez un beau tapage le jour des *Lois de Minos*. Il y a encore des gens qui croient que c'est l'ancien parlement qu'on joue. Il faut laisser dire le monde. Les Fréron et les La Beaumelle auront beau jeu.

Bonsoir; Mme Denis vous fait les plus tendres compliments. Faites les miens, je vous prie, à M. le marquis de Condorcet; et surtout dites à Mme Geoffrin combien je lui suis attaché.

8681. — A M. CHRISTIN.

14 novembre.

Mon cher philosophe, mon cher défenseur de la liberté humaine, vous avez assurément plus de courage et d'esprit que vous n'êtes gros. Vous rendez service, non-seulement à vos esclaves[3], mais au genre humain.

> Et pro sollicitis non tacitus reis,
> Et centum puer artium.
>
> (Hor., lib. IV, od. 1)

1. Tome X, page 441.
2. Voyez la note sur la lettre 8219.
3. Les serfs de Saint-Claude.

Je vous envoie un fatras d'érudition[1] que j'ai reçu de Paris. Le fait est qu'il est abominable que des moines veuillent rendre esclaves des hommes qui valent mieux qu'eux, et à qui ils ont vendu des terres libres. Il n'y a point de prescription contre un pareil crime. J'ai reçu votre aimable lettre ; elle me donne de grandes espérances. Toutefois un bon accommodement vaudrait mieux qu'un procès, dont l'issue est toujours incertaine. Si les chanoines veulent se mettre à la raison, leur transaction pourra servir de modèle aux autres, et vous serez le père de la patrie.

Je vous embrasse, mon cher ami, du meilleur de mon cœur.

Rarement les philosophes en savent assez pour faire venir du blé à leurs amis ; mais vous êtes de ces philosophes qui savent être utiles. Nous vous avertissons qu'il y a, dans notre petit pays de Gex, plus de difficultés pour faire venir un sac de froment qu'il n'y en a eu à Paris pour se faire oindre des saintes huiles au nombril et au croupion, du temps des billets de confession. Il faut que votre certificat et votre acquit-à-caution soient à Gex, au plus tard vingt-quatre heures après le départ de Saint-Claude. Cela devient insupportable. Je vous demande bien pardon de tant de peine.

8682. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 18 novembre.

Sire, vous convenez que la belle Italie
Dans l'Europe autrefois rappela le génie ;
Le Français eut un temps de gloire et de splendeur ;
Et l'Anglais, profond raisonneur,
A creusé la philosophie.
Vous accordez à votre Germanie,
Dans une sombre étude, une heureuse lenteur ;
Mais à son esprit inventeur
Vous devez deux présents qui vous ont fait honneur :
Les canons et l'imprimerie.
Avouez que par ces deux arts,
Sur les bords du Permesse et dans les champs de Mars,
Votre gloire fut bien servie.

1. *Dissertation sur l'établissement de l'abbaye de Saint-Claude, ses chroniques, ses légendes, ses chartes, ses usurpations, et sur les droits des habitants de cette terre*, 1772, in-8° de 196 pages, à laquelle on joint une *Collection des mémoires présentés au conseil du roi*, etc., 1772, in-8° de 164 pages.

J'ajouterai que c'est à Thorn que Copernic trouva le vrai système du monde, que l'astronome Hévélius était de Dantzick, et que par conséquent Thorn et Dantzick doivent vous appartenir. Votre Majesté aura la générosité de nous envoyer du blé par la Vistule quand, à force d'écrire sur l'économie, nous n'aurons au lieu de pain que des opéras-comiques, ce qui nous est arrivé ces dernières années.

C'est parce que les Turcs ont de très-bons blés et point de beaux-arts que je voulais vous voir partager la Turquie avec vos deux associés [1]. Cela ne serait peut-être pas si difficile, et il serait assez beau de terminer là votre brillante carrière : car, tout Suisse que je suis, je ne désire pas que vous preniez la France.

On prétend que c'est vous, sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne; et je le crois, parce qu'il y a là du génie, et que le traité s'est fait à Potsdam.

Toute l'Europe prétend que le grand Grégoire [2] est mal avec mon impératrice. Je souhaite que ce ne soit qu'un jeu. Je n'aime point les ruptures; mais enfin, puisque je finis mes jours loin de Berlin, où je voulais mourir, je crois qu'on peut se séparer de l'objet d'une grande passion.

Ce que Votre Majesté daigne me dire à la fin de sa lettre [3] m'a fait presque verser des larmes. Je suis tel que j'étais, quand vous permettiez que je passasse à souper des heures délicieuses à écouter le modèle des héros et de la bonne compagnie. Je meurs dans les regrets; consolez par vos bontés un cœur qui vous entend de loin, et qui assurément vous est fidèle.

Le vieux Malade.

8683. — A M. BERTRAND.

18 novembre.

Un vieillard malade, mon cher philosophe, a à peine la force de dicter que, s'il peut reprendre un peu de santé, il emploiera tous les moments de vie qui lui resteront à chercher l'occasion de vous servir. Le temps n'est pas favorable, parce que ce n'est pas celui où les Anglais voyagent. Je me croirais infiniment heureux si je pouvais contribuer à placer monsieur votre fils avan-

1. Les cours d'Autriche et de Russie.
2. Le comte Orlof; voyez la lettre 8702.
3. N° 8667.

tageusement. Le roi de Prusse a de bonnes places à donner, mais c'est à des catholiques romains : il vient d'acquérir deux évêchés considérables et une grosse abbaye [1]. Je suis persuadé qu'avant qu'il soit peu le roi de Pologne sera un souverain fort à son aise, très-indépendant et très-soutenu. Il se trouvera à la fin qu'en ne faisant rien il se sera procuré un sort plus doux que ceux qui ont tout fait.

Je vous embrasse sans cérémonie, mon cher philosophe.

Le vieux malade de Ferney. V.

8684. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[2].

Paris, 18 novembre.

J'ai tout entendu, mon cher Voltaire, et je vous en dois des remerciements infinis. Je doute que les morts soient aussi contents de vous que le sont les vivants. Horace rougira (si tant est que les ombres rougissent) de se voir surpassé, et Minos de se voir si bien jugé, et d'être forcé d'avouer qu'il devrait subir les punitions auxquelles il condamne des gens moins coupables que lui. Astérie est très-intéressante. Le roi représente très-bien Gustave III; c'est en faire un grand éloge. Sans doute j'aime ce Gustave; j'ai eu le bonheur de le connaître pendant son séjour ici. Je puis vous assurer qu'il est aussi aimable dans la société qu'il est grand et respectable à la tête de la chose publique. C'est le héros que vous devez célébrer et peindre, il n'y aura point d'ombre au tableau.

J'ai eu un vrai plaisir à faire les applications que vous avez eues en vue en composant votre pièce. En vérité, mon cher Voltaire, vous n'avez que trente ans [3]. Si c'est grâce à qui vous savez que vous ne vieillissez pas, vous vérifiez bien le proverbe : *Oignez vilain,* etc., etc.

J'ai été très-contente de Lekain, il a lu à merveille; mais je ne suis point contente de la distribution des rôles, je voudrais qu'il fît le roi; il dit que cela ne se peut pas; je n'entends pas les dignités théâtrales; il y en a pourtant bien de cette sorte à la cour et à la ville.

D'où vient que vous ne voulez pas connaître tout cela par vous-même? Cessez donc d'écrire, si vous voulez nous persuader que c'est votre âge qui vous empêche de venir. Vous avez quarante ans moins que moi, et j'ai bien été cette année à Chanteloup. Quand l'âme est aussi jeune que l'est la vôtre, le corps s'en ressent; vous n'avez aucune incommodité positive.

1. Voyez lettre 8067.
2. *Correspondance complète;* édition de Lescure, 1865.
3. Ce même jour, la marquise écrivait à la duchesse de Choiseul :
« On lut avant-hier chez moi *les Lois de Minos*, et ce fut Lekain qui fit cette lecture. Je n'en parlerai point, non plus que de l'*Épître à Horace;* jugez de la tragédie par l'épître, et vous ne vous tromperez pas. Elles sont toutes deux de la même date. Elles ont soixante-dix-huit ans. » (*Correspondance Sainte-Aulaire.*)

Je serais ravie de vous embrasser, de causer avec vous, et de vous trouver d'accord avec ce que je pense sur le mauvais goût, le mauvais ton qui règne dans tout ce qu'on fait, dans tout ce qu'on dit, et dans tout ce qu'on écrit. Donnez-moi de vos nouvelles, envoyez-moi toutes vos productions; ce sont des armes que vous me donnerez pour défendre la bonne cause.

Adieu, aimez-moi toujours un peu, et je vous aimerai toujours infiniment.

8685. — A M. MARIN [1].

A Ferney, 18 novembre.

Voilà encore de nouvelles *Probabilités*, mon cher ami. Plus je m'intéresse à cette affaire, plus je tremble. Je ne laisse pas aussi de craindre beaucoup pour la Crète; mais je suis plus tranquille sur cet article que sur celui de M. de Morangiés. Je serai pourtant jugé avant lui; mais je ne perdrai pas cent mille écus. Tout ce qui peut m'arriver, c'est d'être sifflé : c'est le plus petit malheur du monde.

Je vous supplie de vouloir bien faire passer ce petit paquet à M. de La Harpe. Votre, etc. V.

Je suis bien malade, mais j'espère aller encore quelques mois malgré l'avocat Marchand [2].

8686. — A M. FABRY [3].

A Ferney, 19 novembre.

Je vous supplie de vouloir bien accorder huit coupes de blé à la femme François, boulangère à Ferney, qui en a un extrême besoin pour fournir ses pratiques. Je vous serai très-obligé.

J'ai l'honneur d'être, avec un attachement respectueux, etc.

8687. — A M. *** [4].

A Ferney, 20 novembre.

Monsieur, M. de Crassy, mon voisin, brave et bon officier, m'a mandé que vous vouliez bien lui accorder vos bons offices auprès de monseigneur le duc de La Vrillière. Souffrirez-vous,

1. Éditeurs, Bavoux et François.
2. Auteur du *Testament politique de Voltaire*.
3. Éditeurs, Bavoux et François.
4. Éditeurs, de Cayrol et François.

monsieur, que moi, qui suis à peine connu de vous, je vous fasse mes remerciements pour mon ami? Pardonnez cette liberté à l'amitié que j'ai pour lui depuis longtemps.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus respectueux, monsieur, etc.

8688. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 21 novembre.

Mon héros, je me doutais bien que Nonotte ne vous amuserait guère; mais ce Nonotte m'intéresse, et il faut que tout le monde vive. Voici quelque chose qui vous amusera davantage.

Vous avez sans doute dans votre bibliothèque les ouvrages de tous les rois, et nommément ceux du feu roi Stanislas. Vous verrez, dans la préface de son livre intitulé *la Voix du Citoyen*[1], qu'il a prédit mot pour mot ce qui arrive aujourd'hui à sa Pologne. Je crois que le roi de Prusse est celui qui gagne le plus au partage. Il m'a envoyé un joli petit service de sa porcelaine, qui est plus belle que celle de Saxe. Je le crois très-bien dans ses affaires.

Mais que dites-vous de l'impératrice de Russie, qui, au bout de quatre ans de guerre, augmente d'un cinquième les appointements de tous ses officiers, et qui achète un brillant[2] gros comme un œuf? Minos ne portait pas de pareils diamants à son bonnet. On dit que dans sa succession on trouvera des sifflets qui m'étaient destinés de loin. Que cela ne décourage pas vos bontés. On a été hué quelquefois par le parterre de Paris, et approuvé de la bonne compagnie. D'ailleurs c'est une chose fort agréable qu'une première représentation. On y voit les états-généraux en miniature, des cabales, des gens qui crient, un parti qui accepte, un parti qui refuse, de la liberté, et beaucoup de critique. Chacun jouit du *liberum veto*, et cette diète est aussi tumultueuse que celle des Polonais. Je ne crois pas qu'on doive s'en tenir aux délibérations d'une première séance; on ne juge bien des ouvrages de goût qu'à la longue; et même, dans des choses plus graves, vous verrez que le public n'a jamais bien jugé qu'avec le temps. Je sais que j'ai contre moi une terrible faction, mais je suis tout résigné; et, pourvu que je vous plaise

1. Voltaire en rapporte un passage dans une de ses notes des *Lois de Minos*; voyez tome VII, page 201.
2. Voyez lettre 8612.

un peu, je me tiens fort content. C'est toujours beaucoup qu'un jeune homme comme moi ait pu amuser mon héros une heure ou deux.

Conservez-moi vos bontés, monseigneur ; soyez bien sûr qu'elles me sont beaucoup plus chères que tous les applaudissements qu'on pourrait donner à Lekain, à Mlle Vestris, et à Brizard.

Agréez toujours mon tendre et profond respect.

Le vieux Malade.

8689. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

1772, le 11-22 novembre.

Monsieur, j'ai reçu votre lettre du 2 novembre, lorsque je répondais à une belle et longue lettre que m'a écrite M. d'Alembert[2] après cinq ou six ans de silence, par laquelle il réclame, au nom des philosophes et de la philosophie, les Français faits prisonniers en différents endroits de la Pologne. Le billet ci-joint contient ma réponse.

Je suis fâchée de ce que la calomnie ait induit les philosophes en

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 284.

2. La correspondance de d'Alembert et de Catherine II à ce sujet est imprimée dans la publication de la Société impériale de l'histoire de Russie. La première lettre de d'Alembert est datée de Paris, 30 octobre. Il implore la clémence de l'impératrice pour huit officiers français faits prisonniers à l'attaque du château de Cracovie. Catherine II répondit par le billet joint à la lettre du 11-22 novembre écrite à Voltaire, et qui est ainsi conçu :

BILLET DE CATHERINE II A D'ALEMBERT.

« Novembre 1772.

« J'ai reçu la belle lettre que vous avez jugé à propos de m'écrire, du 30 d'octobre, au sujet de vos compatriotes prisonniers de guerre dans mes États, et que vous réclamez au nom de la philosophie et des philosophes. On vous les a représentés enchaînés, gémissant et manquant de tout au fond de la Sibérie.

« Eh bien ! monsieur, rassurez-vous, et vos amis aussi, et apprenez que rien de tout cela n'existe. Les prisonniers de votre nation, faits dans différents endroits de la Pologne, où ils fomentaient les dissensions et les entretenaient, sont à Kiovie, où ils jouissent, de leur propre aveu, d'un état supportable. Ils sont en pleine correspondance avec M. Durand, envoyé du roi de France à ma cour, et avec leurs parents. J'ai vu une lettre d'un M. Galibert, qui est parmi eux, par laquelle il se loue des bons procédés du gouverneur général de Kiovie, etc.

« Voilà pour le moment tout ce que je vous puis dire d'eux. Accoutumée à voir répandre par le monde les traits de la plus noire calomnie, je n'ai point été étonnée de celle-ci : une même source peut les avoir produites. Aussi ce n'est pas de

erreur. M. Moustapha revient des siennes; il fait travailler de très-bonne foi, à Boukharest, son reis-effendi au rétablissement de la paix; après quoi il pourra renouveler les pèlerinages à la Mecque, que le seigneur Ali-bey avait un peu dérangés depuis sa levée de boucliers. Je ne sais pas jusqu'où les Turcs poussent leur respect pour leurs saints; mais je suis un témoin oculaire qu'ils en ont, et voici comment :

Lors de mon voyage sur le Volga, je descendis de ma galère à soixante-dix verstes plus bas que la ville de Kasan, pour voir les ruines de l'ancienne ville de Bolgar, que Tamerlan avait bâtie pour son petit-fils. J'y trouvai en effet sept à huit maisons de pierre dure, et autant de minarets bâtis très-solidement, qui existaient encore. Je m'approchai d'une masure, auprès de laquelle une quarantaine de Tartares se tenaient. Le gouverneur de la province me dit que cet endroit était un lieu de dévotion poux eux, et que ceux que je voyais y étaient venus en pèlerinage. Je voulus savoir en quoi consistait cette dévotion; et à cet effet, je m'adressai à un de ces Tartares, dont la physionomie me parut prévenante : il me fit signe qu'il n'entendait point le russe, et se mit à courir pour appeler un homme qui se tenait à quelques pas de là. Cet homme s'approcha, et je lui demandai qui il était. C'était un iman qui parlait assez bien notre langue : il me dit que dans cette masure avait habité un homme d'une vie sainte; qu'ils venaient de fort loin pour faire leurs prières sur son tombeau, qui était proche de là, et ce qu'il me conta me fit conclure que cela était assez équivalent à notre culte des saints.

cela que je m'embarrasse, j'en suis bien consolée par tout ce que vous me dites de flatteur de la part des gens éclairés de votre patrie, à la tête de laquelle vous vous trouvez.

« Je vous prie, monsieur, d'être persuadé de la continuation des sentiments que vous me connaissez depuis si longtemps. »

Une seconde lettre de d'Alembert est datée du 31 décembre 1772; il insiste, il demande que l'impératrice dise aux prisonniers : « Allez, soyez libres, retournez en France, et remerciez la philosophie. »

Mais Catherine, qui veut bien faire parade de beaux sentiments vis-à-vis de ses amis les philosophes tant qu'il leur plaira, n'entend pas qu'ils s'immiscent en aucune sorte dans les affaires de son empire. Elle répond encore à d'Alembert par une fin de non-recevoir :

« Permettez-moi de vous témoigner mon étonnement de vous voir un aussi grand empressement pour délivrer d'une captivité, qui n'en a que le nom, des boute-feux qui soufflaient la discorde partout où ils se présentaient. Je vous promets que dès que ma paix sera faite, je dirai à vos compatriotes les paroles que vous me dites : « Allez, soyez libres, retournez en France, et remerciez la philoso- « phie. » J'ajouterai : « Elle vous apprendra qu'il n'est pas bon d'être méchant de « gaieté de cœur. Les milliers de prisonniers turcs et polonais, victimes et dupes « de ceux pour qui vous vous intéressez, auront à se plaindre d'être abandonnés « de l'humanité, tandis que tant de voies sont employées pour ramener ceux-là dans « leur patrie, qui d'ailleurs n'avoue point ces gentilshommes-là et leurs gentilles- « ses. » Elle remettra en liberté les Turcs et les Français lorsque le temps sera venu. » Voilà tout ce qu'obtint l'éloquence de d'Alembert. Si l'on en croit la *Correspondance de Grimm* (voyez tome XIII, page 464, édition Tourneux), d'Alembert en aurait gardé à l'indocile autocrate une immortelle rancune.

Notre clergé les gênait dans ce pèlerinage, et même ci-devant il avait voulu faire passer de nombreuses assemblées de Tartares dans cet endroit comme nuisibles à l'État; mais j'ai adopté un avis différent; j'aime mieux qu'ils fassent leurs dévotions là que d'aller à la Mecque; j'ai défendu de les gêner, et ils en sont très-reconnaissants. Nous en avons eu de bonnes preuves pendant cette guerre.

C'est le roi de Suède qui donnera lieu au moyen de raccourcir votre voyage, s'il s'empare de la Norwège, comme on le débite. La guerre pourrait bien devenir générale par cette escapade politique. Vous n'avez point d'argent, il est vrai, mais l'Espagne en a suffisamment.

Adieu, monsieur; conservez-moi votre amitié. Je vous souhaite de tout mon cœur les années de l'Anglais Jenkins, qui vécut jusqu'à cent soixante-neuf ans. Le bel âge!

8690. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 novembre.

Mon cher ange, voici une petite addition qui m'a paru essentielle dans le mémoire de notre avocat [1]. Je vous prie de la mettre entre les mains du président Lekain. Elle est nécessaire, car on jouait au propos interrompu.

Je crains fort les ciseaux de la police. Si on nous rogne les ongles, il nous sera impossible de marcher : d'ailleurs le vent du bureau n'est pas pour nous. On ne veut plus que des *Roméo* [2] et des *Chérusques* [3]. Les beaux vers sont passés de mode. On n'exige plus qu'un auteur sache écrire. Hélas! j'ai hâté moi-même la décadence, en introduisant l'action et l'appareil. Les pantomimes l'emportent aujourd'hui sur la raison et sur la poésie; mais ce qu'il y a de plus fort contre moi, c'est la cabale. J'ai autant d'ennemis qu'en avait le roi de Prusse. C'est une chose plaisante de voir tous les efforts qu'on prépare pour faire tomber un vieillard qui tomberait bien de lui-même.

Actuellement que le congrès de Foczani [4] est renoué, il n'y a plus que moi en Europe qui fasse la guerre; mais la ligue est trop forte, je serai battu. Ne m'en aimez pas moins, mon cher ange.

1. La tragédie des *Lois de Minos*, que Voltaire donnait comme l'ouvrage d'un avocat qu'il appelait Duroncel; voyez lettre 8515.
2. Voyez lettre 8619.
3. Voyez lettre 8651.
4. Voyez lettre 8697.

8691. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE [1].

A Ferney, 24 novembre.

Je crois voir, mon cher marquis, que le vent du bureau n'est pas pour notre avocat [2]. Mais je veux d'abord vous parler de votre montre, afin de ne vous faire voir que des objets brillants. Je me trompais ; elle est de dix-huit louis ; mais elle est excellente et à répétition, et, ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'elle est ornée de diamants. Il est vrai que ces diamants sont des espèces de marcassites ; mais ils ont le même éclat, et cela fait un effet merveilleux ; c'est un marché étonnant. Ajoutez à tout cela que vous ne la payerez qu'au mois de mars. Voulez-vous que je vous l'envoie tout à l'heure sous le couvert de M. de La Reynière?

(*Suit un fragment de scène corrigée.*)

Cela est mieux dialogué. Vous aurez sans doute le temps de faire insérer ce petit dialogue nécessaire.

Je vous avertis d'ailleurs que si on fait des coupures il ne restera rien : car le factum de notre avocat est le plus écourté que j'aie jamais vu. En récompense, on y mettra des notes plus longues que le texte.

Mandez-moi donc quand vous comptez épouser M[me] Denis, afin qu'elle vous écrive.

8692. — A M. MARIN [3].

A Ferney, 25 novembre.

Je ne puis trouver, mon cher ami, la lettre d'Helvétius sur le *Bonheur*. A l'égard du sujet de la lettre, je sais qu'il ne se trouve nulle part, et je ne vous le demande pas. Mais pour la lettre, je vous supplie de vouloir bien me la communiquer si vous l'avez. Il est bon de savoir ce qu'on dit de cet être fantastique après lequel tout le monde court.

Savez-vous ce que c'est qu'un *Sylla* du jésuite La Rue, qu'on attribue à Pierre Corneille [4]? Je l'ai lu autrefois. S'il était de Corneille, ce n'était pas de son bon temps.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. C'est-à-dire qu'on ne veut pas jouer *les Lois de Minos*.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.
4. Ce *Sylla* est de Mallet de Bresme, mort en 1750.

On ne jugera, je crois, le procès *Minos* que dans dix ou douze jours.

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire rendre cette lettre à M. d'Argental ? *Vale.*

P. S. Je viens d'avoir le *Bonheur*, d'Helvétius ; c'est un livre. Je croyais que c'était un petit poëme à la main. Je vous demande pardon.

8693. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

27 novembre.

Vous savez, messieurs du comité, que Boileau, dans son *Art poétique*,

> D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir;

or, dans la première scène du second acte[2],

> Je ne te réponds pas que ta noble fierté.....

noble n'est pas le mot propre, c'est *dure*, c'est *sauvage ;* ajoutez que le mot *noble* est déjà deux fois dans cette scène.

Je n'aime point, dans la seconde scène de ce deuxième acte :

> Ainsi le fanatisme et la sédition
> Animeront toujours ma triste nation.

Ce n'est que répéter ce qu'on a dit au premier acte ; il faut, dans toute cette scène, quelque chose qui annonce un changement, soit grand, soit petit. Je trouve fort mauvais que, dans cette scène, Dictime dise :

> . . . . Quoi ! le conseil l'appuie!

Il le savait bien, et il ne doit pas s'étonner d'une chose qu'il a vue et qu'il a dite. Voici donc mes changements, que je tiens absolument nécessaires, et que je supplie mon comité de recommander au tripot, fût-ce pour la seconde représentation, si malheureusement on a déjà joué la pièce.

Je recommande à vos bontés mon petit mémoire.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Des *Lois de Minos*.

8694. — A M. MARIN [1].

30 novembre.

Je vous suis bien obligé, mon cher correspondant, de m'avoir envoyé la *Réponse d'Horace;* elle est vraiment de lui ou de M. de La Harpe. Je le remercie de tout mon cœur, quoique en prose. Je ne suis pas en train de faire des vers.

M[me] Denis a été attaquée d'une dyssenterie qui m'a fort inquiété.

Je n'avais point entendu parler, au pied de mes Alpes, de ce brave homme qui soulage la curiosité du prochain régulièrement, et pour une somme honnête. J'aurai l'honneur de m'adresser à lui. J'en ai déjà un qui m'envoie des nouvelles; mais il n'entre pas dans de grands détails.

Je croyais que vous m'aviez prédit des sifflets ou quelque chose d'approchant : car je me les étais bien prédits moi-même, et nous sommes ordinairement du même avis.

J'ai bien peur que les ciseaux de la police n'aient coupé le nez à *Minos*. Quelques bonnes gens auront substitué des vers honnêtes à des vers un peu hardis, et c'est encore un nouvel encouragement à la sifflerie : car vous savez que ces vers si sages sont d'ordinaire fort plats et fort froids. *Vale.*

8695. — A M. DE LA HARPE.

30 novembre.

Il n'y a que vous, mon cher successeur, qui ayez pu écrire au nom d'Horace [2]. Heureusement vous ne lui avez pas refusé votre plume, comme il refusa la sienne à Auguste. Vous avez mis dans sa lettre la politesse, la grâce, l'urbanité de son siècle. Boileau [3] n'a jamais été si bien servi que lui. De quoi s'avisait-il aussi de prendre son secrétaire dans les charniers des Saints-Innocents ? Je vous remercie des galanteries que vous me dites, tout indigne que j'en suis ; et je vous remercie encore plus d'avoir si bien saisi l'esprit de la cour d'Auguste. Ce n'est pas tout à fait le ton d'aujourd'hui. Notre racaille d'auteurs est bien grossière et bien insolente ; il faut lui apprendre à vivre.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. C'est en effet La Harpe qui est auteur de la *Réponse d'Horace;* voyez la note, tome X, page 441.
3. Clément avait publié une épître intitulée *Boileau à Voltaire.*

J'avais voulu autrefois ménager ces messieurs; mais je vis bientôt qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de se moquer d'eux. Ce sont les enfants de la médiocrité et de l'envie; on ne peut ni les éclairer ni les adoucir. Il faut brûler leur vilain visage avec le flambeau de la vérité. Jamais de paix avec un sot méchant : pour peu qu'on soit honnête, ils prétendent qu'on les craint.

Vous donnez quelquefois dans le *Mercure* des leçons qui étaient bien nécessaires à notre siècle de barbouilleurs. Continuez ; vous rendrez un vrai service à la nation.

Je vous embrasse plus tendrement que jamais.

8696. — A MADAME LA COMTESSE DE ROCHEFORT [1].

30 novembre.

Madame, vous serez toujours madame de Dixneufans pour M. de Rochefort, même pour moi, qui en ai quatre-vingts. Si j'avais pu être affligé en le voyant, je l'aurais été bien cruellement d'être privé de votre présence à Ferney; mais j'ai lu que vous étiez occupée à faire une bonne action : c'est à cela que je reconnaîtrai toujours monsieur et madame.

Mme Denis, qui vous regrette autant que moi, a été très-malade; à peine avons-nous pu profiter d'avoir chez nous M. le comte de Rochefort. Si je n'étais pas beaucoup plus malade qu'elle, je sais bien ce que je ferais; j'irais à Mâcon. Mais je suis réduit, madame, à vous présenter de loin mon triste respect et mon très-sensible attachement.

Le vieux Malade de Ferney.

8697. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

1er décembre.

Madame, j'avoue qu'il est assez singulier qu'en donnant la paix aux Turcs, et des lois à la Pologne, on me donne aussi une traduction d'une comédie. Je vois bien qu'il y a certaines âmes qui ne sont pas embarrassées de leur universalité; je n'en suis pas moins fâché contre Votre Majesté impériale de l'Église grecque, et contre la Majesté impériale de l'Église romaine [2], qui

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche.

pouvaient souffleter toutes deux, de leurs mains blanches, la majesté de Moustapha, rendre la liberté à toutes les dames du sérail, et rebénir Sainte-Sophie. Je ne vous pardonnerai jamais, mesdames, de ne vous être pas entendues pour faire ce beau coup. On aurait cessé à jamais de parler de Clorinde et d'Armide[1]; il ne serait plus question de Goffredo. Il valait certainement mieux prendre Constantinople qu'une vilaine ville de Jérusalem; le Bosphore vaut mieux que le torrent de Cédron. J'ai essuyé là une mortification terrible; mais enfin je m'en console par la gloire que vous avez acquise, et par tout le solide attaché à votre gloire, et même encore par l'espérance que ce qui est différé n'est pas perdu.

Oserai-je, madame, tout fâché que je suis contre vous, demander une grâce à Votre Majesté impériale? Elle ne regarde ni Moustapha ni son grand vizir : c'est pour un ingénieur de mon pays, qui est, comme moi, moitié Français, moitié Suisse. C'est un bon physicien, qui fait actuellement dans nos Alpes des expériences sur la glace : car nous avons des glaces ici tout comme à Pétersbourg. Cet ingénieur se nomme Aubry[2]; il est peu connu, mais il mérite de l'être. Ce serait une nouvelle grâce dont j'aurais une obligation infinie à Votre Majesté si elle daignait lui faire accorder une patente d'associé à votre illustre académie. Il est vrai que nous n'avons pas de glace à présent, ce qui est fort rare; mais nous en aurons incessamment.

Je demande très-humblement pardon de ma hardiesse; votre indulgence m'a depuis longtemps accoutumé à de telles libertés.

C'est une chose bien ridicule et bien commune que tous les bruits qui courent dans la bavarde ville de Paris sur votre congrès de Fokschan[3], et sur tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Les rois sont comme les dieux; les peuples en font mille contes, et les dieux boivent leur nectar sans se mettre en peine de la théologie des chétifs mortels. Je suis, par exemple, très-sûr que vous ne vous souciez point du tout de la colère où je suis que vous n'alliez point passer l'hiver sur le Bosphore. Je suis tout aussi sûr que je mourrai inconsolable de ne m'être point jeté à vos pieds à Pétersbourg; mon cœur y est, si mon corps n'y est pas. Ce pauvre corps de près de quatre-vingts ans n'en peut plus, et ce

1. Personnages de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse.
2. Voltaire le recommande de nouveau dans sa lettre du 3 janvier, n° 8723.
3. Lieu que Voltaire nomme Foczani dans sa lettre 8690, et où étaient réunis pour traiter de la paix les plénipotentiaires de la Russie et de la Turquie.

cœur est pénétré pour Votre Majesté impériale du plus profond respect et de la plus sensible reconnaissance.

8698. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 2 décembre.

Je crois, monseigneur, que vous êtes déjà instruit de l'aventure de cette tragédie de *Sylla* qu'on attribuait à notre père du théâtre. Elle est véritablement d'un écolier, puisque le jésuite La Rue, qui en est l'auteur, et qui a tant prêché devant Louis XIV, n'a jamais été au fond qu'un écolier de rhétorique. J'avais vu cette pièce il y a environ soixante-cinq ans. Je me souviens même de quelques vers. Je me souviens surtout qu'il y avait trois femmes qui venaient assassiner le dictateur perpétuel; il les renvoyait coudre, ou faire quelque chose de mieux.

Comme la pièce était remplie de deux choses que La Couture[1], le fou de Louis XIV, n'aimait point, qui sont *le brailler et le raisonner*, le Père Tournemine, mauvais raisonneur et très-ampoulé personnage, mit en titre de sa copie : *Sylla, tragédie digne de Corneille*. Un autre jésuite, qui avait plus de goût, effaça *digne*. C'est en cet état qu'elle est parvenue aux héritiers d'un héritier de Dumoulin[2], le médecin; et c'est ce chef-d'œuvre qui a extasié votre parlement de la comédie.

Mon héros, qui a plus de goût que ces sénateurs, ne s'est pas mépris comme eux.

Mais comme il a autant de bonté que de goût, il daigne protéger la Crète. Je ne sais si on avait bien distribué les rôles, je ne m'en suis point mêlé. Lekain est le seul des héros crétois qui soit de ma connaissance. Je m'en rapporte en tout aux bontés et aux ordres de mon héros de la France.

Vraiment vous avez bien raison sur la *Sophonisbe;* il faudrait absolument refaire la fin du quatrième acte : ce n'est pas une chose aisée à un pauvre homme presque octogénaire, qui a versé sur les Crétois les dernières gouttes de son huile ; mais, si la cabale des Fréron et des La Beaumelle n'écrase point *les Lois de Minos*, et s'il me reste encore quelque vigueur, je l'emploierai auprès de *Sophonisbe*, pour tâcher de vous plaire.

1. Voltaire en a déjà parlé dans sa lettre à d'Alembert, du 19 décembre 1764, n° 5850.

2. Barbier, dans la seconde édition de son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, assure que la tragédie de *Sylla*, attribuée à Corneille, a pour auteur Mallet de Bresme, mort en 1750, à quatre-vingts ans.

Le *tripot* comique doit sans doute vous excéder, mais cela amuse; c'est une république qui ne ressemble à rien, et il y a toujours à la tête de ce gouvernement anarchique quelques dames de considération, très-soumises à monsieur le premier gentilhomme de la chambre.

Puissiez-vous amuser votre loisir à ressusciter les talents et les plaisirs! Ni les uns ni les autres ne sont plus faits pour moi; je n'ai plus guère à vous offrir que mon tendre et respectueux attachement, qui me suivra jusqu'au tombeau.

8699. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

2 décembre.

Mon cher ange, on dit partout qu'il y a beaucoup de fermentation dans votre fromage de Parmesan[2] : je me flatte que ces petites secousses n'iront pas jusqu'à vous.

Je n'ose vous parler du tripot de la Crète, pendant que vous êtes occupé sans cesse des affaires de l'Italie lombarde. Cependant, si vous aviez quelques moments de loisir, je vous dirais que j'ai toujours oublié, je ne sais comment, de vous envoyer une petite correction, absolument nécessaire à la troisième scène du quatrième acte.

Du criminel Datame on va trancher le sort.

Il faut mettre :

D'un barbare étranger on va trancher le sort.

J'étais convenu depuis longtemps avec vous qu'au nom de Datame, le bon vieillard Azémon devait montrer une surprise et une douleur qu'il ne manifestait point du tout : votre critique était très-juste; je vous demande bien pardon de ma négligence.

M. le maréchal de Richelieu m'a écrit qu'il protégeait beaucoup cette Crète; mais j'ignore ce qu'il fait. Je ne sais quel rôle joue Molé; je sais encore moins quand la pièce sera représentée ; on ne m'a averti de rien, excepté de la cabale *Fréronique* et *Beaumellique*, qui prépare, dit-on, ses batteries avec tout l'art de la guerre. Le jour du combat amusera Paris. Pour moi, je resterai tran-

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Dans le duché de Parme.

quille au milieu de mes manufactures, qui ne laissent pas de m'embarrasser beaucoup, et peut-être plus que ne pourrait faire à Paris une tragédie.

J'attendais de monsieur le contrôleur général une justice qu'il m'a refusée avec une extrême politesse. C'est une chose bien étrange qu'il me refuse mon propre bien de patrimoine, dont je ne ferais usage que pour servir l'État. Cela est bien pis qu'une cabale d'auteurs !

Je baise toujours les ailes de mes deux anges.

8700. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 décembre.

Mon cher ange, ce que vous me mandez dans votre lettre du 27 de novembre est bien affligeant. J'ai peur que cette nouvelle n'ait contribué à la maladie de Mme d'Argental.

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

(Hor., lib. I, ep. II, v. 14.)

Je tremble que le fromage[1] ne soit entièrement autrichien, et qu'il ne soit saupoudré par des jésuites; mais aussi il me semble que ce mal peut produire un très-grand bien pour vous. Vous êtes conciliant, vous avez dû plaire, vous pourrez tout raccommoder ; tout peut tourner à votre gloire et à votre avantage. Je ne sais si je me fais illusion, et si mes conjectures sur le fromage sont vraies. Je vois les choses de trop loin. Je n'ai jamais été si fâché de n'être pas auprès de vous; mais, pour faire ce voyage, il faut être deux.

C'est à Jean-Jacques Rousseau, à qui la France a tant d'obligations, d'honorer de sa présence votre grande ville, et d'y marier nos princes à la fille du bourreau ; c'est au sage et vertueux La Beaumelle d'y briller dans de belles places; j'espère même que Fréron y sera noblement récompensé; mais moi, je ne suis fait que pour la Scythie.

Que vous êtes bon, que vous êtes aimable, que je vous suis obligé d'avoir empêché Mlle Taschin d'hériter de moi[2] !

1. Ce mot désigne le duc de Parme, dont d'Argental était le ministre plénipotentiaire près la cour de France.

2. D'Argental ne retira pas tous les manuscrits de Voltaire que possédait Thieriot. C'est de ce dernier que proviennent la plupart et les plus curieuses des

car cette demoiselle, qui a tué Thieriot[1], s'appelle Taschin. Je reconnais bien là votre cœur. Ma plus grande consolation dans ce monde a toujours été d'avoir un ami tel que vous.

Je vais écrire à M. de Sartines[2] suivant vos instructions. Thieriot avait toujours espéré être lui-même l'éditeur de mes lettres et de beaucoup de mes petits ouvrages; il sera bien attrapé.

Voici un petit mot pour ce chevalier[3] que je ne connais point du tout; mais, puisque vous le protégez, il m'intéresse.

Je conçois que Molé aura eu de la peine à prendre son rôle de confédéré[4], et à se voir prisonnier de guerre de Lekain ; mais enfin il faut que les héros s'attendent à des revers. M. le maréchal de Richelieu m'a écrit sur cela la lettre du monde la plus plaisante. Je lui ai grande obligation de m'avoir un peu ranimé au sujet de *Sophonisbe.* Je crois qu'avec un peu de soin on peut en faire une pièce très-intéressante. Je crois même qu'un Africain peut avoir trouvé du poison avant de trouver un poignard, attendu qu'en Afrique il n'y a qu'à se baisser et en prendre. A peine ai-je reçu sa lettre que j'ai travaillé à cette *Sophonisbe.* Je suis comme Perrin Dandin[5], qui se délasse *à voir d'autres procès.* Les intervalles de mes maladies continuelles sont toujours occupés par la folie des vers, ou par celle de la prose.

Mme Denis a été malade tout comme moi ; elle a eu une violente dyssenterie : ce mal a été épidémique vers nos Alpes, et même beaucoup de monde en est mort. J'ai été d'abord dans de cruelles transes, mais elle est entièrement hors d'affaire. Je n'ai plus d'inquiétude que sur votre fromage, car je me flatte que l'indisposition de Mme d'Argental n'a pas de suite ; si elle en avait, je serais bien affligé.

Adieu, mon très-cher ange ; à l'ombre de vos ailes.

Le vieux V.

pièces qui composent le volume intitulé *Pièces inédites de Voltaire,* Paris, Didot aîné, 1820; in-8° et in-12.

1. Nicolas-Claude Thieriot, né à Paris le 1er janvier 1697, était mort dans la même ville le 23 novembre 1772. Il était correspondant littéraire du roi de Prusse.
2. Cette lettre manque.
3. Je ne sais quel est ce chevalier; la lettre manque. (B.)
4. Il devait jouer le rôle de Mérione, dans la tragédie des *Lois de Minos.*
5. Dans la comédie des *Plaideurs,* il termine la pièce par ce vers :

Allons nous délasser à voir d'autres procès.

8701. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 4 décembre[1].

Ayant reçu votre lettre, j'ai fait venir incessamment le directeur de la fabrique de porcelaine, et lui ai demandé ce que signifiait cet Amphion, cette lyre, et ce laurier, dont il avait orné une certaine jatte envoyée à Ferney. Il m'a répondu que ses artistes n'en avaient pu faire moins pour rendre cette jatte digne de celui pour lequel elle était destinée; qu'il n'était pas assez ignorant pour ne pas être instruit de la couronne de laurier destinée au Tasse, pour le couronner au Capitole; que la lyre était faite à l'imitation de celle sur laquelle *la Henriade* avait été chantée; que si Amphion avait par ses sons harmonieux élevé les murs de Thèbes, il connaissait quelqu'un vivant qui en avait fait davantage, en opérant en Europe une révolution subite dans la façon de penser; que la mer sur laquelle nageait Amphion était allégorique, et signifiait le temps, duquel Amphion triomphe; que le dauphin était l'emblème des amateurs des lettres, qui soutiennent les grands hommes durant les tempêtes, et que c'était tant pis pour les dauphins s'ils n'aimaient pas les grands hommes[2].

Je vous rends compte de ce procès-verbal tel qu'il a été dressé en présence de deux témoins, gens graves, et qui l'attesteront par serment, si cela est nécessaire. Ces gens ont travaillé au grand dessert *avec figures* que j'ai envoyé à l'impératrice de Russie : ce qui les a mis dans le goût des allégories. Ils avouent que la porcelaine est trop fragile, et qu'il faudrait employer le marbre et le bronze pour transmettre aux âges futurs l'estime de notre siècle pour ceux qui en sont l'honneur.

Nous attendons dans peu la conclusion de la paix avec les Turcs. S'ils n'ont pas cette fois été expulsés de l'Europe, il faut l'attribuer aux conjonctures. Cependant ils ne tiennent plus qu'à un filet, et la première guerre qu'ils entreprendront achèvera probablement leur ruine entière.

Cependant ils n'ont point de philosophes (car vous vous souviendrez des propos que l'on tint à Versailles, en apprenant que la bataille de Minden était perdue[3]); je n'en dis pas davantage.

J'ai lu le poëme d'Helvétius sur *le Bonheur*[4]; je crois qu'il l'aurait retouché avant de le donner au public. Il y a des liaisons qui manquent, et quelques vers qui m'ont semblé trop approcher de la prose. Je ne suis pas juge compétent; je ne fais que hasarder mon sentiment, en comparant ce que je lis de nouveau avec les ouvrages de Racine, et ceux d'un certain grand homme qui illustre la Suisse par sa présence. Mais on peut être grand géomètre, grand métaphysicien, et grand politique comme l'était le cardinal

1. Le 1er décembre 1772. (*OEuvres posthumes.*)
2. La fin de cet alinéa, depuis ces mots « les tempêtes », a été omise par Beuchot et par les éditeurs de Kehl.
3. 1er août 1759.
4. Poëme en quatre chants, imprimé pour la première fois en 1772, in-12.

de Richelieu, sans être grand poëte. La nature a distribué différemment ses dons, et il n'y a qu'à Ferney où l'on voit l'exemple de la réunion de tous les talents en la même personne.

Jouissez longtemps des biens que la nature, prodigue envers vous seul, a daigné vous donner, et continuez d'occuper ce trône du Parnasse, qui sans vous demeurerait peut-être éternellement vacant. Ce sont les vœux que fait, pour le patriarche de Ferney, le philosophe de Sans-Souci.

FÉDÉRIC.

8702. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 6 décembre.

Sur la fin des beaux jours dont vous fîtes l'histoire,
Si brillants pour les arts, où tout tendait au grand,
Des Français un seul homme a soutenu la gloire :
Il sut embrasser tout; son génie agissant
A la fois remplaça Bossuet et Racine;
Et, maniant la lyre ainsi que le compas,
Il transmit les accords de la muse latine
Qui du fils de Vénus célébra les combats;
De l'immortel Newton il saisit le génie,
Fit connaître aux Français ce qu'est l'attraction;
Il terrassa l'erreur et la religion [1].
Ce grand homme lui seul vaut une académie.

Vous devez le connaître mieux que personne. — Pour notre poudre à canon [2], je crois qu'elle a fait plus de mal que de bien, ainsi que l'imprimerie, qui ne vaut que par les bons ouvrages qu'elle répand dans le public. Par malheur ils deviennent de jour en jour plus rares.

Nous avons dans notre voisinage une cherté de blés excessive. J'ai cru que les Suisses n'en manquaient pas, encore moins les Français, dont les

1. Ce vers du roi de Prusse paraît exiger quelque interprétation. Le dernier mot est trop vague, et pourrait laisser croire que Voltaire a voulu détruire toute religion. Il est très-avéré pourtant que nul homme n'a plus constamment pratiqué et prêché la religion des premiers patriarches, celle que les hommes les plus éclairés de tous les temps et de tous les pays ont embrassée, l'adoration d'un Être suprême; en un mot, la religion, ou, si l'on veut, la loi naturelle. Il a toujours combattu les athées; et son génie même, sa vaste intelligence, seront, pour tous les esprits raisonnables, une des meilleures preuves de l'existence du génie universel, de l'intelligence infinie qui préside à la nature, et qu'il serait absurde de vouloir comprendre ou définir. Voltaire lui seul a peut-être ramené à Dieu plus d'adorateurs que tous les moralistes et tous les prédicateurs ensemble. Le roi de Prusse avait les mêmes sentiments, et l'on sent bien ce qu'il a voulu dire; mais sa pensée eût été plus exactement rendue de cette manière :

Il terrassa l'erreur, la superstition. (K.)

2. Voyez lettre 8682.

ouvrages économiques éclairent nos régions ignorantes sur les premiers besoins de la nature.

Je ne connais point de traités signés à Potsdam ou à Berlin. Je sais qu'il s'en est fait à Pétersbourg [1]. Ainsi le public, trompé par les gazetiers, fait souvent honneur aux personnes de choses auxquelles elles n'ont pas eu la moindre part. J'ai entendu dire de même que l'impératrice de Russie avait été mécontente de la manière dont le comte Orlof avait conduit la négociation de Fokschani. Il peut y avoir eu quelque refroidissement, mais je n'ai point appris que la disgrâce fût complète. On ment d'une maison à l'autre, à plus forte raison de faux bruits peuvent-ils se répandre et s'accroître quand ils passent de bouche en bouche depuis Pétersbourg jusqu'à Ferney. Vous savez mieux que personne que le mensonge fait plus de chemin que la vérité.

En attendant, le Grand Turc devient plus docile. Les conférences ont été entamées de nouveau : ce qui me fait croire que la paix se fera. Si le contraire arrive, il est probable que M. Moustapha ne séjournera plus longtemps en Europe. Tout cela dépend d'un nombre de causes secondes, obscures, et impénétrables, des insinuations guerrières de certaines cours, du corps des ulémas, du caprice d'un grand vizir, de la morgue des négociateurs : et voilà comme le monde va. Il ne se gouverne que par compère et commère. Quelquefois, quand on a assez de données, on devine l'avenir; souvent on s'y trompe.

Mais en quoi je ne m'abuserai pas, c'est en vous pronostiquant les suffrages de la postérité la plus reculée. Il n'y a rien de fortuit en cette prophétie. Elle se fonde sur vos ouvrages, égaux et quelquefois supérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouissent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche : avec cela il est doux de jouir et de se soutenir dans la même force, malgré les injures du temps et la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaisir de vivre tant que je serai dans le monde : je sens que j'ai besoin de vous, et, ne pouvant vous entretenir, il est encore bien agréable de vous lire. Le philosophe de Sans-Souci vous salue !

FÉDÉRIC.

8703. — A M. LE CHEVALIER DE CHASTELLUX.

A Ferney, 7 décembre.

Monsieur, la première fois que je lus *la Félicité publique* [2], je fus frappé d'une lumière qui éclairait mes yeux, et qui devait brûler ceux des sots et des fanatiques; mais je ne savais d'où venait cette lumière. J'ai su depuis que je l'aurais aisément

1. Le 5 août 1772.

2. *De la Félicité publique*, par le chevalier, depuis marquis de Chastellux; voyez tome XXIX, page 312; et tome XXX, page 387, le troisième des *Articles extraits du Journal de politique et de littérature*.

reconnue, si j'avais jamais eu l'honneur de converser avec vous : car on dit que vous parlez comme vous écrivez ; mais je n'ai pas eu la félicité particulière de faire ma cour à l'illustre auteur de *la Félicité publique*.

Je chargeai de notes [1] mon exemplaire, et c'est ce que je ne fais que quand le livre me charme et m'instruit. Je pris même la liberté de n'être pas quelquefois de l'avis de l'auteur. Par exemple, je disputais contre vous sur un demi-savant, très-méchant homme, nommé Dutens [2], réfugié à présent en Angleterre, qui imprima, il y a cinq ans, un sot libelle atroce contre tous les philosophes, intitulé *le Tocsin*. Ce polisson prétend que les anciens avaient connu l'usage de la boussole [3], la gravitation, la route des comètes, l'aberration des étoiles, la machine pneumatique, la chimie, etc., etc.

Je disputais encore sur ce mot *Jehovah*, que je croirais phénicien, et je ne regardais le patois hébraïque que comme un informe composé de syriaque, d'arabe, et de chaldéen.

Mais, en écrivant mes doutes sur ces misères, avec quel transport je remarquais tout ce qui peut élever l'âme, l'instruire, et la rendre meilleure! comme je mettais *bravo!* à la page cinquième du premier volume, à ces *règnes cruellement héroïques*, etc., et à *salus gubernantium*, et aux réflexions sur la *cloaca magna*, et sur mille traits d'une finesse de raison supérieure qui me faisait un plaisir extrême !

Je recherchais s'il n'y a en effet qu'un million d'esclaves chrétiens [4]. Vous entendez les serfs de glèbe ; et j'en trouvais plus de trois millions en Pologne, plus de dix en Russie, plus de six en Allemagne et en Hongrie. J'en trouvais encore en France, pour lesquels je plaide actuellement contre des moines-seigneurs.

J'observais que Jésus-Christ n'a jamais songé à parler d'adoucir l'esclavage ; et cependant combien de ses compatriotes étaient en servitude de son temps ! Je me souvenais qu'au commencement du siècle le ministère comptait, dans la généralité de Paris, dix mille têtes de prêtraille, habitués, moines, et

1. Ces notes ont été imprimées dans l'édition que M. A.-A. Renouard a donnée en 1822 de l'ouvrage *De la Félicité publique*, deux volumes in-8°.

2. Voyez tome XXVIII, page 465.

3. Loin d'attribuer la boussole aux anciens, Dutens dit formellement qu'ils l'ignoraient; voyez *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, tome II, page 34. (B.)

4. On ne parle, en cet endroit de l'ouvrage, que des esclaves noirs, et non pas des serfs, qu'on ne peut assimiler aux esclaves des anciens. (K.)

nonnes. Il n'y a que dix mille *priests* en Angleterre. Je mettais Mme de Vintimille à la place du cardinal de Fleury, page 152. Vous savez que ce pauvre homme fit tout malgré lui.

Enfin votre ouvrage, d'un bout à l'autre, me fait toujours penser. Tout ce que vous dites sur le christianisme est d'une sage hardiesse. Vous en usez avec les théologiens comme avec des fripons qu'un juge condamne sans leur dire des injures.

Quelle réflexion que celle-ci : « Ce n'est qu'à des peuples brutes qu'on peut donner telles lois qu'on veut ! »

Que vous jugez bien François Ier ! J'aurais voulu que vous eussiez dit un mot de certains barbares dont les uns assassinèrent Anne Dubourg, la maréchale d'Ancre, etc.; et les autres, le chevalier de La Barre, etc., en cérémonie.

Population, *Guerre*, chapitres excellents.

Je vous remercie de tout ce que vous avez dit ; je vous remercie de l'honneur que vous faites aux lettres et à la raison humaine. Je suis pénétré de celui que vous me faites en daignant m'envoyer votre ouvrage. Je suis bien vieux et bien malade, mais de telles lectures me rajeunissent.

Conservez-moi, monsieur, vos bontés, dont je sens tout le prix. Que n'êtes-vous quelquefois employé dans mon voisinage ! je me flatterais, avant de mourir, du bonheur de vous voir. Certes il se forme une grande révolution dans l'esprit humain. Vous mettez de belles colonnes à cet édifice nécessaire.

J'ai l'honneur d'être avec respect, avec reconnaissance, avec enthousiasme, etc.

8704. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 8 décembre [1].

Sire, votre très-plaisant poëme sur les confédérés m'a fait naître l'idée d'une fort triste tragédie, intitulée *les Lois de Minos*, qu'on va siffler incessamment chez les Welches. Vous me demanderez comment un ouvrage aussi gai que le vôtre a pu se tourner chez moi en source d'ennui. C'est que je suis loin de vous ; c'est que je n'ai plus l'honneur de souper avec vous ; c'est que je ne suis plus animé par vous ; c'est que les eaux les plus pures prennent le goût du terroir par où elles passent.

Cependant, comme les confédérés de Crète ont quelque ressemblance avec ceux de Pologne, et encore plus avec ceux

1. Cette lettre est quelquefois datée du 5 décembre.

de Suède, je prendrai la liberté de mettre à vos pieds la soporative tragédie, par la voie de la poste, dans quelques jours ; et je demande bien pardon à Votre Majesté, par avance, de l'ennui que je lui causerai. Mais il n'y a point de roi qui ne puisse aisément se préserver de l'ennui en jetant au feu un plat ouvrage.

Je suis fidèle à mon café, dont j'use depuis soixante-dix ans, et je le prends à présent dans vos belles tasses ; mais ni le café ni votre porcelaine ne donnent du génie ; ils n'empêchent point qu'on n'endorme Frédéric le Grand.

Nous attendons un bon ouvrage auquel vous présidez ; c'est celui de la paix entre la Russie et la Turquie : ouvrage que certains critiques ont voulu, dit-on, faire tomber.

J'ignore quel est ce M. Basilikof dont on parle tant ; il faut que ce soit un auteur d'un grand mérite, et qui ait un style bien vigoureux. Votre Majesté a bien raison, en faisant si bien ses affaires, de rire des faiblesses humaines ; elle est au comble de la gloire et de la félicité, supposé que tout cela rende heureux : car il faut surtout la santé pour le bonheur. Je me flatte qu'elle n'a point d'accès de goutte cet hiver. Un héros, un législateur, un poëte charmant, un homme de tous les génies n'est point heureux quand il a la goutte, quoi qu'en disent les stoïciens.

Mon contemporain Thieriot est mort [1]. J'ai peur qu'il ne soit difficile à remplacer : il était tout votre fait.

J'ai reçu une lettre d'un de vos officiers, nommé Morival, qui est à Vesel ; il me marque qu'il est pénétré de vos bontés, et qu'il voudrait donner tout son sang pour Votre Majesté. Vous savez que ce Morival est d'Abbeville, qu'il est fils d'un certain président d'Étallonde, le plus avare sot d'Abbeville : vous savez qu'à l'âge de dix-sept ans il fut condamné avec le chevalier de La Barre par des monstres welches au plus horrible supplice, pour avoir chanté une chanson, et n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession de capucins. Cela est digne de la nation des tigres-singes qui a fait la Saint-Barthélemy ; cela était digne de Thorn [2] en 1724 ; et cela n'arrivera jamais dans vos États. Quelque moine d'Oliva en gémira peut-être, et vous damnera tout bas pour abandonner la cause du Seigneur. Pour moi, je vous bénis, et je frémis tous les jours de l'exécrable aventure d'Abbeville.

J'ose dire à Votre Majesté que je crois Morival digne d'être

1. Voyez page 236.
2. Voyez tome XXVI, page 461, et ci-après la lettre 8820.

employé dans vos armées, et que je voudrais que, par ses services et par son avancement, il pût confondre les tigres-singes qui ont été coupables envers lui d'un si exécrable fanatisme. Je voudrais le voir à la tête d'une compagnie de grenadiers dans les rues d'Abbeville, faisant trembler ses juges et leur pardonnant. Pour moi, je ne leur pardonne pas; j'ai toujours cette abomination sur le cœur; il faut que je relise quelques-unes de vos épîtres en vers pour reprendre un peu de gaieté.

Je me mets à vos pieds, sire, avec l'enthousiasme que j'ai toujours eu pour vous.

LE VIEUX MALADE.

8705. — A M. D'ALEMBERT.

8 décembre.

J'ai pensé, mon cher ami, qu'il faut un successeur à Thieriot[1] auprès du roi de Prusse. Je suppose que le prophète Grimm est déjà en fonction; mais si cela n'était pas, si ce grand prophète[2] était employé ailleurs, il me semble que cette petite place conviendrait fort à frère La Harpe, et que le roi de Prusse serait bien content d'avoir un correspondant littéraire aussi rempli de goût et d'esprit. Je crois que personne n'est plus en état que vous de lui procurer cette place; et si la chose est praticable, vous y avez déjà songé. J'en ai écrit un petit mot au roi[3].

Voudriez-vous bien me mander où l'on en est sur cette petite affaire?

Vous souvenez-vous d'un nommé d'Étallonde, fils de je ne sais quel président d'Abbeville, à qui on devait pieusement arracher la langue, couper la main droite, et appliquer tous les agréments de la question ordinaire et extraordinaire; après quoi il devait être brûlé à petit feu, conjointement avec le chevalier de La Barre, petit-fils d'un lieutenant général des armées du roi; le tout pour avoir chanté une chanson gaillarde, et n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession de capucins

1. Voyez page 236.

2. Allusion à l'opuscule de Grimm intitulé *le Petit Prophète de Boehmischbroda*, 1753, in-8°.

3. Dans la lettre qui précède, Voltaire parle de la difficulté de remplacer Thieriot; mais il ne souffle mot de La Harpe. Il n'en parle pas non plus dans la lettre du 22 décembre. Cependant le roi de Prusse parle de La Harpe dans sa lettre du 16 janvier (n° 8736). Il y a donc une lettre de perdue, ou quelque phrase de supprimée dans les lettres imprimées. (B.)

welches? Le roi de Prusse vient de donner une compagnie à ce petit d'Étallonde, auquel il avait donné une lieutenance à l'âge de dix-sept ans, âge auquel le sénateur Pasquier et d'autres sages et doux sénateurs l'avaient condamné à la petite réparation publique que d'Étallonde esquiva, et qui fut prescrite au chevalier de La Barre pour l'édification des fidèles.

Je crois qu'il n'y a plus que moi chez les Welches qui parle encore de cette scène; mais j'admire encore ces Welches de prendre part pour ces bourgeois assassins. Je vous prie de faire souvenir de moi tous ceux qui ne sont pas Welches, et particulièrement M. de Condorcet.

Adieu, mon cher philosophe: je vous aime inutilement, car je ne suis bon à rien dans ce monde; mais je vous aime de tout mon cœur.

Mme Denis a été très-malade, et moi je le suis toujours.

8706. — A M. BERTRAND.

8 décembre.

Mon cher philosophe, l'état où je suis ne me permet pas de me montrer. Mme Denis a été attaquée d'une dyssenterie très-dangereuse. Je suis beaucoup plus mal qu'elle. Dites à M. de Potocky combien je suis indigne de sa visite. Il ne faut pas qu'il fasse comme Ulysse, qui, dans ses voyages, allait visiter les ombres. Je vous embrasse tendrement, et pour fort peu de temps.

Le vieux malade de Ferney. V.

8707. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 11 décembre.

Madame, votre oiseau qu'on appelle *flamant* ressemble assez aux caricatures que mon ami M. Huber a faites de moi; il m'a donné le cou et les jambes, et même un peu de la physionomie de ce prétendu héron blanc. Je me doutais bien que jamais Pierre le Grand n'avait payé un pareil tribut au seigneur de Stamboul.

On doit assurément un tribut de louanges à Votre Majesté impériale, pour vos beaux établissements de garçons et de filles. Je ne sais pas pourquoi on ose encore parler de Lycurgue et de

ses Lacédémoniens, qui n'ont jamais rien fait de grand, qui n'ont laissé aucun monument, qui n'ont point cultivé les arts, qui sont depuis si longtemps esclaves des barbares que vous avez vaincus pendant quatre années de suite.

La lettre qui est venue dans le paquet de la part de M. de Betzky est bien précieuse ; je la crois de notre Falconet[1] ; mais ce que Votre Majesté impériale a daigné m'écrire[2] sur votre institution du *plus que Saint-Cyr* est bien au-dessus de la lettre imprimée de Falconet, qui pourtant est bonne.

Étant né trop tôt, et ne pouvant être témoin de tout ce que fait ma grande impératrice, j'ai saisi l'occasion de lui envoyer ce jeune baron de Pellemberg, qui est un tiers d'Allemand, un tiers de Flamand et un tiers d'Espagnol, et qui voulait changer ces trois tiers pour une totalité russe. Je ne le connais, madame, que par son enthousiasme pour votre personne unique; je ne l'ai vu qu'en passant : il m'a demandé une lettre, j'ai pris la liberté de la lui donner, comme j'en donnerai, si vous le permettez, à quiconque voudra faire le pèlerinage de Pétersbourg par une pure dévotion pour sainte Catherine II.

On me dit une triste nouvelle[3] pour moi, que ce Polianski, que Votre Majesté impériale a fait voyager, et dont j'ai tant aimé et estimé le caractère, s'est noyé dans la Néva, en revenant à Pétersbourg ; si cela est, j'en suis extrêmement affligé. Il y aura toujours des malheurs particuliers, mais vous faites le bonheur public. Le mien est dans les lettres dont vous m'honorez. J'attends la comédie[4] ; je la ferai jouer dans ma petite colonie le jour que je ferai un feu de joie pour la paix de Fokschan ou de Bucharest, supposé que vous gardiez par cette paix trois ou quatre provinces, et l'empire de la mer Noire. Mais je proteste toujours contre toute paix qui ne vous donnera pas Stamboul. Ce Stamboul était l'objet de mes vœux, comme sainte Catherine II l'objet de mon culte. Puisse ma sainte goûter toutes les sortes de plaisirs, comme elle a toute sorte de gloire !

LE VIEUX MALADE DE FERNEY, qui n'a ni gloire ni plaisir.

1. Voyez dans les *Œuvres de Falconet*, tome VI, pages 248-63, opuscule intitulé *Petit Différend*.
2. Le 3 avril; lettre 8512.
3. Cette nouvelle était fausse ; voyez lettre 8723.
4. Voyez lettre 8649.

8708. — A M. D'ÉTALLONDE DE MORIVAL.

12 décembre.

Un vieux malade de quatre-vingts ans a reçu, monsieur, votre lettre du 23 de novembre, et sur-le-champ j'ai remercié le roi de Prusse de ce qu'il voulait bien penser à vous. J'ai pris la liberté de lui dire combien vous méritez d'être avancé[1], et que sa gloire est intéressée à réparer les abominables injustices qu'on vous a faites en France. Le mot d'injustice même est trop faible; je regarde cette atrocité comme un grand crime, et tous les hommes éclairés pensent comme moi.

Je suppose que vous m'avez écrit par la voie de M. Rey d'Amsterdam. Je me sers de la même voie pour vous répondre, et pour vous assurer que vous me serez toujours cher par votre malheur et par votre mérite. Permettez-moi de ne point signer, et reconnaissez-moi à mes sentiments.

8709. — A M. SAURIN.

A Ferney, 14 décembre.

Votre femme doit voir en vous
Le modèle des bons époux,
Le modèle des bons poëtes:
Si les enfants que vous lui faites
De vos écrits ont la beauté,
Nul homme en sa postérité
Ne fut plus heureux que vous l'êtes.

Je prends la liberté d'abord d'embrasser madame votre femme, pour qui vous avez fait cette jolie épître qui est à la tête de cette jolie *Anglomanie*[2] : et puis je vous dirai que cette pièce est écrite d'un bout à l'autre comme il faut écrire, ce qui est très-rare; qu'elle est étincelante de traits d'esprit que tant de gens cherchent, et qui sont chez vous si naturels.

Ensuite je vous dirai que dès que l'hiver est venu, les neiges me tuent, et qu'il faut alors que je reste au coin de mon feu, sans quoi je viendrais causer au coin du vôtre. Je suis tou-

1. Lettre 8704.
2. La comédie de Saurin, jouée le 23 novembre 1772, et imprimée sous le titre de *l'Anglomanie*, avait été jouée en novembre 1765, et imprimée sous le titre de *l'Orpheline léguée*.

jours prêt l'été à faire un voyage à Paris, malgré l'abbé Mably et Fréron. Mais depuis l'impertinence que j'ai eue de faire de grands établissements dans un malheureux village au bout de la France, et de me ruiner à former une colonie d'artistes qui font entrer de l'argent dans le royaume, sans que le ministère m'en ait la moindre obligation, la nécessité où je me suis mis de veiller continuellement sur ma colonie ne me permet pas de m'absenter l'été plus que l'hiver. J'ajoute à ces raisons que j'ai bientôt quatre-vingts ans, que je suis très-malade, et qu'il ne faut pas, à cet âge, risquer d'aller faire une scène à Paris, et d'y mourir ridiculement; car je ne voudrais mourir ni comme Maupertuis ni comme Boindin.

Inter utrumque tene, medio tutissimus ibis[1].

J'ai toujours sur le cœur la belle tracasserie[2] que m'a faite ce M. Le Roy sur le livre *De l'Esprit*. Vous savez que j'aimais l'auteur; vous savez que je fus le seul qui osai m'élever contre ses juges, et les traiter d'injustes et d'extravagants, comme ils le méritaient assurément. Mais vous savez aussi que je n'approuvai point cet ouvrage, que Duclos lui avait fait faire; et que, lorsque vous me demandâtes ce que j'en pensais, je ne vous répondis rien.

Il y a des traits ingénieux dans ce livre; il y a des choses lumineuses, et souvent de l'imagination dans l'expression; mais j'ai été révolté de ce qu'il dit sur l'amitié. J'ai été indigné de voir Marcel[3] cité dans un livre sur l'Entendement humain, et d'y lire que la Lecouvreur et Ninon ont eu autant d'esprit qu'Aristote et Solon[4]. Le système que tous les hommes sont nés avec les mêmes talents est d'un ridicule extrême. Je n'ai pu souffrir un chapitre intitulé *De la Probité par rapport à l'Univers*[5]. J'ai vu avec chagrin une infinité de citations puériles ou fausses, et presque partout une affectation qui m'a prodigieusement déplu. Mais je ne considérai alors que ce qu'il y avait de bon dans son livre, et l'infâme persécution qu'on lui faisait. Je pris son parti haute-

1. Ovide, dans ses *Métamorphoses*, livre III, vers 137 et 140, a dit :

Medio tutissimus ibis....
Inter utrumque tene.

2. Voyez tome XXVIII, page 489.
3. Marcel, maître à danser, est cité par Helvétius dans le chapitre Ier du discours II de son livre *De l'Esprit*.
4. *De l'Esprit*, discours II, chapitre Ier.
5. *De l'Esprit*, discours II, chapitre XXV.

ment[1]; et quand il a fallu depuis analyser son livre, je l'ai critiqué très-doucement[2].

Vous avez l'esprit trop juste et trop éclairé pour ne pas sentir que j'ai raison. S'il se pouvait, contre toute apparence, que j'eusse le bonheur de vous voir encore, nous parlerions de tout cela en philosophes, en aimant passionnément la mémoire de l'homme aimable dont nous voyons, vous et moi, les petites erreurs.

Adieu, mon cher philosophe, mais philosophe avec de l'esprit et du génie, philosophe avec de la sensibilité. Je vous aime véritablement pour le peu de temps que j'ai encore à ramper dans un coin de ce globule.

8710. — A M. MARIN[3].

14 décembre.

Vous avez raison, mon cher correspondant, de me dire que vous m'envoyez une espèce de livre; c'est même une espèce de bibliothèque; c'est une souscription pour la langue primitive et universelle[4] qui contiendra en plusieurs volumes in-folio tous les dictionnaires des langues qu'on a parlées et qu'on parle, pour revenir ensuite au grand dictionnaire de la langue primitive que tous les hommes doivent parler; après quoi, nous ferons des tragédies et des comédies dans cette belle langue.

En attendant, je vous supplie dans la mienne de vouloir bien faire parvenir ma lettre à M. Saurin.

Est-il vrai que La Beaumelle est hors de Paris? Vous ne savez peut-être pas s'il y a été.

8711. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[5].

18 décembre.

Mon cher ange, il faut que je vous dise que les deux polissons nommés Blancardi[6] sont à Lyon. Ils m'ont écrit un volume prodigieusement fou et absurde; ils prétendent que M. le mar-

1. Voyez tome XIX, page 375, et la *Correspondance*, année 1759.
2. Voyez tome XX, page 321.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.
4. *Le Monde primitif*, de Court de Gébelin.
5. Éditeurs, de Cayrol et François.
6. Voyez la lettre à d'Argental du 8 juillet.

quis de Felino a été obligé de leur envoyer de l'argent. C'est le malheur de ma position sur le chemin d'Italie, d'Allemagne, de Savoie et de Suisse, d'être continuellement exposé à recevoir de tels chevaliers errants et d'industrie. J'ai beau m'en débarrasser autant que je le puis; si on les chasse par la porte, ils rentrent par la cheminée.

Je fais toujours des réflexions profondes sur la Crète; je vois que je joue mon argent comptant contre des fiches. Mais, après tout, cet argent comptant n'est que de la fumée. C'est la fumée de la gloire, dit-on; d'accord. Mais on dit aussi que les sifflets font plus de peine que les battements de mains ne font de plaisir. On dit que, si cela est joué froidement, me voilà honni sans rémission, que nos seigneurs du tripot n'ont pas encore commencé une seule répétition, qu'ils se soucient fort peu de faire valoir une pièce nouvelle.

La scène de Sertorius et de Pompée a de grandes beautés, *concedo;* mais que le reste de la pièce soit passable, *nego.* Oh! comme je serais bafoué, si je donnais une telle pièce aujourd'hui! Quel rôle je jouerais dans les journaux!

Mais venons à des choses plus intéressantes. Est-il vrai que le roi d'Espagne a retranché environ quatre cent mille livres de rente à votre infant?

Comment se porte surtout Mme d'Argental?

8712. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT [1].

18 décembre.

M. le comte de Rochefort et la vieille Mme Dixneufans étant partis le 17 de Mâcon, selon la lettre écrite par le trio, le vieux malade de Ferney, se fondant sur cette lettre, compte que nos voyageurs seront bientôt à Paris; par conséquent, il adresse ses remerciements dans la rue Sainte-Anne, et suppose qu'ils leur parviendront, soit à Paris, soit à Vandœuvre, et voici ce qu'il leur dit :

« Aimables voyageurs, vous ne verrez point jouer *les Lois de Minos;* car vous serez en quartier lorsqu'on les présentera après les Rois; mais je vous demande en grâce, encore une fois, de ne montrer ces *Lois* qu'à M. d'Alembert. Je ne crois pas qu'il y ait la moindre allusion raisonnable à faire; mais tout est toujours

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

à craindre des esprits frivoles, inquiets et méchants. D'ailleurs l'exemplaire que vous avez est très-incorrect, et on est obligé de refaire deux feuillets. Je sais bien que de pareilles bagatelles ne méritent pas une grande attention; mais, comme il y a dans le monde des gens qui profitent de tout pour nuire, nous vous demandons en grâce de leur en ôter les moyens dans cette petite occasion.

« Mme Denis remercie très-respectueusement Mme Dixneufans. J'en fais autant pour la troisième personne à qui j'ai l'honneur d'adresser ma lettre, et je me mets aux pieds de ma vieille. »

8713. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 21 décembre.

Quoi! toujours la cruelle envie
Poursuit ma réputation!
On dit qu'une nymphe jolie,
Dans ma dernière maladie,
M'a donné l'extrême-onction,
Et que j'emporte en l'autre vie
Ce peu de consolation.
Voyez l'horrible calomnie!
Seigneur, il n'appartient qu'à vous,
A votre jeunesse immortelle,
De faire encor de si beaux coups,
Et d'être entre les deux genoux
D'une coquine fraîche et belle.
Je sens que je suis au tombeau:
Cet état me fait de la peine;
Mais il ne faut pas qu'un roseau
Vive aussi longtemps que le chêne.

Mon héros exige que je lui conte le fait[1], parce qu'il veut être instruit de ce que ses sujets jeunes et vieux font dans son

1. On lit dans la *Correspondance de Grimm* (janvier 1773) :

« Il a couru d'étranges bruits sur la conduite du seigneur patriarche pendant le mois dernier. On assurait qu'il avait eu plusieurs faiblesses à la suite des efforts qu'il avait faits pour faire sa cour à une jolie demoiselle de Genève qui venait le voir travailler dans son cabinet, et que Mme Denis avait jugé nécessaire de rompre ces tête-à-tête après le troisième évanouissement survenu au seigneur patriarche. Voilà un bruit qui s'est généralement accrédité dans Paris, et voilà comme la calomnie poursuit toujours de sa dent venimeuse le génie et la beauté. Le fait est que le patriarche a eu quelques faiblesses dans le courant de décembre; que la nouvelle Mme de Florian, Genevoise, a une parente, Mlle de Saussure, qui venait

empire. Je lui dirai donc, comme devant Dieu, que, Mme Denis faisant les honneurs d'un grand dîner, je mangeais dans ma chambre un plat de légumes, ainsi que vous en usâtes quand vous honorâtes mon taudis de votre présence. Une belle demoiselle de la compagnie, plus grande que Mme Ménage[1] de deux doigts, plus jeune, plus étoffée, plus rebondie, vint me consoler. Les Genevois sont malins, et les calvinistes sont bien aises de jeter le chat aux jambes des papistes; mais le fait est que cette auguste demoiselle me faisait trembler de tous mes membres, et que si je m'évanouis, c'était de crainte ou de respect.

Je vous jure que j'aurais plutôt fait la scène de *Sylla*, de *Pompée*, ou de *César*, dont vous me parlez, que je n'aurais fait un couplet avec cette belle personne. Depuis que j'ai des lettres de capucin, je mets toutes les impostures aux pieds de mon crucifix, et je ne dis à personne : Ouvrez le loquet.

Au reste, je présume toujours que les princesses de la Comédie sont partout sous vos lois, ainsi que dans leurs lits, et que vous êtes toujours le maître des autres à table, au lit et à la guerre, comme je crois que vous l'êtes aussi au spectacle. J'ai rapetassé la *Sophonisbe;* j'aurai l'honneur de vous en envoyer deux exemplaires, l'un pour vous, l'autre pour la Comédie. Je ne suis pas bien sûr que vos ports soient francs de Lyon à Paris ; je sais seulement qu'ils sont exorbitants. Je vous demande vos ordres pour savoir si je dois faire partir ce paquet sous votre nom ou sous celui de M. le duc d'Aiguillon. Je suis bien sensible à toutes les peines que mon héros daigne prendre d'écarter les sifflets préparés pour *les Lois de Minos*.

A l'égard de *Sylla*, cette entreprise était aisée pour le R. P. de La Rue; elle est fort difficile pour moi. Je vous avoue que je baisse beaucoup, quoi qu'en disent mes panégyristes, et ceux de

de temps en temps à Ferney. Cette Mlle de Saussure passe pour une petite personne fort éveillée; elle amusait quelquefois M. de Voltaire dans son cabinet; mais quelle apparence qu'elle ait voulu attenter à la chasteté d'un Joseph de quatre-vingts ans? Cependant Mme Denis, qui n'aime pas la nouvelle Mme de Florian, a voulu rendre sa petite parente responsable des faiblesses survenues au seigneur patriarche; il n'en a pas fallu davantage pour bâtir un conte dans lequel on faisait le patriarche s'émanciper d'une étrange manière avec une Messaline de Genève de dix-huit ans. M. le maréchal de Richelieu a voulu tenir la vérité des faits du prétendu coupable lui-même, en l'assurant que le roi voulait qu'il se ménageât davantage. Vous allez lire l'apologie de l'accusé faite par lui-même. »

Suit la lettre ci-dessus.

1. Richelieu avait été surpris par Voltaire aux pieds de cette jeune dame.

la belle demoiselle qu'on suppose avoir eu tant de bontés pour moi.

Il me semble que le goût de ma chère nation est un peu changé; et, si vous me permettez de vous le dire, je crois qu'elle n'est pas plus digne d'entendre Sylla, Pompée et César, que je ne suis digne de les faire parler. Cependant, s'il me venait quelque idée heureuse, je l'emploierais bien vite pour vous faire ma cour; mais les idées viennent comme elles veulent. Ma plus chère idée serait de ne pas mourir sans avoir la consolation de vous revoir encore. Je ne suis le maître ni de chasser cette idée ni de l'exécuter. Je suis bien sûr seulement que ma destinée est de vous être attaché jusqu'à la mort avec le plus tendre respect.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY, à qui l'on fait trop d'honneur.

8714. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 22 décembre.

Sire, en recevant votre jolie lettre et vos jolis vers, du 6 décembre, en voici que je reçois de Thieriot, votre feu nouvelliste, qui ne sont pas si agréables :

C'en est fait, mon rôle est rempli,
Je n'écrirai plus de nouvelles;
Le pays du fleuve d'oubli
N'est pas pays de bagatelles.
Les morts ne me fournissent rien,
Soit pour les vers, soit pour la prose;
Ils sont d'un fort sec entretien,
Et font toujours la même chose.
Cependant ils savent fort bien
De Frédéric toute l'histoire,
Et que ce héros prussien
A dans le temple de Mémoire
Toutes les espèces de gloire,
Excepté celle de chrétien.
De sa très-éclatante vie
Ils savent tous les plus beaux traits,
Et surtout ceux de son génie;
Mais ils ne m'en parlent jamais.

Salomon eut raison de dire
Que Dieu fait en vain ses efforts

Pour qu'on le loue en cet empire[1];
Dieu n'est point loué par les morts.
On a beau dire, on a beau faire,
Pour trouver l'immortalité :
Ce n'est rien qu'une vanité,
Et c'est aux vivants qu'il faut plaire.

Les seules lettres, sire, que vous dictez à M. de Catt[2] mériteraient cette immortalité; mais vous savez mieux que personne que c'est un château enchanté qu'on voit de loin, et dans lequel on n'entre pas.

Que nous importe, quand nous ne sommes plus, ce qu'on fera de notre chétif corps et de notre prétendue âme, et ce qu'on en dira? Cependant cette illusion nous séduit tous, à commencer par vous sur votre trône, et à finir par moi sur mon grabat au pied du mont Jura.

Il est pourtant clair qu'il n'y a que le déiste ou l'athée auteur de l'*Ecclésiaste* qui ait raison : il est bien certain qu'un *lion mort* ne vaut pas un chien vivant[3]; qu'il faut jouir, et que tout le reste est folie.

Il est bien plaisant que ce petit livre, tout épicurien, ait été sacré parmi nous parce qu'il est juif.

Vous prendrez sans doute contre moi le parti de l'immortalité, vous défendrez votre bien. Vous direz que c'est un plaisir dont vous jouissez pendant votre vie; vous vous faites déjà dans votre esprit une image très-plaisante de la comparaison qu'on fera de vous avec un de vos confrères, par exemple avec Moustapha. Vous riez en voyant ce Moustapha, ne se mêlant de rien que de coucher avec ses odalisques, qui se moquent de lui, battu par une dame née dans votre voisinage, trompé, volé, méprisé par ses ministres, ne sachant rien, ne se connaissant à rien. J'avoue qu'il n'y aura point dans la postérité de plus énorme contraste; mais j'ai peur que ce gros cochon, s'il se porte bien, ne soit plus heureux que vous. Tâchez qu'il n'en soit rien; ayez autant de santé et de plaisir que de gloire, l'année 1773, et cinquante autres années suivantes, si faire se peut; et que Votre Majesté me conserve ses bontés pour les minutes que j'ai encore à vivre au pied des Alpes. Ce n'est pas là que j'aurais voulu vivre et mourir.

La volonté de Sa sacrée Majesté le Hasard soit faite!

1. *Ecclésiastique*, XVII, 26.
2. Secrétaire de Frédéric.
3. *Ecclés.*, chap. IX, verset 4; voyez tome IX, page 488.

8715. — A MADAME LA COMTESSE DE SAINT-POINT.

Ferney, 25 décembre.

Monsieur votre fils veut donc que je mange tous ses fromages de Roquefort? Il est vrai qu'ils sont excellents; mais vous poussez vos bontés trop loin, et malheureusement je n'ai rien à vous présenter qui soit digne de vous. Notre pays ne produit que des neiges; mais aussi elles durent très-longtemps.

Permettez-moi de vous souhaiter une bonne année sans neige, et accompagnée de beaucoup de fromages.

J'ai l'honneur d'être avec bien du respect, madame, etc. V.

8716. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 décembre.

Oui, oui, assurément, mon cher et illustre ami, je ferai lire à tout le monde, sans néanmoins en laisser prendre de copies, la charmante lettre que le roi de Prusse vous a écrite[1]. Cette lettre fait honneur, d'abord au prince qui sait écrire ainsi, ensuite à vous qui n'en avez pas trop besoin, et enfin aux lettres et à la philosophie, qui ont besoin de cette consolation, dans l'état d'oppression où elles gémissent. Vous ne sauriez croire à quelle fureur l'inquisition est portée. Les commis à la douane des pensées, se disant *censeurs royaux*, retranchent, des livres qu'on a la bonté de leur soumettre, les mots de *Superstition*, de *Tyrannie*, de *Tolérance*, de *Persécution*, et même de *Saint-Barthélemy*; car soyez sûr qu'on voudrait en faire une de nous tous.

Voilà les cuistres de l'université qui viennent de sonner un nouveau tocsin. Dirigés par le recteur *Coge pecus*, qui est à leur tête, ils viennent de proposer pour le sujet d'éloquence latine qu'ils proposent tous les ans pour prix à tous les autres cuistres du royaume : « Non magis Deo quam regibus infensa est ista quæ vocatur hodie philosophia. » Admirez néanmoins avec quelle bêtise cette belle question est énoncée! car ce beau latin, traduit littéralement, veut dire que *la philosophie n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois*, ce qui signifie, en bon français, qu'elle n'est ennemie ni des uns ni des autres. Voyez avec quel jugement ces marauds savent rendre ce qu'ils veulent dire. Il me semble que ce serait bien le cas de répondre à leur belle question, non en latin, mais en bel et bon français, pour être lu par tout le monde[2]. Il faudrait que l'auteur fît semblant d'en-

1. Celle du 4 décembre, n° 8701. Mais la lettre que Voltaire a dû écrire, en envoyant la copie, manque.

2. Voltaire, à ce sujet, composa son *Discours de Me Belleguier*; voyez tome XXIX, page 7.

tendre l'assertion de ces cuistres dans le sens très-vrai et très-naturel qu'elle présente, mais qu'ils n'avaient pas intention d'y donner.

Que de bonnes choses à dire pour prouver que la philosophie n'est ennemie ni de Dieu ni des rois, et quels coups de foudre on peut lancer à cette occasion sur ses ennemis, en rappelant les Damiens, les Ravaillac, les Alexandre VI, et tous les monstres qui leur ont ressemblé! Ce serait à vous, mon cher maître, plus qu'à personne, à rendre ce service aux frères persécutés.

Vous ignorez vraisemblablement tous les libelles dont on infecte la littérature contre vous et vos amis. Vous ignorez encore plus que ces libelles, et surtout le sieur Clément [1], un de leurs principaux auteurs, sont prônés et protégés par tous les tartufes de Versailles, entre autres par un abbé de Radonvilliers, notre digne confrère, qui ressemble à Tartufe comme son espion de valet Batteux ressemble à Laurent. Vous ignorez que *Coge pecus* a présenté à l'archevêque de Paris, à l'archevêque de Reims, et à *tutti quanti*, comme un défenseur précieux à la religion, un petit gueux nommé Sabatier, venu de Castres avec des sabots, que j'ai chassé de chez moi comme un laquais parce qu'il imprimait des impertinences contre ce que nous avons de plus estimable dans la littérature.

Ce petit maraud, en arrivant à Paris, est entré en qualité de décrotteur bel esprit chez un comte de Lautrec qui avait des procès, écrivait lui-même ses mémoires, et les donnait à Sabatier à mettre en français. Le comte de Lautrec s'aperçut que sa partie adverse était instruite de ses moyens avant que ses mémoires parussent. Il alla chez son avocat et son procureur, qu'il traita de fripons. L'avocat et le procureur se défendirent avec l'air et la force de l'innocence, et firent si bien qu'ils découvrirent une lettre de Sabatier aux gens d'affaire de la partie adverse.

Le comte de Lautrec, instruit, fit venir Sabatier, lui montra sa lettre, lui donna cent coups de bâton, le chassa de chez lui, en lui enjoignant néanmoins de venir le lendemain, sous peine de nouveaux coups de bâton, le remercier en présence de son avocat et de son procureur, qui, par sa friponnerie, avaient été exposés à un soupçon qu'ils ne méritaient pas; et cela fut fait. Voilà, mon cher ami, les canailles qu'on protège; ce n'est pas de ces canailles, qui ne méritent que le mépris, c'est de leurs protecteurs qu'il faudrait faire justice.

Il faut que je vous dise encore un trait de *Coge pecus*. Il y a déjà quelque temps qu'il alla trouver Larcher, ayant à la main un livre où vous les avez attaqués et bafoués tous deux [2], et excitant Larcher à se joindre à lui pour demander vengeance. Larcher, qui vous a contredit sur je ne sais quelle sottise d'Hérodote, mais qui au fond est un galant homme, tolérant, modéré, modeste, et vrai philosophe dans ses sentiments et dans sa conduite, du moins si j'en crois des amis communs qui le connaissent et l'estiment, Larcher donc le pria de lire l'article qui les regardait, le trouva

1. Clément; voyez tome X, page 397; XXVIII, page 473 et XXIX, page 19.
2. *La Défense de mon oncle;* voyez tome XXVI, pages 370 et 431.

fort plaisant, écrit avec beaucoup de grâces et de sel, et lui dit qu'il se garderait bien de s'en plaindre.

8717. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Ferney, ce 28 décembre.

Quand Mme Denis vous épousera, il faudra bien qu'elle écrive, quand ce ne serait que pour signer son nom; à moins que son aversion pour l'écriture ne lui en donne aussi pour le sacrement du mariage.

Je vous prie de me mander si vous êtes un peu content des répétitions. Je voudrais bien que notre plaidoyer[1] pût réussir. Nous avons contre nous une cabale aussi forte que celle qui accable M. de Morangiés; mais je tiens qu'il faut être extrêmement insolent, et ne s'étonner de rien.

Je puis donc compter que vous avez eu la bonté de faire copier le plaidoyer conformément au dernier factum de Lekain; mais j'ai peur que le français dans lequel il est écrit ne soit pas entendu, car il me paraît qu'on parle aujourd'hui la langue des Goths et des Vandales. Si on ne fait plus de cas de l'harmonie des vers, si on compte ses oreilles pour rien, j'espère au moins que les yeux ne seront pas mécontents. Le spectacle sera beau, majestueux et attachant. Autrefois il fallait plaire à l'esprit, à présent il faut frapper la vue. Que diraient les Anacréon, les Sophocle, les Euripide, les Virgile, les Ovide, les Catulle, les Racine et les Chaulieu, s'ils revenaient aujourd'hui sur la terre? *O tempora! o mores*[2]!

Voulez-vous bien aussi avoir la bonté de me dire quel rôle prend Molé? Qu'est-ce donc que cet Albert[3]? Est-ce Albert d'Autriche? est-ce Albert le Grand? est-ce le petit Albert?

Dupont, auteur de cette pièce, est-il le Dupont auteur des *Éphémérides du citoyen*? Vous m'enverrez au diable avec mes questions, et vous ferez bien; mais je n'en aurai pas pour vous moins d'amitié et moins de reconnaissance. Revenons en Crète; je viens de m'apercevoir que, dans la première scène de l'acte second,

1. La tragédie des *Lois de Minos*.
2. Cicéron, I, *Catil.*, I.
3. Leblanc de Guillet, auteur des *Druides* (voyez lettre 8186), avait pris le sujet d'*Albert Ier ou Adeline* dans un trait de bienfaisance et de justice de l'empereur Joseph II. La pièce, affichée pour le 28 octobre 1772, fut tout à coup défendue. Elle ne fut jouée que le 4 février 1775.

on joue un peu au propos interrompu. Le sauvage dit à Dictime :

> Nous voulons des amis : méritez-vous de l'être?

et Dictime lui réplique :

> Je ne te réponds pas que ta noble fierté
> Ne puisse de mon roi blesser la dignité.

Ce n'est pas répondre catégoriquement; il faut dire :

> Oui, Teucer en est digne, et peut-être aujourd'hui
> En l'ayant mieux connu vous combattrez pour lui.
>
> DATAME.
>
> Nous!
>
> DICTIME.
>
> Vous-même. Il est temps que nos haines finissent,
> Que pour leurs intérêts nos deux peuples s'unissent.
> Mais je ne réponds pas, etc.

Cela est mieux dialogué. Vous aurez sans doute le temps de faire insérer ce petit dialogue nécessaire. Mandez-moi donc quand vous comptez épouser Mme Denis, afin qu'elle vous écrive.

Que vous me faites plaisir par tout ce que vous m'écrivez sur Mme la duchesse d'Enville! Je n'ai jamais douté de ses sentiments, et moins encore de son cœur. Quand le moment opportun sera arrivé, je ferai alors auprès d'elle tout ce que vous désirez. Je désire que vous soyez aussi convaincu de mon empressement à vous plaire que je le suis moi-même de ses sentiments invariables. Il n'y a que les girouettes qui varient au gré des vents; mais l'attachement qu'elle et moi nous vous portons ne variera jamais.

8718. — DE M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU[1].

A Paris, ce 29 décembre 1772.

Si l'envie nous tourmente, c'est celle de vous imiter; mais vous serez toujours inimitable; et parmi vos envieux il y en a peu, je gage, qui aient pensé au moment où cette rebondie est venue recevoir de vous l'onction que

1. Inédite. Tirée de la collection de M. le comte de Chastellux. C'est la réponse à la lettre du 21 décembre.

vous prétendez qu'elle venait vous donner. Je vous suis de si près[1] que cela me donne de grandes espérances de pouvoir vous imiter en quelque chose. Vous me renvoyez pour ce dernier [coup?], qui me trace ce que vous avez fait, et ce que je dois faire dans deux ans; je tâcherai, en attendant, de me tenir en haleine; et je vous conseille de recommencer, quoi qu'on dise, dans votre même appartement où cette belle ingénument ranima votre belle vie, et, sans avoir beaucoup d'esprit, vous en donna[2]... Il faut prendre son bien où on le trouve, et l'universalité du vôtre avait besoin de ce petit secours pour ce genre-là. Vous ne sauriez croire le plaisir que cette nouvelle me fait, et celui que j'aurais eu à être encore à la porte vous entendre crier : « Ouvrez le loquet[3] ». Mais ne parlons pas de la sorte, car on dirait que nous sommes de vieux fous, quoique je sois bien sûr que nous sommes bien plus sages. Festoyez toujours la belle, et ne confondez point dans vos expressions les significations de trembler et de br.....[4], car nous sommes tous deux de l'Académie : vos lettres de capucin ont converti leurs bonnes fortunes en celles de mousquetaire. Voilà l'effet de la grâce efficace.

Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer votre *Sophonisbe* coiffée à la moderne. Il y aurait très-peu de chose à faire, et je suis persuadé qu'après ce qui vous est arrivé tout vous prospérera.

Le Père La Rue a trouvé en homme d'esprit un sujet d'histoire admirable; mais pour le rendre théâtral, il vous fallait, et, si ce projet peut entrer une fois dans votre tête, il tournera celle de tout le monde. Vous avez raison de penser que les idées et la pratique du monde qui existe ressemblent à celui dans lequel nous avons été élevés. Le goût de la nation est et sera toujours le même; il a bien été décelé aux représentations du *Siège de Calais*. Il ne lui faut que des objets, des exemples et des occasions. Je m'arrête ici, quoique je me laisse aller volontiers, quand je cause avec vous, mon cher Voltaire; je mourrais de joie si c'était dans la même chambre, et ce serait de chagrin si je pouvais croire que ce ne fût jamais. Je vous jure que je l'espère, et que j'irais plutôt à pied s'il n'y avait pas d'autre moyen.

8719. — A MADEMOISELLE RAUCOURT,

ACTRICE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE[5].

Ferney, 1773.

Raucourt, tes talents enchanteurs
Chaque jour te font des conquêtes;

1. Né en 1696, Richelieu avait deux ans de moins que Voltaire; il avait soixante-seize ans.

2. Nous passons les mots *pour votre v...* Le maréchal-duc ne reculait pas devant la crudité des mots.

3. Allusion à ce qui était arrivé à Richelieu à Ferney, avec Mme Ménage.

4. Voltaire avait écrit à Richelieu dans sa lettre du 21 décembre : « Le fait est que cette auguste demoiselle me faisait trembler de tous mes membres ». Le mot *br.....* est en toutes lettres dans le texte original.

5. Françoise-Marie-Antoine Saucerotte, connue sous le nom de Raucourt, née

Tu fais soupirer tous les cœurs,
Tu fais tourner toutes les têtes;
Tu joins au prestige de l'art
Le charme heureux de la nature,
Et la victoire toujours sûre
Se range sous ton étendard.
Es-tu Didon, es-tu Monime,
Avec toi nous versons des pleurs;
Nous gémissons de tes malheurs,
Et du sort cruel qui t'opprime.
L'art d'attendrir et de charmer
A paré ta brillante aurore;
Mais ton cœur est fait pour aimer,
Et ce cœur n'a rien dit encore.
Défends ce cœur des vains désirs
De richesse et de renommée;
L'amour seul donne les plaisirs,
Et le plaisir est d'être aimée.
Déjà l'amour brille en tes yeux;
Il naîtra bientôt dans ton âme:
Bientôt un mortel amoureux
Te fera partager sa flamme.
Heureux, trop heureux cet amant
Pour qui ton cœur deviendra tendre,
Si tu goûtes le sentiment
Comme tu sais si bien le rendre!

Voilà, mademoiselle, le tribut que vous offre ma muse : un bon vieillard, dont l'âge s'écrit par quatre et par vingt, n'a que de mauvais vers à vous présenter. Il y avait longtemps que je n'avais ressenti au spectacle les douces émotions que vous inspirez si bien ; je me ressouvenais à peine d'avoir versé des larmes de sentiment : en un mot, j'étais le vieil Éson, et vous êtes l'enchanteresse Médée. Je ne vous répéterai pas tous les éloges que vous méritez; ils sont gravés dans mon esprit et dans mon cœur. Quand on réunit, comme vous, tous les suffrages, ceux d'un particulier deviennent moins flatteurs ; mais, à mon âge, on entre dans la classe des hommes rares. Si j'étais à vingt ans, si j'avais un corps, une fortune, et surtout un cœur digne de vous, vous

à Nancy en 1756, filleule de Mme de Graffigny, débuta au Théâtre-Français le 23 septembre 1772, et mourut le 15 janvier 1815. Cette lettre a été imprimée, pour la première fois, dans le *Journal encyclopédique* d'avril 1773, page 201. Voltaire l'avait écrite pour détruire l'effet d'une lettre qui fut lue indiscrètement devant Mlle Raucourt; voyez n° 8771.

en auriez l'hommage; mais j'ai tout perdu. Il me reste à peine des yeux pour vous voir, une âme pour vous admirer, et une main pour vous l'écrire.

8720. — A M. D'ALEMBERT.

1er janvier.

Mon cher et digne soutien de la raison expirante, je pourrais vous dire : Si vous voulez voir un beau tour, faites-le. Mais vous êtes nécessaire à la bonne cause, vous êtes dans la fleur de l'âge, vous êtes secrétaire de quarante gens pleins d'esprit; je suis inutile, je suis sur le bord de ma fosse, je n'ai rien à risquer; je serai très-volontiers le chat qui tirera les marrons du feu. Le *non magis* [1] m'a tant fait rire, tout malingre que je suis, que je n'en ai pu dormir de la nuit, et que j'ai passé les premières vingt-quatre heures de l'année 1773 à me brûler la patte en tirant vos marrons.

Tout ce que je crains, c'est que les pauvres diables ne se doutent de leur sottise, et ne changent leur *non magis* en *non minus*, ce qui rendrait ma nuit blanche absolument inutile.

Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous savez sur ces belles choses, et tout ce qui peut ranimer ma vieillesse; car j'ai résolu de me moquer des gens jusqu'à mon dernier soupir. Je suis volontiers comme Arlequin condamné à la mort, à qui le juge demanda de quel genre de mort il voulait périr : il choisit fort sensément de mourir de rire.

N'oubliez pas le charmant *Savatier* [2]. Dites-moi, si vous le savez, le nom du procureur et de l'avocat : car, après tout, il s'agit du salut de la république, et il ne faut rien négliger.

Vous ne me parlez point des *Lois de Minos*, que M. de Rochefort doit vous avoir prêtées à vous seul. Je vous avertis, en honnête conjuré, que si ces *Lois* sont sifflées, les pattes du chat sont coupées. Je n'aurai point le prix de l'université, et la bonne cause ira à tous les diables.

On m'a envoyé un livre de maître Pompignan [3], évêque du Puy-en-Velay, contre le théisme, le déisme, l'athéisme, et le jansénisme : cela m'a paru parfait en son genre. C'est, ou je me

1. Voyez lettres 8716 et 8733.
2. Voyez lettre 8747.
3. *La Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité même*, 1772, in-12; ouvrage de Jean-George Lefranc de Pompignan, évêque du Puy, devenu archevêque de Vienne en 1774.

trompe fort, un chef-d'œuvre de bavarderie et de bêtise. Dieu nous conserve ce cher homme!

Vous ne m'avez point répondu sur la correspondance de Luc.

Adieu, mon très-cher ami; mes respects à Laurent et à Tartufe [1], mais mille sincères et tendres amitiés à tous vos amis.

8721. — A M. LEKAIN.

A Ferney, 1er janvier.

Mon cher ami, je vous souhaite la bonne année, à vous et aux Crétois; on dit qu'il y a eu plus de tracasseries dans cette île qu'il n'y en a à la cour de France. Si vous voulez me le mander pour me réjouir dans ma vieillesse, vous me ferez plaisir.

On me mande que la cabale d'une certaine racaille, dont je me suis toujours moqué, est très-forte; mais vous serez plus fort qu'elle; il me semble que je vous vois dominant le théâtre en héros fier et sauvage. C'est dommage que vous ne puissiez paraître plus souvent; mais trois fusées de votre part valent mieux qu'un feu d'artifice des autres.

J'embrasse de tout mon cœur votre sauvagerie. Mme Denis, qui a été bien malade, vous fait ses compliments.

Le vieux Malade.

8722. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

1er janvier.

Vous voilà actuellement très-bien en femmes : quand aurez-vous des hommes? J'ai en main un honnête homme, un homme d'esprit, un acteur qui est un protée [2]. Il m'a fait verser bien des larmes dans le rôle de Lusignan. Il joue également les rôles de vieillards et de jeunes gens. Belle figure, belle voix, du naturel, du sentiment; et, si vous pouvez le défaire de l'habitude de plier son corps en deux, et de certains gestes peu nobles, vous en ferez un acteur excellent, qui sera votre ouvrage. Je l'ai annoncé à M. le maréchal de Richelieu [3], qui l'entendit un moment autre-

1. Voyez lettre 8716.
2. Patrat, dont Voltaire reparle dans la lettre 8769.
3. Voltaire n'en parle pas dans ses lettres 8688, 8698, 8713, d'où l'on peut conclure qu'il manque une lettre.

fois, et qui n'en jugea pas très-favorablement. Ce pauvre homme en fut tout rabêti. Le véritable goût, à mon gré, est de voir les beautés à travers les défauts, et de démêler ce qu'on peut faire de bien, même quand on fait mal. Je m'en rapporte à mon cher Baron.

Le *tripot* dont vous parlez est une république, et vous savez que les républiques sont des assemblées d'ingrats. Je sais que les rois ne sont pas moins accusés d'ingratitude; mais ils payent du moins leur intérêt et leurs plaisirs. Les *tripots* sont insensibles comme les chapitres de moines.

Je n'ai point vu l'*Éloge de Racine* [1]; on m'en dit beaucoup de bien. Ce serait une grande consolation pour moi, et un grand encouragement pour le bon goût, que le succès de la tragédie de M. de La Harpe[2]. Je n'ai d'espérance qu'en lui. Il me semble qu'il est le seul qui puisse relever un peu notre siècle, qui dégringole.

Vivez longtemps de votre côté pour soutenir notre pauvre théâtre, et pour jouir de toutes les douceurs de la vie. Je vous souhaite beaucoup de bonnes années du fond de mon cœur.

8723. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 3 janvier.

Madame, je serais bien fâché qu'on ne fût pas philosophe vers la Norvège. Cette équipée me paraîtrait fort prématurée; elle pourrait fournir quelques nouveaux lauriers à votre couronne; mais ils sont un peu secs dans cette partie du monde, et je les aimais mieux vers le Danube.

Ma philosophie pacifique prend la liberté de présenter à Votre Majesté impériale une consultation. Sous Pierre le Grand, votre académie demandait des lumières, et on a recours aux siennes sous Catherine la Grande.

C'est un ingénieur un peu Suisse comme moi, qui cherche à prévenir les ravages que font continuellement les eaux dans les branches de nos Alpes. Il a jugé que vous vous connaissez encore mieux en glace que nous. Il est vrai pourtant qu'avec notre quarante-sixième degré, et la douceur inouïe de notre présent hiver,

1. *Éloge de Racine, avec des notes, par M. de La Harpe*, 1772, in-8°.
2. Ce ne fut qu'en 1775 que le *Menzicoff* de La Harpe fut joué à Fontainebleau, et non à Paris.

nous éprouvons quelquefois des froids aussi cruels que les vôtres. J'ai imaginé de faire passer cette consultation par vos très-belles mains, dont on m'a tant parlé, et que mon extrême jeunesse et mon respect me défendent de baiser.

Cet ingénieur, nommé Aubry, mourra d'ailleurs de la jaunisse s'il n'est pas associé à l'académie; j'ai l'honneur d'en être depuis longtemps : de qui emploierai-je la protection, si ce n'est de notre souveraine?

M. Polianski[1] m'apprend qu'il n'est point noyé, comme on l'avait dit; qu'au contraire il est dans le port, et que Votre Majesté l'a fait secrétaire de l'académie. Je présume que vous pourrez avoir la bonté de lui donner la consultation. Nous avons assez près de nous Notre-Dame-des-Neiges, que j'aurais pu employer dans cette affaire qui la regarde; mais je ne prie jamais que Notre-Dame de Pétersbourg, dont je baise les pieds en toute humilité avec la plus sincère dévotion.

8724. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 3 janvier [2].

Que Thieriot a de l'esprit [3],
Depuis que le trépas en a fait un squelette!
Mais lorsqu'il végétait dans ce monde maudit,
Du Parnasse français composant la gazette,
Il n'eut ni gloire ni crédit.
Maintenant il paraît, par les vers qu'il écrit,
Un philosophe, un sage, autant qu'un grand poëte.
Aux bords de l'Achéron, où son destin le jette,
Il a trouvé tous les talents
Qu'une fatalité bizarre
Lui dénia toujours lorsqu'il en était temps,
Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.
Enfin les trépassés et tous nos sots vivants
Pourront donc aspirer à briller comme à plaire,
S'ils sont assez adroits, avisés, et prudents
De choisir pour leur secrétaire
Homère, Virgile, ou Voltaire [4].

Solon avait donc raison : on ne peut juger du mérite d'un homme qu'après sa mort. Au lieu de m'envoyer souvent un fatras non lisible d'extraits

1. Voyez lettre 8707.
2. Le 26 janvier 1773 (*Œuvres posthumes*). Le 3 janvier Frédéric était à Berlin; le 26, il était à Potsdam.
3. La lettre 8714 contient des vers que Voltaire met dans la bouche de Thieriot.
4. « Virgile, Orphée, ou mieux Voltaire », variante donnée par Preuss, tome XIII, page 94.

de mauvais livres, Thieriot aurait dû me régaler de tels vers, devant lesquels les meilleurs qu'il m'arrive de faire baissent le pavillon. Apparemment qu'il méprisait la gloire au point qu'il dédaignait d'en jouir. Cette philosophie ascétique surpasse, je l'avoue, mes forces.

Il est très-vrai qu'en examinant ce que c'est que la gloire, elle se réduit à peu de chose. Être jugé par des ignorants[1] et estimé par des imbéciles, entendre prononcer son nom par une populace qui approuve, rejette, aime, ou hait sans raison, ce n'est pas de quoi s'enorgueillir. Cependant que deviendraient les actions vertueuses et louables, si nous ne chérissions pas la gloire?

Les dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée[2].

Ce sont les suffrages de Caton que les honnêtes gens désirent de mériter. Tous ceux qui ont bien mérité de leur patrie ont été encouragés dans leurs travaux par le préjugé de la réputation ; mais il est essentiel, pour le bien de l'humanité, qu'on ait une idée nette et déterminée de ce qui est louable : on peut donner dans des travers étranges en s'y trompant.

Faites du bien aux hommes, et vous en serez béni : voilà la vraie gloire. Sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort pourra nous être aussi indifférent que tout ce qui s'est dit à la construction de la tour de Babel; cela n'empêche pas qu'accoutumés à exister, nous ne soyons sensibles au jugement de la postérité. Les rois doivent l'être plus que les particuliers, puisque c'est le seul tribunal qu'ils aient à redouter.

Pour peu qu'on soit né sensible, on prétend à l'estime de ses compatriotes : on veut briller par quelque chose, on ne veut pas être confondu dans la foule qui végète. Cet instinct est une suite des ingrédients dont la nature s'est servie pour nous pétrir ; j'en ai ma part. Cependant je vous assure qu'il ne m'est jamais venu dans l'esprit de me comparer avec mes confrères, ni avec Moustapha, ni avec aucun autre; ce serait une vanité puérile et bourgeoise : je ne m'embarrasse que de mes affaires. Souvent, pour m'humilier, je me mets en parallèle avec le τὸ καλὸν, avec l'archétype des stoïciens; et je confesse alors avec Memnon[3] que des êtres fragiles comme nous ne sont pas formés pour atteindre à la perfection.

Si l'on voulait recueillir tous les préjugés qui gouvernent le monde, le catalogue remplirait un gros in-folio. Contentons-nous de combattre ceux qui nuisent à la société, et ne détruisons pas les erreurs utiles autant qu'agréables.

Cependant, quelque goût que je confesse pour la gloire, je ne me flatte pas que les princes aient le plus de part à la réputation ; je crois au contraire que les grands auteurs, qui savent joindre l'utile à l'agréable, instruire en amusant, jouiront d'une gloire plus durable, parce que la vie des bons princes se passant toute en action, la vicissitude et la foule des événements

1. « Par des ingrats. » (*Édit. de Berlin.*)
2. Traduction du vers 128 du chant Ier de *la Pharsale* de Lucain.
3. Voyez tome XXI, page 90.

qui suivent effacent les précédents; au lieu que les grands auteurs sont non-seulement les bienfaiteurs de leurs contemporains, mais de tous les siècles.

Le nom d'Aristote retentit plus dans les écoles que celui d'Alexandre. On lit et relit plus souvent Cicéron que les *Commentaires de César*. Les bons auteurs du dernier siècle ont rendu le règne de Louis XIV plus fameux que les victoires du conquérant. Les noms de Fra-Paolo, du cardinal Bembo, du Tasse, de l'Arioste, l'emportent sur ceux de Charles-Quint et de Léon X, tout vice-dieu que ce dernier prétendit être. On parle cent fois de Virgile, d'Horace, d'Ovide, pour une fois d'Auguste, et encore est-ce rarement à son honneur. S'agit-il de l'Angleterre, on est bien plus curieux des anecdotes qui regardent les Newton, les Locke, les Shaftesbury, les Milton, les Bolingbroke, que de la cour molle et voluptueuse de Charles II, de la lâche superstition de Jacques II, et de toutes les misérables intrigues qui agitèrent le règne de la reine Anne. De sorte que vous autres précepteurs du genre humain, si vous aspirez à la gloire, votre attente est remplie, au lieu que souvent nos espérances sont trompées, parce que nous ne travaillons que pour nos contemporains; et vous pour tous les siècles.

On ne vit plus avec nous quand un peu de terre a couvert nos cendres; et l'on converse avec tous les beaux esprits de l'antiquité, qui nous parlent par leurs livres.

Nonobstant tout ce que je viens de vous exposer, je n'en travaillerai pas moins pour la gloire, dussé-je crever à la peine, parce qu'on est incorrigible à soixante-un ans, et parce qu'il est prouvé que celui qui ne désire pas l'estime de ses contemporains en est indigne. Voilà l'aveu sincère de ce que je suis, et de ce que la nature a voulu que je fusse.

Si le patriarche de Ferney, qui pense comme moi, juge mon cas un péché mortel, je lui demande l'absolution. J'attendrai humblement sa sentence; et si même il me condamne, je ne l'en aimerai pas moins.

Puisse-t-il vivre la millième partie de ce que durera sa réputation! il passera l'âge des patriarches. C'est ce que lui souhaite le philosophe de Sans-Souci. *Vale*.

Fédéric.

Je fais copier mes lettres, parce que ma main commence à devenir tremblante, et qu'en écrivant d'un très-petit caractère cela pourrait fatiguer vos yeux.

8725. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

4 janvier.

Je suppose, monsieur, qu'une lettre de la rue Saint-Roch et du bureau de la *Gazette* est de vous, du moins je le présume par le style : car il y a bien des écritures qui se ressemblent, et personne ne signe. Vous devriez mettre un C, ou tel autre signe qu'il vous plaira, pour éviter les méprises.

Voici un petit paquet de ces marrons que Bertrand a commandés à Raton. S'ils ne valent rien, il n'y a qu'à les rejeter dans le feu d'où Raton les a tirés. Vous êtes obéi sur les autres points. Il s'est trouvé un honnête homme, nommé l'abbé Masan [1], qui rend aux assassins du chevalier d'Étallonde et du chevalier de La Barre la justice qui leur est due, dans des notes assez curieuses de l'édition qu'on fait à Francfort d'une tragédie nouvelle. C'est dommage que cet abbé Masan, cousin germain de l'abbé Bazin, n'ait pas su l'anecdote du sieur de Menneville de Beldat; mais ce qui est différé n'est pas perdu. L'ouvrage d'Helvétius [2] est celui d'un bon enfant qui court à tort et à travers sans savoir où; mais la persécution contre lui a été une des injustices les plus absurdes que j'ai jamais vues.

Il y a un M. de Belguai, ou de Belleguerre, ou Belleguier [3], qui a composé pour le prix de l'université selon vos vues : c'est un ancien avocat retiré. J'ai lu quelque chose de son discours ; cela est si terrible et si vrai que j'en crains la publication.

Soyez sûr, monsieur, que je ne mérite point du tout l'honneur qu'on m'a fait de me mettre au-dessus de Sophocle au physique: c'est une mauvaise plaisanterie qu'on a faite mal à propos sur une très-belle demoiselle qui n'est pas assez sotte pour s'adresser à moi.

Mille respects.

8726. — A M. D'ALEMBERT.

4 janvier.

J'ai découvert, mon cher ami, que l'auteur du discours pour les prix de l'université s'appelle Belleguier, ancien avocat dans je ne sais plus quelle classe du parlement. Son style m'a paru médiocre, mais tous les faits qu'il rapporte sont si vrais et si incontestables que je tremble pour lui.

Souvenez-vous, dans l'occasion, de l'avocat Belleguier, et ne vous moquez pas trop de l'université, de peur qu'elle ne se rétracte.

La belle Catau m'a envoyé copie de la lettre qu'elle vous a répondue. J'aurais voulu qu'elle y eût joint la vôtre. Vous voyez

1. Ce n'est pas sous le nom de Masan, mais sous celui de Morza, que Voltaire donna les notes sur sa tragédie des *Lois de Minos*, tome VII.

2. *De l'Homme et de son éducation, ouvrage posthume*, 1772, 2 vol. in-8°.

3. Voyez *Discours de Me Belleguier*, tome XXIX, page 7.

qu'elle est une bonne philosophe, et qu'elle est bien loin d'envoyer en Sibérie des étourdis de Welches qui sont venus faire le coup de pistolet pour l'honneur des dames dans un pays dont ils n'avaient nulle idée. Vous verrez qu'elle finira par les faire venir à sa cour, et par leur donner des fêtes, à moins qu'on n'envoie encore de nouveaux don Quichottes pour conquérir l'aimable royaume de Pologne. Pour moi, j'imagine que tout se traitera paisiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, et même qu'on payera nos rentes.

Je suppose que je dois une réponse à M. de Concordet; il ne signe point, et je prends quelquefois son écriture pour une autre. Cette méprise même m'est arrivée avec vous, mon cher philosophe. Je crois qu'il faudrait avoir l'attention de mettre au bas de ce qu'on écrit la première lettre de son nom, ou quelque autre monogramme, pour le soulagement de ceux qui ont mal aux yeux comme moi. Par exemple, je signe *Raton;* et Raton aime Bertrand de tout son cœur.

8727. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 janvier.

Eh bien ! avais-je tort de vous appeler mon ange gardien, et de me mettre à l'ombre de vos ailes? M. de Chauvelin s'en mêle donc aussi ? je lui dois quelques petits remerciements couchés par écrit. Ils partent du fond de mon cœur; ainsi vous trouverez bon que je les fasse passer par vos mains. La personne[1] qui a répondu *mais*, sans aigreur, n'est pas sujette à en montrer; mais cette personne est opiniâtre comme une mule sur certaines petites choses, quoiqu'elle se laisse aller à tout vent sur d'autres, à ce qu'on disait très-mal à propos. Il faut prendre les gens comme ils sont, à ce qu'on dit. Je profiterai de tout cela dans l'occasion, et cette occasion pourrait bien se trouver dans l'île de Candie[2]; supposé que le voyage fût heureux, et que nous n'essuyassions pas de vents contraires.

Vous savez, mon très-cher ange, qu'il y a dans les plus petites affaires, de même que dans les plus grandes, des anicroches qui dérangent tout. L'aventure des exemplaires d'une pauvre tragédie

1. Ce doit être le chancelier Maupeou.

2. C'est dans l'île de Crète, aujourd'hui Candie, qu'est la scène des *Lois de Minos ou Astérie*. Voltaire espérait que le succès de cette tragédie serait un motif pour revenir à Paris.

est de ce nombre. Il faut d'abord vous dire que le jeune homme, auteur d'*Astérie*, n'ayant nulle expérience du monde, crut, sur la foi de nosseigneurs du *tripot*, qu'il serait exposé au sifflet immédiatement après le Fontainebleau. Ensuite on lui certifia qu'il serait jugé quinze jours après, sans faute. Le jeune étourdi, comptant sur cette parole, donna son factum à imprimer dans l'imprimerie de l'imprimeur Gabriel Cramer, dont il eut aussi parole que ce factum, accompagné de notes un peu chatouilleuses, ne paraîtrait qu'après la première séance des juges.

Vous saurez maintenant qu'il y a deux Grasset frères : l'un est dans l'imprimerie de l'imprimeur Cramer, l'autre est libraire à Lausanne. Ce Grasset de Lauzanne est, dit-on,

> Pipeur, *escroc, sycophante, menteur,*
> Sentant la hart de cent pas à la ronde.
>
> (Marot, *Épître au roi*, pour avoir esté desrobé, v, 11.)

Il est associé avec le bourgmestre de Lausanne et deux ministres de la parole de Dieu : ce sont eux qui, en dernier lieu, ont fait une édition [1] des ouvrages du jeune homme, édition presque aussi mauvaise que celle de Cramer et de Panckouke; mais enfin cela fait beaucoup d'honneur à l'auteur. Rien ne répond plus fortement au *mais* qu'une édition faite par deux prêtres. Or le Grasset de Genève a probablement envoyé à son frère de Lausanne les feuilles du mémoire du jeune avocat, feuilles incomplètes, feuilles auxquelles il manque des cartons absolument nécessaires, feuilles remplies de fautes grossières, selon la coutume de nos Allobroges. Je ne puis être présent partout, je ne puis remédier sur-le-champ à tout; je passe ma vie dans mon lit; j'y griffonne; j'y dirige cent horlogers, dont les têtes sont quelquefois plus mal montées que leurs montres; j'y donne mes ordres à mes vaches, à mes bœufs, à mes chevaux de toute espèce. Le prince et le marquis sont occupés des tracasseries continuelles de leur vaste république, et pendant ce temps-là on envoie des *Minos* tronqués à Paris.

Cela peut être, mais il se peut aussi que deux ou trois curieux aient vu un exemplaire de la première épreuve, que j'avais confié à M. le comte de Rochefort, lorsqu'il était à Ferney, au mois de

1. L'édition des *OEuvres de Voltaire* dont il est ici question est intitulée *Collection complète des OEuvres de M. de Voltaire*. Il n'en paraissait alors que trente-six volumes, mais elle en a cinquante-sept; les derniers sont de 1780.

novembre ; il manque même à cet exemplaire la dernière page. Il se peut encore que ce Grasset ait compté contrefaire l'édition cramérienne sitôt qu'elle paraîtrait, et qu'il l'ait mandé au libraire de Paris qui débite son édition lausannoise en trente-six volumes. Je n'ai aucun commerce avec ce malheureux: il est venu quelquefois à Ferney ; je lui ai fait défendre ma porte.

Voilà l'état des choses quant aux typographes ; à l'égard des calomniographes, j'en ris : il y a cinquante ans que j'y suis accoutumé. Mais je remercie bien tendrement mon cher ange de la bonté qu'il a de songer à réprimer ce coquin de Clément. S'il a fait imprimer un libelle, il faut que quelque petit censeur royal, quelque petit fripon de commis à la douane des pensées ait été de concert avec lui. Je tâcherai de découvrir cette manœuvre ; mais, encore une fois, je suis touché jusqu'au fond du cœur des bontés de mon cher ange.

Madame Denis et moi, nous souhaitons le plus heureux 1773 à mes deux anges, et la tranquillité à Parme, avec les pensions.

8728. — A M. TABAREAU[1].

8 janvier.

Ah ! monsieur, quelle horrible nuit que celle de l'embrasement de l'Hôtel-Dieu, si tout ce qu'on me mande est véritable ! Mais on exagère tout, et il était impossible d'être informé sitôt de tous les détails [2].

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire rendre la lettre ci-jointe à M. de Chabanon ? C'est un homme qui a bien des connaissances et bien des talents.

Savez-vous qui est l'auteur du drame *Alcydonis* [3] ?

Le vieux malade vous embrasse de tout son cœur.

8729. — A M. DE CHABANON.

8 janvier.

Votre lettre sur la langue et sur la musique, mon cher ami, est bien précieuse. Elle est pleine de vues fines et d'idées ingé-

1. Éditeurs, Bavoux et François.

2. L'incendie éclata dans la nuit du 29 au 30 décembre 1772. Plusieurs centaines de malades périrent dans les flammes, ou sous les ruines des salles écroulées. (A. F.)

3. *Alcydonis, ou la Journée lacédémonienne*, comédie en trois actes, avec intermèdes, par Louvay de La Saussaye, jouée le 13 mars.

nieuses. Je ne connais guère la musique de Corelli. J'entendis autrefois une de ses sonates, et je m'enfuis, parce que cela ne disait rien ni au cœur, ni à l'esprit, ni à mon oreille. J'aimais mille fois mieux les Noëls de Mouton et Roland Lassé.

Ce Corelli est bien postérieur à Lulli, puisqu'il mourut en 1734. Si vous voulez avoir un modèle de récitatif mesuré italien avant Lulli, absolument dans le goût français, faites-vous chanter par quelque basse-taille le *Sunt rosæ mundi breves*[1] de Carissimi. Il y a encore quelques vieillards qui connaissent ce morceau de musique singulier. Vous croirez entendre le monologue de Roland au quatrième acte.

Vous pouvez d'ailleurs trouver quelques contradicteurs; mais vous ne trouverez que des lecteurs qui vous estimeront.

J'attends avec impatience la traduction des *Odes d'Horace*. Il est juste que je présente à ce traducteur si digne de son auteur, et à son aimable frère, une certaine épître à cet Horace, que vous n'avez vue que très-incorrecte.

Mme Denis vous fait mille compliments. Le vieux bavard qui a osé écrire à Horace vous aime de tout son cœur.

8730. — A M. D'ALEMBERT.

Du 9 janvier.

Raton tire les marrons pour Bertrand, du meilleur de son cœur; il prie Dieu seulement qu'il n'ait que les pattes de brûlées. Il compte que, vous et M. de Condorcet, vous ferez taire les malins qui pourraient jeter des soupçons sur Raton; cela est sérieux au moins.

J'ai deux grâces à vous demander, mon cher et grand philosophe : la première est de vouloir bien me faire envoyer sur-le-champ, et sous l'enveloppe de Marin, ou sous quelque autre contre-seing, la dissertation de M. de La Harpe sur Racine, qu'on dit un chef-d'œuvre.

La seconde, c'est de me dire comment se nommait le curé de Fresne. Il y a une fameuse prière à Dieu d'un curé de Fresne du temps de M. d'Aguesseau. Ce bon prêtre parle à Dieu, avec effusion de cœur, de la tolérance qu'on doit à toutes les religions, et qu'elles se doivent toutes les unes aux autres, attendu qu'elles sont tout à fait ridicules; mais, pénétré de l'amour de

1. Premiers mots d'une cantate latine du cardinal Delphini, dont Voltaire rapporte les dix-sept premiers vers, tome XVII, page 426.

Dieu et des hommes, il chérit Dieu autant que Damilaville le haïssait. J'ai son manuscrit, il est cordial. Je voudrais savoir le nom de ce philosophe tondu.

M. le chevalier de Chastellux, qui devait être naturellement le seigneur de ce curé, fera ma félicité s'il veut bien vous dire tout ce qu'il sait sur cet honnête pasteur. Rendez-moi donc ces deux bons offices, qui pressent, et le tout pour le maintien de la bonne cause. Raton embrasse Bertrand de tout son cœur, et lui est bien attaché pour le reste de sa fichue vie.

8731. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 janvier.

Je me hâte, mon cher maître, de vous tirer d'inquiétude au sujet du plaisant *non magis*. N'ayez pas peur que ces cuistres y changent rien; ils prétendent même qu'il est beaucoup plus latin de dire *non magis Deo quam regibus*, etc., que *non minus regibus quam Deo*, etc. : c'est-à-dire apparemment, selon cette canaille, que rien n'est plus latin que de dire tout le contraire de ce qu'on veut dire. Ils ont mieux fait; ils ont signé eux-mêmes leur ineptie, en marquant bêtement la crainte qu'ils avaient qu'on ne les entendît à rebours. *Coge pecus* a écrit lui-même de sa main, au-dessous de la proposition latine, dans le programme imprimé, cette traduction : « La prétendue philosophie de nos jours n'est pas moins ennemie du trône que de l'autel, » et j'ai sous les yeux un de ses programmes. Voilà une cascade de sottises qui donnera beau jeu aux rieurs, et que je recommande à votre belle humeur et à vos nuits blanches à force de rire. Tâchez pourtant, tout en riant, de dormir un peu.

J'ignore le nom du procureur et de l'avocat témoins des coups de bâton donnés au charmant *Savatier*. Mais le fait est certain, et Marin, de qui je l'ai appris, peut vous l'attester.

Au reste, la rapsodie [1] de ce polisson n'est pas son ouvrage; il n'est là que comme le bouc émissaire, pour recevoir toutes les nasardes qu'on voudra lui donner. Cette infamie est l'ouvrage d'une société, et dans le sens le plus exact, car je suis bien informé que les jésuites y ont la plus grande part.

A propos de ces marauds-là, qui, par parenthèse, vont être détruits, malgré la belle défense que fait Ganganelli pour les conserver, vous ai-je dit ce que le roi de Prusse me mande dans une lettre du 8 de décembre? « J'ai reçu un ambassadeur du général des ignatiens, qui me presse pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que, lorsque Louis XV avait jugé à propos de supprimer le régiment de Fitz-James, je n'avais pas cru devoir intercéder pour ce corps, et que le pape

1. Les *Trois Siècles de la littérature*, par Sabatier; voyez tome VII, page 172; et XXIX, 280.

était bien le maître de faire chez lui telle réforme qu'il jugeait à propos, sans que les hérétiques s'en mêlassent[1]. » J'ai donné copie de cet endroit de la lettre aux ministres de Naples et d'Espagne, qui partagent notre tendresse pour les jésuites, et qui ont envoyé cet extrait à leurs cours respectives, comme dit la *Gazette de Hollande*. J'espère que le roi d'Espagne en augmentera d'amour pour la société, et que cette petite circonstance servira, comme dit Tacite, à *impellere ruentes*.

Je n'ai point vu cette vilenie du Puy-en-Velay dont vous me parlez[2]; mais ce qui vous étonnera, c'est que, dans le mandement que l'archevêque de Paris vient de donner au sujet de l'incendie de l'Hôtel-Dieu, il n'y a pas un mot contre les philosophes. Le prélat dit seulement que ce sont *nos crimes* qui sont cause de ce malheur. Il n'en ordonne pas moins des prières pour remercier Dieu de ce qu'il n'y a eu que trois ou quatre cents de ces malheureux qui aient été brûlés. Je m'imagine que Dieu répondra *qu'il n'y a pas de quoi*. Mais ce qui vaut mieux que le mandement, c'est qu'on va établir dans le diocèse une fête qui se célébrera tous les ans sous le titre du *Triomphe de la foi*, et dans laquelle il y aura un sermon de fondation contre les philosophes, où on leur promet bien de les dépeindre chacun en particulier, de manière qu'il n'y aura que leur nom à ajouter au bas du portrait. Je disais l'autre jour à l'Académie française, en présence de Tartufe et de Laurent[3] : « Je suis bien étonné que monsieur l'archevêque n'ait pas dit dans son mandement que c'étaient les philosophes qui avaient mis le feu à l'Hôtel-Dieu : pendant qu'on est en train de bien dire, qu'est-ce que cela coûte? d'autant plus, ajoutais-je, que ces éloquentes sorties sont devenues style de notaire. » Et les philosophes riaient, et Tartufe et Laurent ne disaient mot.

Le roi de Prusse ne veut plus de correspondant littéraire; c'est du moins ce qu'il m'a mandé[4] : il est trop dégoûté de nos rapsodies, et il a raison. Je lui avais proposé M. Suard avant que La Harpe y eût songé, ou que vous y eussiez songé pour lui. N'êtes-vous pas enchanté de *l'Éloge de Racine*[5]?

J'ai lu *les Lois de Minos*, le sujet est beau; mais je crains pour le cinquième acte, et je trouve de la langueur dans le second et une partie du troisième; je crains d'ailleurs que les amateurs de l'ancien parlement, qui ne valait pourtant guère mieux que le moderne, ne trouvent dans cette pièce, dès le premier acte, et même dès les premiers vers, des choses qui leur déplairont, et que l'auteur, en se mettant à la merci des sots, ne les ait pas assez ménagés. Voilà mon avis, qui peut-être n'a pas le sens commun, mais que je donne bien pour ce qu'il est. Adieu, mon cher maître; le ciel vous tienne en joie! Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur; tous nos amis en font autant.

1. La lettre du roi de Prusse dans laquelle on trouve ce passage est datée du 4 décembre, dans les *OEuvres de Frédéric*.
2. Lettre 8720.
3. Les abbés de Radonvilliers et Batteux; voyez lettre 8716.
4. Dans la lettre qui porte la date du 4 décembre, dans les *OEuvres de Frédéric*.
5. Par La Harpe; voyez lettre 8722.

8732. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 janvier.

Il ne s'agit pas cette fois-ci de la Crète auprès de mes anges, il s'agit de montres. Je présente requête, au nom de Valentin et compagnie, contre Lejeune et sa femme, à qui ils ont confié depuis longtemps plusieurs montres, et fourni une pièce de toile. Le sieur Valentin leur a écrit plusieurs lettres sans pouvoir obtenir une seule réponse. Je supplie très-instamment mes anges de vouloir bien parler à Lejeune, et de tirer la chose au clair. La société de Valentin est la moins riche de Ferney; elle a essuyé plusieurs malheurs; un nouveau l'accablerait sans ressource.

Cependant Valentin et compagnie ne m'occupent pas si fort qu'ils me fassent absolument oublier les Crétois. Je ne vois pas pourquoi *les Lois de Minos* seraient appelées *Astérie*, qui n'est qu'un nom de roman; la pièce est connue partout sous le nom des *Lois de Minos;* c'est sous ce titre qu'elle est imprimée; mais votre volonté soit faite! Vous ne m'avez rien dit du drame d'*Alcydonis*[1], et du beau passe-droit qu'on vous faisait. Vous avez craint apparemment que je n'en fusse affligé; mais je m'attends à tout de la part du *tripot*, et je vous avoue que dans le fond

Il ne m'importe guère
Que *Minos* soit devant, ou *Minos* soit derrière.
(SCARRON, *Don Japhet d'Arménie*, acte II, scène II.)

Je pourrais me plaindre de Lekain, qui ne m'a pas seulement écrit; mais je ne me fâche point contre les héros de l'antiquité; et pourvu que Lekain ne fasse point trop les beaux bras, pourvu qu'il ne cherche point à radoucir sa voix dans son rôle de sauvage; pourvu qu'il ne fasse point de ces longs silences qui impatientent, excepté dans le moment où il croit sa sauvage morte, et où il se laisse aller, comme évanoui, entre les bras d'un de ses compagnons; si dans tout le reste il veut être un peu brutal, je serai très-content. Le succès d'une tragédie, au théâtre, dépend absolument des acteurs, et de l'auteur à l'impression; mais on a beau imprimer la pièce, quand elle est tombée, il faut dix ans, il faut être mort pour qu'elle se relève. Les gens de

1. *Alcydonis, ou la Journée lacédémonienne*, comédie en trois actes, avec intermèdes, par Louvay de la Saussaye, jouée sur le Théâtre-Français le 13 mars 1773.

lettres sont les seuls qui puissent la rétablir, et ils s'en gardent bien; au contraire ils jettent des pierres dans sa fosse, et, quand l'auteur n'est plus, ils ne le déterrent que pour ensevelir à sa place la pièce de quelque auteur en vie. Voilà le train du monde dans plus d'une profession.

Venons à quelque chose qui me tient plus au cœur. Mon cher ange a-t-il reçu une lettre par la voie de M. Bacon[1]? M. le maréchal de Richelieu vous a-t-il parlé de ce souper? s'est-il expliqué avec vous sur le projet d'un certain voyage[2]? Vous savez que Charles XII ne voulut jamais revoir Stockholm après la journée de Pultava. Tâchez que je ne sois pas battu en Crète; mais, vainqueur ou vaincu, je serai toujours bien dévot au culte des anges, et je leur serai très-tendrement résigné à la vie et à la mort.

8733. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 janvier.

Encore une lettre, direz-vous, mon cher maître! oui vraiment, et c'est pour vous divertir d'une idée qui m'a passé par la tête. Je me suis avisé, après en avoir conféré avec quelques-uns de nos frères de l'Académie, de proposer à l'assemblée de samedi dernier, 11 du mois, d'envoyer à monsieur l'archevêque de Paris douze cents livres, au nom de la compagnie, pour les pauvres de l'Hôtel-Dieu. J'ai dit que je ne proposais pas une plus grande somme, parce qu'il fallait de toute nécessité qu'elle fût répartie également entre les quarante, et que plusieurs de nous n'étaient pas assez riches pour donner plus de trente livres. La proposition, comme vous croyez bien, a été unanimement acceptée: cependant Laurent Batteux[3] aurait été récalcitrant, s'il l'avait osé; mais il a dit que, pour faire cette aumône, il se retrancherait de son nécessaire. Vous noterez qu'il n'a que huit à neuf mille livres de rente tout au moins. Les dévots de l'Académie auraient bien voulu que cette idée ne fût pas venue à un philosophe encyclopédiste et damné comme moi; mais enfin il faudra qu'ils l'avouent, et j'ai fait dire à monsieur l'archevêque, en lui envoyant, le lendemain dimanche, les douze cents livres, que c'était moi qui en avais fait la proposition. Il s'habillait dans ce moment pour aller à Saint-Roch dire la messe de cette belle fête instituée contre les philosophes; et j'avais recommandé à mon commissionnaire, qui est intelligent, d'aller trouver monsieur l'archevêque dans la sacristie de Saint-Roch, s'il n'était pas chez lui, et de lui donner, dans cette sacristie même, l'argent des philosophes pour les pauvres, dans le temps où il s'habillait pour les exorciser.

Vous voyez par ce détail, mon cher maître, que votre contingent est de

1. L'un des substituts du procureur général au parlement de Paris.
2. Le voyage de Voltaire à Paris.
3. Voyez lettre 8716.

trente livres; vous me le ferez remettre quand vous voudrez; j'ai écrit à tous les absents. Pompignan se fera peut-être prier; mais laissez-moi faire, il payera ou il verra beau jeu. Le roi et l'archevêque seront très-exactement instruits de tous ceux qui ne payeront pas. J'en fais mon affaire. Peut-être ne feriez-vous pas mal (mais je laisse ceci à votre prudence) d'envoyer dix ou quinze louis, plus ou moins, à monsieur l'archevêque, indépendamment des trente livres qu'il faut me remettre. En ce cas, chargez-moi de les envoyer, je vous réponds que votre commission sera bien faite, et que les pierres mêmes la sauront.

On vient de jouer un plaisant tour à *Coge pecus* et aux cuistres ses consorts dans *l'Avant-Coureur*. On a traduit littéralement sa belle proposition latine : « La philosophie... n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois, » et on ajoute que « ce sujet lui-même est très-philosophique ». Je sais qu'on se prépare à se moquer de lui dans d'autres journaux, sans compter peut-être ce qui lui viendra d'ailleurs.

Le comte d'Hessenstein, pénétré de reconnaissance pour vous, a écrit à Mme Geoffrin pour la prier de faire insérer dans le *Mercure* et dans le *Journal encyclopédique*, l'un et l'autre fort lus dans le Nord, l'extrait de la lettre que vous m'avez écrite à son sujet. J'ai répondu que je n'en ferais rien sans votre aveu : ainsi réponse à ce sujet, si vous le voulez bien. Pour que vous n'achetiez pas chat en poche, voici ce que vous m'avez mandé, et que je ferai imprimer si vous le trouvez bon :

« Je me trouve [1] d'accord avec Mme de *** (Mme Geoffrin) dans son attachement pour le roi de Pologne, et dans son estime pour M. le comte d'Hessenstein... J'admire Gustave III, et j'aime surtout passionnément sa renonciation solonnelle au pouvoir arbitraire : je n'estime pas moins la conduite noble et les sentiments de M. le comte d'Hessenstein. Le roi de Suède lui a rendu justice ; la bonne compagnie de Paris et les Welches mêmes la lui rendront : pour moi, je commence à la lui rendre très-hardiment. »

Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur. Je travaille à la continuation de l'*Histoire de l'Académie française* [2]. Il y est souvent question de vous, et vous pouvez vous en rapporter à moi. *Vale.*

Mes respects à Mme Denis; j'espère que sa santé sera meilleure.

8734. — A M. MARIN [3].

14 janvier.

Je vous ressouhaite la bonne année, mon cher ami que je n'ai jamais vu, et que probablement je ne verrai jamais, mais que j'aime parce que vous êtes franc et sincère.

1. Voyez lettre 8680.
2. D'Alembert fit imprimer, en 1779, un volume d'*Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française*. Ce volume est le premier de l'*Histoire des membres de l'Académie française*, 1787, six volumes in-12.
3. Les éditeurs de ce billet, MM. de Cayrol et François, le font adresser à Tabareau. Nous croyons qu'il était pour Marin. (G. A.)

S'il y a quelque chose de nouveau sur le cocher Gilbert et sur le... Aubriot[1], je vous prie de m'en régaler.

Je vous demande la grâce de faire passer l'incluse à l'auteur de la *Réponse d'Horace*, et de m'envoyer un petit paquet que j'attends de lui.

Savez-vous quel est le commis à la phrase qui donne des approbations tacites aux *Clémentines*[2]? Vous devriez bien me mettre au fait de ces *coglionerie* pour m'amuser. J'en entends parler, et je n'ai rien vu.

8735. — A M. D'ALEMBERT.

15 janvier.

Raton convient que Bertrand a raison par sa lettre du 9 de janvier. Bertrand a mis le doigt sur la plaie; mais il faut qu'il sache qu'on a retranché à Raton deux scènes assez intéressantes[3], auxquelles il a été obligé de substituer des longueurs. On ne fera jamais rien de passable, et le commerce de l'esprit ira toujours en décadence, quand les commis à la phrase retourneront vos poches à la douane des pensées.

C'est dommage, car le sujet était heureux, et il a donné lieu à des notes qui feront dresser les cheveux à la tête des honnêtes gens, à moins qu'ils ne soient chauves. On reconnaissait les bœufs-tigres dans une des scènes supprimées; c'est une plaisante contradiction d'avoir chassé les bœufs, et de ne vouloir pas qu'on parle de leurs cornes.

M. Belleguier[4] m'a écrit que vous auriez reçu son discours pour les prix de l'université, il y a plus de huit jours, si ses typographes n'avaient pas été fort inquiétés à Montpellier, où sa drôlerie s'imprime. Ce M. Belleguier n'est point plaisant, ou du moins il n'a pas cru que l'on dût plaisanter dans cette affaire. Il est quelquefois un peu ironique; mais il prouve tout ce qu'il dit par des faits authentiques auxquels il n'y a pas le petit mot à répondre. Je ne crois pas qu'il ait le prix, car ce n'est pas la vérité qui le donne. La pauvre diablesse est toujours au fond de son puits, où elle crie : *Croyez cela, et buvez de l'eau.*

1. Voyez l'affaire Morangiés.
2. *Lettres de Clément XIV*, par Caraccioli.
3. Dans *les Lois de Minos*.
4. C'est sous ce nom que Voltaire donna un *Discours;* voyez tome XXIX, page 7.

Oui, vous m'avez dit[1], mon cher et grand philosophe, ce que Luc vous mandait au sujet des révérends pères, et vous m'aviez instruit du bon usage que vous aviez fait de sa lettre : mais vous ne m'avez point parlé de celle de Catau.

C'est une chose infâme que je n'aie pas lu l'*Éloge de Racine*[2]; je m'en suis plaint à vous. Cet ouvrage m'était absolument nécessaire ; il est ridicule qu'on ne me l'ait point envoyé. Ce serait une bien bonne affaire si les Crétois[3] pouvaient avoir une espèce de petit succès, malgré la rigueur des temps et la dureté des commis. Je vous réponds que cela ferait du bien à la bonne cause, vu les choses utiles dont cette polissonnerie est accompagnée. Dieu veuille avoir pitié de nos bonnes intentions ! Je me recommande à lui ; je ne cesserai de le servir en esprit et en vérité jusqu'au dernier moment de ma pauvre vie ; mais je me recommande à vous davantage.

Je vous trouve bien hardi de m'écrire par la poste en droiture. Est-ce que vous ne savez pas que toutes les lettres sont ouvertes, et qu'on connaît votre écriture comme votre style ? Que n'envoyez-vous vos lettres à Marin ? il les ferait passer sous un contre-seing que la poste respecte.

Mille compliments à M. de Condorcet et à vos autres amis. Si jamais on me prend pour M. Belleguier[4], il est de nécessité absolue que vous rejetiez bien loin cette horrible méprise, et surtout que vous tâchiez de ne point rire.

Je vous embrasse bien tendrement.

RATON.

8736. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Berlin, 16 janvier[5].

Je me souviens que lorsque Milton, dans ses voyages en Italie, vit représenter une assez mauvaise pièce qui avait pour titre *Adam et Ève*, cela réveilla son imagination, et lui donna l'idée de son poëme du *Paradis perdu*. Ainsi ce que j'aurai fait de mieux par mon persiflage des confédérés, c'est d'avoir donné lieu à la bonne tragédie[6] que vous allez faire représenter à Paris. Vous me faites un plaisir infini de me l'envoyer ; je suis très-sûr qu'elle ne m'ennuiera pas.

1. Lettre 8731.
2. Par La Harpe ; voyez lettre 8722.
3. *Les Lois de Minos*.
4. Voyez lettre 8725.
5. Le 10 janvier 1773. (*Œuvres posthumes*.)
6. *Les Lois de Minos* ; voyez lettre 8704.

Chez vous le Temps a perdu ses ailes: Voltaire, à soixante-dix ans [1], est aussi vert qu'à trente. Le beau secret de rester jeune! Vous le possédez seul. Charles-Quint radotait à cinquante ans. Beaucoup de grands princes n'ont fait que radoter toute leur vie. Le fameux Clarke, le célèbre Swift, étaient tombés en enfance; le Tasse, qui pis est, devint fou; Virgile n'atteignit pas vos années, ni Horace non plus; pour Homère, il ne nous est pas assez connu pour que nous puissions décider si son esprit se soutint jusqu'à la fin; mais il est certain que ni le vieux Fontenelle, ni l'éternel Sainte-Aulaire, ne faisaient pas aussi bien des vers, n'avaient pas l'imagination aussi brillante que le patriarche de Ferney. Aussi enterrera-t-on le Parnasse français avec vous.

Si vous étiez jeune, je prendrais des Grimm, des La Harpe, et tout ce qu'il y a de mieux à Paris, pour m'envoyer vos ouvrages; mais tout ce que Thieriot m'a marqué dans ses feuilles ne valait pas la peine d'être lu, à l'exception de la belle traduction des *Géorgiques* [2].

Voulez-vous que j'entretienne un correspondant en France pour apprendre qu'il paraît un *Art de la raserie* [3], dédié à Louis XV, des *Essais de tactique* [4] par de jeunes militaires qui ne savent pas épeler Végèce, des ouvrages sur l'agriculture dont les auteurs n'ont jamais vu de charrue, des dictionnaires comme s'il en pleuvait; enfin un tas de mauvaises compilations, d'annales, d'abrégés, où il semble qu'on ne pense qu'au débit de papier et de l'encre, et dont le reste au demeurant ne vaut rien?

Voilà ce qui me fait renoncer à ces feuilles où le plus grand art de l'écrivain ne peut vaincre la stérilité de la matière. En un mot, quand vous aurez des Fontenelle, des Montesquieu, des Gresset, surtout des Voltaire, je renouerai cette correspondance; mais jusque-là je la suspendrai.

Je ne connais point ce Morival dont vous me parlez [5]. Je m'informerai après lui pour savoir de ses nouvelles. Toutefois, quoi qu'il arrive, étant à mon service, il n'aura pas le triste plaisir de se venger de sa patrie. Tant de fiel n'entre point dans l'âme des philosophes [6].

Je suis occupé ici à célébrer les noces du landgrave de Hesse avec ma nièce [7]. Je jouerai un triste rôle à ces noces, celui de témoin, et voilà tout. En attendant, tout s'achemine à la paix: elle sera conclue dans peu. Alors il restera à pacifier la Pologne, à quoi l'impératrice de Russie, qui est heureuse dans toutes ses entreprises, réussira immanquablement.

Je me trouve à présent, contre ma coutume, dans le tourbillon du grand

1. Il en avait soixante-dix-neuf; voyez lettre 8747.
2. Par l'abbé Delille.
3. *La Pogonotomie, ou l'Art d'apprendre à se raser soi-même, par J.-J. Perret, maître coutelier,* avait paru en 1769, in-12.
4. Par Guibert.
5 Lettre 8704.
6. Réminiscence du vers de Boileau, *Lutrin*, chant Ier :

> Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

7. Philippine-Auguste-Amélie de Brandebourg-Schwedt, née en 1745, et dont les noces furent célébrées le 10 janvier.

monde, ce qui m'empêche pour cette fois, mon cher Voltaire, de vous en dire davantage. Dès que je serai rendu à moi-même, je pourrai m'entretenir plus librement avec le patriarche de Ferney, auquel je souhaite santé et longue vie, car il a tout le reste. *Vale.*

FÉDÉRIC.

8737. — A M. MARIN [1].

18 janvier.

Je ne vous fatigue pas de longues lettres, mais je vous demande trois choses : premièrement, d'avoir la bonté de faire rendre mon billet à monsieur le secrétaire perpétuel ; secondement, de vouloir bien me dire de qui est *Alcydonis;* troisièmement, où en est le procès de Du Jonquay. Cela ne coûte que trois mots ; je vous les demande, et je vous embrasse de tout mon cœur.

8738. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE [2].

Il y a, vous dis-je, des tripots qui sont ingouvernables : le roi n'a pu parvenir à mettre la paix dans Genève, et vous ne parviendrez jamais à la mettre chez les comédiens de Paris. M. d'Argental s'est bien donné de garde de m'avouer les dégoûts que le tripot vous a donnés à tous deux ; c'est un ministre qui ne veut pas révéler la turpitude de sa cour ; vous êtes plus confiant, monsieur le marquis.

Après tout, on dit que le carême est tout aussi bon pour les sifflets que le carnaval : il importe assez peu qu'*Alcydonis* soit devant ou derrière.

Je n'ai jamais entendu parler de ce drame en prose. On ne sait plus de quoi s'aviser. Il me semble que nos Welches font tout ce qu'ils peuvent pour se rendre ridicules. Vous qui êtes un vrai Français, plein de grâces et de bon goût, soutenez bien l'honneur de la nation.

On fera l'impossible pour retarder le débit des *Lois de Minos*, puisqu'on retarde à Paris la représentation ; je ne sais pourquoi on veut nommer la pièce *Astérie*, puisqu'elle est connue partout sous le titre des *Lois de Minos ;* mais je ne m'oppose à rien, tout m'est bon, pourvu que vous soyez content.

1. Éditeurs, Bavoux et François.
2. Éditeurs, de Cayrol et François. — C'est à tort, selon nous, que les éditeurs ont classé cette lettre en octobre 1773. Elle ne peut être que de janvier. (G. A.)

8739. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 janvier.

J'ai entendu parler, mon cher maître, de cet avocat Belleguier[1]; on m'a dit que c'est un jeune homme qui promet beaucoup; il a même écrit je ne sais quoi dans l'affaire des Calas qui a fait plus de bien, dit-on, à la cause de cette malheureuse famille que toutes les bavardes déclamations des avocats Loyseau et Beaumont, que Dieu fasse taire!

Encore une fois, n'ayez pas peur que l'université se rétracte. Je ne doute point que nous ne voyons (ou voyions) incessamment, dans les feuilles d'Aliboron, une belle diatribe pour prouver qu'on ne pouvait pas dire en meilleur latin, que *la philosophie n'est pas moins ennemie du trône que de l'autel*. Vous aurez vu, sans doute, le numéro trois de la *Gazette littéraire de Deux-Ponts* de cette année, où l'on traduit en bon français le beau latin de cette canaille, et où l'on félicite un corps aussi sage et aussi respectable que l'université de rendre un si éclatant hommage à la philosophie, tandis que des pédants, des hypocrites, et des imbéciles, déclament contre elle. Cet article a été lu samedi en pleine Académie, en présence de Tartufe et de Laurent[2], qui n'ont dit mot, tandis que tout le reste applaudissait; et j'ai conclu, après la lecture, que ce n'était pas le tout d'être fanatique, qu'il fallait tâcher encore de n'être pas ridicule. Quoi qu'il en soit, j'attends avec impatience le plaidoyer de l'avocat Belleguier. Il me paraît qu'il a beau jeu pour prouver sa thèse. Pour moi, si j'avais l'honneur d'être sur les bancs, voici comme je plaiderais, en deux petits syllogismes, la cause de la philosophie : 1° les deux plus grands ennemis de la Divinité sont la superstition et le fanatisme : or les philosophes sont les plus grands ennemis du fanatisme et de la superstition; donc, etc.

2° Les plus grands ennemis des rois sont ceux qui les assassinent, *e poi* ceux qui les déposent ou les veulent déposer : or est-il que Ravaillac, Grégoire VII, et consorts, assassins et déposeurs ou dépositeurs de rois, n'étaient brin philosophes; *ergo*, etc. Voilà les marrons que Bertrand voit sous la cendre, et qui lui paraissent très-bons à croquer; mais il a la patte trop lourde pour les tirer délicatement. Vous voyez bien qu'il est nécessaire que Raton vienne au secours de Bertrand; mais je puis bien vous répondre que Bertrand ne mangera pas les marrons tout seul, et qu'il en laissera même la meilleure part à Raton, pour sa peine de les avoir si bien tirés.

Vous voyez que ce pauvre Bertrand n'est pas heureux. Il avait demandé à la belle Catau de rendre la liberté à cinq ou six pauvres étourdis de Welches; il l'en avait conjurée au nom de la philosophie; il avait fait, au nom de cette malheureuse philosophie, le plus éloquent plaidoyer que de mémoire de singe on ait jamais fait; et Catau fait semblant de ne pas l'enten-

1. Voyez lettre 8735.
2. Voyez lettre 8716.

dre; elle esquive la requête; elle répond que ces pauvres Welches, dont on demandait la liberté, ne sont pas si malheureux qu'on l'a cru. Ne dites pourtant mot, d'ici à six semaines, de la réponse de Catau : car Bertrand ne s'en est pas vanté, il ne l'a montrée à personne. Il a écrit une seconde lettre, le plus éloquent ouvrage qui soit jamais sorti de la tête de Bertrand ; il attend impatiemment l'effet de ce nouveau plaidoyer, et ne désespère pas même du succès. Raton devrait bien se joindre à Bertrand, et représenter à la belle Catau combien il serait digne d'elle de donner cette consolation à la philosophie persécutée : ce serait un beau *post-scriptum* à ajouter au plaidoyer de l'avocat Belleguier.

Il est inconcevable que vous n'ayez pas reçu l'*Éloge de Racine;* il y a plus de quinze jours que l'auteur[1] vous l'a envoyé par Marin. Samedi dernier, sur mes représentations, il en a fait partir un nouveau par la même voie; j'espère que vous l'aurez enfin, et vous le trouverez tel qu'on vous l'a dit, très-beau. Le chevalier de Chastellux n'a jamais entendu parler de ce curé de Fresne[2]; mais il ira aux informations, et promptement, et vous en rendra compte lui-même, et sera charmé d'avoir ce prétexte pour vous écrire.

Savez-vous que l'archevêque de Paris n'a pas osé aller à cette belle fête du *Triomphe de la foi*[3]? Il s'habillait, dit-on, pour y aller; je ne sais qui est venu lui dire qu'il faisait une sottise, et il a envoyé dire qu'il ne viendrait pas au curé de Saint-Roch, qui en tombera malade.

C'est un petit abbé de Malide, évêque d'Avranches, qui a eu la platitude de le remplacer. Il a bien prouvé ce jour-là qu'il était tout évêque d'Avranches.

Adieu, mon cher ami; mes compliments très-tendres à l'avocat Belleguier, et mes sincères embrassements à Raton. *Tuus ex animo.*

8740. — A M. D'ALEMBERT.

18 janvier.

On ne peut faire une aumône de cinquante louis plus plaisamment; on ne peut se moquer d'un sot avec plus de noblesse. Ce trait, mon cher ami, figurera fort bien dans l'*Histoire de l'Académie*, qui sera moins minutieuse que celle de Pellisson, et qui ne sera pas pédante comme celle de d'Olivet.

Je me garderai bien de rien offrir, en mon propre et privé nom, à Christophe[4]; il me dirait : Que ton argent périsse avec toi! Alors il jouerait le beau rôle, et j'en serais pour mon ridicule.

1. La Harpe; voyez lettres 8722 et 8735.
2. Voyez lettre 8730.
3. Voyez lettre 8752.
4. Voyez page 275.

En relisant ma lettre sur M. le comte de Hessenstein, je ne vois rien qui en doive empêcher l'impression[1]. Nous verrons si le cuistre de Sorbonne qu'on a donné pour censeur aux journaux sera plus difficile que moi. Je vous remercie de votre attention et de votre délicatesse sur ce petit point.

Je ne connais point cet *Avant-Coureur*[2]; j'ignore quelle est la belle âme qui a si bien traduit le latin de *Coge pecus*.

L'avocat Belleguier[3] est toujours persuadé qu'il aura un accessit le grand jour de la distribution des prix de l'université. Il voudrait vous avoir déjà confié son ouvrage; mais sûrement la semaine où nous entrons ne se passera pas sans qu'on vous en envoie quelques exemplaires et vous en aurez de poste en poste: vous les pourrez faire circuler par l'homme intelligent qui fait si bien les commissions à la sacristie de Saint-Roch[4].

J'ai fait ce que j'ai pu auprès de M. Belleguier pour l'engager à être un peu plus plaisant, et à moins tourner le poignard dans la plaie; mais il n'est pas possible de donner de la gaieté et de la légèreté à un vieil avocat; ces gens-là aiment trop l'ithos et le pathos. J'ai peur que ce M. Belleguier ne se fasse des affaires, mais je m'en lave les mains.

Que Dieu vous tienne en joie!

RATON.

8741. — DE M. HENNIN[5].

A Genève, le lundi 18 janvier.

Monsieur, quand l'air emporterait votre château, disperserait votre bibliothèque, ce serait de bonne guerre; vous ne croyez pas en lui. Mais pour le feu, il y a longtemps que vous êtes amis, et assurément vous n'êtes pas près de vous brouiller. A qui diable en veut-il[6]?

Vous avez eu la bonté de vous informer de ma santé, et j'ai toujours cru que je pourrais chaque jour vous en aller donner des nouvelles; mais mille petits maux m'en ont empêché, et me retiennent encore. Voilà ce qui m'a cloué à Genève. Vous savez comme on y est gai. Vous savez la différence qu'il y a entre une soirée de Ferney et une soirée genevoise. Je n'ai donc pas besoin d'excuses; mais je soulage mon cœur en vous disant combien ce contre-temps m'a fâché, en me privant du plaisir de vous voir. J'aurais

1. Voyez page 275.
2. Voyez sur ce journal, la note, tome XL, page 500.
3. Voyez page 276.
4. Voyez la lettre 8733.
5. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*, 1825.
6. Le feu avait pris au château de Ferney.

eu l'honneur de vous écrire si je ne m'en faisais toujours scrupule. Tandis que les souverains et les auteurs attendent vos lettres, ceux qui vous aiment comme moi doivent respecter jusqu'à vos moments de dissipation, et je me reprocherais également de vous empêcher de faire une épître à Horace, ou de jouer une partie d'échecs.

Recevez pour vous et pour Mme Denis les vœux les plus tendres et les plus sincères. Je ne saurais vous dire combien je languis d'avoir le plaisir de vous voir. Vous êtes presque les seules personnes dont mon incommodité m'ait privé. Mais cette privation m'a été plus sensible que je n'étais touché de tout ce qui m'est resté pour me distraire.

Vous devriez bien nous peindre un incendie d'après nature. La renommée vous représente comme un digne capucin portant des seaux avec une vigueur peu commune. La renommée dit bien d'autres choses de vous. Tudieu! quel compère!

8742. — A M. HENNIN.

A Ferney, 20 janvier.

Monsieur, il y a plaisir à être brûlé. Ce petit accident attire des lettres charmantes. Nous en avons été quittes pour deux petites chambres qui ne valent pas votre lettre. Guérissez-vous vite. Nous sommes tous malingres à Ferney. Mme Denis languit; je suis plus mal qu'elle; Mme de Florian plus mal que moi; et Mme Dupuits n'est pas trop bien. Les vents du midi, qui rongent ici les pierres, rongent aussi le corps humain. S'il y avait un élément appelé air, il ne souffrirait pas ce désordre. Ce sont les vapeurs de la Savoie qui nous empestent.

Je suis un peu fatigué de la journée du feu; mais je ne le suis point du tout de l'autre journée qu'on m'impute. Qui n'a point combattu ne saurait être blessé. On m'a fait mille fois trop d'honneur. Cette belle calomnie a été jusqu'au roi. Ces messieurs-là sont faits pour être trompés en tout. Quand vous viendrez oublier au coin de notre feu les tracasseries de Genève, nous parlerons à notre aise des rois et des belles.

Mille tendres respects. Ma réputation d'Hercule ne m'empêche pas de signer.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

8743. — DU CARDINAL DE BERNIS.

A Rome, le 20 janvier.

J'ai reçu, il y a trois jours, mon cher confrère, la lettre que vous aviez remise au mois de septembre à M. de Saussure. Je vous plains moins d'ha-

biter la campagne depuis que je vois que vous avez de pareilles ressources dans votre voisinage. Les gens instruits et aimables sont rares, même dans les capitales. J'ai appris de bonnes nouvelles de votre santé. La force de votre esprit soutient votre corps. Je désire bien vivement que vous deveniez un prodige de longue vie, comme vous l'êtes de talents et d'agréments.

8744. — A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 22 janvier.

Mon cher ami, mon cher successeur, votre éloge de Racine est presque aussi beau que celui de Fénelon, et vos notes sont au-dessus de l'un et de l'autre. Votre très-éloquent discours sur l'auteur du *Télémaque* vous a fait quelques ennemis. Vos notes sur Racine sont si judicieuses, si pleines de goût, de finesse, de *force*, et de *chaleur*, qu'elles pourront bien vous attirer encore des reproches ; mais vos critiques (s'il y en a qui osent paraître) seront forcés de vous estimer, et, je le dis hardiment, de vous respecter.

Je suis fâché de ne vous avoir pas instruit plus tôt de ce que j'ai entendu dire souvent, il y a plus de quarante ans, à feu M. le maréchal de Noailles, que Corneille tomberait de jour en jour, et que Racine s'élèverait. Sa prédiction a été accomplie, à mesure que le goût s'est formé : c'est que Racine est toujours dans la nature, et que Corneille n'y est presque jamais.

Quand j'entrepris le *Commentaire sur Corneille*, ce ne fut que pour augmenter la dot que je donnais à sa petite-nièce, que vous avez vue ; et en effet Mlle Corneille et les libraires partagèrent cent mille francs que cette première édition valut. Mon partage fut le redoublement de la haine et de la calomnie de ceux que mes faibles succès rendaient mes éternels ennemis. Ils dirent que l'admirateur des scènes sublimes qui sont dans *Cinna*, dans *Polyeucte*, dans le *Cid*, dans *Pompée*, dans le cinquième acte de *Rodogune*, n'avait fait ce commentaire que pour décrier ce grand homme. Ce que je faisais par respect pour sa mémoire, et beaucoup plus par amitié pour sa nièce, fut traité de basse jalousie et de vil intérêt par ceux qui ne connaissent que ce sentiment ; et le nombre n'en est pas petit.

J'envoyais presque toutes mes notes à l'Académie; elles furent discutées et approuvées. Il est vrai que j'étais effrayé de l'énorme quantité de fautes que je trouvais dans le texte ; je n'eus pas le courage d'en relever la moitié ; et M. Duclos me manda que, s'il était chargé de faire le commentaire, il en remarquerait bien

d'autres. J'ai enfin ce courage. Les cris ridicules de mes ridicules ennemis, mais plus encore la voix de la vérité, qui ordonne qu'on dise sa pensée, m'ont enhardi. On fait actuellement une très-belle édition in-4° de *Corneille* et de mon commentaire. Elle est aussi correcte que celle de mes faibles ouvrages est fautive. J'y dis la vérité aussi hardiment que vous.

Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler[1].

Savez-vous que la nièce de notre père du théâtre se fâche quand on lui dit du mal de Corneille? mais elle ne peut le lire : elle ne lit que Racine. Les sentiments de femme l'emportent chez elle sur les devoirs de nièce. Cela n'empêche pas que, nous autres hommes qui faisons des tragédies, nous ne devions le plus profond respect à notre père. Je me souviens que quand je donnai, je ne sais comment, *Œdipe*, étant fort jeune et fort étourdi, quelques femmes me disaient que ma pièce (qui ne vaut pas grand'chose) surpassait celle de Corneille (qui ne vaut rien du tout); je répondis par ces deux vers admirables de *Pompée* :

Restes d'un demi-dieu dont *jamais je ne* puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.
(Acte V, scène I.)

Admirons, aimons le beau, mon cher ami, partout où il est; détestons les vers visigoths dont on nous assomme depuis si longtemps, et moquons-nous du reste. Les petites cabales ne doivent point nous effrayer; il y en a toujours à la cour, dans les cafés, et chez les capucins. Racine mourut de chagrin parce que les jésuites avaient dit au roi qu'il était janséniste. On a pu dire au roi, sans que j'en sois mort, que j'étais athée, parce que j'ai fait dire à Henri IV :

Je ne décide point entre Genève et Rome.
(*La Henriade*, ch. II, v. 5.)

Je décide avec vous qu'il faut admirer et chérir les pièces parfaites de Jean, et les morceaux épars, inimitables de Pierre. Moi qui ne suis ni Pierre ni Jean, j'aurais voulu vous envoyer

1. Quinault, *Atys*, acte I, scène VI.

ces *Lois de Minos* qu'on représentera, ou qu'on ne représentera pas, sur votre théâtre de Paris; mais on y a voulu trouver des allusions, des allégories. J'ai été obligé de retrancher ce qu'il y avait de plus piquant, et de gâter mon ouvrage pour le faire passer. Je n'ai d'autre but, en le faisant imprimer, que celui de faire, comme vous, des notes qui ne vaudront point les vôtres, mais qui seront curieuses; vous en entendrez parler dans peu.

Adieu ; le vieux malade de Ferney vous embrasse très-serré.

8745. — A M. D'ALEMBERT.

25 janvier.

Oui, mon illustre Bertrand, j'ai lu l'annonce qui se trouve dans la *Gazette littéraire des Deux-Ponts*, par M. de Fontanelle. Jamais M. de Fontenelle n'aurait osé en dire autant. La diatribe de l'avocat Belleguier ne pourra partir, à ce qu'il m'a mandé, que mercredi prochain, 27 du mois. Ce pauvre avocat tremble; il a les meilleures intentions du monde; il n'a dit que la vérité, et c'est pour cela même qu'il tremble. Il dit qu'il vous en enverra d'abord un petit nombre d'exemplaires pour sonder le terrain.

Il avait autrefois une adresse pour M. de Condorcet, mais il ne s'en souvient pas exactement; il craint les fausses démarches, il est sur les épines; il met son sort entre vos mains.

Je suis persuadé que, s'il s'était agi d'autres prisonniers, Catau aurait fait sur-le-champ tout ce que vous auriez voulu; mais elle prétendait, et avec très-grande raison, ce me semble, qu'un homme supérieur en dignité[1], qui peut-être n'est pas philosophe, la prévînt sur cette affaire par quelque honnêteté : il ne l'a pas fait, et cela est piquant. Si vous venez à bout d'obtenir ce que cet homme supérieur n'a pas osé demander, ce sera le plus beau triomphe de votre vie. J'attends la réponse que vous fera Catau, avec la plus grande impatience.

Je ne sais pas précisément ce que c'est que la fête du *Triomphe de la foi*[2]; mais, en qualité de bon chrétien, ne pourriez-vous point nous faire savoir en quoi consiste cette fête, et quelle victime on y a immolée? Faites-moi savoir surtout comment ce pauvre avocat peut faire adresser un paquet à M. de Condorcet.

Le pauvre Raton, qui est très-malade, se recommande à votre amitié.

1. Il s'agit sans doute de Louis XV.
2. Voyez lettres 8733 et 8752.

N. B. Il n'est pas encore bien sûr que M. Belleguier puisse envoyer sa diatribe le 27, à cause des petits troubles qui règnent encore dans la ville; mais qu'elle se mette en route le 27 ou le 29, il n'importe. Le grand point est de soutenir qu'elle vient de Belleguier, et non pas de Raton.

8746. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 janvier.

Mon cher ange, les notes chatouilleuses[1] ne paraîtront qu'après la pièce, du moins si on me tient parole; et encore j'empêcherai bien que ce volume un peu hasardé n'entre à Paris; ou, s'il y entre, il ne sera qu'entre peu de mains, et alors il n'y a aucun danger, car, en fait de livres comme en fait d'amour, il n'y a de scandale que dans l'éclat.

On m'a mandé que cet *Alcydonis*[2], auquel j'ai été sacrifié, est protégé par Mme la duchesse de Villeroy, qui même y a travaillé, et qui a fait faire la musique; si la chose est ainsi, elle m'a ôté le plaisir d'être le premier à lui céder tous mes droits bien respectueusement.

Lorsque *les Lois de Minos* ou *Astérie* seront sur le point d'être représentées au jugement très-incertain, et souvent très-fautif, de la cohue du parterre, je vous informerai de la cabale, qui a pris déjà ses mesures. Elle est de la plus grande violence; mais

Je ne *veux pas* prévoir les malheurs de si loin.

(RACINE, *Andromaque*, act. I, sc. II.)

M. le marquis de Chauvelin a eu la bonté de m'écrire; mais vous sentez qu'il ne faut pas que M. le maréchal de Richelieu se presse, avant que l'affaire des *Lois de Minos* soit plaidée; je joue gros jeu dans cette partie. Il est certain qu'il eût mieux valu ne plus jouer du tout à mon âge, et se retirer paisiblement sur son gain; mais je vois que la passion du jeu ne se corrige guère. Une autre fois, je vous en dirai davantage, puisque vous avez la bonté de vous intéresser à mes passions; mais je suis un malade entouré de gens plus malades que moi. Mme de Florian est attaquée de la poitrine; je lui ai bâti une maison que probablement elle n'habitera guère. Il ne faut pas plus compter sur la vie que sur

1. Des *Lois de Minos*.
2. Voyez la note sur la lettre 8732.

le succès des pièces nouvelles. Je ne compte que sur votre amitié, qui fait ma consolation.

8747. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, le 1er février.

Sire, je vous ai remercié de votre porcelaine; le roi, mon maître, n'en a pas de plus belle : aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre[1]; jamais notre contrôleur général n'a fait de si grands retranchements. Votre Majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante-dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai soixante-dix neuf, s'il vous plaît, et bientôt quatre-vingts. Ainsi je ne verrai point la destruction, que je souhaitais si passionnément, de ces vilains Turcs qui enferment les femmes, et qui ne cultivent point les beaux-arts.

Vous ne voulez donc point remplacer M. Thieriot, votre historiographe des cafés? Il s'aquittait parfaitement de cette charge; il savait par cœur le peu de bons et le grand nombre de mauvais vers qu'on faisait dans Paris; c'était un homme bien nécessaire à l'État.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature?
Vous renoncez aux beaux esprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach et du *Mercure?*
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix?
D'où vous vient tant d'indifférence?
Vous soupçonnez que le bon temps
Est passé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tous sens
Aux guenilles de l'indigence.
Ah! jugez mieux de nos talents,
Et voyez quelle est notre aisance :
Nous sommes et riches et grands,
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'espérance

1. Du 16 janvier, n° 8736.

Que monsieur l'abbé Savatier[1],
Malgré sa flatteuse éloquence,
Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne;
On cherche des plaisirs nouveaux;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de tréteaux,
Au lieu du théâtre d'Athène.
On critique, on critiquera.
On imprime, on imprimera
De beaux écrits sur la musique,
Sur la science économique,
Sur la finance et la tactique,
Et sur les filles d'Opéra.
En province, une académie
Enseigne méthodiquement,
Et calcule très-savamment
Les moyens d'avoir du génie.
Un auteur va mettre au grand jour
L'utile et la profonde histoire
Des singes qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agréments;
Mais je connais certaines gens
Qui, vers les bords de la Vistule,
Ne passent pas si bien leur temps.

Le nouvel abbé d'Oliva[2], après avoir ri aux dépens de ces messieurs, malgré leur *liberum veto*, s'entend merveilleusement avec l'Église grecque pour mettre à fin le saint œuvre de la pacification des Sarmates. Il a couru ces jours-ci un bruit dans Paris

1. L'abbé Sabatier ou Savatier, gredin qui s'est avisé de juger les siècles avec un ci-devant soi-disant jésuite, et qui a ramassé un tas de calomnies absurdes pour vendre son livre. (*Note de Voltaire.*)

— C'est ainsi que cette note est imprimée dans l'édition de 1775 ou encadrée, tome XII, page 225. Elle présente peu de différence avec celle qu'on lisait dans le *Mercure* de 1773, avril, tome Ier, page 195, et que voici : « L'abbé S.... de C...., homme qui s'est avisé de juger les siècles avec un ci-devant soi-disant jésuite, et qui a ramassé un tas de calomnies absurdes pour vendre son livre, qu'il n'a point vendu. » (B.)

2. Frédéric lui-même; voyez lettres 8438 et 8648.

qu'il y avait une révolution en Russie; mais je me flatte que ce sont des nouvelles de café; j'aime trop ma Catherine.

J'aurai l'honneur d'envoyer incessamment à Votre Majesté *les Lois de Minos*. L'ouvrage serait meilleur si je n'avais que les soixante-dix ans que vous m'accordez.

Ce Morival, dont j'ai eu l'honneur de vous parler[1], est depuis sept ou huit ans à votre service. Je ne sais pas le nom de son régiment; mais il est à Vesel.

Voilà toute votre auguste famille mariée. On dit Mme la landgrave[2] très-belle. M. le prince de Wurtemberg est dans notre voisinage avec neuf enfants, dont quelques-uns seront un jour sous vos ordres à la tête de vos armées.

Conservez-moi, sire, vos bontés, qui font la consolation de ma vie, et avec lesquelles je descendrai au tombeau très-allégrement.

8748. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Ferney, 1er février.

A moi les philosophes! c'est-à-dire les sages et les honnêtes gens. Vous savez quelle peine j'avais prise pour ces *Lois de Minos*. J'avais vraiment employé près de huit jours pour les faire, et j'en mettais presque autant pour les corriger. Un nommé Valade, libraire de Paris, vient d'imprimer la pièce toute défigurée, toute remplie de mauvais vers que je n'ai pourtant pas faits; en un mot, toute différente de mon dernier manuscrit, qui était encore tout différent des feuilles imprimées que vous avez entre les mains. C'est quelque bel esprit de comédien[3] qui m'a joué ce tour. Je vous prie d'en parler à M. le maréchal duc de Richelieu, qui a la surintendance du *tripot*, et qui ne laissera pas un tel brigandage impuni. J'ai d'ailleurs l'honneur de lui en écrire; tout cela est un fort petit malheur, mais il faut de l'ordre en toutes choses.

Mes respects à Mme Dixneufans et à son digne mari. Je leur serai attaché jusqu'au dernier moment de ma ridicule vie.

1. Lettre 8704; voyez aussi lettre 8736.
2. Voyez la note 7, page 278.
3. C'était Marin; voyez la lettre à d'Argental, du 25 février 1774.

8749. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET [1].

1er février.

A mon secours les philosophes! Vous savez, monsieur, dans quel esprit j'avais fait *les Lois de Minos;* cela m'avait coûté des peines infinies: car j'avais mis près de huit jours à faire cette pièce, et j'en mettrais presque autant à la corriger. Voilà tout d'un coup un comédien, ou un souffleur, ou un ouvreur de loges, qui barbouille cette tragédie de vers de sa façon, qui supprime ce que j'ai fait de plus passable, qui gâte le reste, et qui vend le tout à un libraire nommé Valade, qui imprime et débite hardiment la pièce sous mon nom, sans approbation, sans privilége. Ce brigandage est digne du tripot de la Comédie et de tous les tripots qui partagent votre ville.

L'avocat Belleguier me mande de Grenoble qu'il ne sait comment vous envoyer sa diatribe; ayez la bonté de lui donner une adresse, et mettez un C. au bas de vos lettres, de peur de méprise. Allons, combattons jusqu'au dernier soupir.

8750. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 1er février.

En voici bien d'une autre, monseigneur; le *tripot* m'a joué d'un mauvais tour. Quelqu'un de ces messieurs a vendu une copie informe et détestable du *Minos*[2] que vous protégiez à un nommé Valade, fripon de libraire de la rue Saint-Jacques, qui la débite hardiment dans Paris, au mépris de toutes les lois de la Crète et de la France. Cette piraterie doit intéresser MM. d'Argental et de Thibouville, car j'ai trouvé dans la pièce beaucoup de vers de leur façon. Je les crois meilleurs que les miens; mais enfin chacun a son style, et il n'y a point de peintre qui fût content qu'un autre travaillât à son tableau.

Quoi qu'il en soit, ce Valade me paraît méprisable, et le voleur qui lui a vendu la pièce très-punissable. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de Sartines, et je n'ai nulle protection auprès de lui. Je ne sais pas pourquoi l'impression ne dépend pas de messieurs les premiers gentilshommes de la chambre, puisque la

1. *OEuvres de Condorcet*, tome Ier; Paris, 1847.
2. Des *Lois de Minos*.

représentation en dépend. Ce monde-ci est plein de contradictions et d'anicroches.

J'avais fondé sur *Minos* l'espérance de vous faire ma cour à Paris; mon espérance est détruite : c'est la fable du pot au lait[1].

Il serait curieux de savoir quel est le seigneur crétois qui a fait l'infamie de vendre la pièce à un des pirates de la rue Saint-Jacques; cela peut servir dans l'occasion; et vous sauriez à quoi vous en tenir sur l'honnêteté des gens du *tripot*.

Je comptais vous dédier cette pièce, malgré tout le ridicule des dédicaces; mais comment faire à présent? Je suis déjoué de toutes les façons. Les Frérons et toute la canaille de la littérature vont me tomber sur le corps. N'importe; je vous la dédierai encore, si vous me le permettez. Mais feriez-vous si mal d'écrire à M. de Sartines? il donnerait certainement tous ses soins à découvrir le fripon.

On m'assure que les comédiens ne laisseront pas de donner la pièce au 1er de mars. Il n'y a autre chose à faire qu'à y travailler encore, pour dérouter les polissons.

Conservez toujours vos bontés pour votre ancien courtisan sifflé ou non sifflé, mais attaché à vous avec le plus profond et le plus tendre respect.

8751. — A M. LE CHEVALIER DE CHASTELLUX.

A Ferney, 1er février.

Il y a huit villages, monsieur, appelés Fresne ; et puisque tous les curés de Fresne auprès de Paris ont été aussi sots que les nôtres, ce n'est pas à ce Fresne que je dois m'adresser[2]. Je ne puis me repentir de vous avoir importuné, puisque cela m'a valu l'assurance que j'aurais l'honneur de vous posséder, vers le mois d'auguste, dans ma chaumière. Vous allez en Italie. Vous pourrez y entendre de la musique qui ne parle jamais au cœur; vous pourrez y voir force *sonettieri*, et pas un homme de génie. Ils

1. La Fontaine, livre VII, fable x.

2. M. de Chastellux avait écrit en marge de cette lettre : « M. de Voltaire m'avait demandé des éclaircissements sur une belle action (je ne sais plus laquelle) qui devait avoir été faite par un curé de Fresne. M. d'Aguesseau, mon oncle, possède la terre de Fresne, qu'il tient du chancelier d'Aguesseau, son père. M. de Voltaire voulait savoir si c'était ce village de Fresne où était curé l'homme qu'il avait dessein de citer. » Cette note de Chastellux prouve qu'il manque une des lettres que Voltaire lui avait écrites.

Il y a une *Prière du curé Dufresne* qu'on a quelquefois attribuée à Voltaire.

ne retrouveront plus leur *cinquecento*, comme nous ne reverrons plus le siècle de Louis XIV.

Je ne crois pas qu'il y ait dans toute l'Italie un homme capable de faire le livre de la *Félicité publique*. On dit qu'il y a quelques princes qui cherchent à mettre en pratique une partie de vos leçons. Je le souhaite, et je le crois même, si l'on veut. Heureusement ils sont forcés de se tenir en paix, par le peu de moyens qu'ils ont de faire la guerre.

Ce qui m'étonne de l'Italie, c'est que depuis deux cents ans qu'il y a des assemblées, des *ridotti*, il n'y ait point de société. C'est en quoi la France l'emporte sur l'univers entier. Je sais par Mme Denis qu'il y a autant de plaisir à vous entendre qu'à vous lire. C'est une consolation à laquelle je n'aurais osé prétendre dans la décrépitude où je suis. Mais, quoique très-indigne de votre conversation, j'en sentirai tout le prix comme si j'étais dans la force de l'âge.

Comme l'espérance de vous voir, monsieur, ranime beaucoup mon misérable amour-propre, je ne veux pas que vous me méprisiez à un certain point, et que vous pensiez qu'une édition des *Lois de Minos*, faite par un libraire de Paris nommé Valade, soit de moi. Ma pièce est bien mauvaise; mais celle de ce Valade est encore pire. Je suis un peu le bouc émissaire qu'on charge de tous les péchés du peuple. Que cela ne vous empêche pas de venir, en passant par Genève ou par la Suisse, voir un solitaire rempli pour vous de la plus haute estime et du plus tendre respect.

8752. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1er février.

J'attends, mon cher maître, avec impatience, la diatribe de Raton-Belleguier[1], et je vous assure que Bertrand sent déjà de loin l'odeur des marrons, et qu'il a bien envie, non-seulement de les croquer, mais de les faire croquer à tous les Bertrands et Ratons ses confrères.

Bertrand-Condorcet demeure rue de Louis-le-Grand, vis-à-vis la rue d'Antin. Vous pouvez compter sur son zèle. Vous recevrez dans le courant du mois un ouvrage de sa façon, qui, je crois, ne vous déplaira pas. Ce sont les éloges des académiciens des sciences morts avant le commencement du siècle[2], et que Fontenelle avait laissés à faire. Vous y trouverez, si je ne

1. *Discours de M. Belleguier*, tome XXIX, page 7.

2. L'ouvrage est intitulé *Éloges de quelques académiciens de l'Académie royale des sciences, morts depuis* 1666 *jusqu'à* 1699, Paris, 1773, in-12. Ces éloges sont réimprimés dans les cinq volumes in-12, publiés en 1799.

me trompe, beaucoup de savoir, de philosophie, et de goût. J'espère que, si notre Académie des sciences a le sens commun, elle le prendra pour secrétaire[1] : car il nous en faudra bientôt un autre.

Bertrand attend, avec impatience, la réponse de Catau[2] ; mais il craint bien qu'elle ne soit plus polie que favorable. Il a peur que la philosophie ne soit dans le cas de dire des rois ce que le pêcheur de Zadig dit des poissons[3] : « Ils se moquent de moi comme les hommes, je ne prends rien. » A tout événement, il vous informera sur-le-champ de ce qu'il aura pris ou manqué. Oh! si Raton voulait encore ici donner un coup de patte pour tirer du feu ces marrons russes, Bertrand ne douterait pas du succès; mais si Raton ne fait pas encore ce plaisir à Bertrand, j'ai bien peur que Catau ne permette pas à Bertrand de tirer les marrons tout seul.

Tout ce que je puis vous dire sur cette belle fête du *Triomphe de la foi*, c'est qu'elle doit être célébrée tous les ans, à Saint-Roch, le dimanche dans l'octave des Rois; que l'office en est imprimé; qu'il est plein, comme vous le croyez bien, d'imprécations contre les philosophes, à six sous la pièce; que les hymnes, prose, et autres rapsodies, sont d'un petit cuistre ignoré du collége Mazarin, nommé Charbonnet; qu'il y a pourtant une de ces hymnes dont l'auteur est un abbé Pavé, oncle de Mme de Rochefort, et que je croyais, sur ce qu'elle m'en a dit, à cent lieues du fanatisme. Comme elle est à Versailles avec son mari, je ne puis savoir si elle est au fait : car j'ai peine à croire qu'elle eût souffert cette sottise si elle en eût été confidente. Au reste, il est certain que l'archevêque, bien conseillé, a refusé d'officier à cette belle fête, qui a été, par ce moyen, très-peu brillante et nombreuse. Comme on comptait sur lui pour la messe, et que tous les prêtres du quartier avaient mangé leur dieu de bonne heure, on a été obligé de prendre un curé de village qui passait dans la rue, et qui heureusement s'est trouvé à jeun. Le prédicateur, qui est un carme nommé le P. Villars, a clabaudé beaucoup l'après-midi contre les philosophes; mais ses clabauderies ont été *vox clamantis in deserto*[4].

Toutes réflexions faites, je trouve que Raton fait fort bien de garder l'argent que Bertrand lui proposait de donner[5] ; c'est bien assez de tirer les marrons, sans les payer encore. Il en coûte à Bertrand vingt écus pour l'honneur qu'il a d'être de deux Académies; et il trouve que c'est payer des marrons d'Inde tout ce qu'ils valent. Il ne lui reste plus qu'à embrasser bien tendrement Raton, en l'exhortant beaucoup à ne faire patte de velours que pour les Bertrands, et à montrer la griffe et les dents aux chiens galeux, et même aux chiens du grand collier.

On vient d'imprimer ici *les Lois de Minos*, châtrées comme elles l'étaient

1. Condorcet eut en effet cette place en mars 1773, sur la démission de Grandjean de Fouchy, à qui il était adjoint depuis 1769.

2. D'Alembert lui demandait la liberté des Français faits prisonniers en Pologne; voyez lettre 8745.

3. Chapitre XVII; voyez tome XXI, page 76.

4. Isaïe, XL, 3.

5. Voyez pages 275 et 281.

par les chaudronniers de la littérature. Pourquoi l'auteur ne les redonnerait-il pas avec toutes leurs parties nobles, et les notes qui doivent en faire la sauce ?

On dit que vous réimprimez le *Commentaire de Corneille* fort augmenté[1]. Vous ferez bien. Je ne trouve de tort que de n'en avoir pas assez dit. Les pièces de Corneille me paraissent de belles églises gothiques. *Vale, et ama tuum* Bertrand.

8753. — A M. D'ALEMBERT.

1er février.

Vous savez, mon cher Bertrand, la déconvenue arrivée à Raton. Un fripon du tripot de la Comédie française[2] a vendu à un fripon de la librairie, nommé Valade, une partie des *Lois* et constitutions de *Minos*, et y a joint une autre partie de la façon de quelque bonne âme sa complice. On débite cette rapsodie hardiment sous mon nom : ainsi on vole les comédiens, et on me rend ridicule. C'est assurément le plus petit malheur qui puisse arriver ; cependant je vous prie de dire à vos amis que je ne suis pas tout à fait aussi impertinent que Valade le prétend. Il n'y aura que Fréron qui gagnera à tout cela : il vendra cinq ou six cents de ses feuilles de plus. J'ai demandé justice à M. de Sartines[3] contre ce brigandage ; mais je n'ai pas l'honneur de le connaître, et l'on fait toujours mal ses affaires de cent trente lieues loin ; mais je compte sur la justice que vous et vos amis me rendront.

La littérature est devenue un bois de voleurs ; cela est digne du siècle. Soutenez ce malheureux siècle tant que vous pourrez, et aimez-moi.

RATON.

8754. — A M. DE CHABANON[4].

1er février.

I nunc, et versus tecum meditare canoros.

Mon cher ami, il m'arrive une aventure digne de ce siècle, la lie des siècles. Je ne sais quel est le comédien, ou le souffleur, ou l'ouvreur de loges, qui s'est avisé de travestir ma tragédie

1. Voyez lettre 8714.
2. Ce n'était pas quelqu'un du tripot de la Comédie française : c'était Marin.
3. La lettre à M. de Sartines, lieutenant général de police, manque.
4. Éditeurs, de Cayrol et François.

des *Lois de Minos*, de supprimer ce que j'ai fait de plus passable, et de défigurer le reste par des vers à la Crébillon. Ce polisson a vendu secrètement la pièce à un libraire affamé, nommé Valade, qui la vend hardiment sous mon nom, sans approbation, sans privilége, et peut-être avec une espèce de permission tacite donnée, pour de l'argent, par un censeur de livres. Si cet infâme brigandage est autorisé dans Paris, il faut s'enfuir en Amérique. Tout ce qui se passe dans vos différents tripots est à peu près de même parure ; mais je ne m'intéresse qu'à ce qui s'appelle *humaniores litteræ*, qui sont devenues *inhumanæ litteræ*. Dieu vous préserve, monsieur votre frère et vous, des brigands qui infestent les cafés, le parterre, le Parnasse, et les b...... de toute espèce !

Adieu ; quoi qu'on en dise, Lulli sera toujours pour moi le dieu et le seul dieu de la déclamation. Je vous embrasse tendrement ; Mme Denis vous fait mille compliments.

8755. — A M. MARMONTEL [1].

1er février.

Mon cher ami, il me semble que vos bontés pour moi et celles de vos amis aient aigri encore la canaille de la littérature. Je ne sais quel fripon faisant des vers a pu attraper une copie très-informe des *Lois de Minos*, et, y ayant ajouté beaucoup de traits de sa façon, a vendu le tout à un autre fripon de libraire nommé Valade, qui débite impudemment cette édition sans approbation ni privilége, malgré toutes les lois de la Crète et de Paris. On me regarde comme un homme mort, dont on vend les habits à la friperie, après les avoir gâtés.

J'ignore si M. de Sartines souffrira ce brigandage. Fréron va bien triompher, et la racaille va bien se déchaîner. Les honnêtes gens ne sauront rien de la vérité ; votre vieil ami sera conspué : il ne s'en soucie que très-médiocrement ; mais c'est de votre amitié et de votre estime qu'il se soucie beaucoup.

Je présente mes hommages à l'héroïne de la tragédie [2] avec qui vous avez le bonheur de demeurer.

Je vous embrasse tous deux à la fois de tout mon cœur.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Mlle Clairon.

8756. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE[1].

J'avais déjà écrit à l'autre ange sur la rapine du corsaire Valade, et je m'étais plaint assez vivement à M. de Sartines. S'il y a quelque justice dans ce monde (ce dont j'ai toujours fort douté), il est certain qu'on doit réprimer ce Valade, qui s'empare du bien d'autrui, et saisir ses marchandises de contrebande. C'est à quoi pourraient aisément parvenir mes deux protecteurs des *Lois de Minos*.

Au reste il faut laisser passer cet orage; il faut laisser pleuvoir les *Fréronades*, et *les Clémentines*, et les *Sabatières*. Autant vaudra la pièce après Pâques que pendant le carême. J'aurai le temps de limer un peu cet ouvrage, et plus il sera différent de l'imprimé, moins il sera sifflable; mais il me paraît très-important pour le bien public que ce M. Valade soit relancé par la police.

8757. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Ferney, 3 février.

Non vraiment, monsieur, je n'ai point reçu les deux lettres dont vous me parlez, qui étaient contre-signées; il arrive fort souvent que les commis ne veulent point se charger de ces contre-seings. Écrivez-moi tout uniment à mon adresse, et vous pouvez compter que la lettre me parviendra; mettez seulement un R au bas, car très-souvent je prends votre écriture pour celle d'un autre.

Si vous voyez monsieur le chancelier et M. le maréchal de Richelieu, je vous recommande ces pauvres *Lois de Minos*; je les avais beaucoup retravaillées depuis votre départ de Ferney. Un fripon[2] m'ôte tout le fruit de mon travail. Je ne me plains pas des libelles que le libraire Valade débite tous les huit jours contre moi et mes amis; j'aurais mauvaise grâce de ne vouloir pas qu'on me calomnie, quand on a l'insolence de faire tant de mauvais libelles contre monsieur le chancelier lui-même; mais je ne trouve point du tout bon qu'on me vole, et que la police souffre ce vol public. Je présente sur cette affaire une

1. Éditeurs, de Cayrol et François. — Ces deux alinéas se trouvaient jusqu'ici en tête de la lettre à Thibouville du 1er janvier. Ils doivent appartenir à une lettre du mois de février. (G. A.)

2. Marin; voyez la note 3 de la page 290.

petite requête à monsieur le grand référendaire. Mettez bien le cœur au ventre à M. de Richelieu, il doit être fort mécontent des tours qu'on lui joue dans son *tripot*.

J'ai eu bien raison d'écrire contre les cabales : tout est cabale, de la Foire jusqu'à Versailles, et des curés de villages jusqu'au pape. Les bruits les plus ridicules courent l'Europe ; mais tout tombe au bout de huit jours dans un éternel oubli.

Je vous supplie, vous et Mme Dixneufans, de ne me point oublier. Je suis actuellement cent pieds sous les neiges ; c'est un fléau plus terrible que les Clément et les Sabatier. Conservez vos bontés au vieux malade de Ferney.

8758. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

3 février.

Mon très-cher confrère, je vous prie de ne pas manquer d'excommunier, d'une excommunication majeure, le libraire Valade, grand imprimeur de libelles, qui, malgré toutes les lois de la police, a défiguré *les Lois de Minos* d'une manière à déchirer les entrailles paternelles d'un vieux radoteur qui ne reconnaît plus son ouvrage. Le scélérat a sans doute acheté une détestable copie de quelque bel esprit ouvreur de loges, qui n'a pas manqué d'y mettre beaucoup de vers de sa façon. Voilà certainement le plus horrible abus qui soit en France, et peut-être le seul : car tout le reste assurément va à merveille. Mais j'ai mes *Lois de Minos* sur le cœur, et j'ambitionne trop votre suffrage pour vous laisser croire un moment que la pièce soit entièrement de moi.

Vous me direz qu'il est très-ridicule, à mon âge, de faire des pièces de théâtre : je le sais bien ; mais il ne faut pas reprocher à un homme d'avoir la fièvre. Que voulez-vous qu'on fasse au milieu des neiges, si ce n'est des tragédies ? Si j'étais avec vous, je passerais mon temps à vous écouter et à me réjouir, et nous serions tous deux Jean qui rit. Cependant M. Valade ne fera pas de moi Jean qui pleure.

Je vous embrasse, je vous regrette, et je vous aime de tout mon cœur.

8759. — DE M. D'ALEMBERT.

4 février.

Raton-Belleguier est un saint homme de chat, et le premier chat du monde pour tirer les marrons du feu sans se brûler trop les pattes. Ces

marrons[1] ont été reçus, et Bertrand les a distribués à tous les Bertrands ses confrères dignes de les manger. Tous pensent unanimement que Raton a rendu un précieux service à la cause commune des Bertrands et des Ratons; mais que Raton n'a rien à craindre pour ses pattes, et qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat dans la petite espièglerie qu'il vient de faire. Les pauvres rats d'église pourront être un peu mécontents, mais cette fois-ci ils n'oseront pas trop sortir de leurs trous; il n'y aurait que des coups à gagner pour eux.

Pour remercier Raton de ses bons marrons, Bertrand ne lui renvoie que des marrons d'Inde. Il est impatient de savoir comment Catau aura trouvé le dernier marron[2] du 31 décembre. Raton devrait bien écrire à Catau que ce marron est meilleur à manger qu'elle ne croit, et que, si elle y faisait honneur, tous les Ratons et les Bertrands feraient pour elle des tours et des gambades. Bertrand et ses confrères embrassent et remercient Raton-Belleguier de tout leur cœur.

N. B. Bertrand répète à Raton que le secret sur les marrons d'Inde est nécessaire jusqu'à ce que l'on sache comment les marrons d'Inde du 31 décembre auront été accueillis par Catau. Il le prévient aussi que personne, excepté Raton-Belleguier, n'a de copie de ce qu'il lui envoie, et il prie Raton de la garder pour lui seul, mais tout seul.

8760. — A M. IMBERT[3].

A Ferney, 5 février.

Vous avez bien voulu, monsieur, m'écrire quelquefois; je m'adresse à vous dans une occasion où je crains de fatiguer monsieur le chancelier et M. de Sartines, occupés tous deux de plus grandes affaires que de celles d'un libraire. J'ai déjà porté mes justes plaintes à M. de Sartines de la contravention d'un nommé Valade, libraire de la rue Saint-Jacques, qui, sans approbation ni privilége, a imprimé et publié, sous le titre de Genève, *les Lois de Minos* entièrement défigurées. Il faut que quelque gagiste de la Comédie lui ait vendu clandestinement un mauvais manuscrit, auquel on aura cousu quelques vers pour grossir l'ouvrage. Le libraire Valade aura trompé le censeur royal et lui aura fait accroire que le manuscrit venait de moi.

Comme je n'ai presque aucun commerce avec Paris, je ne connais aucun censeur des livres. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien m'indiquer celui à qui Valade a pu s'adresser, afin

1. Le *Discours de Me Belleguier*, tome XXIX, page 7.
2. La lettre dont il parle dans le n° 8752.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

que je le supplie de vouloir bien prendre les mesures nécessaires pour arrêter le débit de cette édition furtive.

Je viens d'apprendre que ce même Valade a été l'imprimeur des *Trois Siècles* et d'une lettre à moi adressée, qui sont, dit-on, des libelles diffamatoires composés par un nommé Sabatier et par un nommé Clément, remplis des plus horribles calomnies.

J'ignore quel est le secrétaire de la librairie qui a succédé à M. Marin. Mon âge et mes maladies m'ont privé de toute correspondance avec les gens de lettres. Souffrez que je vous rappelle ici les sentiments avec lesquels vous m'avez prévenu. Je vous supplie de me les continuer et de vouloir bien montrer ma lettre à M. de Sartines.

J'ai l'honneur, etc.

8761. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE[1].

Il est clair que la pièce imprimée par Valade l'a été sur le manuscrit de M. d'Argental, car on y trouve ce vers :

> Tout pouvoir a son *terme*, et cède au préjugé.

Il y a dans mon manuscrit, et dans l'édition de Cramer, *tout pouvoir a sa borne*; M. d'Argental a voulu absolument *son terme*. Il n'a pas songé qu'avoir son terme signifie *finir; tout pouvoir finit, et cède au préjugé*, n'a pas de sens ; et s'il en forme un, c'est celui-ci : *tout roi est détrôné par le préjugé*, ce qui est absurde. Il ne faut que trois ou quatre contre-sens pareils pour gâter entièrement une scène passable. Si c'est vous qui avez fait cette correction, vous avez été dans une grande erreur. Il est plus difficile d'écrire correctement qu'on ne pense ; mais aussi rien ne m'est plus aisé que de vous dire combien mon cœur est plein de reconnaissance et d'attachement pour vous, et qu'il ne cessera de vous aimer que quand il cessera de battre.

8762. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney, 8 février.

Je vous ai un peu grondé, mais je ne vous en aime pas moins. Il est vrai que si on avait été tout d'un coup à monsieur

1. Ce billet ou fragment de lettre avait été jusqu'alors cousu comme *post-scriptum* à la lettre à Thibouville du 28 décembre 1772. Il ne peut être que de février 1773.

le lieutenant de police, le vol aurait été découvert et puni[1]. D'ailleurs je pense encore qu'il vous est fort aisé de savoir à qui vous avez donné la pièce telle qu'elle est imprimée, et en quelles mains elle est restée. C'est un bonheur, après tout, qu'on m'ait mis à portée de désavouer cet ouvrage, et de crier à la falsification. Vous me faisiez beaucoup d'honneur de joindre vos vers aux miens; mais, en vérité, vous deviez m'en avertir. L'art des vers est plus difficile qu'on ne pense. Je sais bien que le cinquième acte est le plus faible, et, après le quatrième, je ne pouvais pas aller plus loin; mais du moins il ne faut pas finir, comme je vous l'ai dit, par des compliments qui ne signifient rien.

Après avoir détruit tes funestes erreurs[2].

Vous sentez combien le mot d'erreurs est faible et mal placé quand il s'agit de sacrifices de sang humain, d'une faction barbare, et d'une bataille meurtrière. Ajoutez que l'épithète *funeste* n'est qu'une épithète, et par conséquent qu'une cheville.

Ta clémence, grand prince, a subjugué nos cœurs.

Ce n'est sûrement pas la clémence qui a gagné Datame. Le roi est venu lui-même le tirer de prison, lui donner des armes, le faire combattre avec lui : ce n'est pas là de la clémence ; c'est tout ce que pourrait dire un courtisan rebelle à qui on aurait pardonné, et le mot de *grand prince*, suivi de *grand homme* et de *grand roi*, est, comme vous le voyez, bien insupportable.

Je ne méritais pas le trône où tu m'appelle.

Il faut une *s* à *appelle*, grâce aux lois sévères de notre poésie, qui ne permet plus la plus légère licence en fait de langue. On retranchait quelquefois cette *s* du temps de Voiture; mais aujourd'hui c'est un solécisme.

Mais j'adore Astérie, il me rend digne d'elle.

C'est ce qu'on pourrait dire dans des lettres patentes du roi ; mais vous voyez combien il est au-dessous du caractère de Da-

1. Voyez la lettre à d'Argental du 25 février 1774.
2. Voyez tome VII, page 236.

tame de ne se croire digne d'épouser Astérie que parce qu'il obtient une dignité dont il ne faisait nul cas. Ce compliment dément son caractère. Certainement il était bien plus convenable à ce fier sauvage, qui se croit égal aux rois, de dire qu'il pense être digne d'Astérie, parce qu'il l'a toujours aimée; c'est le sentiment d'une âme hardie et fière; le contraire est un compliment très-ordinaire, et par conséquent d'une extrême froideur.

Les quatre derniers vers de Datame sont de la même faiblesse. Il dit, et il retourne en quatre vers sans force, qu'il sera un sujet fidèle.

J'ai vu plusieurs endroits dans la pièce sur lesquels je vous ferais de pareilles remarques. On souffre des vers de liaison dans une tragédie; mais les gens de goût ne peuvent souffrir des vers lâches, des hémistiches rebattus, des épithètes oiseuses, des lieux communs qui traînent les rues. Vous devez concevoir à quel point je dois être affligé qu'on ait ainsi gâté mon ouvrage, sans daigner m'en dire un mot. Mes plus cruels ennemis ne m'auraient pas rendu un si mauvais service.

Cependant, encore une fois, je vous pardonne, en me flattant que vous réparerez cet affront, qui est très-aisé à pardonner et à réparer.

Une vingtaine de vers ne me feront jamais oublier l'amitié que vous m'avez témoignée; j'oublie même le peu de confiance que vous avez eu en moi dans ce qui m'intéressait personnellement.

Vous m'avez fait accroire que vous vous serviez d'un jeune homme pour faire passer cette pièce sous son nom, et il s'est trouvé que ce jeune homme est un mauvais comédien de la troupe de Paris. Mais, encore une fois, j'oublie tout, parce que je vous aime. Je vous demande seulement en grâce de ne pas permettre qu'on joue cette pièce dans l'état malheureux où elle est.

J'y retravaillais dans le temps où la friponnerie du libraire Valade m'a joué un fort mauvais tour. Réparons tout cela, vous dis-je; ne traitez plus un vieillard en enfant, et un homme qui a quelque connaissance de son art en imbécile. Au reste, il ne tiendrait qu'à vous et à M. d'Argental de savoir tout le détail de la scélératesse que j'éprouve.

Je suis persuadé que si vous aimez le théâtre, vous m'aimez tous deux aussi, et que vous me conserverez des bontés qui m'ont toujours été chères. V.

8763. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

8 février.

J'envoie à mes anges la lettre que je suis forcé d'écrire à M. de Thibouville. Mes anges ont trop de goût pour ne pas convenir que j'ai raison. Ils connaisssent trop bien le cœur humain pour ne pas sentir combien je dois être affligé de l'affront qu'on me fait et du ridicule qu'on me donne. Mme Denis pense comme moi ; et certainement quiconque sera instruit pensera de même. J'avais bien assez de mes fautes, sans qu'on m'en imputât de pareilles. D'ailleurs, tandis que ce malheureux Valade falsifiait ainsi mon ouvrage, je m'occupais à y mettre la dernière main. Tous mes travaux deviennent inutiles. Je suis en proie à mes ennemis, auxquels on me livre pieds et poings liés. Mais ma santé est si déplorable que je ne puis donner toute mon attention aux persécutions que j'essuie. Ma seule consolation est de ne m'occuper que de mes maux, et d'oublier les chagrins qu'on m'a fait essuyer. Mon espérance, s'il m'en reste, est dans l'amitié de mes anges, qui ne voudront pas oublier tout à fait un homme qui leur est tendrement attaché depuis si longtemps, et qui le sera jusqu'au dernier moment de sa vie.

8764. — A M. GUILLAUMOT[2].

8 février 1773, à Ferney.

Les maladies qui m'accablent, monsieur, ne m'ont pas permis de vous remercier plus tôt. Votre ouvrage m'a paru très-judicieux[3]. Il est bien plus aisé de se plaindre des corvées que de construire des chemins nécessaires. Vous rendez service à l'État par vos travaux, et vous éclairez les citoyens par vos réflexions.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que vous méritez, monsieur, etc.

8765. — DE M. D'ALEMBERT.

9 février.

Bertrand a reçu successivement, et avec une exactitude édifiante, tous les marrons que Raton a si délicatement tirés. Tous les Bertrands les cro-

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. *Lettre sur l'administration des corvées.*

quent avec délices, et répètent en les croquant : Dieu bénisse Raton et ses pattes! Les marmitons qui avaient enterré les marrons afin de les garder pour eux voudraient bien étrangler Raton ; mais Raton a tiré les marrons si proprement que les maîtres de la maison disent que Raton a bien fait, et se moquent des marmitons, qui en seront pour leurs marrons et leurs jurements.

Il est venu à Bertrand une idée qu'il croit excellente, et qu'il soumet aux pattes de Raton. Bertrand a rêvé que je ne sais quelle académie ou université huguenote du Nord a proposé pour sujet d'un prix de philosophie : *Non minus Deo quam regibus infensa est ista quæ vocatur hodie theologia.* D'après ce programme, voici le nouveau thème que Raton pourrait essayer, et que Bertrand lui propose en toute humilité.

Première partie du thème. Cette, qu'on nomme aujourd'hui *théologie,* est ennemie des rois. Raton le prouvera, *sans se répéter,* en rappelant les histoires de Grégoire VII, d'Alexandre III, d'Innocent IV, de Jean XXII, et compagnie. Cet article sera un excellent supplément au premier thème de Raton, qui n'a parlé des théologiens dans sa diatribe que comme assassins des rois, et qui les présenterait à présent comme voulant les priver de leurs couronnes.

Seconde partie du thème. Cette, qu'on nomme aujourd'hui *théologie,* est ennemie de Dieu, parce qu'elle en fait un être absurde, atroce, ridicule, et odieux. O le beau champ pour Raton que cette seconde partie, et les bons marrons à tirer et à croquer!

Il ne faudrait pas oublier, si cela se pouvait faire délicatement, de joindre à la première partie un petit appendice ou postscript intéressant, sur le danger qu'il y a pour les États et les rois de souffrir que les prêtres fassent dans la nation un corps distingué, et qu'il ait le privilége de *s'assembler* régulièrement. Il faudrait faire sentir que la nation française est la seule qui ait permis cet abus; qu'en Espagne, où les évêques sont plus riches qu'en France, ils n'en sont pas moins les derniers polissons du royaume, parce qu'ils ne font point corps et n'ont point d'assemblées; et qu'il en est de même dans les autres États de l'Europe, excepté chez les Welches.

Allons, courage, mon cher Raton; je ne sais si le cœur vous en dit comme à Bertrand; mais ce gourmand de Bertrand sent déjà de loin l'odeur des marrons qui cuisent, comme M. Guillaume *sent qu'on apprête l'oie*[1] que Patelin lui a promise.

Cependant tout en croquant les marrons déjà tirés, et tout en encourageant Raton à en tirer d'autres, Bertrand serait presque tenté de le gronder de ce qu'il fait patte de velours au détestable marmiton Alcibiade[2], le vil et l'implacable ennemi des marrons, des Bertrands, des Ratons, et du Raton même, qui ne devrait lui présenter la patte que pour l'égratigner. Il est vrai que le marmiton Alcibiade a plus la rage que le pouvoir de nuire, grâce au profond mépris dont il est couvert parmi les marmitons mêmes; mais c'est

1. *Avocat Patelin,* acte II, scène I,
2. Le maréchal de Richelieu.

une raison de plus pour que Raton ne lui laisse pas croire qu'on le craint, et encore moins pour qu'il le flatte. Après tout, Raton sert si bien les Bertrands qu'il faut bien lui pardonner quelques complaisances pour les marmitons; mais les Bertrands se croient obligés d'avertir Raton que ces complaisances sont en pure perte pour lui et pour la cause commune.

Sur ce, Bertrand embrasse et remercie Raton de tout son cœur.

8766. — A M. D'ALEMBERT.

12 février.

M. Bertrand, dans un très-éloquent discours, parle de sa tombe ; c'est de très-bonne heure, il m'a volé mon sujet, car je suis attaqué actuellement d'une strangurie violente qui pourrait bien mettre fin à tous mes tours de chat, tandis que vous ferez encore longtemps vos très-beaux tours de singe.

On nous annonce que Fréron vient de mourir. C'est une terrible perte pour les belles-lettres et pour la probité. On dit que tous les écrivains des Charniers, et Clément à la tête, se disputent cette belle place. Elle n'en était point une, elle l'est devenue. La méchanceté l'a rendue très-lucrative. J'imagine qu'il ne serait pas mal qu'on prévînt monsieur le chancelier : il ne voudra pas déshonorer à ce point la littérature. Je n'ose lui en écrire, parce que je l'ai déjà importuné au sujet de cette infâme édition du libraire Valade. Les gens en place n'aiment pas qu'on les fatigue. L'étoile du Nord n'est pas de ce caractère; vous demandez si bien et si noblement[1], que probablement vous ne serez pas refusé deux fois.

Vous croyez bien que j'ai vanté à cette étoile la noblesse de votre âme et de votre procédé; j'avais bien beau jeu, et vous savez bien encore qu'elle n'a pas besoin qu'on lui fasse sentir tout ce qu'il y a de grand dans une telle démarche.

Raton a un extrême besoin de savoir si Bertrand a reçu trois petits sacs de marrons, l'un venant de la cuisine de Marin, l'autre, des offices de M. d'Ogny ; et le troisième, de la buvette de monsieur le procureur général. On en fait cuire de nouveaux sous la braise.

Je vous avais demandé[2] si on pourrait avoir une adresse sûre pour M. de Condorcet, cela était nécessaire; mais ce qui est beaucoup plus nécessaire encore, c'est que ce pauvre Raton ne

1. La liberté des Français faits prisonniers en Pologne.
2. Lettre 8745.

soit pas nommé. Vous ne sauriez croire à quel point ses pattes sentent le brûlé. Il est bien triste que ces deux bonnes gens ne puissent se trouver ensemble, et rire à leur aise du genre humain.

RATON.

8767. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février.

Il n'est pas douteux, mon cher ange, qu'il ne faille absolument retirer la pièce [1], pour attendre une saison plus favorable. Il est bien cruel que ce Valade ait choisi tout juste le temps où je travaillais à cet ouvrage pour le défigurer si indignement. Mais il est bien étrange que M. de Sartines n'ait pas fait saisir tous les exemplaires. Les méchants, qui sont toujours en grand nombre, ne manquent pas de faire accroire que c'est moi qui ai fait imprimer la pièce telle qu'elle est, et qui crie contre ma propre sottise.

Vous avez dû voir, dès le premier moment, quel est celui dont l'avidité insatiable [2] a vendu ce misérable manuscrit au libraire Valade. Il m'a fait beaucoup plus de tort qu'il ne pensait, et il doit se repentir de la lâcheté de son action.

J'envoie à M. de Thibouville un billet [3] signé de moi pour retirer la pièce. J'écris à M. le maréchal de Richelieu [4] pour le supplier d'empêcher qu'on ne la représente ; voilà tout ce que peut faire un pauvre vieillard attaqué d'une strangurie cruelle : c'est un mal pire que tous les comédiens et tous les Valade du monde. Je pourrais bien mourir ; en ce cas, je ne ferai plus de mauvais vers, et on ne m'en attribuera plus; mais je mourrai en aimant mes anges.

8768. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney, 12 février.

Je vous envoie, mon cher Baron, le billet que vous me demandez.

1. *Les Lois de Minos.*

2. On voit, par les lettres 8769 et 8797, que les soupçons de Voltaire tombaient sur le comédien dont il parle dans la lettre 8753 : il sut plus tard que c'était Marin; voyez la lettre à d'Argental du 25 février 1774.

3. N° 8768.

4. N° 8769.

Vous devez actuellement, vous et M. d'Argental, connaître celui qui m'a joué ce tour cruel, et que j'ai deviné dès le premier moment[1]; cela doit vous dégoûter de messieurs de la Comédie.

Le comédien qui se plaint de Valade se plaint sans doute de ce que ce libraire a mis trop tôt en vente l'indigne ouvrage qu'il lui avait vendu; en un mot, cette infamie est démontrée.

J'écris à M. le maréchal de Richelieu, et je le supplie d'empêcher les comédiens de jouer une pièce si horriblement défigurée. Valade a menti impudemment à M. de Sartines. Il n'y a dans tout le pays, autour de Genève, d'autre exemplaire des *Lois de Minos*, actuellement, que celui que Grasset, libraire, habitué à Lausanne, a fait venir de Paris, et que Grasset lui-même m'a envoyé. J'ai cette infâme édition entre les mains. Grasset même, voulant l'imprimer, y a mis des pages blanches pour y faire les corrections nécessaires. Il est bien étrange qu'on n'ait pas fait saisir à Paris l'édition de Valade, sur laquelle il n'a nul droit.

L'état où je suis ne me permet pas d'en dire davantage sur cette malheureuse affaire; je ne veux pas croire qu'elle ait contribué à augmenter mon mal.

Je suis très-fâché de toutes les peines que cette perfidie vous a causées, et j'oublie mon chagrin pour ne m'occuper que du vôtre.

8769. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 12 février.

Je me meurs pour le présent, mon héros; vous me direz que, quand je serai mort, il n'importe guère que Mlle Raucourt soit fâchée ou non contre moi : je vous répondrai qu'il importe beaucoup à ma mémoire que je ne meure pas souillé de cet opprobre. De méchantes langues ont fait courir cette histoire scandaleuse dans Paris, et ont prétendu que c'était un tour cruel que vous aviez voulu faire à cette pauvre fille, dont tout le monde est idolâtre. Je crois que, dans l'ordre des petites choses, rien n'est plus essentiel que de faire parvenir à Mlle Raucourt la petite lettre[2] que je vous ai écrite sur son compte.

Vous aurez bientôt Patrat[3], dont je crois qu'il est très-aisé de

1. Il se trompait; voyez la note 2 de la page précédente.
2. Cette lettre manque.
3. Voyez lettres 8719. 8774 et 8835.

faire un acteur excellent, et de le rendre utile dans tous les genres.

Il m'est arrivé un petit accident, c'est que je me meurs, au pied de la lettre. On m'a fait baigner au milieu de l'hiver pour ma strangurie. Votre exemple m'encourageait; mais il n'appartient pas à tout le monde d'oser vous imiter : mes deux fuseaux de jambes sont devenus gros comme des tonneaux. J'ajouterais au bel état où je suis la sottise de mourir de douleur, si on jouait *les Lois de Minos* telles que des gens de beaucoup d'esprit et de mérite les ont faites. Je ne veux point me parer des plumes du paon; je suis un pauvre geai qui s'est toujours contenté de son plumage. Les vers de ces messieurs peuvent être fort beaux, mais ils ne sont pas de moi, je n'en veux point. Leurs beautés entièrement déplacées dépareraient trop l'ouvrage.

En un mot, je vous demande en grâce qu'on ne joue pas cette indigne rapsodie, vendue par un comédien au libraire Valade. Ce libraire a la bêtise de dire qu'il ne l'a imprimée que sur la copie de Genève et de Lausanne, et vous remarquerez qu'elle n'a paru encore ni à Lausanne ni à Genève ; mais ce brigandage est comme tout le reste. Dieu ait pitié de ma chère patrie, qui avait autrefois une si belle réputation dans l'Europe! Tout est bien changé, et vous ne faites que rire de cette décadence. Riez de la mienne, mais pleurez de celle de votre patrie. Votre vieux courtisan se recommande très-tristement à vos bontés.

8770. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 13 février.

Madame, ce qui m'a principalement étonné de vos deux comédies russes, c'est que le dialogue est toujours vrai et toujours naturel, ce qui est, à mon avis, un des premiers mérites dans l'art de la comédie; mais un mérite bien rare, c'est de cultiver ainsi tous les arts, lorsque celui de la guerre occupait toute la nation. Je vois que les Russes ont bien de l'esprit, et du bon esprit; Votre Majesté impériale n'était pas faite pour gouverner des sots: c'est ce qui m'a toujours fait penser que la nature l'avait destinée à régner sur la Grèce. J'en reviens toujours à mon premier roman ; vous finirez par là. Il arrivera que dans dix ans Moustapha se brouillera avec vous, il vous chicanera sur la Crimée, et vous lui prendrez Byzance. Vous voilà tout accoutumée

à des partages; l'empire turc sera partagé, et vous ferez jouer l'*Œdipe* de Sophocle dans Athènes.

Je me borne à me réjouir de voir que les dissidents, pour lesquels je m'étais tant intéressé, aient enfin gagné leur procès. J'espère même que les sociniens auront bientôt en Lithuanie quelque conventicule public, où Dieu le père ne partagera plus avec personne le trône qu'il occupa tout seul jusqu'au concile de Nicée. Il est bien plaisant que les Juifs, qui ont crucifié le *logos*, aient tant de synagogues chez les Polonais, et que ceux qui diffèrent d'opinions avec la cour romaine sur le *logos* ne puissent avoir un trou pour fourrer leurs têtes.

J'aurai bientôt quelque chose à mettre aux pieds de Votre Majesté impériale sur les horreurs de toutes ces disputes ecclésiastiques[1] : c'est là mon objet, je ne m'en écarte point; c'est la tolérance que je veux, c'est la religion que je prêche, et vous êtes à la tête du synode dans lequel je ne suis qu'un simple moine. Si ma strangurie m'emporte, vous n'en recevrez pas moins ma bagatelle.

Nous avons actuellement l'honneur d'avoir autant de neiges et de glaces que vous. Un corps aussi faible que le mien n'y peut pas résister. Bien heureux sont les enfants de Rurick; encore plus heureux les Lapons et leurs rangifères, qui ne peuvent vivre que dans leur climat! Cela me prouve que la nature a fait chaque épée pour sa gaine, et qu'elle a mis des Samoyèdes au septentrion, comme des Nègres au midi, sans que les uns soient venus des autres.

Je vous avais bien dit que je radotais, madame : vivez heureuse et comblée de gloire, sans oublier les plaisirs; cela n'est pas si radoteur.

Je me mets aux pieds de Votre Majesté impériale avec le plus profond respect et le plus sincère attachement.

Le vieux Malade de Ferney.

8771. — DU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

De Berlin, le 13 février.

Monsieur, je n'ai point voulu être de vos admirateurs indiscrets. Dérober du temps dont vous faites un si noble usage, c'est faire un rapt aux hommes, que vous éclairez par vos lumières. Je lis et relis vos ouvrages; mais j'ai

1. Voyez, tome VII, page 177, le texte et la note de la 1re scène de l'acte Ier des *Lois de Minos*.

résisté au plaisir que j'aurais eu à vous écrire. Combien de lettres recevez-vous dont la vanité est l'objet! Montrer une réponse de Voltaire, c'est un trophée qui doit faire penser que l'auteur de la lettre et celui de la réponse sont identifiés ensemble. Ce n'est pas ma façon de penser, je vous en fais l'aveu. On ne doit écrire à un homme de lettres que lorsqu'on a des observations utiles, curieuses, des doutes, des lumières à lui communiquer. Des lumières... comment vous en donner? Des observations... quand tout est clair, précis, il ne reste plus rien à faire. Des doutes... je doute avec vous. Quand je lis vos ouvrages philosophiques, vous prouvez, vous subjuguez, vous entraînez. Voilà l'apologie du silence que j'ai tenu, et pour lequel, s'il pouvait servir d'exemple, vous m'auriez quelque obligation. Je jouis cependant de l'agrément de manquer aujourd'hui à la loi que je me suis imposée.

Le chevalier de Mainissier[1], qui va à Ferney pour vous voir et vous consulter sur ses propres ouvrages, qui m'est recommandé de Queslie, où il a passé trois années, me paraît digne de votre attention.

Ayez égard au souvenir que je conserve de César et de l'ami de Lusignan; j'étais trop jeune, à la vérité, pour avoir pu profiter de votre société autant que je l'aurais dû; conservant cependant l'impression que vos lumières et votre esprit m'ont donnée, et celle de l'estime et de la considération avec laquelle je suis, monsieur, votre très-affectionné ami.

HENRI.

8772. — A M. LEKAIN.

A Ferney, 15 février.

Mon cher ami, voilà mon rêve fini. J'avais imaginé que vos belles décorations, mais surtout vos talents inimitables, procureraient quelque succès aux *Lois de Minos*; je voulais même que le profit des représentations et de l'impression allât à l'Hôtel-Dieu, et je vous destinais un émolument qui eût été bien plus considérable: tout a été dérangé par cette détestable édition de Valade, dans laquelle on a inséré des vers dignes de l'abbé Pellegrin. Il ne faut plus penser à tout cela : je retire absolument la pièce; je vous prie très-instamment de le dire à vos camarades. J'attendrai un temps plus favorable. D'ailleurs le rôle de Datame était trop petit pour vous. Mon grand malheur est que ma faiblesse et mes maladies me mettent hors d'état de joindre mes faibles talents aux vôtres; ma consolation est d'espérer de vous revoir quand vous irez à Marseille. Portez-vous bien; faites longtemps les délices de Paris; tâchez de former des élèves qui ne vous égaleront jamais. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1. Voltaire, dans sa réponse au prince Henri (lettre 8799), parle de Mainissier et de sa *Politique morale*, ouvrage qui m'est tout à fait inconnu. (B.)

8773. — A M. MARMONTEL.

15 février.

Mon cher confrère, mon cher successeur, vous voilà donc le protecteur de l'Hôtel-Dieu, en très-beaux vers et en très-bonne prose[1]; mais je suis encore plus content des vers, par la raison qu'ils sont cent fois plus difficiles à faire, et qu'il est beaucoup plus malaisé de bien danser que de bien marcher. Vous avez raison dans tout ce que vous dites, et il est encore bien rare d'avoir raison, soit en vers, soit en prose.

Ce M. Valade n'avait pas raison quand il disait qu'il lui était permis d'imprimer à Paris ce qui avait été imprimé à Genève, et ce qui s'y débitait publiquement : car la véritable édition des *Lois de Minos* n'est point encore achevée d'imprimer dans cette ville. Valade a imprimé la pièce sur un mauvais manuscrit de gens de beaucoup d'esprit[2], mais qui font des vers à la Pellegrin, et qui en ont farci mon ouvrage. J'ose dire que ma pièce est un peu différente. Le principal objet, surtout, est une assez grande quantité de notes instructives sur les sacrifices de sang humain, à commencer par celui de Lycaon, et à finir par le meurtre abominable du chevalier de La Barre. Vous verrez tout cela en son temps, et la bonne cause n'y perdra rien. Ces rapsodies seront jointes à des pièces détachées assez curieuses de plusieurs auteurs[3], parmi lesquels il y a deux têtes couronnées. Voilà tout ce que peut vous mander, pour le présent, un pauvre diable attaqué d'une strangurie impitoyable, à l'âge de près de quatre-vingts ans, lequel se moque de la strangurie, et de Valade, et des sots, et de tous les libellistes du monde.

On nous avait mandé que Fréron était mort bien ivre et bien confessé. Je suis bien aise que la nouvelle ne se confirme pas, car il aurait pour successeur Clément, l'ex-procureur, ou Savatier ou Sabatier, l'ex-jésuite. Il est plaisant que, dans votre France, l'emploi de gredin folliculaire soit devenu une charge de l'État.

Bonsoir, je souffre beaucoup ; je vous embrasse de tout mon cœur.

VOLTAIRE.

1. *La Voix du pauvre; Épître sur l'incendie de l'Hôtel-Dieu* (du 30 décembre 1772), 1773, in-8°, est précédée d'une Préface où l'auteur demande le déplacement de l'Hôtel-Dieu.

2. Le marquis de Thibouville; voyez lettres 8762 et 8775.

3. Voyez tome VII, page 166; et ci-après, la lettre 8792.

8774. — A M. D'ALEMBERT.

19 février.

Raton a donné tout ce qu'il avait de marrons, et on n'en fera plus rôtir que dans une assez grande poêle, où l'on fait cuire, dit-on, des choses de plus haut goût; mais Raton n'a pas à présent envie de rire. Il est attaqué depuis quinze jours d'une strangurie avec la fièvre, et tous les ornements possibles qui décorent les gens dans cet état. Il est très-affligé de l'aventure de la lettre, lue si indiscrètement devant Mlle Raucourt. Il faut rendre justice. Celui à qui cette malheureuse lettre était écrite la donnait à lire, ne se souvenant plus de ce qu'elle contenait. Quand on fut à cet article fatal du pucelage[1], il voulut faire arrêter; mais il n'en était plus temps. Il me le manda lui-même avec candeur. Je lui ai fourni un moyen de réparer sa faute: je ne sais si la multitude de ses occupations et de ses voyages lui en aura laissé le temps.

Je suis bien embarrassé; c'est une chose respectable qu'un attachement de plus de cinquante années, qui n'a jamais été refroidi un moment. Je lui dédiais même la véritable tragédie des *Lois de Minos*. Il[2] était fait, sans doute, pour être le soutien des lettres; son nom seul, et sa qualité de doyen de l'Académie, semblaient l'y engager. Que voulez-vous? il faut prendre ses amis avec leurs défauts. Ce n'est pas ainsi que je vous aime.

Bonsoir. Je crois, Dieu me pardonne, que je me meurs véritablement.

Je n'ai pas la force de répondre à M. de Condorcet, mais je suis enchanté d'une lettre charmante qu'il m'a écrite.

RATON, *couché dans son trou.*

1. Dans une lettre à Richelieu, qui n'est point imprimée, Voltaire disait que Mlle Raucourt, dont la vertu faisait alors grand bruit, avait été la maîtresse d'un Genevois en Espagne. Le maréchal, recevant cette lettre à table, dans une maison où dînaient Mlle Raucourt et Ximenès, pria ce dernier d'en donner lecture à la compagnie. Quand on en fut à ce qui la concernait, Mlle Raucourt tomba évanouie dans les bras de sa mère. Grimm parle de l'aventure dans sa *Correspondance* en janvier 1773; ce qui a fait placer en janvier 1773 (nº 8719) la lettre écrite par Voltaire à Mlle Raucourt pour réparer l'étourderie du maréchal. (B.)

2. Le maréchal de Richelieu.

8775. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney, 22 février.

Vous me prenez à votre avantage. Je suis dans les horreurs d'une maladie qui pourrait bien être la dernière. On se réconcilie à la mort avec ses ennemis, à plus forte raison avec ses amis. Je vous demande donc pardon très-sérieusement de vous avoir soupçonné d'avoir fait les vers à la Pellegrin qui ont déshonoré mon ouvrage. Il y en a un entre autres qui est d'un ridicule extrême; c'est à la seconde scène du second acte :

Ah! tu vois ce pontife ardent à m'outrager[1].

Il faut avouer que voilà un *ah!* bien placé, et que cela fait un bon effet. Je répète que mes plus cruels ennemis n'auraient jamais pu me jouer un pareil tour.

Quant à celui qui a fait vendre sous main à Valade ce malheureux exemplaire, je sais qui c'est[2]; vous le savez aussi, et je n'en parle pas.

Croyez-moi, jouissez des talents des acteurs, s'ils en ont, et renoncez au *tripot*.

Quant à la proposition de faire parler d'amour une sauvage dont l'amour n'est pas le sujet de la pièce, cette proposition est beaucoup plus déplacée que les compliments qu'on mettait dans la bouche de Datame, à la fin du cinquième acte. La fade galanterie n'a certainement rien à voir dans cette pièce. Elle était faite pour plaire au roi de Suède, au roi de Pologne, et au roi de Prusse; elle était faite pour fournir des notes sur les sacrifices de sang humain, et sur toutes les horreurs religieuses; mais n'en parlons plus, c'est trop bavarder pour un homme qui se meurt.

J'allais écrire à M. d'Argental; mes maux, qui augmentent, m'en empêchent. Pardonnez-moi le crime de vous avoir soupçonné d'une vingtaine de vers détestables, et soyez sûr que, si je meurs, ce sera en vous aimant.

1. Ce vers est le dernier de quatre vers ajoutés par Thibouville, et qui avaient été mis dans la bouche de Teucer avant

Quel que soit son pouvoir, etc.,

(voyez tome VII., page 197). Ce ne sont pas les seuls vers de l'édition Valade qui ne soient pas dans les variantes. (B.)

2. Voltaire croyait alors le savoir; voyez lettre 8767; il ne le sut que plus tard.

8776. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 février.

Bertrand a reçu tous les sacs de marrons que Raton lui a envoyés ; mais, quelque plaisir qu'il ait eu à les manger, il n'a guère, en ce moment, plus d'envie de rire que Raton. Cette strangurie maudite l'alarme et l'inquiète, et elle alarme avec lui tous les Bertrands, qui aimeraient bien mieux que Raton pissât que de croquer tous les marrons du monde. Ils ont beau bénir la patte de Raton, ils ne tiennent rien si pendant ce temps Raton maudit sa vessie. Ils exhortent, ils prient, ils conjurent Raton de ne plus songer qu'à pisser, et de laisser là les marrons, dont l'odeur pourrait porter à sa vessie.

Bertrand ne sait pas précisément quels sont les auteurs des *Trois Siècles* [1] ; mais il est sûr et même évident, en parcourant cette rapsodie, que plus d'un polisson y a travaillé, quoi qu'en dise le polisson qui a bien voulu barbouiller son nom de toute l'ordure des autres. Bertrand a entendu nommer Clément, Palissot, Linguet, l'abbé Bergier, Pompignan, le jésuite Grou, auteur d'une mauvaise traduction de *Platon,* auquel on ajoute beaucoup d'autres jésuites sans les nommer.

Il est certain que cette canaille (qui, par parenthèse, va, dit-on, être enfin proscrite) a mis beaucoup de torche-culs dans cette garde-robe. Voilà tout ce que Bertrand a pu savoir là-dessus.

A l'égard de la lettre sur Mlle Raucourt, il s'en faut bien que l'histoire de la lecture soit telle que la vieille poupée [2] l'a mandé avec candeur à Raton ; mais tant que Raton ne pissera pas, Bertrand croirait être cruel de lui ôter sa vieille poupée, et d'empêcher qu'il ne s'en amuse, et qu'il ne la coiffe à sa fantaisie. C'est sans doute par un juste jugement de Dieu que le libraire ou voleur Valade a imprimé ces *Lois de Minos,* pour empêcher qu'elles ne fussent dédiées à la poupée de Raton, ou à la vieille p..... dont Raton écrivait, il n'y a pas longtemps [3], *qu'elle avait passé sa vie à lui faire des niches et des caresses.* Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'*Histoire de l'Académie* ne sera pas dédiée à la vieille poupée, et qu'il y sera fait mention d'elle comme elle le mérite.

Raton doit avoir reçu un ouvrage qui l'aura consolé un moment de toutes les infamies qui avilissent la littérature : ce sont les *Éloges des anciens académiciens*, par M. de Condorcet. Quelqu'un me demandait l'autre jour ce que je pensais de cet ouvrage [4] ; je répondis, en écrivant sur le frontispice, *justice, justesse, savoir, clarté, précision, goût, élégance, et noblesse.* Bertrand se flatte que Raton aura été de son avis ; et sur ce, il embrasse tendrement Raton, et le conjure de pisser et de ne faire autre chose.

1. Voyez tome XXIX, page 280.
2. Le maréchal de Richelieu.
3. Le 4 février 1771.
4. Voyez une note sur la lettre 8752.

On assure que Pompignan est auteur, dans *les Trois Siècles*, de l'article de Raton, que Bertrand n'a point lu, et, ce qui est plus plaisant, de son propre article à lui Pompignan. Savatier l'avait fait, et l'avait montré à Simon Le Franc. Simon Le Franc n'a pas été content, et a pris le parti de s'en charger.

8777. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL [1].

27 février.

De Profundis. Avec la fièvre double tierce, une toux convulsive, la goutte et une strangurie, je ne perdrai pas des moments précieux avec ce polisson de Valade; je les emploierai à dire à mon cher ange que je l'aimerai jusqu'au tombeau, dont je suis assez près.

Je lui envoie ma déclaration sur le procès de M. de Morangiés, et ma réponse à cet avocat Lacroix, qui fait je ne sais quel *Spectateur*. Je suis devenu par une singulière fatalité partie dans cette affaire. Je me défends, et je crois me défendre en honnête homme et en homme modéré. Ce travail a pu augmenter ma maladie; mais il valait mieux mourir que de ne se pas justifier.

J'embrasse mes anges, mort ou vif.

8778. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 29 février [2].

J'ai reçu votre lettre et vos vers charmants [3], qui démentent sans doute votre âge. Non, je ne vous en croirai point sur votre parole : ou vous êtes encore jeune, ou vous avez coupé au Temps ses ailes.

Il faut être bien téméraire pour vous répondre en vers, si vous ne saviez pas que les gens de mon espèce se permettent souvent ce qu'on désapprouverait en d'autres. Un certain Cotys, roi d'un pays très-barbare, entretint une correspondance en vers avec Ovide exilé dans le Pont. Il doit donc être permis aujourd'hui à un souverain d'un pays moins barbare d'écrire à l'Apollon de Ferney en langage welche, en dépit de l'abbé d'Olivet et des puristes de son Académie.

Non, je ne veux plus à Paris
Avoir de courtier littéraire :

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2. L'année 1773 n'étant pas bissextile, le mois de février n'avait pas vingt-neuf jours. Il y a eu sans doute erreur de la part du roi de Prusse : car la lettre 8788 rappelle la date du 29 février. — Les *OEuvres posthumes* datent cette lettre du 27 février.

3. Lettre du 1er février, n° 8747.

Je n'y vois plus ces beaux esprits
Dont nombre d'immortels écrits
En m'instruisant savaient me plaire.
Je ne veux de correspondants
Que sur les confins de la Suisse,
Province qui jadis était très-fort novice
En arts, en esprits, en talents,
Mais qui contient des bons vieux temps
Le seul auteur qui me ravisse
Par l'art harmonieux de modeler ses chants[1].

Les Grecs, vos favoris, cherchèrent en Asie
La science et la vérité;
Platon jusqu'en Égypte avait même tenté
D'éclairer sa philosophie;
Désormais nos cantons, de ses charmes épris,
Sans chercher pour l'esprit des aliments dans l'Inde,
Trouvent le dieu du goût comme le dieu du Pinde
Tous deux à Ferney réunis.

Vous aurez peut-être encore le plaisir de voir les musulmans chassés de l'Europe : la paix vient de manquer pour la seconde fois. De nouvelles combinaisons donnent lieu à de nouvelles conjectures. Vos Welches sont bien tracassiers. Pour moi, disciple des encyclopédistes, je prêche la paix universelle en bon apôtre de feu l'abbé de Saint-Pierre; et peut-être ne réussirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il est plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, et que l'enchaînement fatal des causes nous entraîne malgré nous, et se joue de nos projets, comme un vent impétueux d'un sable mouvant.

Cela n'empêche pas que le train des choses ordinaires ne continue. Nous arrangeons le chaos de l'anarchie chez nous, et nos évêques conservent 24,000 écus de rente; les abbés, 7.000. Les apôtres n'en avaient pas autant. On s'arrange avec eux de manière qu'on les débarrasse des soins mondains, pour qu'ils s'attachent sans distraction à gagner la Jérusalem céleste, qui est leur véritable patrie.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à l'établissement de ma nièce[2]; elle a une figure fort intéressante, jointe à une conduite qui me fait espérer qu'elle sera heureuse, autant qu'il est donné à notre espèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux La Barre[3]; et s'il a de la conduite, il sera facile de le placer. Votre recommandation ne lui sera pas inutile.

Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodigieusement de celles que je reçois de Pétersbourg. On vous écrit ce que l'on souhaite,

1. Ce vers manque dans l'édition de Kehl et dans l'édition Beuchot. Il est donné par Preuss, tome XIII, page 95.
2. Voyez lettres 8739 et 8747.
3. D'Étallonde de Morival.

mais non pas ce qui existe; enfin ce que l'on se promet du fruit de ses tracasseries, ce qui peut-être était possible autrefois, mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Russie de la sagesse du gouvernement actuel.

Eh bien! je vous ai rogné quelques années[1], et je ne m'en dédis pas : vos ouvrages ont trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. Vous m'enverriez votre extrait baptistaire, que je n'en croirais pas davantage à votre curé.

On juge mal, on est déçu,
En se fiant à l'apparence :
Je suis très-sûr et convaincu
Que Voltaire en secret a bu
De la fontaine de Jouvence.
Jamais aucun héros n'approcha de son sort :
Immortel par sa vie, ainsi qu'après sa mort.

C'est cette première immortalité qui me touche le plus. Je suis intéressé à votre conservation; l'autre vous est sûre. Souvenez-vous de la maxime de l'empereur Auguste : *Festina lente.* Ce sont les vœux que le philosophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney, en attendant *les Lois de Minos.*

FÉDÉRIC.

8779. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET[2].

1er mars.

J'ai reçu, monsieur, un petit ouvrage d'or[3] à mon vingt-deuxième accès de fièvre; je l'ai lu tout de suite. Je ne suis pas guéri; mais je suis en vie, et je crois que c'est à vous que je le dois.

Cet ouvrage est un monument bien précieux; vous paraissez partout le maître de ceux dont vous parlez, mais un maître doux et modeste; c'est un roi qui fait l'histoire de ses sujets. Je parle des Français, car pour Huygens et Roëmer, je les mets à part. Je n'ose vous remercier, parce que je n'ose me reconnaître dans un de vos portraits.

Si vous voyez M. de La Lande, je vous supplie de lui dire que mon triste état m'a empêché jusqu'à présent de lui faire réponse sur *Coge pecus*, mais que, si j'en réchappe, il aura bientôt de mes nouvelles[4].

Il est bien étrange que je sois obligé, la mort sur les lèvres,

1. Voyez lettres 8736 et 8747.
2. *Œuvres de Condorcet*, tome Ier; Paris, 1847.
3. *Éloge des académiciens morts avant 1699.*
4. Voyez, tome XXIX, page 47, la *Lettre sur la prétendue comète.*

de répondre à un avocat, et que je sois en quelque façon partie dans le procès de M. de Morangiés.

Je soumets mes raisons à vos lumières. Il me semble que la cause de M. de Morangiés ne devrait être jugée que par des philosophes qui savent peser les probabilités.

Regardez, je vous prie, monsieur, comme une démonstration, les assurances de ma respectueuse estime et de mon tendre attachement.

Le vieux Malade de Ferney.

P. S. Je vous envoie ce chiffon par M. Marin. Si vous m'aviez donné votre adresse, je vous l'aurais adressé en droiture; mais dans votre dernière lettre vous me dites des choses fort ingénieuses et fort agréables des dames de Paris, et vous ne m'avez point donné d'adresse.

8780. — A M. D'ALEMBERT.

1er mars.

J'ai lu en mourant le petit livre de M. de Condorcet[1], cela est aussi bon en son genre que les *Éloges* de Fontenelle; il y a une philosophie plus noble et plus hardie, quoique modeste. M. de Condorcet est bien digne d'être votre ami. Le siècle avait besoin de vous deux.

Je vous supplie de vous efforcer de lire ma *Réponse*[2] à l'avocat La Croix, dans l'affaire de M. de Morangiés. Je me trouve, par une fatalité singulière, partie au procès. Décidez si je me suis défendu en honnête homme et en homme modéré.

Je serai mort ou guéri quand *les Lois de Minos* paraîtront. J'ose croire que vous ne serez pas mécontent de l'épître dédicatoire et du tour que j'ai pris.

Vous verrez que Raton y ronge quelques mailles pour Bertrand.

Soyez surtout bien sûr que Raton mourra digne de vous.

1. Voyez page 293.
2. *Réponse à l'écrit d'un avocat;* voyez tome XXIX, page 33; mais cet avocat n'était pas Delacroix, comme le dit ici Voltaire : c'était Linguet.

8781. — A MADAME ***[1].

2 mars.

Madame, mon âge de près de quatre-vingts ans et une longue maladie sont mon excuse de vous remercier si tard, et de ne vous pas écrire de ma main.

Si vous êtes Italienne, le Tasse a été votre maître; c'est Addison, si vous êtes Anglaise.

J'étais mourant quand M. Bourgeois m'apporta votre présent, et je ne pus avoir le bonheur de le voir. Tout ce que je puis faire est d'adresser mes remerciements chez votre libraire. Il a imprimé une tragédie qui vaut beaucoup mieux que la mienne; je serais plein de jalousie, si je ne l'étais de reconnaissance. Êtes-vous une Anglaise qui a voyagé en Italie, ou une Italienne établie à Londres? Dans l'une ou dans l'autre supposition, le génie de Shakespeare et l'élégance d'Addison vous ont inspirée.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus respectueuse estime, madame, votre, etc.

8782. — DE CATHERINE II[2],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Pétersbourg, le 20 février (3 mars) 1773.

J'espère qu'il n'est plus question de la colère que vous aviez, le 1er décembre[3], contre les majestés impériales de l'Église grecque et de la romaine. J'aurais tâché de l'apaiser sur-le-champ, si vous ne m'aviez envoyé un mémoire de ce M. Aubry pour lequel vous souhaitez une patente d'associé de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Par là vous m'avez mise en négociation avec tous les savants possibles, et ce Congrès n'a pas été plus heureux que celui de Fokchani, quoiqu'il n'ait pas donné lieu à d'aussi mauvais propos. Avec peine ai-je réussi à faire donner la réponse ci-jointe à M. Aubry. Il me semble qu'il y a un peu d'humeur dans les réflexions de nos académiciens; il me paraît qu'ils auraient pu dire simplement : Nous n'avons guère pensé jusqu'ici à ce que vous nous proposez, quoique nous eussions la chose sous nos yeux tous les jours; mais nous vous envoyons ce que nous en avons trouvé dans notre bibliothèque, et parce que l'impératrice nous demandait une réponse, *ergo* nous l'avons faite telle quelle[4].

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 304.

3. Voyez lettre 8697.

4. *Séance de l'Académie du 30 janvier 1773.*

Le secrétaire lut et communiqua : Extrait d'une lettre adressée à Sa Majesté l'impératrice par M. de Voltaire, suivie d'un *Prospectus*. M. de Voltaire s'intéresse

Le prince Orlof, qui aime la physique expérimentale, et qui naturellement est doué d'une perspicacité singulière sur toutes ces matières-là, est peut-être celui qui a fait la plus singulière de toutes les expériences sur la glace. La voici :

Il a fait creuser un fossé pour le fondement d'une grande porte cochère pendant l'automne; l'hiver d'après, durant les plus fortes gelées, il a fait remplir peu à peu ce fondement d'eau, afin que cette eau se convertît en glace. Lorsqu'il fut rempli à la hauteur convenable, on couvrit ce fondement soigneusement des rayons du soleil, et au printemps on éleva dessus une porte cochère voûtée et très-solide en briques, qui existe depuis quatre ans, et qui, je crois, durera éternellement. Il est bon de remarquer que le terrain sur lequel cette porte est bâtie est marécageux, et que la glace tient lieu du pilotis qu'on aurait été obligé d'employer à son défaut.

L'expérience de la bombe remplie d'eau, et exposée à la gelée, a été faite en ma présence, et elle est crevée dans moins d'une heure avec beaucoup de fracas.

pour un nommé Aubry, ingénieur en chef des diverses provinces de France, et paraît souhaiter que l'Académie le reçoive dans le nombre de ses associés externes.

Le sieur Aubry, dans ledit *Prospectus*, présente à l'Académie une consultation physique, et désire savoir: « Quelle est la mesure de l'extension que le gel produit sur les différentes natures de terres nommées gélives, dans l'état où elles se trouvent pénétrées d'eau jusqu'à un degré commun de saturation, et quels sont les effets qui en résultent sur les corps et les masses qui leur résistent? »

Il ajoute qu'il a lui-même travaillé depuis longtemps sur cette matière, et finit par demander à l'Académie impériale des sciences la permission de lui dédier ses recherches.

L'Académie prit là-dessus les résolutions suivantes:

1° Le sieur Aubry ne s'étant pas encore fait connaître par quelque ouvrage, l'Académie ne saurait l'agréger à son corps comme associé externe, attendu que la loi générale de toutes les Académies exige qu'on ne donne ce titre qu'aux personnes qui se sont déjà distinguées par leurs écrits. Outre cela, l'Académie a depuis plusieurs années constamment refusé le titre d'associés externes à tous ceux qui l'avaient sollicité, malgré la haute réputation dont plusieurs parmi eux jouissent, et les services importants que d'autres lui avaient rendus. Ce ne sera que lorsque l'Académie, dans un nouveau règlement dont elle attend la confirmation, aura déterminé le nombre de ses associés externes, qu'elle pourra passer à une élection de cette classe de membres et penser aux savants distingués qui s'y sont présentés.

2° M. Aubry attendra donc cette époque, et emploiera ce temps à se faire connaître par son ouvrage, dont la dédication ne saurait qu'être agréable à l'Académie des sciences.

3° Quant à la question que M. Aubry propose, on lui répondra que les expériences dont il y fait mention ont déjà depuis longtemps été faites par nos académiciens, et qu'on les trouve toutes insérées dans les *Commentaires* de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Toutefois comme il paraît que cet ouvrage académique ne soit pas connu du sieur Aubry, le professeur Kraft se chargea d'en faire un extrait, pour le lui communiquer, et où les conclusions et calculs qu'on a tirés de ces expériences sur l'extension que le gel produit et les effets qui en résultent seront détaillés avec toute la justesse requise.

Quand on vous dit que la gelée élève hors de terre des maisons, on aurait dû ajouter que cela arrive à des baraques de bois, mais jamais à des maisons de pierre solides. Il est vrai que des murs de jardin minces, et dont les fondements sont mal assis, ont été tirés de terre peu à peu et renversés par la gelée. Les pilotis encore, que la glace peut accrocher, se soulèvent à la longue.

Si les Turcs continuent à suivre les bons conseils de leurs soi-disant amis, vous pouvez être sûr que vos souhaits de nous voir sur le Bosphore seront bien près de leur accomplissement, et cela viendra peut-être fort à propos pour contribuer à votre convalescence : car j'espère que vous vous êtes défait de cette fièvre continue que vous m'annoncez, et dont jamais je ne me serais doutée en voyant la gaieté qui règne dans vos lettres.

Je lis présentement les œuvres d'Algarotti. Il prétend que tous les arts et toutes les sciences sont nés en Grèce. Dites-moi, je vous prie, cela est-il bien vrai? Pour de l'esprit, ils en ont encore, et du plus délié; mais ils sont si abattus qu'il n'y a plus de nerf chez eux. Cependant à la longue je commence à croire qu'on pourrait les aguerrir, témoin cette nouvelle victoire de Patras remportée sur les Turcs après la fin du second armistice. Le comte Alexis me marque qu'il y en a eu qui se sont admirablement bien comportés.

Il y a eu aussi quelque chose de pareil sur les côtes d'Égypte, dont je n'ai point encore les détails; et c'était encore un capitaine grec qui commandait. Votre baron Pellemberg est à l'armée. M. Polianski est secrétaire de l'Académie des beaux-arts. Il n'est pas noyé, quoiqu'il passe souvent la Néva en carrosse; mais chez nous il n'y a pas de danger à cela en hiver.

J'ai reçu de M. d'Alembert une seconde et troisième lettre sur le même sujet; l'éloquence n'y est pas épargnée : il a pris à tâche de me persuader de relâcher ses compatriotes; mais n'y a-t-il de l'humanité que pour nos compatriotes? Que ne plaide-t-il pour les prisonniers turcs et polonais, dupes et victimes des premiers; ces gens-là sont plus malheureux que ceux-ci. Il est vrai que les vôtres ne sont pas à Paris; mais aussi pourquoi l'ont-ils quitté? Personne ne les y a obligés. J'ai envie de répondre que j'en ai besoin pour introduire les belles manières dans mes provinces.

Je suis bien aise d'apprendre que mes deux comédies ne vous ont pas paru tout à fait mauvaises. J'attends avec impatience le nouvel écrit que vous me promettez[1]; mais j'en ai encore plus de vous voir rétabli.

Soyez assuré, monsieur, de mon extrême sensibilité pour tout ce que vous me dites d'obligeant et de flatteur. Je fais des vœux sincères pour votre conservation, et suis toujours avec l'amitié et tous les sentiments que vous me connaissez.

CATHERINE.

1. Lettre 8770.

8783. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT [1].

A Ferney, 3 mars.

Il est bien étrange qu'à mon vingt-huitième accès de fièvre, entre les bras de la mort, je vous envoie deux apologies, l'une sur l'infâme édition de ce malheureux Valade, l'autre sur M. de Morangiés ; ces deux objets vous ont trop intéressé pour que je ne fasse pas un effort sur les douleurs qui m'accablent.

Vous m'écrivez le 23 février : « M. le maréchal de Richelieu assure que *les Lois de Minos* ont été imprimées sur un exemplaire arrivé de Lausanne, et M. de Sartines proteste avoir vu l'exemplaire et plusieurs autres. »

Je vous dirai d'abord que M. de Sartines me dit tout le contraire, dans sa lettre du 19 février. A l'égard de monsieur le maréchal, j'ignore si ses occupations lui ont permis d'examiner l'affaire ; mais pour peu qu'il y eût apporté la moindre attention, il eût vu qu'il est impossible que ce Valade ait eu un exemplaire de Lausanne : 1° parce que la pièce n'a jamais encore été imprimée, ni à Lausanne, ni à Genève ; 2° parce que j'ai envoyé à M. de Sartines une attestation en forme du libraire de Lausanne, qui donne un démenti à ce malheureux Valade ; 3° parce que l'édition de Valade n'est conforme qu'à un manuscrit de Lekain donné à Lekain par MM. d'Argental et de Thibouville, manuscrit dans lequel on a inséré plusieurs vers qui ne sont point de moi et que je n'ai jamais vus que dans cette misérable édition. Ces vers étrangers peuvent me faire beaucoup d'honneur ; mais je ne suis point un geai qui se pare des plumes du paon ; 4° si Valade avait reçu un exemplaire de Lausanne ou de Genève, il le montrerait ; mais il n'en a jamais eu d'autres que ceux de son édition détestable. Le fripon alla porter un de ses exemplaires, furtivement imprimés chez lui, à un censeur royal, obtint une permission tacite de s'emparer du bien d'autrui, et dit ensuite que son édition était conforme à cet exemplaire qu'il avait montré : voilà comme il a trompé M. de Sartines et Lekain lui-même ; 5° vous devez plus que personne savoir que l'édition de Valade n'est point conforme à ma pièce, puisque je vous en confiai les premières épreuves que je faisais imprimer à Genève, lorsque vous partîtes de Ferney. Depuis votre départ, je fis changer ces épreuves, et je retravaillai l'ouvrage avec d'autant plus de soin

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

que je comptais le dédier à M. le maréchal de Richelieu. J'avais fait la pièce en huit jours, je mis un mois à la corriger. Elle n'est point encore imprimée; ainsi il est impossible que ni Valade ni personne au monde ait eu cette édition, qui n'est pas faite.

Étant donc démontré qu'il n'y a jamais eu encore d'édition des *Lois de Minos*, ni à Lausanne, ni à Genève, il est démontré que Valade a imprimé sur le manuscrit de Lekain, ou sur une copie de ce manuscrit qu'on lui a vendue.

Valade m'a écrit pour me demander pardon; il m'a mandé qu'il était pauvre et père de famille. Je lui ai fait écrire que je le récompenserais s'il me disait la vérité, il ne me la dira pas. Au reste, je souhaite que mon véritable ouvrage soit digne de M. le maréchal de Richelieu, à qui je le dédie, et du roi de Suède et du roi de Pologne, pour qui je l'ai composé. Si je meurs de ma maladie, je mourrai du moins avec cette consolation.

Quant à M. de Morangiés, l'affaire est plus sérieuse, et vous y êtes intéressé de même. C'est vous qui, par amitié pour M. le marquis de Morangiés, le lieutenant général son père, me pressâtes d'écrire en faveur de son fils. Un avocat nommé Lacroix, auteur d'une feuille périodique intitulée le *Spectateur*, a fait un libelle infâme contre M. de Morangiés et contre moi [1]; voici ma réponse. Je l'ai envoyée à monsieur le chancelier, et j'espère qu'on en permettra l'impression dans Paris. Je crois apprendre un peu à M. Lacroix son devoir. Je crois que M. le comte de Morangiés doit paraître très-innocent et très-imprudent à quiconque n'a pas renoncé aux lumières du sens commun, et j'attends respectueusement la décision des juges.

En voilà trop pour un mourant, mais non pour l'intérêt de la vérité, et il n'y en aura jamais assez pour les sentiments avec lesquels je vous suis dévoué.

8784. — A M. DE SARTINES [2].

A Ferney, 14 mars.

Monsieur, quoique je sois accablé d'une maladie dont il est difficile que je réchappe, je ne peux m'empêcher de vous supplier de lire la copie de la lettre que mon secrétaire écrit au libraire Valade. Elle vous fera connaître la vérité ; c'est ma plus

1. Voyez la lettre à Delacroix du 22 mars.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

chère ambition ; elle se joint nécessairement à celle de mériter vos bonnes grâces.

J'ai l'honneur d'être, etc.

8785. — COPIE DE LA LETTRE DE WAGNIÈRE[1] A M. VALADE.

A Ferney, 14 mars.

J'avais répondu, monsieur, à une de vos lettres dans laquelle vous paraissiez vous repentir de votre faute. Je vous avais mandé que M. de Voltaire vous récompenserait si vous lui avouiez la vérité. Mais, au lieu d'avouer cette vérité, vous avez persisté à vouloir tromper M. de Sartines, et à soutenir que vous aviez travaillé à votre détestable édition sur l'édition publiée à Genève. Ensuite vous avez dit que c'était sur une édition de Lausanne. Or je vous déclare une seconde fois que *les Lois de Minos* n'ont jamais encore été imprimées ni à Lausanne ni à Genève, et que toutes les provinces voisines, au nombre de plus de trois millions d'âmes, peuvent vous démentir. Comment avez-vous pu affirmer une fausseté si évidente ?

Vous avez imprimé *les Lois de Minos* sur une copie manuscrite de l'exemplaire de M. Lekain, dans lequel il y a plus de quarante vers qui ne sont pas de M. de Voltaire, et qui ne se trouveront pas assurément dans l'édition qu'on fait actuellement à Genève, et qui paraîtra bientôt. Votre procédé n'est pas excusable ; mais M. de Sartines ne pouvait pas supposer que vous osassiez abuser à ce point de sa bonté.

Montrez l'exemplaire que vous dites avoir reçu de Lausanne ; on vous en défie. Vous ne montrerez que l'exemplaire que vous aviez imprimé clandestinement sous le nom de Lausanne, avant d'avoir obtenu une permission tacite.

M. de Voltaire ne veut point vous perdre : il en est bien éloigné ; et si vous aviez eu la bonne foi de lui avouer votre délit, vous vous en seriez bien trouvé. C'est tout ce que peut vous dire votre serviteur.

WAGNIÈRE,
secrétaire de M. de Voltaire.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

8786. — A M. TABAREAU [1].

17 mars.

Mon cher ami, je crois, Dieu me pardonne, que je suis encore en vie ; en ce cas, je vous prie d'envoyer un exemplaire de mon petit factum à M. de La Harpe.

Je persiste à vous dire que M. de Morangiés s'est bien mal conduit dans toute cette affaire, depuis le premier pas jusqu'au dernier, et je serai bien étonné s'il ne succombe pas. Votre lettre de change sur lui est-elle considérable ?

Plusieurs personnes me mandent que mon mémoire les a convaincues de l'innocence de M. de Morangiés, et qu'il perdra son procès. Je crois avoir gagné le mien contre l'avocat Lacroix ; mais je voudrais l'avoir perdu, et que M. de Morangiés gagnât le sien.

A l'égard de l'édition des *Lois de Minos*, le maraud de Valade soutient toujours qu'il a imprimé sa détestable rapsodie sur l'édition de Genève ; et M. de Sartines l'a cru, quoique l'édition de Genève ne soit point encore achevée, et qu'elle soit absolument différente. Rien ne réussit aux gens qui sont loin.

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire parvenir l'incluse à son adresse ?

8787. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 mars.

Je ne sais pas, mon cher ange, si je suis encore en vie ; mais si j'existe, c'est bien tristement. J'ai la sottise d'être profondément affligé de l'insolence avec laquelle ce fripon de Valade a fait accroire à monsieur le chancelier et à M. de Sartines qu'il n'avait fait sa détestable édition [2] que sur celle qui lui avait été envoyée de Genève, tandis que ma véritable édition de Genève n'est pas encore tout à fait achevée d'imprimer, à l'heure que je vous écris.

Vous pouviez confondre d'un mot l'imposture de ce misérable, puisque son édition contient des vers que je n'ai point faits, et dont la pièce a été remplie sans m'en donner le moindre avis. Vous savez ce que je vous ai mandé sur ces vers, et vous pouvez

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Des *Lois de Minos*.

juger de la peine extrême que j'en ai ressentie. Il faut peu de chose pour accabler un malade : et souvent qui a résisté à cinquante accès de fièvre consécutifs ne résiste pas à un chagrin.

Pendant ma maladie, il m'est arrivé des revers bien funestes dans ma fortune, et j'ai craint de mourir sans pouvoir remplir mes engagements avec ma famille. La vie et la mort des hommes sont souvent bien malheureuses; mais l'amitié que vous avez pour moi, depuis plus de soixante ans, rend la fin de ma carrière moins affreuse.

Pardonnez les expressions que la douleur m'arrache ; elles sont bien excusables dans un vieillard octogénaire qui sort de la mort pour se voir enseveli sous quatre pieds de neige, et pour être, comme il est d'usage, abandonné de tout le monde. J'espère que je ne le serai pas par vous, que je ne mourrai pas de chagrin, n'étant pas mort de cinquante accès de fièvre, et que je reprendrai ma gaieté pour les minutes que j'ai à ramper sur ce misérable globule.

8788. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 19 mars.

Sire, votre lettre du 29 février[1], qui est apparemment datée selon votre ancien style hérétique, ne m'en est pas moins précieuse. Votre style n'en est pas moins charmant : les choses les plus agréables et les plus philosophiques naissent sous votre plume. Il vous est aussi aisé d'écrire des choses dignes de la postérité qu'il l'est aux rois du Midi d'écrire : « Dieu vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde ; et vous, monsieur le président, en sa sainte garde. »

J'ai été sur le point de ne répondre à Votre Majesté que des champs Élysées; c'est après cinquante accès de fièvre, accompagnés de deux ou trois maladies mortelles, que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de lignes.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ai bien peur que le renouvellement de la guerre entre la Porte de Moustapha et la Porte de Catherine II n'entraîne des suites fatales. Votre Majesté est toujours préparée à tout événement, et, quelque chose qui arrive, elle fera de jolis vers et gagnera des batailles.

1. N° 8778.

J'ai l'honneur de lui envoyer *les Lois de Minos* avec des notes qui pourront lui paraître assez intéressantes ; elle trouvera dans le cours de la pièce que j'ai profité d'un certain poëme sur les *Confédérés*[1]. Elle verra même qu'il y a quelque chose qui ressemble au roi de Suède, votre neveu ; on prétend que notre ministère welche veut s'approprier ce grand prince, et troubler un peu votre Nord. Ce sont mystères qui passent mon intelligence ; je m'en remets, sur tous les futurs contingents, aux ordres de Sa sacrée Majesté le Hasard, ou plutôt aux ordres plus réels de Sa divine Majesté la Destinée. Les mourants d'autrefois savaient prédire l'avenir ; le monde dégénère ; et tout ce que je puis prédire, c'est que je serai votre admirateur, et votre très-sincèrement attaché Suisse, pendant le peu de minutes qui me restent encore à végéter entre le mont Jura et les Alpes.

Le vieux Malade de Ferney.

8789. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[2].

Paris, 19 mars.

Quoique j'aie tout lieu de croire, monsieur, que vous ne m'aimez plus, je serais très-fâchée que vous me soupçonnassiez de la même indifférence. J'ai été très-alarmée d'entendre dire que vous étiez fort malade ; je n'ai point passé de jour sans m'informer de vos nouvelles ; les dernières me rassurent beaucoup, j'espère qu'elles me seront confirmées par vous-même.

Vous ne m'avez point écrit depuis ma dernière lettre, qui était du mois de novembre : d'où vient ce silence ? Je vous remerciais de la lecture que vous m'aviez procurée des *Lois de Minos ;* je vous disais tout le bien que j'en pensais.

Je ne veux point croire que l'on puisse jamais réussir à vous refroidir pour moi ; vous avez sans doute des amis plus éclairés que moi, et dont les approbations et les louanges doivent vous flatter davantage ; mais souvenez-vous que vous n'en avez pas de plus anciens, et dont l'attachement soit plus constant, plus tendre et plus sincère.

8790. — A M. LEJEUNE DELACROIX,

AVOCAT.

A Ferney, ce 22 mars.

J'ai reçu, monsieur, votre lettre lorsque j'échappais à peine, et pour très-peu de temps, d'une maladie qui n'épargne guère

1. Par le roi de Prusse.
2. *Correspondance complète,* édition de Lescure, 1865.

les gens de mon âge. Ainsi votre confrère M. Marchand[1] est plus en droit que jamais de faire mon testament; mais vous êtes bien plus en droit de réfuter la calomnie qui vous a imputé un libelle contre M. de Morangiés et contre moi[2]. Je connais trop votre style, monsieur, pour m'y être mépris un moment. Il est vrai qu'on a voulu l'imiter, mais on n'en est pas venu à bout. Je vous ai toujours rendu justice; et, quoique nous soyons d'avis très-différent sur le singulier procès de M. de Morangiés, mon estime pour vous n'en a jamais été altérée. Je me hâte de vous témoigner mes véritables sentiments, malgré la faiblesse extrême où je suis; je serais trop fâché de mourir sans compter sur votre amitié, et sans vous assurer de la mienne.

C'est avec ces sentiments, monsieur, que j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

8791. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 25 mars.

Madame, permettez qu'un de vos sujets, qui demeure entre les Alpes et le mont Jura, et qui vient de ressusciter pour quelques jours, après cinquante-deux accès de fièvre, dise quelques nouvelles de l'autre monde à Votre Majesté impériale. J'ai trouvé sur les bords du Styx les Tomyris, les Sémiramis, les Penthésilée, les Élisabeth d'Angleterre : elles m'ont toutes dit qu'elles n'approchaient pas de la véritable Catherine, de cette Catherine qui attirera les regards de la postérité; mais elles m'ont appris que vous n'étiez pas au bout de vos travaux, et qu'il fallait que vous prissiez encore la peine de bien battre mon cher Moustapha.

Le roi de Prusse me paraît croire que vos négociations sont rompues avec ce gros musulman; mais les choses peuvent changer d'un moment à l'autre, en fait de négociations comme en fait de guerre. J'attends très-humblement de la destinée et de votre génie le débrouillement de tout ce chaos où la terre est plongée de Dantzick aux embouchures du Danube, bien persuadé que, quand la lumière succédera à ces ténèbres, il en résultera pour vous de l'avantage et de la gloire.

Si votre guerre recommence, je n'en verrai pas la fin, par la

1. Voyez tome XX, page 200.
2. Voltaire l'avait cru l'auteur des *Preuves démonstratives en fait de justice;* voyez la note, tome XXVIII, page 577; voyez aussi ci-dessus, page 318.

raison que je serai probablement mort avant que vous ayez gagné cinq ou six batailles contre les Turcs.

Je me suis borné, dans ma dernière lettre[1], à demander la protection de Votre Majesté impériale, pour savoir quelles précautions on prend dans votre zone illustre et glaciale pour assurer les levées des terres et des murailles contre les efforts de la glace; je me suis restreint à la physique, les affaires politiques ne sont pas de ma compétence.

On dit que, parmi les Français, il y a des Welches qui sont grands amis de Moustapha, et qui se trémoussent pour embarrasser mon impératrice; je ne veux point le croire; je ne suis qu'un pauvre Suisse qui se défie de tous les bruits qui courent, et qui est incrédule comme Thomas Didyme l'apôtre. Mais je crois fermement à votre gloire, à votre magnificence, à la supériorité que vous avez acquise sur le reste du monde depuis que vous gouvernez, à votre génie noble et mâle : j'ose croire aussi à vos bontés pour moi. Je me mets aux pieds de Votre Majesté impériale pour le peu de temps que j'ai encore à vivre : agréez le profond respect et le sincère attachement du vieux malade de Ferney.

8792. — A M. D'ALEMBERT.

27 mars.

Mon très-aimable Bertrand, votre lettre a bien attendri mon vieux cœur, qui, pour être vieux, n'en est pas plus dur. Je ne sais pas bien positivement si je suis encore en vie; mais en cas que j'existe, c'est pour vous aimer.

Le gros Gabriel Cramer, pendant ma maladie, a imprimé un petit recueil dans lequel vous trouverez d'abord *les Lois de Minos*, précédées d'une épître dédicatoire; et, si la page 8 de cette épître dédicatoire ne vous plaît pas, je serai bien attrapé[2].

Je sais d'ailleurs que Raton aime Bertrand depuis trente ans, et que Bertrand pardonnera à une liaison de plus de cinquante.

Après la pièce sont des notes que probablement on ne réimprimera pas dans Paris, tant elles contiennent de vérités. Vous trouverez dans ce recueil[3] la seule bonne édition de l'*Épître à*

1. Ce n'est pas dans la dernière, n° 8770, mais dans l'avant-dernière, n° 8723.

2. Voyez, dans l'épître dédicatoire des *Lois de Minos* (tome VII, page 170), l'alinéa qui commence par ces mots : *C'est à vous de maintenir*.

3. Toutes les pièces que Voltaire énumère ici sont à la suite des *Lois de Minos*, dans l'édition dont il est parlé, tome VII, page 166.

Horace[1], le *Discours* de l'avocat *Belleguier*[2], des réflexions[3] sur le panégyrique de saint Louis, prononcé par l'abbé Maury, lesquelles ne sont pas à l'avantage des croisades.

Le Philosophe par Dumarsais, qui n'a jamais été imprimé jusqu'à présent[4], se trouve dans ce recueil.

Il y a deux lettres très-importantes de l'impératrice de Russie[5] sur les deux puissances.

Le principal ornement de cette collection est votre *Dialogue entre Descartes et Christine*[6]. On y a fourré aussi la lettre du roi de Prusse, dont l'original est conservé dans les archives de l'Académie, et dont Cramer prétend qu'on a trouvé une copie dans les papiers de votre prédécesseur Duclos.

Presque toutes ces pièces sont accompagnées de remarques, dont quelques-unes sont assez curieuses.

J'oubliais de vous dire que, dans l'épître dédicatoire, M. de La Harpe est désigné comme le seul qui peut soutenir le théâtre français[7], et qui n'a éprouvé que persécutions et injustices pour tout encouragement.

Comment m'y prendrai-je pour vous faire parvenir ce petit paquet de facéties allobroges? elles sont de contrebande, et moi aussi.

Si j'ai encore quelque temps à vivre, je le passerai à cultiver mon jardin. Il faut finir comme Candide, j'ai assez vécu comme lui. Ma grande consolation est que vous soutenez l'honneur de nos pauvres Welches, en quoi vous serez bien secondé par M. le marquis de Condorcet.

Adieu, mon philosophe très-cher et très-nécessaire. Adieu; vivez longtemps.

8793. — A M. MARIN.

27 mars.

J'ai reçu, mon cher monsieur, ma *Déclaration*[8] imprimée à Paris. J'ai été fâché de voir : *Réponse d'un avocat à l'écrit intitulé*,

1. Voyez tome X, page 441.
2. Tome XXIX, page 9.
3. *Quelques Petites Hardiesses de M. Clair*, tome XXVIII, page 559.
4. Voyez la note, tome XXIX, page 41.
5. Ce sont celles qui, dans la présente édition, portent le n° 6393, et des fragments du n° 6089 qui sont répétés, tome XX, page 301.
6. Ce *Dialogue* de d'Alembert est à la page 298 du volume dont parle Voltaire.
7. Voyez tome VII, page 171.
8. Celle qui est tome XXIX, page 25.

au lieu de *Réponse à l'écrit d'un avocat*, intitulé, etc. [1]. Cela fait un contre-sens assez ridicule; mais il faut souffrir ce ridicule, auquel on ne peut remédier.

L'affaire de M. de Morangiés est d'un ridicule bien triste et bien cruel. Il la perdra, quoiqu'il soit démontré qu'il n'a jamais reçu les cent mille écus. Dieu veuille que je me trompe [2]!

8794. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

29 mars.

Savez-vous bien, madame, pourquoi j'ai été si longtemps sans vous écrire [3]? c'est que j'ai été mort pendant près de trois mois, grâce à une complication de maladies qui me persécutent encore. Non-seulement j'ai été mort, mais j'ai eu des chagrins et des embarras; ce qui est bien pire.

Puisque vous avez lu *les Lois de Minos*, il est juste que je vous envoie les notes qu'une bonne âme a mises à la fin de cette pièce. Je pourrais même vous dire que cette tragédie n'a été faite que pour amener ces notes, qui paraîtront peut-être trop hardies à quelques fanatiques, mais qui sont toutes d'une vérité incontestable. Faites-vous-les lire; elles vous amuseront au moins autant qu'une feuille de Fréron.

Quelques personnes seront peut-être étonnées qu'on parle dans ces notes du chevalier de La Barre, et de ses exécrables assassins; mais je tiens qu'il en faut parler cent fois, et faire détester, si l'on peut, la mémoire de ces monstres appelés juges, à la dernière postérité.

Je sais bien que l'intérêt personnel d'un très-grand nombre de familles, l'esprit de parti, la crainte des impôts et du pouvoir arbitraire, ont fait regretter dans Paris l'ancien parlement; mais, pour moi, madame, j'avoue que je ne pouvais qu'avoir en hor-

1. Voyez la note, tome XXIX, page 33.

2. Dans Beuchot, la lettre au même du 10 avril est jointe à cette lettre.

« On signale dans un catalogue d'autographes une lettre de Diderot à Voltaire, de Paris, 28 mars 1773; elle y est ainsi désignée:

« Charmante épître où il lui demande des nouvelles de sa santé. « Dites-nous « que vous vous portez bien afin que le cri de notre joie soit entendu de tous les « gueux, de tous les fripons, de tous les maroufles qui s'ennuient de votre éternité, « et qu'ils en crèvent de rage... » Il lui envoie les essais poétiques d'un jeune homme, « dont j'ai, dit-il, bonne opinion, parce qu'il est modeste et qu'il est « vraiment votre admirateur ». C'est à cette lettre que répond celle de Voltaire à Diderot, du 20 avril, ci-après.

3. La dernière lettre est du 4 novembre 1772; voyez n° 8670.

reur des bourgeois, tyrans de tous les citoyens, qui étaient à la fois ridicules et sanguinaires. Je me suis déclaré hautement contre eux, avant que leur insolence ait forcé le roi à nous défaire de cette cohue. Je regardais la vénalité des charges comme l'opprobre de la France, et j'ai béni le jour où nous avons été délivrés de cette infamie. Je n'ai pas cru assurément m'écarter de la reconnaissance que je dois et que je conserve à un bienfaiteur, en m'élevant contre des persécuteurs qui n'ont rien de commun avec lui. Je n'ai fait ma cour à personne; je n'ai demandé aucune grâce à personne. La satisfaction de manifester mes sentiments et de dire la vérité m'a tenu lieu de tout. Un temps viendra où les haines et les factions seront éteintes, et alors la vérité restera seule.

Il y a quelque chose d'aussi sacré pour moi que cette vérité, c'est l'ancienne amitié. Je compte sur la vôtre en vous répondant de la mienne; c'est ce qui fait ma consolation dans mes neiges et dans mes souffrances. Ma gaieté n'est pas revenue; mais elle reviendra avec les beaux jours, si mes maladies diminuent. Si je n'ai plus de gaieté, j'aurai du moins de la résignation et de la fermeté, un profond mépris pour toute superstition, et un attachement inviolable pour vous.

8795. — A M. DE LA HARPE.

29 mars.

Oui, j'ai vu les vers sur la statue : ils me font trop d'honneur, mais ils sont excellents. En voici[1] sur cette statue, qui ne valent pas les vôtres. Ce sont *levia carmina et faciles versus* qu'on fait *currente calamo*, et qui ne prétendent à rien. Cependant, si vous pouvez les glisser dans le *Mercure*, ce sera toujours un petit service rendu à Aliboron et à sa séquelle.

Je fais partir un ballot de livres de contrebande. Vous croyez bien qu'il y en a quelques exemplaires pour vous, qui êtes un peu de contrebande aussi, puisque vous êtes rempli de goût et de génie.

Le *Discours* de l'avocat *Belleguier*, en l'honneur de l'université, se trouve dans ce recueil. Il y a des pièces curieuses[2], et même importantes. Ce qu'il contient de moins bon, c'est la tragédie des

1. L'*Épître à Pigalle*, qui est tome X, page 410, fut imprimée (sauf les quatre vers sur Fréron) dans le *Mercure* de 1773, tome II d'avril, page 38.

2. Plusieurs sont énumérées dans la lettre 8792.

Lois de Minos; mais du moins les vers dont Valade l'avait honorée n'y sont pas. Cette pièce n'avait été faite que pour amener des notes sur les sacrifices du temps passé et du temps présent. Ces notes ne seront approuvées ni par Riballier ni par *Coge pecus*, mais elles sont toutes dans la plus exacte vérité; ainsi elles peuvent faire du bien.

Le vrai seul est aimable :
Il doit régner partout.

(BOILEAU, ép. IX, v. 43.)

Il y a une épître dédicatoire à M. le maréchal de Richelieu, bien longue et assez singulière. Il me semble que je vous ai assez bien désigné[1] à la page 10. Puissent les alguazils de la littérature, et les commis à la douane des pensées, laisser arriver mon petit ballot en sûreté!

8796. — A M. MARMONTEL.

29 mars.

Votre ancien ami est revenu au monde, mais ce n'est pas pour longtemps. Ce qui est bien sûr, c'est qu'il vous sera tendrement attaché dans le petit nombre de minutes qu'il peut avoir encore à végéter sur ce globule.

Je vous plains, je plains le théâtre et le bon goût, puisque Mlle Clairon va en Allemagne; mais je ne puis la blâmer de quitter le pays de la frivolité et de l'ingratitude.

J'ai mis au coche un petit ballot de rogatons[2] qu'on vient enfin d'imprimer à Genève. On y trouve des pièces assez curieuses, et entre autres le *Discours* de l'avocat *Belleguier*, qui n'aura point le prix de l'université. Vous y verrez aussi *les Lois de Minos*, qui n'ont été faites que pour amener des notes très-vraies et très-insolentes, très-dignes de l'avocat Belleguier, très-dignes d'être lues par vous, et qui ne seront point du tout du goût de *Coge pecus* et de Ribaudier.

Vous voyez bien que Valade est un fripon, et un sot fripon, puisqu'il ose dire qu'il imprima son infâme rapsodie sur une édition de Genève, et que cette édition de Genève ne paraît que depuis huit jours.

1. Tome VII, page 171; le passage est rapporté dans la lettre 8855.
2. Le volume dont Voltaire parle dans la lettre 8792.

Voici une lettre à M. Pigalle; elle se sent un peu de ma maladie, mais aussi elle n'a point de prétention.

Adieu, mon très-cher confrère; ma grande prétention est à votre amitié.

Présentez, je vous prie, mes regrets à Mlle Clairon.

8797. — A M. LE CHEVALIER DU COUDRAY [1].

Pardonnez, monsieur, à un vieillard décrépit et malade, si du fond de ses abîmes de neiges il ne vous a pas remercié plus tôt de l'honneur que vous lui avez fait. J'ai de bien plus grandes grâces à vous rendre; c'est de mon plaisir. Tout ce que vous dites est naturel et vrai. Je suis de l'avis de Boileau [2]:

Le vrai seul est aimable.

Peut-être quelques gens d'un goût difficile vous reprocheront quelquefois de ne vous être pas assez servi de la lime; mais je trouve que cette aisance sied très-bien à un mousquetaire.

Quant au luxe [3] dont vous parlez, vous faites très-bien de déclamer contre lui, et d'en avoir un peu chez vous; le luxe est une fort bonne chose quand il ne va pas jusqu'au ridicule. Il est comme tous les autres plaisirs, il faut les goûter avec quelque sobriété pour en bien jouir. Vous savez tout cela mieux que moi, et vous en faites un bien meilleur usage. Je suis sur le bord de mon tombeau; c'est de là que je vous souhaite des jours remplis de gaieté.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le vieux Malade de Ferney.

8798. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Ferney, mars.

Mon cher Christin m'a montré, monsieur, la lettre que vous lui avez écrite; vous lui avez fait une belle peur, et à moi encore davantage. Je ne serais pas étonné qu'en effet il y eût de ces incidents singuliers dans les mauvaises pièces qu'on joue aujourd'hui sur votre théâtre. Vous dites à Christin que vous m'avez

1. Alexandre-Jacques, chevalier du Coudray, né à Paris en 1744.
2. *Épître au marquis de Seignelay*, vers 42.
3. Du Coudray venait de publier *le Luxe, poëme en six chants*, 1773, in-8°.

écrit sous l'enveloppe de M. Marin ; je n'ai point reçu cette lettre. Il faut que quelque malin enchanteur ait escamoté ce que vous m'écriviez : cela redouble encore mes inquiétudes. Je suis un peu comme Atticus, attaché à César et à Pompée, et par conséquent fort embarrassé. Je trouve la comparaison d'Atticus fort bonne, car cet Atticus était malingre comme moi ; mais, ne pouvant plus supporter la vie, il se tua, et je ne me tue point ; je suis seulement confondu de ce que César, qui vous croit probablement ami de Pompée, vous ait défendu de rire devant lui [1].

. . . .

Je vous envoie un neuvième [2] dont plusieurs endroits vous feront rire quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Pour Mme Dixneufans, on dit qu'elle n'a été occupée que de danser chez madame la dauphine. Tâchez tous deux de venir voir cet été madame votre mère, et de faire chez nous une longue pause.

Embrassez tous deux pour moi mon cher d'Alembert, quand vous le verrez. L'oncle et la nièce vous font les plus tendres compliments.

8799. — AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Mars.

Monseigneur, une des plus douces consolations que j'aie reçues depuis plus de vingt ans a été la lettre [3] dont Votre Altesse royale m'a honoré ; je vois que vous daignez toujours protéger les lettres, et que vous favorisez les Français après vous être amusé à les battre ; ils sont dignes en effet de vos bontés. Cette nation, qui passe pour être un peu légère, ne l'a jamais été pour vous ; elle vous a toujours aimé, et les gens sensés de chez nous ont rendu unanimement justice à vos grands talents militaires comme à vos grâces.

Le jeune M. Mainissier, secrétaire du général de Brux, Écossais au service de l'impératrice de Russie, m'apporta hier dans mon lit, où mes maladies me retiennent, la lettre dont je remercie Votre Altesse royale ; mon triste état, et la perte presque entière de mes yeux, ne me permettront guère de lire trois gros volumes

1. Dans Beuchot, la lettre entière à Rochefort du 3 mars se trouve cousue à cet alinéa.

2. Neuvième tome des *Questions*. Ces deux derniers alinéas ont dû faire partie d'une autre lettre. (G. A.)

3. N° 8771.

de la *Politique morale*, dont ce jeune homme est l'auteur; mais je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi, quoiqu'il soit très-difficile de dire des choses neuves en morale, et peut-être dangereux d'en dire de vieilles en politique.

Il est vrai qu'il y a eu de grands politiques à l'âge de vingt-cinq ans; mais ils n'imprimaient rien à cet âge sur le gouvernement.

Quoi qu'il en soit, si le jeune M. Mainissier est assez heureux pour penser et s'exprimer comme vous, il réussira. Je le trouve bien heureux d'avoir pu vous faire sa cour; mon âge et ma fin prochaine ne me laissent pas espérer un tel bonheur.

Je suis avec le plus profond respect, monseigneur, de Votre Altesse royale, etc.

8800. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 4 avril.

Vous savez que tous les princes ont des espions : j'en ai jusqu'au pied des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont vous avez été menacé. Je ne sais s'ils m'ont annoncé juste (car vous savez que les princes sont sujets à être trompés); mais ils soutiennent que votre mal est dégénéré en goutte : ce qui m'a doublement réjoui. Cette maladie, à votre âge, pronostique une longue vie, et je suis bien aise de vous associer à notre confrérie de goutteux.

Je vous fais des remerciements de la tragédie que vous m'avez envoyée[1]. Vous avez été frappé des événements arrivés en Pologne et des révolutions de Suède; et cela vous a fourni la matière d'un drame. Je crois que, si vous vouliez l'entreprendre, vous feriez, des nouvelles de gazettes, des sujets de tragédie.

Celle-ci est certainement très-nouvelle, et ne ressemble à aucun des sujets que les tragiques anciens ou modernes ont traités. Je ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre espèce cesse d'être; mais s'il est permis à un *dilettante,* ou, pour mieux nommer les choses par leur nom, à un ignorant comme moi, de vous exposer mes doutes, il me paraît que la mort d'un prêtre ne peut toucher personne; et que si Astérie ou Teucer avaient péri par les complots des pontifes, on aurait été plus remué et plus attendri.

Vous qui possédez les secrets de ce grand art d'émouvoir, vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je suis, vous avez eu sans doute des raisons de préférer le dénoûment qui se trouve dans la pièce à celui que je propose.

1. *Les Lois de Minos.*

Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature: nous aimons mieux dans ce pays n'avoir que des sujets comiques; les autres, nous les avons eus par le passé, et nous aimons mieux voir représenter des tragédies que d'en être les acteurs.

Quelque âge que vous ayez, vous avez un doyen dans ce pays-ci : c'est le vieux Pöllnitz. Il a fait une grande maladie, et je vous envoie l'histoire de sa convalescence[1]. Il a actuellement quatre-vingt-cinq ans passés. Ce n'est pas une bagatelle d'avoir poussé sa carrière jusqu'à un âge aussi avancé, et de repousser les attaques de la mort comme un jeune homme.

L'autre pièce, qui commence par un badinage, finit par quelques réflexions morales[2]. J'ai fort recommandé qu'on eût soin d'en affranchir le port, parce qu'il n'est pas juste que vous payiez un fatras de fadaises qui vous ennuiera peut-être.

Vous me parlez de vos Welches et de leurs intrigues; elles me sont toutes connues. Il ne m'échappe rien de ce qui se passe à Stockholm ainsi qu'à Constantinople. Mais il faut attendre jusqu'au bout pour voir qui rira le dernier.

Votre impératrice a bien des ressources. Le Nord demeurera tranquille, ou ceux qui voudront le troubler, tout froid qu'il est, s'y brûleront les doigts.

Voilà ce que je prends la liberté de vous annoncer, et que vos Welches, pour trouver des souverains trop crédules, pourront peut-être les précipiter eux-mêmes dans de plus grands malheurs que ceux qu'ils ont courus jusqu'à présent.

Mais je ne sais de quoi je m'avise : les pronostics ne vont point à l'air de mon visage, et ce n'est pas à un incrédule à faire le voyant, aussi peu qu'à un échappé des Teutons à faire des vers welches. Je me sauverai de ceci comme Pilate, qui dit : *Quod scripsi, scripsi*[3].

On peut mal prévoir, on peut faire de mauvais vers; mais cela n'empêche pas qu'on ne soit sensible au destin des grands hommes, et que le philosophe de Sans-Souci ne prenne un vif intérêt à la conservation du patriarche de Ferney, pour lequel il conservera toute sa vie la plus grande admiration.

FÉDÉRIC.

8801. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 avril.

Il s'en faut bien, mon cher ange, que je sois guéri. Les apparences sont que j'irai bientôt trouver votre ami M. de Croismare[4], qui était mon cadet.

1. C'était une *Épître* (en vers) au baron de *Pöllnitz sur sa convalescence*. Elle est dans les *OEuvres posthumes de Frédéric II*.
2. Probablement l'épître dont Voltaire parle dans la lettre 8820.
3. Jean, XIX, 22.
4. Jacques-René de Croismare, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, lieute-

Permettez-moi de vous citer un vers de ces pauvres *Lois de Minos :*

On voit périr les siens avant que de mourir.

(Acte IV, scène II.)

Mais, à mesure qu'on est privé de ses anciens amis, on s'attache plus à ceux qui nous restent, et c'est ce que j'attends de votre cœur sensible : c'est moi qui ai plus que jamais besoin de consolation. La petite cabale qui me persécute fait débiter dans Paris deux volumes[1] d'horreurs affreuses qu'elle m'attribue, et qu'on a imprimées à la suite du *Dépositaire* et des *Pélopides*, afin de faire passer la calomnie à la faveur de la vérité. On a inséré dans ce recueil infâme *le Catéchumène*, qui est, comme on le sait, d'un académicien de Lyon.

Outre ces infamies scandaleuses et punissables, on a inséré dans ce recueil je ne sais quel écrit fait contre les anciens parlements, et jusqu'à des pièces relatives à l'attentat commis contre le roi de Pologne, imprimées à Varsovie, et dans lesquelles il y a beaucoup de termes que je n'entends point.

Enfin il est bien démontré aux yeux de tout homme impartial et de tout esprit raisonnable que non-seulement je n'ai pas plus de part à cette édition qu'à celle de Valade, mais qu'elle a été faite uniquement dans l'intention de me perdre, et de plonger dans le désespoir les derniers moments de ma vie. Voilà tout ce que les belles-lettres m'ont produit. Une statue ne console pas, lorsque tant d'ennemis conspirent à la couvrir de fange. Cette statue n'a servi qu'à irriter la canaille de la littérature. Cette canaille aboie, elle excite les dévots ; ces dévots cabalent ; et les honnêtes gens sont très-indifférents.

Je ne sais comment faire pour vous faire parvenir un autre recueil[2] plus honnête à la suite des *Lois de Minos*. Je crains pour les recueils. On me dira : Si vous avez fait celui-ci, vous pouvez bien avoir fait l'autre, dont vous vous plaignez. Heureux qui vit et qui

nant général, gouverneur de l'École militaire, mort le 22 mars 1773, à soixante-quatorze ans.

1. Les onzième et douzième parties des *Nouveaux Mélanges*, publiées en 1772. On trouve dans la onzième partie *les Peuples aux parlements* (opuscule qui est de Voltaire ; voyez tome XXVIII, page 413, quoiqu'il le désavoue dans l'alinéa suivant), une *Relation de l'attentat commis contre la personne du roi de Pologne, envoyée de Varsovie*, un *Extrait de la réponse d'un Polonais, le Catéchumène ;* cette dernière pièce est de Bordes. (B.)

2. Voyez lettre 8792.

meurt inconnu! *qui bene latuit, bene vixit*[1] : je n'ai pas eu ce bonheur.

Je n'ai point de nouvelles de M. le maréchal de Richelieu. Je lui ai pourtant dédié cette véritable édition des *Lois de Minos*. Elle réussit beaucoup chez l'étranger. Je ne suis toléré dans ma patrie qu'à la longue; mais, entre les Alpes et le mont Jura, a-t-on une patrie? un ami tel que vous en tient lieu.

Adieu. Non-seulement je vous souhaite une vieillesse plus heureuse que la mienne, mais je suis sûr que vous l'aurez; j'en dis autant à Mme d'Argental.

8802. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney, 6 avril.

Oh! pour ces vers-là, je les trouve fort bons; mais je ne les mérite guère. Ma maladie m'a laissé des suites affreuses :

La Renommée est vanité;
Courir après elle est folie :
Qu'importe l'immortalité,
Quand on souffre pendant sa vie?

Portez-vous bien; tout le reste est bien peu de chose. Continuez-moi vos bontés; elles font ma consolation.

Mme Denis vous fait mille compliments par ce pauvre malade; cela lui est plus aisé que d'écrire.

Pour moi, je n'ai pas le courage de vous parler de spectacles ni de plaisirs; je ne puis vous parler que de mon attachement, de ma reconnaissance, et de la patience avec laquelle il faut que je supporte toutes les douleurs du corps, et de ce qu'on appelle âme.

8803. — A M. LAUS DE BOISSY[2].

A Ferney, 6 avril.

Une très-longue maladie, monsieur, m'a mis jusqu'à présent hors d'état de vous remercier et de vous témoigner toute mon estime, ainsi que ma reconnaissance. Je ne saurais me plaindre d'un ennemi tel que l'abbé Sabatier, puisqu'il m'a valu un défenseur tel que vous[3].

1. Ovide, livre III des *Tristes*, élégie IV, vers 25.
2. A qui est adressée la lettre 7726; voyez tome XLVI, page 507.
3. Boissy venait de publier : *Addition à l'ouvrage intitulé* les Trois Siècles de

Je sais qu'on a payé cet abbé pour me nuire; mais vous, monsieur, vous n'avez écouté que la noblesse de votre âme, et vous faites autant d'honneur aux belles-lettres que tous ces écrivains mercenaires et calomniateurs y jettent de honte et d'opprobre.

Je cherche à vous faire parvenir mon petit hommage [1] par M. Bacon, substitut de monsieur le procureur général. J'espère qu'il vous sera rendu, malgré la difficulté de la correspondance du pays où j'achève mes jours, avec votre belle et dangereuse ville de Paris.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments sincères que je vous dois, et j'ose dire même avec amitié, etc.

VOLTAIRE.

8804. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 avril.

Mon cher et ancien et respectable ami, j'ai fait part de votre lettre [2] à tous ceux qui en sont dignes; ils en ont baisé les sacrés caractères, et souhaitent de les baiser longtemps; et ils espèrent que la Providence, quoique ce meilleur des mondes possibles ait si souvent à s'en plaindre, ne les frustrera pas de cette espérance. Pour moi, elle fait toute ma consolation, et il ne me restera quelque courage que tant que les lettres et la philosophie vous conserveront.

J'attends avec grande impatience le recueil dont me parlez. Vous pourriez me le faire parvenir par une des voies dont vous vous êtes servi pour m'envoyer les paquets de l'avocat Belleguier. Je suis très-fâché que Cramer ait inséré dans cette collection mon *Dialogue de Descartes et de Christine :* c'est mal connaître mes intérêts que de me mettre à côté de vous. Ce qui me console, c'est qu'il est question de vous dans ce dialogue; car je ne sais par quelle fatalité vous vous trouvez toujours au bout de ma plume. Je n'ai presque point fait d'article dans mon *Histoire de l'Académie* [3] où je n'aie eu occasion soit de parler de vous comme j'en pense, soit de vous citer en matière de goût. Je ne sais si cette rapsodie paraîtra jamais; mais, comme je suis très-résolu d'y dire la vérité sans attaquer d'ailleurs les sottises reçues, je vous promets qu'elle ne sera pas imprimée

notre littérature, *ou Lettre critique adressée à M. l'abbé Sabatier de Castres, soi-disant auteur de ce dictionnaire*, 1773, in-8°. Il y prend le parti de Voltaire; mais il demande à Sabatier pourquoi il a épargné Marin; ce qui explique un passage de la lettre 8793.

1. Probablement un exemplaire de l'édition des *Lois de Minos*, etc., dont il est parlé dans la lettre 8792.

2. N° 8792.

3. Voyez lettre 8733.

en France. C'est bien assez de me châtrer moi-même à moitié, sans qu'un commis à la douane des pensées vienne me châtrer tout à fait. Vous savez que la destruction des chats est la besogne des chaudronniers. Ne trouvez-vous pas qu'on traite les gens de lettres comme des chats, en les livrant, pour être châtrés, aux chaudronniers de la littérature? Or le pauvre Bertrand pense comme Raton, et ne veut pas être livré aux chaudronniers.

Je suis persuadé, sur votre parole, que je serai content de la page 8 de votre épître dédicatoire des *Lois de Minos* [1]. Cette page contient apparemment les conseils dont vous m'avez parlé dans une autre lettre; mais je vous répondrai, mon cher maître, par un proverbe bien trivial, mais bien vrai: *Qu'à laver la tête d'un mort,* ou *d'un Maure, on y perd sa peine.* Ce que je puis vous assurer, c'est que l'*Histoire de l'Académie,* qui ne vaudra pas *les Lois de Minos,* ne sera pas dédiée à votre Alcibiade ou à votre Childebrand, comme vous voudrez l'appeler. Je lui pardonnerais, s'il vous payait ou vous obligeait; mais j'entends dire qu'il ne fait ni l'un ni l'autre.

Je serai fort aise de voir les deux lettres de l'impératrice de Russie sur les deux puissances; quoique, à vous dire le vrai, je me défie d'une lettre sur les deux puissances écrite par l'une des deux. Chacune veut, comme l'on dit encore (car je suis en train de citer des maximes triviales), *tirer toute la couverture à soi.* L'intérêt de l'humanité demanderait, à la vérité, que la puissance spirituelle fût mise nue comme la main; mais il demanderait aussi que la puissance temporelle ne fût qu'honnêtement vêtue, et non pas affublée de couvertures.

A propos de Catau, je n'ai point de réponse à ma dernière lettre; je n'en suis pas trop surpris, car les circonstances ne sont pas trop favorables pour obtenir ce que je demande [2]. Vous devriez bien lui représenter quel service elle rendrait à la philosophie et aux lettres en ayant égard à mon humble requête. Que dites-vous de tout ce qui se passe dans le Nord? ne croyez-vous pas que la guerre va s'allumer de plus belle? et ne trouvez-vous pas étrange que trois ou quatre êtres, au fond du Nord, décident du malheur de cinquante ou soixante millions d'hommes qui veulent bien le souffrir? Ce phénomène-là est plus difficile à expliquer que la pesanteur ou le magnétisme.

Vous avez bien raison sur le pauvre La Harpe. Il y a bien longtemps que je lui ai rendu justice pour la première fois, et je suis indigné, comme vous, des persécutions et des injustices qu'il éprouve; mais la littérature est dans la plus déplorable situation où elle ait jamais été. Je ne saurais y penser sans fiel, et presque sans fureur. Je vous le répète, mon cher maître, il ne me restera de courage que tant que vous vivrez. Vivez donc longtemps, et aimez-moi comme je vous aime.

BERTRAND.

1. C'est l'alinéa qui commence par *C'est à vous de maintenir,* etc. (tome VII, page 170.)
2. La liberté des Français faits prisonniers en Pologne.

8805. — A M. DE SARTINES[1].

A Ferney, 6 avril.

Monsieur, je ne puis trop vous remercier de vos bontés ni trop respecter vos sages ménagements pour la personne qui a pu vendre ce manuscrit au libraire Valade. Cette affaire n'est qu'une bagatelle, et mon seul but était de vous convaincre que je n'avais point fait débiter ce petit ouvrage dans le pays étranger, comme Valade m'en accusait, pour se justifier. Puisque vous avez bien voulu approfondir la vérité, cela me suffit, et je suis trop content.

Il y a plus de quarante ans que je suis accoutumé non-seulement à voir falsifier mes ouvrages, mais à me voir imputer des choses que je n'ai jamais faites ni jamais sues. Ma profonde retraite et mon âge de près de quatre-vingts ans n'ont pu me mettre à l'abri de cette vexation; c'est un inconvénient qu'il faut souffrir, ainsi que tous les autres chagrins auxquels la vie de l'homme est exposée. C'est une grande consolation pour les véritables gens de lettres d'être sous la protection d'un magistrat aussi éclairé et aussi prudent qu'équitable. Personne n'est plus sensible que moi à ce bonheur dont on jouit à Paris, et dont je ressens les effets jusque dans le pays étranger. J'ai l'honneur d'être, avec bien du respect et de la reconnaissance, monsieur, votre, etc.

8806. — A M. TABAREAU[2].

A Ferney, 9 avril.

L'oncle et la nièce sont également pénétrés, monsieur, de vos bontés; mais je crains qu'ils ne puissent pas en profiter sitôt. Vous savez probablement quel rendez-vous secret on a donné à l'oncle[3], et le temps de ce rendez-vous est encore un peu incertain. La santé de ce pauvre oncle n'est pas rétablie; il s'en faut beaucoup.

Il lui faudrait plus d'un jour pour se mettre en état de faire le voyage.

Il y a encore une autre raison qui pourrait empêcher l'oncle et la nièce de hasarder l'aventure d'une loge grillée à une pre-

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Par Richelieu, à Lyon.

mière représentation. Vous savez combien le parterre de Lyon est tumultueux ces jours-là, et tout ce qui peut arriver de désagréable. Il me semble qu'il faudrait au moins attendre la seconde journée, supposé qu'il y en ait une; enfin il faut que *les Lois de Minos* et l'auteur aient un peu de santé. Mais ce qui est bien sûr, c'est que si je suis en vie, je ferai tôt ou tard un petit voyage *incognito* pour venir vous remercier, pour vous embrasser, pour vous dire que vous n'avez point de serviteur plus tendrement attaché que le vieux malade de Ferney et de Prangins.

8807. — A M. BORDES.

A Ferney, 10 avril.

Vraiment c'est bien vous, monsieur, qui avez plus d'un ton. Il s'en faut bien, à mon gré, que *Ver-Vert*, avec ses *b* et ses *f*, qui *voltigeaient sur son bec* [1], soit aussi agréable que *Parapilla* [2]. Quand vous aurez mis la dernière main à cet agréable ouvrage, il sera un des meilleurs que nous ayons dans ce genre, en italien et en français. Nous avons à Genève un homme dont le nom était précisément celui du premier héros du poëme : il a changé son nom en celui de *Planteamour*, comme l'ex-jesuite Fesse, de Lyon, qui m'a volé pendant trois ans de suite, avait changé son nom en celui de P. Fessi [3].

Je crois que les notes à la suite des *Lois de Minos* ne vous auront pas déplu, et que vous serez content du *Discours* de l'avocat *Belleguier*, pour les prix de l'université. Que dites-vous du recteur, qui ne sait pas le latin, et qui a pris *magis* pour *minus?*

Je suis bien fâché qu'Aufresne ne puisse aller à Lyon; on dit que c'est un acteur qui a des moments et des éclairs admirables. Il me semble quelquefois que, si on pouvait représenter sur le beau théâtre de Lyon *les Lois de Minos* avec quelque succès, je pourrais faire un effort, et oublier assez mes maux pour venir vous embrasser. J'ai des raisons essentielles pour avoir un prétexte plausible de ce petit voyage. Que de choses j'aurais à vous dire, et que de choses à entendre !

Aimons-nous, mon cher philosophe, car les ennemis de la raison n'aiment guère ceux qui pensent comme nous.

1. Le vers 53 du chant IV du *Ver-Vert* de Gresset est :

Les *b*, les *f*, voltigeaient sur son bec.

2. Poëme de Bordes.
3. Voyez la lettre à Maupeou, fin mars 1774.

8808. — A M. DE LA HARPE.

10 avril.

Je viens de retrouver une lettre de Clément[1], qu'il est bon de faire connaître à mon cher successeur. Il n'y a pas six mois d'intervalle entre cette lettre tout à fait cordiale et les pouilles qu'il nous chante à tous deux. Cela prouve que les grands hommes changent d'opinion volontiers, et se rétractent comme saint Augustin.

Le *Mercure* me paraît le greffe où cette lettre doit être déposée, avec quelques petites réflexions de votre part sur les progrès que font en peu de temps les hommes de génie, et sur la rapidité avec laquelle ils passent du pour au contre.

Je ne sais quand vous recevrez *les Lois de Minos*. La contrebande devient difficile. La pièce est suivie de notes fort édifiantes, du *Discours de l'avocat Belleguier*, et de plusieurs pièces dans ce goût, qui ne passeront jamais à la douane de la pensée. V.

8809. — A M. MARIN[2].

A Ferney, 10 avril.

Il me paraît que le public des honnêtes gens revient beaucoup en faveur de M. de Morangiés. C'est une chose bien absurde que la rétractation d'un faux témoin ne soit pas admise en justice après le récolement. Je regarde le désaveu fait par cette malheureuse Hérissé Tempête, avant d'être fouettée et marquée, comme une espèce de testament de mort qui doit servir de matière à une nouvelle instruction, et qui prouve évidemment que M. de Morangiés est opprimé par la plus infâme canaille. La faveur donnée à un vérolé, et le décret de prise de corps contre un chirurgien honnête homme, marquent, ce me semble, la plus mauvaise volonté de la part du juge. Ce juge s'est fait un point d'honneur de protéger la populace contre la noblesse ; mais il ne fallait protéger que la vérité contre l'imposture. Le grand malheur est qu'on ne peut prouver cette imposture juridiquement, et que les billets de M. de Morangiés subsistent toujours.

1. La lettre de Clément est imprimée dans le *Mercure* de mai 1773, page 149 ; elle est du 5 décembre 1768, et se trouve tome XLVI, page 181, de la présente édition.

2. Éditeurs, de Cayrol et François. — Ils ont à tort donné cette lettre comme adressée à M. Tabareau.

Au reste, ce problème me paraît plus intéressant que cent mille billevesées mathématiques et cent mille discours pour les prix des académies.

Je ne connais point du tout, mon cher ami, ce M. de Boissy dont vous vous plaignez, ni ce M. l'abbé Savatier qui m'a tant dénigré [1]. Ma longue maladie, dont je ne suis pas encore guéri, ne m'a pas laissé le temps de lire leurs brochures. On dit que M. de La Harpe a fait une tragédie qui est le meilleur de tous ses ouvrages. Je le souhaite de tout mon cœur pour l'honneur des lettres et pour son avantage. C'est de tous nos jeunes gens celui qui fait le mieux des vers, qui écrit le mieux en prose, et qui a le goût le plus sûr.

Voudriez-vous bien avoir la bonté de lui faire remettre cette lettre?

Le vieux malade de Ferney vous embrasse bien tendrement.

8810. — A M. D'ALEMBERT.

11 avril.

J'ai bien des choses à vous dire, mon cher et vrai philosophe. Je commencerai par les deux puissances. Figurez-vous que les évêques russes ne les connaissent pas, et qu'ils regardent cette opinion comme la plus grande des hérésies, tandis que chez vous autres la couronne elle-même reconnaît les deux puissances. A l'égard de la puissance de Catherine, je crois qu'elle boude Bertrand et Raton, car elle ne répond ni à l'un ni à l'autre sur la belle proposition qu'on lui avait faite d'exercer sa puissance bienfaisante. Il faut qu'elle nous ait pris tous deux pour deux Welches.

Je viens à votre grand grief. Vous ne connaissez pas ma situation. Vous ne savez pas que de bonnes âmes, dans le goût de Clément et de Savatier, ont fait imprimer sous mon nom deux gros diables de volumes [2] farcis de toutes les impiétés et de toutes les horreurs possibles; que la chose peut aller très-loin, et qu'à mon âge il est dur d'être obligé de se justifier. Les scélérats ont mêlé leurs propres ordures à des choses indifférentes, qui sont en effet de moi; et, par ce mélange assez adroit, ils font croire que tout m'appartient. Cette nouvelle façon de nuire est mise à

1. Laus de Boissy, dans sa brochure contre Sabatier, demandait à celui-ci pourquoi il avait attaqué Voltaire et épargné Marin.
2. Ceux dont il a parlé page 338.

la mode depuis quelques années par la canaille de la littérature. C'est un brigandage affreux, c'est le comble de l'opprobre. Ces malheureux-là trouvent de la protection ; il faut bien que j'en cherche aussi. Nommez-moi quelque autre [1] qui puisse me défendre auprès du roi dans de pareilles circonstances; et si je veux faire représenter *les Lois de Minos*, à qui m'adresserai-je? Je me flatte que quand vous aurez bien pesé les termes, vous serez content.

Il est bien plus difficile que vous ne le pensez de faire venir aujourd'hui par la poste des livres reliés. J'ai grand'peur que mon premier paquet ne soit actuellement entre les mains du syndic des libraires et de quelque exempt. On ne peut plus ouvrir son cœur à ses amis qu'en tremblant. Les consolations de l'absence nous sont ôtées : on empoisonne tout; mais, malgré cette triste situation, je vois qu'on est beaucoup plus malheureux en Pologne que chez vous. Pour moi, tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse finir ma pauvre carrière sur les bords de mon lac, au pied du mont Jura. Ma véritable affliction est d'être loin de vous. Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami; ma santé est encore bien chancelante.

8811. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 avril.

Je m'imagine que mon héros fait ses pâques à Versailles, et que j'aurai tout le temps de disposer mon squelette à me rendre à ses ordres.

Votre Lazare ressuscité ne manquera pas de venir au rendez-vous, le plus secrètement que faire se pourra, dès que vous lui aurez marqué le jour où il devra partir; après quoi il retournera bien vite dans son ermitage.

On doit jouer incessamment *les Lois de Minos* à Lyon, et l'on fait pour cela de grands préparatifs; c'est précisément de quoi je ne veux pas être témoin. Comme vous êtes l'unique objet de mon voyage, je ne veux pas qu'aucune idée étrangère se mêle à mon idée dominante. Je compte d'ailleurs beaucoup plus sur les acteurs de Bordeaux que sur ceux de Lyon. Belmont fera ses efforts pour faire réussir une pièce que vous protégez, qui vous est dédiée, et qui vous appartient.

1. Que le duc de Richelieu.

A l'égard de Paris, je pense qu'il ne faut pas se presser, et que vous pourriez attendre le voyage de Fontainebleau. Il n'est pas impossible que dans ce temps-là vous n'ayez quelques bons acteurs. Il y en a un[1] qui était à Lyon, et que j'envoie malheureusement à Pétersbourg. Je m'en repens du fond de mon cœur. Je crois qu'il serait devenu excellent à Paris.

La pièce d'ailleurs était fort mal arrangée par Lekain, et les rôles ridiculement donnés. Monseigneur me permettra d'arranger tout cela différemment, selon son bon plaisir.

Il pleut de mauvais vers à Turin; c'est tout comme chez vous; et vous rembourserez plus d'un sonnet quand vous viendrez dans ce pays-là. La troupe de l'impératrice-reine est revenue de Naples et de Venise, où elle a beaucoup réussi. C'est la première fois qu'on a vu des acteurs français au fond de l'Italie. Vous pourriez bien trouver parmi ces comédiens quelqu'un qui vous convînt. Je m'aperçois que je ne vous parle que de théâtre; mais vous êtes premier gentilhomme de la chambre, et les plaisirs de l'esprit sont faits pour vous être aussi chers que les autres.

Vous ne m'avez point mandé si l'on pouvait vous envoyer de gros paquets du côté de la Suisse. Je crains toujours de commettre quelque indiscrétion; mon ombre me fait peur : c'est apparemment depuis que j'ai été sur le point de n'être plus qu'une ombre.

Jouissez, monseigneur, de votre belle santé. Il n'y a de jeunes que ceux qui se portent bien. Daignez continuer à me faire oublier par vos bontés toutes les misères de ma décrépitude, et agréez toujours mon très-tendre respect. V.

M. de Sartines m'a écrit qu'il ne doutait pas de la prévarication de Valade; qu'il aurait tout saisi si tout n'avait pas été vendu, et qu'il me priait de ne pas exiger de lui qu'il poussât plus loin cette affaire. Je vous rends compte de tout comme à mon médecin.

A propos, je vous crois réellement le meilleur médecin du monde : car, par votre attention et votre régime, vous avez fortifié votre santé et prolongé vos plaisirs. Boerhaave, avec tous ses livres et un tempérament de fer, n'a pas su arriver à soixante-dix ans faits.

Vivez cent ans, et moquez-vous intérieurement des médecins ainsi que du reste du monde.

1. Aufresne.

8812. — A M. BORDES[1].

A Ferney, 12 avril.

Mme Denis a voulu lire aussi *Parapilla*, mon cher confrère; je vous renvoie à regret cet agréable ouvrage, et je mets sous votre protection les *Aventures crétoises*, qui ne plairont pas si fort aux dames.

Je crois qu'Aufresne[2] sera dans deux ou trois jours à Lyon; ne pourrait-on pas l'engager à jouer Teucer? Le vieux malade vous embrasse bien tendrement.

8813. — A M. LE COMTE DE SCHOMBERG[3].

Ferney, 14 avril.

Monsieur, la lettre dont vous m'avez honoré a été une de mes plus grandes consolations. Il est vrai que j'ai été assez mal; mais j'avais chargé M. l'avocat Belleguier[4], qui fait les affaires de la Sorbonne et les miennes, de vous assurer que je mourrais très-attaché à tous mes anciens sentiments, et surtout à vous, monsieur, qui daignez toujours prendre quelque intérêt à ce qui me regarde, malgré ma constante aversion pour les assassins du chevalier de La Barre.

Si j'ai encore à vivre quelque temps dans ma retraite, au milieu de ma petite colonie, ce sera pour regretter les moments que vous avez bien voulu me donner quelquefois, pour en conserver le souvenir le plus cher, et pour vous être très-dévoué jusqu'à mon dernier moment. Je suis encore bien faible; mais il me semble que je reprends un peu de force en vous écrivant.

J'ai l'honneur d'être, avec bien du respect et de la reconnaissance, monsieur, etc.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Aufresne avait débuté à la Comédie française en 1765. Il paraît que la simplicité de sa déclamation déplut au comité, qui refusa de l'admettre. Le suffrage du roi de Prusse et de l'impératrice de Russie, qui le firent engager à leur théâtre, et les applaudissements de la petite cour de Ferney, le dédommagèrent de cette disgrâce. Il jouait surtout, dit-on, le rôle d'Auguste avec une grande supériorité. Aufresne est mort en 1806.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.
4. C'est-à-dire qu'il avait envoyé le *Discours de Me Belleguier*.

8814. — DE FRÉDÉRIC,

LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, 17 avril.

C'est d'un cœur pénétré de la plus vive reconnaissance que je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt que vous prenez à mon mariage [1]. Il est des plus heureux, et l'on ne saurait rien ajouter à mon bonheur. J'ai été passer deux mois à Berlin, et j'ai eu occasion d'entendre souvent les conversations de ce grand roi, qui m'a comblé de politesses et de faveurs. Quel charme pour moi de l'écouter! Les moments que l'on passe avec lui ne paraissent sûrement pas être longs et l'on voit à regret en arriver la fin. Vous avez très-bien fait, mon cher ami, de ne m'avoir point envoyé une seconde lettre de la personne en question. Gardez-la, je vous prie, me voyant dans l'impossibilité d'y satisfaire.

Que je suis charmé que les cinquante accès de fièvre n'aient pas dérangé une santé aussi chère pour tous vos amis, et pour moi en particulier, qui vous aime au delà de toute expression! Vivez, cher Nestor de la littérature, vivez encore longtemps pour le bien de l'humanité; conservez-moi toujours votre amitié, qui m'est si précieuse, et soyez persuadé de la parfaite considération avec laquelle je suis, monsieur, votre, etc.

FRÉDÉRIC.

8815. — A M. D'ALEMBERT.

19 avril.

Il faut, mon cher et grand philosophe, que je vous fasse part d'une petite anecdote. Voici ce que la personne très-singulière [2] me mande : « J'ai reçu de lui une seconde et troisième lettre sur le même sujet; l'éloquence n'y est pas épargnée ; mais que ne plaide-t-il aussi pour les Turcs et pour les Polonais?... Il est vrai que les vôtres ne sont pas à Paris; mais aussi pourquoi l'ont-ils quitté?... J'ai envie de répondre que j'ai besoin d'eux pour introduire les belles manières dans mes provinces. »

Je vous prie de me mander si on vous a écrit en effet sur ce ton. Je suis persuadé que dans toute autre circonstance on aurait fait ce que vous avez voulu. Votre projet était admirable; il vous aurait fait un honneur infini, à vous et à la sainte philosophie. Vous voyez bien que ce n'est pas vous qu'on refuse, et que ce n'est pas aux philosophes qu'on s'en prend ; au contraire, ce sont

1. Voyez lettre 8736.
2. Catherine II.

les ennemis de la philosophie que l'on veut punir de leurs manœuvres. J'avais eu la même idée que vous il y a longtemps. Je consultai des gens au fait qui craignirent même de me répondre. Je craindrais aussi de vous écrire, si la pureté de vos intentions et des miennes ne me rassurait contre le danger que courent aujourd'hui toutes les lettres. On ne verra jamais dans notre commerce que l'amour du bien public, et des sentiments qui doivent plaire à tous les honnêtes gens. Ce sont là les vrais marrons de Bertrand et de Raton.

Je vous ai mandé, mon cher et respectable ami, qu'il est très-difficile actuellement de vous faire parvenir le petit recueil[1] où se trouve le très-ingénieux *Dialogue de Christine et de Descartes*. On y a mis des lettres de la personne qui veut qu'on enseigne les belles manières chez elle[2]. Ces lettres ont alarmé des gens qui ont de fort mauvaises manières. Je trouverai pourtant un moyen de vous faire parvenir ce petit proscrit; mais songez que j'ai l'honneur de l'être moi-même, et de plus très-malade, très-embarrassé, très-persécuté, mais vous aimant de tout mon cœur, et autant que je vous révère.

8816. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 avril.

Mon cher ange, votre lettre du 13 avril m'a bien consolé, mais ne m'a pas guéri, par la raison qu'à soixante-dix-neuf ans, avec un corps de roseau et des organes de papier mâché, je suis inguérissable. Toutes les chimères dont je me berçais sont sorties de ma tête. Vous savez que j'avais imaginé de partir de Crète[3] sur un vaisseau suédois, pour venir vous embrasser ; la destinée en a ordonné autrement. Je vous avoue que j'en ai été au désespoir, et que mon chagrin n'a pas peu contribué à envenimer l'humeur qui rongeait ma déplorable machine.

On va représenter les Crétois à Lyon, à Bordeaux, à Bruxelles. A l'égard des comédiens de votre ville de Paris, je puis dire d'eux ce que saint Paul disait des Crétois de son temps : « Ce sont de méchantes bêtes et des ventres paresseux[4]. » Je puis

1. Voyez lettre 8792.
2 Catherine; voyez ci-dessus page 349, et la lettre 8817.
3. Voltaire avait eu le projet de venir à Paris après la représentation des *Lois de Minos*, dont il espérait un grand succès; mais la pièce ne fut pas jouée.
4. *Épître* à *Titus*, I, 12.

ajouter encore que ce sont des ingrats. Ils ont eu le mauvais procédé et la bêtise de préférer je ne sais quel *Alcydonis;* Dieu les en a punis en ne leur accordant qu'une représentation. J'espère que M. le maréchal de Richelieu pourra mettre quelque ordre dans ce *tripot.* Il était bien ridicule d'ailleurs que Lekain s'avisât de vouloir jouer le rôle d'un jeune homme, tandis que celui de Teucer était fait pour sa taille, et le rôle du vieillard pour Brizard. Si on ne peut pas réformer le *tripot,* je m'en lave les mains, et je me borne à mes bosquets et à mes fontaines.

On m'a mandé que la détestable copie sur laquelle le détestable Valade avait fait sa détestable édition venait d'une autre copie qui avait traîné dans l'antichambre de Mme Du Barry; mais cela est impossible, parce que l'exemplaire prêté par Lekain à Mme Du Barry était absolument différent.

Vous saurez, s'il vous plaît, que *les Lois de Minos* sont suivies de plusieurs pièces très-curieuses [1] qui composent un assez gros volume: c'est ce volume que je veux vous envoyer. Je cherche des moyens de vous le faire parvenir. Cela n'est pas si aisé que vous le pensez, surtout après l'aventure des deux tomes [2] très-condamnables et très-brûlables que de charitables âmes m'ont fait la grâce de m'imputer. Ce monde est un coupe-gorge, et il y a des gens qui, pour couper la mienne, se servent d'un long rasoir dont le manche est dans une sacristie. Est-il possible que vous n'ayez pas un moyen à m'indiquer pour vous faire parvenir le recueil crétois? Il ne part pas tous les jours des voyageurs de Genève pour Paris. D'ailleurs je n'en vois aucun; je fais fermer ma porte à tout le monde; mon triste état ne me permet pas de recevoir des visites.

Lekain m'a écrit sur ma maladie. Je le crois actuellement à Marseille. Je lui répondrai quand il sera de retour.

Vous me parlez de la *Sophonisbe* de Mairet rapetassée [3], et tellement rapetassée qu'il n'y a pas un seul mot de Mairet. Vous aurez cette *Sophonisbe* dans le paquet de la Crète; mais quand et par où? Dieu le sait; car Marin ne peut plus recevoir de gros paquets.

J'ai répondu à tout; mais il me semble toujours que je n'ai pas répondu assez aux marques de l'amitié constante que vous daignez me conserver, vous et Mme d'Argental. Mon corps souffre

1. Voyez lettre 8792.
2. Voyez page 338.
3. Tome VII, page 29.

beaucoup; mon âme, s'il y en a une, ce qui est fort douteux, vous est tendrement attachée jusqu'à la dissolution entière de mon individu, laquelle est fort prochaine.

8817. — A CATHERINE II, IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

20 avril.

Madame, c'est à présent plus que jamais que Votre Majesté impériale est mon héroïne, et fort au-dessus de la majesté. Comment! au milieu de vos négociations avec Moustapha, au milieu de vos nouveaux préparatifs pour le bien battre, quand la moitié de votre génie doit être vers la Pologne, et l'autre vers Bucharest, il vous reste encore un autre génie qui en sait plus que les membres de votre Académie des sciences, et qui daigne donner à mon ingénieur les leçons qu'il attendait d'eux! Combien avez-vous donc de génies? ayez la bonté de me faire cette confidence. Je ne vous demande pas de me dire si vous irez assiéger Andrinople, fort aisé à prendre, tandis que les troupes autrichiennes s'empareront de la Servie et de la Bosnie. Ces secrets-là ne sont pas plus de ma compétence que le renvoi de nos chevaliers errants. Je me borne à rire quand je lis dans une de vos lettres que vous voulez les garder quelque temps dans vos États pour qu'ils enseignent les belles manières dans vos provinces.

Le portail voûté, élevé sur la glace, et subsistant sur elle depuis quatre ans, me paraît un des miracles de votre règne; mais c'est aussi un miracle de votre climat. Je doute fort qu'on pût, dans nos cantons, élever un monument pareil; pour la bombe remplie d'eau, je pense qu'elle crèverait par une forte gelée, tout comme à Pétersbourg.

On dit que le thermomètre d'esprit-de-vin a été de cinquante degrés au-dessous de la congélation, cette année, dans votre résidence; nous péririons, nous autres Suisses, si jamais le thermomètre descendait chez nous à vingt : notre plus grand froid est à quinze et seize, et cette année il n'a pas atteint jusqu'à dix.

Je me flatte bien que vos bombes crèveront désormais sur les têtes des Turcs, et que M. le prince Orlof bâtira des arcs de triomphe, non pas sur la glace, mais dans l'Atmeidan de Stamboul; et c'est alors que vous ferez naître en Grèce des Phidias comme des Miltiades.

Je crois qu'Algarotti se trompe, s'il dit que les Grecs inventèrent les arts [1]. Ils en perfectionnèrent quelques-uns, et encore assez tard.

Il y avait d'ailleurs un vieux proverbe que les Chaldéens avaient instruit l'Égypte, et que l'Égypte avait enseigné la Grèce.

Les Grecs avaient été civilisés si tard qu'ils furent obligés d'apprendre l'alphabet de Tyr, quand les Phéniciens vinrent commercer chez eux et y bâtir des villes. Ces Grecs se servaient auparavant de l'écriture symbolique des Égyptiens.

Une autre preuve de l'esprit peu inventif des Grecs, c'est que leurs premiers philosophes allaient s'instruire dans l'Inde, et que Pythagore même y apprit la géométrie.

C'est ainsi, madame, que des philosophes étrangers viennent déjà prendre des leçons à Pétersbourg. Le grand homme qui prépara les voies dans lesquelles vous marchez, et qui fut le précurseur de votre gloire, disait avec grande raison que les arts faisaient le tour du monde, et circulaient comme le sang dans nos veines. Votre Majesté impériale paraît aujourd'hui forcée de cultiver l'art de la guerre, mais vous ne négligez point les autres.

Je ne croyais pas, il y a un mois, habiter encore le globe que vous étonnez. Je rends grâce à la nature, qui a peut-être voulu que je vécusse jusqu'au temps où vous serez établie dans la patrie d'Orphée et de Mars, c'est-à-dire dans quelques mois ; mais ne me faites pas attendre plus longtemps. Il faut absolument que je parte pour le néant. Je mourrai en vous conservant le culte que j'ai voué à Votre Majesté impériale. Que l'immortelle Catherine daigne toujours agréer mon profond respect, et conserver ses bontés au vieux malade de Ferney, qui l'idolâtre malgré son respect.

8818. — A M. DIDEROT [2].

A Ferney, 20 avril.

J'ai été bien agréablement surpris, monsieur, en recevant une lettre signée Diderot, lorsque je revenais d'un bord du Styx à l'autre.

Figurez-vous quelle eût été la joie d'un vieux soldat couvert de blessures, si M. de Turenne lui avait écrit. La nature m'a

1. Voyez lettre 8782.
2. Voyez la note 2 de la page 331.

donné la permission de passer encore quelque temps dans ce monde, c'est-à-dire une seconde entre ce qu'on appelle deux éternités, comme s'il pouvait y en avoir deux.

Je végéterai donc au pied des Alpes encore un instant, dans la fluente du temps qui engloutit tout. Ma faculté intelligente s'évanouira comme un songe, mais avec le regret d'avoir vécu sans vous voir.

Vous m'envoyez les fables d'un de vos amis [1]. S'il est jeune, je réponds qu'il ira très-loin ; s'il ne l'est pas, on dira de lui qu'il écrivit avec esprit ce qu'il inventa avec génie : c'est ce qu'on disait de Lamotte. Qui croirait qu'il y eût encore une louange au-dessus de celle-là ? et c'est celle qu'on donne à La Fontaine : *il écrivit avec naïveté.* Il y a, dans tous les arts, un je ne sais quoi qu'il est bien difficile d'attraper. Tous les philosophes du monde, fondus ensemble, n'auraient pu parvenir à donner l'*Armide* de Quinault, ni *les Animaux malades de la peste*, que fit La Fontaine, sans savoir même ce qu'il faisait. Il faut avouer que, dans les arts de génie, tout est l'ouvrage de l'instinct. Corneille fit la scène d'Horace et de Curiace comme un oiseau fait son nid, à cela près qu'un oiseau fait toujours bien, et qu'il n'en est pas de même de nous autres chétifs. M. Boisard paraît un très-joli oiseau du Parnasse, à qui la nature a donné, au lieu d'instinct, beaucoup de raison, de justesse et de finesse. Je vous envoie ma lettre de remerciements pour lui [2]. Ma maladie, dont les suites me persécutent encore, ne me permet guère d'être diffus. Soyez sûr que je mourrai en vous regardant comme un homme qui a eu le courage d'être utile à des ingrats, et qui mérite les éloges de tous les sages. Je vous aime, je vous estime, comme si j'étais un sage.

Le vieux Malade de Ferney.

8819. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 20 avril.

Mon cher et ancien ami, mon cher maître, mon cher confrère, si je ne vous ai point écrit depuis quelques semaines, ce n'est pas faute d'avoir été occupé de vous : c'est au contraire parce que je l'étais trop douloureusement. Je croyais faire bien mon devoir de vous aimer; mais jamais je n'ai

1. *Fables par M. Boisard*, de l'Académie des belles-lettres de Caen, secrétaire du conseil de monseigneur le comte de Provence, 1773, in-8°.

2. La lettre de Voltaire à Boisard manque.

mieux senti qu'en ce moment combien vous êtes cher et nécessaire à mon cœur. J'ai écrit deux lettres à Mme Denis pour savoir de vos nouvelles : elle ne m'en a point encore donné; mais je me flatte qu'elle vous aura bien dit le tendre intérêt que je prends à votre état. On nous assure que vous êtes beaucoup mieux, mais très-faible : conservez-vous, mon cher maître; ménagez-vous, et songez que vous ne pouvez faire aux sots et aux fripons un meilleur tour que de vivre et de vous bien porter. Ne m'écrivez point : quelque chères que me soient vos lettres, elles vous fatigueraient; mais faites-moi donner en détail de vos nouvelles. Tous nos confrères de l'Académie, aux Tartufe et Laurent[1] près, sont aussi tendrement occupés que moi de votre santé et de votre conservation. J'ai reçu votre nouvelle *Défense* de M. de Morangiés[2], et je l'ai lue avec plaisir; mais laissez là tous les Morangiés du monde, et portez-vous bien. Dédiez *les Lois de Minos* à qui vous voudrez[3], et portez-vous bien.

Vous avez bien raison dans tout ce que vous me dites de l'ouvrage de M. de Condorcet : le succès en a été unanime; il y a longtemps que le sot public n'a été si juste. L'Académie des sciences vient de lui donner l'adjonction et la survivance à la place de secrétaire, qui depuis trente ans était si mal remplie[4].

Adieu, mon cher et illustre ami; portez-vous bien, portez-vous bien, portez-vous bien : voilà tout ce que je désire de vous.

J'embrasse Raton de tout mon cœur.

BERTRAND.

8820. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 22 avril.

J'allais passer les trois rivières,
Phlégéthon, Cocyte, Achéron;
La triple Hécate et ses sorcières
M'attendaient chez le noir Pluton;
Les trois fileuses de nos vies,
Les trois sœurs qu'on nomme Furies,
Et les trois gueules de leur chien,
Allaient livrer ma chétive ombre
Aux trois juges du séjour sombre,
Dont ne revient aucun chrétien.

Que ma surprise était profonde,
Et que j'étais épouvanté

1. Radonvilliers et Batteux; voyez lettre 8716.
2. *Réponse à l'écrit d'un avocat*, tome XXIX, page 33.
3. Voltaire avait expliqué à d'Alembert (lettre 8810) pourquoi il avait dédié à Richelieu sa tragédie des *Lois de Minos*.
4. Par Grandjean de Fouchy, successeur de Mairan en 1743.

De voir ainsi de tout côté
Des trinités dans l'autre monde!
Ce fut alors que j'invoquai
Le héros qui s'est tant moqué
Des trinités que l'on adore.
En enfer il a du crédit;
On y craint son bras, son esprit:
Il m'exauça, je vis encore.

Vous avez eu sans doute, sire, la même bonté pour le vieux baron de Pöllnitz. L'enfer l'a respecté, et sans doute il vous respectera bien davantage; vous vivrez assez longtemps pour augmenter encore vos États, car pour votre gloire je vous en défie: à l'égard de votre baron, il doit être bien glorieux d'être chanté par vous, et bien heureux de n'avoir point payé son passage à Caron.

Votre épître sur le globe des Petites-Maisons est charmante; vous connaissez parfaitement notre pays welche dont vous parlez, et ses banqueroutes passées et ses banqueroutes présentes et futures.

Je remercie Votre Majesté de prendre toujours sous sa protection la majesté de Julien, qui était assurément une très-respectable majesté, malgré l'insolent Grégoire et l'impertinent Cyrille.

Je ne crois pas que les Welches veuillent faire sitôt parler d'eux; il faut avoir beaucoup d'argent comptant à perdre actuellement pour s'amuser à ravager le monde, et ce n'est pas le cas de ces messieurs; mais, si jamais il arrivait malheur, je prendrais la liberté de vous recommander le sieur Morival, qui sert dans un de vos régiments à Vesel. Je vous supplierais de l'envoyer en Picardie dans Abbeville pour y faire rouer les juges qui le condamnèrent il y a six ans, lui et le chevalier de La Barre, à la question ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être jetés tout vifs dans les flammes, parce qu'ils n'avaient pas ôté leur chapeau devant une procession de capucins. Le chevalier de La Barre subit une partie de cette petite pénitence chrétienne; Morival, plus heureux, alla servir un roi qui n'immole personne à des capucins, qui n'arrache point la langue aux jeunes gens, et qui se sert mieux que personne de sa langue, de sa plume, et de son épée.

Supposé que Thorn soit en votre puissance, j'ose vous demander justice de la sainte Vierge Marie, à laquelle on sa-

crifia[1] tant de jeunes écoliers en l'année 1724. Cette bonne femme de Bethléem ne s'attendait pas qu'un jour on ferait tant de sacrifices à elle et à son fils. Le sang humain a coulé pour eux mille fois plus que pour les dieux païens, et vous voyez que l'auteur des notes sur *les Lois de Minos* a bien raison ; mais rien n'est si dangereux chez les Welches que d'avoir raison.

Je veux espérer que le roi de Pologne finira son rôle comme Teucer le sien, et que le *liberum veto*, qui n'est que le cri de la guerre civile, sera aboli sous son règne. Je veux l'estimer assez pour croire qu'il est entièrement d'accord avec le protecteur de Julien. Je sais qu'il pense comme ces deux grands hommes ; comment pourrait-il être fâché contre ceux qui punissent ses assassins, et qui lui laissent un beau royaume, où il pourra être le maître?

Je ne verrai pas les troubles qui semblent se préparer, ma santé est trop délabrée ; j'irai retrouver tout doucement Isaac d'Argens, et nous vous célébrerons tous deux sur le bord des trois rivières.

En attendant, je vous prie de me conserver vos bontés. Plaignez-moi surtout de mourir loin de Votre Majesté ; mais ma destinée l'a voulu ainsi.

8821. — A MADAME NECKER.

A Ferney, 23 avril.

La lettre, madame, dont vous m'honorez m'est assurément plus précieuse que tous les sacrements de mon Église catholique, apostolique et romaine. Je ne les ai point reçus cette fois-ci. On s'était trop moqué à Paris de cette petite facétie ; et le petit-fils de mon maçon, devenu mon évêque, ainsi qu'il se prétend le vôtre, avait trop crié contre ma dévotion. Il est vrai que je ne m'en porte guère mieux. Presque tout le monde a été malade dans nos cantons, vers l'entrée du printemps. Je n'avais point du tout mérité ma maladie. Les plaisanteries qui ont couru n'avaient, malheureusement pour moi, aucun fondement ; et je vous assure que je mourais le plus innocemment du monde.

Je m'arrange assez philosophiquement pour ce grand voyage dont tout le monde parle sans connaissance de cause. Comme on n'a point voyagé avant de naître, on ne voyage point quand on n'est plus. La faculté pensante que l'éternel Architecte du

1. Voyez tomes XX, page 158 ; et XXVI, 462.

monde nous a donnée se perd comme la faculté mangeante, buvante, et digérante. Les marionnettes de la Providence infinie ne sont pas faites pour durer autant qu'elle.

De toutes ces marionnettes, la plus sensible à vos bontés, c'est moi. Je vous regarde comme un des êtres les plus privilégiés que l'ordre éternel et immuable des choses ait fait naître sur ce petit globe. Je suis très-fâché de ramper loin de vous sur un petit coin de terre où vous n'êtes plus ; je ne vois plus personne, je ferme surtout ma porte à tout étranger ; mais je compte que M. Moultou viendra ce soir dans mon ermitage, et que nous nous consolerons l'un l'autre en parlant longtemps de vous.

Je remercie M. Necker de son souvenir avec la plus tendre reconnaissance. Mme Denis me charge de vous dire à quel point elle vous est attachée.

Agréez le sincère respect, la véritable estime, et l'amitié du vieux malade de Ferney.

8822. — A M. MOULTOU[1].

25 avril 1773, à Ferney.

En vous remerciant, monsieur, du fond de mon cœur ; le vôtre doit être bien ulcéré[2].

1. Éditeur, A. Coquerel.

2. J.-P.-Fr. Rippert de Montclar, procureur général au parlement d'Aix, est fameux pour ses actes énergiques d'opposition à l'ultramontanisme. En 1768, ce fut lui qui prit possession au nom de Louis XV du Comtat-Venaissin, enlevé pour toujours au gouvernement des papes. Plus tard il se rendit célèbre par un plaidoyer contre les jésuites, qui contribua à leur expulsion. Enfin, il est l'auteur d'une de ces dissertations sur l'état civil des protestants qui préparèrent l'opinion à leur émancipation. (*Mémoire théologique et politique au sujet des mariages clandestins des protestants de France, où l'on voit qu'il est de l'intérêt de l'Église et de l'État de faire cesser ces sortes de mariages en établissant pour les protestants une nouvelle forme de se marier qui ne blesse point leur conscience et qui n'intéresse point celle des évêques et des curés* (Arundinem quassatam non *confringet*, etc.; 1755, in-8°, 141 pages). M. Charles Coquerel a donné une analyse de ce Mémoire dans son *Histoire des Églises du désert* (tome II, pages 216-223).

Rippert de Montclar est une de ces énergiques figures, à la fois parlementaires et gallicanes, qui demeurent la plus belle gloire de la magistrature française. Les protestants lui doivent de la reconnaissance, quoiqu'il n'ait pas demandé pour eux la liberté des assemblées religieuses comme Turgot. Nous croyons acquitter leur dette, au moins en partie, en publiant *in extenso* les pièces suivantes (voyez les lettres 8823, 8832, 8833). On y verra comment et par qui une rétractation entièrement controuvée lui fut prêtée après sa mort ; cette étrange défaillance attribuée à un esprit si consciencieux et si ferme a été considérée par des écrivains sérieux comme réelle ou au moins comme probable. Il est juste de rétablir les faits.

Montclar était parent de Moultou. (*Note du premier éditeur.*)

Je ne doute pas que vous ne fassiez voir le jour à des pièces aussi importantes, et que vous ne manifestiez ces excès de l'imposture d'un évêque et de la faiblesse de ce pauvre vicaire. Ce sera servir à la fois les rois de France, d'Espagne, de Portugal et de Naples[1], justifier la mémoire de M. de Montclar, et rendre service à tous les honnêtes gens de l'Europe. La publication d'une telle calomnie est d'autant plus nécessaire qu'une pareille friponnerie est en usage dans presque toutes les paroisses catholiques. On gêne, on persécute les vivants, et on calomnie les mourants.

Il ne faut pas manquer une si belle occasion de démasquer des loups qui se cachent sous la peau des agneaux qu'ils ont mangés.

8823. — A M. MOULTOU[2].

Je vous prie, mon cher philosophe, de vouloir bien me mander quel est le grade de M. de Salonet, frère de M. de Montclar.

Je suis bien aise d'ailleurs de vous dire que la fraude pieuse ou impie de l'évêque provençal est tout à fait semblable à la friponnerie de ce maçon qui se dit évêque et prince de Genève, et dont le mortier est très-peu liant. Voilà donc ceux qui sont à la tête des consciences dans ce monde! En conscience, cela est bien cruel et bien ridicule.

8824. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU[3].

A Ferney, 26 avril.

C'est toujours du premier gentilhomme de la chambre que le vieux malade de Ferney implore les bontés et la justice. Je vous demande en grâce, monseigneur, de donner un ordre au sieur Patrat de jouer Lusignan, et, s'il n'arrache pas des larmes, j'ai tort. Vous savez que dans une chambre on est intimidé par ses rivaux, sans être animé par l'illusion du spectacle. On est plus soutenu sur le théâtre, à moins qu'il n'y ait une cabale formée. En un mot, il faut être à son aise et en place pour réussir. J'ose vous demander cette grâce pour le sieur Patrat, dont j'ai

1. Ces quatre souverains avaient chassé les jésuites.
2. Éditeur, A. Coquerel.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

été infiniment content, lorsqu'il a joué devant un auditoire qui lui était favorable. D'ailleurs, il n'y a point de rôle qu'il ne puisse jouer avec succès. Si je me trompe, ce n'est que par le désir de perfectionner des spectacles qui sont sous vos ordres et sous votre protection.

Agréez mon tendre et profond respect.

8825. — A M. DE CHABANON.

A Ferney, 26 avril.

Le vieux malade de Ferney, qui n'avait nullement mérité sa maladie, qui n'en est point rétabli, et qui traîne une vie assez misérable, a été très-consolé en voyant un des trois frères. Il fait les plus tendres compliments à Pindare[1] et à Horace[2].

Le Martinicain[3] ne traduit point d'odes; mais il paraît fait pour réussir dans les deux mondes, et pour bien conduire la barque des trois frères. Il était accompagné d'un camarade de M. de La Borde. Ce sont deux voyageurs bien aimables que j'aurais voulu retenir plus longtemps. Mon état languissant me rend de bien mauvaise compagnie et ne m'empêche pas d'aimer passionnément la bonne.

Bonsoir, mon cher ami; mes compliments à Horace.

8826. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 avril.

Mon cher maître, mon cher ami, je répondrai à ce que vous me mandez de Catau :

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine[4].

Je doutais fort, malgré toute l'éloquence de Bertrand, qu'il obtînt d'elle la délivrance des rats qui se sont allés jeter, assez mal à propos, dans sa ratière[5]. Les circonstances ne permettent peut-être pas que Catau leur donne la clef des champs, et Bertrand, tout philosophe qu'il est, est en même temps raisonnable; mais Bertrand pouvait au moins et devait même s'attendre à une réponse honnête et raisonnable, et non au persiflage que vous

1. Chabanon lui-même; voyez page 40.
2. Chabanon de Maugris; voyez lettre 8614.
3. Chabanon des Salines, autre frère de Chabanon, était négociant à la Martinique.
4. *Zaïre*, acte II, scène I.
5. Voyez lettre 8766.

lui transcrivez [1]. Voilà une nouvelle note à ajouter à toutes celles que j'ai déjà sur les Catau et compagnie. Je ne sais de qui la philosophie a le plus à se plaindre en ce moment, ou de ses vils ennemis, ou de ses soi-disant protecteurs. Je sais du moins, et j'apprends tous les jours davantage, et à mon grand regret, qu'elle doit prendre pour sa devise : *Ne t'attends qu'à toi seule* [2]; bien entendu que ceux qui la persiflent n'attendront non plus d'elle que la justice et la vérité. Quoi qu'il en soit, je désirerais au moins de la personne que vous appelez singulière, et qui pourrait mériter un plus beau nom si elle le voulait, une réponse quelconque, honnête ou non, philosophique ou impériale, grave si elle le veut, ou plaisante si elle le peut; je la joindrai à mes deux lettres, et je mettrai au bas ces deux mots de Tacite, *per amicos oppressi* [3], qui me paraissent si bien convenir aux malheureux philosophes.

Quant à Childebrand [4], je souhaite qu'il vous soit utile, et à cette condition je vous pardonnerais de l'amadouer, je vous y exhorterais même.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir [5]?

Mais j'ai peur que vous n'en soyez pour vos caresses, et que Childebrand ne se moque de vous. Il est trop vil pour oser élever sa voix, dans le pays du mensonge, en faveur du génie calomnié et persécuté.

Quoi qu'il en soit, mon cher ami,

O et præsidium et dulce decus meum [6]!

j'attends avec impatience le recueil proscrit [7] que vous m'annoncez du bel esprit genevois; j'y verrai la lettre sur les deux puissances, et je souhaite d'être convaincu, après cette lecture, que la puissance temporelle n'a rien à se reprocher. Ainsi soit-il! Mais ce que je désire bien davantage, c'est de vous savoir en meilleure santé, et de pouvoir dire aux ennemis de la philosophie qui me demanderont de vos nouvelles : Il se porte trop bien pour vous.

Adieu, mon cher maître; conservez-vous, et aimez-moi comme je vous aime.

1. Lettre 8815.
2. La Fontaine, livre IV, fable XXII.
3. *Hist.*, lib. I, § 2.
4. Le maréchal duc de Richelieu.
5. *Zaïre*, acte II, scène I.
6. Horace, livre I, ode I, vers 2.
7. Celui dont il est parlé dans la lettre 8792.

8827. — A M. LE CHEVALIER DE LALLY-TOLENDAL[1].

A Ferney, 28 avril.

J'avais eu l'honneur, monsieur, de connaître particulièrement M. de Lally[2], et de travailler avec lui, sous les yeux de M. le maréchal de Richelieu, à une entreprise dans laquelle il déployait tout son zèle pour le roi et pour la France. Je lus avec attention tous les mémoires qui parurent au temps de sa malheureuse catastrophe. Son innocence me parut démontrée : on ne pouvait lui reprocher que son humeur aigrie par tous les contre-temps qu'on lui fit essuyer. Il fut persécuté par plusieurs membres de la compagnie des Indes, et sacrifié par le parlement.

Ces deux compagnies ne subsistent plus, ainsi le temps paraît favorable ; mais il me paraît absolument nécessaire de ne faire aucune démarche sans l'aveu et sans la protection de monsieur le chancelier.

Peut-être ne vous sera-t-il pas difficile, monsieur, de produire des pièces qui exigeront la révision du procès ; peut-être obtiendrez-vous d'ailleurs la communication de la procédure. Une permission secrète au greffier criminel pourrait suffire. Il me semble que M. de Saint-Priest, conseiller d'État, peut vous aider beaucoup dans cette affaire. Ce fut lui qui, ayant examiné les papiers de M. de Lally, et étant convaincu non-seulement de son innocence, mais de la réalité de ses services, lui conseilla de se remettre entre les mains de l'ancien parlement. Ainsi la cause de M. de Lally est la sienne aussi bien que la vôtre : il doit se joindre à vous dans cette affaire si juste et si délicate.

Pour moi, je m'offre à être votre secrétaire, malgré mon âge de quatre-vingts ans, et malgré les suites très-douloureuses d'une maladie qui m'a mis au bord du tombeau. Ce sera une consolation pour moi que mon dernier travail soit pour la défense de la vérité.

Je ne sais s'il est convenable de faire imprimer le manuscrit que vous m'avez envoyé ; je doute qu'il puisse servir, et je crains qu'il ne puisse nuire. Il ne faut, dans une pareille affaire, que

1. Trophime-Gérard Lally-Tolendal, né à Paris le 5 mars 1751, mort pair de France le 11 mars 1830, dont il est parlé tome XXIX, page 85. Voltaire le croyait alors neveu, et non fils, de celui dont il cherchait à faire réhabiliter la mémoire.

2. Voyez tome XV, pages 359 et suivantes ; et XXIX, 130 et suiv.

des démonstrations fondées sur les procédures mêmes. Une réponse à un petit libelle inconnu ne ferait aucune sensation dans Paris. De plus, on serait en droit de vous demander des preuves des discours que vous faites tenir à un président du parlement, à un avocat général, au rapporteur, à des officiers ; et, si ces discours n'étaient pas avoués par ceux à qui vous les attribuez, on vous ferait les mêmes reproches que vous faites à l'auteur du libelle. Cette observation me paraît très-essentielle.

D'ailleurs ce libelle m'est absolument inconnu, et aucun de mes amis ne m'en a jamais parlé. Il serait bon, monsieur, que vous eussiez la bonté de me l'envoyer par M. Marin, qui voudrait bien s'en charger.

Souffrez que ma lettre soit pour Mme la comtesse de La Heuze comme pour vous. Ma faiblesse et mes souffrances présentes ne me permettent pas d'entrer dans de grands détails. Je lui écris simplement pour l'assurer de l'intérêt que je prends à la mémoire de M. de Lally. Je vous prie l'un et l'autre d'en être persuadés.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre, etc.

8828. — A M. MARMONTEL.

A Ferney, 28 avril.

Mon cher ami, vous venez bien à propos au secours des libraires de Paris, qui, sans vous, n'auraient fait qu'une collection insipide[1] ; et, grâce aux soins dont vous voulez bien les honorer, je crois que l'ouvrage sera très-intéressant et très-instructif.

La tragédie de *Sophonisbe* n'est pas si bien réformée que celle de *Venceslas*. La raison en est qu'on n'a pas laissé subsister un seul vers de Mairet.

Il y a longtemps que je cherche une occasion de vous envoyer un petit recueil[2] pour mettre dans un coin de votre bibliothèque ; mais la contrebande est devenue si difficile que je ne sais comment m'y prendre.

1. *Chefs-d'œuvre dramatiques, ou Recueil des meilleures pièces du théâtre français, tragique, comique et lyrique, avec des discours préliminaires sur les trois genres et des remarques sur la langue et le goût*, tome Ier (et unique), 1773, in-4° ; ce volume contient la *Sophonisbe* de Mairet, le *Scévole* de Du Ryer, et le *Venceslas* de Rotrou, retouchés par Marmontel. Le *Venceslas* avait déjà été imprimé en 1759 ; voyez tome XLV, page 491.

2. Celui dont il est parlé dans la lettre 8792.

Je vous remercie de demeurer dans une impasse, mais je ne vous pardonne pas d'écrire *françois* par un *o*.

Je vous embrasse bien tendrement.

8829. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Ferney, 28 avril.

Il y a près de trois mois, monsieur, que mon triste état ne m'a permis que d'écrire deux ou trois lettres à Paris, et c'était pour des affaires pressantes.

Quarante-huit caractères font vingt-quatre syllabes, à deux lettres par syllabe; et douze syllabes forment un vers alexandrin; en ce cas il faut deux vers; mais il y a nécessairement des syllabes qui ont trois ou quatre lettres; ainsi la chose devient impossible.

Pour exprimer une pensée bonne ou mauvaise, il faut deux vers ou quatre; c'est ce qui rend notre langue très-peu susceptible du style lapidaire, qui demande une extrême précision : nos articles, nos verbes auxiliaires, joints à la gêne de nos rimes, font un effet souvent ridicule dans les inscriptions. Un vers latin dit plus que quatre vers français; j'oserais proposer celui-ci, en attendant qu'on en fasse un meilleur :

Arte manus regitur, genius prælucet utrique.

« L'art conduit la main, le génie les éclaire tous deux. » Voilà toute la chirurgie exprimée en peu de mots.

Si on voulait absolument une inscription en français, on pourrait mettre :

D'où partent ces soins bienfaisants?
Ils sont d'un monarque et d'un père :
Il veille sur tous ses enfants,
Il les soulage et les éclaire.

Mais voilà quatre-vingt-une lettres au lieu de quarante-huit. Il faudrait donc rendre les caractères de moitié plus petits, et alors l'inscription serait peut-être inlisible. Je trouverais cette inscription française assez passable; mais vous voyez que c'est une rude tâche de faire des vers à tant le pied, à tant le pouce.

Le pauvre malade vous est très-tendrement et très-inutilement attaché à vous et à Mme Dixneufans.

8830. — A M. LE DOCTEUR MARET[1].

A Ferney, 28 avril.

Monsieur, je n'ai nul talent pour les inscriptions. Celles qu'on fait en vers français sont toujours languissantes, à cause de la rime, des articles, et des verbes auxiliaires. Le latin est bien plus propre au style lapidaire. Il faut toujours deux vers pour le moins en français, il n'en faut qu'un en latin. J'oserais proposer ce vers ïambe :

Musarum amicus, judex, patronus fuit[2].

Mais je ne le propose qu'avec une extrême défiance de moi-même. Il vous sera très-aisé d'en faire un meilleur. Vous avez le bonheur de jouir de la société de M. de Gerland[3], vous serez mieux inspiré que moi. Le triste état où je suis influe, comme vous savez, sur les facultés de ce qu'on appelle âme ; le zèle ne donne point d'imagination.

Je vous prie de l'assurer de mon très-tendre attachement, et de croire que je suis avec les mêmes sentiments, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

8831. — A M. VASSELIER.

28 avril.

La neige a de nos champs fait blanchir la verdure,
Et nous mangeons des petits pois !
Ainsi donc vous changez les lois
De l'aveugle et triste nature.
Si jamais quelque potentat
Veut achever par la justice
De changer les lois de l'État,
Il nous rendra plus d'un service.

Vous m'envoyez, mon cher ami, non-seulement des petits pois et des artichauts, mais encore de jolis vers : je vous remercie

1. Voyez page 18.
2. Je ne sais si cette inscription fut composée pour le portrait ou le buste du président de La Marche, ou pour le président de Ruffey. Le premier mourut en 1768; le second, M. de Ruffey, vivait encore en 1777. (CL.)
3. Legoux de Gerland.

des uns et des autres. Défaites-vous donc de votre goutte ; il me semble que vous en êtes trop souvent attaqué. Pour moi, j'ai tous les maux ensemble; sans cela je serais actuellement avec vous.

Le vieux Malade de Ferney.

8832. — A M. VERNES [1].

La *Gazette de Leyde* a dit un mot du désaveu public de la famille de M. de Montclar.

Voici une relation plus circonstanciée.

On l'envoie à M. de Vernes. Il est supplié d'en conférer avec M. de Moultou, et de vouloir bien la faire insérer dans tous les journaux et dans toutes les gazettes, comme il a eu la bonté de le promettre.

Relation exacte et authentique de la mort de M. de Montclar, ancien procureur général du parlement de Provence.

M. de Montclar, ancien procureur général du parlement de Provence, étant malade à sa terre de Saint-Saturnin, diocèse d'Apt, de la maladie dont il est mort, fut administré le 12 février 1773 par le vicaire de sa paroisse, nommé Jonval, en présence de madame sa femme, de son frère, M. de Salonet, capitaine de cavalerie, de quelques parents et de tous ses domestiques.

De quoi fut dressé un procès-verbal.

L'évêque d'Apt, nommé Boçon, gouverné par quelques ex-jésuites, mande, le 14 février, le vicaire de Saint-Saturnin, et lui fait un crime d'avoir conféré les sacrements de l'Église romaine à M. de Montclar; il le menace, il l'intimide, il exige de lui une fausse déclaration dans laquelle il est dit en termes exprès que M. de Montclar, en mourant, a protesté être soumis à une bulle, appelée la bulle *Unigenitus,* comme à un article de foi; qu'il rétracte tout ce qu'il a fait et écrit contre ladite bulle; qu'il demande pardon d'avoir persécuté les saints jésuites; qu'il leur rend hommage, qu'il se repent d'avoir prêté son ministère à la destruction d'une société si utile. Ce sont les propres termes de cet écrit.

Le vicaire Jonval remontre humblement à l'évêque que rien de tout cela n'est vrai; que lui, Jonval, a déjà attesté tout le

1. Éditeur, A. Coquerel.

contraire, devant la famille, de vive voix et par écrit; et qu'enfin il ne peut se résoudre à mentir avec tant d'impudence. L'évêque l'assure que c'est pour la plus grande gloire de Dieu. Un ex-jésuite lui fait comprendre que si M. de Montclar n'a pas proféré expressément ces paroles, il devait les avoir dans son cœur.

Enfin le malheureux vicaire signe cette pièce calomnieuse.

De retour à Saint-Saturnin, il est troublé de remords; il demande pardon à Mme de Montclar, à M. de Salonet, à toute la famille, à tous les domestiques, de la faiblesse qu'il a eue. Il désavoue, les larmes aux yeux, les mensonges que l'évêque d'Apt avait arrachés à sa timidité.

Ce désaveu, signé de quatre témoins, est du 16 février. Cet ecclésiastique, pressé entre les reproches de la famille et les menaces de son évêque, supplie par écrit le frère de M. de Montclar de vouloir bien supprimer toutes les pièces qui pouvaient prouver cette manœuvre.

M. de Salonet lui répond le 23 février, de Marseille, où il était pour lors :

« Je ne puis me prêter à la proposition que vous me faites. Quand on nous représentera cette déclaration que l'évêque d'Apt vous a fait signer chez lui, contre la vérité connue à tous deux, que pourrions-nous répondre? On ne trafique point ainsi de la vérité. Nous ne le pourrions point pour nous-mêmes, encore moins pour la réputation d'un père de famille respectable, etc. »

Toutes ces pièces sont entre les mains de la famille. L'affaire a été rapportée exactement au roi. Ce monarque était attaqué lui-même dans l'écrit frauduleux de l'évêque, que le vicaire de Saint-Saturnin avait signé malgré lui. Car si le procureur général du parlement de Provence avait été coupable en donnant autrefois des conclusions contre les jésuites, le roi était plus criminel encore en détruisant cette compagnie dans ses États.

Le roi de Portugal l'était encore davantage en faisant brûler le jésuite Malagrida; le roi d'Espagne, en les chassant tous d'un même jour [1].

La calomnie absurde dont on a voulu noircir la mémoire de

1. Ici Voltaire est faible, ou plutôt parle un langage officiel qui n'est pas le sien.

Non-seulement on a toujours commis un crime épouvantable quand on a brûlé qui que ce fût; mais on a tort de proscrire, même les jésuites. Il faut leur résister et les maintenir à leur place, par les seules armes de la liberté et de la publicité; ce sont celles qu'ils redoutent le plus. Le mystère fait leur force et la persécution ennoblit tout ce qu'elle frappe. (*Note du premier éditeur.*)

M. de Montclar n'est pas la première de cette espèce, et ne sera pas la dernière.

Le fanatisme est en possession de persécuter les vivants et les morts. Si tous ceux qui ont été témoins de semblables fraudes voulaient les mettre au jour, ils effrayeraient le genre humain.

8833. — A M. VERNES[1].

5 mai 1773.

Vous verrez, monsieur, avec M. de Moultou, par la gazette ci-jointe, que la famille a déjà publié le précis de ce qu'il faut apprendre aux hommes. Je n'ai point sous les yeux le mémoire qu'on vous a envoyé, mais je le trouve assez exact. Je pense qu'il ne faut pas négliger une si belle occasion de montrer la turpitude de ceux qui persécutent et calomnient les vivants et les morts. Je m'en rapporte à M. de Moultou et à vous, qui êtes tous les deux les ennemis de ces abominables manœuvres.

Le vieux malade vous est très-sincèrement attaché à tous deux.

8834. — A M. DE LA BORDE[2].

5 mai.

Quoi! mon cher Orphée, vous voulez que ce soit moi qui agisse, moi si étranger dans votre cour, moi pauvre vieillard, dont toute l'ambition est d'être oublié dans ce pays-là! moi persécuté, moi mourant, moi qui n'ai jamais eu la moindre correspondance avec la personne[3] dont vous parlez!

J'ai grand'peur qu'Orphée n'ait joué de sa lyre devant des animaux jaloux de lui. Mais vous approchez vos dieux, vous êtes dans l'Olympe; vous êtes à portée d'obtenir tout des déesses. Ces divinités daigneraient-elles seulement répondre à un mortel confiné dans un désert? Liraient-elles seulement sa lettre? Le héros qui préside aux fêtes daigne quelquefois se souvenir de moi, mais bien rarement. Je vais lui écrire et le prier de parler à la belle déesse. Je lui demanderai même si je puis hasarder une lettre, ce qui est extrêmement délicat dans la position où je suis. On m'a dit que beaucoup de choses avaient été applaudies à une répétition que vous fîtes faire, il y a, je crois, trois ans,

1. Éditeur, A. Coquerel.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Mme Du Barry.

quoique cette répétition fût très-mal exécutée, mais que surtout la symphonie et les voix s'acquittèrent très-mal de leur devoir au quatrième acte, et la musique ne parut que du bruit.

Cette répétition, qui devait faire l'effet le plus favorable, en fit un désavantageux; cette impression est restée, à ce qu'on prétend, dans la tête du surintendant des fêtes de cette année. Je lui dirai que ce quatrième acte est tout changé, et que vous avez surtout accourci quelques endroits qui parurent trop longs.

Vous savez qu'il faut entrer un peu dans l'opinion des gens qu'on sollicite: en un mot, je vais faire tout ce qui dépendra de moi; mais encore une fois, ce n'est pas dans les limbes où je suis que l'on dispose de la cour céleste.

Je vous embrasse bien tendrement. Je baise le manche de votre lyre, et je finis ma lettre pour écrire au maître des jeux.

8835. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 5 mai.

C'est toujours au premier gentilhomme de la chambre, au grand maître des jeux et des plaisirs, que j'ai l'honneur de m'adresser. Je lui ai écrit en faveur de Patrat[1], que je crois très-utile au théâtre que mon héros veut rétablir.

Je lui présente aujourd'hui requête pour La Borde, dont on prétend que la *Pandore* est devenue un ouvrage très-agréable. Je crois qu'il mourra de douleur si mon héros ne fait pas exécuter son spectacle aux fêtes de Mme la comtesse d'Artois[2]; et moi, je reprendrais peut-être un peu de cette vie, si cette aventure pouvait me fournir une occasion de vous faire ma cour pendant quelques jours.

Je crois que cette *Pandore*, avec sa boîte, a été en effet la source de bien des maux, puisqu'elle fit mourir de chagrin ce pauvre Royer[3], et qu'elle est capable de jouer un pareil tour à La Borde. Les musiciens me paraissent encore plus sensibles que les poëtes.

Il y a longtemps, monseigneur, que je cherche le moyen de vous envoyer un recueil[4] qui contient *les Lois de Minos* et plu-

1. Voyez lettre 8760.
2. Il avait déjà été question de donner cette pièce pour le mariage du dauphin; voyez tome XLVI, page 400.
3. Voyez tome XXXVIII, page 260.
4. Voyez la lettre 8792.

sieurs petits ouvrages, en prose et en vers, assez curieux. Je vous demanderais une petite place pour ce livre dans votre bibliothèque; il est assez rare jusqu'à présent. Ne puis-je pas vous l'envoyer sous l'enveloppe de M. le duc d'Aiguillon? J'attends sur cela vos ordres.

On va jouer *les Lois de Minos* à Lyon; le spectacle sera très-beau, mais les acteurs sont bien médiocres. Je compte que la pièce sera mieux jouée dans votre capitale de la Guienne. Je n'irai point voir le spectacle de Lyon : les suites de ma maladie ne me le permettent pas; mais, quand il s'agira d'obéir à vos ordres, je trouverai des ailes, et je volerai. Je vois qu'un certain voyage est un peu différé; tant mieux, car nous n'avons point encore de printemps, mais, en récompense, nous sommes entourés de neige.

Conservez vos bontés à ce pauvre malade, qui ne respire que pour en sentir tout le prix.

N. B. On me mande que La Borde a beaucoup retravaillé sa *Pandore*, et qu'elle est très-digne de votre protection.

8836. — A M. LEKAIN.

A Ferney, 7 mai.

Je croyais, mon cher ami, que vous étiez à Marseille, que vous faisiez les délices de la Provence; et j'avais même espéré que ma malheureuse santé me permettrait de vous rencontrer à Lyon à votre retour. M. d'Argental m'a détrompé; mais je ne perds point cette espérance qui est toujours dans le fond de ma boîte de Pandore. On dit que vous pourriez, vers le mois d'août, revenir faire un tour à Chateleine : qui sait si je n'aurais pas la force d'aller à Lyon! j'ai juré de ne voir jamais aucun spectacle que ceux qui sont embellis par vous.

Le vieux malade vous embrasse de tout son cœur. V.

8837. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 8 mai.

Vous voulez que je vous écrive, mon cher ange; c'est à moi bien plutôt de vous supplier de m'écrire, et de me mander des nouvelles de Mme d'Argental. Que puis-je vous mander du fond de ma retraite? vous amuserai-je beaucoup, quand je vous dirai

que je suis en Sibérie, sous le quarante-sixième degré et demi de latitude, et que nous avons, au 8 de mai, plus de cent pieds de neige au revers du mont Jura ; que tous nos fruits sont perdus ; que ma pauvre colonie est sur le point d'être ruinée, et que je serais peut-être à Paris actuellement, auprès de vous, sans la friponnerie de Valade, et l'impertinente ingratitude des comédiens? Mille contre-temps à la fois ont exercé ma patience ; ma mauvaise santé la met encore à de plus grandes épreuves.

Je ne sais point du tout comment m'y prendre pour vous envoyer ce recueil[1] à la tête duquel *les Lois de Minos* se trouvent : ce qu'on peut dans un temps, on ne le peut pas dans un autre ; tous les envois de livres du pays étranger sont devenus plus difficiles que jamais. Je pourrais hasarder d'envoyer le petit paquet par le carrosse de Lyon, à la chambre syndicale de Paris. Voyez si vous pourriez le réclamer, et si M. de Sartines voudrait vous le faire rendre. Je suis étranger, je suis de contrebande; je suis environné de chagrins, quoique je tâche de n'en point prendre. Je suis vieux, je suis malade ; j'ai la mort sur le bout du nez : si ce n'est pas pour cette année, c'est pour l'année prochaine. On ne meurt point comme on veut dans les heureux pays libres qu'on appelle papistes ou papaux. Rabelais dit qu'on y est toujours tourmenté par les clergaux et par les évesgaux. On ne sait où se fourrer ; j'espère pourtant que je m'en tirerai galamment ; mais vous avouez que tout cela n'est pas joyeux. La philosophie fait qu'on prend son parti ; mais elle est trop sérieuse, cette philosophie, et on ne rit point entre des peines présentes et un anéantissement prochain. Je gagerais que Démocrite n'est pas mort en riant.

Sur ce, mon cher ange, portez-vous bien, et vivez.

Je croyais Lekain à Marseille. Permettez que je vous adresse un petit mot[2] de réponse que je dois à une lettre qu'il m'écrivit il y a plus d'un mois.

Pour Mlle Daudet[3], je lui en dois une depuis le mois de janvier ; il y a prescription. Je vous supplie de lui dire que mon triste état m'a mis dans l'impossibilité de lui répondre : rien n'est si inutile qu'une lettre de compliments. Je lui souhaite fortune et plaisirs, et surtout qu'elle reste à Paris le plus qu'elle pourra. Quoique je n'aime point Paris, je sens bien qu'on doit l'aimer.

1. Voyez lettre 8792.
2. C'est le n° 8836.
3. Fille de Mlle Lecouvreur.

Que mes anges me conservent un peu d'amitié, je serai consolé dans mes neiges et dans mes tribulations; je leur serai attaché tant que mon cœur battra dans ma très-faible machine.

8838. — A M. D'ALEMBERT.

8 mai.

Mon très-cher et très-intrépide philosophe, Dieu veuille que cette fois-ci ma petite offrande arrive à votre autel! Il y a trois volumes[1] de rapsodies, l'un pour vous, l'autre pour M. le marquis de Condorcet, et un troisième dans lequel M. de La Harpe est intéressé à la page 10[2].

Ce qu'il y a de meilleur assurément dans ce recueil, que le gros Cramer s'est avisé de faire pendant ma maladie, est un certain dialogue entre l'illustre fou de la matière subtile, et la cruelle folle qui assassina Monaldeschi[3].

Que vous dirai-je sur une personne plus illustre[4], et qui n'est point folle? Elle garde sans doute ses reclus dans un pays qui fut grec autrefois, pour en faire un beau présent aux Welches, quand elle se sera raccommodée avec eux. Elle a pensé, sans doute, que vous aviez pénétré ce dessein ; et je la crois très-embarrassée à vous faire réponse, d'autant plus que vous êtes à Paris, et que toutes les lettres sont ouvertes.

Vous êtes trop juste pour être mécontent des conseils honnêtes que je donne vers la page 8[5]. Vous êtes trop éclairé pour ne pas voir dans quel esprit on fit *les Lois de Minos*, qui n'ont pas, en vérité, coûté plus de huit jours pour le travail, dans le temps qu'on proscrivait les *Druides*[6]. Le détestable Valade, par sa friponnerie, et un autre homme par ses vers encore plus détestables, ont empêché la promulgation de ces *Lois* sur le théâtre. On est exposé à mille contre-temps quand on est loin de Paris. Je n'avais pas besoin de ces nouvelles anicroches pour être fâché de mourir sans vous embrasser. La vie est pleine de misères, on le sait bien ; mais peu de gens savent qu'une des plus grandes est de mourir loin de ses amis. Je ne reçois aucune des visites qu'on

1. C'est-à-dire trois exemplaires du volume dont il est parlé dans la lettre 8792, contenant *les Lois de Minos* et d'autres écrits.
2. La phrase qui concerne La Harpe est répétée dans la lettre 8855.
3. *Le Dialogue entre Descartes et Christine*, qui est de d'Alembert.
4. Catherine II.
5. Voyez tome VII, page 170, l'alinéa commençant par *C'est à vous*, etc.
6. Tragédie de Leblanc de Guillet.

me fait, mais j'aurais voulu vous en faire une. Je suis réduit à vous embrasser de loin, et c'est avec tous les sentiments que je vous ai voués.

8839. — A M. MARIN[1].

8 mai 1773.

Mon cher ami, pourriez-vous bien m'envoyer ce nouveau mémoire de Lacroix ? Aurait-il donc quelque chose de neuf à dire sur cette cruelle affaire ? Je sais qu'il écrit plutôt contre M. Linguet que contre M. de Morangiés. C'est une chose déplorable qu'on se déchaîne si universellement contre un avocat qui ne fait que son devoir. On dit qu'on ne jugera ce procès que sur les probabilités qui frappent tout le monde ; mais je n'en crois rien. Les juges sont astreints à suivre les lois. L'ancien parlement se mettait au-dessus; celui-ci n'est pas encore assez puissant pour prendre de telles libertés. La détention de M. de Morangiés et le refus d'entendre de nouveaux témoins me font trembler pour lui. Je le regarderai toujours comme un homme très-innocent. Dieu veuille qu'il n'augmente pas mon catalogue des innocents condamnés !

Avez-vous vu M. de Tolendal[2] ? Son oncle est une terrible preuve de ce que peut la cabale.

Le roi de Prusse a parmi ses officiers le jeune d'Étallonde, qui fut condamné avec le chevalier de La Barre à la question ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être brûlé vif, pour n'avoir pas ôté son chapeau devant les capucins, et pour avoir chanté je ne sais quelle chanson que personne ne connaît. C'est un exemple qu'il faut toujours avoir devant les yeux; il nous prouve que notre siècle est aussi abominable que frivole.

Voici deux lettres que je vous supplie de vouloir bien faire rendre à leur adresse.

Le très-vieux et très-malade solitaire de Ferney vous embrasse de tout son cœur.

1. Éditeurs, Bavoux et François.
2. A qui est adressée la lettre 8827.

8840. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 de mai; je ne voudrais pas dater du 14[1].

Je me hâte, mon cher et illustre ami, de vous faire part d'une nouvelle qui ne peut manquer de vous être agréable : M. le duc d'Albe, un des plus grands seigneurs d'Espagne, homme de beaucoup d'esprit, et le même qui a été ambassadeur en France sous le nom de duc d'Huescar, vient de m'envoyer vingt louis pour votre statue. La lettre qu'il m'écrit à ce sujet est pleine des choses les plus honnêtes pour vous. « Condamné, me dit-il, à cultiver en secret ma raison, je saisirai avec transport cette occasion de donner un témoignage public de ma gratitude et de mon admiration au grand homme qui le premier m'en a montré le chemin. » M. le chevalier de Magalon, qui est ici chargé des affaires d'Espagne, m'a mandé, en m'envoyant la souscription de M. le duc d'Albe, que cet amateur éclairé des lettres et de la philosophie me priait d'être auprès de vous l'interprète de tous ses sentiments. Vous ne feriez pas mal, mon cher maître, d'écrire un mot de remerciement à M. le duc d'Albe, à Madrid. Vous pourriez lui parler, dans votre réponse, d'une traduction espagnole de Salluste[2], faite par l'infant don Gabriel, que peut-être l'infant vous aura déjà envoyée, et qui est, à ce que disent les Espagnols, très-bien écrite. On dit ce jeune prince fort instruit, et passionné pour les lettres. Elles ont grand besoin de trouver quelques princes qui les aiment; il s'en faut bien que tous pensent ainsi.

Votre Childebrand[3] (car je ne puis me résoudre à lui donner un autre nom) n'en agit pas à votre égard comme M. le duc d'Albe, qui aurait mieux mérité que lui la dédicace des *Lois de Minos*. Il a demandé à Lekain (le fait n'est que trop vrai, et M. d'Argental pourra vous l'assurer si vous en doutez) une liste de douze tragédies pour être jouées aux fêtes de la cour et à Fontainebleau. Lekain lui a porté cette liste, dans laquelle il avait mis, comme de raison, quatre ou cinq de vos pièces, et entre autres *Rome sauvée* et *Oreste*. Childebrand les a effacées toutes, à l'exception de *l'Orphelin de la Chine*, qu'il a eu la bonté de conserver; mais devinez ce qu'il a mis, à la place de *Rome sauvée* et d'*Oreste! Catilina* et *Électre* de Crébillon. Je vous laisse, mon cher maître, faire vos réflexions sur ce sujet, et je vous invite à dédier à cet amateur des lettres votre première tragédie. Vous voyez qu'il a bien profité des leçons que vous lui avez données. Vous pourrez au moins lui faire vos remerciements du zèle qu'il témoigne pour vous servir.

En vérité, mon cher maître, je suis navré que vous soyez dupe à ce point, et que vous le soyez d'un homme si vil. Si vous cherchez de l'appui

1. Sans doute parce que le 14 mai est l'anniversaire de l'assassinat de Henri IV.

2. *La Conjuration de Catilina y la Guerra de Jugurtha, por Cayo Salustio Crispo;* Madrid, Ibarra, 1772, in-folio; chef-d'œuvre typographique.

3. Le maréchal de Richelieu.

à la cour, vous avez cent personnes à choisir, dont la moindre aura plus de crédit et de considération que lui. Vous vous dégoûteriez de votre confiance si vous pouviez voir à quel point il est méprisé, même de ses valets. C'est pour l'acquit de ma conscience, et par un effet de mon tendre attachement pour vous, que je crois devoir vous instruire de ce qui vous intéresse, agréable ou fâcheux; car *interest cognosci malos*. Plus je relis l'extrait que vous m'avez envoyé de la lettre de Pétersbourg[1], plus j'en suis affligé. Il était si facile à cette personne de faire une réponse honnête, satisfaisante, et flatteuse pour la philosophie, sans se compromettre en aucune manière, et sans accorder ce qu'on lui demandait, comme j'imagine aisément que les circonstances peuvent l'en empêcher. Je vous aurais, mon cher ami, la plus grande obligation de me procurer cette réponse, que je désire. Vous voyez par vous-même combien la cause commune en a besoin. Le déchaînement contre la raison et les lettres est plus violent que jamais. Faudra-t-il donc que la philosophie dise à la personne dont elle se croyait aimée : *Tu quoque, Brute*[2] ! Adieu, mon cher maître; la plume me tombe des mains, de douleur du mal qu'on lui fait en moi, et d'indignation des trahisons qu'elle éprouve en vous. *Interim tamen vale, et nos ama.*

8841. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[3].

14 mai.

Je hasarde de vous envoyer, par la poste, ces *Lois de Minos*. Il y en a, mon cher ange, deux exemplaires, l'un pour vous, l'autre pour M. de Thibouville. Je me flatte que M. d'Ogny permettra que le paquet vous parvienne.

Je suppose que vous savez qui on nommera pour aller demander Mme la comtesse d'Artois à monsieur son père[4], et quand se fera cette cérémonie à la cour de Savoie : vous me direz que je suis bien curieux.

Aufresne est revenu à Genève, après avoir fait connaître le théâtre français à Venise et à Naples, ce qui n'était jamais arrivé. Je ne connais point ses talents; je ne l'ai jamais vu sur la scène. Peut-être, s'il se montre sur le théâtre de bateleurs qui est actuellement auprès de Genève, je serai privé du plaisir de le voir : car je ne suis point encore en état de sortir. Je serai bien embarrassé quand il faudra mettre un habit.

1. Voyez lettre 8815.
2. C'est le mot de César à Brutus, qui était au nombre de ses assassins, et que Voltaire a mis dans la 3e scène de l'acte Ier de sa *Mort de César*; voyez tome III.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.
4. Victor-Amédée, roi de Sardaigne. (A. F.)

Faites-moi l'amitié, mon cher ange, de me mander comment madame d'Argental se porte; je m'imagine que le climat de Paris est meilleur que celui de Genève. Le malheur en a voulu à notre colonie : nous avons eu des malades, des morts, des ruinés et des déserteurs ; mais tout cela arrive dans toute colonie.

Nous serions absolument anéantis par vos cours des monnaies, votre marc d'or et vos autres lois de Minos, si nous n'avions pas été un peu soutenus par le pays étranger. Cette situation équivoque ne peut pas durer. J'ai bien peur qu'avant ma mort toute cette machine, que j'ai construite avec tant de soin et de dépense, ne soit entièrement détruite. J'ai tout fondé à Ferney; mais ce sera le château d'Armide. Tout est illusion, excepté de vous aimer et de vivre avec vous.

8842. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU[1].

Ferney, 15 mai.

Je ne cesse, monseigneur, de vous importuner. Il ne faut pas excéder son héros; mais vous avez eu la bonté de promettre votre protection à ma colonie pour la faire payer de ce qu'elle a fourni au roi, il y a environ trois ans; un mot suffirait pour obtenir ce payement du trésorier des Menus.

Vous avez bien voulu aussi flatter nos artistes de l'espérance de travailler pour vous. Ils demandent vos ordres : vous pouvez être sûr que vous serez content de leurs ouvrages.

Quant à *Pandore*, je n'ose renouveler mes supplications.

Je suis toujours prêt, mort ou vif, à venir au rendez-vous que vous avez bien voulu me donner. Si j'arrive en vie, j'arriverai sourd et aveugle, boiteux, impotent, pouvant à peine parler ; mais tout cela n'y fait rien ; j'aurai le bonheur de vous entrevoir, d'entendre une partie de ce que vous me direz, de vous renouveler mon hommage et mon tendre respect.

8843. — DE M. LE MARQUIS DE CONDORCET[2]

Paris, ce 16 mai 1773.

Je vous dois bien des remerciements, mon illustre maître, d'abord pour m'avoir procuré l'avantage de connaître M. l'abbé Mignot, qui m'a témoigné

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. *OEuvres de Condorcet*, tome Ier; Paris, 1847.

toutes sortes de bontés dans un procès pour ma mère que je viens de gagner, et ensuite pour m'avoir envoyé *les Lois de Minos,* avec tout ce qui les accompagne. L'auteur des petites hardiesses a bien eu raison de s'élever contre le panégyrique de ce Louis, qui avait la morale d'un moine et la politique d'un tyran. C'est une chose digne de remarque, selon moi, que jamais la religion chrétienne n'ait placé dans le ciel que des rois persécuteurs, ou des princes qui déshonoraient le trône par des vertus de capucins.

La lettre de ce Clément est excellente [1]. Voilà son opprobre écrit de sa propre main. Il n'en rougira pas, mais ses protecteurs rougiront; et si, parmi les ennemis de la philosophie, il y a quelques honnêtes gens qui la craignent, comme des yeux trop délicats craignent la lumière, ils n'oseront plus rester dans un parti qui n'a pour chefs comme pour protecteurs que des hommes chargés du mépris ou de la haine publique.

Le bruit s'est répandu, il y a quelques semaines, que M. de Lalande avait dit qu'il n'était pas absolument impossible qu'une comète vînt choquer la terre. Aussitôt la frayeur s'est emparée des esprits. Les femmes de la cour et celles de la halle ont couru à confesse, et il s'est fait une grande consommation de pains azymes, ce qui est un grand bien, car les marchands de cette espèce de denrée se plaignent que ce commerce tombe tous les jours. Il n'y en a pourtant point de meilleur selon tous les principes de l'économie politique, puisqu'on ne peut nier que la matière première ne soit bien peu de chose, et que la main-d'œuvre n'en fasse tout le mérite.

Avez-vous reçu, mon cher et illustre maître, une lettre où je vous mandais que j'avais été élu secrétaire de l'Académie des sciences en survivance? Quand on n'est pas assez heureux pour demeurer au mont Krapack, et pouvoir dire de là tout ce qu'on pense, et qu'on n'a pas reçu une voix assez forte pour se faire entendre du fond de sa retraite aux tyrans de toutes les robes, et les faire trembler au milieu de leurs esclaves, alors on peut regarder une place de cette nature comme un moyen de faire sourdement le peu de bien que l'on peut faire.

Adieu, mon cher et illustre maître; croyez que personne n'est plus sensible à votre souvenir, ne vous aime, ne vous admire davantage du fond du cœur, et ne vous est plus inviolablement uni, non en Jésus-Christ, mais en Teucer [2], dans l'amour de la vérité, de l'humanité, et dans la haine pour leurs ridicules et atroces ennemis.

M. d'Alembert me charge de vous dire qu'il a reçu et distribué les exemplaires des *Lois de Minos.*

1. *Quatrième Lettre à M. de Voltaire,* par Clément (de Dijon). Voltaire en demande justice au chancelier Maupeou, dans une lettre du 20 décembre 1773.
2. Personnage des *Lois de Minos.*

8844. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 17 mai.

Si je n'étais pas surchargé d'affaires, j'aurais répondu à votre charmante lettre [1] de toutes les trinités infernales, auxquelles vous avez heureusement échappé: ce dont je vous félicite. Il faudra attendre le retour de mes voyages; ce qui sera expédié à peu près vers le milieu du mois prochain.

Quelque pressé que je sois, je ne saurais pourtant m'empêcher de vous dire que la médisance épargne les philosophes aussi peu que les rois. On suppose des raisons à votre dernière maladie qui font autant d'honneur à la vigueur de votre tempérament que vos vers en font à la fraîcheur, ou, pour mieux dire, à l'immortalité de votre génie. Continuez de même, et vous surpasserez Mathusalem en toute chose. Il n'eut jamais telle maladie à votre âge, et je réponds qu'il ne fit jamais de bons vers.

Le philosophe de Sans-Souci salue le patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

8845. — A M. DE CHENEVIÈRES [2].

17 mai.

Mon ancien ami, nous sommes très-sensibles, Mme Denis et moi, à votre souvenir. Je suis surtout très-flatté que vous cultiviez toujours les lettres; elles vous rendront votre retraite encore plus agréable. Mais vous avez sur moi deux grands avantages: le premier est la santé, et le second la proximité de Paris; vous êtes à portée de tous les plaisirs auxquels j'ai renoncé depuis longtemps. Vous avez sans doute une petite loge à l'Opéra, et nous n'en avons qu'à l'Opéra-Comique d'auprès de Genève; vous pouvez voir les tableaux du Salon, et nous avons à peine un barbouilleur; vous avez vu le beau pont de Neuilly [3], et nous n'avons que des vieux ponts de planches pourries; vous avez le plus brillant voisinage, nous ne pouvons nous vanter d'une pareille société; enfin vous faites encore des vers, et je n'en fais plus. Je ne sais si vous commencez à grisonner, mais j'ai bientôt quatre-vingts ans; vous vous portez bien, et j'ai été sur le point de mourir; vous me félicitez sur le retour de ma santé, et je suis aussi mal que j'étais; d'ailleurs un peu sourd, un peu aveugle, très-impotent: quoi qu'on dise, je ressemble

1. N° 8820.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Que venait de construire l'ingénieur Péronnet.

comme deux gouttes d'eau à une momie d'Égypte mal conservée.

Je conclus de tout cela que vous êtes bien généreux d'envoyer des vers de votre royaume de Chenevières à ma solitude des Alpes ; je ne puis que vous remercier de vos bienfaits, mais non pas y répondre.

8846. — A M. DE LA BORDE [1].

19 mai.

Mon cher Orphée, je suis aussi intéressé que vous dans cette affaire délicate. J'ai assurément autant d'envie que vous qu'elle réussisse ; mais je vous conjure de ne la point gâter et de ne la point rendre impraticable. Elle échouerait infailliblement si je faisais la moindre démarche avant d'avoir reçu la réponse à la lettre que j'ai écrite, et on vous en saurait, comme à moi, un très-mauvais gré. Vous savez que je suis dans une position assez équivoque. Vous sentez bien d'ailleurs que, si on faisait la moindre tentative pour forcer la main à l'homme de qui la chose dépend [2], il aura mille moyens de rendre nos efforts inutiles, et mille autres moyens de se venger sur moi d'avoir entrepris de l'assiéger et de le forcer dans sa ville capitale.

Encore une fois, mon cher Orphée, attendons sa réponse; que ce petit délai ne vous empêche pas d'embellir votre ouvrage lorsque vous vous sentirez inspiré. Le génie n'a besoin de personne; il est indépendant de tout, il est au-dessus de toutes les difficultés, il aplanit tous les obstacles.

Écoutez ce génie et ma tendre amitié. Soyez bien persuadé que j'ai le cœur déchiré ; et un de mes plus grands chagrins est de ne pouvoir vous montrer mes blessures.

8847. — A M. BORDES [3].

19 mai.

Mon cher confrère, j'aurais dû vous remercier plus tôt de m'avoir envoyé des dames dignes d'être vos parentes; mais j'aurais dû aussi être un peu plus digne d'une pareille visite. J'étais cruellement malade lorsqu'elles me firent l'honneur de venir à

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Richelieu.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

Ferney ; je combattis mon mal, je pris la liberté de leur faire ma cour en robe de chambre ; mais je ne pus jouir longtemps de l'avantage que vous me procurez. Je passe ma vie dans les souffrances et dans les regrets, on dit que c'est assez le partage de la vieillesse.

Je suis bien fâché que Aufresne ne puisse aller à Lyon ; on dit que c'est un acteur qui a des moments et des éclairs admirables. Il me semble quelquefois que, si on pouvait représenter sur le beau théâtre de Lyon *les Lois de Minos* avec quelque succès, je pourrais faire un effort et oublier assez mes maux pour venir vous embrasser. J'ai des raisons essentielles pour avoir un prétexte plausible de ce petit voyage. Que de choses j'aurais à vous dire, et que de choses à entendre! Aimons-nous, mon cher philosophe, car les ennemis de la raison n'aiment guère ceux qui pensent comme nous.

Je vous embrasse bien tendrement.

Le vieux Malade.

8848. — A M. D'ALEMBERT.

19 mai.

S'il est coupable de la petite infamie dont vous me parlez[1], j'avoue que je suis une grande dupe ; mais vous, qui parlez, vous l'auriez été tout comme moi. Si vous saviez tout ce qui s'est passé, vous seriez bien étonné. Un jeune homme n'a jamais été trahi plus indignement par sa maîtresse. On dit que c'est l'usage du pays. Comme il y a environ trente ans que j'y ai renoncé, il m'est pardonnable d'en avoir oublié la langue. Je devais me souvenir que, dans ce jargon, *Je vous aime* signifiait *Je vous hais*, et que *Je vous servirai* voulait dire positivement *Je vous perdrai*.

Il se peut encore que l'on ait été choqué des conseils qui, au fond, ne sont que des reproches.

Il se peut aussi qu'un certain histrion ait fait ce qu'on impute à un autre, car il y a bien des histrions. Quand on est à cent lieues de Paris, il est difficile de prévoir et de parer les effets des petites cabales, des petites intrigues, des petites méchancetés qu'on y ourdit sans cesse pour s'amuser.

Le seul fruit que je tirerai de ma duperie sera de n'avoir

1. Second alinéa de la lettre 8840.

plus aucune espérance ; mais on dit que c'est le sort des damnés[1].

Il faut, mon cher philosophe, que je me sois trompé en tout, car j'ai cru que ces conseils, assez délicatement apprêtés, auraient dû vous plaire, attendu qu'un conseil qui n'a pas été suivi est un reproche, et que c'était au fond lui dire à lui-même ce que vous dites de lui.

Je dois vous faire à vous-même un reproche que vous méritez, c'est que vous traitez de déserteur le martyr de la philosophie. Bertrand doit employer Raton, mais il ne faut pas qu'il lui morde les doigts.

Au bout du compte je suis sensible, et je vous avouerai que la perfidie dont vous m'instruisez m'afflige beaucoup, parce qu'elle tient à des choses que je suis obligé de taire, et qui pèsent sur le cœur.

Je m'aperçois que ma lettre est une énigme; mais vous en déchiffrerez la plus grande partie. Soyez bien sûr que le mot de l'énigme est mon sincère attachement pour vous, et mon dégoût pour tout ce qui n'est que vanité, faux air, affectation de protéger, plaisir secret d'humilier et de nuire, orgueil et mauvaise foi. Je vois qu'actuellement nous ne devons être contents ni des Esclavons ni des Welches, et qu'il faut se rejeter du côté des Ibères. J'écrirai donc en Ibérie[2] ; mais ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'arranger pour l'autre monde, et de ne pas laisser périr ma colonie quand il faudra la quitter.

Jugez de toutes mes tribulations par celle que je vais vous confier, qui est assurément la plus petite de toutes.

Ma colonie avait fourni des montres garnies de diamants pour le mariage de monsieur le dauphin : elles n'ont point été payées, et cela retombe sur moi. Il me paraît qu'en Espagne on est plus généreux. Ce que j'éprouve des beaux messieurs de Paris, en ce genre, est inconcevable. Ces beaux messieurs ont bien raison de détester la philosophie, qui les condamne et qui les méprise.

Adieu ; je ne vous dis pas la vingtième partie des choses que je voudrais vous dire; mais, encore une fois, que Bertrand ne

1. Dante, dans son *Enfer*, chant III, vers 9, a dit :

Lasciate ogni speranza, voi ch' intrate.

2. Au duc d'Albe (voyez nos 8840 et 8941); mais on n'a aucune lettre de Voltaire à ce seigneur espagnol.

gronde point Raton ; que Bertrand au contraire encourage Raton à s'endurcir les pattes sur la cendre chaude ; que plusieurs Bertrands et plusieurs Ratons fassent un petit bataillon carré bien serré et bien uni.

8849. — A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 19 mai.

Ce que Mme Denis veut vous dire, madame, c'est que M. le maréchal de Richelieu, votre ami, vient de m'affliger d'une manière bien sensible pour un cœur qui lui est si tendrement attaché depuis plus de cinquante ans. Il m'accable d'abord de bontés au sujet des *Lois de Minos :* il n'a jamais été si empressé avec moi ; et le moment d'après il m'accable de dégoûts, il me traite comme ses maîtresses. Voici le fait : dans la chaleur de nos tendresses renaissantes, je lui dédie *les Lois de Minos*, et je me livre dans cette dédicace à toute ma passion pour lui ; il me promet et me donne sa parole d'honneur qu'il fera représenter *les Lois de Minos* à Fontainebleau, au mariage de M. le comte d'Artois. Sur cette parole, je retire la pièce des mains des comédiens qui allaient la jouer, et je n'ai de confiance qu'en ses bontés.

Quelque temps après, Lekain vient lui présenter la liste des pièces qu'on doit donner à Fontainebleau ; il met dans cette liste plusieurs de mes pièces, et surtout *les Lois de Minos*. Monsieur le maréchal les raye toutes[1], et substitue à leur place le *Catilina* de Crébillon, et je ne sais quelles autres pièces barbares. Voilà ce qu'on me mande, et ce que j'ai peine à croire ; je l'aime et je le respecte trop pour croire qu'il en ait usé ainsi avec moi, dans le temps même qu'il me prodiguait les marques les plus flatteuses de l'amitié dont il m'a honoré depuis si longtemps.

Nous avons recours, ma nièce et moi, madame, à celle qui connaît si bien le prix de l'amitié, à celle dont la bienveillance et l'équité sont si actives, à celle qui a tiré notre ami Racle du profond bourbier où il était plongé, à celle qui n'entreprend rien dont elle ne vienne à bout. Vous allez à la chasse des perdrix ; allez à la chasse de M. de Richelieu : trouvez-le, parlez-lui, faites-le rougir, s'il est coupable ; faites-le rentrer en lui-même, ramenez-moi mon infidèle. Il n'appartient qu'à vous de faire de tels miracles. Vous connaissez ma position : cette petite aventure

1. Voyez le second alinéa de la lettre 8840.

tient à des choses qui sont essentielles pour moi, et même pour ma famille.

Nous vous prions de vouloir bien ajouter aux bons offices que nous vous demandons celui de parler de vous-même à mon perfide; d'ignorer avec lui que nous vous avons écrit; de lui dire que vous ne venez lui représenter son inconstance que sur le bruit public, et que vous ne sauriez souffrir qu'on attaque ainsi sa gloire.

Franchement, madame, rien n'est plus cruel que de se voir abandonné et trahi sur la fin de sa vie par les personnes sur lesquelles on avait le plus compté, et dans qui on avait mis toutes ses affections. Il n'y a que vos bontés qui puissent me consoler, et me tenir lieu de ce que je perds.

J'ai l'honneur de vous envoyer un exemplaire de la pièce en question, avec des notes que je vous prie de lire quand vous n'irez point à la chasse.

Agréez, madame, mon respect et mon attachement inviolable.

8850. — A M. D'ALEMBERT.

A Ferney, 20 mai.

Ce que vous m'avez mandé, mon cher ami, est très-vrai, et beaucoup plus fort qu'on ne vous l'avait dit. Ces conseils et ces souhaits ont été regardés comme une injure. Il vaudrait beaucoup mieux se corriger que de se fâcher. Il arrive fort souvent que ce qui devrait faire du bien ne produit que du mal. Que vous dirai-je, mon cher philosophe?

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire[1].

Il n'y a d'autre parti à prendre que celui de cultiver librement les lettres et son jardin, et surtout l'amitié d'un cœur aussi bon que le vôtre, et d'un esprit aussi éclairé.

Je ris des folies des hommes et des miennes.

A propos de folies, on m'a mandé que la moitié de Paris croyait fermement que, ouï le rapport de M. de La Lande, une comète[2] passerait aujourd'hui, 20 de mai, au bord de notre globule, et le mettrait en miettes. Il y a bien longtemps que les

1. Marot, épigramme LXXXV.
2. Voyez l'opuscule de Voltaire à ce sujet, tome XXIX, page 47.

hommes font ce qu'ils peuvent pour le détruire, et ils n'ont pu en venir à bout. Je vous avoue que je soupçonne un peu de ridicule dans l'idée de Newton que la comète de 1680 avait acquis, en passant à un demi-diamètre du soleil, un embrasement deux mille fois plus fort que celui du fer ardent.

Il me semble d'ailleurs que messieurs de Paris jugent de toutes choses comme de la prétendue comète, que M. de La Lande n'a point annoncée.

Je vous prie, quand vous le verrez, de lui faire mes très-sincères compliments sur le gain de son procès contre l'ami Coger[1]. Ce Coger n'a pas fait grand bien, à ce que je vois, au *pecus* de l'université.

Je suis toujours bien malade : j'égaye mes maux par les sottises du genre humain. Je vous aime et vous révère.

Mon cher ami, mon cher philosophe, vous n'aviez pas pu soupçonner le motif de cette méchanceté; mais vous avez fort bien connu le caractère de la personne. Vous connaissez aussi celui de son maître : donc il faut cultiver son jardin et se taire.

8851. — A M. CHRISTIN.

20 mai.

Vous êtes, mon cher ami, meilleur citoyen que les anciens Romains; ils étaient dispensés d'aller à la guerre pour le service de la république, et vous, à peine êtes-vous marié que vous faites la campagne la plus vive en faveur du genre humain contre les bêtes puantes appelées moines. Tout ce que je peux faire à présent est de lever les mains au ciel pendant que vous vous battez.

Il y a des choses qui m'ont paru fort équivoques dans le mémoire de l'avocat de Besançon. Je tremblerai toujours jusqu'au jour de la décision. Ce serait au roi à terminer ce grand procès dans toute la France. L'abolissement du droit barbare de mainmorte serait encore plus nécessaire que l'abolissement des jésuites. Puisse le roi jouir de la gloire de nous avoir délivrés de ces deux pestes! Bonsoir, mon cher philosophe; soyez le plus heureux des maris et des avocats.

1. Voyez tome XXI, page 357; et XXVI, 431.

8852. — A MADAME CHRISTIN.

20 mai.

Vous m'avez prévenu, madame; c'était à moi de faire mon compliment à la femme de mon meilleur ami. Je me serais sans doute acquitté de ce devoir si les suites de ma maladie ne m'en avaient empêché.

Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, et je suis sûr que vous l'aurez. On ne peut être plus sensible que je le suis à la bonté que vous avez eue de m'écrire : si j'avais eu de la santé, j'aurais été un des garçons de la noce.

J'ai l'honneur d'être, etc.

8853. — A M. MARIN[1].

22 mai.

Le vieux malade supplie M. Marin de vouloir bien avoir la bonté de donner cours aux incluses.

J'attends avec bien de l'impatience des nouvelles de cet étrange procès de M. de Morangiés.

Savez-vous qu'un jeune Tronchin, âgé de vingt-six à vingt-sept ans, plus beau que son oncle, beaucoup plus riche, nouvellement marié à une jeune personne encore plus belle et plus riche que lui, vient de se tirer un coup de fusil par-dessous le menton, dans la cervelle? Les trois balles, qui ont percé son crâne, ont fait des trous au plafond. Je ne connais guère de plus terrible exemple.

8854. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET[2].

23 mai.

Vous êtes un vrai philosophe, monsieur, c'est-à-dire un vrai sage, et vous rendez la philosophie bien aimable par les grâces de votre esprit. Il ne faut que deux hommes comme vous et M. d'Alembert pour conserver le dépôt du feu sacré que tant d'hypocrites veulent éteindre; et, Dieu merci, vous avez dans Paris un très-grand nombre d'honnêtes gens qui vous secondent. Ainsi, monsieur, ne vous découragez jamais. Quand la raison a

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. *Œuvres de Condorcet*, tome I[er]; Paris, 1847.

mis une fois le pied dans un pays, on peut la persécuter, on peut la faire taire pour quelque temps; mais on ne peut la chasser. Vous serez toujours à la tête des sages. C'est la plus belle place du monde à mon gré.

Je fais bien plus de cas des secrétaires que des fondateurs. Je me tais pour le présent sur le reste. Je m'en rapporte à M. d'Alembert comme à vous. Il y a dans le monde des gens plus dangereux que les *Comètes*.

Comptez sur mon dévouement entier, monsieur, pour le peu de temps qui me reste à vivre. V.

8855. — A M. DE LA HARPE.

24 mai.

« Je souhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ses serpents à la cour, pour perdre ce génie naissant, en cas que la cour entende parler de ses talents. » (Page 10 de l'*Épître*[1] *morale et instructive* de Guillaume Vadé.)

Vous voyez, mon cher ami, que Guillaume était très-instruit qu'il y avait des préjugés contre celui qui a donné quelquefois de si bonnes ailes aux talons de Mercure, et dont le génie alarme ceux qui n'en ont pas.

J'ai ouï dire que Guillaume Vadé, avant sa mort, avait essuyé quelques injustices un peu plus fortes; qu'un commentateur avait interprété fort mal ses discours auprès d'un satrape de Perse[2], lorsque Guillaume était à la campagne, à quelques lieues d'Ispahan; mais ce n'est point de cela que Guillaume mourut; il était accoutumé à tous ces orages, et il en riait. On s'était imaginé qu'il était fort sensible à toutes ces misères : on se trompait beaucoup.

Sa nièce, Catherine Vadé, que vous avez connue, vous dira qu'il avait le plus profond mépris pour les tracasseries persanes. Il était quelquefois un peu malin, soit quand il écrivait à Nicolas[3], soit quand il écrivait à Flaccus[4]; mais il fut très-sensible et reconnaissant pour le secrétaire intime de Flaccus[5], lequel avait l'esprit et les grâces de son maître : il m'a même chargé, en mou-

1. *Épître dédicatoire* des *Lois de Minos*, tome VII, page 171.
2. A Richelieu, tome VII, page 172.
3. *Épître à Boileau*, tome X, page 397.
4. *Épître à Horace*, tome X, page 441.
5. La Harpe avait composé une réponse d'Horace à l'épître de Voltaire; voyez tome X, page 441.

rant, de dire à ce secrétaire intime qu'il ne l'oubliait point, quoiqu'il allât boire les eaux du fleuve de l'oubli. Il me le recommandait en présence de Catherine sa nièce. Je vous exhorte, lui disait-il souvent, à ne point craindre vos envieux, à marcher toujours dans le sentier épineux de la gloire, entre le général d'armée Warwick[1] et le ministre Barmécide[2]; comptez, quand on a la gloire pour soi, que le reste vient tôt ou tard.

Je pense comme Guillaume. Je vous suis très-sincèrement dévoué, et j'en prends à témoin Catherine; j'espère trouver l'occasion de vous le prouver. Il y a longtemps que je vous ai dit :

Macte *animo, generose* puer[3].

8856. — A M. LE CHEVALIER DE LALLY-TOLENDAL.

24 mai.

Vous avez, monsieur, du courage dans l'esprit comme dans le cœur ; et une chose à laquelle vous ne faites peut-être pas attention, c'est que votre mémoire est de l'éloquence la plus forte et la plus touchante.

On m'a mandé que le roi vous avait accordé une grande grâce, il y a quelques mois. Vous ne pouviez mieux lui en marquer votre reconnaissance qu'en manifestant l'injustice des juges qui ont trempé dans le sang de votre oncle leurs mains teintes du sang du chevalier de La Barre. Ces tuteurs des rois étaient les ennemis du roi : vous le servez en demandant justice contre eux.

Je pense que c'est un devoir indispensable à M. de Saint-Priest[4] de se joindre à vous. Je ne sais pas comment il est votre parent ou votre allié; je ne sais pas même ce que vous est Mme la comtesse de La Heuze, si elle est votre tante ou votre sœur. Je vous prie de vouloir bien mettre au fait un solitaire si ignorant, en cas que vous lui fassiez l'honneur de lui écrire.

J'ai peur que l'homme puissant à qui vous vous êtes adressé ne vous ait donné des paroles, et non pas une parole; mais il ne vous empêchera pas de tenter toutes les voies de venger la mort et la mémoire de votre oncle[5].

1. Une tragédie de La Harpe est intitulée *le Comte de Warwick*.
2. La Harpe a fait une tragédie intitulée *les Barmécides*.
3. Virg., *Æn.*, lib. IX, v. 641.
4. Voyez tome XLVII, page 454.
5. Voyez la note sur la lettre 8827.

Je présume que Mme Du Barry vous protégerait dans une entreprise si juste et si décente. J'ose croire encore que M. le maréchal de Richelieu, que j'ai vu l'ami de M. de Lally, ne vous abandonnerait pas.

Enfin on peut faire un mémoire au nom de la famille. Il me semble qu'il faudrait que ce mémoire fût signé d'un avocat au conseil. La requête la plus juste n'aura aucun succès si elle n'est pas dans la forme légale, et ne sera regardée tout au plus que comme une plainte inutile.

J'ajoute, et avec chagrin, qu'il faudra se résoudre à épargner, autant qu'on le pourra, les ennemis qui ont déposé contre leur général. Ils sont en grand nombre ; et on doit songer, ce me semble, plutôt à justifier le condamné qu'à s'emporter contre les accusateurs. Sa mémoire réhabilitée les couvrira d'opprobre.

Il me paraît que vous avez un juste sujet de présenter requête en révision, si vous prouvez que plusieurs pièces importantes n'ont point été lues. Il n'y a point, en ce cas, d'avocat au conseil qui refuse de signer votre mémoire. Alors vous aurez la consolation d'entendre la voix du public se joindre à la vôtre, et ce cri général éveillera la justice.

Je suis plus malade encore que je ne suis vieux ; mais mon âge et mes souffrances ne peuvent diminuer l'intérêt que je prends à cette cruelle affaire, et les sentiments que vous m'inspirez.

8857. — A M. JEAN MAIRE[1].

25 mai 1773.

Lorsque vous êtes venu à Ferney, monsieur, vous avez pu voir les maisons que je fais bâtir pour ma colonie et vous avez pu vous douter des dépenses énormes auxquelles cet établissement m'engage. Vous savez que malgré ces frais continuels je me suis défait entre vos mains de tout l'argent comptant qui me restait ; je n'ai en vue que l'envie de marquer mon zèle à monseigneur le duc de Wurtemberg. J'ai prêté mon bien uniquement pour vous épargner la perte considérable que vous auriez faite en empruntant à Genève. J'ai compté sur votre parole d'honneur que je serais remboursé exactement, vous m'avez promis que le sieur Rosé me ferait tenir dans les premiers jours de mai dix mille cinq

1. Éditeur, Henri Beaune.

cents livres, cependant je n'entends point parler de lui. Le sieur Messier m'a envoyé encore des lettres de change qui souffrent des retardements, je suis pressé de tous côtés, il faut que je paye mes ouvriers tous les huit jours sans aucun délai. J'attends l'effet de vos promesses; j'ai tout fait pour vous obliger, et j'espère que je ne m'en repentirai pas.

J'ai l'honneur, etc.

VOLTAIRE.

8858. — A MADAME DE SAINT-JULIEN[1].

31 mai.

J'ai reçu, madame, au milieu de mes souffrances qui se sont renouvelées, la lettre très-consolante dont vous m'avez honoré; elle m'a été rendue par M. Racle, qui est revenu chargé de vos bienfaits. Vous me traitez comme lui, vous voulez me faire tout le bien dont votre belle âme est capable; vous m'avez accablé de bontés sans m'en rien dire. J'écris à M. le comte de Bissy, que vous avez mis de moitié avec vous, et je n'écrirai à la personne à laquelle il s'est adressé que quand vous m'assurerez que cette démarche est convenable et qu'elle sera bien reçue.

A l'égard de la manière étonnante dont en use un homme[2] à qui j'ai témoigné pendant cinquante ans un attachement si public, et que plus d'un de mes confrères[3] me reproche aigrement aujourd'hui, je n'ai rien à vous dire, sinon que mon cœur est blessé de son procédé autant qu'il est pénétré pour vous d'une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie. Ces sentiments sont bien plus vrais que les beaux excès de jeunesse dont les plaisants de Paris ont voulu me faire honneur[4]. Soyez sûre que je ne suis point du tout galant avec les dames genevoises, mais que, si vous me permettez le mot d'amitié, j'en ai une pour vous qui est fort au-dessus de tout ce que les dames de Genève et même de Paris pourraient inspirer à des jeunes gens.

Je n'ai pu lire l'article de votre lettre où vous dites : « La...... des *Lois de Minos* est bien » ; je ne sais quel mot vous avez mis après « La ...... » Je voudrais vous envoyer un recueil où sont *les Lois de Minos* avec quelques pièces assez curieuses; mais je ne

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Richelieu.
3. Tel que d'Alembert.
4. Avec Mlle de Saussure.

sais comment m'y prendre. M. d'Ogny ne veut se charger d'aucun paquet où il y ait des livres. C'est à vous à me donner vos instructions et vos ordres.

Mme Denis vous est attachée comme moi ; je ne peux vous rien dire de plus fort. Agréez les respects et les remerciements du vieux malade.

8859. — A M. MARIN [1].

31 mai.

Le généreux M. Marin est prié d'envoyer ce petit billet à M. de Tolendal.

Il y a bientôt quatre-vingts ans que je suis au monde, et je n'ai jamais vu que des injustices. Je crois que Mathusalem aurait pu en dire autant.

8860. — A M. VASSELIER.

Mai.

Vous êtes donc mon confrère en fait de goutte, mon cher ami? Pour moi, je n'ai la goutte que comme un accessoire à tous mes maux. On sait bien qu'il faut mourir ; mais, en conscience, il ne faudrait pas aller à la mort par de si vilains chemins. Je désire bien vivement de guérir pour venir vous voir; mais je commence à en désespérer.

Je ne suis point du tout étonné de l'évêque [2] dont vous me parlez. Les comédiens sont toujours jaloux les uns des autres [3]. Nous allons avoir une troupe en Savoie, à la porte de Genève, qui fera sans doute crever de dépit celle que nous avons déjà à l'autre porte en France. Chacun joue la comédie de son côté; je ne la joue pas, mon cher correspondant, en vous disant combien je vous aime.

Mille grâces de la belle branche de palmier. *Quid retribuam Domino* [4] ?

P. S. Il y a, dans le Bugey, un brave officier qui aime la lecture, qui est philosophe, et qui m'a demandé des livres [5]. Je crois ne pouvoir mieux remplir mon devoir de missionnaire qu'en

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Montazet, archevêque de Lyon.
3. Voltaire avait déjà dit en d'autres termes : *Le monologue fut en tout temps jaloux du dialogue;* voyez tome XXIV, page 215.
4. Psaume cxv, verset 12.
5. C'était Vasselier lui-même.

m'adressant à vous. Je vous envoie le paquet que je vous supplie instamment de faire tenir à ce digne officier, à qui le roi ne donne pas de quoi acheter des livres.

Faites un philosophe, et Dieu vous le rendra. Je ne puis faire une meilleure action dans le triste état où je suis.

8861. — A M. D'ALEMBERT.

2 juin.

Je suis tenté, mon très-cher philosophe, de croire, avec messieurs de l'antiquité, qu'il y a des jours, des mois, et des années, malheureux. Mon étoile est en effet très-désastreuse cette année. Je ne sais pas ce que sont devenus les quatre exemplaires que je vous annonçais ; mais j'ai reçu un ordre, en forme de conseil, de ne plus en envoyer par la voie que j'avais choisie, et qui seule me restait.

Mon étoile s'est encore chargée de la singulière ingratitude d'un homme[1] de qui je devais attendre de bons offices ; il m'avait tout promis, et vous savez ce qu'il m'a tenu. Vous ne savez pas tout, je ne puis dire tout. Mon étoile est devenue une comète qui annonce un peu ma destruction. S'il est vrai qu'une comète puisse incendier la terre, je serai sûrement un des premiers brûlés.

Le maraud qui s'est avisé de vous écrire est un fripon de Normand, formé autrefois par l'abbé Desfontaines, autre Normand. Je ne sais qui des deux était le plus impudent ; je crois pourtant que c'était l'abbé Desfontaines, parce qu'il était prêtre. J'ai eu la bêtise de lui faire des aumônes considérables, dont j'ai même les reçus. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à Nonotte, qui voulait me vendre son libelle deux mille écus. Voilà comme la basse littérature est faite. Le malheureux dont vous me parlez vend du baume dans les pays étrangers, et m'arrache de l'argent par toutes sortes de moyens.

Pour les vendeurs ou vendeuses d'orviétan, qui tantôt vous préviennent, et tantôt font les difficiles, il est bien clair qu'ils ne valent pas mieux que nos fripons subalternes. Que faire à cela ? encore une fois, se cacher dans un antre, et cultiver les laitues qui croissent dans son ermitage. Tous ces fléaux du genre humain mourront comme nous ; c'est une petite consolation.

1. Richelieu ; voyez lettre 8840.

Je n'aime point du tout Ovide *De Ponto* [1], mais j'estime assez Chéréas [2]. J'estime encore plus ceux qui daignent instruire les hommes et leur plaire ; c'est votre lot. Celui de Raton est d'aimer Bertrand de tout son cœur.

8862. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 juin.

En vérité, monseigneur, je ne sais si je dois pleurer ou rire de ce que vous me mandez dans votre lettre du 28 de mai; mais, quand un comédien fait une tracasserie à M. le maréchal de Richelieu, il faut rire; et c'est sans doute ce que vous avez fait.

J'admire seulement votre bonté de daigner m'écrire, lorsque les autres tracasseries de Bordeaux pour du pain, qui ont été, dit-on, suivies d'une sédition meurtrière, attiraient toute votre attention. Si cet orage est passé, permettez-moi de vous parler d'abord d'une chose qui m'intéresse beaucoup plus que tous les spectacles de Fontainebleau et de Versailles : c'est du petit voyage dont vous m'aviez flatté. L'état cruel où je suis ne m'aurait certainement pas empêché d'être à vos ordres; il n'y a que la mort qui eût pu me retenir à Ferney; mais je vois que tout est rompu, et c'est là ce qui me fait pleurer. J'avais tout arrangé pour cette petite course; il ne m'appartient pas d'avoir une dormeuse, mais j'avais une voiture que j'appelais une commode. Il faut s'attendre aux contre-temps jusqu'au dernier moment de sa vie.

Quant à l'article des spectacles, mon héros est engagé d'honneur à protéger mon histrionage. J'ignore quel est le goût de la cour, j'ignore l'esprit du temps présent; mais je compterai toujours sur votre indulgence pour moi, et sur votre protection nécessaire à ma jeunesse.

Je vous ai supplié, et je vous supplie encore, d'honorer d'une place dans votre liste le roi de Suède, sous le nom de *Teucer*, malgré toutes les différences qui se trouvent entre ces deux personnages.

Je vous demande votre protection pour Mairet, qui est mort il y a environ six-vingts ans, et qui était protégé par votre grand-oncle : il ne tient qu'à vous de le ressusciter. *Minos* et *Sophonisbe*

1. C'est le titre d'un ouvrage d'Ovide; il est en quatre livres.
2. Centurion qui tua Caligula.

sont deux pièces nouvelles; toutes deux, et surtout *les Lois de Minos*, forment des spectacles où il y a beaucoup d'action. On dit que c'est ce qu'il faut aujourd'hui, car tout le monde a des yeux, et tout le monde n'a pas des oreilles.

Je vous réitère donc ma très-humble et très-instante prière de vouloir bien ordonner à nosseigneurs les acteurs de jouer ces deux pièces sur la fin de votre année. J'aurai le temps de les rendre moins indignes de vous, si je suis en vie.

Je quitte le cothurne pour vous parler de ma colonie. Vous qui gouvernez une grande province, vous sentez quelles peines a dû éprouver un homme obscur, sans pouvoir, sans crédit, avec une fortune assez médiocre, en établissant des manufactures qui demandaient un million d'avances pour être bien affermies. Il a fallu changer un misérable hameau en une espèce de ville florissante, bâtir des maisons, prêter de l'agent, faire venir les artistes les plus habiles, qui font les montres que les plus fameux horlogers de Paris vendent sous leur nom. Il a fallu leur procurer des correspondances dans les quatre parties du monde : je vous réponds que cela est plus difficile à faire que la tragédie des *Lois de Minos*, qui ne m'a pas coûté huit jours. Les plus petits objets, dans une telle entreprise, ne sont pas à négliger. Ma colonie était perdue, et expirait dans sa naissance, si M. le duc de Choiseul n'avait pas pris et payé, au nom du roi, plusieurs de nos ouvrages, et si l'impératrice de Russie n'en avait pas fait venir pour environ vingt mille écus.

Les deux montres que M. le duc de Duras voulut bien accepter pour le roi, au mariage de madame la dauphine, avaient un grand défaut. Un misérable peintre en émail, qui croyait avoir un portrait ressemblant de madame la dauphine, la peignit fort mal sur les boîtes de ces montres. Je n'ose vous proposer de les renvoyer. Si vous pouvez pousser vos bontés jusqu'à faire payer les sieurs Céret et Dufour de ces deux montres, je vous aurai beaucoup d'obligation ; ils sont les moins riches de la colonie. Daignez faire dire un mot à M. Hébert; et un frère de Céret, qui est son correspondant à Paris, ira chercher l'argent.

Je vous demande bien pardon d'entrer dans de tels détails avec le vainqueur de Mahon et le défenseur de Gênes ; mais enfin mon héros daigne quelquefois s'amuser de bagatelles. On n'est pas toujours à la tête d'une armée; il faut bien descendre quelquefois aux niaiseries de la vie civile.

A propos de niaiseries, souvenez-vous bien, je vous en prie, que je vous ai envoyé dans Patrat un acteur qui deviendrait en

trois mois égal à Lekain en bien des choses, et très-supérieur à lui par le don de faire répandre des larmes. Je m'y connais, je suis du métier. J'ai joué Cicéron et Lusignan avec un prodigieux succès; mais ce n'était pas le Cicéron du barbare Crébillon.

J'envoie Patrat à l'impératrice de Russie, avec un autre comédien assez bon [1], dont on n'a point voulu à Paris. Je suis fâché que le Nord l'emporte sur le Midi en tant de choses.

Quand je songe à cette lettre prolixe dont j'importune mon héros, je suis tout honteux. Cependant je le conjure de la lire tout entière, et de conserver ses bontés à son vieux courtisan, tout ennuyeux qu'il peut être.

Certainement il lui sera attaché jusqu'au dernier moment de sa vie avec le respect le plus tendre.

8863. — A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 4 juin.

La protectrice réussit à tout ce qu'elle entreprend, et ses entreprises sont toujours de faire du bien. Je me jette à ses pieds, et je les baise avec mes lèvres de quatre-vingts ans, en la priant seulement de détourner les yeux.

Mon doyen de l'Académie, qui est fort mon cadet, a eu la bonté de m'écrire une lettre très-consolante. Je lui écris aujourd'hui sur nos histrions qui sont à ses ordres, et je le supplie, comme je l'ai toujours supplié, et comme il me l'a toujours promis, de faire jouer, sur la fin de son année, *les Lois de Minos*, d'un jeune auteur, et la *Sophonisbe* de Mairet, qui est mort il y a environ cent trente ans; le tout sans préjudice des autres faveurs qu'il peut me faire, et sur lesquelles vous avez insisté avec votre générosité ordinaire.

J'aurais bien voulu vous envoyer des *Lois de Minos* pour vos amis, et surtout pour monsieur votre frère [2]; mais M. d'Ogny me mande qu'il ne peut plus se charger de paquets de livres. Il veut bien faire passer toutes les montres de ma colonie, dont il est le protecteur; mais, pour la littérature, on dit qu'elle est aujourd'hui de contrebande, et que les commis à la douane des pensées n'en laissent entrer aucune. Je crois pourtant que si jamais vous rencontrez M. d'Ogny, vous pourriez lui demander grâce pour *les Lois de Minos*, et alors vous en auriez tant qu'il vous plairait.

1. Aufresne.
2. Commandant de la province de Bourgogne.

A propos de lois, madame, je ne suis point surpris de la sentence portée contre M. de Morangiés ; j'ai toujours dit qu'ayant eu l'imprudence de faire des billets, il serait obligé de les payer, quoiqu'il soit évident qu'il n'en ait jamais touché l'argent.

J'ai toujours dit encore que les faux témoins qui ont déposé contre lui, ayant eu le temps de se concerter et de s'affermir dans leurs iniquités, triompheraient de l'innocence imprudente.

Voilà une affaire bien singulière et bien malheureuse. Elle doit apprendre à toute la noblesse de France à n'avoir jamais affaire avec les usuriers, et à ne jamais connaître Mme de la Ressource ; mais on ne corrigera point nos officiers du bel air. J'ai peur qu'il ne soit difficile de faire modérer la sentence par le parlement, et impossible d'en changer le fond, à moins que quelqu'un des fripons qui ont gagné leur procès ne meure incessamment, et ne demande pardon à Dieu et à la justice de ses manœuvres criminelles. Toute cette aventure sera longtemps un grand problème. Il ne faut compter dans ce monde que sur votre belle âme et sur votre amitié courageuse ; mais daignez compter aussi, madame, sur la très-tendre et très-respectueuse reconnaissance de ce pauvre malade du mont Jura.

8864. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 juin.

Je n'ai jamais, mon cher ange, rien entendu aux affaires de ce monde. Le maître des jeux [1] m'écrit de son côté, et dit que le grand acteur en a menti, et qu'il y est fort sujet. D'un autre côté, je recevais plusieurs lettres qui m'affligeaient infiniment ; elles me peignaient, comme mon ennemi déclaré, un homme à qui je suis attaché depuis cinquante ans, et à qui je venais de donner des marques publiques [2] d'une estime et d'une vénération qu'on me reprochait. A toutes ces tracasseries se joignait la détestable édition de mon ami Valade, et la petite humiliation qui résulte toujours d'avoir affaire à mon ami Fréron.

Je ne sais pas trop quel est le goût de la cour, je ne sais pas même s'il y a un goût en France. J'ignore ce qui convient, et ce qui ne convient pas ; mais je sais très-certainement que j'avais écrit au

1. Richelieu.
2. C'est à Richelieu que Voltaire venait de dédier *les Lois de Minos*.

maître des jeux plusieurs fois, pour le prier de donner une place dans sa liste à mes pauvres Crétois pour le mois de novembre, et il a oublié sans doute qu'il me l'avait promis formellement. Il voulait même ressusciter Mairet. Il m'avait demandé quelques changements à l'habit de Sophonisbe ; j'y travaillai sur-le-champ, il en fut content ; apparemment qu'il ne l'est plus. Je vous enverrai incessamment cette vieille *Sophonisbe*, la mère du théâtre français, dont j'ai replâtré les rides. Elle aurait été bien reçue à la cour du temps du cardinal de Richelieu ; mais les choses pourraient bien avoir changé du temps du maréchal. Je lui écrirai encore pour le faire souvenir qu'en qualité de premier gentilhomme de la chambre il m'a promis de présenter *Astérie* et *Sophonisbe* comme de nouvelles mariées. Je ne demande point qu'elles soient baisées, mais seulement qu'elles fassent la révérence.

C'est assez parler du *tripot ;* voici maintenant bien des grâces que je vous demande.

Premièrement, c'est de vouloir bien assurer Mme de Saint-Julien, M. le duc de Duras et M. le comte de Bissy, de ma reconnaissance, que vous exprimerez bien mieux que moi, et que vous ferez bien mieux valoir quand vous les verrez.

Je pense qu'il faut attendre le mois de novembre et la présentation de ces deux dames, avant de faire la moindre démarche sur ce que vous savez [1].

Je vous supplie ensuite de me dire si vous avez entendu parler d'un neveu du comte de Lally [2], qui a obtenu du roi je ne sais quelle grâce, concernant la petite fortune que son malheureux oncle pouvait avoir laissée. Il est aux Mousquetaires sous le nom de M. de Tolendal ; le connaissez-vous ? en avez-vous entendu parler ? Je vois quelquefois dans mes rêves, à droite et à gauche, le comte de Lally et le chevalier de La Barre, et je me dis : Quiconque a du pain et une retraite assurée doit se croire heureux. Ma retraite cependant est bien troublée : ma vieillesse languissante ne peut supporter les peines que ma colonie me donne ; elle a été jusqu'ici très-utile à l'État. Si monsieur le contrôleur général avait pu la protéger, et me faire payer de ce qu'il me devait, je ne serais pas dans le cruel embarras où je me trouve. J'ai fondé une espèce de petite ville fort jolie ; mais j'ai peur que bientôt elle ne soit déserte. Il faut s'attendre à tout, et mourir.

1. Le retour de Voltaire à Paris.
2. Voyez lettres 8827 et 8839.

Que Mme d'Argental vive heureuse et pleine de santé avec vous : voilà, encore une fois, ma consolation.

8865. — A M. D'ALEMBERT.

7 juin.

Il[1] me mande, mon cher ami, que c'est un malentendu et un mensonge infâme débité par un histrion. Il y a d'ailleurs dans cette affaire de petits secrets très-intéressants pour ce pauvre vieillard qui vous aime de tout son cœur.

Je vous ai déjà dit que je devais me taire, et je me tais.

La grande femme[2] est très-irritée contre certains prisonniers[3] qui ont dit d'elle des choses affreuses. Ils sont courageux, mais ils ne sont pas discrets. Voilà tout ce qu'elle me fait entendre sur cette affaire, qui aurait fait un honneur infini à la philosophie et à vous.

Le jugement de ce pauvre Morangiés me paraît une de ces contradictions dont le monde est plein. S'il n'était pas suborneur de témoins, pourquoi le mettre en prison ? Si les juges sont assez romanesques pour croire qu'il a reçu les cent mille écus, pourquoi ne l'ont-ils pas condamné comme calomniateur, et comme ayant voulu faire pendre ceux dont il a volé l'argent? Le feu et l'eau, dont les comètes nous menacent, ne sont pas plus contradictoires.

Encore une fois, il faut cultiver son jardin. Ce monde est un chaos d'absurdités et d'horreurs, j'en ai des preuves. J'ai tâché au moins de ne me point contredire dans ma manière de penser. Soyez sûr que je ne me contredirai jamais dans ma tendre amitié pour vous, et dans ma vénération pour vos grands talents et pour votre caractère ferme et inébranlable.

Mes compliments, je vous en prie, à ceux qui se souviennent de moi dans l'Académie. J'espère trouver un moyen d'envoyer des Crétois[4].

1. Le duc de Richelieu; voyez la lettre 8840.
2. Catherine II.
3. Les Français faits prisonniers en Pologne.
4. *Les Lois de Minos.*

8866. — A M. MARIN[1].

A Ferney, 12 juin.

J'ai le capitaine Lawrence ; ce n'est pas là ce qu'il me faut. Personne ne lit les détails des combats et des siéges ; rien n'est plus ennuyeux que la droite et la gauche, les bastions et la contrescarpe. J'ai de meilleurs mémoires que toutes ces minuties des horreurs de la guerre. Il faut amorcer le lecteur par des choses intéressantes, sans quoi on ne tient rien.

J'ai un *Holwel*, un *Scrafton*[2]. Il s'agit de faire un ouvrage attachant, une histoire qui ait l'air simple et qui touche le cœur; point de partialité, mais beaucoup de vérité. On est perdu pour peu que l'ouvrage ait la moindre ressemblance avec un factum d'avocat. Une pareille histoire d'ailleurs doit être courte, quoique pleine; elle doit avoir, comme une tragédie, exposition, nœud et dénoûment, avec épisode agréable.

Je finirai par vous dire, mon cher correspondant : Si vous voulez voir un beau tour, faites-le ; mais si vous ne le faites pas, je le ferai.

Je trouve le jugement de M. de Morangiés absurde ; mais que diable allait-il faire dans cette galère? Quelque parti qu'on prît, il semble qu'il n'y a que Dieu seul qui pût juger ce procès.

8867. — A M. D'ALEMBERT.

16 juin.

Mais pourtant, mon cher philosophe, vous m'avouerez que je dois être un peu embarrassé, et que vous ne devez point l'être du tout. Vous conviendrez que je suis dans une position gênante. Je cultive mon jardin; mais le fils de mon maître maçon, devenu évêque, a voulu m'en chasser. Jean-Jacques, décrété de prise de corps, est tranquille à Paris, en qualité de charlatan étranger; et moi, je suis dans le pays où il devrait être. Quatre ou cinq abbés m'ont maudit dans leurs livres, pour avoir des bénéfices ; et ces malédictions, portées aux oreilles de l'arrière-petit-fils de Henri IV, ont été un peu funestes au chantre de Henri IV. Mes pensions, qu'on ne me paye point, et dont je ne me soucie guère, en sont une preuve. J'abrége la kyrielle, pour ne vous pas ennuyer.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Auteurs, comme W. Lawrence, d'écrits historiques sur l'Inde. (A. F.)

Je supporte assez gaiement toutes ces tribulations attachées à mon métier; mais je vous avoue qu'il faudrait plus de force que je n'en ai, pour être insensible à la trahison d'une amitié de plus de cinquante années, dans le temps même qu'on me témoignait la confiance la plus intime. On nie fortement cette trahison. Je n'ai point le mot de cette énigme. Puis-je faire autre chose que de mettre toutes mes angoisses aux pieds de mon crucifix?

On dit qu'il y a dans l'Inde une caste toujours persécutée par les autres : c'est apparemment la caste des philosophes.

Vous avez sans doute le livre posthume d'Helvétius[1], que M. le prince Gallitzin vient de faire imprimer en Hollande. Cela ressemble un peu au *Testament de Jean Meslier*[2], qui débute par dire naïvement qu'il n'a voulu être brûlé qu'après sa mort. Ce livre m'a paru du fatras, et j'en suis bien fâché. Il faut faire de grands efforts pour le lire; mais il y a de beaux éclairs. Que vous dirai-je? cela m'a semblé audacieux, curieux en certains endroits, et en général ennuyeux. Voilà peut-être le plus grand coup porté contre la philosophie. Si les gens en place ont le temps et la patience de lire cet ouvrage, ils ne nous pardonneront jamais. Nous sommes comme les apôtres, suivis par le petit nombre, et persécutés par le grand. Vous voyez qu'on arrive au même but par des chemins contraires.

Bonsoir, mon cher ami; soutenez *pusillum gregem*[3]. Je ne suis plus de ce monde; je m'en vas ou je m'en vais. Restez longtemps pour instruire ceux qui en sont dignes, et pour faire rougir tant de fripons persécuteurs de la vérité, à laquelle ils rendent hommage au fond de leur cœur.

A propos, Helvétius cite un nommé Robinet comme auteur du *Système de la Nature*[4], page 161; du moins il attribue à Robinet des paroles qui ne se trouvent que dans ce *Système*, à l'article *Déiste*. Ce Robinet est encore du fatras. Je ne connais que Spinosa qui ait bien raisonné; mais personne ne le peut lire. Ce n'est point par de la métaphysique qu'on détrompera les hommes; il faut prouver la vérité par les faits. Nous avons quantité de bons livres en ce genre depuis environ trente ans : ils font nécessairement beaucoup de bien. Le progrès de la raison est ra-

1. *De l'Homme et de ses facultés*, deux volumes in-8°. Il s'agit de la seconde édition, que le prince Gallitzin avait dédiée à Catherine II.
2. Voyez tome XXIV, page 293.
3. Luc, XII, 32.
4. *Le Système de la Nature* est différent du livre intitulé *De la Nature;* voyez tome XVIII, page 369; et XLI, 547.

pide dans nos cantons; mais dans votre pays, et dans l'Espagne, et dans l'Italie, les gens vous répondent : Nous avons cent mille écus de rente et des honneurs, nous ne voulons pas les perdre pour vous faire plaisir : nous sommes de votre avis; mais nous vous ferons brûler à la première occasion, pour vous apprendre à dire votre avis.

Adieu encore une fois, mon cher ami.

8868. — A M. LE CHEVALIER HAMILTON,

AMBASSADEUR A NAPLES [1].

A Ferney, 17 juin.

Monsieur, le public vous a l'obligation de connaître le Vésuve et l'Etna beaucoup mieux qu'ils ne furent connus du temps des cyclopes, et ensuite de celui de Pline. Les montagnes que vous avez vues de mes fenêtres à Ferney sont d'un goût tout opposé. Votre Vésuve et votre Etna sont pleins de caprices : ils ressemblent aux petits hommes trop vifs, qui se mettent souvent en colère sans raison; mais nos montagnes de glaciers, qui sont dix fois plus hautes et quarante fois plus étendues, ont toujours le même visage, et sont dans un calme éternel. Des lacs toujours glacés, de six milles de longueur, sont établis dans la moyenne région de l'air, entre des rochers blancs, au-dessus des nuages et du tonnerre, sans qu'il y ait eu de l'altération depuis des milliers de siècles.

Il n'y a pas bien loin de la fournaise où vous êtes aux glaciers de la Suisse; et cependant quelle énorme différence entre les terrains, entre les hommes, entre les gouvernements, entre Calvin et San Gennaro[2] !

J'ai vu avec douleur que vous n'avez pu faire rajuster un thermomètre en Sicile. Que dirait Archimède, s'il revenait à Syracuse? mais que diraient les Trajan et les Antonins, s'ils revenaient à Rome?

Je trouve tout simple que les éruptions des volcans produisent des monticules; ceux que les fourmis élèvent dans nos jardins sont bien plus étonnants. Ces petites montagnes, formées en huit jours par des insectes, ont deux ou trois cents fois

1. William Hamilton, né en 1730, mort en 1803, avait fait imprimer à Londres des *Observations sur le mont Vésuve, le mont Etna et d'autres volcans,* 1772, in-8°; voyez tome XXI, page 588.

2. Saint Janvier.

la hauteur de l'architecte. Mais pour nos vénérables montagnes, seules dignes de ce nom, d'où partent le Rhin, le Danube, le Rhône, le Pô, ces énormes masses paraissent avoir plus de consistance que Monte-Nuovo, et que la prétendue nouvelle île de Santorin. La grande chaîne des hautes montagnes qui couronnent la terre en tous sens m'a toujours paru aussi ancienne que le monde : ce sont les os de ce grand animal; il mourrait de soif s'il n'y avait pas de fleuves, et il n'y aurait aucun fleuve sans ces montagnes, qui en sont les réservoirs perpétuels. On se moquera bien un jour de nous quand on saura que nous avons eu des charlatans qui ont voulu nous faire croire que les courants des mers avaient formé les Alpes, le mont Taurus, les Pyrénées, les Cordillères.

Tout Paris, en dernier lieu, était en alarme : il s'était persuadé qu'une comète viendrait dissoudre notre globe le 20 ou le 21 de mai[1]. Dans cette attente de la fin du monde, on manda que les dames de la cour et les dames de la halle allaient à confesse : ce qui est, comme vous savez, un secret infaillible pour détourner les comètes de leur chemin. Des gens, qui n'étaient pas astronomes[2], prédirent autrefois la fin du monde pour la génération où ils vivaient. Est-ce par pitié ou par colère que cette catastrophe a été différée?

To be, or not to be; that is the question [3], etc.

8869. — A M. LE PRINCE DE GALLITZIN,

AMBASSADEUR A LA HAYE.

A Ferney, 19 juin.

Monsieur le prince, vous rendez un grand service à la raison en faisant réimprimer le livre de feu M. Helvétius[4]. Ce livre trouvera des contradicteurs, et même parmi les philosophes. Personne ne conviendra que tous les esprits soient également propres aux sciences, et ne diffèrent que par l'éducation. Rien n'est plus faux, rien n'est plus démontré faux par l'expérience. Les âmes sensibles seront toujours fâchées de ce qu'il dit de

1. Voyez tome XXIX, page 47.
2. Saint Paul et saint Luc; voyez tome XIX, page 143.
3. Voltaire a donné de ce morceau de Shakespeare une imitation en vers (voyez tome XXII, page 150) et une traduction littérale (voyez tome XXII, page 151).
4. Voyez page 399.

l'amitié, et lui-même aurait condamné ce qu'il en dit, ou l'aurait beaucoup adouci, si l'esprit systématique ne l'avait pas entraîné hors des bornes.

On souhaitera peut-être, dans cet ouvrage, plus de méthode et moins de petites historiettes, la plupart fausses; mais il me semble que tout ce qu'il dit sur la superstition, sur les abominations de l'intolérance, sur la liberté, sur la tyrannie, sur le malheur des hommes, sera bien reçu de tout ce qui n'est pas un sot ou un fanatique. Quelque philosophe aurait pu corriger son premier livre; mais persécuter l'auteur, comme on a fait, cela est aussi barbare qu'absurde, et digne du XIVe siècle. Tout ce que des fanatiques ont anathématisé dans cet homme si estimable se trouvait au fond dans le petit livre du duc de La Rochefoucauld, et même dans les premiers chapitres de Locke. On peut écrire contre un philosophe, en cherchant comme lui la vérité par des routes différentes; mais on se déshonore, on se rend exécrable à la postérité, en le persécutant. Il s'en fallut peu que des Mélitus et des Anytus ne présentassent un gobelet de ciguë à votre ami.

Je dois encore des remerciements à Votre Excellence pour cette histoire[1] de la guerre de la sublime Catherine contre la Sublime Porte du peu sublime Moustapha. Vous savez que je m'intéresse à cette guerre presque autant qu'à la tolérance universelle, qui condamne toutes les guerres. Il faut bien quelquefois se battre contre ses voisins, mais il ne faut pas brûler ses compatriotes pour des arguments. On dit que le pape est aussi tolérant qu'un pape peut l'être; je le souhaite pour l'amour du genre humain; j'en souhaite autant au mufti, au shérif de la Mecque, au grand-lama et au daïri.

Je suis possesseur d'un tas de boue, grand comme la patte d'un ciron, sur ce misérable globe; il y a chez moi des papistes, des calvinistes, des piétistes, quelques sociniens, et même un jésuite : tout cela vit ensemble dans la plus grande concorde, du moins jusqu'à présent. Il en est ainsi dans votre vaste empire, sous les auspices de Catherine. On goûte depuis longtemps de ce bonheur en Angleterre, en Hollande, en Brandebourg, en Prusse, et dans plusieurs villes d'Allemagne; pourquoi donc pas dans

1. Le prince de Gallitzin avait fait imprimer, en y ajoutant des notes, l'*Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie, et particulièrement de la campagne de* 1769 (par le chevalier de Kéralio); Saint-Pétersbourg (Amsterdam), 1773, in-4° et in-8°.

toute la terre? pourquoi n'adoucirait-on pas un peu cette maxime[1] : « Que celui qui n'est pas de notre avis soit comme un commis des fermes et comme un païen? » pourquoi jetterions-nous dans un cachot[2] le convive qui n'aurait pas mis son bel habit pour souper avec nous? pourquoi ferait-on aujourd'hui mourir d'apoplexie un père de famille[3] et sa femme, qui, ayant donné presque tout leur bien aux jacobins, garderaient quelques florins pour dîner? pourquoi...? pourquoi...? pourquoi...? Si on me demande pourquoi je vous suis si attaché, je réponds : C'est que vous êtes tolérant, juste et bienfaisant.

Que dites-vous du barbare énergumène[4] qui a cru que j'étais l'ennemi de votre ami, et qui m'a écrit une philippique?

Agréez, monsieur le prince, ma très-sensible et très-respectueuse reconnaissance.

8870. — A MADAME LA COMTESSE DU BARRY.

20 juin.

Madame, M. de La Borde m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embrasser des deux côtés de votre part.

Quoi! deux baisers sur la fin de ma vie!
Quel passe-port vous daignez m'envoyer!
Deux! c'est trop d'un, adorable Égérie;
Je serais mort de plaisir au premier.

Il m'a montré votre portrait : ne vous fâchez pas, madame, si j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baisers.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Faible tribut de quiconque a des yeux.
C'est aux mortels d'adorer votre image;
L'original était fait pour les dieux.

J'ai entendu plusieurs morceaux de la *Pandore* de M. de La Borde; ils m'ont paru bien dignes de votre protection. La faveur

1. Matthieu, XVIII, 17.
2. *Ibid.*, XXII, 13.
3. Ananias; voyez le chapitre V des *Actes des apôtres*.
4. Le Roy (Ch.-G.), dans ses *Réflexions sur la jalousie;* voyez tome XXVIII, page 489.

donnée aux véritables beaux-arts est là seule chose qui puisse augmenter l'éclat dont vous brillez.

Votre portrait va me suivre sans cesse,
Et je lui rends vos baisers ravissants,
Oui, tous les deux; et, dans ma douce ivresse,
Je voudrais voir renaître mon printemps.

Daignez agréer, madame, le profond respect d'un vieux solitaire dont le cœur n'a presque plus d'autre sentiment que celui de la reconnaissance.

8871. — A M. MARIN [1].

26 juin.

J'ai reçu, monsieur, en dernier lieu, la moitié d'un imprimé; peut-être le reste viendra aujourd'hui. Je me flatte aussi que M. de Tolendal répondra à mes questions.

J'ignore quelle espèce de grâce le roi lui a faite; mais je vois que je m'étais trompé en le prenant pour un neveu et pour un héritier: cela change prodigieusement l'espèce de travail auquel on m'avait engagé. Il ne faut tromper ni son avocat ni son confesseur. M. de Tolendal n'est nullement en droit de demander la révision du procès, et quand il serait fils unique légitime, il ne l'obtiendrait pas. La famille de Thou n'a jamais pu obtenir, dans les temps les plus favorables, la révision du procès criminel d'Auguste de Thou, à qui le cardinal de Richelieu avait si injustement fait couper la tête.

M. de Tolendal me répond sur la noblesse des Lally qu'ils avaient un château en Irlande dès le VIIe siècle; en ce cas, sa maison est beaucoup plus ancienne que celle du roi. M. le vicomte de Fumel, reconnu pour être véritablement d'une des plus anciennes maisons de l'Europe, dit que feu Lally était absolument sans naissance comme sans vertu. Je ne décide point entre des assertions si contraires; mai j'ai demandé s'il est vrai que l'avocat d'Antremont, après la mort de Lally, ait dénoncé quinze cent mille francs déposés chez lui par cet officier; on ne me répond point sur cet article important. Je sais que Lally était né sans aucun bien, et que s'il a laissé plusieurs dépôts pareils, ce n'est pas une preuve bien convaincante de son innocence.

Il y a parmi ses accusateurs beaucoup de gens de qualité,

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

beaucoup d'hommes de considération, et quelques-uns qui ont encore du crédit ; cela ne m'empêchera pas de travailler. Je serai vrai et sage, du moins je l'espère. Mais, encore une fois, si on ne me satisfait pas sur les quinze cent mille francs, cette histoire ne fera pas grand bien à la mémoire de Lally.

Tout ceci entre nous, s'il vous plaît.

On dit le grand vizir complètement battu ; vous devez en savoir des nouvelles.

Pourriez-vous me dire, mon cher correspondant, quel est le premier commis de M. le duc d'Aiguillon, chargé des dépêches pour Gênes ? J'ai besoin d'une petite protection dans ce pays-là contre un négociant marquis[1], lequel fait banqueroute en marquis à des artistes de ma colonie. Je ne veux point importuner M. le duc d'Aiguillon de cette affaire ; un commis me suffit contre un marquis.

Voudriez-vous bien avoir la bonté de faire passer cette lettre à M. d'Alembert ? Mille tendres amitiés.

8872. — A M. D'ALEMBERT.

26 juin.

L'œuvre posthume de ce pauvre Helvétius, ou plutôt de ce riche Helvétius, est-elle ou est-il parvenu jusqu'à vous, mon très-cher philosophe ? M. le prince Gallitzin, qui en est l'éditeur, veut le dédier à la sublime Catau. Il est bon de la mettre en commerce avec les morts, car elle ne répond point aux vivants. Je m'imagine que les impératrices n'aiment pas plus les conseils que les généraux d'armée et les gouverneurs de province ne les aiment.

Dulcis inexpertis cultura potentis amici[2].

Quoi qu'il en soit, on sera fort étonné, si on lit ce livre, de voir le papisme traité de religion abominable, qui ne peut se soutenir que par des bourreaux, le despotisme traité à peu près comme le papisme, et le tout dédié à la puissance la plus despotique qui soit sur la terre.

Je ne sais plus comment faire pour vous envoyer de ces petits recueils[3] dont le principal mérite est dans le *Dialogue de René et*

1. Viale.
2. Horace, livre I, épître XVIII, vers 86.
3. Voyez la lettre 8792.

de Christine. Les commis à la douane des pensées sont impitoyables.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de l'éloquent M. Thomas, que je préfère sans contredit à Thomas d'Aquin, et surtout à Thomas Didyme, comme je vous préfère à tous les charlatans qui réussissent dans les cours, et qui même réussissent pour un temps auprès d'un public ignorant et sans goût.

Adieu, mon cher philosophe; consolons-nous tous deux du siècle.

8873. — A M. LEJEUNE DE LA CROIX.

A Ferney, 28 juin.

Un vieux malade de quatre-vingts ans a retrouvé dans ses papiers une lettre du 12 de mai, dont M. Lejeune de La Croix l'a honoré. Il y parle du mot *idiotisme*. Puisque *idiot* signifiait autrefois *solitaire*, le vieillard avoue qu'il est un grand idiot; et, comme les organes de l'âme s'affaiblissent avec ceux du corps, il avoue encore qu'il est idiot dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ce terme. Il pense que l'idiotisme est l'état d'un idiot, comme le pédantisme est l'état d'un pédant; le jansénisme est l'état d'un janséniste, le fanatisme celui d'un fanatique, comme le purisme est le défaut d'un puriste, comme le népotisme était autrefois l'habitude des neveux de gouverner Rome, comme le newtonianisme est la vérité qui a écrasé les fables du cartésianisme.

Le vieillard n'a pas le fatuisme de croire avoir raison, il s'en faut beaucoup; mais, comme il a embrassé depuis longtemps le tolérantisme, il espère qu'en faveur de l'analogisme, M. de La Croix voudra bien, malgré son atticisme, permettre à un homme qui est depuis vingt ans en Suisse un solécisme ou un barbarisme.

Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore, vocabula, si volet usus,
Quem penes arbitrium est, et jus et norma loquendi.

(Hor., *de Arte poet.*, v. 70.)

Comme estime est due à un homme estimable, le vieillard assure M. de La Croix de sa respectueuse estime.

8874. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 juin.

Vous aurez incessamment, mon cher ange, une nouvelle édition de la *Sophonisbe* de Mairet; et si Cramer n'était pas un paresseux trop occupé de son plaisir, je vous l'enverrais dès aujourd'hui; mais il faudra que j'attende encore plus de quinze jours, et peut-être un mois. Mairet est revenu exprès de l'autre monde pour profiter d'une critique très-judicieuse et très-fine de M. le maréchal de Richelieu. Il a de bien beaux éclairs quand la rapidité des affaires et des plaisirs lui laisse des moments pour tirer en volant aux choses de littérature et de goût, et pour daigner s'en occuper une minute. Mairet a refait plus de cent vers dans cette pièce, qui est la première en date du théâtre français. Il faut qu'il ait l'honneur de rappeler ce Lazare de son tombeau; cela est digne du petit-neveu du cardinal de Richelieu : le tout, s'il vous plaît, sans préjudice de la Crète.

Vous avez bien raison sur Lally et sur La Barre. Vous verrez incessamment un ouvrage concernant l'Inde et ce Lally[1]. Je le crois curieux, intéressant, hardi et sage, surtout très-vrai dans tous ses points; vous en jugerez. Il est très-certain qu'un mort n'est bon à rien; que le chevalier de La Barre serait devenu un des meilleurs officiers de France, puisqu'il s'appliquait à son métier, au milieu des dissipations et des débauches de la jeunesse. Son camarade, le fils du président d'Étallonde, est un des meilleurs officiers qu'ait le roi de Prusse; il en est extrêmement content, car il connaît jusqu'au dernier capitaine de ses armées.

Vous m'offrez vos bons offices, mon cher ange, pour ma colonie : en voici une belle occasion. Un marquis génois, nommé Vial ou Viale, s'est adressé à un de nos comptoirs, et malheureusement au plus pauvre; il lui a commandé des montres et des bijoux pour la cour de Maroc. Je me défiais beaucoup des Maroquains et des marquis. Le noble Génois Viale n'en a pas usé noblement : il a fait une banqueroute complète, et n'a pas daigné seulement répondre aux lettres que mes artistes lui ont écrites. Cette triste aventure retombe entièrement sur moi, et elle n'est pas la seule. Je ne suis point marquis, mais j'ai bâti des maisons pour toutes mes fabriques, et je leur ai avancé des

1. *Fragments historiques sur l'Inde et sur le général Lally*, tome XXIX, page 85.

sommes considérables, sans être secouru d'un denier par le ministère. J'ai vaincu cent obstacles, j'ai tout fait, j'ai tout combattu, et je combats encore. Vous connaissez monsieur l'envoyé de Gênes, il est votre ami. Les artistes auxquels le marquis a fait banqueroute s'appellent Servand et Boursault : ce sont deux très-honnêtes gens, ils sont pères de famille, ils méritent votre protection.

J'ai écrit à M. Boyer[1], ministre du roi à Gênes. Je n'ose fatiguer M. le duc d'Aiguillon de cette affaire particulière; il est assez occupé de celles du Nord ; mais je voudrais savoir quel est le premier commis qui a la correspondance de Gênes ; je lui demanderais une recommandation auprès de M. Boyer, et je lui enverrais un mémoire détaillé sur cette banqueroute, qui est certainement frauduleuse.

Je vous jure que la santé de Mme d'Argental m'intéresse plus que cette banqueroute : cela est tout simple ; la santé est préférable à des montres et à des diamants. Je mourrai bientôt; mais je travaille jusqu'au dernier moment ; je fais des vers et de la prose, bien ou mal ; je bâtis une espèce de ville florissante, où il n'y avait qu'un hameau abominable ; je sème du blé dans des terres qui n'avaient point été cultivées depuis la création ; je fais travailler trois cents artistes ; je suis persécuté et honni ; je vous aime très-tendrement : voilà un compte exact de mon existence.

8875. — DE CATHERINE II[2],
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Péterhof, ce 19-30 juin 1773.

Monsieur, je prends la plume pour vous donner avis que le maréchal Roumiantsof a passé le Danube avec son armée le 11 de juin, v. st. Le général baron Weissmann lui nettoya le chemin le premier en culbutant un corps de douze mille Turcs. Les lieutenants généraux Stoupichine et Potemkine en firent autant de leur côté. Ceux-ci pouvaient avoir affaire à dix-huit ou vingt mille musulmans, dont ils envoyèrent bon nombre dans l'autre monde, pour en porter la nouvelle à ces dames polies[3] de la part desquelles vous m'avez dit tant de choses flatteuses après les cinquante-deux accès de fièvre dont vous vous êtes aussi heureusement tiré que le pourrait faire un jeune homme de vingt ans, à mon très-grand contentement.

1. Cette lettre manque.
2. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances,* relatifs à l'histoire de l'empire de Russie, tome XV, page 343.
3. Voyez lettre 8791.

Chaque corps turc nous a laissé son camp, son artillerie, ses bagages. Voilà donc votre cher Moustapha en train d'être joliment tapé de nouveau, après avoir négocié et rompu deux congrès consécutifs, et avoir divers armistices qui ont duré près d'un an. Cet honnête homme-là, selon moi, ne sait point profiter des circonstances. Il n'est pas douteux que vous serez témoin oculaire de la fin de cette guerre. J'espère que le passage du Danube y contribuera de deux façons : il vous donnera de la joie et rendra le sultan plus traitable, après quoi nous laisserons faire et dire les Welches tout ce que bon leur semblera. Leurs nouvelles souvent méritent peu d'attention : ils ont débité que j'avais demandé trente mille Tartares au kan pour m'en servir contre les Suédois, et que celui-ci me les avait refusés. Je n'ai jamais pensé à pareille absurdité, et je doute fort que M. de Saint-Priest l'ait mandé, comme on l'assure, parce que communément les ambassadeurs sont censés avoir au moins le sens commun.

Je dois ajouter au récit que je vous ai fait du portail voûté élevé sur la glace, qu'on l'a abattu ce printemps, et qu'on a trouvé la glace fondue; par conséquent, cette manière de bâtir n'est pas solide, quoique cette porte ait existé plus de trois ans, et ne paraissait point être endommagée.

Le froid qu'on a senti ici cet hiver n'a point été, à beaucoup près, aussi fort que celui de la Sibérie, qui est monté à un degré fabuleux, surtout à Yakoutsk. Je serais tentée de n'y ajouter pas plus de foi qu'au récit de M. Algarotti sur la Grèce. Vous m'avez tirée d'erreur en quatre mots : me voilà convaincue que ce n'est pas en Grèce que les arts ont été inventés, et j'en suis fâchée, car j'aime les Grecs malgré tous leurs défauts.

Soyez assuré de tous les sentiments que vous me connaissez; portez-vous bien et réjouissons-nous ensemble du passage du Danube, qui ne sera pas plus immortel que celui du Rhin par Louis XIV; cependant il faut convenir que c'est une chose rare que ce passage, le Danube n'ayant été franchi par les Russes de huit cents ans.

8876. — A M. LE DUC DE CHOISEUL.

Juin.

S'il y a dans cet ouvrage[1] un petit nombre de vers heureux qui vous plaisent, ce dont je doute beaucoup, je vous dirai comme Horace à Mécène :

> Principibus placuisse viris non ultima laus est[2].

Ce n'est pas un petit avantage de plaire aux premiers hommes de sa nation.

Cela est beaucoup plus vrai qu'on ne pense. La raison est que les hommes élevés au-dessus des autres sont distraits par

1. *Les Lois de Minos*; voyez la dernière phrase de cette lettre.
2. Livre I, épître XVII, vers 33.

tant d'affaires importantes qu'ils n'ont ni le temps ni la volonté d'écouter des choses triviales. Ils sont si accoutumés, dans toutes les discussions qui se font en leur présence, à proscrire tous les lieux communs de rhétorique, toutes les pensées fausses mal exprimées, tout ce qui est inutile, qu'ils se font, sans même s'en apercevoir, des règles du bon goût au-dessus de celles qu'on trouve dans les livres. Il faut toujours du vrai et du naturel; mais ce vrai doit être intéressant, et ce naturel doit être noble. Monseigneur le duc d'Orléans, régent du royaume, me faisant un jour réciter le second chant de *la Henriade*, me dit : « Il faut que le vers me subjugue. »

J'ignore s'il y aura dans *les Lois de Minos* quelque morceau qui puisse vous subjuguer.

8877. — A M. L'ABBÉ DE CURSAY [1].

A Ferney, 3 juillet.

Je vois bien, monsieur, que vous descendez d'un homme qui ne voulait pas assassiner ses frères pour plaire au duc de Guise [2]. On ne les assassinait, il y a quelques années, dans Abbeville, que par arrêt de l'ancien banc du roi, nommé parlement; aujourd'hui on se contente de les calomnier. Ainsi le monde est tout le contraire de ce que disait Horace [3], il se corrige au lieu d'empirer. Je vais le quitter bientôt, et je suis bien aise de le laisser dans ces bonnes dispositions.

Plus il y aura d'hommes qui vous ressemblent, monsieur, moins il faudra dire de mal de son siècle. M. d'Alembert, qui m'a envoyé votre lettre et votre livre, est un de ceux qui me réconcilient le plus avec le genre humain. Il est encore un peu sot, ce genre humain; mais à la fin la lumière pénétrera chez tous les honnêtes gens. Vous contribuerez à les éclairer, comme votre ancêtre à les laisser vivre.

1. Jean-Marie-Joseph Thomasseau de Cursay, né à Paris le 24 novembre 1705, mort en 1781, avait envoyé à Voltaire ses *Anecdotes sur des citoyens vertueux de la ville d'Angers, mises au jour à l'occasion de Jean Hennuyer, évêque de Lizieux, drame* (de Mercier), 1773, in-4°. La lettre d'envoi de l'abbé de Cursay est du 22 juin 1773, et avait été adressée par l'entremise de d'Alembert.

2. Thomasseau de Cursay refusa d'exécuter les ordres du duc de Guise, pour le massacre des protestants d'Angers, le jour de la Saint-Barthélemy. (K.)

3. Horace a dit, livre III, ode VI, vers 46 et suivants :

Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

8878. — A M. D'ALEMBERT.

3 juillet.

Voici, mon cher et grand philosophe, ma réponse à l'abbé philosophe [1].

N'êtes-vous pas bien content de ces petits mots d'Helvétius, tome Ier, page 107 :

« Nous sommes étonnés de l'absurdité de la religion païenne, celle de la religion papiste étonnera bien davantage la postérité [2]. »

Et page 102 : « Pourquoi faire de Dieu un tyran oriental ?... pourquoi mettre ainsi le nom de la Divinité au bas du portrait du diable ?... ce sont les méchants qui peignent Dieu méchant. Qu'est-ce que leur dévotion ? un voile à leurs crimes [3]. »

C'est dommage que ce ne soit pas un bon livre; mais il y a de très-bonnes choses : c'est une arme qui tiendra son rang dans l'arsenal où nous avons déjà tant de canons qui menacent le fanatisme. Il est vrai que les ennemis ont aussi leurs armes : elles sont d'une autre espèce, elles ont tué le chevalier de La Barre, elles ont blessé à mort Helvétius ; mais le sang de nos martyrs fait des prosélytes. Le troupeau des sages grossit à la sourdine.

Bonsoir, mon sage ! bonsoir, mon cher Bertrand ! il ne me reste plus qu'un doigt pour tirer les marrons du feu, mais il est à votre service.

8879. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 3 juillet.

Le gros La Borde m'apporte une lettre de mon héros. Il va en Italie, comme vous savez, tandis que, moi misérable, je suis dans mon lit, fort peu en état d'aller en France.

Vous m'apprenez la jolie niche que vous vouliez me faire. Vous pensez bien, monseigneur, que je la trouve charmante; attrapez-moi toujours de même. Mon cœur est bien sensible à cette bonne plaisanterie. J'ai bien peur que ce ne soit donner des gouttes d'Angleterre à un homme qui est mort. Je ressemble

1. L'abbé de Cursay; voyez lettre 8877.
2. *De l'Homme*, section I, chapitre XV, note 2.
3. *Ibid.*, chapitre XIV.

un peu au Lazare, à qui vous avez dit : *Viens-t'en dehors* [1]; mais je vois qu'on ne ressuscite plus : le bon temps est passé, et c'est bien dommage.

Après avoir remercié mon protecteur du fond de mon âme, je vais parler à monsieur le doyen. Il ne se souvient plus de m'avoir donné un très-bon conseil, très-judicieux, très-fin, très-digne de monsieur le doyen. C'était pour la *Sophonisbe* de Mairet, c'était pour la fin du quatrième acte. Je crois avoir exécuté pleinement ce que vous m'avez prescrit. J'ai tâché d'ailleurs de garnir d'un peu d'embonpoint ce squelette de Mairet ; je l'ai travaillé de la tête aux pieds. Je le fais réimprimer, et, dès qu'il sera sorti de la presse, je l'enverrai à monsieur le doyen et à monsieur le premier gentilhomme de la chambre. Ce premier monument de la scène française mérite assurément d'être rajeuni : c'est le premier ouvrage où les trois unités aient été observées. Corneille ne les connaissait pas encore, et c'est une obligation que nous avons à M. le cardinal de Richelieu. La pièce même de Mairet était beaucoup plus intéressante que la *Sophonisbe* de Corneille, bien plus naturelle et bien plus tragique. Elle était plus correctement écrite, quoique antérieure de près de quarante ans; et si elle n'avait pas été entièrement infectée d'une familiarité comique, souvent poussée jusqu'à la bassesse, elle se serait soutenue toujours au théâtre.

Je pense donc, et j'ose dire que je pense avec mon héros, qu'en donnant à la *Sophonisbe* un ton plus noble, on peut la ressusciter pour jamais. Il fera ce miracle quand il le voudra et quand il le pourra. J'aurai l'honneur de lui envoyer quelques exemplaires de la ressuscitée, et je le supplierai d'en faire parvenir un à Lekain, afin qu'il apprenne son rôle de Massinisse, supposé que monsieur le doyen soit content de l'ouvrage.

Je n'ose lui parler de *Minos* et de la Crète, parce que je sais qu'il ne faut courir ni deux lièvres ni deux tragédies à la fois, et surtout qu'il ne faut point fatiguer son héros, qui a autre chose à faire qu'à écouter mes balivernes.

N. B. Une très-belle dame de votre connaissance [2], et qui, par son portrait, me paraît ce que j'ai jamais vu de plus beau, a chargé La Borde de m'embrasser des deux côtés, à ce qu'il prétend; je lui en ai témoigné ma reconnaissance par une

1. Saint Jean, *Évangile*, XI, 43.
2. Mme Dubarry; voyez la lettre 8870.

lettre un peu insolente, qu'elle pourrait vous montrer avant de la jeter au feu.

Pardonnez à la longueur de celle que je vous écris, en faveur de ma bavarde vieillesse et de mon tendre et profond respect.

8880. — A M. DE CHABANON.

7 juillet.

Je reçois votre lettre du 30 juin, mon cher élève de Pindare et de Théocrite. Vous allez donc être des fêtes de Versailles[1] au mois de novembre ! Vous allez prodiguer tout l'esprit et toute l'harmonie de la Grèce ; la gloire et les plaisirs vont vous suivre; monsieur votre frère, de son côté, va donner son *Horace*. Il faut avouer que vous rassemblez chez vous bonne compagnie.

Je suis bien flatté du souvenir de M. de Chamilly. Je suppose qu'en envoyant à M. d'Ogny vos neuf louis, vous étiez sûr qu'il voudrait bien avoir la bonté de s'en charger, et qu'il en était convenu avec M. de Chamilly, sans quoi je craindrais qu'il ne fût un peu étonné de cette commission. Il est le seul protecteur de notre colonie, et sans lui elle aurait été perdue.

Nous sommes en faute, Mme Denis et moi. Nous ne nous souvenions point du tout des deux petites statues[2] ; nous en demandons bien pardon à M. de Chamilly. Je suis excusable d'avoir perdu, dans ma vieillesse décrépite, la mémoire avec la santé ; mais Mme Denis, qui est grasse comme une abbesse, et qui se porte bien, est inexcusable. Nous allons réparer notre tort dans l'instant ; nous écrivons au sculpteur du village qu'il fasse deux statues excellentes, et qu'il les fasse vite. Il en fait une en six semaines. Je ne sais s'il en a de commande ; mais nous lui demandons la préférence pour M. de Chamilly.

Nous avons à Ferney votre ami M. de La Borde et monsieur son frère, qui s'en vont en Italie, et qui reviendront pour le mariage de monseigneur le comte d'Artois, pour votre opéra. Pour moi, qui ai renoncé au plaisir, je ne vous applaudirai que de loin, mais je n'en serai pas moins sensible à tous les succès de votre famille.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse bien tendrement.

1. *Sabinus*, tragédie-opéra de Chabanon, musique de Gossec, fut joué à la cour le 4 décembre 1773, puis à Paris le 22 février 1774.
2. Deux bustes de Voltaire.

8881. — A MADAME LA DUCHESSE DE WURTEMBERG.

10 juillet.

Madame, on me dit que Votre Altesse sérénissime a daigné se souvenir que j'étais au monde. Il est bien triste d'y être sans vous faire sa cour. Je n'ai jamais ressenti si cruellement le triste état où la vieillesse et les maladies me réduisent.

Je ne vous ai vue qu'enfant, mais vous étiez assurément la plus belle enfant de l'Europe. Puissiez-vous être la plus heureuse princesse, comme vous méritez de l'être! J'étais attaché à madame la margrave[1] avec autant de dévouement que de respect, et j'avais l'honneur d'être assez avant dans sa confidence, quelque temps avant que ce monde, qui n'était pas digne d'elle, eût perdu cette princesse adorable. Vous lui ressemblez ; mais ne lui ressemblez point par une faible santé. Vous êtes dans la fleur de votre âge : que cette fleur ne perde rien de son éclat; que votre bonheur puisse égaler votre beauté ; que tous vos jours soient sereins ; que les douceurs de l'amitié leur ajoutent un nouveau charme! Ce sont là mes souhaits ; ils sont aussi vifs que le sont mes regrets de n'être point à vos pieds. Quelle consolation ce serait pour moi de vous parler de votre tendre mère et de tous vos augustes parents! Pourquoi faut-il que la destinée vous envoie à Lausanne, et m'empêche d'y voler!

Que Votre Altesse sérénissime daigne agréer du moins le profond respect du vieux philosophe mourant de Ferney.

8882. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS[2].

10 juillet.

Monseigneur, vous allez voir un parent de votre confrère M. le cardinal Giraud, qui n'est pas encore cardinal, mais qui est un des plus aimables petits apprentis que vous ayez dans l'Église de Dieu, et des plus agréables dans le commerce du monde. Aussi modeste qu'instruit, plein de goût et philosophe comme on doit l'être. Pour M. de La Borde, vous le connaissez ;

1. La margrave de Baireuth, sœur de Frédéric, roi de Prusse, morte en 1758; voyez tome VIII, page 462.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

il vous a toujours été très-attaché. Pour moi, que puis-je dire à Votre Éminence? que je meurs avec le regret de ne pouvoir vous faire ma cour.

Le vieux Malade de Ferney.

8883. — A M. LE CHEVALIER DE LISLE[1],

CAPITAINE DE DRAGONS, ETC.

A Ferney, 12 juillet.

Si vous voyagez, monsieur, pour les belles divinités de la France, vous faites bien d'aller où est Mme la comtesse de Brionne[2]. Si vous voulez, chemin faisant, voir des ombres, comme faisait le capitaine de dragons Ulysse dans ses voyages, vous ne pouvez mieux vous adresser que chez moi. Je suis la plus chétive ombre de tout le pays, ombre de quatre-vingts ans ou environ, ombre très-légère et très-souffrante. Je n'apparais plus aux gens qui sont en vie. Mon triste état m'interdit tout commerce avec les humains; mais, quoique vous n'ayez point traduit *les Géorgiques* [3], hasardez de venir à Ferney quand il vous plaira. Mme Denis, qui est le contraire d'une ombre, vous fera les honneurs de la chaumière. Nous avons aussi un neveu [4], capitaine de dragons tout comme vous, qui demeure dans une autre chaumière voisine. Et moi, si je ne suis pas mort absolument, je vous ferai ma cour comme je pourrai, dans les intervalles de mes anéantissements. Si je meurs pendant que vous serez en route, cela ne fait rien; venez toujours, mes mânes en seront très-flattés; ils aiment passionnément la bonne compagnie.

J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

L'Ombre de Voltaire.

1. Auteur de la *Prophétie turgotine*, chanson imprimée dans le tome III de *l'Espion anglais*, et qui commence ainsi :

Vivent tous nos bons esprits
Encyclopédistes!

2. A Lausanne. (K.)
3. La traduction des *Géorgiques* est d'un homonyme du chevalier (l'abbé Delille).
4. Le marquis de Florian.

8884. — A M. D'ALEMBERT.

14 juillet.

Je trouve une occasion, mon cher ami, de vous faire parvenir, s'il est possible, trois exemplaires d'un petit recueil[1] dont un de vos petits ouvrages[2] fait tout l'ornement. Il me semble que nous n'en avons point donné à M. Saurin, à qui je dois cet hommage plus qu'à personne.

Il n'y a plus de correspondance, plus de confiance, plus de consolation ; tout est perdu, nous sommes entre les mains des barbares. Je vous ai écrit deux lettres[3] concernant l'œuvre posthume d'Helvétius, imprimée par les soins du prince Galitzin. Je tremble qu'elles ne vous soient pas parvenues. Les *curiosi* sont en grand nombre ; ils furent les précurseurs des inquisiteurs, comme vous savez.

Catau a bien autre chose à faire qu'à nous répondre. Je me flatte pourtant que les bruits qui courent ne sont pas vrais, et qu'elle n'ira point passer le carnaval à Venise avec Diderot.

Il faut cultiver les lettres ou son jardin.

A propos, plus j'y pense, et plus j'ose trouver que le calcul de la densité des planètes, la comète deux mille fois plus chaude qu'un fer rouge, l'élasticité d'une matière déliée qui serait la cause de la gravitation, la création expliquée en rendant l'espace solide, et le commentaire sur l'*Apocalypse*, sont à peu près de même espèce. *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.*

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de M. de Condorcet et de vos autres amis qui soutiennent tout doucement la bonne cause.

8885. — A M. BORDES.

A Ferney, 14 juillet.

Mon cher confrère, mon cher philosophe, il est bien triste pour votre belle ville de Lyon qu'il y ait de si mauvais acteurs sur un théâtre si magnifique. Adieu les beaux-arts dans le siècle où nous sommes. Nous avons des vernisseurs de carrosses, et pas un grand peintre ; cent faiseurs de doubles-croches, et pas

1. *Les Lois de Minos*, etc.; voyez la lettre 8792.
2. Le *Dialogue entre Descartes et Christine;* voyez lettre 8792.
3. Nos 8867 et 8872.

un musicien : cent barbouilleurs de papier, et pas un bon écrivain. Les beaux jours de la France sont passés. Nous voilà comme l'Italie après le siècle des Médicis ; il faut prendre son mal en patience, et être tranquille sur nos ruines.

Vous m'aviez mandé l'année passée que vous iriez à Chanteloup. Je ne sais si vous êtes encore dans le même dessein ; je suis bien fâché que Ferney ne soit pas sur la route ; je vous aurais dit :

Mecum una in sylvis imitabere Pana canendo.

(VIRG., ecl. II, v. 31.)

Conservez-moi une amitié qui peut seule me consoler de votre absence.

8886. — A M. MARIN[1].

A Ferney, 17 juillet 1773.

Voici, monsieur, la seule médaille qui me reste ; il n'y en a jamais eu que douze[2] qui aient porté pour légende :

Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur.

Si vous pouviez m'en faire tirer deux ou trois douzaines, je les payerais bien volontiers. On m'en demande de tous les côtés. Il ne faut pas qu'il y en ait trop ; mais il est assez bon qu'il y en ait quelques-unes.

Mme Denis est bien loin d'oublier Mme Marin ; nous lui sommes tous deux très-attachés.

8887. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 19 juillet.

C'est uniquement pour ne point fatiguer les yeux de mon héros que j'ai fait réimprimer quelques exemplaires de cette *Sophonisbe* de Mairet. J'y ai mis tout ce que je sais, et ma petite palette n'a plus de couleurs pour repeindre ce tableau. Il se peut

1. Éditeurs, Bavoux et François.
2. Il s'agit de la médaille que l'électeur palatin avait fait faire et dont il fit changer la légende.

bien faire que les arts étant aujourd'hui perfectionnés, le public étant enthousiasmé des spectacles de M. Audinot et des comédiens de bois[1], se soucie fort peu de juger entre la *Sophonisbe* de Mairet et celle de Corneille ; mais il y a toujours un petit nombre d'honnêtes gens qui ont du goût et du bon sens, et qu'il ne faut pas absolument abandonner. Il est nécessaire qu'il y ait à la cour un homme qui empêche la prescription, et qui ne souffre pas que l'Europe se moque toujours de nous. Le seul vice du sujet, c'est que Massinisse, qui en est le héros, est toujours un peu avili, soit que les Romains lui ordonnent de quitter sa femme, étant vainqueur, soit qu'ils le prennent prisonnier dans un combat, soit qu'ils le désarment dans son propre palais. On a tâché de remédier à ce défaut essentiel en faisant de Massinisse un jeune héros emporté et imprudent, parce que tout se pardonne à la jeunesse ; mais on ne sait si on a réussi à corriger, par quelques beautés de détail, un vice si capital.

Quoi qu'il en soit, il y a quelque apparence que Lekain fera beaucoup valoir le rôle de Massinisse. J'ignore à qui monseigneur donnera celui de Sophonisbe et celui de Scipion. La disette des héros et des héroïnes est fort grande.

Je vous envoie quatre exemplaires sous le couvert de M. le duc d'Aiguillon. Vous en donnerez un à M. d'Argental, si vous voulez ; et, si vous voulez aussi, vous ne lui en donnerez pas : vous êtes le maître absolu.

J'écris à Cramer, et je lui mande qu'il mette les autres exemplaires sous la clef ; c'est d'ailleurs une précaution assez inutile. La pièce est imprimée de l'année passée, et court tout le monde. Personne ne s'embarrasse ni ne s'embarrassera de savoir s'il y a une édition nouvelle dans laquelle il y a quelques vers de changés. Nous sommes dans un temps où rien ne fait une grande sensation. Tous les objets, de quelque nature qu'ils soient, sont effacés les uns par les autres.

Je vous ai toujours supplié, et je vous supplie encore, de vouloir bien ordonner qu'on représente *les Lois de Minos* dans les fêtes du mariage[2]. Les comédiens avaient déjà appris cette pièce, et les lois de la Comédie sont qu'on la représente. Je ne vous ai donc demandé, et je ne vous demande encore, que l'exécution

1. Nicolas-Médard Audinot n'avait d'abord que des comédiens de bois. Dès 1770 il leur substitua des enfants. Il donnait alors ses représentations sur le théâtre qu'il avait fait construire sur le boulevard du Temple, et qu'on appelait l'Ambigu-Comique.

2. Du comte d'Artois, depuis roi sous le nom de Charles X.

littérale des lois de votre empire, soutenues de votre protection. *Les Lois de Minos* sont à moi, et la *Sophonisbe* est à Mairet. *Les Lois de Minos* forment un spectacle magnifique et un contraste très-pittoresque de Crétois civilisés, méchamment superstitieux, et de vertueux sauvages. Une fille dont on va faire le sacrifice est plus intéressante qu'une femme qui épouse son amant deux heures après la mort de son mari.

La détestable édition[1] que la mauvaise foi et le mauvais goût firent chez Valade me causa, je vous l'avoue, un extrême chagrin. On n'aime point à voir mutiler ses enfants. Je retirai cette pièce, qu'on allait représenter, et je vous conjurai d'avoir la bonté de ne la donner qu'au mois de novembre. J'ai toujours persisté dans cette idée et dans mes supplications. J'ai pensé que je pourrais même avoir le temps d'ôter quelques défauts à cet ouvrage, et de le rendre moins indigne d'être protégé par vous.

J'ai imaginé encore que si *les Lois de Minos* et la *Sophonisbe* réussissaient, ce succès pourrait être un prétexte pour faire adoucir certaines lois[2] dont vous savez que je ne parle jamais. Il faudrait un peu plus de santé que je n'en ai pour profiter de l'abrogation de ces lois arbitraires.

J'avais longtemps imaginé d'aller aux eaux de Barèges comme Lekain, quand vous seriez dans votre royaume ; et il n'y a pas loin de Barèges à Bordeaux : c'était là l'espérance dont je me berçais. Vos bontés me présentent une autre perspective[3] : je doute un peu de la réussite. Vous savez qu'il y a des gens opiniâtres sur les petites choses, et à qui le terme *non* est beaucoup plus familier dans de certaines occasions que le terme *oui*.

Au reste, il me paraît que chacun s'en va tout le plus loin qu'il peut. Il y a, de compte fait, plus de soixante personnes de considération à Lausanne, venues toutes de votre pays, et on en attend encore.

Pour moi, il y a vingt ans que je n'ai changé de lieu, et je n'en changerai jamais que pour vous.

La Borde a fait exécuter à Ferney quelques morceaux de sa *Pandore*. Si tout le reste est aussi bon que ce que j'ai entendu, cet ouvrage aura un très-grand succès. Le sujet n'est pas si funeste, puisque l'amour reste au genre humain ; et d'ailleurs, qu'importe le sujet, pourvu que la pièce plaise? Le grand point,

1. Des *Lois de Minos;* voyez tome VII, page 163.
2. La défense de venir à Paris.
3. L'espoir de revenir à Paris.

dans toutes ces fêtes, est d'éviter la fadeur de l'épithalame. Je devrais éviter la fadeur des longues et ennuyeuses lettres ; mais la consolation de m'entretenir avec mon héros, et de lui renouveler mon tendre respect, m'emporte toujours trop loin.

8888. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 juillet.

J'ai attendu longtemps, mon cher ange, que cette édition de la *Sophonisbe* de Mairet fût finie, pour vous l'envoyer ; et actuellement qu'elle est faite, je ne vous l'envoie pas. En voici la raison : le maître des jeux veut qu'on ne l'envoie qu'à lui seul ; il me dénonce expressément cette volonté despotique ; et, si je suis réfractaire, la pièce ne sera pas jouée. Cela est fort plaisant, et si plaisant que vous tâcherez de n'en rien savoir.

Il ne sera pas moins plaisant que vous lui disiez, quand vous le verrez, que j'ai refusé de vous donner l'ouvrage, et qu'il faut une lettre de cachet de sa part pour que vous l'ayez en votre possession, comme lorsque le roi fit saisir à Versailles toutes les *Encyclopédies*, et ne les rendit qu'aux gens qui avaient une bonne réputation.

J'aurais dû commencer par vous remercier de votre négociation génoise; mais l'aventure de *Sophonisbe* m'a paru si drôle que je lui ai donné la préférence.

M. de Spinola se trompe ou veut tromper sur une chose qui n'en vaut pas la peine. Le marquis Vial ou Viale est marchand et banqueroutier en son propre nom de marquis. C'est lui qui écrivit à mes artistes, c'est lui seul qui se chargea des effets à lui seul envoyés ; et, s'il a fait banqueroute avec quelques associés, il en est seul la véritable cause. M. de Spinola s'est encore trompé en vous disant que le marquis ne s'était point absenté ; le marquis est à Naples, et c'est notre ministre à Gênes qui me mande tout cela. C'est une affaire dans laquelle on ne peut agir ni par conciliation, ni par la voie de l'autorité ; on ne peut y employer que la vertu de la résignation. J'exhorte à présent mes pauvres artistes à la patience, et je tâche de profiter moi-même de mon sermon dans plus d'une affaire. Ceux qui disent que la patience n'est que la vertu des ânes ont grand tort ; elle doit être, surtout à présent, la vertu des philosophes et de ceux qui aiment les bons vers.

Vous savez que nous avons à présent à Lausanne la moitié de

la France et la moitié de l'Allemagne. M. l'évêque de Noyon[1] est dans la maison qui m'a appartenu neuf ans.

Monsieur l'évêque de Noyon
Est à Lausanne en ma maison,
Avec d'honnêtes hérétiques.
Il en est très-aimé, dit-on,
Ainsi que des bons catholiques.
Petits embryons frénétiques
De Loyola, de Saint-Médard,
Qui troublâtes longtemps la France,
Apprenez tous, quoique un peu tard,
A connaître la tolérance.

Comment se porte Mme d'Argental? a-t-elle besoin de la vertu de la patience? J'embrasse mon cher ange le plus tendrement du monde.

Dieu veuille que l'homme à qui vous avez prêté la Crète n'ait point donné la chose à examiner à des gens qui auront été effrayés de tout ce qui l'accompagne!

Mes notes, et certains petits traités subséquents, pourraient bien éveiller les Cerbères.

8889. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU[2].

A Ferney, 21 juillet.

J'ai oublié, monseigneur, dans ma dernière lettre, de vous dire que les meilleurs artistes de ma colonie voulaient se rendre dignes de la protection que vous daignâtes leur accorder, il y a quelque temps. Il ne s'agira que d'une seule montre; elle sera très-belle et très-bonne. Si vous voulez qu'elle soit ornée de diamants fins, elle le sera; mais elle coûtera fort cher. Si vous voulez qu'elle soit ornée seulement de marcassites avec la chaîne de même, soit pour homme, soit pour femme, ils disent que le prix ne pourra pas passer cinquante ou soixante louis.

Voudriez-vous avoir la bonté de me donner vos ordres? Vous serez servi un mois après la réception de votre lettre.

1. Au lieu de Noyon, un seul éditeur a mis Nyon; il n'y a jamais eu d'évêque dans la ville de ce nom. L'évêque de Noyon, en 1773, était Charles de Broglie, celui-là même qui avait présenté au roi la requête de la noblesse contre les prétentions de mademoiselle de Lorraine au mariage du dauphin; voyez tome XLVII, page 214.

2. Éditeurs, de Cayrol et François.

Vous devez avoir reçu l'ouvrage[1] d'une autre manufacture qui ne coûtera rien au roi. Celle-là me tient plus à cœur que toutes les autres. On aime toujours son premier métier, et quoique j'aie détruit mon théâtre pour bâtir des maisons d'horlogers, j'aime toujours mieux des tragédies que des cadrans. Je pourrais me vanter à M. l'abbé Terray d'être un bon laboureur et de faire croître du blé dans des champs maudits, où il n'y avait pas même d'herbe depuis la création. Mais ma passion l'emporte sur tout cela ; je suis pour les vers ce qu'est La Borde pour la musique.

Mon héros sait le pouvoir des passions, et il les excuse. Je lui demande donc son indulgence, en attendant que j'en aie une du pape *in articulo mortis*. Je le supplie d'être toujours un peu sensible au tendre respect du vieux bonhomme V.

P. S. Il est supplié de vouloir bien me dire s'il veut la chaîne de montre pour homme ou pour femme.

8890. — A M. D'ALEMBERT.

24 juillet.

Raton sera toujours prêt à tirer les marrons du feu pour le déjeuner des Bertrands. Raton ne craint point de brûler ses pattes. Le temps approche où il n'aura bientôt ni pieds ni pattes ; il faut qu'il s'en serve jusqu'au dernier moment pour l'édification du prochain. Donnez donc, mon cher ami, cette lettre[2] à Marmontel-Bertrand, second du nom. Il faut absolument que j'aie la correspondance du bienheureux abbé Sabatier[3]. En attendant, priez Dieu pour moi.

Le vieux Raton.

8891. — A M. MARMONTEL.

A Ferney, 24 juillet.

Soit que les commentaires des anciennes tragédies vous occupent, mon cher confrère, soit que vous donniez des lois aux Incas (qui, par parenthèse, sont vengés aujourd'hui[4] par messieurs du Chili), soit que vous instruisiez nos jeunes princesses

1. *Les Lois de Minos.*
2. La lettre suivante.
3. *Dictionnaire de littérature,* 1770, trois volumes.
4. Voyez le premier alinéa de la lettre 8903.

par quelque conte moral où vous mêlez l'*utile dulci*[1], je vous prie instamment de répondre le plus tôt que vous pourrez à ma requête ; la voici :

Vous savez qu'un Père de l'Église, nommé l'abbé Sabatier, nous accuse, vous, M. d'Alembert, M. Thomas et moi, *e tutti quanti*, d'être un peu hérétiques, ou du moins tombés dans des erreurs qui sentent l'hérésie. Des gens de bien se sont laissé séduire par cette horrible accusation. L'intérêt de la religion exige qu'on démasque nos ennemis, qui sont hérétiques eux-mêmes.

J'ai entre les mains le système de Spinosa[2], éclairci et commenté par M. l'abbé Sabatier, écrit tout entier de sa main, et signé Bathesabit, ce qui est à peu près l'anagramme de son nom. Vous avez plusieurs de ses lettres ; je vous prie de me les envoyer ; *oportet cognosci malos*. Confiez ce petit paquet à M. Marin, qui me le fera tenir sur-le-champ.

Mes occupations et mes souffrances ne me permettent pas de vous en dire davantage ; je me borne à vous assurer que je serai toujours fidèle à la bonne cause autant qu'à votre amitié.

8892. — A M. L'ABBÉ DU VERNET.

A Ferney, 24 juillet[3].

J'ai toujours aimé M. de La Condamine. Je vous prie, monsieur l'abbé, de l'en assurer, et de le remercier de son *Catéchisme*[4]. Vous pouvez aussi, monsieur, le bien assurer que je suis très-fâché de savoir qu'il loge chez lui La Beaumelle, et qu'il donne à dîner à Fréron. Il y a de meilleures bonnes œuvres à faire. Ses vers ne sont pas d'un grand poëte : il n'en a jamais fait que pour s'amuser ; mais ses sentiments sont ceux d'un honnête homme. Je l'ai toujours connu pour être de la communion des gens de bien. Je n'aime ni La Beaumelle, ni Fréron, qui m'a affligé quelquefois, et qui souvent m'a fait rire. Mais je crois, monsieur, avec vous et votre ami M. de La Condamine, qu'il existe un Dieu rémunérateur et punisseur, et qui, s'il se mêle des chenilles de nos vergers, rendra à mes ennemis selon leurs œuvres.

1. Horace ; *Art poétique*, vers 344.
2. Voyez, tome X, une note du *Dialogue de Pégase et du Vieillard*.
3. Cette lettre a toujours été classée par erreur à l'année 1774. Elle est de 1773. (G. A.)
4. Pièce de vers de La Condamine.

Je vous renvoie, monsieur, le *Chinois* de M. de La Condamine. Un jeune homme de beaucoup de talent, que je possède dans ma chartreuse, s'est amusé à rajuster et à raccourcir les habits de cet honnête Chinois; cela ne peut déplaire ni à Kien-long, son empereur, ni à son père, l'arpenteur du zodiaque, que j'aime toujours, malgré Fréron, La Beaumelle, et autres grands écrivains, qui font la gloire du règne de Louis XV.

8893. — A M. MARIN[1].

24 juillet.

Vous aurez probablement par la première poste, mon cher ami, quelque chose sur les révolutions de l'Inde et même sur les révolutions du bailliage du Palais. Il me paraît démontré que M. de Morangiés est entièrement innocent et s'est très-mal conduit, que Linguet ne s'est guère conduit mieux, que le bailliage s'est conduit encore plus mal, et que, si cette affaire était restée entre les mains de M. de Sartines, elle aurait été entièrement éclaircie en cinq ou six jours. Il y a bientôt trois ans qu'elle dure, et elle restera encore obscure après le jugement.

Je vous prie de m'envoyer le dernier mémoire de Linguet en faveur du chirurgien Ménager.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Voulez-vous bien faire parvenir cette lettre à M. d'Alembert?

8894. — A M. MARIN[2].

Ce mercredi 28 juillet, à quatre heures après midi,
au passage du courrier.

Vous avez dû recevoir, mon cher ami, ou vous recevrez, ou vous demanderez chez M. de Sartines un paquet que je vous ai dépêché ce matin, et qui contient une histoire des dernières révolutions de l'Inde et du procès de M. de Lally. J'y ai joint, comme je vous l'ai mandé, un précis historique du procès de M. de Morangiés.

Si vous êtes content de l'*Inde*, demandez permission de faire imprimer ce petit ouvrage.

Mais, pour le *Précis du procès* de M. de Morangiés, je vous prie de le bien cacher, quand même vous en seriez content. Il faut

1. Éditeurs, Bavoux et François.
2. Éditeurs, Bavoux et François.

y changer bien des choses, surtout depuis que le dernier mémoire de Lacroix a paru. Il donne un démenti formel à Linguet. On ne sait plus où l'on en est. Serait-il possible que Linguet fût assez fou et même assez malhonnête homme pour accuser le bailli du Palais d'avoir reçu des pâtés, sans en avoir des preuves démonstratives ? Attendons, je vous en prie. Le courrier part.

8895. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 juillet.

Vous avez sans doute, madame, trouvé fort mauvais que je ne vous aie point écrit[1], et que je ne vous aie point remerciée de m'avoir fait connaître M. de Lisle, qui, par son esprit et son attachement pour vous, méritait bien que je me hâtasse de vous faire son éloge. Ce n'est pas que la foule des princes et des princesses de Savoie et de Lorraine, ou de Lorraine et de Savoie, qui étonnent la Suisse par leur affluence, m'ait pris mon temps ; ce n'est pas que Genève, encore plus étonnée que le reste de la Suisse, m'ait vu à ses bals et à ses fêtes : vous sentez bien que tout ce fracas n'est pas fait pour moi ; mais je n'ai pas eu un instant dont je pusse disposer, et je veux vous dire de quoi il est question.

Les parents de M. de Lally, qui se trouvent dans une situation très-équivoque et très-désagréable, se sont imaginé que je pourrais rendre quelques services à sa mémoire. Ils m'ont envoyé leurs papiers : il m'a fallu étudier ce procès énorme, qui a duré trois ans, et qui a fini enfin d'une manière si funeste.

J'ai trouvé qu'il n'y avait pas plus de preuves contre lui que contre les Calas, et que les assassins du chevalier de La Barre avaient à se reprocher le sang de Lally, tout autant que celui de cet infortuné jeune homme.

Mais, sachant très-bien que le public ne se soucierait point du tout aujourd'hui du procès de Lally, que tout s'oublie, qu'on ne s'intéresse ni à Louis XIV ni à Henri IV, et qu'il faut toujours piquer la curiosité de nos Welches par quelque chose de nouveau, j'ai fait un petit précis des révolutions de l'Inde, à la fin duquel la catastrophe de Lally s'est trouvée naturellement[2].

1. La dernière lettre est du 29 mars (n° 8794).
2. *Fragments historiques sur l'Inde et sur le général Lally* ; voyez tome XXIX, page 85.

Voilà, madame, ce qui m'a occupé jour et nuit; et, quoique j'aie près de quatre-vingts ans, c'est le travail qui m'a le plus coûté dans ma vie.

Peut-être, dans l'indifférence où vous paraissez être pour les choses de ce monde, vous ne vous intéressez point du tout à ce qui s'est passé dans l'Inde et dans le parlement; nos sottises et nos désastres à Pondichéry et dans Paris peuvent fort bien ne vous pas toucher; aussi je me garderai bien de vous envoyer cette petite histoire, que j'ai composée pourtant pour le petit nombre de personnes qui ont le sens droit comme vous, et qui aiment, comme vous, la vérité.

Je me suis mis à juger les vivants et les morts. J'ai fait un *Précis* historique *du procès*[1] *de M. de Morangiès*, et je ne suis pas plus de l'avis du bailli du palais que je n'ai été de l'avis du parlement dans tout ce qu'il a fait depuis le temps de la Fronde, excepté quand il a renvoyé les jésuites. Mais soyez bien sûre que vous n'aurez ni *Morangiès* ni *Lally*, à moins que vous ne l'ordonniez positivement.

J'oserais mettre encore dans mon marché que je voudrais que vous pensassiez comme moi sur ces deux objets; mais ce serait trop demander. Il faut laisser une liberté tout entière aux personnes qu'on prend pour juges, et ne les point révolter par trop d'enthousiasme.

Il est bon d'avoir votre suffrage, mais je veux l'avoir par la force de la vérité; et je ne vous prierai pas même d'avoir la plus légère complaisance. Tout ce que je crains, c'est de vous ennuyer; mais, après tout, les objets que je vous présente valent bien tous les rogatons de Paris, et tous les misérables journaux que vous vous faites lire pour attraper la fin de la journée.

Il me semble qu'il y a un roman intitulé *les Journées amusantes*[2]; ce ne peut être en effet qu'un roman. Les journées heureuses seraient une fable encore plus incroyable. Vous les méritiez, ces journées heureuses; mais on n'a que des moments. J'aurais du moins des moments consolants si je pouvais vous faire ma cour.

1. Voyez tome XXIX, page 53.
2. C'est en effet le titre d'un recueil de nouvelles par Mme de Gomez.

8896. — A M. PARFAICT [1].

A Ferney, 31 juillet.

On ne peut être, monsieur, plus sensible que je le suis au mérite de votre ouvrage, à celui d'un travail si long et si pénible, et à la bonté que vous avez eue de m'en faire part. Je vois que vous avez déterré trente mille pièces de théâtre, sans compter celles qui paraîtront et disparaîtront avant que votre ouvrage soit achevé d'imprimer. Votre livre sera également utile aux amateurs des anciens et des modernes. On dira peut-être que parmi environ quarante mille ouvrages dramatiques, il n'y en a pas cent de véritablement bons; mais il faut que le bon soit rare. Peut-être dans quarante mille tableaux n'y a-t-il pas plus de cent chefs-d'œuvre.

Quoi qu'il en soit, vous rendez service aux lettres, et je vous en remercie de tout mon cœur, en mon particulier.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

8897. — A M. D'ALEMBERT.

2 auguste.

Je crois, mon cher et illustre Bertrand, qu'il faudra bientôt vous pourvoir d'un autre Raton. Vous n'en trouverez guère dont les pattes vous soient plus dévouées, et plus faites pour être conduites par votre génie.

J'ai reçu M. de Saint-Remi avec la cordialité d'un frère rose-croix. Il est encore chez moi. Je jouis de sa conversation dans les intervalles de mes souffrances; quelquefois même je soupe avec lui, ou je fais semblant de souper.

Vous savez sans doute quelle foule de princes et de princesses de Savoie et de Lorraine est venue à Lausanne et à Genève, les uns pour Tissot, les autres pour se promener. Les évêques, ne sachant que faire dans leurs diocèses, y viennent aussi. L'évêque de Noyon loge à Lausanne dans une maison que j'avais achetée,

1. Claude Parfaict, né vers 1701, mort le 25 juin 1777, avait, le 16 juillet 1773, écrit à Voltaire une très-longue lettre accompagnée de quelques articles d'un ouvrage intitulé *Dramaturgie générale*, qui n'a pas vu le jour. Claude Parfaict était frère de François; voyez tome XXV, page 261.

et que j'ai revendue; il y donne à souper aux ministres du saint Évangile et aux dames[1].

On fait actuellement à la Haye une seconde édition de l'ouvrage posthume d'Helvétius. Elle est dédiée à l'impératrice de toutes les Russies; cela est curieux.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami.

8898. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET[2].

4 auguste.

Je vous adresse, monsieur, mes remerciements[3] en droiture, comme vous me l'ordonnez.

Je n'avais jamais entendu parler de cette illustre assemblée des oies, qui ne sont pas du Capitole. Je sais seulement que celui qui se moque d'eux n'était qu'un canard enroué, qui croyait avoir la voix plus belle que celle d'Homère et de Sophocle. C'est de lui que nous sont venues les comédies de la Passion et les moralités de la mère Sotte.

Nous avons ici beaucoup de Languedochiens d'auprès de Toulouse; mais personne ne connaît la fête des ânes et des mulets. Il faut qu'elle soit imitée de celle des chevaux, sur lesquels on jette de l'eau bénite à Rome, à la porte de l'église de Saint-Antoine.

Si Rome fait cet honneur aux chevaux, il est juste que Toulouse, qui n'est qu'une capitale de province, ne fête que des ânes. Il faut avouer que les vaches de M. Legentil[4] sont encore au-dessus des mulets et des chevaux. M. Scrafton, qui a servi longtemps dans l'Inde et surtout sur le Gange, est entièrement de l'avis de M. Legentil. Il est étonné de la facilité avec laquelle les brames calculent les éclipses. Vous connaissez sans doute tout ce que dit M. Holwell sur les anciens bracmanes, et sur le livre du *Shasta-Sid*, qui a cinq mille ans d'antiquité. Si M. Holwell ne nous a pas trompés, c'est sans contredit le plus ancien monument de la terre. On m'a envoyé depuis peu un petit extrait de l'ouvrage de M. Legentil, tiré du *Journal des Savants*. Cet extrait annonce des choses bien intéressantes. Je pourrais aussi vous

1. Voyez des vers de Voltaire à cette occasion, dans la lettre 8888.
2. *Œuvres de Condorcet*, tome Ier; Paris, 1847.
3. Pour l'envoi des *Éloges*.
4. Legentil de La Galaisière, savant astronome.

faire tenir incessamment quelque chose d'assez curieux sur l'Inde.

Dieu veuille que ce petit ouvrage vous parvienne.

Je mettrai dans le paquet deux exemplaires : l'un pour vous, monsieur; l'autre pour M. d'Alembert.

L'inclément Clément n'aura pas beau jeu à désavouer les *Clémentines* qu'il m'a écrites[1] : j'ai tous les originaux de sa main. Je ne crois pas qu'il y ait d'êtres si méprisables dans le monde que toute cette petite canaille de la littérature. Ils avilissent les belles-lettres autant que vous honorez les sciences.

J'ai vu M. de Garville, mais je ne l'ai point assez vu; j'étais trop malade. Il m'a paru bien digne de votre amitié.

Ce qu'on vous a dit du capitaine d'Étallonde n'est malheureusement pas vrai ; mais ce qui est assez vraisemblable, c'est qu'il peut venir un jour chez les Welches en grande compagnie.

Agréez, monsieur, les sincères assurances de mon tendre et respectueux attachement. V.

8899. — A M. MARIN[2].

6 auguste.

Je reçois, monsieur, votre lettre du 31 juillet. Vous ne me dites rien du gros paquet que je vous adressai, il y a environ quinze jours, sous le couvert de M. de Sartines.

Je vous envoie aujourd'hui un petit paquet sous votre propre et privé nom. Il ne contient qu'un exemplaire *Lally* et qu'un *Morangiès;* mais cela forme une masse assez grosse pour ne pas en hasarder deux. Vous pourrez obtenir d'imprimer ces ouvrages à Paris, si vous l'entreprenez : car il me semble que vous venez aisément à bout de ce que vous voulez. En attendant, je continuerai à vous faire des envois chaque poste.

Non-seulement les mémoires de M. de Tolendal sont venus trop tard, mais il n'aurait pas été possible d'en faire usage, en quelque temps qu'on me les eût adressés. Aucun des faits allégués dans ces mémoires n'est prouvé, et dans un tel ouvrage on ne doit parler que les preuves à la main. On parle dans cet écrit d'un doyen des substituts du procureur général ; mais l'opinion de ce substitut est comptée pour rien. C'est aux conclusions du

1. Trois lettres, ou plutôt trois suppliques.
2. Editeurs, Bavoux et François.

parquet que l'on s'en tient; encore ne sont-elles pas mises au rang des voix des juges. Le parquet propose, et les juges disposent.

Le mémoire dit *que le parlement envoya au roi pour le prier de ne point faire grâce;* cela est de la plus insigne fausseté.

A l'égard d'un Lally roi d'Irlande en 827, c'est une discussion que je laisse à M. d'Hozier.

Je vous dirai encore que jamais je n'attaquerai l'honneur de M. de Bussy, ni d'aucun des officiers qui ont servi dans l'Inde. Ce serait une extravagance atroce et impardonnable, qui ne servirait qu'à rendre la mémoire de M. de Lally odieuse; et je déclare d'avance que si on veut flétrir la réputation de tous ces officiers dans l'histoire de la guerre de l'Inde, que M. de Tolendal dit être prête à paraître, c'est le plus mauvais parti et le plus dangereux que l'on puisse prendre.

Le motif de Mme de La Heuze et de M. de Tolendal est très-louable; mais la manière dont ils paraissent vouloir s'y prendre ne serait pas prudente. Ils craignent que le public n'attribue la perte de Pondichéry aux caprices et aux emportements que tout le monde, sans exception, a reprochés à Lally; il me semble que cette crainte est très-mal fondée. Les *Fragments sur l'Inde* disent expressément le contraire. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur, et je vous fais juge entre M. de Tolendal et moi.

8900. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

Paris, 6 août 1773.

Depuis sept ou huit jours, monsieur, je me fais lire vos lettres. Je les ai toutes conservées; j'y ai trouvé tant de plaisir que j'étais dans les regrets de n'en plus recevoir. Ce matin l'on m'a dit: « Voilà une lettre de M. de Voltaire. — Est-elle longue? — Oui, elle a quatre pages. — Ah! tant mieux, lisez-la promptement. »

Je commence par vous remercier de votre souvenir, de la continuation de votre amitié; j'y suis infiniment sensible, car il est certain que je vous suis tendrement attachée. Je vais, pour répondre à votre lettre, la prendre par la queue.

Vous finissez par dire que vous m'enverrez votre dernier ouvrage, si je vous le *commande,* si je vous l'*ordonne.* Voilà des paroles que je ne proférerai jamais; mais je vous *supplie,* avec la dernière instance, de ne pas différer d'un moment à me l'envoyer.

Vous attendez bien que je ne m'ingérerai pas à juger les faits; mais

1. *Correspondance complète,* édition de Lescure, 1865.

j'aurai un plaisir extrême à vous entendre plaider, et il me serait bien difficile de ne me pas ranger de votre avis; j'en suis déjà sur ce qui regarde M. de Lally; sans aucune estime pour lui, j'ai toujours pensé qu'il ne méritait pas un tel traitement.

A l'égard de M. de Morangiés, je n'y vois goutte; j'ai un penchant à croire que lui et les Du Jonquay sont tous des fripons. On parle de la foi des Bohèmes; je ne sais pas quelle est celle des usuriers, et ce que c'est que des billets qu'on signe et qu'on n'est point obligé de payer: on dit qu'on les trafique, que c'est une chose en usage; mais dans quel temps et en quelle occasion les retire-t-on? Je m'attends que vous m'expliquerez cela.

Ne vous étonnez point si je suis si peu instruite, je n'ai point lu le *Mémoire* de Linguet; il n'y a que la clarté et le charme de votre style qui puissent me faire lire les choses dont le fond ne m'intéresse point. Je vous admire et je vous approuve du zèle que vous avez pour la chose publique, et pour les individus qui la composent. Vous avez reçu des talents de la nature qui vous rendent comptable à tout l'univers; il faut que vous répandiez partout l'abondance de ses dons. Pour moi, à qui elle n'a donné que le pur nécessaire de l'esprit, que ce qu'il en faut pour connaître et sentir celui des autres, cinq sens qu'elle n'a pas jugé à propos de me conserver jusqu'à la fin de ma vie, je ne dois ni ne peux vivre que pour moi: c'est aussi le parti que j'ai pris. Je végète dans mon tonneau; je reçois quelquefois bonne compagnie, le plus souvent médiocre; j'écoute les nouvelles, les jugements qu'on porte sur les spectacles et sur les livres nouveaux; je ne suis point tentée de voir les spectacles, et quand j'ai de la curiosité pour les livres, je suis toujours attrapée. Ne m'allez point dire: Il faut être indulgente; qu'est-ce qu'il faut faire pour cela? Soumettons-nous notre goût? En sommes-nous maîtres? C'est vous qui avez formé le mien, prenez-vous-en à vous-même si vous trouvez mauvais que je sois difficile. Je finis par vous dire, mon cher Voltaire, que si vous m'aimez encore, et si vous voulez que j'aie d'heureux moments, il faut m'écrire et m'envoyer tout ce que vous faites.

8901. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 7 auguste.

Si mon héros a un moment de loisir à Compiègne, je le supplie de daigner lire un petit précis [1] très-vrai et très-exact du meurtre de M. de Lally, lieutenant général, et un précis très-court de l'affaire de M. de Morangiés, maréchal de camp. Il peut être sûr de ne trouver dans ces deux mémoires aucun fait qui ne soit appuyé sur des papiers originaux qu'on a entre les mains.

On a joué *les Lois de Minos* à Lyon avec beaucoup de succès.

1 Tome XXIX, page 149, etc.

Un acteur nommé Larive a emporté tous les suffrages dans le rôle de Datame, et la ville a prié Lekain de jouer le rôle de Teucer à son retour au mois de septembre.

Pour moi, je vous supplie instamment, monseigneur, d'avoir la bonté d'ordonner aux comédiens de Paris de jouer les tragédies de *Sophonisbe* et de *Minos*. Je compte sur vos promesses autant que je suis pénétré de vos bontés. Je ne demande, après tout, que ce qu'on ne pourrait refuser à MM. Lemierre et Portelance.

J'ai encore une passion plus forte que celle des tragédies, ce serait de vous faire ma cour au moins deux jours avant de mourir, au premier voyage que vous feriez dans votre royaume de Guienne. Il ne faut nulle permission pour cela, les chemins sont libres; je mourrais content.

J'envoie ce paquet sous le couvert de M. le duc d'Aiguillon, ne sachant pas si vous avez vos ports francs pour les gros paquets qui ne viennent point de votre gouvernement. Vous ne m'avez jamais répondu sur cet article.

Daignez me conserver vos bontés; elles sont la première des consolations d'un homme qui bientôt n'aura plus besoin d'aucune.

8902. — A M. LEKAIN.

7 auguste.

L'acteur unique de la France, et mon ancien ami, est parti de Lyon sans qu'on ait entendu parler de lui à Ferney. On ferait le voyage de Ferney à Lyon s'il voulait apprendre le rôle de Teucer[1], et le jouer à son passage.

On aurait la consolation de l'embrasser en l'admirant.

Tout ce qui est à Ferney lui fait les plus sincères compliments.

VOLTAIRE.

8903. — A M. MARMONTEL.

9 auguste.

Mon cher historiographe, vous voilà donc entré dans ce chemin semé d'épines; mais vous le couvrirez de fleurs convenables au sujet. Voilà d'ailleurs les *Incas* qui vous appellent. On prétend que les *Indios bravos*, après avoir détruit leurs vainqueurs, ont enfin mis sur le trône un homme de la race des anciens In-

1. Dans *les Lois de Minos*.

cas. Ce n'est pas là vraiment une affaire de roman, c'est matière d'historiographerie. Vous en avez assez honnêtement dans le Nord et dans le Midi.

J'ai vu M. de Garville, et je ne l'ai point assez vu. J'étais très-malade, mais j'espère qu'il me donnera ma revanche.

J'ai reçu une brochure imprimée chez Valade. C'est une *Épître à Sabatier et compagnie*[1]. J'ignore à qui j'en suis redevable. Je soupçonne M. l'abbé du Vernet, et encore un autre abbé dont j'ignore la demeure. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à être défendu par des gens d'Église. Ceux-ci me paraissent de la petite église des gens d'esprit, et du petit nombre des élus.

Dans l'embarras où je suis de savoir à quel saint je dois des actions de grâces, je m'adresse à vous, mon cher ami; je vous envoie ma réponse tout ouverte; je vous supplie d'y mettre l'adresse, et de l'envoyer à l'auteur, qui sans doute est connu de vous ou de M. d'Alembert. Il ne serait pas mal que l'on connût un peu à fond ce M. Sabatier. Ses protecteurs sauront au moins qu'ils sont fort mal servis par les gens qu'ils emploient.

Je me flatte que vous recevrez dans quelques jours un petit essai sur quelques révolutions de l'Inde, sur la perte de Pondichéry, et sur la mort funeste de Lally[2]. Cela est du ressort de feu l'historiographe et de l'historiographe vivant[3]. Je puis vous assurer de la vérité de tous les faits. La plupart sont curieux, et peuvent même être intéressants six ans après l'événement. L'auteur est un peu l'avocat des causes perdues; mais vous serez convaincu que M. de Lally était innocent, et que l'ancien parlement n'était pas infaillible.

Je suis enchanté que La Harpe ait remporté un nouveau prix[4]. Je souhaite qu'il en ait deux cette année : à la fin, sa gloire forcera le gouvernement à lui rendre justice.

Adieu, mon très-cher et illustre confrère; continuez toujours à veiller sur notre petit troupeau, qui est toujours près d'être mangé des loups.

1. *Épître à MM. La Beaumelle, Fréron, Clément, et Sabatier, suivie de la Profession de foi, autre épître du même auteur, par M. de V****, 1773, in-8° de 22 pages, commençant par ce vers :

Bravo, messieurs! quatre contre un, etc.

2. *Fragments historiques sur l'Inde et sur le général Lally;* tome XXIX, page 85.

3. Après la mort de Duclos, Marmontel avait obtenu le titre d'historiographe de France, qu'avait eu Voltaire.

4. Le prix de poésie. Sa pièce était intitulée *Ode sur la navigation*.

8904. — A M. L'ABBÉ DU VERNET.

A Ferney, le 9 auguste [1].

On m'a envoyé une épître qui commence par ce vers :

Bravo, messieurs! quatre contre un.

Je la crois de vous, monsieur, parce qu'il y a une foule de très-jolis vers, pleins de facilité et de naturel. Je peux oublier les injures de ces pauvres gens, mais je me souviendrai toujours de vous avoir eu pour défenseur[2].

J'ai ouï dire que l'abbé Sabatier de Castres m'avait loué plus que je ne méritais dans une espèce de *Dictionnaire*[3] que je ne connais point; mais qu'il avait bien réparé son erreur dans un autre livre intitulé *les Trois Siècles* [4]. On m'a assuré que dans ce livre il avait la cruauté de m'accuser d'avoir écrit contre des vérités respectables. Voici, monsieur, ma réponse à cet abbé.

J'ai une analyse de Spinosa, faite par lui-même, écrite tout entière de sa main[5], et adressée à feu Helvétius. J'ai aussi plusieurs pièces de vers de sa façon. Je ne crois pas que, dans notre langue, il y ait de plus mauvais vers et de plus mauvaise prose que ces ouvrages de M. l'abbé Sabatier; mais, en même temps, je puis vous assurer qu'il n'y a rien de plus effronté et de plus scandaleux.

Voilà pourtant l'homme qu'on a choisi pour m'accuser, moi et mes amis, d'avoir des sentiments suspects. Je prévois qu'on sera forcé d'instruire ses protecteurs de la turpitude et de la scélératesse de ce personnage. Ils ont trop de vertu pour soutenir le crime, et trop de raison pour excuser ce crime, dénué de tous les talents. Il importe à la société de faire connaître des pervers qui n'ont rien d'utile ni d'agréable pour faire pardonner leurs iniquités. Il y a des âmes honnêtes et sensibles comme la vôtre

1. Cette lettre, que les éditeurs précédents avaient placée ou laissée à l'année 1774, est évidemment de 1773; c'est Auger qui a mis à cette lettre le nom de du Vernet, dans le *Supplément au Recueil des lettres de Voltaire*, 1808, deux volumes in-8° ou in-12. Des copies que j'ai vues ne donnent pas le nom de la personne à qui elle est adressée. (B.)

2. L'abbé du Vernet avait publié des *Réflexions critiques et philosophiques sur la tragédie, au sujet de Lois des Minos*, 1773, in-8°; voyez tome VII, page 166.

3. *Dictionnaire de littérature, dans lequel on traite de tout ce qui a rapport à l'éloquence, à la poésie et aux belles-lettres*, 1770, trois vol. in-8°.

4. Voyez tome VII, page 172.

5. C'est ce qu'il a déjà dit dans sa lettre 8891.

qui prendront soin d'éclairer le public sur ces amas d'atrocités si plates et si dégoûtantes. C'est tout ce que je puis vous dire aujourd'hui, en rendant hommage à votre vertu courageuse, qui a déjà confondu l'imposture.

8905. — A M. MARMONTEL[1].

auguste.

On prétend que Linguet a fait de nouveaux ennemis à M. de Morangiés dans le parquet, dans le barreau, et parmi les gens de lettres. Rien n'est plus triste et rien ne me fait plus trembler pour cette malheureuse affaire, qui va se juger définitivement. Je suis historien sincère; vous qui l'êtes, aidez-moi. Je ne vois pas qu'il ait le moindre droit de se plaindre qu'on répète ses propres paroles, sans y faire aucune réflexion.

M. Pigeon[2] serait bien plus en droit de se fâcher; mais il faut préférer la vérité à tout. Cette vérité aura bien de la peine à gagner sa cause au parlement; elle court grand risque d'être écrasée par les formes. Elle aura pour mortelle ennemie la prévention où l'on est contre Linguet. On dit qu'il va donner un nouveau mémoire; il faut espérer qu'il prouvera dans cet écrit les choses qu'il a promis de prouver.

Bonsoir, mon cher historiographe, qui ne dites pas tout ce que vous savez.

P. S. Je pense qu'il faudrait imprimer sans délai ma *Morangeade*, telle que je vous l'envoie, en attendant la *Lalliade*[3], qui est annoncée dès la première ligne du procès Morangiés. Le mémoire de l'inspecteur Dupuits est sans réplique; il n'y a que des raisons, et c'est ce qu'il faut.

Je vous embrasse bien tendrement.

Le très-vieux et très-malade V.

8906. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 10 auguste.

Madame, il faudrait que les jours eussent à Pétersbourg plus de vingt-quatre heures, pour que Votre Majesté impériale eût

1. Éditeurs, Bavoux et François.
2. Lieutenant général au bailliage du Palais.
3. Les *Fragments sur l'Inde*.

seulement le temps de lire tout ce qu'on lui écrit de l'Europe et de l'Asie. Pour la fatigue de répondre à tout cela, je ne la conçois pas.

Je voulais, moi chétif, moi mourant, prendre la liberté de vous écrire touchant les fausses nouvelles qu'on nous débite sur votre guerre renouvelée avec ce Moustapha, de vous parler du mariage de monseigneur votre fils[1], du voyage de madame la princesse de Darmstadt[2], qui est, après vous, ce que l'Allemagne a vu naître de plus parfait; j'allais même jusqu'à vous dire que Diderot, qui n'est pas Welche, est le plus heureux des Français, puisqu'il va à votre cour. Je voulais vous parler des dernières volontés d'Helvétius, dont on dédie l'ouvrage posthume[3] à Votre Majesté. Je poussais mon indiscrétion jusqu'à vous dire que je ne suis point du tout de son avis sur le fond de son livre. Il prétend que tous les esprits sont nés égaux; rien n'est plus ridicule. Quelle différence entre certaine souveraine et ce Moustapha, qui a fait demander à M. de Saint-Priest si l'Angleterre est une île!

Je voulais être assez hardi pour parler à fond du passage du Danube. Je voulais demander si Falconet-Phidias placera la statue de Catherine II, la seule vraie Catherine, ou sur une des Dardanelles, ou dans l'Atmeidan de Samboul; mais considérant qu'elle n'a pas un moment à perdre, et craignant de l'importuner, je n'écris rien.

Je me borne à lever les mains vers l'étoile du Nord; je suis de la religion des sabéens : ils adoraient une étoile.

Le vieux Malade de Ferney.

8907. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 12 auguste.

Madame, que Votre Majesté impériale me laisse d'abord baiser votre lettre[4] de Péterhof, du 19 juin de votre chronologie grecque, qui n'est pas meilleure que la nôtre; mais, de quelque manière que nous supputions les temps, vous comptez vos jours par des victoires; vous savez combien elles me sont chères. Il

1. Devenu Paul Ier.
2. Christine-Caroline de Deux-Ponts, née en 1721, mariée en 1741 à Louis, landgrave de Hesse-Darmstadt, plus âgé qu'elle de deux ans, morte le 30 mars 1774.
3. Voyez lettre 8942, page 469.
4. N° 8875.

me semble que c'est moi qui ai passé le Danube. Je monte à cheval dans mes rêves, et je vais le grand galop à Andrinople. Je ne cesserai de vous dire qu'il me paraît bien étonnant, bien inconséquent, bien triste, bien mal de toute façon, que vos amis, l'impératrice reine, et l'empereur des Romains, et le héros du Brandebourg, ne fassent pas le voyage de Constantinople avec vous. Ce serait un amusement de trois ou quatre mois tout au plus, après quoi vous vous arrangeriez ensemble comme vous vous êtes arrangés en Pologne.

Je demande bien pardon à Votre Majesté; mais cette partie de plaisir sur la Propontide me paraît si naturelle, si facile, si agréable, si convenable, que je suis toujours stupéfait que les trois puissances aient manqué une si belle fête. Vous me direz, madame, que je pourrai jouir de cette satisfaction avec le temps; mais permettez-moi de vous représenter que je suis très-pressé, que je n'ai que deux jours à vivre, et que je veux absolument voir cette aventure avant de mourir. L'auguste Catherine ne peut-elle pas dire amicalement à l'auguste Marie-Thérèse : « Ma chère Marie, songez donc que les Turcs sont venus deux fois assiéger Vienne[1]; songez que vous laissez passer la plus belle occasion qui se soit présentée depuis *Ortogul* ou *Ortogrul*, et que, si on laisse respirer les ennemis du saint nom chrétien et de tous les beaux-arts, ces maudits Turcs deviendront peut-être plus formidables que jamais? Le chevalier de Tott, qui a beaucoup de génie, quoiqu'il ne soit point ingénieur, fortifiera toutes leurs places sur la mer Égée et sur le Pont-Euxin, quoique Moustapha et son grand vizir ignorent que ces deux petites mers se soient jamais appelées Pont-Euxin et mer Égée. Les janissaires et les levantis se disciplineront. Voilà notre ami Ali-bey mort, Moustapha va être maître absolu de ce beau pays de l'Égypte qui adorait autrefois des chats, et qui ne connaît point saint Jean-Népomucène.

« Profitons d'un moment favorable qui reste encore, Russes, Autrichiens, Prussiens; fondons sur ces ennemis de l'Église grecque et latine. Nous accorderons au roi de Prusse, qui ne se soucie d'aucune église, une ou deux provinces de plus, et allons souper à Constantinople. »

Certainement l'auguste Catherine fera un discours plus éloquent et plus pathétique; mais y a-t-il rien de plus raisonnable et de plus plausible? Cela ne vaut-il pas mieux que mes chars de

1. En 1529 et en 1683.

Cyrus? Hélas! l'idée de cette croisade ne réussira pas mieux que celle de mes chars; vous ferez la paix, madame, après avoir bien battu les Turcs; vous aurez quelques avantages de plus, mais les Turcs continueront d'enfermer les femmes, et d'être les amis des Welches, tout galants que sont ces Welches.

Je ne suis donc qu'à moitié satisfait.

Mais ce n'est pas à moitié que je suis l'adorateur de Votre Majesté impériale, c'est avec la fureur de l'enthousiasme; qu'elle pardonne ma rage à mon profond respect.

Le vieux Malade de Ferney.

8908. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 12 août[1].

Puisque les trinités sont si fort à la mode[2], je vous citerai trois raisons qui m'ont empêché de vous répondre plus tôt : mon voyage en Prusse, l'usage des eaux minérales, et l'arrivée de ma nièce la princesse d'Orange[3].

Je n'en prends pas moins de part à votre convalescence, et j'aime mieux que vous me rendiez compte en beaux vers de ce qui se passe sur les bords de l'Achéron, que si vous aviez fixé votre séjour dans cette contrée d'où personne encore n'est revenu.

Le vieux baron[4] a été de toutes nos fêtes, et il ne paraissait pas qu'il eût quatre-vingt-six ans. Si le vieux baron s'est échappé de la fatale barque faute de payer le passage, vous avez, à l'exemple d'Orphée, adouci par les doux accords de votre lyre la barbare dureté des commis de l'enfer; et en tout sens vous devez votre immortalité aux talents enchanteurs que vous possédez.

Vous avez non seulement fait rougir votre nation du cruel arrêt porté contre le chevalier de La Barre, et exécuté; vous protégez encore les malheureux qui ont été englobés dans la même condamnation. Je vous avouerai que le nom même de ce Morival dont vous me parlez est inconnu. Je m'informerai de sa conduite; s'il a du mérite, votre recommandation ne lui sera pas inutile.

Je vois que le public se complaît à exagérer les événements. Thorn ne se trouve point dans la partie qui m'est échue de la Pologne. Je ne vengerai point le massacre des innocents, dont les prêtres de cette ville ont à rougir; mais j'érigerai dans une petite ville de la Warmie un monument sur le

1. Le 7 août 1773. (*OEuvres posthumes.*)
2. Voyez lettre 8820.
3. Guillaume V, prince d'Orange, né en 1748, mort en 1806, avait épousé, en 1767, Frédérique-Sophie Wilhelmine, née en 1751 d'Auguste-Guillaume, frère de Frédéric.
4. Pöllnitz; voyez lettre 8800, et aussi la lettre de Frédéric du 13 auguste 1775.

tombeau du fameux Copernic, qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenser que punir; rendre des hommages au génie, que venger des atrocités depuis longtemps commises.

Il m'est tombé entre les mains un ouvrage de défunt Helvétius sur l'*Éducation*[1]; je suis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le purger de pensées fausses et des *concetti* qui me semblent on ne saurait plus déplacés dans un ouvrage de philosophie. Il veut prouver, sans pouvoir en venir à bout, que les hommes sont également doués d'esprit, et que l'éducation peut tout. Malheureusement l'expérience, ce grand maître, lui est contraire et combat les principes qu'il s'efforce d'établir. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageuse qu'il avait de ma personne[2]. Je voudrais la mériter.

Je ne sais comment pense le roi de Pologne, encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai toujours, à bon compte, qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occasionnés par ce qui se passe dans ce royaume.

Vous vivrez encore longtemps, l'honneur des lettres et le fléau de l'*inf...*[3]; et si je ne vous vois pas *facie ad faciem*[4], les yeux de l'esprit ne détournent point leurs regards de votre personne, et mes vœux vous accompagnent partout.

FÉDÉRIC[5].

8909. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU[6].

A Ferney, 13 auguste.

Je vous supplie instamment, monseigneur, de lire et de faire lire cet écrit sur une affaire[7] qui me paraît intéresser la plus saine partie de l'État. Je m'en rapporte à votre jugement. J'ose même ajouter que voilà une des occasions où les pairs du royaume devraient rendre la justice.

Souffrez que je vous représente encore qu'un des comptoirs de ma colonie a bientôt achevé la montre que vous avez permis qu'on vous envoyât pour les noces de Mme la comtesse d'Artois. Ayez la bonté de me dire si vous voulez qu'on vous l'envoie. Je la ferai partir sous le couvert de M. le duc d'Aiguillon. Il est important pour ces pauvres artistes d'être sûrs de vos ordres, pour ne se pas consumer en frais inutiles.

1. *De l'Homme et de son éducation*; voyez lettres 8725 et 8867.
2. Section I, chapitre IX, note 5, Frédéric est mis au nombre des grands rois.
3. « Et le fléau du fanatisme. » (*Édit. de Berlin.*)
4. *Genèse*, XXXII, 30.
5. Cette lettre est signée *le Solitaire de Sans-Souci*, dans les *OEuvres posthumes*.
6. Éditeurs, de Cayrol et François.
7. L'affaire Lally.

Je vous réitère que vous pourriez faire l'acquisition de trois acteurs que sûrement l'envie de vous plaire rendrait excellents, et peut-être un jour supérieurs à Lekain. Je suis consolé dans mes souffrances continuelles par l'espérance que vous avez bien voulu me donner de prendre sous votre protection *Sophonisbe* et *les Lois de Minos*. Je me console surtout par l'idée d'aller vous faire ma cour à Bordeaux, si vous y faites un voyage, et si je ne fais pas celui de l'autre monde.

8910. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 13 auguste.

J'ai peur, madame, que vous ne vous intéressiez pas plus à nos Indiens qu'à la plupart de nos Welches. Vous m'avez mandé que vous aviez jeté votre bonnet par-dessus les moulins, mais il ne sera pas arrivé jusqu'à l'Inde. Pour moi, je vous l'avoue, je considère avec quelque curiosité un peuple à qui nous devons nos chiffres, notre tritrac, nos échecs, nos premiers principes de géométrie, et des fables qui sont devenues les nôtres : car celle sur laquelle Milton a bâti son singulier poëme[1] est tirée d'un ancien livre indien, écrit il y a près de cinq mille ans.

Vous sentez combien cela élargit notre sphère. Il me semble que, quand on rampe dans un petit coin de notre Occident, et quand on n'a que deux jours à vivre, c'est une consolation de laisser promener ses idées dans l'antiquité, et à six mille lieues de son trou.

Cependant il se pourra très-bien que la description des pays où le colonel Clive a pénétré plus loin qu'Alexandre ne vous amusera pas infiniment. Ce qui était si essentiel pour notre défunte compagnie des Indes sera peut-être pour vous très-insipide. En tout cas, il ne tient qu'à vous de ne pas vous faire lire le commencement de cet ouvrage, et d'aller tout d'un coup aux aventures de ce pauvre Lally, à son procès criminel, à son arrêt et à son bâillon.

Nous donnons de temps en temps à l'Europe de ces spectacles affreux qui nous feraient passer pour la nation la plus sauvage et la plus barbare, si d'ailleurs nous n'avions pas tant de droits à la réputation de l'espèce la plus frivole et la plus comique.

J'ai un petit avertissement à vous donner sur cet envoi que

1. Voyez tome X, à la suite de *la Henriade*, le chapitre IX de l'*Essai sur la Poésie épique*.

je vous fais, c'est qu'il n'est pas sûr que vous le receviez. M. d'Ogny, qui a des bontés infinies pour ma colonie, et qui veut bien faire passer jusqu'à Constantinople et à Maroc les travaux de nos manufactures, m'a mandé qu'il ne voulait pas se charger d'une seule brochure pour Paris.

Mon village de Ferney envoie tous les ans pour cinq cent mille francs de marchandises au bout du monde, et ne peut pas envoyer une pensée à Paris. Le commerce des idées est de contrebande.

Je ne peux donc pas vous répondre, madame, que mes idées vous parviennent. Cependant c'est un ouvrage dans lequel il n'y a rien que de vrai et d'honnête. Le plus rude commis à la douane de l'entendement humain ne pourrait y trouver à redire.

Je ne sais si nous ne devons pas cette rigueur qu'on exerce aujourd'hui contre tous les livres à messieurs les athées. Ils ont fort mal fait, à mon avis, de faire imprimer tant de sermons contre Dieu; cette espèce de philosophie ne peut faire aucun bien, et peut faire beaucoup de mal. Notre terre est un temple de la Divinité. J'estime fort tous ceux qui veulent nettoyer ce temple de toutes les abominables ordures dont il est infecté; mais je n'aime pas qu'on veuille renverser le temple de fond en comble.

Je languis au milieu des souffrances continuelles, dans un petit coin de ce temple, et j'attends chaque jour le moment d'en sortir pour jamais. Vous n'avez perdu qu'un de vos sens, et je perds mes cinq.

Je n'ai pu faire ma cour ni à Mme de Brionne ni à Mme la princesse de Craon, sa fille, quoiqu'elles soient toutes deux philosophes; Mme la duchesse de V..... l'est aussi. Une centaine d'êtres pensants de la première volée sont venus dans nos cantons. On prétend que tous les dieux se réfugièrent autrefois en Égypte; ils se sont donné cette fois-ci rendez-vous en Suisse.

Si vous aviez pu y venir, j'aurais été consolé. Je fais mille vœux pour vous, madame; mais à quoi servent-ils? Je vous suis attaché tendrement et inutilement. Nous sommes tous condamnés aux privations, suivies de la mort. Je l'attends sur mon fumier du mont Jura, et je vous souhaite du moins de la santé dans votre Saint-Joseph.

Adieu, madame; contre nature bon cœur.

8911. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN [1].

Ferney, 16 auguste.

Si le vieux malade de Ferney pouvait avoir un rayon de santé, il ne répondrait pas aux vers flatteurs de M. Soufflot[2] en simple prose; s'il pouvait sortir, il irait aux Délices rendre ses devoirs à M. et à Mme Tronchin, et à M. Soufflot; s'il s'avisait jamais de vivre l'âge de M. Jean Causeur[3], il prierait alors M. Soufflot ou Mme Tronchin de vouloir bien lui faire son épitaphe.

8912. — A M. VILLEMAIN D'ABANCOURT [4].

19 auguste.

Le vieux malade de Ferney vous remercie, monsieur, avec la plus grande sensibilité. Il ressemble à ces vieux chevaliers qui ne pouvaient plus combattre en champ clos; ils étaient *exoines*[5], comme dit la chronique, et un jeune chevalier plein de courage prenait leur défense.

Je n'aurais jamais si bien combattu que vous, monsieur; je rends grâce à ma vieillesse, qui m'a valu un si brave champion. Vous êtes entré dans la lice accompagné des Grâces. Le bon roi René dit que, quand « li preux chevalier se desmene si gentiment, il rengrege l'amitié de sa dame ». Je ne doute pas que

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2. Soufflot, intendant des bâtiments du roi, architecte du Panthéon, étant venu voir le conseiller Tronchin aux Délices, y coucha dans le lit qu'avait occupé Voltaire. Il fit à cette occasion les vers suivants :

> Dans ton lit, en rêvant, je me suis cru poëte;
> J'ai cru sentir du ciel l'influence secrète;
> Mais, prêt à te chanter, s'éveillant en sursaut,
> Le pauvre chantre est tombé de son haut.
> De rien faire éveillé j'ai perdu l'espérance;
> Et cependant en vers contre toute apparence,
> Mon cœur m'a dicté ce souhait
> Pour mettre au bas de ton portrait :
> Il parut, nouvel astre, au siècle du génie,
> Il éclaira celui de la philosophie;
> Parques, filez pour lui les jours de Jean Causeur;
> A trois siècles, pour vous, il aura fait honneur.

3. Boucher aux environs de Brest, âgé de plus de cent ans. (A. F.)

4. Sur sa fable intitulée *le Cygne et les Hiboux*, qui n'est qu'une allusion à M. de Voltaire et à ses ennemis. (K.)

5. C'est un terme du palais.

vous ne plaisiez fort à la vôtre. Pour moi, je ne sais si les agréments de votre style ne m'ont pas fait encore plus de plaisir que votre combat ne m'a fait d'honneur.

Agréez, monsieur, la reconnaissance très-sincère de votre, etc.

8913. — A M. DE GAMERRA[1],

LIEUTENANT DES GRENADIERS DANS LE RÉGIMENT GAISRUGG, AU SERVICE DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE.

A Ferney, 20 auguste.

Un vieillard de quatre-vingts ans, bien malade, vous remercie de votre *Cornéide :* il vous doit le seul plaisir dont il soit capable, celui d'une lecture agréable. L'histoire des cornes n'est pas de son âge, il ne peut ni en donner ni en porter, n'étant point marié; mais on doit toujours aimer les jolis vers et la gaieté jusqu'au tombeau. Il vous trouve bien discret de n'avoir fait qu'un volume sur un sujet qui en pouvait fournir plus de vingt[2]. Vous auriez pu surtout apaiser les dévots, en plaçant dans le royaume de Cornouilla les infidèles musulmans, et surtout Mahomet à leur tête. Vous savez que la belle Aïshé orna la tête du grand prophète de la plus belle paire de cornes qu'on eût jamais vue en Asie, et que Mahomet, au lieu de s'en plaindre, comme aurait fait quelque sot prince chrétien, fit descendre du ciel un chapitre de l'*Alcoran* pour apprendre aux vrais croyants que les favoris du Très-Haut ne peuvent jamais être cocus.

Au reste, monsieur, votre ouvrage montre une parfaite connaissance de l'antiquité et des mœurs modernes. Je ne sais pas ce que pensent les cocus d'Italie; mais je crois que tous ceux qui en font, depuis Rome jusqu'à Paris, vous ont une grande obligation.

J'ai l'honneur d'être avec une estime infinie, etc.

VOLTAIRE.

1. Gamerra, de Livourne, d'abord abbé, puis militaire, est placé par Sismondi parmi les premiers imitateurs de Shakespeare pour une comédie intitulée *la Madre colpevole*. Ami de Métastase, il composa un interminable poëme, *la Cornéide*. Le tome Ier, imprimé en 1781, est orné d'un frontispice où l'on voit Apollon, un Satyre et la Renommée, et au milieu le portrait de l'auteur en habit militaire, avec la trompette épique, la couronne et la lyre. (FELICE TRIBOLATI.)

2. Gamerra ne mérita point le compliment de Voltaire, et porta jusqu'à sept volumes son singulier poëme; les volumes 1 à 4 ont plus de 500 pages; les volumes 5, 6 et 7 vont l'un dans l'autre au delà de 400. (F. T.)

8914. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 26 auguste.

Je mets aux pieds de mon héros une troisième lettre à la noblesse de son ancien gouvernement. Quand le parlement condamnerait M. de Morangiés par les formes, je le croirais toujours innocent dans le fond. Vous êtes maréchal de France et juge de l'honneur; vous êtes pair du royaume et juge de tous les citoyens, prononcez.

Si j'osais demander une autre grâce à notre doyen, je le conjurerais de ne pas flétrir une *Électre* composée avec quelque soin d'après celle de Sophocle, sans épisode, sans un ridicule amour, écrite avec une pureté qu'un doyen de l'Académie, un Richelieu doit protéger, représentée avec tant de succès par Mlle Clairon, et qu'enfin Mlle Raucourt pourrait encore embellir; je vous conjurerais de me raccommoder avec elle, puisque vous m'avez attiré sa colère.

Je vous supplierais de ne me point donner le dégoût de préférer une partie carrée[1] d'amours insipides en vers allobroges; une Électre qui s'écrie :

> Je ne puis y souscrire; allons trouver le roi;
> Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi[2];

une Iphianasse qui dit :

> J'ignore quel dessein vous a fait révéler
> Un amour que l'espoir semble avoir fait parler;
>
> (Acte II, scène II.)

un Itys qui fait ce compliment à Électre :

> Pénétré du malheur où mon cœur s'intéresse,
> M'est-il enfin permis de revoir ma princesse?...
> Je ne suis point haï. Comblez donc tous les vœux
> Du cœur le plus fidèle et le plus amoureux, etc., etc.
>
> (Acte V, scène II.)

Enfin j'espérerais que vous ne donneriez point cette préférence

1. L'*Électre* de Crébillon; voyez tome XXIV, page 348.
2. Ces vers, qui terminent le premier acte d'*Électre*, sont dans la bouche d'Iphianasse.

humiliante à un mort sur un mourant qui vous a été attaché pendant plus de cinquante ans.

Vous savez que mon unique ressource, dans la situation où je suis, serait d'adoucir des personnes prévenues contre moi, en leur inspirant quelque indulgence pour mes faibles talents.

Je suis désespéré de vous importuner de mes plaintes. Je n'ai de consolation qu'en vous parlant de mon respect et de mon attachement inviolable.

8915. — A M. KEATE[1].

A Ferney, 27 auguste.

Et in Arcadia ego !

He was dead, and I am a dying; and what is worse, I am a suffering. But my torments are allayed by your Arcadian musick[2].

Tale tuum carmen nobis, divine poeta,
Quale sopor fessis in gramine; quale per æstum
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo.

(VIRG., ecl. V. I, v. 45.)

My stormy life at last sinks to a calm. Come death when it will, I'll meet it smiling.

Dear sir, enjoy the happiness you deserve[3].

8916. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 auguste.

Mon cher ange, les côtes de Malabar et de Coromandel, l'Indus et le Gange, la mauvaise tête et le triste cou du pauvre Lally, le procès pitoyable de M. de Morangiés, l'absurdité de M. Pigeon, mes craintes qu'il n'y ait quelques Pigeons dans le parlement, les embarras multipliés que me donne ma colonie, les cruautés de

1. George Keate, né vers 1729, mort en 1797, venait de publier *le Tombeau de l'Arcadie*, poëme dramatique, d'après le tableau du Poussin.

2. *Traduction :* Il était mort, et je suis mourant; et ce qui est pire, je suis souffrant; mais mes douleurs sont allégées par votre musique d'Arcadie.

3. *Traduction :* Ma vie orageuse à la fin devient calme. Vienne la mort quand elle voudra, je la recevrai en souriant.

Cher monsieur, jouissez du bonheur que vous méritez.

M. l'abbé Terray, ma détestable santé, etc., etc., etc., etc., tout cela m'a empêché de vous écrire. Je ne vous parle point des caprices du maître des jeux[1] : il y a de petites malices qui me confondent.

Je vous envoie par M. Sabatier, qui n'est point l'abbé Sabatier, la première partie des affaires des brachmanes et de Lally[2], en attendant la seconde, en attendant tout le reste.

Si vous voulez que, pour ranimer vos bontés, je vous parle de comédie, je vous dirai que j'ai vu trois comédiens auxquels il manque peu de chose pour devenir excellents; mais les maîtres des jeux ne les prendront pas.

Adieu, mon cher ange; croirait-on que, dans ma profonde retraite, je n'ai pas un seul moment à moi? Mais vous savez, mes deux anges, si mon cœur est à vous.

8917. — A M. L'ABBÉ MIGNOT.

29 auguste.

Vous sentez, mon cher ami, que le déchaînement d'une faction nombreuse en faveur des Du Jonquay a été produit principalement par l'horreur que l'administration nécessaire de la police inspire à la basse bourgeoisie de Paris. Les ennemis du gouvernement et les vôtres se sont joints à cette multitude. On s'est imaginé que M. de Morangiés était protégé par la cour, et, sur cela seul, bien des gens l'ont jugé coupable. On revient enfin de cette monstrueuse idée. Toute la noblesse de France, qui avait été longtemps en suspens, commence à prendre fait et cause pour M. de Morangiés.

Si les faits allégués par Linguet sont vrais, comme il n'est guère permis d'en douter, il est démontré que M. de Morangiés est innocent, et qu'il est opprimé par la plus insolente et la plus artificieuse canaille qu'on ait vue depuis les convulsions.

Le roi a senti tout le ridicule et toute l'horreur du roman des cent mille écus portés à pied en treize voyages. M. Pigeon n'a pas eu autant de bon sens que le roi.

Si quelques esprits du parlement sont encore préoccupés, quel homme est plus capable que vous de les éclairer? Je suis attaché dès mon enfance à la maison de Morangiés ; mais je ne

1. Le duc de Richelieu.

2. La première partie des *Fragments sur l'Inde*, etc., contenant vingt chapitres.

prends son parti que parce que je suis attaché mille fois davantage à la vérité. Je ne vous sollicite point ; je vous dis seulement : Voyez, je m'en rapporte à vous.

Si on pouvait espérer de ramener d'Hornoy à ses vrais intérêts, je me joindrais à vous ; je ferais le voyage, tout mourant que je suis. On pourrait lui procurer un établissement bien honorable ; mais je vous embrasse de tout mon cœur.

8918. — A M. DE SAINT-LAMBERT.

A Ferney, 1er septembre.

Je reçois de vous, monsieur, deux beaux présents à la fois ; il est vrai que je les reçois tard. C'est la cinquième édition du très-beau poëme des *Saisons*, avec une de vos lettres ; elle est du 12 de mai, et nous sommes au mois de septembre. Le paquet est resté environ quatre mois à Lyon dans les mains des commis. Le poëme des *Saisons* ne restera jamais si longtemps chez les libraires.

Je trouve à l'ouverture du livre, page 104 :

J'entends de loin les cris d'un peuple *infortuné*
Qui court le thyrse en main, de pampre couronné, etc.

Les premières éditions portaient d'un peuple *fortuné*. Vous seriez-vous ravisé cette fois-ci ? voudriez-vous dire qu'un peuple infortuné, chargé de corvées et d'impôts, ne laisse pas pourtant de s'enivrer, de danser et de rire ? Cette seconde leçon vaudrait bien la première ; mais, en ce cas, il eût fallu exprimer que la vendange fait oublier la misère, *et addit cornua pauperi* : j'aime mieux croire que c'est une faute d'impression [1].

J'ignore si vous avez reçu *les Lois de Minos*. Vous vous doutez bien dans quel esprit j'ai fait cette rapsodie ; il ne faut jamais perdre de vue le grand objet de rendre la superstition exécrable. J'aurais dû y mettre un peu plus de *vim tragicam* [2] : mais un malade de quatre-vingts ans ne peut rien faire de ce qu'il voudrait en aucun genre.

1. Ce n'était en effet qu'une faute d'impression ; dans les autres éditions du poëme des *Saisons*, chant III, vers 13, on lit :

J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné.

2. Allusion au *vis comica* dont parle César dans les vers rapportés tome XXVI, page 114.

Si j'ai rendu à une belle dame[1] deux baisers qu'elle m'avait envoyés par la poste, personne ne doit m'en blâmer : la poésie a cela de bon qu'elle permet d'être insolent en vers, quoiqu'on soit fort misérable en prose. Je suis un vieillard très-galant avec les dames, mais plein de reconnaissance pour des hommes éternellement respectables qui m'ont accablé de bontés.

Voici deux petites lettres[2] sur l'affaire de M. de Morangiés qui vous sont probablement inconnues. Comment pourrais-je vous faire tenir les *Fragments sur l'Inde*, dans lesquels je crois avoir démontré l'injustice et l'absurdité de l'arrêt de mort contre Lally ? Il me semble que j'ai combattu toute ma vie pour la vérité. Ma destinée serait-elle de n'être que l'avocat des causes perdues? Je fus certainement l'avocat d'une cause gagnée quand je fus si charmé du poëme des *Saisons;* soyez sûr que cet ouvrage restera à la postérité comme un beau monument du siècle. Les polissons[3] qui l'ont voulu décrier sont retombés bien vite dans le bourbier dont ils voulaient sortir. Que dites-vous de ce malheureux abbé Sabatier qui a sauté de son bourbier dans une sacristie, et qui a obtenu un bénéfice ? J'ai en ma possession des lettres de ce coquin à Helvétius, qui ne sont pleines à la vérité que de vers du Pont-Neuf et d'ordures de bord.. ; mais j'ai aussi un commentaire de sa main sur Spinosa[4], dans lequel ce drôle est plus hardi que Spinosa même. Voilà l'homme qui se fait père de l'Église à la cour ; voilà les gens qu'on récompense. Ce galant homme est devenu un confesseur, et mériterait assurément d'être martyr à la Grève. Ce sont là de ces choses qui font aimer la retraite. Votre poëme des *Saisons*, que je vais relire pour la vingtième fois, la fait aimer bien davantage.

M. de Lisle, le très-aimable dragon, qui est venu dans nos cantons suisses avec Mme de Brionne, m'a communiqué *l'Art d'aimer*[5] de Bernard. Ce pauvre Bernard était bien sage de ne pas publier son poëme : c'est un mélange de sable et de brins de paille avec quelques diamants très-joliment taillés.

Le livre posthume d'Helvétius[6] est bien pire ; on a rendu un

1. Mme Du Barry; voyez lettre 8870.

2. Les lettres *première* et *seconde à la noblesse du Gévaudan;* voyez tome XXIX, pages 65 et 71.

3. Entre autres Clément, auteur des *Observations critiques*, etc.; voyez tome XLVII, page 340.

4. Voyez lettre 8904.

5. La première édition de ce poëme est de 1775; voyez aussi lettre 8965.

6. *De l'Homme et de son éducation;* voyez lettres 8725 et 8867.

mauvais service à l'auteur et aux sages en le faisant imprimer; il n'y a pas le sens commun.

Adieu, monsieur; il faut que je vous prie, avant de mourir, d'ajouter un jour à vos *Saisons*, dans quelque nouvelle édition, l'image d'un vieux fou de poëte mangeant, dans sa chaumière assez belle, le pain dont il a semé le blé dans des landes qui n'en avaient jamais porté depuis la création, et établissant une colonie très-utile et très-florissante dans un hameau abominable, où il n'y avait d'autre colonie que celle de la vermine. Cela vaut mieux que *les Lois de Minos :* ce sont vos leçons que je mets en pratique. Je suis votre vieil écolier, votre admirateur, et votre ami *hasta la muerte.*

8919. — A M. DE LA HARPE.

2 septembre.

Je suis plus heureux, mon cher ami, en odes qu'en ombres. Jamais l'*Ombre de Duclos*[1] ne m'a apparu; mais j'ai vu avec grand plaisir le fantôme du cap de Bonne-Espérance[2], plus majestueux et plus terrible dans vous que dans Camoëns. Vous faites frémir le lecteur sur les dangers de la navigation, et le moment d'après vous lui donnez envie de s'embarquer.

Pectus inaniter angis[3].

Le grand point est de remuer l'âme en l'étonnant. Rien n'est plus difficile aujourd'hui que le public; fatigué des arts véritables, il court à l'Opéra-Comique et aux marionnettes.

J'ai vu M. de Schomberg; il vous aime, il connaît votre mérite.

Quel est donc ce M. André[4] qui embrasse et qui félicite son vainqueur avec un si grand air de vérité? Si tous ceux que vous surpassez vous embrassaient, vous seriez las de baisers. Je ne sais si M. André est *l'Homme aux quarante écus*[5]: il m'a envoyé son

1. Titre d'une satire de La Harpe.
2. Dans l'*Ode sur la navigation*, pièce de La Harpe, qui venait d'être couronnée par l'Académie française.
3. Horace, livre II, épître I, vers 211.
4. Ce doit être P.-N. André, connu sous le nom de Murville; né en 1754, il est mort vers 1815. Il avait envoyé au concours du prix de poésie une *Épître d'un jeune poete à un jeune guerrier*, 1773, in-8°.
5. Voyez tome XXI, pages 357 et suiv.

ouvrage : je vais le remercier[1] et l'embrasser de tout mon cœur, quoique ma misérable santé et mon âge ne me permettent guère d'écrire.

Qui vous a donc parlé du *Taureau blanc*[2] ? n'est-ce pas une traduction du syriaque par un professeur du Collége royal ?

Je n'ai point lu l'ouvrage[3] de M. Necker. S'il blâme les économistes d'avoir dit du mal du grand Colbert, il me paraît qu'il a grande raison. A l'égard des autres messieurs, il serait fort aisé de s'accorder, si on voulait s'entendre. Baruch Spinosa admet une intelligence suprême ; et Virgile a dit :

Mens agitat molem.

(*Æneid.*, lib. VI, v. 727.)

J'aurais voulu que le parlement eût commencé par faire sortir de prison M. de Morangiés. Le fond du procès est aussi ridicule que révoltant. On sera un jour étonné d'avoir pu croire une fable aussi absurde que celle des Véron. C'est le sort de notre nation de traiter sérieusement des extravagances, et légèrement les plus sérieuses affaires.

Adieu, mon cher successeur, qui vaudrez mieux que moi. Faites bien mes compliments au digne secrétaire d'une Académie dont vous devriez être, et à ceux de mes confrères que vous voyez.

Mme Denis est comme moi, son amitié et son estime pour vous augmentent tous les jours.

8920. — A MADAME NECKER[4].

3 septembre.

Madame, je ne connais pas plus l'auteur[5] modeste et couronné de l'éloge de Colbert que je ne connais l'auteur[6] téméraire et honni des *Fragments sur l'Inde*. Je me doute seulement que le sage qui a remporté le prix de l'Académie mériterait peut-être de succéder au grand homme qu'il a si bien loué. Son prin-

1. Cette lettre manque.
2. Voyez tome XXI, page 483.
3. *Éloge de Colbert*. Il avait remporté le prix d'éloquence à l'Académie française.
4. Éditeurs, de Cayrol et François.
5. Necker.
6. Voltaire lui-même.

cipal mérite à mes yeux, jusqu'à présent, était d'avoir rendu justice au vôtre. Je ne connaissais pas ses grands talents, et la raison en est que je n'avais eu presque jamais l'honneur de le voir.

Je lui sais bien bon gré d'avoir un peu prêché les économistes et les athées. Il y a, sous le gouvernement de Dieu, du bien et du mal, comme il y en avait en France sous l'administration de J.-B. Colbert ; mais cela n'empêche pas qu'on ne doive adorer Dieu et estimer beaucoup J.-B. Colbert.

Nous autres, qui connaissons le prix du blé, et qui le payons encore trente francs le setier, après la récolte la plus abondante, nous savons que Jean-Baptiste était très-avisé de tenir continuellement la main à l'exportation, et nous ne l'appelons point un esprit mercantile comme messieurs les économistes l'ont nommé.

Quant à feu la compagnie des Indes, je vois, madame, que je me suis mépris ; nous avons, quelques Genevois et moi, envoyé un vaisseau au Bengale. Vous me faites trembler pour notre entreprise. Mais, dans les derniers temps de la Compagnie, on ne tremblait pas, on pleurait. Pour moi, je rirai encore, si les cinquante-neuf personnes qui sont sur notre vaisseau mangent tout notre argent et se moquent de nous, comme il y a très-grande apparence. Plus on est vieux et malade, plus il faut vivre; la décrépitude est trop triste.

Nous présentons, Mme Denis et moi, nos très-humbles respects à M. et Mme Necker, et c'est du fond de notre cœur.

8921. — A M. BORDES.

3 septembre.

Mon cher confrère, je ne doute pas que vous n'ayez instruit M. de Saint-Lambert de l'empressement de messieurs les commis de la douane à vous remettre votre paquet au bout de trois mois. Le proverbe : *Il vaut mieux tard que jamais*, n'a pas encore été mieux appliqué.

Je ne connais point cette *Histoire des Deux-Indes*[1], dans laquelle vous dites qu'on a tant prodigué l'enthousiasme. Y a-t-il un livre nouveau intitulé l'*Histoire des Deux-Indes?* ou entendez-vous par là le fatras du jésuite Catrou sur l'Indoustan et les impertinences du jésuite Lafiteau sur l'Amérique?

1. Dans sa lettre à Condorcet, du 11 mai 1772 (n° 8540), Voltaire dit qu'il va faire venir l'*Histoire de l'établissement du commerce dans les deux Indes.*

Lally était un grand étourdi, j'en conviens ; et il se peut fort bien faire qu'il ait eu tort avec votre officier, qui se met assez mal à propos à pleurer pour si peu de chose. Il ne faut pleurer que sur Lally, sur le chevalier de La Barre, sur d'Étallonde son camarade, et sur tous ceux dont l'ancien parlement de Paris a été l'assassin, pour faire croire qu'il était bon chrétien. Nous pleurerons encore, si vous voulez, sur la compagnie des Indes et sur l'État; mais mes yeux sont si vieux et si secs qu'ils n'ont plus de larmes à fournir. J'aime mieux rire, tout malade que je suis, quoi qu'en dise M. Tessier, qui me suppose de la santé parce qu'il est jeune et qu'il se porte bien. Il ne lui reste plus qu'à dire que je suis très-amusant, parce que sa société m'a très-amusé et très-consolé à Ferney ; mais je lui pardonne son injustice.

Adieu, mon cher confrère; jouissez de la vie; moi, je la supporte.

8922. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, le 4 septembre.

Sire, si votre vieux baron[1] a bien dansé à l'âge de quatre-vingt-six ans, je me flatte que vous danserez mieux que lui à cent ans révolus. Il est juste que vous dansiez longtemps au son de votre flûte et de votre lyre, après avoir fait danser tant de monde, soit en cadence, soit hors de cadence, au son de vos trompettes. Il est vrai que ce n'est pas la coutume des gens de votre espèce de vivre longtemps. Charles XII, qui aurait été un excellent capitaine dans un de vos régiments; Gustave-Adolphe, qui eût été un de vos généraux ; Walstein, à qui vous n'eussiez pas confié vos armées ; le grand électeur, qui était plutôt un précurseur de grand : tout cela n'a pas vécu âge d'homme. Vous savez ce qui arriva à César, qui avait autant d'esprit que vous, et à Alexandre, qui devint ivrogne n'ayant plus rien à faire ; mais vous vivrez longtemps, malgré vos accès de goutte, parce que vous êtes sobre, et que vous savez tempérer le feu qui vous anime, et empêcher qu'il vous dévore.

Je suis fâché que Thorn n'appartienne point à Votre Majesté, mais je suis bien aise que le tombeau de Copernic soit sous votre domination[2]. Élevez un gnomon sur sa cendre, et que le soleil,

1. De Pöllnitz; voyez lettre 8908.

2. C'est à Frauenburg, dans le diocèse de Warmie, qu'est enterré Copernic, qui était né à Thorn.

remis par lui à sa place, le salue tous les jours à midi de ses rayons joints aux vôtres.

Je suis très-touché qu'en honorant les morts vous protégiez les malheureux vivants qui le méritent. Morival doit être à Vesel lieutenant dans un de vos régiments : son véritable nom n'est point Morival, c'est d'Étallonde ; il est fils d'un président d'Abbeville. Copernic n'aurait été qu'excommunié s'il avait survécu au livre où il démontra le cours des planètes et de la terre autour du soleil ; mais d'Étallonde, à l'âge de quinze ans, a été condamné par des Iroquois d'Abbeville à la torture ordinaire et extraordinaire, à l'amputation du poing et de la langue, et à être brûlé à petit feu avec le chevalier de La Barre, petit-fils d'un lieutenant général de nos armées, pour n'avoir pas salué des capucins, et pour avoir chanté une chanson ; et un parlement de Paris a confirmé cette sentence, pour que les évêques de France ne leur reprochassent plus d'être sans religion : ces messieurs du parlement se firent assassins afin de passer pour chrétiens [1].

Je demande pardon aux Iroquois de les avoir comparés à ces abominables juges, qui méritaient qu'on les écorchât sur leurs bancs semés de fleurs de lis, et qu'on étendît leur peau sur ces fleurs. Si d'Étallonde, connu dans vos troupes sous le nom de Morival, est un garçon de mérite, comme on me l'assure, daignez le favoriser. Puisse-t-il venir un jour dans Abbeville, à la tête d'une compagnie, faire trembler ses détestables juges, et leur pardonner !

Le jugement que vous portez [2] sur l'œuvre posthume d'Helvétius ne me surprend pas ; je m'y attendais : vous n'aimez que le vrai. Son ouvrage est plus capable de faire du tort que du bien à la philosophie ; j'ai vu avec douleur que ce n'était que du fatras, un amas indigeste de vérités triviales et de faussetés reconnues. Une vérité assez triviale, c'est la justice que l'auteur vous rend [3] ; mais il n'y a plus de mérite à cela. On trouve d'ailleurs dans cette compilation irrégulière beaucoup de petits diamants brillants semés çà et là. Ils m'ont fait grand plaisir, et m'ont consolé des défauts de tout l'ensemble.

Je ne sais si je me trompe sur le roi de Pologne, mais je trouve qu'il a bien fait de se confier à Votre Majesté. Il a bien justifié l'ancien proverbe des Grecs : *La moitié vaut mieux que le*

1. C'est ce qu'on lit déjà dans la lettre précédente.
2. Voyez lettre 8908.
3. Voyez la note 2, page 439.

tout; il lui en restera toujours assez pour être heureux. Où en serions-nous s'il n'y avait de félicité dans ce monde que pour ceux qui possèdent trois cents lieues de pays en long et en large? Moustapha en a trop; je voudrais toujours qu'on le débarrassât de la fatigue de gouverner une partie de l'Europe. On a beau dire qu'il faut que la religion mahométane contrebalance la religion grecque, et que la religion grecque soit un contre-poids à la religion papiste, je voudrais que vous servissiez vous-même de contre-poids. Je suis toujours affligé de voir un bacha fouler aux pieds la cendre de Thémistocle et d'Albiciade. Cela me fait autant de peine que de voir des cardinaux caresser leurs mignons sur le tombeau de Marc-Aurèle.

Sérieusement, je ne conçois pas comment l'impératrice-reine n'a pas vendu sa vaisselle, et donné son dernier écu à son fils l'empereur, votre ami (s'il y a des amis parmi vous autres), pour qu'il aille à la tête d'une armée attendre Catherine II à Andrinople. Cette entreprise me paraissait si naturelle, si aisée, si convenable, si belle, que je ne vois pas même pourquoi elle n'a pas été exécutée : bien entendu qu'il y aurait eu pour Votre Majesté un gros pot-de-vin dans ce marché. Chacun a sa chimère, voilà la mienne.

Après quoi je rentre en moi-même,
Et suis Gros-Jean comme devant.
(LA FONTAINE, liv. VIII, fab. x.)

Gros-Jean, dans sa retraite, plantant, défrichant, bâtissant, établissant une petite colonie, travaillant, ruminant, doutant, radotant, souffrant, mourant, vous regrettant très-sincèrement, se met à vos pieds en vous admirant.

8923. — A M. MOULTOU [1].

Ferney, 4 septembre 1773.

Mon très-cher et très-aimable philosophe, on dit que l'auteur d'un *Éloge de Jean-Baptiste Colbert* [2] pourrait bien succéder un jour à son héros [3]. Je le voudrais bien, pour la rareté du fait et pour l'honneur de Genève. Voilà le second citoyen qui a remporté des prix dans nos académies; mais Jean-Jacques ne ressemble

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1862.
2. Necker.
3. Trois ans après, Necker devenait ministre des finances (1776).

qu'au chien de Diogène, et l'autre a quelque air d'un ministre d'État...

VOLTAIRE.

8924. — A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 9 septembre.

Je dérobe un moment, madame, à mes souffrances continuelles, et à mille affaires qui m'accablent, pour me jeter à vos pieds, pour vous remercier de vos bontés, dont mon cœur est pénétré.

Je commence par vous dire que l'innocence de M. de Lally m'est aussi démontrée que celle de M. de Morangiés; la seule différence que je trouve entre eux, c'est que l'un était le plus brutal des hommes, et que l'autre est le plus doux. J'ai entrepris d'écrire sur ces deux affaires, par des motifs qu'une âme comme la vôtre approuve. J'avais passé une partie de ma jeunesse avec la mère de M. de Morangiés, le lieutenant général, qui voulait bien m'honorer de sa bienveillance. J'avais été lié avec M. de Lally [1], par un hasard singulier, dans l'affaire du monde la plus importante; et, en dernier lieu, sa famille m'avait demandé le faible service que je lui ai rendu.

Puisque vous voulez, madame, vous occuper un moment des *Fragments sur l'Inde* [2], qui contiennent la justification de M. de Lally, donnez-moi vos ordres sur la manière de vous les faire parvenir. M. d'Ogny, qui a la générosité de se charger des ouvrages de nos manufactures, ne peut faire passer par la poste rien qui sorte de la manufacture des libraires : cela est expressément défendu.

Vous faites assurément une bien bonne action, madame, en déterminant M. le maréchal de Richelieu à faire représenter à la cour une pièce qui lui est dédiée, et qui a été faite pour cette cour même. Vous croyez bien que je sens toutes les conséquences de cette indulgence que monsieur le maréchal aurait pour moi, et dont j'aurais l'obligation à votre belle âme. Elle ne se lasse pas plus de rendre de bons offices et de faire du bien, que votre légère figure de nymphe ne se lasse de tuer des perdrix.

Ce n'est point moi, assurément, madame, qui ai donné des copies de ce petit billet que j'écrivis par M. de La Borde; il sait

1. En 1745.
2. Voyez une note sur la lettre 8916.

que je n'en avais pas de copie moi-même. Je ne devinais pas que cette petite galanterie pût jamais être publique[1].

Quant aux plaisanteries entre M. le maréchal de Richelieu et M. d'Argental, comme je ne suis pas absolument au fait, je ne sais qu'en dire ; je dois me borner à leur être tendrement attaché à tous les deux ; et, si j'avais encore quelques talents, je ne les emploierais qu'en m'efforçant de mériter les suffrages de l'un et de l'autre. J'ai su tout ce qui s'était passé au sujet d'un de vos amis, dont je respecte le mérite ; j'en ai été bien affligé. Je m'intéresserai, jusqu'au dernier moment de ma vie, à tout ce qui pourra vous toucher. M. Dupuits, qui viendra vous faire sa cour incessamment, vous en dira davantage ; il vous dira surtout combien vos sujets de Ferney vous adorent. Ma reconnaissance n'a point de bornes, et mon cœur n'a point d'âge.

Agréez, madame, mon tendre respect.

8925. — DE M. LE CONSEILLER TRONCHIN[2].

Jeudi, 9 septembre 1773.

Une très-grande dame[3] belle comme le jour, souverainement aimable, et qui laisse sa grandeur à la porte des particuliers qu'elle fait l'honneur de visiter, veut bien achever d'immortaliser les Délices en y acceptant un dîner après-demain[4] samedi. Il faut vite informer le seigneur de Ferney qu'elle y désire son papa et la bonne nièce : ils n'ont pas besoin qu'on leur apprenne la valeur d'un tel désir, ni combien il plaît à Philémon et Baucis.

1. La lettre à Mme Du Barry avait été imprimée dans le *Mercure* de septembre 1773, sauf le troisième quatrain.

2. Éditeurs, de Cayrol et François.

3. La duchesse de Wurtemberg.

4. Le conseiller Tronchin a joint à cette lettre la note suivante :

« Voltaire n'arriva aux Délices qu'après le dîner. Madame la duchesse devait en partir pour Paris ; ses voitures étaient prêtes, et pendant que ma femme s'entretenait avec Voltaire, madame la duchesse, me prenant sous le bras, me dit : « Venez, je ne veux point dire adieu au bon vieillard. » Mais bientôt nous vîmes Voltaire accourir. Elle lui sauta au cou, et tous deux, sans se rien dire, se tenaient embrassés, fondant en larmes. J'eus de la peine à terminer cette scène attendrissante, en retirant madame la duchesse et la faisant entrer dans sa voiture. Voltaire l'avait vue enfant, et elle avait conservé beaucoup d'amitié pour lui.

« Voltaire m'avait quelquefois représenté le roi de Prusse comme étant d'un caractère timide ; j'imaginais que ce ne pouvait être que du roi à Voltaire, en fait de littérature. Je rapportai à madame la duchesse sa nièce le propos de Voltaire ; elle me le confirma, et non-seulement dans le sens que je l'avais pris, mais dans la manière de se présenter à sa cour. »

8926. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN[1].

9 septembre.

Le vieux malade est bien sensible aux bontés de M. et de Mme Tronchin. Il est assez mal aujourd'hui; il ne peut répondre d'un quart d'heure. Mme Denis dort, elle se porte bien; je crois qu'on peut compter sur elle. Sans la santé, il n'y a rien dans le monde. Mille tendres remerciements.

8927. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN[2].

9 septembre.

Le vieux malade de Ferney n'est pas infiniment exact. Il est l'avocat des causes perdues; occupé jour et nuit des Lally et des Morangiés, il n'a pas répondu à M. Tronchin; mais il ne l'a pas oublié. Il lui est tendrement attaché, ainsi qu'à toute sa famille, avec les sentiments les plus inviolables.

8928. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 10 septembre.

Eh bien! madame, que dites-vous à présent de la cabale abominable qui poursuivait M. de Morangiés? Que dites-vous en tout genre de ce monstre énorme qu'on appelle le public, et qui a tant d'oreilles et de langues, étant privé des yeux? Si vous avez perdu la vue du corps, et si je suis à peu près dans le même état quand l'hiver approche, il me semble que nous avons conservé du moins les yeux de l'entendement. Avouez que le parlement d'aujourd'hui répare les crimes que l'ancien a commis en assassinant juridiquement Lally et le chevalier de La Barre.

J'ignore si M. D... vous a fait tenir les *Fragments sur l'Inde* et sur le malheureux Lally. Ce petit ouvrage a quelque succès : il est fondé du moins sur la vérité. Mais il vous faut des vérités intéressantes, et je voudrais que celles-là pussent vous occuper quelques moments.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

Je voudrais surtout qu'une bonne santé vous rendît la vie supportable, si mes ouvrages ne le sont pas. Ma santé est horrible; et, quand j'écris, ce n'est qu'au milieu des souffrances. Soyez bien sûre, madame, que mes maux ne dérobent rien aux sentiments qui m'attachent à vous jusqu'au dernier moment de ma vie.

8929. — A M. D'OIGNY DU PONCEAU.

12 septembre.

L'octogénaire de Ferney, monsieur, tout malade et tout languissant qu'il est, n'en est pas moins sensible à vos beaux vers, à votre jolie lettre, et à toutes les choses flatteuses que vous voulez bien me dire. Je vois que vous joignez la philosophie aux grâces; vous êtes du petit nombre des élus, et il faut laisser crier ceux qui ne sont ni philosophes ni aimables; ce sont là les véritables damnés. Si mon triste état me le permettait, je vous en dirais davantage. Prêt à quitter la vie, je ne puis que vous exhorter à cultiver les arts qui la rendent agréable.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Le vieux Malade de Ferney.

8930. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 septembre.

Voici le fait, mon cher ange. Il y a longtemps que je donnai à M. de Garville un petit paquet pour vous, dans lequel il y avait aussi quelque chose pour M. de Thibouville, et principalement des exemplaires de ces *Lettres* [1] pour M. de Morangiés, lesquelles sont devenues très-inutiles. M. de Garville m'avait dit qu'il partait pour Paris, et en effet il monta dans son carrosse en sortant de souper à Ferney. Mais j'apprends aujourd'hui qu'au lieu de retourner à Paris il est allé se réjouir dans une maison de campagne, avec mes inutiles paquets. Il y avait, autant qu'il m'en souvient, du Lally [2] et du *Minos*. Cela vous parviendra peut-être à Noël. Ce M. de Garville est un philosophe instruit et aimable,

1. Les quatre *Lettres à la noblesse du Gévaudan*, tome XXIX, pages 65, 71, 78, et 82.
2. *Fragments historiques sur l'Inde et sur le général Lally*, tome XXIX, page 85.

qui est fort bien avec M. le duc d'Aiguillon, votre grand correspondant en affaires étrangères.

J'ai voulu être fidèle au serment qu'on a exigé de moi. Je n'ai envoyé de *Sophonisbe* à personne, pas même à vous. Nous verrons si les dieux de théâtre me récompenseront de ma piété et de ma résignation, ou s'ils me persécuteront malgré mon innocence. Au reste, tous ces petits dégoûts que j'essuie tous les jours depuis la belle aventure de M. Valade[1] ont servi beaucoup à m'instruire ; ils ont amorti le feu de ma jeunesse, et j'ai senti le néant des vanités du monde.

J'avoue que j'avais un peu de passion pour la scène française; mais les choses sont tellement changées qu'il faut y renoncer. Je veux avoir au moins le mérite de dompter une passion si dangereuse, qui pourrait bien m'empêcher de prendre un parti honnête dans le monde, quand il faudra m'établir. Les affaires sérieuses ne s'accommodent pas trop de la poésie. Je commençais à bâtir une petite ville assez propre, j'allais même y élever un petit obélisque ; mais je me suis aperçu à la fin que les pierres de taille ne venaient pas s'arranger d'elles-mêmes au son de la lyre, comme du temps d'Amphion.

Mon cher ange, je n'ai plus de parti à prendre que celui de finir mes jours en philosophe obscur, et d'attendre la mort tout doucement, au milieu des souffrances du corps et des chagrins de ce petit être fantasque, et probablement très-fantastique, qu'on appelle âme.

L'affaire de ce marquis génois[2] n'est pas la seule qui ait dérangé ma colonie. Je vois qu'il faut être prince ou fermier général pour entreprendre de tels établissements. J'aurais pu réussir si M. l'abbé Terray ne m'avait pas pris mes rescriptions entre les mains de M. Magon. Il n'a point voulu réparer cette cruauté. Je n'ai point trouvé de Mécène qui m'ait fait rendre mon bien. Je ne sais enfin si on pourra me dire :

Fortunate senex ! ergo tua rura manebunt !

(VIRG., ecl. I, v. 47.)

Je ne vous ennuie point de mes autres misères. Il ne faut pas appesantir son fardeau sur les épaules de l'amitié, mais savoir le porter avec un peu de courage.

Je vois que tous les honnêtes gens auraient souhaité que l'in-

1. Qui avait donné une édition des *Lois de Minos*.
2. Voyez lettre 8888.

fâme cabale des Véron eût été plus rigoureusement punie; mais nous avons été encore bien heureux d'obtenir ce que nous avons obtenu. Vous savez qu'il y avait deux partis dans le parlement: car où n'y a-t-il pas deux partis? Nous avons eu plusieurs voix absolument contre nous; et ce qui est bien étrange, c'est que l'avocat de M. de Morangiés avait indisposé une partie du parlement contre sa partie. M. de Morangiés lui-même ne sait pas ce que cette affaire m'a coûté de peine. Ma situation est singulière; je sers les autres, et je ne me sers pas moi-même.

Adieu, mon cher ange; votre amitié me console. Que Mme d'Argental se porte mieux, et je me porterai moins mal.

8931. — A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE.

Vous combattez vaillamment pour la Vulgate, mon brave colonel! Je ne lui connaissais point d'aimables défenseurs comme vous. On dit que Fra-Paolo ne voulut pas jeter les yeux sur le livre d'un de ses amis qui démontrait la vérité des dogmes, *pour ne pas perdre le mérite de la foi:* je vous lis pour rendre hommage à votre mérite, dans une affaire où la défensive est plus difficile que l'attaque.

Votre esprit et vos vertus doivent vous faire estimer par les sages de tous les rites et de toutes les croyances; mais savez-vous qu'en Sorbonne et devant le saint-office je ne répondrais pas que vous fussiez mieux traité que Socrate par les prêtres de Cérès?

Cette foi, qui peut transporter les montagnes, ne me paraît pas être la vôtre. Vous n'écrivez point d'injures, vous parlez raison. Hérésie! hérésie! si j'étais orthodoxe, comme vous le voulez, je vous dénoncerais pour la plus grande gloire de Dieu.

Venez être notre missionnaire : je me suis confessé entre vos mains il y a longtemps; je ne hais que l'intolérance et le fanatisme. Nous vous attendons à bras ouverts. Vous connaissez le tendre respect avec lequel je vous suis attaché.

8932. — A M. BACULARD D'ARNAUD[1].

18 septembre 1773.

Il signor Darnaud vien supplicato dal suo antico amico Voltaire di pigliar la fatica di venire alla casa sua, e di consolare colla sua conversazione un povero ammalato.

1. *Amateur d'autographes*, année 1868, page 23.

8933. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL [1].

18 septembre.

J'envoie à mon cher ange le recueil des *Lois de Minos*. Je ne lui envoie point la *Sophonisbe* de Mairet pour être fidèle à mon serment[2], attendu que les parjures sont punis de Dieu.

Le jeune M. Bontems, fils d'un riche banquier de Genève, a bien voulu se charger de remettre ce paquet à mon cher ange. Quand M. de Garville voudra [3], il lui remettra un autre paquet.

Il n'y a rien de nouveau entre le mont Jura et les Alpes. Ce qui serait nouveau, ce serait de jouer à Fontainebleau *les Lois de Minos*. M. de Richelieu me l'avait promis.

Je me flatte que Mme de Saint-Julien voudra bien le faire ressouvenir de sa promesse. Je laisse cette grande affaire à la prudence de mon cher ange. Je le supplie de vouloir bien m'excuser auprès de M. de Thibouville. Je suis si malade et si occupé de mille riens que je n'ai pas même le temps de dicter une plus longue lettre.

Mille tendres respects à mes anges et à M. de Thibouville.

8934. — A MADAME LA COMTESSE DU BARRY [4].

A Ferney, 20 septembre.

Madame, M. le maréchal de Richelieu voulut bien m'écrire, il y a quelques mois, qu'il accepterait plusieurs montres, fabriquées dans les manufactures de Ferney, pour les présents destinés aux personnes qui accompagneraient Mme la comtesse d'Artois. Il me manda, depuis, que vous aviez la bonté de vous charger de ces présents.

Je prends donc la liberté, madame, de vous adresser un essai des travaux de la colonie que j'ai établie dans ma terre. Cette montre est ornée de diamants, et, ce qui vous surprendra, c'est que les sieurs Céret et Dufour, qui l'ont faite sous mes yeux, n'en demandent que mille francs.

Vous protégez tous les arts en France, j'ose espérer que

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Le duc de Richelieu lui avait fait promettre de n'envoyer cette tragédie qu'à lui seul, sous peine de ne pas la laisser jouer. (A. F.)
3. Ami du duc d'Aiguillon.
4. Éditerus, de Cayrol et François.

vous protégerez nos efforts. Je me croirai bien récompensé d'avoir établi des artistes industrieux, d'avoir acquis à Sa Majesté plus de six cents nouveaux sujets des pays étrangers, et d'avoir changé un petit hameau, pauvre et malsain, en une espèce de petite ville assez jolie, si mes soins ont le bonheur de vous plaire.

La montre que j'ai l'honneur de vous présenter n'est malheureusement pas à répétition; mais si vous en vouliez, non-seulement à répétition, mais à chaînes de marcassites, vous seriez étonnée qu'elles coûteraient un tiers de moins que celles de Paris. Ce serait, madame, une grande consolation pour ma vieillesse si je pouvais jamais me flatter qu'il sortît quelque chose de Ferney qui ne fût pas indigne de vos regards et de votre protection.

J'ai l'honneur d'être avec respect, madame, etc.

8935. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 20 septembre.

Selon ce que vous daignâtes me mander, monseigneur, par votre dernière lettre, j'envoie aujourd'hui à Mme la comtesse Du Barry une montre de ma colonie. Si vous en êtes content, j'espère qu'elle en sera satisfaite : car ce n'est pas seulement dans les ouvrages d'esprit que mon héros a du goût.

Il n'a pas daigné répondre à mes justes plaintes sur la partie carrée de l'*Électre* de Crébillon[1]; mais j'ose présumer que, dans le fond de son cœur, il est assez de mon avis. Je compte toujours sur ses bontés pour l'Afrique et pour la Crète, pour l'impudente *Sophonisbe*, et pour *les Lois de Minos* : car, quoique je sente parfaitement le néant de toutes ces choses, j'y suis pourtant bien attaché, attendu que je suis néant moi-même. J'ai été sur le point, ces jours passés, d'être parfaitemeut néant, c'est-à-dire de mourir; il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'un cheveu, et je disais : Je ne saurai pas dans un quart d'heure si mon héros a encore de la bonté pour moi.

Vivez, mon héros; vivez, et vivez gaiement. Je suis très-sûr que vous vivrez longtemps, car vous êtes très-bien constitué, et vous êtes votre médecin à vous-même. Daignez, dans la multitude de vos occupations ou de vos plaisirs, vous souvenir qu'il

1. Voyez lettre 8914.

existe encore, entre les Alpes et le mont Jura, le plus ancien de vos courtisans, et le plus pénétré de respect pour vous.

Le vieux malade de Ferney.

8936. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 22 septembre.

Sire, il faut que je vous dise que j'ai bien senti ces jours-ci, malgré tous mes caprices passés, combien je suis attaché à Votre Majesté et à votre maison. Mme la duchesse de Wurtemberg, ayant eu comme tant d'autres la faiblesse de croire que la santé se trouve à Lausanne, et que le médecin Tissot la donne à qui la paye, a fait, comme vous savez, le voyage de Lausanne; et moi, qui suis plus véritablement malade qu'elle, et que toutes les princesses qui ont pris Tissot pour Esculape, je n'ai pas eu la force de sortir de chez moi. Mme de Wurtemberg, instruite de tous les sentiments que je conserve pour la mémoire de Mme la margrave de Baireuth sa mère, a daigné venir dans mon ermitage et y passer deux jours. Je l'aurais reconnue, quand même je n'aurais pas été averti; elle a le tour du visage de sa mère, avec vos yeux.

Vous autres héros qui gouvernez le monde, vous ne vous laissez pas subjuguer par l'attendrissement; vous l'éprouvez tout comme nous, mais vous gardez votre décorum. Pour nous autres chétifs mortels, nous cédons à toutes les impressions : je me suis mis à pleurer en lui parlant de vous, et de madame la princesse sa mère; et quoiqu'elle soit la nièce du premier capitaine de l'Europe, elle ne put retenir ses larmes. Il me paraît qu'elle a l'esprit et les grâces de votre maison, et que surtout elle vous est plus attachée qu'à son mari. Elle s'en retourne, je crois, à Baireuth, où elle trouvera une autre princesse d'un genre différent : c'est Mlle Clairon, qui cultive l'histoire naturelle, et qui est la philosophe de monsieur le margrave.

Pour vous, sire, je ne sais où vous êtes actuellement; les gazettes vous font toujours courir. J'ignore si vous donnez des bénédictions dans un des évêchés de vos nouveaux États, ou dans votre abbaye d'Oliva : ce que je souhaite passionnément, c'est que les dissidents se multiplient sous vos étendards. On dit que plusieurs jésuites se sont faits sociniens : Dieu leur en fasse la grâce! il serait plaisant qu'ils bâtissent une église à saint Servet; il ne nous manque plus que cette révolution.

Je renonce à mes belles espérances de voir les mahométans

chassés de l'Europe, et l'éloquence, la poésie, la musique, la peinture, la sculpture, renaissantes dans Athènes : ni vous, ni l'empereur, ne voulez courir au Bosphore; vous laissez battre les Russes à Silistrie, et mon impératrice s'affermir pour quelque temps dans le pays de Thoas et d'Iphigénie. Enfin vous ne voulez point faire de croisade. Je vous crois très-supérieur à Godefroi de Bouillon : vous auriez eu par-dessus lui le plaisir de vous moquer des Turcs en jolis vers, tout aussi bien que des confédérés polonais; mais je vois bien que vous ne vous souciez d'aucune Jérusalem, ni de la terrestre, ni de la céleste : c'est bien dommage.

Le vieux malade de Ferney est toujours aux pieds de Votre Majesté; il est bien fâché de ne plus s'entretenir de vous avec Mme la duchesse de Wurtemberg, qui vous adore.

Le Vieux Malade.

8937. — A M. MARIN [1].

22 septembre.

Il n'y a point de nouvelle édition des *Fragments sur l'Inde*. Celles de Genève et de Lausanne ne sont pas encore écoulées. Si on en faisait jamais une édition nouvelle, il faudrait que ce fût à Paris, et, en ce cas, le vieux malade y retravaillerait avec grand plaisir. Quoiqu'il soit dans un état bien triste et absolument hors de combat, il ne doute pas que M. Marin n'ait eu la bonté d'envoyer des exemplaires de la quatrième lettre à M. le comte de Morangiés et à M. Linguet. Il pense que cette lettre doit suffire, et que ce n'est pas à celui qui s'est épuisé en louanges à prévenir par une lettre celui qu'il a tant loué; ce serait plutôt au louangé à remercier le louangeur. Il se flatte d'ailleurs que M. Marin a eu la bonté de faire parvenir à M. de Morangiés un petit billet que le vieux malade mit dans un de ses derniers paquets, vers le 9 ou le 10 de ce mois. C'était une réponse à la lettre de remerciements que M. de Morangiés m'avait écrite. M. Linguet n'a pas eu pour moi la même attention. Je suppose toujours que M. Marin a bien voulu faire parvenir à M. de Morangiés cette quatrième *Lettre à Messieurs de la noblesse du Gévaudan*.

Plus n'en sait le pauvre malade. Il jette au cou de M. Marin ses deux bras languissants et décharnés.

1. Éditeurs, Bavoux et François.

8938. — A M. LE CHEVALIER DE SAUSEUIL [1].

Ferney, 21 septembre.

Un octogénaire très-malade, monsieur, et qui bientôt ne parlera plus aucune langue, vous remercie bien sensiblement du profond ouvrage que vous avez eu la bonté de lui envoyer sur la langue française. Il paraît que ce n'est pas le seul langage que vous connaissiez à fond. Vous trouverez peu de lecteurs aussi instruits que vous. Tout le monde s'en tient à la routine et à l'usage. Votre livre ramène à des principes puisés dans la nature, et qui pourtant exigent une attention suivie. On ne peut lire votre ouvrage sans concevoir pour vous beaucoup d'estime, et sans être étonné des peines que vous avez prises.

L'état où je suis ne me permet pas de donner plus d'étendue à mes réflexions, et aux sentiments avec lesquels, etc.

8939. — A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 25 septembre.

J'écris rarement, madame, à mon papillon philosophe, et philosophe très-bienfaisant, pour qui j'ai l'attachement le plus respectueux et le plus tendre. Que pourrait vous dire d'agréable un octogénaire languissant entre les Alpes et le mont Jura? Cependant il faut bien que je vous parle de vos bontés et de ma reconnaissance.

Vous avez fait rentrer en lui-même M. le maréchal de Richelieu, au sujet de l'Afrique et de la Crète [2]. Du moins vous l'avez convaincu, si vous ne l'avez pas entièrement converti. Je ne sais pas où les choses en sont; mais je sais que je vous ai beaucoup d'obligations. Il est depuis longtemps dans la douce habitude de se moquer de toutes mes idées. Je me souviendrai toujours que mon héros me prit pour un extravagant, quand j'osai entreprendre l'affaire des Calas; et, en dernier lieu, dans l'affaire de M. de Morangiés, il ne me regardait que comme un avocat de causes perdues. J'ignore si j'ai perdu les causes des Carthaginois et des Crétois. Mon temps est passé; la faveur n'est plus pour moi. Il faut que je subisse le sort attaché à la vieillesse. Vos

1. Jean-Nicolas Jouin de Sauseuil, né en 1731, avait publié *An Analysis of the french orthography*, 1772, trois volumes in-12.

2. *Sophonisbe* et *les Lois de Minos*; voyez lettre 8935.

bontés me consolent. Ma colonie, que vous avez protégée, prospère et m'amuse. Mon ami Racle réussit, et vous doit tous ses succès. Vous faites du bien à cent cinquante lieues de vous. Jamais ni philosophe ni papillon n'en a fait autant.

Je m'imagine que, malgré votre acharnement à tuer toutes les perdrix du roi, vous voyez quelquefois M. d'Argental. Je ne lui écris pas plus qu'à vous. Les souffrances de mon âge, ma solitude, m'ont un peu découragé. Quoique ma colonie prospère, elle a essuyé de violentes secousses. J'en essuie de même, et ne prospère guère.

Mme Denis est bien plus heureuse que moi. Elle n'est point chargée des affaires de la Crète auprès de M. le maréchal de Richelieu ; elle est tranquille, elle vous est attachée comme moi ; mais elle ne vous écrit pas davantage. Nous sommes de grands paresseux l'un et l'autre.

Je me mets à vos pieds, madame, avec bien du respect et la plus vive reconnaissance.

8940. — DE M. JORE.

A Milan, le 25 septembre 1773.

Monsieur, vivement pénétré de gratitude et transporté de joie, je vous remercie de la consolante promesse que vous me faites de me tirer de ma misère, et des huit louis que vous m'avez envoyés. Ils ne pouvaient m'arriver plus à propos pour me tirer du plus grand embarras. Je ne vous dis point, crainte de vous accabler, tout ce qui se passe dans mon âme, me flattant que les dispositions de la vôtre ont changé à mon avantage, vous assurant que je le mérite par les sentiments de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre très-humble, etc.

JORE.

8941. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 septembre.

Et moi, mon cher ange, je me hâte de me justifier de l'obscurité que vous me reprochez par votre lettre du 20. L'obscurité est assurément dans la conduite du maître des jeux. Je lui ai toujours présenté mes humbles requêtes très-nettement et très-constamment. Je ne lui ai pas écrit une seule lettre où je ne l'aie fait souvenir de la parole d'honneur qu'il avait donnée au bon roi Teucer, au petit sauvage, et à son amoureuse. Je me suis même plaint douloureusement de la préférence qu'il donnait à

la partie carrée d'Iphianasse avec Oreste, et d'Électre avec le petit Itys.

J'ai toujours insisté sur la nécessité absolue de faire un peu valoir un ancien serviteur. Je lui ai représenté que c'était peut-être la seulé manière de venir à bout d'une chose dont il m'avait flatté. Il m'a toujours répondu des choses vagues et ambiguës. Il y a deux affaires que je n'ai jamais comprises, c'est cette conduite du maître des jeux[1], et l'édition de Valade[2].

Il y en a une troisième que je comprends fort bien, c'est le changement d'avis du maître des choses. Je conçois que des hypocrites ont parlé à ce maître des choses, et qu'ils ont altéré ses bonnes dispositions. Les tartufes sont toujours très-dangereux. A l'égard de *Sophonisbe*, comment puis-je distribuer les rôles, moi qui depuis trente ans ne connais d'autre acteur que Lekain? C'est au maître des jeux à en décider.

J'ai écrit ces jours-ci à Mme de Saint-Julien, et je l'ai remerciée de toutes ses bontés, en comptant même qu'elle en aurait encore de nouvelles; mais voici le voyage de Fontainebleau, et je n'ai plus le temps de rien espérer. Celle[3] qui a lu si bien ma petite lettre à mon successeur l'historiographe[4] aurait pu se mêler un peu des affaires de la Crète et de l'Afrique; mais je n'ai pas osé seulement lui faire parvenir cette proposition; j'ai craint de faire une fausse démarche. On voit rarement les choses telles qu'elles sont, avec des lunettes de cent trente lieues.

J'ai donc tout remis, en dernier lieu, entre les mains de la Providence.

Vous daignez entrer, mon cher ange, dans toutes mes tribulations. Vous me parlez de ma malheureuse affaire des rescriptions : elle est très-désagréable, et elle a beaucoup nui à ma colonie. C'est encore une affaire de la Providence qui demande une grande résignation.

Quant à M. de Garville, qui est si lent dans ses voyages, je crois qu'il s'était chargé de deux *Minos* : l'un pour vous, et l'autre pour M. de Thibouville.

Il ne me reste plus qu'à répondre à vos semonces d'écrire à M. le duc d'Albe[5]. Il me semble qu'il y a trop longtemps que j'ai

1. Richelieu; voyez lettre 8840.
2. Des *Lois de Minos*.
3. Mme de Saint-Julien.
4. Marmontel; voyez lettre 8903.
5. Qui avait envoyé à d'Alembert vingt louis pour la souscription à la statue de Voltaire.

laissé passer l'occasion de lui écrire. Je dois d'ailleurs ignorer la chose, et ne point me mêler de ce que des gens de lettres ont bien voulu faire pour moi, tandis que des gens d'église me persécutent un peu. Et puis il faut vous dire que je suis découragé, affligé, malade, vieux comme un chemin, que je crains les nouvelles connaissances, les nouveaux engagements, et les nouveaux fardeaux.

Pardonnez-moi ; il y a des temps dans la vie où l'on ne peut rien faire, des temps morts ; et je me trouve dans cette situation. Vous me demanderez pourquoi j'écris des fariboles à mon successeur l'historiographe, et que je ne puis écrire des choses raisonnables à M. le duc d'Albe : c'est précisément parce que ce sont des fariboles ; on retombe si aisément dans son caractère ! Mais je me sens bien plus à mon aise quand je vous écris, parce que c'est mon cœur qui vous parle. Je suis bien consolé par ce que vous me dites de Mme d'Argental : si elle se porte bien, elle est heureuse ; il ne lui manquait que cela.

Mme Denis et moi, nous lui en marquons toute notre joie. Vous savez à quel point nous vous sommes attachés.

Adieu, mon cher ange ; je vous aimerai jusqu'à ce que mon corps soit rendu aux quatre éléments, et l'âme à rien du tout, ou peu de chose.

Pour répondre à tout, je vous dirai que *le Taureau blanc* est entre les mains de M. de Lisle, et qu'il faut le faire transcrire.

8942. — DE CATHERINE II [1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE

Ce 15-26 septembre 1773.

Monsieur, je m'en vais satisfaire aux demandes que vous ne m'avez point faites, mais que vous m'indiquez par votre lettre du 10 auguste ; je répondrai aussi à celle du 12 de ce mois, que j'ai reçue en même temps. Cela vous annonce une dépêche longue à faire bâiller, peut-être en réponse à vos charmantes, mais très-courtes lettres ; jetez la mienne au feu si vous voulez, mais souvenez-vous que l'ennui est de mon métier, puisqu'ordinairement il est à la suite des rois. Pour le raccourcir, j'entre en matière.

M. de Roumiantsof, au lieu d'établir ses foyers dans l'Atmeidan de Stamboul, selon vos souhaits, a jugé à propos de rebrousser chemin, parce que, dit-il, il n'a pas trouvé de quoi dîner aux environs de Silistrie, et que la

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 357.

marmite du vizir était à Choumla. Cela se peut, mais il devait prévoir au moins qu'il pourrait dîner sans compter sur son hôte. Je range ce fait parmi les fautes d'orthographe, et je m'en console par la conversation satisfaisante de madame la landgrave de Darmstadt, qui est douée d'une âme forte et mâle, d'un esprit élevé et cultivé. La quatrième de ses filles va épouser mon fils [1]; la cérémonie des noces est fixée au 29 septembre, vieux style.

Comme chef de l'Église grecque, je ne puis vous laisser ignorer la conversion de cette princesse par les soins, le zèle et la persuasion de l'évêque Platon, qui l'a réunie, le 15 d'auguste, au giron de l'Église catholique universelle grecque, seule vraie croyante établie en Orient. Réjouissez-vous de notre joie, et que cela vous serve de consolation dans un temps où l'Église d'Occident est affligée, divisée, et occupée de l'extinction mémorable des jésuites.

A la suite du prince héréditaire de Darmstadt, j'ai eu le plaisir de voir arriver ici, il y a quatre jours, M. Grimm. Sa conversation est un délice pour moi; mais nous avons encore tant de choses à nous dire que nos entretiens ont eu jusqu'ici plus de chaleur que d'ordre. Nous avons beaucoup parlé de vous. Je lui ai dit ce que vous avez oublié peut-être, c'est que ce sont vos ouvrages qui m'ont accoutumée à penser.

J'attendais Diderot de moment à autre; je viens d'apprendre, à mon grand regret, qu'il est tombé malade à Duisbourg. L'*Histoire politique et philosophique du commerce des Indes* m'a empêchée jusqu'ici de lire l'ouvrage posthume d'Helvétius [2]. Je n'en ai pas d'idée; mais il est bien difficile d'imaginer que Pierre le Sauvage, porte-faix dans les rues de Londres. dont j'ai le tableau peint par le fils de Phidias-Falconet, soit né avec les facultés des premiers hommes du siècle.

Je n'oserais citer le seigneur Moustapha, mon ennemi et le vôtre, parce que M. de Saint-Priest, qui a vécu à Paris, et qui par conséquent a de l'esprit comme quatre, prétend qu'il en a prodigieusement. Mais, à propos de Moustapha, j'ai à vous dire que Lameri, votre protégé, a débuté, dans le tragique, par Orosmane, et, dans le comique, par le rôle du fils du *Père de Famille,* avec un égal succès.

Je vous rends mille grâces de la belle harangue que vous me composez pour inviter mes alliés à souper au sérail. Je l'emploierai volontiers; mais je sais d'avance que la dame Marie [3], à qui vous voulez que je l'adresse, a un séraphin indomptable [4], assis sur le trépied de sa politique, qui, par la lenteur et l'obscurité de ses oracles, détruirait l'effet des plus belles harangues du monde, quelque grandes que fussent les vérités qu'elles pussent contenir d'ailleurs. Il y a des gens qui n'aiment que ce qu'ils ont inventé, et qui sacrifient tout à leurs idées reçues.

Je souhaite sans doute la paix, mais il ne me reste qu'à faire la guerre

1. Le fils de Catherine, qui lui succéda en 1796, sous le nom de Paul Ier, né le 1er octobre 1754; il fut étranglé dans la nuit du 11 au 12 mars 1801.

2. Voyez lettres 8725 et 8867.

3. Marie-Thérèse, impératrice d'Allemagne.

4. Le prince de Kaunitz.

pour y parvenir, aussi longtemps que les choses resteront dans cet état; l'espérance de voir finir la captivité des dames turques au moins vous reste.

C'est avec tous les sentiments que vous me connaissez, et avec la reconnaissance la plus vive de tout ce que votre amitié pour moi vous dicte, que je ne cesserai de vous souhaiter l'âge de Mathusalem, ou bien aussi celui de cet Anglais qui fut gai et bien portant jusqu'à l'âge de cent soixante-seize ans [1]. Imitez-le en ce point, vous qui êtes inimitable.

8943. — A M. DE LALANDE [2].

A Ferney, 29 septembre.

Le vieux malade de Ferney remercie avec la plus grande sensibilité le philosophe de Bourg en Bresse de sa lettre et de son livre. Il n'a point d'assez bonnes lunettes pour observer l'anneau de Saturne; mais il s'en rapporte à son maître sur tout ce qui se passe dans le ciel. Si, à son retour de Béziers [3], il veut bien se souvenir de Ferney, il comblera de joie Mme Denis et ressuscitera peut-être le vieux malade, qui est pénétré pour lui de la plus profonde estime et du plus véritable attachement.

8944. — A M. MARIN [4].

1er octobre 1773.

Je me flatte, mon cher monsieur, que vous me mettrez au fait de l'affaire de M. de Goezmann [5], qui est devenue la vôtre.

L'extrait d'un voyage dans l'Inde, que je crois avoir reçu par vous de M. de Tolendal, ne pourrait guère me servir. Dieu me préserve d'entrer dans ces petits détails, qui ne peignent point les mœurs des hommes! Ce n'est pas là ce qu'il me faut.

Est-il vrai qu'il y a une réponse à Beaumarchais? J'en serais curieux.

Voulez-vous avoir la bonté de donner cours aux incluses? Votre, etc.

8945. — A M. D'ALEMBERT.

1er octobre.

Mon cher et grand philosophe, il faut mourir en servant la raison et la vertu, et en les vengeant des abbés Sabatier. Je me

1. Il s'appelait Jenkins; voyez lettre 8689.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Où il était allé pour observer l'anneau de Saturne.
4. Éditeurs, Bavoux et François.
5. C'est l'affaire que Beaumarchais a rendue si fameuse.

flatte que si ce petit ouvrage[1] peut parvenir à l'évêque protecteur d'un Sabatier, il connaîtra du moins le personnage, et il est bien nécessaire que ce coquin soit connu. Faites passer, je vous prie, un exemplaire à M. Saurin, et mettez les autres dans d'aussi bonnes mains. Si vous jugez que le petit écrit puisse faire du bien, on vous en fera tenir dans l'occasion.

Il y a de très-honnêtes athées, d'accord; mais un Sabatier, ennemi de Dieu et des hommes, ne doit point être ménagé. Raton tire hardiment les marrons du feu en cette occasion. Raton recommande ses pattes à son cher et illustre Bertrand, qu'il aimera tendrement jusqu'au dernier moment de sa vie.

8946. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

Ferney, 1er octobre.

L'imprimeur dont vous vous plaignez, monsieur, a beaucoup de goût et a très-bien servi les gens qui en ont, en imprimant votre juste et bel ouvrage sur Louis XIV[2].

Vous faites des vers comme on en faisait de son temps.

J'ignore depuis longtemps ce que vous faites. Je voudrais bien que l'acquisition que vous fîtes autrefois, dans mon voisinage, eût été à Ferney. Il est devenu un lieu moins indigne de vous. Il y a plusieurs maisons jolies. J'y ai établi une colonie d'horlogers assez considérable. Elle prospère ; c'est ma consolation dans les souffrances continuelles qui tourmentent ma vieillesse ; mais ma consolation la plus chère est le souvenir dont vous honorez votre très-humble, très-vieux, et très-malade serviteur.

VOLTAIRE.

8947. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 8 octobre.

On me charge de faire un abrégé des principales choses qui distinguent mon héros. Cela doit s'imprimer avec votre estampe

1. Il doit être ici question du *Dialogue de Pégase et du Vieillard* (voyez tome X).

2. Dans le volume intitulé *les Lois de Minos, tragédie, avec les notes de M. de Morza, et plusieurs pièces curieuses détachées*, 1773, in-8° de xv et 395 pages (voyez tome VII, page 166, et ci-dessus, lettre 8792), on trouve, page 277, le poëme de M. de Ximenès, intitulé *les Lettres ont autant contribué à la gloire de Louis XIV qu'il avait contribué à leurs progrès.*

dans un grand *in-folio* intitulé *la Galerie française*[1]: monseigneur le maréchal peut juger si cette commission m'enchante. Je crois vous savoir assez par cœur ; mais je pourrais, dans mon désert, me tromper sur les dates.

Permettez donc que j'aie recours à vous. Vous pouvez faire mettre par un secrétaire, sur une feuille de papier, les jours où vous fûtes fait colonel, brigadier, maréchal de camp, lieutenant général, maréchal de France ; les dates des Fourches-Caudines du duc de Cumberland, de Gênes sauvée[2], etc.

Je me charge de l'enluminure du tableau, et je vous supplie de vouloir bien me faire tenir le paquet contre-signé.

J'ai reçu votre *ultimatum* de Trianon, du 27 septembre. Je vois bien qu'il y a quelque chose dans le *Code de Minos* qui ne plaît pas à des Français ou à des Françaises. La vieillesse est faite pour recevoir des dégoûts ; mais elle doit être assez sage pour les supporter avec une entière résignation. Les Anglais sont fous d'une tragédie des *Scythes*[3] que mes bons amis avaient tâché de faire échouer à Paris. On la joue continuellement à Londres, et on en a fait trois éditions coup sur coup. Nul n'est prophète en son pays[4]. J'ai d'ailleurs un ennemi assez violent auprès de la personne[5] dont vous avez eu la bonté de m'envoyer une lettre. Il est fortement protégé par mademoiselle sa belle-sœur, avec laquelle il est venu à Paris. C'est originairement un petit huguenot[6] d'un petit village auprès de Castres, qui a été ministre du saint Évangile à Genève et en Danemark. Je vous le livre pour le plus déterminé scélérat qui soit dans l'église de Calvin. Il a obtenu par cette demoiselle la place qu'avait l'abbé Alary à la Bibliothèque du roi. Cela est juste et est à sa place. J'espère que l'abbé Sabatier aura le premier évêché vacant. Pour moi, qui ai renoncé aux dignités ecclésiastiques, je ne prétends qu'à la continuation de vos bontés. Ce sera ma consolation au bord de mon lac et au pied de mes montagnes, en attendant que je puisse venir vous faire ma cour dans votre royaume[7] du prince Noir.

Au reste, le billet de cette belle dame était plein de grâce comme elle ; et, en me l'envoyant vous-même, vous me l'avez rendu en-

1. L'article fut fait par Moline ; voyez lettre 8982.
2. Voyez tome XV, pages 317 et 275.
3. Tome VII, page 261.
4. Luc, IV, 24.
5. Mme Du Barry.
6. La Beaumelle.
7. L'Aquitaine ou Guienne, dont Richelieu était gouverneur.

core plus précieux. La moitié de votre cour était à Lausanne en Suisse ; mais j'imagine que vous aurez plus de monde à Fontainebleau.

Que mon héros daigne agréer toujours mes très-respectueux et très-tendres sentiments.

Le vieux Malade.

8948. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT [1].

Paris, 8 octobre 1773.

J'attendais, monsieur, l'événement du procès de M. de Morangiés pour joindre aux remerciements que je vous dois de votre petite brochure, mon compliment sur le gain d'un procès où vous avez beaucoup contribué. Vous devriez bien employer votre éloquence à faire abolir des usages qui confondent le vrai avec le faux et qui rendent les signatures inutiles. Je voudrais aussi que vous fissiez des factums pour ce pauvre roi de Pologne [2]; il y a tant d'injustice, de supercherie et de violence dans ce monde, qu'il faut, quand on n'a pas vos talents pour les combattre et s'y opposer, plier les épaules et se taire. Il n'y a qu'une voix comme la vôtre qui ait le droit de se faire entendre.

Vous avez lu le discours qui a remporté le prix à l'Académie, l'*Éloge de Colbert* [3]; je voudrais savoir ce que vous en pensez; j'aime à soumettre mon jugement au vôtre.

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.
2. Il s'agissait alors du premier partage de la Pologne.
3. L'*Éloge de Colbert*, par M. Necker, dont M. Walpole avait dit :

« Je trouve l'*Éloge* l'ouvrage d'un homme d'un très-bon esprit, et d'un homme de bien, pas fort éloquent. Il y a des endroits obscurs et trop pressés; et quoique en général l'auteur se sauve du galimatias clinquant d'aujourd'hui, il donne quelquefois trop dans les phrases abstraites qui sont en usage, et qui ne se trouvent jamais dans vos bons auteurs. En général, le discours est trop long, et surtout la première partie, qu'il aurait pu rendre plus courte, sans peser tant sur ce qu'il veut établir. Excepté le *Phaéton*, les comparaisons sont belles et justes. La quatrième partie est infiniment belle, touchante, attendrissante même, bien pensée, et, à peu de chose près, claire comme les bons auteurs. Somme totale, l'auteur me paraît un bon citoyen, homme assez profond, mais pas un génie assez versé dans son métier. Il ne frappe pas, mais il développe. Il persuade plus qu'il ne charme; et à force de détails il laisse à soupçonner qu'il ne s'est pas trop persuadé. Il a l'air d'excuser les fautes de Colbert comme s'il demandait qu'on lui en tînt compte comme des bienfaits. La protection des arts, des modes, des inutilités, tient lieu à Colbert de mérite. Il aurait mieux valu dire la vérité, que Colbert combattait le penchant de Louis pour la guerre, en servant son goût pour la magnificence. Sully n'aimait que le bien; il osa combattre les goûts de son maître. Il est vrai que c'est Henri IV qui gagne sur Louis XIV plus que Sully sur Colbert. Sully connaissait la belle âme, le bon esprit de Henri, et se confiait aux retours du roi sur lui-même. Colbert, plus courtisan par nécessité, détournait les faiblesses de Louis plus qu'il ne les choquait, et se contentait de faire un

J'ai été très-contente de vos *Fragments sur l'Inde,* et charmée de votre *Épître à Marmontel.* Nos beaux esprits y trouvent la fraîcheur de votre printemps; et moi, qui n'ai pas leur éloquence, je dis que vous êtes et serez toujours modèle en tout genre. Ne négligez pas de l'être en amitié, et conservez-en pour la personne qui vous admire le plus, et qui vous aime le plus constamment et le plus tendrement; cette personne, c'est moi, je ne devrais pas craindre que vous vous y méprissiez.

8949. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 9 octobre.

Je m'aperçois avec regret qu'il y a près de vingt ans que vous êtes parti d'ici : votre mémoire me rappelle à votre imagination tel que j'étais alors; cependant si vous me voyiez, au lieu de trouver un jeune homme qui a l'air à la danse, vous ne trouveriez qu'un vieillard caduc et décrépit. Je perds chaque jour une partie de mon existence, et je m'achemine imperceptiblement vers cette demeure dont personne encore n'a rapporté de nouvelles.

Les observateurs ont cru s'apercevoir que le grand nombre de vieux militaires finissent par radoter, et que les gens de lettres se conservent mieux. Le grand Condé, Marlborough, le prince Eugène, ont vu dépérir en eux la partie pensante avant leur corps. Je pourrai bien avoir un même destin, sans avoir possédé leurs talents. On sait qu'Homère, Atticus, Varron, Fontenelle, et tant d'autres, ont atteint un grand âge sans éprouver les mêmes infirmités. Je souhaite que vous les surpassiez tous par la longueur de votre vie et par les travaux de l'esprit.

Sans m'embarrasser du sort qui m'attend, de quelques années de plus ou de moins d'existence, qui disparaissent devant l'éternité, on va inaugurer l'église catholique de Berlin. Ce sera l'évêque de Warmie qui la consacrera. Cette cérémonie, étrangère pour nous, attire un grand concours de curieux. C'est dans le diocèse de cet évêque que se trouve le tombeau de Copernic[1], auquel, comme de raison, j'érigerai un mausolée. Parmi une foule d'erreurs qu'on répandait de son temps, il s'est trouvé le seul qui enseignât quelques vérités utiles. Il fut heureux : il ne fut point persécuté.

Le jeune d'Étallonde, lieutenant à Vesel, l'a été : il mérite qu'on pense à lui. Muni de votre protection et du bon témoignage que lui rendent ses supérieurs, il ne manquera pas de faire son chemin.

J'en reviens à ce roi de Pologne dont vous me parlez. Je sais que l'Europe croit assez généralement que le partage qu'on a fait de la Pologne est

bien médiocre pour sauver à la patrie un mal horrible. Pour les bien juger, il faudrait que Sully fût le ministre de Louis, et Colbert de Henri. Louis eût craint et haï Sully : il resterait à voir si son austère vertu se fût pliée aux manéges adroits et bien intentionnés de Colbert. Je doute que Colbert eût eu la fermeté de Sully vis-à-vis de Henri IV. »

1. A Frauenburg.

une suite de manigances politiques qu'on m'attribue; cependant rien n'est plus faux. Après avoir proposé vainement des tempéraments différents, il fallut recourir à ce partage, comme à l'unique moyen d'éviter une guerre générale. Les apparences sont trompeuses, et le public ne juge que par elles. Ce que je vous dis est aussi vrai que la quarante-huitième proposition d'Euclide [1].

Vous vous étonnez que l'empereur et moi ne nous mêlions pas des troubles de l'Orient : c'est au prince Kaunitz de vous répondre pour l'empereur; il vous révélera les secrets de sa politique. Pour moi, je concours depuis longtemps aux opérations des Russes par les subsides que je leur paye, et vous devez savoir qu'un allié ne fournit pas des troupes et de l'argent en même temps. Je ne suis qu'indirectement engagé dans ces troubles par mon union avec l'impératrice de Russie. Quant à mon personnel, je renonce à la guerre, de crainte d'encourir l'excommunication des philosophes.

J'ai lu l'article GUERRE [2], et j'ai frémi. Comment un prince, dont les troupes sont habillées d'un gros drap bleu, et les chapeaux bordés d'un fil blanc, après les avoir fait tourner à droite et à gauche, peut-il les faire marcher à la gloire sans mériter le titre honorable de chef de brigands, puisqu'il n'est suivi que d'un tas de fainéants que la nécessité oblige à devenir des bourreaux mercenaires pour faire sous lui l'honnête métier de voleurs de grand chemin? Avez-vous oublié que la guerre est un fléau qui, les rassemblant tous, leur ajoute encore tous les crimes possibles? Vous voyez bien qu'après avoir lu ces sages maximes, un homme, pour peu qu'il ait sa réputation à cœur, doit éviter les épithètes qu'on ne donne qu'aux plus vils scélérats.

Vous saurez d'ailleurs que l'éloignement de mes frontières de celles des Turcs a jusqu'à présent empêché qu'il n'y eût de discorde entre les deux États, et qu'il faut qu'un souverain soit condamnable (à mort s'il était particulier) pour qu'en conscience un autre souverain ait le droit de le détrôner. Lisez Puffendorf et Grotius, vous y ferez de belles découvertes.

Il y a cependant des guerres justes, quoique vous n'en admettiez point : celles qu'exige sa propre défense sont incontestablement de ce genre. J'avoue que la domination des Turcs est dure, et même barbare : je confesse que la Grèce surtout est de tous les pays de cette domination le plus à plaindre; mais souvenez-vous de l'injuste sentence de l'aréopage [3] contre Socrate, rappelez-vous la barbarie dont les Athéniens usèrent envers leurs amiraux, qui, ayant gagné une bataille navale, ne purent dans une tempête enterrer leurs morts.

Vous dites vous-même que c'est peut-être en punition de ces crimes qu'ils sont assujettis et avilis par des barbares. Est-ce à moi de les en délivrer? Sais-je si le terme posé à leur pénitence est fini, ou combien elle doit

1. « Que les quarante-huit propositions d'Euclide. » (*Édit. de Berlin.*)
2. Dans les *Questions sur l'Encyclopédie;* voyez tome XIX, page 318.
3. Ou plutôt du tribunal des héliastes.

durer ? Moi, qui ne suis que cendre et poussière, dois-je m'opposer aux arrêts de la Providence ?

Que de raisons pour maintenir la paix dont nous jouissons! il faudrait être insensé pour en troubler la durée. Vous me croyez épuisé par ce que je vous ai dit ci-dessus : ne le pensez pas. Une raison aussi valable que celles que je viens d'alléguer est qu'on est persuadé en Russie qu'il est contre la dignité de cet empire de faire usage des secours étrangers, lorsque les forces des Russes sont seules suffisantes pour terminer heureusement cette guerre.

Un léger échec [1] qu'a reçu l'armée de Roumiantsof ne peut entrer en aucune comparaison avec une suite de succès non interrompus qui ont signalé toutes les campagnes des Russes. Tant que cette armée se tiendra sur la rive gauche du Danube, elle n'a rien à craindre. La difficulté consiste à passer ce fleuve avec sûreté. Elle trouve à l'autre bord un terrain excessivement coupé, une difficulté infinie de subsister : ce n'est qu'un désert et des montagnes hérissées de bois qui mènent vers Andrinople. La difficulté d'amasser des magasins, de les conduire avec soi, rend cette entreprise hasardeuse. Mais, comme jusqu'à présent rien n'a été difficile à l'impératrice, il faut espérer que ses généraux mettront heureusement fin à une aussi pénible expédition.

Voilà des raisonnements militaires qui m'échappent; j'en demande pardon à la philosophie. Je ne suis qu'un demi-quaker jusqu'à présent; quand je le serai comme Guillaume Penn [2], je déclamerai comme d'autres contre ces assassins privilégiés qui ravagent l'univers.

En attendant, donnez-moi mon absolution d'avoir osé nommer le nom de *projet de campagne* en vous écrivant. C'est dans l'espoir de recevoir votre indulgence plénière que le philosophe de Sans-Souci vous assure qu'il ne cesse de faire des vœux pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

8950. — A M. LE CHEVALIER DE LISLE.

A Ferney, 13 octobre.

Que je vous suis obligé, monsieur, de m'écrire du séjour de la gloire et du bonheur [3]! Ces deux personnes sont rarement ensemble; mais, quand on les trouve, il semble qu'il soit permis d'oublier tout le monde. Vous n'avez pourtant point oublié un pauvre vieux solitaire : nous vous remercions tendrement, Mme Denis et moi.

Grand merci de cette lettre d'un évêque de Picardie [4]. Ce pays-

1. Un détachement russe s'étant présenté devant le poste de Rokavah avait été repoussé avec perte.
2. Voyez tome XXII, page 91.
3. De Chanteloup.
4. De l'évêque d'Amiens (d'Orléans de La Motte) sur la bulle de destruction des jésuites; il y blâme hautement le pape. (K.)

là fut autrefois le berceau de la Ligue ; le fanatisme s'y est conservé. J'ai peine à croire que cette lettre soit d'un évêque né à Carpentras, et par conséquent sujet du pape. Ce n'est pas qu'il n'eût pu penser tout ce qui est dans la lettre, mais il y a longtemps que le pauvre diable ne pense plus : il est tombé en enfance, et vous verrez que quelque ex-jésuite lui aura fait signer cette lettre, également injurieuse au roi et au pape. Il serait plaisant que nous eussions un schisme et des anti-papes pour la compagnie de Jésus. Il ne nous manque plus que cela pour nous achever de peindre.

On dit que tout est factions et cabales à Paris, depuis les petites marionnettes jusqu'aux grandes. Je ne m'attendais pas qu'il dût se trouver un parti qui soutînt le crime absurde des Du Jonquay contre l'innocence de M. de Morangiés, après l'arrêt du parlement. La folie a établi son trône dans Paris, comme la raison a mis le sien dans le beau séjour où vous êtes. Cependant je ne sais comment on aime toujours cette ville, qui est le centre de toutes les erreurs et de toutes les sottises ; il faut apparemment qu'il y ait aussi du plaisir. Les singes font des gambades très-plaisantes, quoiqu'ils se mordent. Pour moi, j'achève mes jours en paix, malgré mon ami Fréron et mon ami l'abbé Sabatier.

Je serais fâché que *le Taureau blanc*[1] parût en public, et me frappât de ses cornes. Je prierai M. le chevalier de Chastellux de vouloir bien ne le mettre que dans des écuries bien fermées, dont les profanes n'aient point la clef. On le traiterait comme le bœuf gras : on courrait après lui, et ensuite on le mangerait, et moi aussi, quoique je ne sois pas gras.

Quand vous serez à Paris, je vous demanderai deux grâces : la première, c'est de vous souvenir de moi ; la seconde, c'est d'en faire souvenir Mme du Deffant, à qui je n'écris point, parce que je n'ai rien à lui envoyer qui puisse l'amuser, mais à qui j'ai la plus grande obligation du monde, puisque c'est à elle que je dois votre connaissance, et, j'ose même dire, l'honneur de votre amitié. Je ne sais si vous l'amuserez avec votre bœuf ; car il faut être un peu familiarisé avec le style oriental et les bêtises de l'antiquité, pour se plaire un peu avec de telles fadaises ; et Mme du Deffant ne se plaît guère avec cette antiquité respectable. Je n'ai jamais pu lui persuader de se faire lire l'Ancien Testament, quoiqu'il soit, à mon gré, plus curieux qu'Homère.

1. Tome XXI, page 483.

Vous aurez incessamment une suite des *Fragments sur l'Inde*[1]. Figurez-vous qu'il y a, par delà Lahore, une république qui possède plus de cent lieues de pays, et qui n'a d'autre religion que l'adoration d'un dieu sans aucune cérémonie. C'est la république des Seïques ; elle est alliée des Anglais, qui ne sont pas cérémonieux, et qui possèdent actuellement tout le Bengale en souveraineté. Il est assez singulier que je m'occupe en Suisse de ce qui se passe dans l'Inde ; mais je ne trouverais pas mauvais qu'une fourmi, à un bout de sa fourmilière, s'intéressât à ce qui arrive à l'autre bout.

Adieu, monsieur ; je suis une vieille fourmi qui vous est bien véritablement dévouée.

8951. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney, 14 octobre.

Ceci n'est pas, monseigneur, une affaire d'académie : ce ne sont pas *levia carmina et faciles versus*. Pourquoi m'envoie-t-on, à moi solitaire, à moi octogénaire malade, cette lettre attribuée à l'évêque d'Amiens? Je ne puis croire qu'elle soit de lui ; mais elle est sûrement de la faction, et je crois bien faire de l'envoyer à Votre Éminence.

S'il arrivait que vous la fissiez lire au pape, je vous supplierais de lui dire que j'obéis parfaitement à un article de sa bulle ; je ne parle, ni en bien, ni en mal, des jésuites, ni du diable. Je trouve le pape très-sage, très-habile, très-digne de gouverner. Tous nos Genevois et tous nos Suisses, gens plus difficiles qu'on ne pense, l'estiment et le révèrent, et je pense comme eux.

J'ai eu le bonheur de contribuer un peu au gain du singulier procès de M. le comte de Morangiés. Je le crois une de vos ouailles : c'était une brebis qui était poursuivie par des renards et des loups qu'il fallait pendre.

Nota bene que ce petit billet que je prends la liberté de vous écrire est tout entier de ma main : cela n'est pas mal pour un vieillard de quatre-vingts ans qui n'en peut plus. Si jamais j'en ai cent, je serai attaché à Votre Éminence comme aujourd'hui.

Conservez-moi vos bontés, si vous voulez que j'aille jusqu'à la centaine.

Baccio umilmente il lembo di sua porpora, ovvero purpura.

Le vieux de la Montagne.

1. Formant aujourd'hui les chapitres XXI à XXXVI, tome XXIX, pages 163-212.

8952. — A M. CHRISTIN.

A Ferney, 15 octobre.

Mon cher philosophe humain, défenseur des opprimés, je vous adresse une infortunée, dépouillée de tous ses biens en vertu de cette abominable mainmorte. Un ancien conseiller du parlement de Besançon, exilé à Gray, a fait condamner cette femme. On lui a pris jusqu'à ses nippes et ses habits : on a fouillé dans ses poches ; il ne lui reste que ses papiers, qu'elle vous remettra.

Le fond de son affaire ne me paraît pas bien clair ; mais il est plus clair que la rapacité du conseiller exilé est bien barbare. Dieu veuille que le malheur de cette femme n'influe pas sur le sort de nos douze mille esclaves !

Cette pauvre femme est venue de Gray dans ma retraite : que puis-je pour elle, que de lui donner le couvert et quelque argent ? Je vous prie de lire ses mémoires, et de lui donner un conseil.

Elle dit qu'il y a, en dernier lieu, une sentence du bailliage de Besançon qui lui adjuge la possession d'un cotillon et de ses chemises, et qui lui permet de prouver que l'argent qu'on lui a saisi lui appartient en propre.

Vous remarquerez que cet ancien conseiller, contre lequel elle plaide, se nomme Brody, et est fils de votre grand-juge de Saint-Claude.

Si cette affaire pouvait s'accommoder, vous feriez une action charitable ; vous y êtes accoutumé.

Peut-être une autre femme, mon cher ami, adoucirait la cruauté d'un autre homme ; mais cette pauvre diablesse n'est pas faite pour toucher le cœur, et on dit que ce M. Brody n'est pas tendre. *Vale, amice.*

8953. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Ferney, 15 octobre.

Vous allez donc enfin, monsieur, mêler *utile dulci*[1] ! Vous me ferez grand plaisir assurément de vouloir bien m'envoyer votre miniature de l'Europe. Je vous garderai fidèlement le secret, je serai digne de votre confiance, quoiqu'on m'accuse de n'être pas de

1. Horace, *Art poét.*, vers 343.

votre parti. On me reproche d'être devenu un peu Russe dans mes déserts, et d'avoir souhaité un peu de mal aux Turcs, qui abrutissent le pays d'Alcibiade, d'Homère, et de Platon. Mais comment veut-on que je fasse? Un Russe[1] vient de m'envoyer une épître en vers à Ninon, que je croirais faite par vous si elle ne m'avait pas été envoyée de Pétersbourg. J'attendrai que les Turcs fassent d'aussi jolis vers français pour prendre leur parti.

Je vous avouerai encore que vos factions de toute espèce qui partagent Paris me dégoûtent un peu des Welches. Il faudra bien qu'à la fin toutes ces cabales se dissipent. On a beau protéger les Du Jonquay, et mettre dans toutes les gazettes que le conseil du roi va casser l'arrêt du parlement; ni le conseil, ni le public éclairé, ne le casseront, et monsieur le premier président jouira de la gloire d'avoir découvert la vérité et de l'avoir fait connaître. Je ne sais rien de plus absurde et de plus criminel que toute la manœuvre de ces coquins. Il me paraît clair qu'il y a cinq ou six coupables qui ont voulu partager le gâteau des cent mille écus; que le testament de la Véron ressemble à celui de Crispin dans *le Légataire universel;* que le tapissier usurier Aubourg[2], qui a acheté ce procès, et qui l'a conduit, est un fripon digne des galères, malgré les éloges que l'avocat Vermeil lui a prodigués; que le cocher Gilbert est un des plus insolents fourbes qui aient jamais bravé la justice.

J'oserais même espérer que ce cocher Gilbert, fait pour mener la charrette qui doit le conduire à la Grève, pourrait, puisqu'il est en prison, découvrir toute l'intrigue de cette canaille, et attirer enfin sur elle les peines qu'elle a méritées. C'est une chose trop honteuse pour notre nation que cette bande de scélérats trouve encore des protecteurs, après le jugement si doux du parlement.

Je suis très-attaché à Mme de Sauvigny, dont vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai monsieur son frère depuis deux ans chez moi que par considération pour elle, et pour le préserver de sa ruine entière, où il courait de toutes ses forces. Il a besoin d'être un peu contenu, quoiqu'il soit assurément dans l'âge d'être sage. Mme de Sauvigny s'est conduite en dernier lieu avec la générosité la plus noble.

Adieu, monsieur; conservez-moi un peu d'amitié. Mme Denis vous fait ses compliments.

1. Voyez la lettre 8955.
2. Voyez tome XXVIII, page 509.

8954. — A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC[1].

A Ferney, 15 octobre.

Quelquefois l'octogénaire malade est bien excusable dans sa négligence à répondre; quelquefois aussi il y a un moment de relâche, et alors il saisit cet instant pour remercier M. le marquis d'Argence, et pour le bien assurer qu'il mourra plein de tendresse pour lui.

Si M. de Sauvigny, premier président du parlement de Paris, n'avait pas interrogé lui-même deux coquins de la bande Jonquay, jamais M. le comte de Morangiés n'aurait gagné son procès, tant la faction de ces fripons était devenue puissante, tant ils avaient fasciné les yeux des juges. M. le marquis d'Argence, qui est aussi sage que rempli de bonté pour moi, fait une très-belle action en publiant sa lettre[2], et en fait une très-prudente en la répandant sobrement. Le vieux malade le supplie d'agréer ses tendres respects.

8955. — A M. LE COMTE ANDRÉ SCHOUVALOW,

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, ET PRÉSIDENT DE LA LÉGISLATION.

A Ferney, 15 octobre.

L'Amour, Épicure, Apollon,
Ont dicté vos vers que j'adore[3].
Mes yeux ont vu mourir Ninon;
Mais Chapelle respire encore.

Je ne reviens point, monsieur, de ma surprise que Chapelle ait perfectionné son style à Pétersbourg. Quelques Français me demandent pourquoi je prends le parti des Russes contre les Turcs. Je leur réponds que quand les Turcs auront une impératrice comme Catherine II, et qu'il y aura à la Porte Ottomane des chambellans comme M. le comte de Schouvalow, alors je me ferai Turc; mais je ne puis être que Grec tant que vous ferez

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. *Lettre au comte de Périgord*, où d'Argence détruit diverses calomnies répandues sur Voltaire. (A. F.)
3. Le comte André Schouvalow s'exerçait depuis longtemps à la poésie; il avait, en 1767, adressé des vers à Voltaire. Il composa une *Épître à Ninon de Lenclos*, que quelques personnes ont attribuée à Voltaire, qui la fit imprimer en 1774; voyez lettres 9079 et 9081.

des vers comme Théocrite. Il y a même dans votre épître une philosophie qu'on ne trouve ni dans Théocrite, ni dans aucun des anciens poëtes grecs.

Profitez de votre printemps;
Chantez, baisez votre bergère;
Faites des vers et des enfants.
Ma triste muse octogénaire,
Qui cède aux outrages du temps,
Doit vous admirer et se taire.

8956. — A M. LEKAIN.

A Ferney, 20 octobre.

Le vieux malade de Ferney, monsieur, a été sensible à votre souvenir et à votre lettre; s'il ne vous a pas remercié plus tôt, c'est qu'il a été dans un état déplorable.

Il a su que vos grands talents se sont déployés plus que jamais à Fontainebleau; il a fait son petit profit des choses que vous avez bien voulu lui mander, et M. d'Argental peut vous en instruire.

Il n'a été à aucun spectacle depuis que vous avez quitté le petit pays de Gex. On ne peut entendre personne, quand on a eu le plaisir de vous entendre.

Mme Denis vous fait bien des compliments, et l'inutile vieillard vous embrasse de tout son cœur. V.

8957. — A M. CHRISTIN.

A Ferney, 22 octobre.

Avez-vous vu, mon cher ami, une pauvre femme franc-comtoise, à qui un conseiller de votre ancien parlement a voulu persuader qu'elle était son esclave, et à qui on a enlevé tout, jusqu'à sa chemise?

J'ai recours à vous, mon cher philosophe, en plus d'un genre. Je voudrais trouver, dans les *Institutes* de Justinien, l'endroit où il est parlé de l'ancienne loi des Douze Tables, qui permet aux pères de vendre leurs enfants deux fois, loi abolie par l'humanité de Dioclétien, qu'on fait passer parmi nous pour un monstre, et rétablie par Constantin, qu'on nous donne pour un saint. Si vous pouvez trouver ces deux lois du méchant Dioclétien et du bon Constantin, vous me rendrez un grand service,

car il n'y a point, dans mon Justinien, de grande table de matières. Mon édition est de 1756, chez les Cramer.

Mandez-moi un peu de vos nouvelles. Je vous embrasse bien tendrement.

Le vieux Malade.

8958. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT [1].

21 octobre 1773.

Il me prend une envie à laquelle je ne puis résister, c'est de vous écrire. Je vous mets peut-être au désespoir; votre projet était peut-être de laisser tomber notre correspondance. Mais, mon cher Voltaire, je ne puis y consentir; il faut nous aimer, il faut nous le dire jusqu'à la fin de notre vie. Hélas! hélas! il n'y a plus que courage.

Savez-vous ce qui m'a réveillée pour vous? C'est M. de Lisle [2], qui m'a écrit de Chanteloup tout l'enchantement où il est de vous, de votre santé, de votre gaieté, de votre bonne réception, de votre magnificence, de votre bienfaisance; enfin, de tant et tant de choses, que je n'en puis faire l'énumération. Mais ce qui m'a été infiniment agréable, ce sont les assurances qu'il m'a données de votre souvenir et de votre amitié; confirmez-les en reprenant une correspondance qui m'est plus nécessaire que je ne puis vous le dire; elle dissipe mes ennuis, elle me fait entendre un langage que sans vous je croirais perdu. Écrivez-moi donc, mais que ce soit avec confiance, et comme à quelqu'un sur qui vous comptez, dont le goût n'est pas entièrement perdu. Répondez aux questions que je vous fais. Je vous ai interrogé sur l'*Éloge* de Colbert; je désire savoir si mon jugement se rapporte au vôtre; faites-moi part de tout ce que vous écrivez. Je n'ai jamais eu tant de besoin des soins et des attentions de mes anciens amis. J'éprouve ce qu'a dit Saint-Lambert, et qu'il a très-bien dit, sur celui qui a le malheur de vieillir :

Il voit autour de lui tout périr, tout changer,
A la race nouvelle il se trouve étranger, etc.

J'ai dans ce moment la crainte de perdre Mme de La Vallière, et ce serait une très-grande perte pour moi : elle est plus que mon ancienne connaissance, elle est mon amie. Ce n'est point une grande maladie qu'elle a, c'est un estomac délabré, une faiblesse extrême qui l'empêche pour le présent de voir personne; faut-il donc mourir ou tout perdre? Je suis bien triste, mon cher Voltaire : le ciel ne m'a point donné le courage, et les âmes faibles sont en proie à tous les malheurs. Consolez-moi, ayez soin de moi.

On dit que vous avez trouvé des perles et des diamants dans la petite brochure de quatorze cents pages de M. Helvétius [3]. Comme ma vie ne serait

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.
2. Le chevalier de Lisle.
3. Son livre posthume *de l'Homme et de son éducation*.

pas assez longue pour une telle lecture et que même cette lecture pourrait l'abréger en me faisant mourir d'ennui, indiquez-moi les pages qui renferment ces belles pierres précieuses.

8959. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 24 octobre [1].

S'il m'est interdit de vous revoir à tout jamais, je n'en suis pas moins aise que la duchesse de Wurtemberg vous ait vu. Cette façon de converser par procuration ne vaut pas le *facie ad faciem* [2]. Des relations et des lettres ne tiennent pas lieu de Voltaire, quand on l'a possédé en personne.

J'applaudis aux larmes vertueuses que vous avez répandues au souvenir de ma défunte sœur. J'aurais sûrement mêlé les miennes aux vôtres, si j'avais été présent à cette scène touchante. Soit faiblesse, soit adulation outrée, j'ai exécuté pour cette sœur ce que Cicéron projetait pour sa Tullie. Je lui ai érigé un temple [3] dédié à l'amitié; sa statue se trouve au fond, et chaque colonne est chargée d'un mascaron contenant le buste des héros de l'amitié. Je vous en envoie le dessin. Ce temple est placé dans un des bosquets de mon jardin. J'y vais souvent me rappeler mes pertes, et le bonheur dont je jouissais autrefois.

Il y a plus d'un mois que je suis de retour de mes voyages. J'ai été en Prusse abolir le servage, réformer des lois barbares, en promulguer de plus raisonnables; ouvrir un canal qui joint la Vistule, la Netze, la Varthe, l'Oder et l'Elbe; rebâtir des villes détruites depuis la peste de 1709; défricher vingt milles de marais, et établir quelque police dans un pays où ce nom même était inconnu. De là j'ai été en Silésie consoler mes pauvres ignatiens [4] des rigueurs de la cour de Rome, corroborer leur ordre, en former un corps de diverses provinces où je les conserve, et les rendre utiles à la patrie en dirigeant leurs écoles pour l'instruction de la jeunesse, à laquelle ils se voueront entièrement. De plus, j'ai arrangé la bâtisse de soixante villages dans la haute Silésie, où il restait des terres incultes: chaque village a vingt familles. J'ai fait faire des grands chemins dans les montagnes pour la facilité du commerce, et rebâtir deux villes brûlées: elles étaient de bois; elles seront de briques, et même de pierres de taille tirées des montagnes.

Je ne vous parle point des troupes: cette matière est trop prohibée à Ferney pour que je la touche.

Vous sentirez qu'en faisant tout cela je n'ai pas été les bras croisés.

A propos de croisés, ni l'empereur ni moi ne nous croiserons contre le

1. Le 11 octobre 1773. (*OEuvres posthumes.*)
2. *Genèse*, XXXII, 30.
3. A Potsdam, en 1768.
4. Le bref de Clément XIV, du 21 juillet 1773, ayant supprimé la société des jésuites, Frédéric leur donna asile dans ses États. Ils furent aussi conservés en Russie; voyez tome XVI, page 425.

Croissant; il n'y a plus de reliques à remporter de Jérusalem. Nous espérons que la paix se fera peut-être cet hiver; et d'ailleurs nous aimons le proverbe qui dit : Il faut vivre et laisser vivre. A peine y a-t-il dix ans que la paix dure; il faut la conserver autant qu'on le pourra sans risque, et, ni plus ni moins, se mettre en état de n'être pas pris au dépourvu par quelque chef de brigands conducteur d'assassins à gages.

Ce système n'est ni celui de Richelieu, ni celui de Mazarin; mais il est celui de bien des peuples, objet principal des magistrats qui les gouvernent.

Je vous souhaite cette paix accompagnée de toutes les prospérités possibles, et j'espère que le patriarche de Ferney n'oubliera pas le philosophe de Sans-Souci, qui admire et admirera son génie jusqu'à extinction de chaleur humaine. *Vale.*

FÉDÉRIC.

8960. — A M. DE MONTEYNARD[1],

MINISTRE DE LA GUERRE.

Mon gendre Dupuits a obéi à vos ordres avec la célérité d'un officier qui veut vous plaire en faisant son devoir; mais il n'a pu mettre à vos pieds le détail de ses opérations aussi promptement qu'il les a faites. Il a fallu chercher dans nos déserts des mains qui pussent transcrire son écrit, et copier promptement ses dessins, que vous verrez dans le corps de l'ouvrage. Il ne m'appartient pas, monseigneur, de juger de l'utilité de son travail. Je ne puis répondre que de son empressement à vous obéir et à mériter vos bonnes grâces.

J'envoie son paquet à Lyon par un exprès : le directeur de la poste vous le dépêchera sans doute par le même ordinaire.

Je suis avec un profond respect, monseigneur, etc.

8961. — A M. BERTRAND[2],

CONSEILLER DE SA MAJESTÉ LE ROI DE POLOGNE,

A YVERDON.

A Ferney, 25 octobre.

Le vieux malade de Ferney vous avoue, monsieur, qu'il joint la paresse à toutes ses autres maladies. Je ne suis pourtant pas paresseux lorsqu'il est question de lire d'aussi bons ouvrages que celui dont M. Bertrand m'a gratifié[3].

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Le *Dictionnaire universel des fossiles.*

Quant à l'énorme et ridicule fatras imprimé à Lausanne, dont j'ai envoyé une vingtaine de volumes à M. Bertrand, je lui demande bien pardon de la faiblesse que j'ai eue de faire cette sottise. Je ne savais pas ce que contenaient tous ces livres, qu'on imprime à Lausanne et à Genève sans m'en donner le moindre avis. Il y a mille fadaises qui ne sont pas de moi, et celles qui en sont méritent encore plus que les autres d'être jetées au feu. C'est le parti que je prends souvent, quand je rencontre par hasard un de ces volumes qu'on imprime sans me consulter. Je ressemble aux vieilles catins dont on débite l'histoire amoureuse ; si elles ont eu quelques amants dans leur jeunesse, on leur en donne mille.

Le vieux malade fait infiniment plus de cas des connaissances utiles de M. Bertrand, et surtout de sa conversation, que de toutes les rapsodies qu'on appelle belles-lettres. Il conservera pour lui, jusqu'au dernier moment de sa vie, la plus sincère estime et la plus tendre amitié.

8962. — A M. MARIN[1].

25 octobre.

Je vous avoue, mon cher monsieur, que je n'avais pas pensé qu'un service d'ami pût avoir des conséquences si désagréables. Il me paraît que l'affaire de Mme Goezmann et de M. de Beaumarchais ne devait vous compromettre en aucune façon, ni vous ni M. d'Arnaud. Voilà la première fois qu'on a été inquiété pour avoir voulu apaiser une querelle et étouffer un procès.

Je pense que rien n'est plus étranger à ce procès que les deux incidents qu'on appelle épisodes. Le véritable fond de l'affaire est précisément ce qu'on ne dit pas dans les mémoires, ce qu'on fait soupçonner à tout le public, et ce qui ne regarde nullement, à mon gré, ni vous ni M. d'Arnaud.

Je trouve que M. de Beaumarchais pouvait se passer de vous compromettre tous deux.

Je suis très-affligé de cette tracasserie qu'on vous fait de gaieté de cœur. J'en suis fâché pour Lépine, qui me paraît un honnête homme, et qui est fort utile aux manufactures de montres que j'ai établies à Ferney. Il m'a paru sage, laborieux et pacifique. S'il pouvait contribuer à étouffer cette affaire, je crois que ce serait une très-bonne action.

Je vous prie de ne me laisser rien ignorer de toute cette

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

aventure. Vous savez combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche. J'ose dire que je m'intéresse aussi à la gloire du parlement de Paris, qui est attaquée dans le sujet de la pièce dont vous faites un épisode.

On m'a mandé que les Du Jonquay avaient osé présenter requête au conseil contre l'arrêt du parlement qui les condamne à des peines trop douces. Cette démarche me paraît aussi étrange pour le moins que cet épisode qui vous compromet dans une cause qui vous est absolument étrangère. Adieu, mon cher ami, je vous suis aussi attaché que je vous suis inutile.

8963. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 28 octobre.

Monsieur Guibert, votre écolier
Dans le grand art de la tactique [1],
A vu ce bel esprit guerrier
Que tout prince aujourd'hui se pique
D'imiter sans lui ressembler,
Et que tout héros, germanique,
Espagnol, gaulois, britannique,
Vainement voudrait égaler.
Monsieur Guibert est véridique;
Il dit qu'il a lu dans vos yeux
Toute votre histoire héroïque,
Quoique votre bouche s'applique
A la cacher aux curieux.
Vous vous obstinez à vous taire
Sur tant de travaux glorieux;
Et l'Europe fait beaucoup mieux,
Car elle fait tout le contraire.

Ce M. Guibert, sire, fait comme l'Europe; il parle de Votre Majesté avec enthousiasme. Il dit qu'il vous a trouvé en état de faire vingt campagnes; Dieu nous en préserve! mais accordez-vous donc avec lui, car il dit que vous avez un corps digne de votre âme, et vous prétendez que non : il est vrai qu'il vous a contemplé principalement des jours de revue; et ces jours-là vous pourriez bien vous rengorger et vous requinquer comme une belle à son miroir.

1. Le comte de Guibert venait de publier un *Essai général de Tactique*; voyez tome VII, page 244, note 5.

Je ne vous proposais pas, sire, vingt campagnes, je n'en proposais qu'une ou deux; et encore c'était contre les ennemis de Jésus-Christ et de tous les beaux-arts. Je disais : Il protége les jésuites, il protègera bien la vierge Marie contre Mahomet, et la bonne Vierge lui donnera sans doute deux ou trois belles provinces à son choix, pour récompense d'une si sainte action.

Je viens de relire l'article *Guerre*, dont Votre Majesté pacifique a la bonté de me parler[1] : il est vraiment un peu insolent par excès d'humanité; mais je vous prie de considérer que toutes ces injures ne peuvent tomber que sur les Turcs, qui sont venus du bord oriental de la mer Caspienne jusqu'auprès de Naples, et qui, chemin faisant, se sont emparés des lieux saints, et même du tombeau de Jésus-Christ, qui ne fut jamais enterré. En un mot, je ressemblais comme deux gouttes d'eau à ce fou de Pierre l'Ermite, qui prêchait la croisade. L'empereur des Romains, que vous aimez, et qui se regarde comme votre disciple, ne pouvait se plaindre de moi; je lui donnais d'un trait de plume un très-beau royaume. On aurait pu, avant qu'il fût dix ans, jouer un opéra grec à Constantinople. Dieu n'a pas béni mes intentions, toutes chrétiennes qu'elles étaient; du moins les philosophes vous béniront d'ériger un mausolée à Copernic, dans le temps que votre ami Moustapha fait enseigner la philosophie d'Aristote à Stamboul. Vous ne voulez point rebâtir Athènes, mais vous élevez un monument à la raison et au génie.

Quand je vous suppliais d'être le restaurateur des beaux-arts de la Grèce, ma prière n'allait pas jusqu'à vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne; je n'aime point le gouvernement de la canaille. Vous auriez donné le gouvernement de la Grèce à M. de Lentulus, ou à quelque autre général qui aurait empêché les nouveaux Grecs de faire autant de sottises que leurs ancêtres. Mais enfin j'abandonne tous mes projets. Vous préférez le port de Dantzick à celui du Pirée : je crois qu'au fond Votre Majesté a raison, et que, dans l'état où est l'Europe, ce port de Dantzick est bien plus important que l'autre.

Je ne sais plus quel royaume je donnerai à l'impératrice Catherine II; et franchement je crois que dans tout cela vous en savez plus que moi, et qu'il faut s'en rapporter à vous. Quelque chose qui arrive, vous aurez toujours une gloire immortelle. Puisse votre vie en approcher!

1. Lettre 8949.

8964. — A M. BERTRAND[1].

Ferney, 30 octobre.

Le vieux malade est toujours dans son lit; il fait mille compliments à M. Bertrand. Il lui enverra cette détestable édition sitôt qu'elle sera finie.

8965. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 1er novembre.

Eh bien, madame, je commence par les diamants brillants. Page 102, tome Ier : « Pourquoi faire de Dieu un tyran oriental? pourquoi lui faire punir des fautes légères par des châtiments éternels? Pourquoi mettre le nom de la Divinité en bas du portrait du diable? »

Page 107 : « Nous sommes étonnés de l'absurdité de la religion païenne ; celle de la religion papiste étonnera bien davantage la postérité. »

Page 121 : « Pour être philosophe, dit Malebranche, il faut voir évidemment ; et, pour être fidèle, il faut croire aveuglément. Malebranche ne s'aperçoit pas que de son fidèle il en fait un sot. »

Page 321 : « Pourquoi tout moine, qui défend avec un emportement ridicule les faux miracles de son fondateur, se moque-t-il de l'existence des vampires? c'est qu'il n'a point d'intérêt à le croire. Otez l'intérêt, reste la raison, et la raison n'est pas crédule. »

Je prends ces petits diamants au hasard, madame ; il y en a mille dans ce goût, dont l'éclat m'a frappé. Cela n'empêche pas que le livre ne soit très-mauvais. Je passe ma vie à chercher des pierres précieuses dans du fumier ; et, quand j'en rencontre, je les mets à part, et j'en fais mon profit : c'est par là que les mauvais livres sont quelquefois très-utiles.

J'ai lu, il n'y a pas longtemps, *l'Art d'aimer*, de Bernard[2]. C'est un des plus ennuyeux poëmes qu'on ait jamais faits ; cependant il y a, dans ce long poëme, une trentaine de vers admirables et dignes d'être éternels, comme le sujet du poëme le sera.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Voyez la fin de la lettre 8918.

Pour faire un bon livre, il faut un temps prodigieux et la patience d'un saint; pour dire d'excellentes choses dans un plat livre, il ne faut que laisser courir son imagination. Cette folle du logis a presque toujours de beaux éclairs : voilà pour Helvétius.

A l'égard de l'*Éloge de Colbert*, c'était un ouvrage qu'on ne pouvait faire qu'avec de l'arithmétique : aussi est-ce un excellent banquier[1] qui a remporté le prix. J'avoue que je ne saurais souffrir qu'un homme qui porte un habit de drap Van-Robais ou de velours de Lyon, qui a des bas de soie à ses jambes, un diamant à son doigt, et une montre à répétition dans sa poche, dise du mal de Jean-Baptiste Colbert, à qui on doit tout cela.

La mode est aujourd'hui de mépriser Colbert et Louis XIV : cette mode passera, et ces deux hommes resteront à la postérité avec Racine et Boileau.

Après vous avoir confié mes inutiles idées sur ces objets de curiosité, je viens à l'essentiel, c'est-à dire à vous, à votre santé, à votre situation, qui m'intéressent véritablement. L'âge avance, je le sens bien, et mes quatre-vingts ans m'en avertissent rudement. Notre faculté de penser s'en ira bientôt, comme notre faculté de manger et de boire. Nous rendrons aux quatre éléments ce que nous tenons d'eux, après avoir souffert quelque temps par eux, et après avoir été agités de crainte et d'espérance pendant les deux minutes de notre vie. Vous êtes plus jeune que moi; ainsi, selon la règle ordinaire, je dois passer avant vous.

M. de Lisle se moque de moi de dire qu'il m'a trouvé de la santé. Je n'en ai jamais eu, je ne sais ce que c'est que par ouï-dire. Je n'ai pas passé un jour de ma vie sans souffrir beaucoup. J'ai peine même à concevoir ce que c'est qu'une personne dans une santé parfaite : car on ne peut jamais avoir de notion juste de ce qu'on n'a point éprouvé; voilà pourquoi je suis très-persuadé qu'il est impossible qu'un médecin ait la moindre connaissance de la fièvre et des autres maladies, à moins qu'il n'en ait été attaqué lui-même.

Vous me citez deux beaux vers de M. de Saint-Lambert[2]. Ils vous ont fait plus d'impression que les autres, parce qu'ils vous rappellent votre état et celui de vos amis. Le grand secret des vers, c'est qu'ils puissent s'ajuster à toutes les conditions et à

1. Necker (Jacques), né à Genève en 1732, ministre sous Louis XVI, mort le 9 avril 1804.

2. Voyez page 483.

toutes les situations où l'on se trouve. Ces deux vers de l'abbé de Chaulieu[1] :

> Bonne ou mauvaise santé
> Fait notre philosophie,

resteront éternellement, parce qu'il n'y a personne qui n'en éprouve la vérité.

Ce que vous me mandez de Mme de La Vallière m'étonne et m'afflige ; mais si elle n'est que faible, il y a du remède. Le vin n'a été inventé que pour donner de la force. Je conçois que son état vous attriste; vous n'avez point, dites-vous, de courage : cela veut dire que vous êtes sensible, car le courage de voir périr autour de soi, sans s'émouvoir, toutes les personnes avec lesquelles on a vécu, est la qualité d'un monstre ou d'un bloc de pierre de roche. Je fais grand cas de votre faiblesse; tant qu'on est sensible, on a de la vie. Puissiez-vous, madame, avoir longtemps cette faiblesse d'âme dont vous vous plaignez! Je mourrai sans avoir eu la consolation de m'entretenir avec vous ; c'est là ma grande douleur et ma grande faiblesse.

Mon âme (s'il y en a une) aime tendrement la vôtre ; mais à quoi cela sert-il?

8966. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 1er novembre.

Madame, je vois par la lettre du 26 septembre, dont Votre Majesté impériale m'honore, que Diderot est tombé malade sur les frontières de la Hollande. Je me flatte qu'il est actuellement à vos pieds; vous avez plus d'un Français enthousiaste de votre gloire. S'il y en a quelques-uns qui sont pour Moustapha, j'ose croire que ceux qui sont dévots à sainte Catherine valent bien ceux qui se sont faits Turcs. Il est vrai que Diderot et moi nous n'entrons point dans des villes par un trou[2] comme des étourdis; nous ne nous faisons point prendre prisonniers comme des sots; nous ne nous mêlons point de l'artillerie, où nous n'entendons rien. Nous sommes des missionnaires laïques qui prêchons le culte de sainte Catherine, et nous pouvons nou[illegible]
notre église est assez universelle.

1. Voltaire a plusieurs fois cité ce passage de l'ode [illegible]
mière attaque de goutte.

2. Voyez lettre 8490.

J'avoue, à ma honte, que j'ai échoué dans le projet de ma croisade. J'aurais voulu que madame la grande-duchesse eût été rebaptisée dans l'église de Sainte-Sophie, en présence du prophète Grimm, et que votre auguste alliée eût établi des tribunaux de chasteté tant qu'elle aurait voulu dans la Bosnie et dans la Servie. Pierre l'Ermite était pour le moins aussi chimérique que moi, et cependant il réussit; mais il faut considérer qu'il était moine; la grâce de Dieu l'assistait, et elle m'a manqué tout net. Si je n'ai point la grâce, j'ai du moins la raison en ma faveur.

Sérieusement, madame, il me paraît absurde qu'on ait eu un si beau coup à faire, et qu'on l'ait manqué; je suis persuadé que la postérité s'en étonnera. N'ai-je pas entendu dire qu'avant la campagne du Pruth un ambassadeur demandant à Pierre Ier où il prétendait établir le siége de son empire, il répondit : *A Constantinople?* Sur ce pied-là, je disais : Catherine la Grande, ayant réparé si bien le malheur de Pierre le Grand, accomplira sans doute son dessein, et l'auguste Marie-Thérèse, dont la capitale a été assiégée deux fois par les Turcs, contribuera de tout son pouvoir à cette sainte entreprise. Je me suis trompé en tout; elle a pardonné aux Turcs en bonne chrétienne; et le roi de Prusse, roi des calvinistes, a été le seul prince qui ait protégé les jésuites, lorsque le bon homme saint Pierre a exterminé le bon homme saint Ignace : que peut dire à cela le prophète Grimm?

Il faut que M. de Saint-Priest ait bien raison, et que Moustapha ait un esprit bien supérieur, puisqu'il a su engager les meilleurs chrétiens du monde dans ses intérêts, et réunir à la fois en sa faveur les Français et les Allemands.

Le roi de Prusse dit toujours que vous battrez Moustapha toute seule; que vous n'avez besoin de personne : je le veux croire; mais vos États ne sont pas tous aussi peuplés qu'ils sont immenses; le temps, la fatigue, et les combats diminuent les armées; et avant que la population soit proportionnée à l'étendue des terres, il faut des siècles. C'est là ce qui fait ma peine; je vois que le temps est toujours trop court pour les grandes âmes. Ce n'est pas à un barbouilleur inutile qu'il faut de longues années, c'est à une héroïne née pour changer la face du monde. Elle est encore dans la fleur de son âge; je voudrais que Dieu lui envoyât des lettres patentes contre-signées Mathusalem, pour mettre ses États au point où elle les veut. On dit que des corps de Turcs ont été battus : c'est une grande consolation pour Pierre l'Ermite.

Je me mets aux pieds de Votre Majesté impériale avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable.

8967. — A M. DE MAUPEOU[1],

CHANCELIER DE FRANCE.

Monseigneur, permettez que j'aie l'honneur de vous présenter le mémoire du sieur Bacon, substitut de monsieur le procureur général. Vous y verrez une vexation bien criminelle, exercée par un des plus insolents factieux du parti de l'ancien parlement contre un officier du nouveau, créé par vous-même. Un tel excès, porté jusqu'à compromettre votre nom, est bien surprenant. Le sieur Bacon était venu chez moi, l'année passée, avec l'abbé Mignot, et il est venu seul cette année. Son aventure à Montluçon prouve assez qu'on a voulu outrager en lui le parlement de Paris. Ce n'est pas à moi, monseigneur, de vous représenter l'énormité de cet attentat; c'est au chef suprême de la magistrature, qui peut le réprimer, à en juger.

Je suis avec un profond respect et un attachement inviolable, monseigneur, etc.

8968. — A M. DE CHABANON.

1er novembre.

L'octogénaire de Ferney est très-affligé de n'avoir pu se ranimer au feu de M. de Chamfort. Il m'a envoyé de Strasbourg la lettre de M. de Chabanon, et je le crois à présent à Paris. Je prie l'intime ami de Pindare et de Chamfort de leur dire que je suis bien leur serviteur à tous deux, mais que je suis sûr que le dernier, qui fait les vers les plus naturels, n'imitera jamais le galimatias du premier.

Je crois qu'il a enfin retrouvé de la santé. Je lui souhaite bien sincèrement les autres ingrédients qui entrent dans la composition du bonheur. Si ce bonheur dépendait des talents, il deviendrait un des plus heureux hommes du monde. Je lui ai écrit[2] par votre ami M. de La Borde, qui sans doute voudra bien lui faire parvenir ma lettre.

Réjouissez-vous, mon cher ami, soit à la ville, soit à la campa-

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. La lettre à Chamfort manque.

gne; remplissez votre agréable carrière dans le temps que je finis la mienne; jouissez de la vie, moi je la tolère. Je m'anéantis, mais ce n'est pas tout doucement; c'est avec des souffrances continuelles : il faut même qu'elles soient bien fortes, puisque je vous écris une si courte lettre.

Mme Denis est très-sensible à votre souvenir. Nous n'avons plus, elle et moi, que des souvenirs.

8969. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 novembre.

Je remercie bien tendrement mon cher ange d'avoir songé à m'écrire au milieu des fêtes et du fracas de la cour. Ce qu'il y a de mieux, à mon avis, dans *Sophonisbe*, c'est qu'elle est la plus courte de toutes les tragédies; et que, si elle a ennuyé de belles dames auxquelles il faut des opéras-comiques, elle ne les a pas ennuyées longtemps.

Les Lois de Minos auraient du moins produit un plus beau spectacle pour les yeux; mais ces *Lois de Minos* sont malheureuses. Je ne veux pas croire que, parmi les grandes intrigues qui agitent quelquefois votre cour, il y en ait eu une contre *Astérie*. Je n'ai jamais rien entendu à tout ce qui s'est passé dans cette affaire, et j'ai fini par me résigner à la Providence, qui dispose de la scène française.

J'ai écrit un petit mot au maître des jeux sur la mort de sa fille[1], mais je ne lui ai rien dit cette fois-ci sur la mort des miennes. J'ai eu tant d'enfants qu'il faut bien que j'en perde quelques-uns.

J'ai entendu à Ferney la tragédie du *Connétable de Bourbon*, M. de Guibert ne récite pas trop bien, mais qui étincelle de beaux vers: il a bien de l'esprit, ce M. Guibert! S'il commande jamais une armée, il sera le premier général qui ait fait une tragédie. Il est déjà le premier en France qui soit l'auteur d'une *Tactique* et d'une pièce de théâtre; je dis en France, car Machiavel en avait fait avant lui tout autant en Italie; et, par-dessus tout cela, il avait fait une conspiration.

Puisque mon cher ange se réjouit à Fontainebleau, j'en conclus que les affaires du Parmesan vont très-bien, et que toutes

1. Jeanne-Sophie-Élisabeth-Louise-Armande-Septimanie Du Plessis de Richelieu, épouse de Casimir, comte d'Egmont-Pignatelli, morte le 14 octobre au château de Braine en Picardie, dans la trente-troisième année de son âge.

les affaires sont heureusement arrangées. Je lui en fais mon compliment, et je l'exhorte à jouir gaiement de la vie, pendant que je la supporte assez tristement : car, à la fin, l'extrême vieillesse et les extrêmes souffrances rendent un peu sérieux ; et il faudrait avoir un orgueil insupportable pour n'en pas convenir. Je fais contre fortune et contre nature bon cœur ; et je souhaite, mon cher ange, que vous n'en soyez jamais logé là. Conservez-moi toujours votre amitié, elle fera ma consolation.

8970. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, le 8 novembre.

Sire, la lettre dont Votre Majesté m'a honoré le 24 octobre est, depuis vingt ans, celle qui m'a le plus consolé ; votre temple aux mânes de votre sœur, *Wilhelminæ sacrum*, est digne de la plus belle antiquité, et de vous seul dans le temps présent ; Mme la duchesse de Wurtemberg versera bien des larmes de tendresse en voyant le dessin de ce beau monument.

Le canal, les villes rebâties, les marais desséchés, les villages établis, la servitude abolie, sont de Marc-Aurèle ou de Julien. Je dis de Julien, car je le regarde comme le plus grand des empereurs, et je suis toujours indigné contre La Bletterie, qui ne l'a justifié qu'à demi, et qui a passé pour impartial parce qu'il ne lui prodigue pas autant d'injures et de calomnies que Grégoire de Nazianze et Théodoret.

Je vous bénis dans mon village de ce que vous en avez tant bâti ; je vous bénis au bord de mon marais de ce que vous en avez tant desséché ; je vous bénis avec mes laboureurs de ce que vous en avez tant délivré d'esclavage, et que vous les avez changés en hommes. Gengis-kan et Tamerlan ont gagné des batailles comme vous, ils ont conquis plus de pays que vous ; mais ils dévastaient, et vous améliorez. Je ne sais s'ils auraient recueilli les jésuites, mais je suis sûr que vous les rendrez utiles, sans souffrir qu'ils puissent jamais être dangereux. On dit qu'Antoine fit le voyage de Brindes à Rome dans un char traîné par des lions ; vous attelez des renards au vôtre, mais vous leur mettez un frein dans la gueule ; et, quand il le faudra, vous leur mettrez le feu au derrière comme Samson[1], après les avoir attachés par la queue. Tout ce qui me fâche, c'est que vous n'éta-

1. *Juges*, xv, 5.

blissiez pas une église de sociniens comme vous en établissez plusieurs de jésuites; il y a pourtant encore des sociniens en Pologne. L'Angleterre en regorge, nous en avons en Suisse; certainement Julien les aurait favorisés; ils haïssent ce qu'il haïssait, ils méprisent ce qu'il méprisait, et ils sont honnêtes gens comme lui. De plus, ayant été tant persécutés par les Polonais, ils ont quelque droit à votre protection.

Après tout le mal que j'ai osé dire des Turcs à Votre Majesté, je ne vous propose pas une mosquée; cependant Barberousse en eut une à Marseille; mais vous n'êtes pas fait pour nous imiter: tout ce que je sais, c'est que votre nom sera bien grand de Dantzick jusqu'en Turquie, et de l'abbaye d'Oliva à Sainte-Sophie. Nous donnons, nous autres, beaucoup d'opéras-comiques.

Que Votre Majesté daigne conserver ses bontés au vieux malade Libanius[1]!

8971. — DU CARDINAL DE BERNIS.

Rome, le 10 novembre.

Le pape a été fort édifié de votre obéissance à son bref, mon cher confrère, et très-content que vos Suisses et vos Genevois soient satisfaits de sa conduite; il sait bien que vous n'êtes pas si aisé à satisfaire. Je ne lui ai point parlé de la lettre fanatique, faussement attribuée à l'évêque d'Amiens : Sa Sainteté doit être rassasiée de libelles.

Vos quatre-vingts ans ne vous ont rien fait perdre du côté du style, ni même du côté de l'écriture. Votre caractère est celui d'un homme de vingt ans bien élevé. Il vous sera plus facile aujourd'hui d'arriver jusqu'à cent ans, qu'il ne vous l'a été d'être parvenu à quatre-vingts.

J'imagine que ni le jeu, ni les femmes, ni même la gourmandise, ne sont plus pour vous des passions, et que vous connaissez trop les hommes pour vous inquiéter de leurs jalousies et de leurs malices. Votre âge vous donne une aussi grande supériorité que vos talents. Aimez-moi toujours, et ne doutez jamais de la fidélité de l'attachement que je vous ai voué pour la vie.

8972. — A M. ***[2].

12 novembre 1773.

Je réponds un peu tard, monsieur, à votre lettre du 1er novembre, mais il faut pardonner à un vieux malade. Je vais

1. Libanius était l'ami de l'empereur Julien, qui lui adressait des lettres affectueuses dont plusieurs ont été conservées.

2. *Dernier volume des OEuvres de Voltaire*, 1862.

traiter avec vous article par article, comme les grands négociateurs.

Premièrement, je suis très-fâché que mon successeur ait pris un si horrible travers sur l'affaire de M. le comte de Morangiés. On peut se tromper sur l'art de la tragédie, mais il n'est pas permis de s'entêter avec tant d'injustice sur une affaire essentielle à l'honneur de toute une famille respectable. Il me semble qu'il y a de l'esprit de parti dans cette opiniâtreté, et bien peu de raison. La plupart des gens de lettres, en effet, étaient pour les Vérons. Cela est honteux pour la littérature : *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.*

M. de Morsan dont vous me parlez, qui n'est connu ici que sous le nom de Durey, et qui a l'honneur d'être votre cousin germain, n'est ni *magnus clericus*, ni *magnus sapiens*, quoiqu'il soit homme de lettres. Ce serait une belle négociation que vous entreprendriez si vous pouviez le remettre bien avec sa famille et dans ses affaires. Il aurait pu vivre assez heureusement dans le pays où il est; mais sa destinée est d'être toujours accablé de dettes. Madame sa sœur a fait une action bien noble et bien digne d'elle, en accordant une pension à une petite bâtarde de la façon de votre cousin. Mais la générosité de Mme de Sauvigny n'a pas mieux réussi que tous les soins qu'elle avait bien voulu prendre d'arranger les mauvaises affaires de son frère. La petite personne, qui court la Suisse, a donné des scènes bien singulières. Elle est assez jolie, elle est jeune, elle est femme, elle peut trouver des ressources. Mais la meilleure pour elle aurait été de profiter des bontés de Mme de Sauvigny, et de les mériter. M. Durey est chez moi depuis plus de deux ans. Il y était venu pour deux mois, il ne s'est jamais ouvert à moi sur le fond de ses affaires, il ne m'a jamais donné un état ni de ses dettes ni de celles de sa fille; je ne lui en parle jamais, n'étant pas d'humeur à forcer les consciences. D'ailleurs, il est doux, très-circonspect dans la société, très-empressé à rendre tous les petits services qui sont en son pouvoir. Il a été excessivement malheureux par sa faute, et par je ne sais quel esprit romanesque qui lui a fait saisir toutes les occasions possibles de se ruiner obscurément.

Il y a trois ou quatre ans que je me mêlai un peu de ses affaires; il eut une pension viagère de ses créanciers, montant à deux mille écus, avec l'espérance d'une augmentation.

Voilà à peu près tout ce que je peux avoir l'honneur de vous dire sur votre malheureux cousin.

A l'égard des deux puissants amis couronnés que vous me

supposez, vous me faites bien de l'honneur. Il est vrai que ces deux personnes singulières ont non-seulement beaucoup d'esprit, mais beaucoup de génie. Il est vrai encore que la cour de Pétersbourg est le plus étonnant phénomène de ce siècle. Il est d'ailleurs fort agréable pour un Français de savoir qu'on y parle notre langue aussi bien qu'à Versailles. Je chercherai dans mes paperasses l'épître à Ninon, du jeune comte de Schouvalow, chambellan de l'impératrice. M. Durey voudra bien avoir la bonté de la transcrire, et je vous l'enverrai. Vous serez étonné de ne pas y trouver une faute de langage, et d'y voir beaucoup de vers dignes de vous. Nous avons eu à Ferney ce jeune comte de Schouvalow et sa femme, qui est nièce de je ne sais plus quelle impératrice, et qui laissait traîner sur elle pour quatre millions de diamants.

8973. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 novembre.

Si, dans le fracas de ces fêtes, mon cher ange a un quart d'heure de loisir, je lui envoie un rogaton[1] pour passer ce quart d'heure. Il convient, ce me semble, à un ministre pacifique.

Je ne sais s'il a lu la *Tactique* de M. Guibert[2], ou du moins le discours préliminaire. Ce livre est plein de grandes idées, comme sa tragédie du *Connétable de Bourbon* est pleine de beaux vers. J'ai eu l'auteur chez moi ; je ne sais s'il sera un Corneille ou un Turenne, mais il me paraît fait pour le grand, en quelque genre qu'il travaille.

Oserai-je vous prier de lui faire parvenir une copie de la satire ou de l'éloge que je viens de faire[3] de son métier de la guerre? Vous saurez aisément sa demeure. Il n'est pas juste qu'il soit des derniers à voir cette petite plaisanterie, qui le regarde si personnellement; et vous me pardonnerez aisément la liberté que je prends avec vous.

J'en prends encore une autre, c'est de vous prier d'engager Lekain à jouer à Paris la *Sophonisbe* qui n'est ni de Mairet ni de Corneille. Il me doit, ce me semble, ses bons offices dans cette petite affaire.

1. *La Tactique;* voyez cette satire, tome X.
2. *Essai général de Tactique*, en deux volumes.
3. La pièce intitulée *la Tactique*.

Après ces deux requêtes, je vous en présente une troisième bien plus importante : c'est de me mander comment se porte Mme d'Argental.

Souvenez-vous, mon cher ange, du vieux malade de Ferney, qui n'est pas encore tout à fait mort.

8974. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

Paris, ... novembre.

Voilà donc les diamants brillants de la petite brochure de quatorze cents pages d'Helvétius! Il y en a encore mille autres, dites-vous; mais, mon cher Voltaire, ne reconnaissez-vous pas ces beaux diamants pour des cailloux de vos jardins? Il n'y a point d'auteur qui ne s'en soit enrichi. J'admire votre patience de lire les ouvrages les plus ennuyeux du monde.

Je ne suis point contente de votre laconisme sur l'*Éloge de Colbert;* j'attendais quelques détails : l'ouvrage, il me semble, en vaut la peine. Vous ne me parlez point avec confiance. Je voudrais savoir ce que vous pensez de la pièce du *Connétable*[2] : je sais qu'on vous l'a lue; mais vous ne me le direz pas. D'où viennent ces réserves? Est-ce par méfiance? est-ce par mépris? Je vous garderai le secret, et je ne suis pas tout à fait indigne d'être éclairée; malgré vos réticences, je suis charmée de votre dernière lettre : c'est une des plus agréables que vous m'ayez jamais écrites.

Je suis bien de votre avis : *Pour dire d'excellentes choses, il faut laisser courir son imagination, cette folle du logis a presque toujours de beaux éclairs;* mais ne loge pas qui veut cette folle.

Je croirais que M. de Lisle a raison; tout ce que vous écrivez confirme ses dépositions. Si votre corps est malade, votre esprit est bien sain. Malgré le peu d'années que j'ai de moins que vous, j'ai bien l'espérance que vous me survivrez et que vous me dédommagerez du plaisir que j'aurais à vous revoir, en m'écrivant souvent, et en laissant la folle de votre logis courir à bride abattue.

8975. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

16 novembre.

Vous voulez absolument, madame, que je vous dise si je suis content d'un ouvrage[3] où il y a autant de mauvais que de bon, autant de phrases obscures que de claires, autant de mots im-

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.
2. *Le connétable de Bourbon*, tragédie du comte de Guibert.
3. L'*Éloge de Colbert*, par Necker.

propres que d'expressions justes, autant d'exagérations que de vérités. Que voulez-vous que je vous réponde? Je m'imagine que vous pensez comme moi, et j'ai la vanité de croire penser comme vous. On dit que c'est le meilleur ouvrage de tous ceux qui ont été composés sur le même sujet; je n'en suis pas surpris. Ce sujet était très-difficile, et n'était pas favorable à l'éloquence.

Quant aux diamants qu'on a trouvés dans la cassette d'un homme qui n'est plus [1], je vous avoue qu'ils sont très-mal enchâssés; je crois vous l'avoir dit [2]. Il faut avoir ma persévérance et la passion que j'ai de m'instruire sur la fin de ma vie, pour chercher, comme je fais, des pierres précieuses dans des tas d'ordures. C'est peut-être le seul avantage que ce siècle a sur le siècle passé, que nos plus mauvais livres soient toujours semés de quelques beautés. Du temps de Pascal, de Boileau et de Racine, les mauvais livres ne valaient rien du tout; au lieu que les plus détestables livres de nos jours brillent toujours par quelque endroit.

J'ai trouvé encore plus de génie dans la *Tactique* de M. de Guibert que dans sa tragédie, et même encore un peu plus de hardiesse. Ce qui m'a charmé, c'est que ce docteur en l'art d'assassiner les gens m'a paru, dans la société, le plus poli et le plus doux des hommes.

Vous me parlez de cailloux : eh bien, madame, je vous envoie un petit caillou de mon jardin [3], qui ne vaut pas assurément les pierreries de M. de Guibert. J'ai été étonné que le même homme ait pu faire deux ouvrages si différents l'un de l'autre [4].

Les Saxe, les Turenne, n'auraient pas fait assurément des tragédies. Je devais naturellement donner la préférence à la tragédie sur l'art de tuer les hommes; je crois même qu'en la travaillant un peu, on pourrait en faire un ouvrage régulier et intéressant dans toutes ses parties. Je déteste cordialement l'art de la guerre, et j'admire pourtant sa tactique. L'admiration, dit-on, est la fille de l'ignorance : c'est ce qui fait que vous admirez peu de chose en fait d'esprit. Je ne prétends point du tout que vous accordiez votre suffrage à mon caillou : vous serez tentée de le jeter par la fenêtre; mais songez que je n'ai

1. *De l'Homme et de son éducation*, ouvrage posthume d'Helvétius.
2. Voyez lettre 8965.
3. *La Tactique;* voyez cette satire, tome X.
4. Guibert avait fait une tragédie du *Connétable de Bourbon*, et un *Essai général de Tactique.*

voulu vous amuser qu'un moment, et que je vous envoie ma *Tactique* avant de l'envoyer à M. de Guibert lui-même.

Je vous prie de vouloir bien, madame, me mander des nouvelles de la santé de Mme de La Vallière. Il est bien juste que la vôtre soit bonne. La nature vous a fait assez de mal pour qu'elle vous laisse en repos. Elle me persécute horriblement, mais je tiens bon.

8976. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

16 novembre.

Je ne sais quelles nouvelles à la main, monsieur, m'avaient donné des alarmes sur une de vos amies. Je vois que je me suis trompé. A l'égard de Brama, ou du Chang-Ti, ou d'Oromase, ou d'Isis, je ne crois pas encore me tromper tout à fait. Il faut les admettre quand on a affaire avec des fripons, et crier plus haut qu'eux.

De plus, il m'est évident qu'il y a de l'intelligence dans la nature, et que les lois imposées aux planètes, à la lumière, aux animaux, et aux végétaux, ne sont pas inventées par un sot.

Mens agitat molem.

(VIRG., *Æneid.*, lib. VI, v. 727.)

Ce sont les Sabotiers qui sont sots et méchants ; mais je crois la nature bonne et sage ; il est vrai qu'elle fait quelquefois des pas de clerc, mais je ne la crois ni impeccable ni infinie. Je pense que son intelligence a tout fait pour le mieux, et que dans ce mieux il y a encore bien du mal. Tout cela est une affaire de métaphysique qui n'a rien à faire avec la morale, et qui n'empêche pas que les Véron, les Clément, les Sabatier, etc., ne soient la plus méprisable canaille de Paris.

Comme je sais que vos mathématiques ne vous empêchent point de cultiver les belles-lettres, permettez-moi de vous demander si vous avez lu *le Connétable de Bourbon*, de M. de Guibert. Sa *Tactique* n'est pas un ouvrage de belles-lettres, mais elle m'a paru un ouvrage de génie. Il y a une autre sorte de génie dans *le Connétable*. Je ne sais si notre frivole Paris est digne deux ouvrages excellents qui parurent l'année passée : c'e *Tactique*, et *la Félicité publique*. Je ne me connais ni à l'un l'autre de ces sujets, mais je voudrais que ceux qui sont

tête du gouvernement eussent le temps de bien examiner si M. de Chastellux et M. de Guibert ont raison.

Il m'est tombé entre les mains un petit manuscrit[1] sur le livre de M. de Guibert : ce n'est qu'une plaisanterie. J'aurai l'honneur de vous la faire tenir sous l'enveloppe de M. de Sartines. Vous la ferez lire à M. d'Alembert, ou je l'enverrai à M. d'Alembert afin que vous la lisiez, supposé que cela puisse vous amuser un moment. Vous êtes tous deux les vrais secrétaires d'État dans le royaume de la pensée. Vos lettres sont assurément plus instructives et plus agréables que toutes les lettres de cachet.

Conservez toujours, monsieur, un peu de bonté pour le vieux malade.

8977. — A M. MARIN[2].

A Ferney, 17 novembre.

On m'a encore assuré, mon cher monsieur, que l'affaire dont il est question n'a et n'aura aucun rapport aux horloges et aux cadrans. Au reste, on mande de Paris des choses si singulières que je n'en crois aucune. Je ne croirai que ce que vous me manderez.

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire parvenir ce petit paquet à Mme du Deffant ?

Je cherche pour vous ce *Taureau*[3], qui ne mérite pas d'être cherché ; je suis retombé si malade à l'entrée de l'hiver que je ne retrouve rien ; mais je retrouve bien aisément tous les sentiments qui m'attachent à vous.

8978. — A M. D'ALEMBERT.

19 novembre.

Mon cher philosophe, aussi intrépide que circonspect, et qui avez grande raison d'être l'un et l'autre, voici une petite assiette de marrons que Raton envoie à son Bertrand. Je les avais adressés à M. de Condorcet ; mais je crois qu'il est toujours à la campagne, et je vous les fais parvenir en droiture. Ces marrons sont comme les livres de *mon libraire Caille;* ils ne valent *rien*

1. *La Tactique ;* voyez cette satire, tome X.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. *Le Taureau blanc,* roman.

qui vaille [1], mais il est juste que je vous fasse lire ma satire contre M. de Guibert, qui m'a d'ailleurs paru un homme plein de génie, et, ce qui n'est pas moins rare, un homme très-aimable. Je m'intéresse à son *Connétable de Bourbon* [2], d'autant plus que ce grand homme passa par Ferney en se réfugiant chez les Espagnols. Tous les jésuites aujourd'hui, qui ne sont pas de si grands hommes, veulent se réfugier en Silésie et dans la Prusse polonaise, chez le révérend père Frédéric. Riez donc, et riez bien fort.

La dédicace d'une église catholique a été faite, comme vous savez, à Berlin. Je ne sais si les sociniens en obtiendront une.

Ne croyez-vous pas lire *les Mille et une Nuits*, quand vous voyez combien de millions Catherine II donne aux princesses de Darmstadt et au comte Panin ? Où prend-elle tant d'argent, après quatre ans d'une guerre si vive et si dispendieuse, tandis que M. l'abbé Terray ne me paye pas, après dix ans de paix, un pauvre petit argent qu'il m'avait pris chez M. Magon ?

Mon cher philosophe, vous seriez actuellement aussi riche que M. Necker si vous aviez été en Russie. C'était à la cour de France de récompenser dignement votre noble désintéressement; mais vous en êtes dédommagé par les bontés de l'abbé Sabatier : c'est toujours quelque chose.

Je ne sais où est Diderot; il était tombé malade à Duisbourg, en partant de la Haye pour aller chez l'impératrice des *Mille et une Nuits*.

Nous avons actuellement à Ferney l'ancien empereur Schouvalow [3]; c'est un des hommes les plus polis et les plus aimables que j'aie jamais vus. Tout ce que je vois de Russes me persuade toujours qu'Attila était un homme charmant, et que la sœur d'Honorius fit très-bien de partir en poste pour aller l'épouser. Si malheureusement elle ne s'était pas fait faire en chemin un enfant par un de ses valets de chambre, nous pourrions avoir aujourd'hui de la race d'Attila sur quelque trône de l'Europe, et peut-être sur la chaire de saint Pierre.

Bonsoir, mon très-cher et très-illustre Bertrand.

Le vieux malingre Raton.

1. Voyez les deux premiers vers de *la Tactique*, tome X.
2. Titre d'une tragédie de Guibert.
3. Voyez lettre 9041.

8979. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

A Ferney, 19 novembre.

Vous étiez autrefois mon grand vicaire de Montrouge, mon très-aimable et très-cher confrère : vous êtes actuellement ministre. Vous m'avez envoyé une fort jolie patente qui me flattait de l'honneur de recevoir Mme Darnay et Mme de Chanorier. Elles ont eu la bonté de venir à Ferney ; mais, malheureusement pour moi, dans le temps que j'avais une fièvre très-violente. Mme Denis leur a fait les honneurs de la chaumière le mieux qu'elle a pu. Je suis inconsolable de n'avoir pu faire ma cour à ces deux dames, qui méritent tous mes hommages, puisque vous êtes leur ami.

Il y avait dans votre lettre de très-jolis vers pour monsieur le contrôleur général ; mais ils étaient en trop petit nombre. Je vous envoie en revanche une longue rapsodie[1] qui ne regarde que le ministre de la guerre. Je fis cette sottise il y a environ quinze jours, après avoir eu chez moi M. de Guibert et *le Connétable de Bourbon*. J'étais dans un des intervalles que me laissent quelquefois mes souffrances habituelles. Vous savez ce que c'est, mon cher confrère, que de faire des vers en sortant de l'agonie ; mais vous étiez jeune, et votre muse aussi ; les Grâces vous accompagnaient avant et après l'extrême-onction. Vous ferez de meilleurs vers que moi quand vous aurez quatre-vingts ans. En attendant, voici les miens ; vous y trouverez de la vérité, si vous n'y trouvez pas de poésie.

Madame votre sœur m'avait flatté que j'aurais l'honneur de voir chez moi monsieur votre neveu ; mes espérances ont été trompées : j'en suis encore plus fâché que de ma triste aventure avec Mme Darnay et son amie.

Adieu, mon illustre confrère ; portez-vous mieux que moi, et vivez encore plus longtemps.

Le vieux Malade.

8980. — A M. MARIN[2].

19 novembre.

J'ai retrouvé les cornes du *Taureau;* mais je n'ai pu retrouver encore sa queue. Je suis dans mon lit depuis près de quinze

1. *La Tactique*; voyez cette satire, tome X.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

jours, mon cher ami; je n'ai pu mettre aucun ordre dans le tas énorme de mes paperasses.

Ne manquez pas, je vous en conjure, de m'instruire de votre épisode dans la comédie de Mme Goezmann.

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire passer ces deux petits paquets à leur adresse? Votre, etc.

8981. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI [1].

A Ferney, 22 novembre.

Le malade octogénaire de Ferney est bien flatté et bien consolé de recevoir, avant de quitter ce monde, une petite marque du souvenir de M. le marquis Albergati. Il serait encore plus aise (s'il pouvait lire) de lire sa comédie que la tragédie d'un autre.

Il est vrai que le malade n'écrit à personne. Qu'aurait-il à mander? qu'il achève sa vie dans un désert au milieu des neiges, et qu'il va bientôt en sortir.

Il mourra avec le regret de n'avoir pu embrasser M. le marquis Albergati.

8982. — A M. MOLINE [2].

Ferney, 22 novembre.

Agréez, monsieur, les remerciements que je vous dois de votre lettre obligeante, et de la Notice des services rendus à la France par M. le maréchal duc de Richelieu, notice dont vous ornez *la Galerie française*[3]. Il est vrai qu'on m'avait proposé de travailler à cet article[4]; mais je ne m'en serais jamais acquitté si bien que vous. D'ailleurs les justes éloges que vous lui donnez, monsieur, seront mieux reçus de votre part que de la mienne : j'aurais pu paraître suspect à quelques personnes par un attachement de près de soixante ans à M. le maréchal de Richelieu.

Mon portrait, que vous me faites l'honneur de m'envoyer, m'est un témoignage de votre bonté. Moins je mérite une place dans *la Galerie française*, plus je vous dois de reconnaissance. C'est avec ces sentiments bien véritables que j'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Pierre-Louis Moline, né à Montpellier ou à Avignon, mort le 2 mars 1820, auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre.
3. *La Galerie française* paraissait par livraison de cinq portraits avec texte. La collection forme deux volumes petit in-folio.
4. Voyez lettre 8947.

8983. — A M. LE COMTE DE MILLY.

A Ferney, 25 novembre.

Un vieux malade octogénaire reçoit la lettre dont M. le comte de Milly l'honore. Je me souviens en effet, monsieur, d'avoir fait autrefois la plaisanterie de *l'Homme aux quarante écus*[1]. Il ne serait pas étonnant que cette idée fût tombée aussi dans la tête de quelque autre. On dit un jour à un nommé Autreau : *Voilà monsieur qui se dit l'auteur de votre pièce. — Pourquoi ne l'aurait-il pas faite?* répondit-il ; *je l'ai bien faite, moi.*

Si la personne dont vous me parlez, monsieur, a aussi ses *quarante écus*, cela fait quatre-vingts avec les miens. Il n'y a pas là de quoi aller au bout de l'année; mais aussi il faut avoir un métier, et c'est à quoi ne pensent pas assez ceux qui n'ont point de fortune, et qui ont beaucoup de vanité.

C'est tout ce que je puis vous dire sur cette petite affaire dont vous me parlez. J'ai l'honneur d'être, etc.

Le vieux Malade de Ferney,
votre confrère à l'Académie de Lyon.

8984. — A M. MARIN[2].

A Ferney, 26 novembre.

Vraiment, non-seulement il était huguenot, mais il était prédicant, le traître[3] ! Et il avait été reçu en cette qualité en 1745. C'était un plaisant apôtre. Je ne crois pas qu'il y ait rien dans le monde de plus bas, de plus lâche, de plus insolent, de plus fripon que cette canaille de la littérature : vous devez vous en apercevoir, mon cher ami.

Votre affaire va-t-elle son train ? Je ne la puis encore regarder comme une affaire sérieuse. Il est impossible qu'elle vous fasse le moindre tort. On débite que M. de Goezmann va être premier président en Corse. Je vous ai prié de m'en dire des nouvelles. Vous savez que je vous ai promis de ne croire que ce que vous me diriez.

Linguet est-il toujours exilé?

1. Tome XXI, page 305.
2. Éditeurs, Bavoux et François.
3. La Beaumelle.

Voulez-vous bien avoir la bonté d'épargner un port de lettre à notre ami La Harpe, et... une pour M. d'Argental? V.

P. S. On dit que ce pauvre Baculard[1] a fait une grande perte par trop de confiance. La même chose m'est arrivée. Nous autres gens de lettres, nous sommes assez sujets à ces petits inconvénients. Conservez toujours un peu d'amitié au vieux malade. V.

8985. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[2].

Novembre.

Mon cher ange, mon écrivain n'y est pas; je n'ai ni papier ni plumes, je suis aveugle et sourd; j'écris comme je peux. La neige couvre Ferney; elle est dans mon corps. Je suis mort.

Voici[3] à peu près ce que veulent des dames qui font les sucrées, et qui toutes auraient épousé Massinisse. J'écrirai à Lekain, quand je pourrai. Dites un *De profundis* pour Syphax et pour moi.

8986. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

(Potsdam), 26 novembre.

Faut-il écrire en mauvais vers
Au dieu qui préside au Parnasse?
C'est aux orgueilleux non experts
A s'armer d'une telle audace.
Moi, né sous un ciel de frimas,
Loin des bords fleuris de la Seine,
Vieux, cassé, sans feu, sans haleine,
Si je tentais dans mes ébats
De rimer encor pour Voltaire,
Je mériterais pour salaire
Le traitement de Marsyas.

M. Guibert m'a vu avec des yeux jeunes qui m'ont rajeuni. Mes cheveux blanchissent, ma force se dissipe, et ma chaleur s'éteint. Il n'est donné qu'à Voltaire de rajeunir. Les protégés d'Apollon sont plus favorisés que ceux de Mars. Au lieu de vingt campagnes que M. Guibert me donne libéralement, il ne m'en reste qu'une à faire : c'est celle du dernier décampement.

Dans cette situation, on ne pense pas à chercher des combats dans la Thrace et en Scythie. Soyez sûr que l'impératrice de Russie, jalouse de la gloire de sa nation, saura bien faire la paix sans secours étrangers. Vous,

1. Qui avait aussi son rôle dans l'affaire Goezmann.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Corrections pour *Sophonisbe*.

qui êtes, je crois, immortel, vous voudriez être spectateur d'une de ces grandes révolutions qui changent la face de l'Europe; prenez-vous-en à la modération de l'impératrice de Russie si cette révolution n'arrive pas. Cette princesse ne pense pas, comme Charles XII, qu'il n'y a de paix avec ses ennemis qu'en les détrônant dans leur capitale. Les Grecs, pour lesquels vous vous intéressez si vivement, sont, dit-on, si avilis qu'ils ne méritent pas d'être libres.

Mais, dites-moi, comment pouvez-vous exciter l'Europe aux combats, après le souverain mépris que vous[1] et les encyclopédistes avez affiché contre les guerriers? Qui sera assez osé pour encourir l'excommunication majeure du patriarche de Ferney et de toute la séquelle encyclopédique? Qui voudra gagner le beau titre de conducteur de brigands, et de brigand lui-même? Croyez qu'on laissera la Grèce esclave, et qu'aucun prince ne commencera la guerre avant d'en avoir obtenu indulgence plénière des philosophes.

Désormais ces messieurs vont gouverner l'Europe comme les papes l'assujettissaient autrefois. Je crois même que M. Guibert aura fait abjuration de son art meurtrier entre vos mains, et qu'il se fera capucin ou philosophe pour trouver en vous un puissant protecteur. Il faut que les philosophes aient des missionnaires pour augmenter le nombre de pareilles conversions; par ce moyen, ils déchargeront imperceptiblement les États de ces grosses armées qui les abîment, et successivement il ne restera plus personne pour se battre. Tous les souverains et les peuples n'auront plus ces malheureuses passions, dont les suites sont si funestes; et tout le monde aura la raison aussi parfaite qu'une démonstration géométrique.

Je regrette bien que mon âge me prive d'un aussi beau spectacle, dont je ne jouirai pas même de l'aurore : et l'on plaindra mes contemporains d'être nés dans un siècle de ténèbres, sur la fin duquel a commencé le crépuscule du jour de la raison perfectionnée.

Tout dépend, pour l'homme, du temps où il vient au monde. Quoique je sois venu trop tôt, je ne le regrette pas : *j'ai vu Voltaire;* et si je ne le vois plus, je le lis, et il m'écrit.

Continuez longtemps de même, et jouissez en paix de toute la gloire qui vous est due, et de tous les biens que vous souhaite le philosophe de Sans-Souci.

FÉDÉRIC.

8987. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[2].

Paris, 28 novembre 1773.

Vous êtes le plus surprenant des mortels. Mais pourquoi mortel? Vous ne mourrez jamais. Vous n'avez que trente ans; vous êtes fixé pour toujours à cet âge.

1. Voyez le septième alinéa de la lettre 8949.
2. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

Votre *Tactique*[1] m'a enchantée; elle a fait cet effet à tout le monde : il y en a mille copies, et la première parole que chacun dit, c'est : Avez-vous lu *la Tactique* de M. de Voltaire? Y a-t-il rien de plus charmant?

J'ai seulement trouvé une personne[2] (et cette personne est un très-bel esprit, l'amie intime de M. Thomas) qui craint que vous n'ayez offensé le roi de Prusse. Cela n'est-il pas ineffable?

Je vous fais des remerciements infinis de vos attentions; continuez-les-moi : envoyez-moi tous vos cailloux; ils sont plus précieux que tous les diamants qu'on a recueillis des temps passés, et ne peuvent entrer en comparaison avec ceux du temps présent. Oui, je le proteste, mon cher Voltaire, je n'admire que vous, et je ne puis en admirer d'autres.

J'ai dit à Mme de La Vallière que vous me parliez d'elle, que vous l'aimiez toujours : elle en a été flattée au delà de toute expression; elle m'a chargée de vous le dire, et qu'elle avait deux de vos bustes sur sa cheminée : elle achète tous ceux qu'elle rencontre. Quand vous m'écrirez, qu'il y ait un article pour elle que je puisse lui montrer : elle se porte mieux. Que dites-vous de la mort de M. de Chauvelin[3]? C'est une perte pour tout le monde; *nos philosophes* diraient *pour l'humanité*.

8988. — A M. LE MARQUIS D'OSSUN[4].

Au château de Ferney, 28 novembre.

Monsieur, Votre Excellence me permettra de profiter de l'occasion qui se présente pour vous renouveler les sentiments de reconnaissance que je dois depuis longtemps à vos bontés.

Un jeune horloger français, correspondant de la colonie établie à Ferney, aura l'honneur de vous présenter cette lettre. J'ose vous demander votre protection pour lui. Il a autant de probité que d'intelligence, et je suis persuadé qu'il sera digne de vos bontés. J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, etc.

8989. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[5].

5 décembre.

Je suis bien affligé, mon cher ange, de la mort de M. de Chauvelin : voilà encore un ancien ami que vous perdez. Je n'es-

1. Voyez tome X, page 167.
2. Mme Necker.
3. Le marquis de Chauvelin était de la société intime de Louis XV. Il fut attaqué subitement de convulsions, en se tenant près de la table où le roi jouait au piquet, et mourut aussitôt.
4. Éditeurs, Bavoux et François.
5. Éditeurs, de Cayrol et François.

pérais pas le revoir, car vous voyez bien que je dois mourir au pied des Alpes; mais vous savez combien je devais lui être attaché. Qui osera désormais parler à certains soupers[1], comme vous m'apprîtes qu'il avait parlé? Ce ne sera pas le maître des jeux[2], dont la conduite ne paraît pas compréhensible, et que je comprends pourtant très-bien et trop bien.

Vous avez dû recevoir le petit emplâtre que j'ai mis à la précipitation avec laquelle Sophonisbe convole en secondes noces. Vous me direz peut-être que cet emplâtre est un mauvais palliatif, mais je ne sais qu'y faire : il y a des maladies qu'on ne peut guérir. Quant à *Teucer*[3], le temps est passé où son aventure pouvait exciter la curiosité des Welches. Cependant, si cette pièce était bien jouée, elle pourrait faire quelque plaisir; et puisqu'on l'a répétée le carême passé, on pourrait bien la jouer le carême qui vient : c'est mon droit après tout. Les comédiens sont-ils assez ingrats et assez puissants pour m'ôter mon droit?

Vous m'avez parlé, il y a trois semaines, d'une lettre que vous m'aviez écrite, et qu'un homme, connu de Mme de Saint-Julien, devait me rendre; je n'ai vu ni la lettre ni l'homme. Vous m'y nommiez, dites-vous, l'auteur de cette maudite édition[4], qui m'a fait tant de tort. Nommez-le-moi donc, je vous prie, et je vous promets le secret; je vous promets même de ne point me fâcher; je n'en ai plus la force. Si je me fâchais, ce serait contre la nature, qui vous enlève vos amis, et qui m'avertit tous les jours de les aller trouver. Je lui pardonne si elle conserve la santé à Mme d'Argental; pour la vôtre, j'en suis sûr heureusement, et c'est mon unique consolation dans mes misères de plus d'une espèce[5].

8990. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

5 décembre.

C'est bien vous qui êtes mon maître, monsieur le marquis, et qui l'auriez été de Bernard de Fontenelle. C'est vous qui êtes un vrai philosophe, et un philosophe éloquent. On m'a parlé d'un éloge de M. Fontaine[6], qui est un chef-d'œuvre. Vous ne

1. Ceux du roi.
2. Richelieu.
3. *Les Lois de Minos.*
4. L'édition Valade.
5. Cette dernière phrase est de la main de Voltaire. (A. F.)
6. Fontaine de Bertins, géomètre, mort en 1771. C'est Condorcet qui est l'auteur de *l'Éloge.*

sauriez croire quel plaisir vous me ferez de me le faire parvenir.

Je ne connais guère que vous et M. d'Alembert qui sachiez présenter les objets dans leur jour, et écrire toujours d'un style convenable au sujet. J'ai cherché dans mes paperasses la mauvaise plaisanterie sur les comètes[1], je ne l'ai point trouvée. On dit qu'il y en a deux : l'une de moi, l'autre que je ne connais pas; mais, dans l'état où je suis, souffrant continuellement, et près de quitter ce petit globe, je dois prendre peu d'intérêt à ceux qui roulent comme nous dans l'espace, et avec qui probablement je ne serai jamais en liaison.

Il est vrai que, dans les intervalles que mes maladies me laissent quelquefois, je m'amuse à la poésie, que j'aime toujours, quand ce ne serait que pour donner un os à ronger à Clément et à Sabotier; mais j'aime mieux votre prose que tous les vers du monde. Ce que j'aime autant que votre prose, c'est votre personne. Jamais les belles-lettres et la philosophie n'ont été si honorées que par vous.

Agréez, monsieur, le très-tendre respect du vieux malade de Ferney.

8991. — A M. D'ALEMBERT.

5 décembre.

Votre lettre[2], mon cher philosophe, vaut beaucoup mieux que ma *Tactique*. Nous en avons bien ri, Mme Denis et moi. Raton avale sans aucune répugnance la pilule que lui présente Bertrand. Ce n'est point une pilule, c'est une dragée du bon faiseur : et sur-le-champ nous faisons venir les deux tomes[3], pour lire au plus vite la page 101; c'est du moins une consolation. Il y a certaines petites ingratitudes, certains petits caprices, certaines niches qu'il faut savoir supporter en silence, surtout lorsqu'on a quatre-vingts ans; et lorsqu'on n'a pas vécu toujours tranquille, il faut tâcher au moins de mourir tranquille.

J'écris à M. de Condorcet, et je le supplie de vouloir bien m'envoyer son *Fontaine*[4] : car, en vérité, je trouve qu'il est le seul qui écrive comme vous, qui emploie toujours le mot propre, et qui ait toujours le style de son sujet.

1. *Lettre sur la prétendue comète;* voyez tome XXIX, page 47.
2. Cette lettre est perdue; la dernière de d'Alembert est du 27 avril, n° 8826.
3. Voltaire en reparle encore dans la lettre 9001; mais je ne sais quels sont ces volumes.
4. Voyez la lettre précédente.

Mme Necker dit qu'elle craint que le roi de Prusse ne soit mécontent[1] de ce que je le donne au diable; et à qui donc veut-elle que je le donne? et puis, s'il vous plaît, peut-on donner quelqu'un au diable plus honnêtement?

J'ai un autre scrupule que je vous prie de lever. Je ne sais si j'ai reçu une lettre de M. le chevalier de Chastellux, et je ne sais si je lui ai répondu[2]. Je n'ai pas un grand ordre dans mes paperasses. Si j'avais manqué de répondre à M. de Chastellux, je serais bien fâché contre moi : c'est un des hommes que j'estime le plus. J'aime à voir un brave officier qui ne croit pas que son métier soit absolument le plus propre à faire la félicité publique. J'apprends que son ouvrage n'est pas aussi connu à Paris qu'il devrait l'être. Je pense en savoir la raison, c'est qu'il est au-dessus de son siècle.

A propos, je ne vous ai pas envoyé une copie correcte de ma petite *Tactique;* mais qu'importe? J'ai envie de l'envoyer à votre Rominagrobis[3], pour voir s'il se fâchera que je l'envoie où il doit aller[4]. Il n'a rien fait de si plaisant en sa vie que de se déclarer général des jésuites. Il faudrait, pour lui répondre, que le pape se déclarât huguenot. Je ne désespère pas de voir cette facétie, et celle que vous proposez entre Diderot et Catau.

Adieu, mon très-cher secrétaire perpétuel, qui vivrez perpétuellement.

8992. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 8 décembre.

Sire, une belle dame de Paris[5] (dont vous ne vous souciez guère) prétend que vous serez fâché contre moi de ce que je donne Votre Majesté au diable[6]; et moi, je lui soutiens que vous me le pardonnerez, et que Belzébuth même en sera fort content, attendu qu'il n'y a jamais eu personne plus diable que vous à la tête d'une armée, soit pour arranger un plan de campagne, soit pour l'exécuter, soit pour réparer un accident.

1. Il le fut en effet; il en eut une attaque de goutte; voyez lettre 9050.
2. La dernière de Voltaire à Chastellux qui soit imprimée est du 1er février, n° 8751. Voltaire lui écrivit le 24 décembre; voyez lettre 9012.
3. Le roi de Prusse.
4. Dans le vers 78 de sa *Tactique* (voyez tome X), Voltaire déclare s'enfuir loin des héros, et qu'il

Les donne au diable.

5. Mme Necker.
6. Vers 78 de *la Tactique*.

Je n'aime point du tout, il est vrai, votre métier de héros, mais je le révère; ce n'est point à moi de juger de la *Tactique* de M. Guibert. Je ne m'entends point à ces belles choses; je sais seulement qu'il vous regarde, avec raison, comme le premier tacticien ; et moi j'ajoute, comme le premier politique, car vous venez d'acquérir un beau royaume, sans avoir tué personne; et non-seulement vous voilà pourvu d'évêchés et d'abbayes, non-seulement vous voilà général des jésuites, après avoir été général d'armée, mais vous faites des canaux comme à la Chine, et vous enrichissez le royaume que vous vous êtes donné par un trait de plume. Que vous reste-t-il à faire? rien autre chose que de vivre longtemps pour jouir.

Comme Votre Majesté recevra probablement mon petit paquet aux bonnes fêtes de Noël, et que le dieu de paix va naître avant qu'il soit trois semaines, je me recommande à lui afin qu'il obtienne ma grâce de vous, et que vous me pardonniez toutes les pouilles que j'ai dites à Votre Majesté, et la haine cordiale que j'ai pour votre métier de César. Ce César, comme vous savez, pardonnait à ses ennemis quand il les avait vaincus; et vous aurez pour moi la même clémence, après vous être bien moqué de moi.

Le vieux malade de Ferney, qui s'égaye quelquefois dans les intervalles de ses souffrances, se met à vos pieds avec cinq ou six sortes de vénérations pour vos cinq ou six sortes de grands talents, et pour votre personne qui les réunit.

8993. — A M. PROST DE ROYER[1].

A Ferney, 8 décembre.

Monsieur, on me propose d'avoir l'honneur et le plaisir de vous écrire. C'est en faveur du sieur Porami, régisseur de ma terre de Ferney, et du sieur Perrachon, marchand établi dans ma petite colonie, contre un banqueroutier nommé Cretet, qui s'est sauvé des prisons de Lyon, et contre les créanciers de ce banqueroutier.

Perrachon soutient qu'étant à Lyon en 1772, il fit des marchés avec ce Cretet et lui paya ses marchandises, de quoi la preuve est au procès. Perrachon dit qu'il fit adresser les marchandises par lui achetées et payées, sous le nom du sieur Wagnière, mon secrétaire, parce qu'alors ledit Perrachon était à

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

Lyon, et que sa maison, que je lui bâtissais à Ferney, n'était pas encore prête ; qu'il partit sur-le-champ de Lyon, et que, rencontrant le voiturier dans Ferney, il reçut les effets avant qu'ils arrivassent dans la maison du sieur Wagnière ; qu'il fit décharger ses marchandises dans ma ferme, où demeure Porami ; qu'il fit payer le voiturier par Porami même ; qu'ensuite il fit transporter ces marchandises dans sa propre maison, lorsqu'elle fut achevée ; que non-seulement il paya ces marchandises à Cretet, qui fit banqueroute, mais qu'il lui redoit encore beaucoup d'argent ; et qu'ainsi, loin que les créanciers puissent avoir le moindre recours contre lui, c'est à lui à redemander ce que ce banqueroutier lui redoit, supposé qu'il reste de quoi payer quelque partie des dettes.

Le sieur Wagnière, mon secrétaire, n'est pour rien dans cette affaire ; le sieur Porami n'y est mêlé que pour avoir rendu service, et Cretet paraît un insigne fripon. On dit qu'il est allé chez les Turcs.

Je vous demande, monsieur, votre protection pour le sieur Perrachon, qui n'est en aucune manière responsable des effets de ce malheureux.

A l'égard de mon secrétaire et de Porami, ils sont absolument étrangers à toute cette affaire.

Non-seulement Perrachon ne doit rien au banqueroutier Cretet, mais Cretet lui vola un cheval que Perrachon lui avait prêté à Lyon.

Voilà, monsieur, tout ce que je sais de cette affaire, qui me paraît simple, et dont vous êtes instruit beaucoup mieux que moi, puisque vous en êtes juge, et que vous avez les pièces sous les yeux.

Je saisis cette occasion de vous renouveler les sentiments de l'estime respectueuse avec laquelle j'ai, etc.

8994. — A M. COLINI.

A Ferney, 8 décembre.

Je vous adresse, mon cher ami, la lettre que je dois à celui[1] qui m'a fait l'honneur de traduire *la Henriade* en italien. J'écris bien rarement ; mais quand j'écris mes dernières volontés, je pense à vous.

1. On n'a pas cette lettre de Voltaire à Nenci, académicien de Rome, qui, dès 1739, avait traduit en vers italiens le premier chant de *la Henriade*.

8995. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 10 décembre.

Il était bien juste qu'un pays qui avait produit un Copernic ne croupît pas plus longtemps dans la barbarie en tout genre où la tyrannie des puissants l'avait plongé. Cette tyrannie allait si loin que les grands, pour mieux exercer leurs caprices, avaient détruit toutes les écoles, croyant les ignorants plus faciles à opprimer qu'un peuple instruit.

On ne peut comparer les provinces polonaises à aucun État de l'Europe; elles ne peuvent entrer en parallèle qu'avec le Canada. Il faudra par conséquent de l'ouvrage et du temps pour leur faire regagner ce que leur mauvaise administration a négligé pendant tant de siècles.

Vos vœux ont été exaucés : les Turcs ont été battus par les Russes, Silistrie prise, et le vizir fugitif du côté d'Andrinople. Moustapha apprendra à trembler dans son sérail, et peut-être que ses malheurs le rendront plus souple à signer une paix que les conjonctures rendent nécessaires. Si les armes victorieuses des Russes pénètrent jusqu'à Stamboul, je prierai l'impératrice de vous envoyer la plus jolie Circassienne du sérail, escortée par un eunuque noir, qui la conduira droit au sérail de Ferney. Sur ce beau corps vous pourrez faire quelque expérience de physique, en animant par le feu de Prométhée quelque embryon qui héritera de votre beau génie.

Madame la landgrave de Darmstadt[1] est de retour de Pétersbourg. Elle ne tarit point sur les éloges de l'impératrice et des choses utiles qu'elle a exécutées, et des grands projets qu'elle médite encore. Diderot et Grimm y passeront l'hiver. Cette cour réunit le faste, la magnificence, et la politese; et l'impératrice surpasse tout le reste par l'accueil gracieux qu'elle fait aux étrangers.

Après vous avoir parlé de cette cour, comment vous entretenir des jésuites? Ce n'est qu'en faveur de l'instruction de la jeunesse que je les ai conservés. Le pape leur a coupé la queue; ils ne peuvent plus servir, comme les renards de Samson, pour embraser les moissons des Philistins. D'ailleurs la Silésie n'a produit ni de P. Guignard, ni de Malagrida. Nos Allemands n'ont pas les passions aussi vives que les peuples méridionaux.

Si toutes ces raisons ne vous touchent point, j'en alléguerai une plus forte : j'ai promis, par la paix de Dresde, que la religion demeurerait *in statu quo* dans mes provinces. Or j'ai eu des jésuites, donc il faut les conserver. Les princes catholiques ont tout à propos un pape à leur disposition, qui les absout de leurs serments par la plénitude de sa puissance : pour moi, personne ne peut m'absoudre, je suis obligé de garder ma parole, et le pape se croirait pollué s'il me bénissait; il se ferait couper les doigts avec lesquels il aurait donné l'absolution à un maudit hérétique de ma trempe.

Si vous ne me reprochez point mes jésuites, je ne vous dirai pas le mot

1. Voyez lettre 8906.

de vos picpus. Nous sommes à deux de jeu. Mes jésuites ont produit de grands hommes, en dernier lieu encore le Père Tournemine, votre recteur: les capucins se targuent de saint Cucufin, dont ils peuvent s'applaudir à leur aise. Mais vous protégez ces gens, et vous seul valez tout ce qu'Ignace a produit de meilleur : aussi j'admire et je me tais, en assurant le patriarche de Ferney que le philosophe de Sans-Souci l'admirera jusqu'à la fin de l'existence dudit philosophe. *Vale.*

FÉDÉRIC.

8996. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 10 décembre.

Le vieux malingre de Ferney, monseigneur, a toujours le cœur très-jeune et très-sensible. Soyez bien sûr qu'il est profondément touché de votre perte[1], et qu'il n'aurait désiré d'être à Paris que pour vous demander la permission de s'enfermer avec vous dans les premiers jours de votre douleur ; mais je regarde comme un bonheur pour vous les assujettissements de votre place à la cour, qui font nécessairement une diversion qui vous arrache à vous-même ; votre cœur se serait rongé, si vous n'aviez pas été rejeté malgré vous dans un fracas dont vous ne pouvez vous dispenser. Ce fracas ne console point, mais il empêche que l'esprit ne se livre continuellement à la contemplation de ce que l'on regrette; c'est une espèce de petit mal qui en guérit un grand. Vous savez que Louis XIV, dont quelques-uns de nos beaux esprits se plaisent aujourd'hui à dire tant de mal, allait à la chasse le jour qu'il avait perdu ses enfants[2]. Il faisait fort bien : il faut secouer son corps quand l'âme est abattue.

J'espère encore me traîner à Bordeaux quand vous y serez, car je ne voulais aller à Paris que pour vous ; et pourvu que je vous fasse ma cour incognito, dans vos moments de loisir, il m'importe peu que ce soit à Paris ou à Bordeaux.

Je ne vous ai point envoyé je ne sais quelle petite *Tactique* qui a couru dans Paris; elle avait été faite dans le premier temps de votre affliction ; et, lorsque j'appris cette triste nouvelle, je fus bien loin de vous parler d'amusements. Je vous en enverrais une copie, si vous me donniez vos ordres, et si tous les détails importants dans lesquels vous êtes obligé d'entrer vous laissaient un moment pour jeter un coup d'œil sur ces misères. Il y a

1. Voyez lettre 8969.
2. Voyez tome XXII, page 43.

dans cette *Tactique* un petit mot qui vous regarde [1], et, quoiqu'on m'ait mandé [2] que M. le baron d'Espagnac m'a contredit dans son *Histoire de M. le maréchal de Saxe*, je crois pourtant que j'ai raison. Il y a toujours des contradicteurs qui croient disposer des places dans le temple de la gloire ; mais il n'y a que la vérité qui les donne. Cette gloire, que vous avez si justement acquise, doit être votre plus grande consolation : c'est votre bien propre, et que personne ne peut vous ravir.

Conservez vos bontés, monseigneur, pour le plus ancien de vos serviteurs, qui vivra et qui mourra plein de l'attachement et du respect qu'il vous a voués.

8997. — A M. MARIN [3].

A Ferney, 11 décembre.

Le courrier part ; je n'ai que le temps, mon cher monsieur, de vous remercier de vos mémoires. Il y a longtemps que vous devez avoir reçu *la Tactique*.

Le Taureau blanc court et ne m'a laissé que ses cornes. Je n'ai pas retrouvé quatre feuilles de cette mauvaise plaisanterie. Je souffre ; je fais contre quatre-vingts ans bon cœur.

J'espère, pour ma consolation, que cette maudite affaire finira bientôt. J'entends la maudite affaire de Beaumarchais : car il y a mille autres affaires maudites dans ce monde. Heureux qui en est loin !

8998. — A MADAME NECKER.

De Ferney, 11 décembre.

Vous m'avez écrit, madame, une lettre charmante, une lettre qui m'enivrerait d'amour-propre si l'amour-propre n'était pas étouffé par tous les sentiments que vous inspirez ; et cependant vous n'avez eu de nouvelles de moi que par je ne sais quelle *Tactique* assez informe et assez mal copiée. Je ne crois pas que la tactique soit votre art favori ; votre art est précisément tout le contraire. Si je ne vous ai pas remerciée plus tôt, madame,

1. Les deux vers où il parle des quatre canons qui firent gagner la bataille de Fontenoy.
2. Dans la lettre 9041, Voltaire reconnaît qu'on l'avait mal informé.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

ce n'est pas assurément par indifférence : c'est un sentiment que personne n'a pour vous ; mais c'est que je passe la fin de ma vie dans les souffrances, et, quand j'ai un petit moment de relâche, je fais des *Tactiques*, ou je vous écris.

J'apprends que vous êtes liée depuis peu avec Mme du Deffant ; je vous en fais mon compliment à toutes deux. Je voudrais bien me trouver en tiers, mais j'en suis très-indigne. La privation des yeux n'ôte rien à l'esprit de société, rend l'âme plus attentive, et augmente même l'imagination. Vous avez tout cela, et, qui plus est, vous avez des yeux ; mais qui souffre n'est bon à rien.

Nous avons très-peu de neige cette année dans votre ancienne patrie. Cette bonté fort rare de la Providence, dans ce climat, me conserve la vue ; mais le reste va bien mal : je suis obligé de fermer ma porte à tout le monde ; la nature m'a mis en prison dans ma chambre.

Savez-vous, madame, une aventure de votre pays, qu'il faut que vous contiez à Mme du Deffant? savez-vous que Mlle Lullin, fille de votre petit secrétaire d'État Lullin, et plus petite que lui, s'était éprise, à l'âge de seize ans, du fils d'Huber, le grand découpeur, et que, dès que ce jeune homme est revenu de Paris entièrement aveugle, elle a été au plus vite le demander en mariage à son père, et lui a déclaré qu'elle n'aurait jamais un autre mari, et que, dès qu'elle aurait vingt-cinq ans, elle consommerait cette belle affaire ? Ce serait Psyché amoureuse de l'Amour, si ces deux enfants étaient plus jolis.

Pour moi, si je n'étais point hors de combat, je demanderais Mme du Deffant en mariage, attendu que vous êtes pourvue, et la mieux pourvue du monde.

Le sage panégyriste de Jean-Baptiste Colbert [1] avait bien raison de dire que le commerce des Indes ne valait pas grand'-chose ; j'éprouve qu'il n'est pas meilleur pour les particuliers qu'il ne l'a été pour la compagnie. Ce grave auteur, quel qu'il soit, a le nez fin. Je lui présente mon respect, ainsi qu'à vous, madame, du fond de mon cœur.

8999. — A M. DE BELLEVAL [2].

13 décembre.

La personne à qui M. de Belleval a fait parvenir un papier, signé de lui, le 9 de novembre 1773, est obligée de lui dire que

1. Necker; voyez page 490.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

le journal en question[1] est tout entier de M. Cassen, avocat au conseil, écrit de sa main. Il a été imprimé dans les *Questions encyclopédiques*, auxquelles plusieurs gens de lettres ont travaillé. On en achève présentement une nouvelle édition, dans laquelle le même article est déjà inséré. Si M. de Belleval a des instructions à donner, on les imprimera à la suite[2], et on corrigera l'article suivant ses intentions. Il serait bon que madame l'abbesse fît tenir aussi quelques particularités dont on pût faire usage.

Le roi de Prusse protége beaucoup le fils de M. d'Étallonde, et a promis d'avoir soin de son avancement.

9000. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU[3].

A Ferney, 15 décembre.

J'écris vite à mon héros comme je peux, avec mes yeux très-mal en ordre, pour lui dire qu'il n'est pas vrai que M. le baron d'Espagnac m'ait démenti[4] sur le service signalé que vous rendîtes le jour de Fontenoy ; au contraire, il dit précisément les mêmes choses que j'avais dites, et il vous rend la plus grande justice. Une bonne âme de Paris m'avait mandé que ce n'était pas vous qui aviez proposé les quatre canons, et que M. d'Espagnac en donnait la gloire à d'autres. M. d'Espagnac me fait l'honneur de m'envoyer son ouvrage, et je vois avec grand plaisir qu'il ne faut pas croire les tracassiers de votre bruyante ville, pleine de petites factions, de petits partis, de petites jalousies, de petits mensonges : tout cela passe, et la gloire reste.

Un M. Moline a été chargé de votre portrait dans la *Galerie française*; il m'a envoyé sa besogne. Il n'importe quelle main vous peigne ; les traits sont ressemblants, et cela suffit.

Quelle consolation ce sera pour moi d'aller à Bordeaux vous faire ma cour dans vos moments de loisir, de revenir dans mon trou sans passer par Paris, et de pouvoir dire : Je l'ai revu, celui qui fit tant d'honneur à la France!

Vivez, monseigneur, plus longtemps que votre devancier le duc d'Épernon, qui n'a jamais approché de vous.

V., qui a cent ans.

1. *La Relation de la mort du chevalier de La Barre;* voyez tome XXV, p. 503.
2. Voyez tome XX, page 622.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.
4. Dans son *Histoire de Maurice de Saxe*.

9001. — A M. D'ALEMBERT.

15 décembre.

Vraiment Raton s'est brûlé les pattes jusqu'aux os. L'auteur de la page 101 dit[1] précisément les mêmes choses que moi, et il les répète encore à la page 105. Cher Bertrand, ayez pitié de Raton ; vous sentez qu'il est dans une position critique. Il a tant tiré de marrons du feu que les maîtres des marrons, dont il a plus d'une fois gâté le souper, ont juré de l'exterminer à la première occasion ; et il n'y a point de chat que ces drôles-là ne se promettent de prendre, fût-il réfugié dans la cuisine ou dans le grenier. Il faut donc absolument que Raton fasse patte de velours.

Je trouve la manière dont on traite La Harpe bien injuste et bien dure. Il a du génie, et il est, à mon gré, le seul qui pourrait soutenir le théâtre tragique.

J'ai supplié M. le marquis de Condorcet de vouloir bien m'envoyer l'*Éloge de Fontaine*, en cas que ma demande ne soit pas indiscrète. Ce Fontaine, autant qu'il peut m'en souvenir, était un compilateur d'*ana*, tout farci d'idées creuses. M. de Condorcet me paraît bien au-dessus de tous ceux dont il fait l'éloge.

N'est-ce pas vous, mon illustre Bertrand, qui m'avez adressé M. de Lisle, capitaine de dragons ? En ce cas, il faut que je vous en remercie : car il a bien de l'esprit, bien du goût, et il est, de plus, un des meilleurs cacouacs que nous ayons.

La nouvelle édition de l'*Encyclopédie* va paraître à Genève.

On imprime in-4° un *Corneille*, avec un commentaire de Raton. Ce commentaire est plus ample de moitié. On se prosterne devant les belles tirades, à qui on doit d'autant plus de respect que ce sont des beautés dont on n'avait pas d'idée dans notre langue ; mais on donne des coups de griffe épouvantables à tout le reste. On ne doit de respect qu'à ce qui est beau. C'est se moquer du monde que de dire : Admirez des sottises, parce que l'auteur a fait autrefois de bonnes choses.

Je vous embrasse bien tendrement.

Miaau.

1. Voyez la note 3, page 511.

9002. — A M. LE CHEVALIER DE LISLE.

A Ferney, 15 décembre.

Je vous dois, monsieur, quatre remerciements pour vos quatre faveurs, qui sont deux lettres charmantes, votre hymne sur saint Nicolas, qui devrait être chanté dans toutes les églises, et vos douze perroquets de la cour d'Auguste [1].

A l'égard de saint-Nicolas, par lequel il faut commencer, puisqu'il est votre patron, il mérite sans doute tout le bien que vous dites de lui, car pendant sa vie il ressuscitait tous les matelots qui s'avisaient de mourir sur mer ; et, après sa mort, son portrait étant tombé entre les mains d'un Vandale qui ne croyait pas en Dieu, ce Vandale allant en voyage pria le portrait de lui garder son argent comptant. A peine fut-il parti, que des voleurs vinrent prendre le magot. Le Vandale de retour battit l'image de Nicolas, et la jeta dans la rivière. Nicolas descendit du haut du ciel, repêcha son image, la rapporta au Vandale avec son argent : « Apprenez, lui dit-il, à ne plus battre les saints. » Le cousin [2] qui baptisa le cousin n'a jamais rien fait de plus beau.

Mme la maréchale de Luxembourg me paraît avoir raison. *Emporter le chat* signifie à peu près *faire un trou à la lune*. Les savants pourront y trouver quelques petites différences : ils diront qu'emporter le chat signifie simplement partir sans dire adieu, et faire un trou à la lune veut dire s'enfuir de nuit pour une mauvaise affaire. Un ami qui part le matin de la maison de campagne de son ami a emporté le chat ; un banqueroutier qui s'est enfui a fait un trou à la lune. Voilà tout ce que je sais sur cette grande question.

L'étymologie du *trou à la lune* est toute naturelle pour un homme qui s'est évadé de nuit ; à l'égard du chat, cela souffre de grandes difficultés. Mme de Moncornillon, à qui Dieu faisait voir toutes les nuits un trou à la lune, ce qui marquait évidemment qu'il manquait une fête à l'Église, n'emporta point le chat. C'est bien dommage que le grand Moncrif, favori de la reine et des chats [3], soit mort à mon âge ; il aurait assurément éclairci cette question importante.

1. Cette dernière pièce est imprimée dans l'*Almanach des Muses* de 1774, page 35 ; elle est intitulée *Avis aux princes*.
2. Saint Jean-Baptiste.
3. Il a été leur historien. Son *Histoire des chats* a eu plusieurs éditions ; la première est de 1727.

Je vois, monsieur, que vous êtes dans le temple de Cérès[1] aussi bien que dans celui de l'honneur et de la félicité. Vingt charrues à la fois sont sans doute un plus beau spectacle que vingt opéras médiocres, qui auraient fait bâiller Cérès et Triptolème. J'ai eu une fois l'insolence de faire marcher sept charrues de front dans un champ de mes déserts, d'où je n'écris point de *Tristes*, de *de Ponto*. Il n'appartient point à Naso d'avoir autant de charrues que Pollio.

Je sais qu'il y a quelques Juifs dans les colonies anglaises. Ces marauds-là vont partout où il y a de l'argent à gagner, comme les Guèbres, les Banians, les Arméniens, courent toute l'Asie, et comme les prêtres isiaques venaient, sous le nom de Bohêmes, voler des poules dans les basses-cours, et dire la bonne aventure. Mais que ces déprépucés d'Israël, qui vendent de vieilles culottes aux sauvages, se disent de la tribu de Nephthali ou d'Issachar, cela est fort peu important; ils n'en sont pas moins les plus grands gueux qui aient jamais souillé la face du globe.

Il me reste à vous dire ce que je pense du procès de Beaumarchais; je crois ne m'être pas trompé sur le procès du comte de Morangiés, du général Lally, de Calas, de Sirven, et de Montbailli. Je me suis fait Perrin Dandin; je juge les procès au coin de mon feu, et j'ai jugé celui de Beaumarchais dans ma tête; mais je me garderai bien de prononcer tout haut mon jugement. Je prévois déjà que *messieurs* ne seront pas tout à fait de mon avis tout haut, quoique dans le fond du cœur ils en soient tout bas.

Je crois, monsieur, avoir répondu tant bien que mal à tous vos articles; mais il y en a un qui me tient bien plus au cœur, c'est celui de l'espérance que j'ai de vous revoir, si jamais vous allez consulter Tissot, ou si votre régiment est en Franche-Comté.

Conservez vos bontés pour le vieux bavard malingre.

9003. — A M. LE BARON D'ESPAGNAC[2],

GOUVERNEUR DE L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES.

A Ferney, 15 décembre.

La première chose que j'ai faite, monsieur, en recevant votre livre, ç'a été de passer presque toute la nuit à le lire avec mes

1. Chanteloup.
2. Jean-Baptiste Damazet de Sahuguet, baron d'Espagnac, né en 1713, mort en

yeux de quatre-vingts ans; et le premier devoir dont je m'acquitte en m'éveillant est de vous remercier de l'honneur et du plaisir extrême que vous m'avez faits.

J'ai déjà lu ce qui regarde la guerre de Bohême, et je n'ai pu m'empêcher d'aller vite à la bataille de Fontenoy, en attendant que je relise tout l'ouvrage d'un bout à l'autre. On m'avait dit que vous donniez d'autres idées que moi de cette mémorable journée de Fontenoy[1] : je me préparais déjà à me corriger; mais j'ai vu avec une grande satisfaction que vous daignez justifier le petit précis que j'en avais donné sous les yeux de M. le comte d'Argenson. Il n'appartient qu'à un officier tel que vous, monsieur, qui avez servi avec tant de distinction, d'entrer dans tous les détails intéressants que mon ignorance de l'art de la guerre ne me permettait pas de développer. Je regarde votre histoire comme une instruction à tous les officiers, et comme un grand encouragement à bien servir l'État. Vous rendez justice à chacun, sans blesser jamais l'amour-propre de personne. Vous faites seulement sentir très-sagement, par les propres lettres du maréchal de Saxe, combien il était supérieur aux généraux de Charles VII, électeur de Bavière. Il n'y a guère d'officier blessé ou tué dans le cours de cette guerre, dont la famille ne trouve le nom soit dans vos notes, soit dans le corps de l'histoire.

Votre ouvrage sera lu par toute la nation, et principalement par ceux qui sont destinés à la guerre.

Vous êtes très-exact dans toutes les dates, c'est le moindre de vos mérites; mais il est nécessaire, et c'est ce qui manque aux *Commentaires* de César, et même à Polybe.

Vous ne pouviez, monsieur, employer plus dignement le noble loisir dont vous jouissez qu'en instruisant la nation pour laquelle vous avez combattu.

Agréez ma reconnaissance de l'honneur que vous m'avez fait, et le respect avec lequel je serai, tant qu'il me restera un peu de vie, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

P. S. Je viens de lire le portrait du maréchal de Saxe, qui est à la fin du second volume; il est de main de maître, et écrit

1783, est auteur d'une *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, 1773, trois volumes in-4° ou deux volumes in-12.

1. En ce qui concernait Richelieu; voyez ci-dessus, lettre 8996; et tome XV, 244; XXXVIII, 461-462.

comme il convient. J'ose espérer qu'on fera bientôt une nouvelle édition in-4°, avec des planches qui me paraissent absolument nécessaires pour l'instruction de tout le militaire.

9004. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 18 décembre.

Je crois, mon cher ange, vous avoir dit dans ma dernière lettre combien j'étais touché de la mort de M. de Chauvelin. Voilà donc les trois Chauvelin anéantis. Celui-là était le plus aimable des trois, et le plus raisonnable. Tout ce que nous voyons périr fait faire des réflexions qui ne sont pas plaisantes. Je suis presque honteux de vivre, et je ne sais pas trop pourquoi j'aime encore la vie.

Je sens que je suis un mauvais père, et tout le contraire des bons vieillards. Je me détache de mes enfants à mesure que j'avance en âge, et que mes souffrances augmentent.

Voici pourtant la manière dont je voudrais finir *Sophonisbe*, à laquelle vous daignez vous intéresser :

. . . . Ils sont morts en Romains.
Grands dieux! puissé-je un jour, ayant dompté Carthage,
Quitter Rome et la vie avec même courage [1] !

Il me semble qu'il serait trop sec de finir par ce petit mot : *Ils sont morts en Romains*. L'étriqué me déplaît autant que le trop d'ampleur. D'ailleurs c'est une espèce d'avant-goût de ce qui arriva depuis à ce Scipion l'Africain.

Je ne puis rien pour la scène du mariage, et la tête me fend.

Portez-vous bien, vous et Mme d'Argental. C'est à vous de vivre, car je vous crois heureux autant que faire se peut ; pour moi, il n'importe.

Respect et tendresse.

9005. — DU CARDINAL DE BERNIS.

A Rome, ce 19 décembre.

J'ai fait ce que j'ai pu, mon cher confrère, pour établir ici avec sûreté pour vos horlogers la branche de commerce que vous m'aviez proposée. Cela n'est pas possible. Vous sentez que je ne veux pas et que je ne dois

1. C'est en effet ainsi que se termine la pièce; voyez tome VII, page 88.

pas répondre de la bonne foi des correspondants. Ce pays-ci est sans commerce. Le pape paraît avoir envie d'y protéger les arts, et de suivre dans les choses essentielles les traces et les principes de Benoît XIV. Il ne saurait mieux faire pour sa gloire et la tranquillité publique. Il y a un siècle que je n'ai reçu de vos nouvelles. On m'a envoyé une épître au roi de la Chine, pleine de fautes, et où il y a des vers heureux; un testament que vous n'avez écrit ni dicté, et quelques brochures. Le bon goût se perd; vos écrits le soutiennent. Puissiez-vous le guider encore longtemps! Vous aurez regretté le président Hénault. Sa maison manquera à Paris. Les gens aimables et sociables y deviendront toujours plus rares.

Adieu, mon cher confrère; je vous aimerai toute ma vie, sans préjudice à l'admiration qui vous est due, et dont je fais profession.

9006. — A M. DE MAUPEOU,

CHANCELIER DE FRANCE.

A Ferney, 20 décembre.

Monseigneur, je commence par vous demander pardon de ce que je vais avoir l'honneur de vous écrire.

Vous avez méprisé, avec tous les honnêtes gens du royaume, plus d'un libelle écrit par la canaille et pour la canaille. L'abbé Mignot, outragé comme vous dans ces libelles écrits probablement par quelque laquais d'un ancien parlementaire, a suivi votre exemple; et peut-être même ni vous, monseigneur, ni lui, n'avez daigné jeter les yeux sur ces misérables écrits. Cependant il y a des calomnies qui ne laissent pas de faire quelque tort à la magistrature; et, quand on en connaît les auteurs, quand ils mettent eux-mêmes leur nom à la tête d'une brochure, j'ose croire qu'il est permis de vous en demander la suppression.

On avait dit, dans deux libelles contre vous et contre votre parlement, que l'abbé Mignot est le petit-fils du pâtissier Mignot, dont Boileau dit, dans ses *Satires*, que

Dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.

(Sat. III, v. 67.)

Je ne sais pas si en effet cet homme était un si mauvais cuisinier, ni même si ces vers de Boileau sont si bons; mais je sais que mon neveu est le fils d'un correcteur des comptes, petit-fils et arrière-petit-fils de secrétaires du roi, et que sa famille, anoblie depuis plus de cent cinquante ans, établit la manufacture

des draps de Sedan, et fut par conséquent plus utile au royaume que le faiseur de petits pâtés.

Cependant un nommé Clément, fils d'un procureur de Dijon qui n'exerce plus depuis 1771, s'avise de répéter cette sottise dans une brochure littéraire à moi adressée, intitulée *Quatrième Lettre à M. de Voltaire*, par M. Clément. A Paris, chez Moutard, libraire de madame la dauphine, rue du Hurepoix, à saint Ambroise. Ce Clément, chassé de Dijon, et demeurant à Paris, a été déjà mis en prison par la police.

Il dit, page 83, que le pâtissier Mignot est mon oncle. Je ne serais pas fâché d'avoir eu pour oncle un traiteur, si on avait fait bonne chère chez lui ; mais, dans un ouvrage de littérature, imprimé avec permission, et que tout le monde lit, cette petite calomnie jette un très-grand ridicule sur la tête à cheveux blancs d'un conseiller de grand'chambre, et avilit un corps que vous avez voulu honorer.

Les libelles contre les grands sont des grains de sable qui ne peuvent aller jusqu'à eux ; mais les libelles contre de simples citoyens sont des cailloux qui leur cassent quelquefois la tête.

Je finis, comme j'ai commencé, par vous demander pardon de vous importuner pour cette misère.

Je suis avec le plus profond respect et le plus sincère attachement, monseigneur, etc.

9007. — A M. D'ÉTALLONDE DE MORIVAL.

20 décembre.

Je commence par vous assurer, monsieur, que le mot de flétrissure dont vous vous servez en parlant de cette malheureuse affaire ne convient qu'à vos exécrables juges : ce sont eux qui seront flétris jusqu'à la dernière postérité, et c'est ainsi que pensent tous les honnêtes gens du royaume.

J'ai pris la liberté d'écrire plus d'une fois à votre sujet au monarque que vous servez. Il m'a répondu avec bonté qu'il aurait soin de votre avancement. Je suis d'ailleurs convaincu que, si le diocèse d'Amiens était en sa puissance, ce que vous demandez si justement serait bientôt fait.

J'ignore si, dans l'état présent des affaires de l'Europe, il serait convenable de demander la protection du roi de Prusse auprès du roi de France pour un de ses officiers né Français. J'ignore même si votre démarche ne pourrait pas faire craindre que vous

quittassiez le service d'un prince auquel vous avez consacré toute votre vie, et que vous n'abandonnerez jamais.

De plus, si M. le marquis de Pons, envoyé extraordinaire auprès de Sa Majesté le roi de Prusse, était chargé de votre affaire, il s'adresserait nécessairement au ministre des affaires étrangères, et c'est au chancelier qu'il faut s'adresser. C'est le chancelier qui scelle et qui délivre les lettres de grâce, ou d'abolition, ou de rémission, ou de réhabilitation.

Le point principal est de vous rendre capable de succéder, et de jouir en France de tous vos droits de citoyen, quoique vous serviez un autre monarque. Toutes ces considérations exigeront problablement que soyez en France pendant le temps qu'on sollicitera la justice qui vous est due.

Il s'agirait donc, pour y parvenir, de venir en France pendant quelques mois. Je supplierais Sa Majesté le roi de Prusse de vous accorder un congé d'un an ; et, s'il m'accordait cette grâce, ma petite retraite de Ferney serait à votre service. Elle est à une lieue de Genève, de la Suisse, et de la Savoie. Vous y seriez en sûreté comme à Vesel.

Vous y trouveriez au printemps un ancien capitaine de cavalerie[1] qui était auprès d'Abbeville dans le temps de cette funeste aventure, et qui regarde vos juges avec la même exécration qu'il manifesta alors publiquement. Ma petite terre malheureusement n'est pas un pays de chasse ; vous n'y trouveriez d'autre amusement que celui d'un peu de société les soirs, et une petite bibliothèque, si vous aimez la lecture.

Pendant votre séjour dans ce petit coin de terre, nous verrions à loisir quels moyens les plus prompts il faudrait prendre. Monsieur le chancelier m'honore d'une extrême bonté. J'ai un neveu[2] conseiller de grand'chambre au parlement de Paris, qui a beaucoup de crédit dans son corps, et qui pense en honnête homme. Nous vous servirions de notre mieux ; et, s'il était nécessaire d'implorer la protection du roi de Prusse, et de demander ses bons offices auprès de la cour de France, j'y serais d'autant plus autorisé que, n'étant absent que par congé, vous seriez toujours à son service.

Mon âge et mes maladies ne m'empêcheraient pas d'agir avec vivacité. J'y mettrai plus de chaleur que la vieillesse n'a de

1. Le marquis de Florian. C'est d'une de ses lettres qu'est l'*Extrait* imprimé tome XLIV, page 348.

2. L'abbé Mignot ; voyez tome XXVIII, page 40[illegible].

glace. En un mot, monsieur, vous pouvez disposer entièrement de votre très-humble, etc.

9008. — A MESSIEURS DE LA RÉGENCE DE MONTBELLIARD[1].

A Ferney, 21 décembre.

Messieurs, ayant eu l'honneur de vous écrire que je sacrifierais avec grand plaisir mes intérêts et mes besoins les plus pressants à mon respectueux attachement pour Son Altesse sérénissime[2] et à l'envie de vous plaire, je vous marquai en même temps qu'il ne m'était plus possible, à mon âge de quatre-vingts ans, de négocier des lettres de change.

Le sieur Meiner m'en envoie dix, par le dernier ordinaire, pour le payement de l'ancien quartier échu le dernier septembre, de 8,531 livres 5 sous.

De ces lettres de change, il y en a quelques-unes sur des villes de Suisse avec lesquelles on n'a aucun commerce. Souvent on renvoie ces lettres, souvent aussi on demande beaucoup de temps pour les payer ; et quand on les négocie à Genève, il en coûte beaucoup, tant pour le change que pour la conversion de l'argent courant de Genève en argent de France.

Je vous ai suppliés, messieurs, et je vous supplie encore de m'épargner ces pertes et l'extrême désagrément de ces détails.

Monseigneur le duc de Wurtemberg a eu la bonté de s'engager à me faire payer chez moi, en espèces. Permettez-moi de réclamer ses promesses et les vôtres, et de remettre entre vos mains les lettres de change du sieur Meiner. Il lui sera bien plus aisé qu'à moi de se faire payer de ces lettres de change. Les négociants ont des facilités que je ne puis avoir. Je serais fâché de vous jeter dans le moindre embarras ; mais je vous supplie de me tirer de celui où je suis.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, messieurs, etc.

1. Éditeurs, de Cayrol et François. — Montbelliard, capitale de la principauté du duc de Wurtemberg, débiteur de Voltaire.

2. Le duc de Wurtemberg.

9009. — A M. MARMONTEL.

22 décembre.

On dit, mon cher successeur[1], que vous vous mariez. Ce n'est point en cela que vous êtes mon successeur: il ne m'a jamais appartenu de donner des exemples en amour. Si la nouvelle est vraie, je vous en fais mon compliment; si elle est fausse, je vous en félicite encore.

Je vous envoie une petite édition de *la Tactique*, bonne ou mauvaise, qu'on dit faite à Lyon. Il y a un petit mot pour notre ami Clément et pour notre ami Sabatier[2]. Il est vrai que ces cuistres ne méritaient pas de se trouver en bonne compagnie; mais ils n'y sont que comme des chiens qu'on chasse d'une église.

Ce Clément ne cesse de vous attaquer dans les admirables *Lettres*[3] qu'il m'adresse. Est-ce que vous ne replongerez pas un jour ce polisson dans le bourbier dont il s'efforce de se tirer?

Je ne sais si vous avez reçu deux petits billets que je vous avais écrits, et que j'avais adressés imprudemment dans la rue des Marais.

Marié ou non, conservez un peu d'amitié pour un vieux malade qui ne cessera de vous aimer que quand il ne sera plus.

9010. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET[4].

24 décembre.

Vous m'avez fait passer, monsieur, un quart d'heure bien agréable; cela ne m'arrive pas souvent. J'aime mieux voir Alexis Fontaine dans votre ouvrage qu'en original. Je l'ai entrevu autrefois; il fit un voyage de sa terre à Paris sur un âne, comme les prophètes juifs; son porte-manteau était tout chargé d'XX, que ces prophètes ne connaissaient pas. Vous tirez *aurum ex stercore*

1. A la mort de Duclos en 1772, Marmontel avait été nommé historiographe de France, place qu'avait eue Voltaire.

2. Au fond d'un galetas Clément et Savatier
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.

3. Clément de Dijon (voyez tome XXIX, page 371) a publié, de 1773 à 1776, une *Première lettre à M. de Voltaire*, et une 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e et 9e; on y joint *De la Tragédie*, 1774, deux parties in-8°.

4. *OEuvres de Condorcet*, tome Ier; Paris, 1847.

Enrii. Bernard de Fontenelle en tirait quelquefois du clinquant. Vous nourrissez et vous embellissez la sécheresse du sujet par une morale noble et profonde qui doit faire une grande impression, qui ne corrigera ni Fréron, ni Clément, ni Sabatier, mais qui enchantera tous les honnêtes gens.

Ce qui m'étonne, c'est que Fontaine aimât Racine. C'est le plus bel éloge qu'on ait jamais donné à ce grand poëte. J'ai connu dans mon enfance un chimiste nommé La Ligerie; c'est de lui que nous vient la poudre des Chartreux. On le mena un jour à *Phèdre;* il se mit à rire à la première scène, et s'en alla à la deuxième. L'aventure de Fontaine et de son avocat me paraît beaucoup plus plaisante. Si vous avez besoin de votre copie, monsieur, je vous la renverrai en vous demandant la permission d'en faire une pour moi, qui ne sortira pas de mes mains.

Je ne sais si vous avez fait de nouvelles découvertes en mathématiques; j'ignore même si on peut en faire de grandes; mais il me semble que vous en faites dans le cœur humain, ce qui me paraît tout aussi difficile.

Le mauvais plaisant de Grenoble, qui s'était un peu égayé sur les comètes, est bien obligé au grand philosophe, quel qu'il soit, d'avoir daigné prendre le parti de ses oreilles contre d'autres oreilles. Continuez, monsieur, à protéger la raison, qui est toujours persécutée en plus d'un genre. Le petit troupeau des gens qui pensent n'en peut plus; vous savez qu'il y a des gens puissants qui ressemblent au docteur Balouard. Ce docteur ne voulut jamais d'autre valet que le balourd Arlequin, parce qu'il s'imaginait qu'Arlequin ne pourrait jamais découvrir ses turpitudes, et il se trompa: des gens d'esprit l'auraient beaucoup mieux servi qu'un sot. Puissiez-vous, avec d'Alembert, détromper le docteur Balouard! Peut-être à vous deux formerez-vous un nouveau siècle. Je quitterai bientôt le mien en vous regrettant tous deux, et en emportant dans le néant ma très-respectueuse amitié pour vous. V.

9011. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 décembre.

Quoique je n'aie rien d'intéressant à vous dire, madame; quoique je n'aie aucune nouvelle à vous mander ni de la Suisse, ni de Genève, ni de l'Allemagne; quoiqu'on m'écrive que vous vous divertissez, que vous donnez à souper la moitié de la se-

maine, et que vous allez souper en ville l'autre moitié ; quoique d'ordinaire je ne puisse prendre sur moi d'écrire une lettre sans avoir un sujet pressant de le faire ; quoique mes journées soient remplies par des occupations qui m'accablent, et qui ne me laissent pas un moment, il faut pourtant vous écrire, dussé-je vous ennuyer.

Je ne veux pas vous conter l'aventure d'une jeune fille amoureuse d'un aveugle[1] ; j'ai prié Mme Necker de vous la dire, et elle s'en acquittera bien mieux que moi : mais je ne peux réprimer l'impertinence que j'ai de vous envoyer un des cailloux de mon jardin, puisque vous m'avez ordonné de jeter les pierres de mon jardin dans le vôtre.

Ce caillou est fort plat, mais heureusement il est fort petit[2]. Je l'ai jeté à la tête d'une dame[3] qui était tout émerveillée que je fusse assez fou pour faire encore des vers dans un âge où l'on ne doit dire que son *In manus*.

Pardonnez-moi donc la liberté grande de mettre à vos pieds cette sottise. Il y a pourtant dans cette pauvreté je ne sais quoi de philosophique et d'assez vrai ; mais ce n'est rien de dire vrai, il faut le bien dire ; et puis cela n'est bon que pour ceux qui ont lu *Tibulle* en latin, et vous n'avez pas cet honneur. Le marquis de La Fare a traduit assez heureusement cet endroit :

> Que je vive avec toi, que j'expire à tes yeux ;
> Et puisse ma main défaillante
> Serrer encor la tienne en nos derniers adieux !

Le latin est bien plus court, plus tendre, plus énergique, plus harmonieux. M. de La Fare n'avait que soixante-quatre ans quand il faisait ces vers.

Je dois me taire en vers et en prose ; mais, en me taisant, je vous serai toujours très-vivement attaché. Je ferai des vœux pour que vous viviez beaucoup plus longtemps que moi, pour qu'une santé parfaite vous console de ce que vous avez perdu, pour que vous jouissiez d'un excellent estomac, pour que vous soyez aussi heureuse qu'on peut l'être dans un monde où les douleurs et les privations sont d'une nécessité absolue.

1. Voyez la lettre 8998.
2. Ce sont les stances qui commencent ainsi :

> Eh quoi ! vous êtes étonnée, etc.

3. Mme Lullin ; voyez tome VIII, page 539.

9012. — A M. LE CHEVALIER DE CHASTELLUX.

24 décembre.

Je suis charmé, monsieur, d'apprendre qu'on a traduit en anglais *la Félicité publique*[1] : car on pourrait bien prendre ce livre pour l'ouvrage de quelque Anglais comme Locke ou Addison. Je le lirai certainement en anglais, pour éclaircir mes doutes sur l'auteur.

A l'égard de la traduction allemande, je ne sais pas assez cette langue pour en juger. Je lisais autrefois le *Zeitung*[2], et encore avec assez de peine; mais j'ai tout oublié. C'est assurément la marque d'un bon livre d'être traduit partout. Pour la plupart des ouvrages qu'on fait aujourd'hui en France, ils ne seront jamais traduits qu'en ridicule.

Je ne savais pas que vous eussiez honoré Père Adam d'un petit mot de lettre, ou je l'avais oublié, et je vous en demande pardon.

Je n'espère pas, monsieur, avoir l'honneur et la consolation de vous revoir une seconde fois. Je suis dans un âge et dans un état qui ne me permettent pas de m'en flatter; mais, si jamais le hasard vous ramenait vers nos quartiers, je vous demanderais en grâce de daigner vous détourner un peu pour passer à Ferney. Je n'ai point assez joui de l'honneur que vous m'avez fait, je ne me suis point assez expliqué avec vous, je ne vous ai pas assez entendu; je voudrais réparer mes fautes avant de partir.

Je vous souhaite, monsieur, une félicité telle que l'auteur de *la Félicité publique* la mérite. On dit que le bonheur est une chose fort rare; et c'est par cette raison-là même que je le crois fait pour vous.

Agréez, monsieur, les respectueux sentiments, etc.

9013. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 30 décembre.

Madame, le roi de Prusse me fait l'honneur de me mander, du 10 décembre, que votre armée a battu celle du grand vizir, et que

1. Voyez page 239.

2. C'est-à-dire le journal allemand intitulé *Allgemeine Litteratur Zeitung* (Gazette générale de littérature).

Silistrie est prise. Il ajoute que le grand vizir s'est enfui à Andrinople avec le grand étendard de Mahomet.

Je suppose qu'un roi n'est jamais trompé quand il écrit des nouvelles ; et, dans cette supposition, je suis près de mourir de joie, au lieu de mourir de vieillesse, comme on me l'annonçait tout à l'heure avant que je reçusse la lettre du roi de Prusse.

Mort ou vif, il est bien fâcheux d'être si loin des merveilles de votre règne, et M. Diderot est un heureux homme ; mais aussi il mérite son bonheur. Pour moi, j'expire dans le désespoir de n'avoir pu voir mon héroïne, qui sera celle du monde entier, et de n'avoir pu lui présenter mon très-profond et très-inutile respect.

9014. — A M. MARIN[1].

30 décembre.

En voici bien d'une autre! l'affaire de M. de Goezmann tourne assez mal ; mais je suis toujours pour ce que j'en ai dit. Il ne me paraît pas possible que vous soyez le moins du monde inquiété pour cette tracasserie. Beaumarchais a plus d'esprit que le Bedlam de Londres et les Petites-Maisons de Paris réunis. Il faut qu'il ait eu le diable au corps de vous mêler dans ce procès, auquel vous êtes si étranger. Il n'avait qu'à s'en tenir à certaine minute de Le Jay, corrigée de la main de M. Goezmann. Il semble qu'il cherche des ennemis, et qu'il aime à se battre seul contre une armée. Je me flatte que cette maudite affaire n'altère point votre tranquillité.

Je vous prie, mon cher monsieur, de vouloir bien avoir la bonté de faire parvenir l'incluse à M. de La Harpe ; il est plus à plaindre que tous ceux qui ont des procès, car il n'a pas de quoi en avoir un.

Je vous supplie de vouloir bien me mander le résultat de la tracasserie que Beaumarchais vous a faite ; il vous doit assurément une réparation.

9015. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 décemb

Mon cher ange, votre lettre du 19 décembre me con
les soupçons que j'avais depuis longtemps. Je n'ai p

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

celle que vous m'avez écrite par M. de Varicourt, qui a été très-longtemps malade. L'homme dont vous me parlez[1] commence à être connu ; je n'ai autre chose à faire qu'à me taire.

J'ai lu cette pauvre *Orphanis*[2]. Cela est très-digne du siècle où nous sommes. Tout me dégoûte du théâtre, et pièces et comédiens. Sans Lekain, il faudrait donner la préférence à Gilles sur le Théâtre-Français.

Il ne me reste plus qu'à cultiver mon jardin[3] après avoir couru le monde; mais malheureusement on ne cultive point son jardin pendant l'hiver, et cet hiver est furieusement long entre les Alpes et le mont Jura. Il faut donc mourir sans vous avoir revu et sans vous avoir embrassé.

Je n'ai pour ma consolation qu'un procès très-désagréable que me fait un polisson de Genève, au sujet d'une petite terre[4] auprès de Ferney que j'avais achetée de lui pour Mme Denis.

Voici dans mes détresses une autre petite affaire que je confie à votre générosité.

La Harpe me paraît être dans une situation assez pressante, et je n'ai pas de quoi l'assister, parce que M. le duc de Wurtemberg ne me paye plus, et que M. Delaleu est considérablement en avance avec moi. Si vous pouviez donner pour moi vingt-cinq louis à La Harpe, vous me feriez un plaisir infini. On dit qu'il a fait une excellente tragédie des *Barmécides*. L'avez-vous vue? en êtes-vous aussi content que lui?

Je ne sais s'il sera jamais un grand tragique ; mais il est le seul qui ait du goût et du style; c'est le seul qui donne des espérances, et le seul peut-être qui mérite d'être encouragé, et on le persécute.

Si les vingt-cinq louis vous gênent, mandez-le-moi hardiment.

J'ai lu tous les mémoires de Beaumarchais, et je ne me suis jamais tant amusé. J'ai peur que ce brillant écervelé n'ait au fond raison contre tout le monde. Que de friponneries, ô ciel! que d'horreurs! que d'avilissement dans la nation! quel désagrément pour le parlement! que mon Caton d'abbé Mignot est ébouriffé! il vaudrait mieux manger en paix de meilleurs petits pâtés que n'en faisait l'empoisonneur Mignot, qu'il a plu à mes-

1. Marin.
2. Tragédie de Blin de Sainmore, jouée le 25 septembre 1773.
3. Comme Candide: voyez tome XXI, page 218.
4. Voyez lettre 9018.

sieurs les auteurs des *Œufs rouges*[1], et à M. Clément, de faire passer pour son grand-père. M. Clément imprime cette belle généalogie dans une des lettres qu'il me fait l'honneur de m'écrire avec une permission tacite. Encore une fois, nous sommes dans un étrange temps. Dieu soit béni! la tête m'en tourne. Je me mets, au milieu de mes frimas, sous les ailes de mes anges.

9016. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Décembre.

Sire, me voilà bien loin de mon compte : tous les gens de lettres m'avaient fait compliment sur la manière assez neuve dont j'avais fait l'éloge des héros en les donnant au diable[2]; on trouvait que ce tour n'était pas sans quelque finesse. Rousseau avait dit :

Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.
(*Ode à la Fortune.*)

Cette idée paraissait aussi fausse que grossière à tous les connaisseurs : en effet, il y une extravagance plus que cynique à dire au capitaine général de la Grèce, au vainqueur du maître de l'Asie, au vengeur de l'assassinat de Darius, au héros qui bâtit plus de villes que Gengis-kan n'en détruisit, à celui qui changea la route du commerce du monde : *Tu es le dernier des mortels.* Mais de plaindre les hommes qui souffrent du fléau de la guerre, et d'admirer en même temps les maîtres de ce grand art, cruel mais nécessaire, et de louer les Cyrus, les Alexandre, les Gustave, etc., en feignant de se fâcher contre eux, c'est ce qui a plu à tout le monde, excepté à la dame dont j'ai eu l'honneur de vous parler[3].

1. C'est Pidansat de Mairobert (voyez tome XXXVIII, page 179) qui est auteur du pamphlet contre le chancelier Maupeou, intitulé *les OEufs rouges de monseigneur Sorhouet mourant, à M. de Maupeou*, in-8° et in-12.

2. La pièce intitulée *la Tactique* avait déplu au roi de Prusse; et l'on aperçoit quelques traces d'humeur dans plusieurs de ses lettres; il en manque une, où il avait apparemment marqué cette humeur avec plus de force. (K.) — Les éditions de Kehl ne donnaient pas les lettres du roi, des 4 janvier et 9 février 1774. Ces lettres, qui portent dans la présente édition les n°s 9020 et 9050, y sont placées comme dans l'édition des *OEuvres de Frédéric*, de Preuss; mais elles sont, dans l'édition d'Amsterdam (Liége), mises à décembre, *sans date du jour.*

3. Lettre 8992; c'était Mme Necker; voyez page 512.

Si j'avais eu un congé à demander à Alexandre pour quelque officier grec condamné par l'aréopage, je l'aurais demandé en lui envoyant *la Tactique*.

L'ancien parlement de Paris était beaucoup plus injuste que l'aréopage, et vous valez bien cet Alexandre[1] à qui Juvénal et Boileau ont dit tant d'injures.

Je me mets à vos pieds, sire, pour ce jeune Morival. Votre Majesté ajoutera cette belle action à tant d'autres. Rien n'est plus digne de vous que de le protéger; le vieillard de Ferney vous aura la plus grande obligation, et il mourra content.

Agréez, sire, ma respectueuse et vive reconnaissance.

9017. — A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

REINE DE SUÈDE.

Madame, l'honneur que me fait Votre Majesté redouble le petit chagrin d'avoir quatre-vingts ans, et d'être sur le bord du lac de Genève au lieu d'être venu faire ma cour au lac Meler. Je ne pourrais mourir content qu'après m'être jeté à vos pieds et à ceux du roi votre digne fils; et je ne peux être consolé de cette privation que par la bonté avec laquelle Votre Majesté a daigné se souvenir de moi. L'académie que vous protégez sera employée à célébrer le plus beau règne de la Suède. Que ne puis-je venir joindre ma faible voix à toutes celles qui sont inspirées par l'admiration et par l'amour!

Je suis avec un profond respect et la plus vive reconnaissance, madame, de Votre Majesté, etc.

9018. — A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

3 janvier 1774.

Je reçois votre lettre du 26 de décembre, mon cher ami. Il y a bien longtemps que je ne vous avais écrit[2] : j'ai mal fini et mal commencé l'année; mes maux ont augmenté, et la force de les supporter diminue.

Nous avons, pour m'achever de peindre, un procès très-considérable, très-désagréable, très-impertinent, à soutenir contre

1. Voltaire a toujours pris la défense d'Alexandre; voyez tome XII, page 361; XVII, 107; et XXVII, 250.
2. La dernière lettre au marquis de Florian est du 1er avril 1771 (n° 8258).

celui qui nous avait vendu l'Ermitage, et qui veut y rentrer au bout de quatorze ans. Vous voyez que le pèlerinage de cette vie n'est pas semé de roses, et que les dernières journées de la route sont presque toujours les plus épineuses. Vous ne laissez pas de rencontrer aussi quelque mauvais chemin au milieu de votre carrière, mais vous vous en tirerez heureusement. La pépie de votre serin[1] se guérira par la nature et par vos soins plus que par l'art des médecins. Il y a cent exemples de personnes qui ont vécu très-longtemps avec des humeurs erratiques, qui tantôt causent des migraines, tantôt des pertes de sang qui affectent la poitrine, et qui enfin se dissipent d'elles-mêmes.

J'ai toujours été très-persuadé que tous les remèdes picotants et agissants ne valaient rien pour notre cher serin, dont le sang n'est que trop vif et trop allumé. Ce principe me fait croire que les eaux minérales, de quelque nature qu'elles soient, lui seraient très-dangereuses; elles ont tué Mme d'Egmont. Il m'est évident qu'il n'y a de convenable que le régime. Le sang circule tout entier dans le corps humain six cents fois par jour; la médecine consiste donc à ne point charger cette rivière de sang, qui nous donne la vie, de particules étrangères qui ne sont faites ni pour nourir ni pour laver notre corps. De petites purgations très-légères, de temps en temps, aident la nature, qui cherche toujours à se dégager; mais il ne faut jamais la surcharger ni l'irriter : voilà pourquoi j'ai toujours eu une secrète aversion pour la liqueur rouge de votre médecin suisse, et beaucoup de mépris pour un homme qui n'ose pas vous dire quel remède il vous donne. La ridicule charlatanerie de deviner les maladies et les tempéraments par des urines est la honte de la médecine et de la raison. Je ne voulus pas vous dire ce que j'en pensais, parce que je vous vis trop préoccupé. J'espérais que la bonté du tempérament de notre serin le soutiendrait contre le mal que la liqueur rouge du Suisse pourrait lui faire; mais enfin, puisque vous êtes débarrassé de ce remède dangereux, je puis vous parler avec une entière liberté.

J'ai mangé un de vos petits ortolans. Je me flatte que le petit serin deviendra aussi gras qu'eux, dès qu'il sera un peu tranquille. C'est l'inquiétude, c'est le changement continuel de médecins, c'est le passage rapide d'un régime à un autre qui diminue l'embonpoint; et la tranquillité rend ce que l'inquiétude a ôté.

1. Mme de Florian, née de Normandie; voyez page 17; elle chantait fort bien. Voyez tome X, dans les *Poésies mêlées*.

Je vous embrasse tous deux avec tendresse, et je vous donne rendez-vous, au printemps, dans votre charmante petite cage de Ferney.

Il n'y a rien de nouveau, excepté la nouvelle année, que je vous souhaite très-heureuse.

Vous savez sans doute que le parlement a décrété son membre pourri, le sieur Goezmann. Les mémoires de Beaumarchais sont ce que j'ai jamais vu de plus singulier, de plus fort, de plus hardi, de plus comique, de plus intéressant, de plus humiliant pour ses adversaires. Il se bat contre dix ou douze personnes à la fois, et les terrasse comme Arlequin sauvage renversait une escouade du guet. Cela vous amuserait beaucoup, si vous aviez le temps de vous amuser[1].

Adieu; je vous écris de mon lit, dont je ne sors presque plus.

9019. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[2].

Paris, 3 janvier.

Votre dernier petit caillou est le plus joli du monde[3]. Vous n'en avez point dans votre jardin qui ne soient des pierres précieuses; jetez-les tous dans le mien. Quand j'en devrais être lapidée, j'en serais contente. On parle ici d'un gros diamant qu'a reçu M. de Guibert : j'ai fait des tentatives pour le voir, elles ont été inutiles. Ce M. de Guibert[4] n'a pas daigné faire connaissance avec moi, quoique j'aie donné des louanges très-sincères à son *Connétable*.

Je ne suis point favorisée des beaux esprits, mon cher Voltaire; mais il tient certainement à vous que je ne m'en aperçoive pas : envoyez-moi ce que vous leur écrivez, et je me passerai très-facilement de ce qu'ils écrivent.

1. Les gens du monde s'étonnaient des tons variés de l'auteur des mémoires, dont la gaieté n'était pourtant qu'un raffinement de mépris pour tous ses lâches adversaires. D'ailleurs il savait bien qu'il n'avait à Paris que ce moyen de se faire lire : changeant de style à chaque page, égayant les indifférents, frappant au cœur des gens sensibles, et raisonnant avec les forts, au point qu'on commençait à croire que plusieurs plumes différentes travaillaient au même sujet. (*Note du correspondant général de la Société littéraire typographique.*) (K.) — Ces mots désignent Beaumarchais.

2. *Correspondance complète,* édition de Lescure, 1865.

3. Les vers adressés à Mme Lullin, qui commencent par :

> Eh quoi! vous êtes étonnée
> Qu'au bout de quatre-vingts hivers, etc.

Voyez tome X, page 539. Ces vers circulèrent comme adressés à Mme du Deffant, ce qu'elle trouva fort mauvais et fit démentir.

4. Le comte de Guibert, auteur de la *Tactique* et du *Connétable de Bourbon,* etc. Les lettres de Mlle de Lespinasse, qu'on a publiées, peuvent servir à expliquer pourquoi il évitait de faire la connaissance de Mme du Deffant.

Que dites-vous de l'aventure des deux soldats de Saint-Denis[1]? Cela vaut des in-folio. Il n'y a que la nature qui ait le pouvoir de leur répondre: elle saura bien arrêter les progrès que pourrait faire leur exemple. Nous sommes dans un siècle bien singulier; toutes les têtes sont renversées : tel qui n'a qu'une tête de linotte se croit un Socrate. Je ne mets pas de ce nombre les deux soldats, mais tous les faiseurs de brochures qui nous infectent de leurs fades et ennuyeux raisonnements. Vos lettres me font un plaisir infini; elles me soutiennent, me consolent : la raison et l'amitié ont tout pouvoir sur moi.

Je vous serai infiniment obligée, si vous m'envoyez votre lettre à M. Guibert; je n'en ferai que l'usage que vous me prescrirez.

N'avez-vous pas été content de l'*Avis aux princes*, de M. de Lisle? Je l'ai trouvé joli; mais la fin n'est-elle pas trop écourtée ?

9020. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

(Berlin), 4 janvier.

La dame de Paris[2] avait certainement tort, et vous avez deviné juste en croyant que je ne me fâcherais pas de tout ce que vous venez d'écrire. L'amour et la haine ne se commandent point, et chacun a sur ce sujet le droit de sentir ce qu'il peut; il faut avouer néanmoins que les anciens philosophes, qui n'aimaient pas la guerre, ménageaient plus les termes que nos philosophes modernes, qui, depuis que Racine a fait entrer le mot de bourreau dans ses vers élégants[3], croient que ce mot a obtenu privilége de noblesse, et l'emploient indifféremment dans leur prose[4]; mais je vous avoue que j'aimerais autant déclamer contre la fièvre quarte que contre la guerre : c'est du temps perdu; les gouvernements laissent brailler les cyniques, et vont leur train; la fièvre n'en tient pas plus compte. Il ne reste de cela que des vers bien frappés, et qui témoignent, à l'étonnement de l'Europe, que votre talent ne vieillit point. Conservez cet esprit rajeuni, et, dussiez-vous faire ma satire en vers sanglants à l'âge de cent ans, je vous réponds d'avance que je ne m'en fâcherai point, et que le patriarche de Ferney peut dire tout ce qu'il lui plaît du philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

1. Les deux soldats qui s'étaient, de propos délibéré, suicidés ensemble dans une auberge à Saint-Denis.

2. Mme Necker; voyez lettres 8991 et 8992.

3. Clytemnestre dit à Agamemnon, dans *Iphigénie*, acte IV, scène IV :

> Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
> Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

4. J.-J. Rousseau, *Émile*, livre V.

9021. — A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

6 janvier.

Mon cher ami, j'ai déjà répondu à votre avant-dernière lettre, et j'ai adressé la mienne à Pézénas : peut-être ai-je mal fait; mais vous avez sans doute donné ordre qu'on vous renvoyât à Montpellier toutes vos lettres.

Je réponds aujourd'hui, autant que je le peux, à votre lettre du 31 de décembre. Je dis autant que je le peux, car je suis très-malade. J'ai chez moi, depuis quelques jours, M. d'Hermenches[1], qui a amené avec lui mademoiselle sa fille, et une autre demoiselle qui est aussi sa fille d'une autre façon que celle qui est autorisée dans nos pays occidentaux. Mon état m'empêche de les voir, mais il ne m'empêche pas de vous écrire. Je surmonte pour vous tous mes maux.

Vous ne savez pas encore l'aventure de deux jeunes dragons[2] qui, ayant fait de sérieuses réflexions sur les malheurs de cette vie, se sont tués chacun d'un coup de pistolet, le jour de Noël, dans un cabaret, à Saint-Denis, après avoir soupé amicalement ensemble, et après avoir signé un beau mémoire très-philosophique, contenant les raisons qu'ils ont eues de disposer de leur personne étant encore mineurs. On a envoyé leur mémoire au roi. Je ne les imiterai pas, quoique je sois plus en droit qu'eux de finir ma vie, qui m'est à charge depuis fort longtemps. Je trouve plus honnête de savoir souffrir.

Je vous ai dit ce que je pensais sur le médecin des urines et sur ses maudites fioles rouges. Il est absurde qu'on sache ce qu'un cuisinier nous sert à souper, et qu'on ne sache pas ce qu'un prétendu médecin nous sert quand nous sommes malades. Cet excès d'impertinence et d'insolence allemande n'est pas tolérable, et je n'y pense point sans être en colère.

M. Lamure[3] est un homme très-sage et très-savant, et plus capable que personne de vous donner de bons conseils. J'espère qu'il nous renverra notre cher serin[4] au mois d'avril. J'espère

1. A qui est adressée la lettre 8639, page 181.

2. Les *Mémoires secrets,* à la date du 28 décembre 1773, disent qu'un seul était dragon au régiment de Belzunce, et s'appelait Bourdeaux l'autre était un tambour-major, et s'appelait Humain. Le testament est dans la *Correspondance* de Grimm, janvier 1774.

3. Médecin à Montpellier, né en 1717, mort en 1787.

4. Mme de Florian, née de Normandie.

tout du courage de ce cher serin, que vous avez tant de raison d'aimer, et à qui je suis presque aussi attaché que vous-même. J'espère dans son régime et dans les ressources infinies de la nature. En vérité, si je pouvais me remuer, j'irais vous voir tous les deux, et je reviendrais à Ferney avec vous.

Nous recommandons M. Mallet à notre gros doyen des conseillers-clercs.

Je vous embrasse tous deux bien tendrement de mes faibles bras.

9022. — A M. DE CHENEVIÈRES[1].

A Ferney, 6 janvier.

Je ne puis, mon cher confrère en Apollon, vous remercier qu'en prose, et j'en suis bien fâché; mon état a empiré depuis quelques jours. Je renonce à tous les vers, hors aux vôtres. Je vous dirai en passant que, malgré mes souffrances, qui sont assez intolérables, je ne suivrai pas l'exemple des deux dragons de Saint-Denis; les uns ont le courage de mourir, les autres le courage de souffrir. Je m'acquitte assez bien de cette dernière fonction. Je me borne à vous assurer de mon sincère attachement, aussi inutile que ma lettre.

9023. — A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

6 janvier.

Le vieux malade de Ferney, monsieur, oublie tous ses maux en recevant une lettre de vous. Je vous suis très-obligé des deux Catons dragons[2]. S'ils m'avaient consulté, je leur aurais conseillé d'attendre du moins jusqu'au lendemain. On n'a pas toujours, en se réveillant le matin, les mêmes idées qu'on avait en buvant bouteille; mais enfin l'affaire est faite, et il n'y a plus de conseil à leur donner. Je serais plus en droit que ces messieurs de faire une pareille escapade; mais j'aime mieux faire *la Tactique* (que vous me demandez), quand j'ai un moment de santé. Voici donc cette *Tactique*[3]; voici encore ce petit extrait que vous voulez d'un ouvrage intitulé *Fragments*.

Il faut que cet abbé Sabatier, dont il est question dans l'ar-

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Les deux soldats de Saint-Denis.
3. Voyez tome X.

ticle XVI[1], soit un des plus grands fous du Languedoc, et un des plus grands fripons de l'Église de Dieu.

J'ai espéré longtemps de ne point mourir sans avoir l'honneur de vous revoir encore. Je me console, si vous êtes heureux à Versailles. Je fais mille vœux pour la continuation de votre prospérité, et je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

9024. — DE CATHERINE II[2],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 27 décembre 1773-7 janvier 1774.

Monsieur, Diderot, dont la santé est encore chancelante, restera avec nous jusqu'au mois de février, qu'il retournera dans sa patrie; Grimm pense aussi de partir vers ce temps-là. Je les vois très-souvent, et nos conversations ne finissent pas. Ils pourront vous dire, monsieur, le cas que je fais de Henri IV et de l'auteur de *la Henriade*, et de tant d'autres écrits dont vous avez illustré notre siècle.

Je ne sais s'ils s'ennuient beaucoup à Pétersbourg; mais, pour moi, je leur parlerais toute ma vie sans m'en lasser. Je trouve à Diderot une imagination intarissable, et je le range parmi les hommes les plus extraordinaires qui aient existé. S'il n'aime pas Moustapha, comme vous me le mandez, au moins suis-je sûre qu'il ne lui veut point de mal; sa bonté de cœur ne lui permettrait pas, malgré l'énergie de son esprit et le penchant que je lui vois, de faire baisser la balance de mon côté.

Eh bien! monsieur, il faut se consoler de ce que le projet de votre croisade a échoué, en supposant que vous avez eu affaire à de bonnes âmes, auxquelles cependant il ne faudra pas accorder l'énergie de Diderot.

Comme chef de l'Église grecque, je ne puis vous voir dans l'erreur sans vous reprendre. Vous auriez voulu voir la grande-duchesse rebaptisée dans l'église de Sainte-Sophie. Rebaptisée, dites-vous? Ah! monsieur, l'Église grecque ne rebaptise point; elle regarde comme authentique tout baptême administré dans les autres communions chrétiennes. La grande-duchesse, après avoir prononcé en langue russe sa profession orthodoxe, a été reçue dans le sein de l'Église grecque au moyen de quelques signes de croix, d'huile odoriférante qu'on lui a administrée en grande cérémonie; ce qui chez nous, comme chez vous, se nomme confirmation, à propos de quoi on impose un nom; sur ce point nous sommes plus chiches que vous, qui en donnez par douzaine, tandis qu'ici chacun n'en a pas plus qu'il ne lui en faut, c'est-à-dire un seul.

Vous ayant mis au fait de ce point important, je continue à répondre à

1. Voyez tome XXIX, page 279.
2. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 377.

votre lettre du 1er novembre[1]. Vous saurez à présent, monsieur, qu'un corps détaché de mon armée, ayant passé le Danube au mois d'octobre, battit un corps turc très-considérable, et fit prisonnier un bacha à trois queues qui le commandait.

Cet événement aurait pu avoir des suites, mais le fait est (chose dont vous ne serez pas content peut-être) qu'il n'en eut pas; et que Mustapha et moi nous nous trouvons.....

9025 — A M. LE COMTE DE LEWENHAUPT.

Janvier.

Monsieur, je suis avec vous comme le coq à qui on donna une perle; il dit qu'on lui faisait trop d'honneur, et qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet[2]. Je suis très-indigne du beau mémoire que vous m'avez envoyé sur la désertion, mais j'en sens tout le prix; et, quoiqu'il ne m'appartienne pas de dire mon avis sur une chose si importante et si éloignée de mes connaissances, j'ose pourtant être entièrement de votre opinion.

Ce sont les moines qui devraient déserter en foule, et ce sont les soldats qui devraient rester avec leurs colonels; cependant c'est parmi nous tout le contraire. La raison en est que les moines sont animés par trois motifs qui manquent aux soldats : l'enthousiasme, l'espérance, et la cuisine.

Les soldats suédois avaient l'espérance avec Charles XII, et son enthousiasme guerrier. Les Anglais se nourrissent, dit-on, mieux que les autres.

Tous ces gens-là d'ailleurs croient avoir une patrie; et vous savez qu'en général le soldat français est accusé de n'en point avoir[3], d'être fort raisonneur, inconstant, et pillard. Personne n'est plus entouré de déserteurs que moi; ils passent tous par Ferney pour aller en Suisse, à Genève, et en Savoie; et ils reviennent à Ferney mourant de faim. On en composerait une armée plus nombreuse que celles qui ont été commandées par les Condé et les Turenne. Ce fléau cessera peut-être quand on cessera d'avilir le métier. M. le marquis de Monteynard[4] a déjà fait, dans ce dessein, la plus belle opération qui ait été tentée encore; et j'ose croire que, depuis cette époque, la désertion est moins fréquente.

1. Lettre 8966.
2. La Fontaine, livre I, fable xx.
3. Voyez tome XXIX, page 136.
4. Ministre de la guerre; voyez tome XLVII, page 317; et ci-après, lettre 904

Mme Denis est infiniment flattée de votre souvenir ; et je suis bien consolé, dans ma vieillesse et dans mes maladies, par les bontés que vous voulez bien avoir pour moi.

9026. — A M. LE MARQUIS DE MONTEYNARD[1].

A Ferney, 10 janvier.

Monseigneur, il n'appartient point du tout à un veillard inutile de vous fatiguer de ses compliments, encore plus inutiles que lui. Mais s'il est vrai que le roi ait dit que vous deviez compter parmi vos amis votre probité et lui, permettez-moi de vous dire qu'outre ces deux amis-là vous avez de très-respectueux serviteurs qui font des vœux pour votre prospérité, et je suis confondu dans cette foule.

Je me flatte que vous avez été content du travail que vous daignâtes confier l'année passée à M. Dupuits, ainsi que de celui qu'il fit sous vos ordres, il y a deux ans. Vous le trouverez toujours prêt à vous servir avec la plus grande exactitude et la plus grande diligence. Je sais qu'il a couru cinq cents lieues en peu de temps, sans que cette rapidité nuisît à l'intelligence avec laquelle il a tout remarqué.

Je suis en droit, monseigneur, de vous représenter son empressement à vous obéir, d'autant plus qu'il ne s'est point fait valoir, et qu'il ne vous a parlé ni de ses peines, ni de l'argent qu'il a été obligé d'emprunter pour faire ses voyages, ni d'aucune récompense. Je me borne à vous assurer de son zèle, et à souhaiter qu'il reçoive longtemps des ordres d'un ministre aussi équitable et aussi éclairé que vous.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, monseigneur, etc.

9027. — A M. LE BARON D'ESPAGNAC[2].

A Ferney, le 10 janvier.

Je vous demande bien pardon, monsieur, de n'avoir pas répondu plus tôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai été très-malade comme à mon ordinaire, et j'ai voulu laisser passer les compliments du jour de l'an.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Voyez lettre 9003.

Pour les compliments que vous recevez, monsieur, de toutes parts sur votre belle et instructive *Histoire du maréchal de Saxe*, ils ne passeront pas sitôt. Je vous supplie de me compter au nombre de ceux qui ont admiré les premiers cet ouvrage, quoique je ne sois pas militaire ; j'ai senti bientôt que vous avez fait le bréviaire des gens de guerre. Je souhaite que la France demeure longtemps en paix, et que, quand il faudra marcher en campagne, tous les officiers sachent votre livre par cœur.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

9028. — A M. LE COMTE DE S***.

Je suis vieux, aveugle, et sourd. Ainsi, monsieur, je ne vois ni n'entends plus ce qu'on peut dire et faire contre moi. Votre estime me dédommage du tort que me font mes ennemis. Ces messieurs m'ont pris pour ainsi dire au maillot, et me poursuivent jusqu'à l'agonie. Vous avez raison, monsieur, de me donner des conseils si honnêtes contre les premiers mouvements de la vengeance. On n'en est pas le maître ; mais plus elle est vivement sentie, moins elle est durable, tant le moral dépend du physique de l'homme, presque toujours borné dans ses vices comme dans ses vertus. Est-ce qu'on ne peut écraser un insecte qui nous jette son venin, sans commettre le péché de la colère, si naturel et si condamnable? Conservez, monsieur, cette aimable philosophie qui fait plaindre les méchants sans les haïr, et qui vient si poliment adoucir les tourments de ma caducité dans ma solitude. Sur les bords de mon tombeau, j'oppose à mes persécuteurs l'honneur de votre amitié. J'en mourrai plus tranquille.

9029. — A M. MARIN[1].

12 janvier.

Eh bien ! où en est donc cette maudite affaire[2] dans laquelle vous ne deviez entrer pour rien du tout?

Les deux dragons[3] ont un peu détourné les yeux du public, qui étaient fixés sur ce Beaumarchais.

On ne se soucie guère à Paris des procès q

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. L'affaire Beaumarchais.
3. Voyez la lettre à Florian du 6 janvier.

Danube. Le roi de Prusse, qui a des officiers dans l'armée russe, m'a mandé que votre vizir Azem[1] a été complétement battu : ainsi je ne crois pas qu'on en puisse douter.

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire parvenir le petit paquet ci-inclus à M. de Thibouville?

J'ai des procès aussi ; qui terre a guerre a, et souvent même qui terre n'a pas.

9030. — A M. LE MARQUIS DE FLORIAN[2].

Le vieil oncle trouve que l'on conduit serin[3] avec science et prudence, et qu'on a connu sa maladie. Il souhaite qu'il y ait des jus d'herbe qui valent mieux que le lait d'ânesse. Cette ânesse a fait du lait avec ce jus d'herbe. Si les hommes avaient le secret de changer des herbes en lait, en les faisant bouillir dans une chaudière, ce serait un bel art.

La maladie du vieillard continue ; il faut que les orages aient leurs cours.

9031. — A M. MARMONTEL.

A Ferney, 15 janvier.

Vous avez envoyé, mon cher ami, un opéra[4] qui me paraît précisément ce qu'il faut aujourd'hui. C'est un spectacle charmant, c'est un dialogue coupé, ce sont des vers délicieux, faits pour la musique. Partout du sentiment et des tableaux, partout des grâces ; Grétry vous a bien des obligations.

Je vous avais prié[5] de faire de *jolis riens ;* et, au lieu de m'accorder ma requête, vous faites de très-jolies choses. Vous me demandez pourquoi je n'ai pas fait imprimer le *Spinosa*[6] de ce coquin de Sabatier ; c'est qu'il ne me convient pas d'être l'éditeur de *Spinosa*. Je veux bien qu'on sache que ce calomniateur compose des poisons ; mais ce n'est pas à moi de les faire débiter. Je ne crois pas qu'il y ait un plus lâche maraud que ce Sabatier.

Vous me ferez grand plaisir de me dire s'il est vrai que

1. Marin a écrit une *Histoire du sultan Saladin.*
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Mme de Florian.
4. *Céphale et Procris, ou l'Amour conjugal,* musique de Grétry.
5. La lettre où Voltaire faisait cette prière manque.
6. Voyez tome XXIX, page 281 ; et ci-dessus, lettre 8891.

notre confrère l'abbé de La Ville soit nommé directeur des affaires étrangères, et qu'il soit évêque *in partibus infidelium* [1]. Cela serait plaisant ; mais rien ne doit étonner.

Vous êtes donc comme celui qui avait envie de se marier tous les matins [2], et à qui l'envie en passait l'après-dînée ? Bonsoir, mon très-cher successeur.

9032. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, janvier.

Sire, quoique je vous aie donné à tous les diables [3], vous et Cyrus, et le grand Gustave, etc., cependant je propose à Votre Majesté quelque chose de divin, ou plutôt de très-humain et de très-digne d'elle. Ce n'est point ici une plaisanterie ; c'est une grâce très-réelle que je vous conjure de m'accorder.

Ce jeune gentilhomme qui est, sous le nom de Morival, lieutenant au régiment d'Eichmann à Vesel, ne peut hériter de son père et de sa mère tant qu'il sera dans les liens de la procédure criminelle et du jugement abominable porté contre lui dans Abbeville, lorsqu'il n'avait qu'environ seize ans ; il est fils d'un président d'Abbeville, et son nom est d'Étallonde. On a été très-content de lui à Vesel depuis qu'il est à votre service. Je sais que c'est un des plus braves et des plus sages officiers que vous ayez. Toute son ambition est de vivre et de mourir au service de Votre Majesté : il n'aura jamais d'autre roi et d'autre maître. Mais il est affreux qu'il reste toujours condamné au même supplice dans lequel est mort le chevalier de La Barre, qui avait fait un petit commentaire sur votre art de la guerre.

Ces assassinats juridiques déshonoreront à jamais cet ancien parlement de Paris, l'ennemi de son roi, de la raison et de la justice, qui, en étant cassé, n'a pas été assez puni.

Il s'agit d'obtenir ou des lettres de grâce pour Morival, ou la cassation de l'arrêt qui l'a condamné. Je supplie donc Votre Majesté, avec la plus vive instance, d'accorder à Morival un congé d'un an, pendant lequel il sera chez moi. Je vous répondrai de sa personne. Je l'aiderai à faire autant de recrues qu'il vous plaira : il n'y a point d'endroit au monde où l'on puisse plus facilement lever des soldats que dans le petit canton que

1. Voyez tome XXXV, page 526. L'abbé de La Ville était évêque de Tricomie.
2. Fontenelle.
3. Vers 78 de *la Tactique ;* voyez cette satire, tome X.

j'habite, qui est précisément à une lieue de la Suisse, de Genève, de la Savoie, et de la Franche-Comté. Je me chargerai moi-même, malgré mon grand âge, de l'aider à vous fournir les plus beaux hommes et à choisir les plus sages.

Je vous demande en grâce de lui envoyer son congé d'un an : il partira sur-le-champ, et peut-être reviendra-t-il à Vesel au bout de trois mois.

S'il ne peut obtenir en France ce qu'il demande, il n'en aura pas moins d'obligations à Votre Majesté, et vous aurez fait ce qu'auraient fait ces Cyrus et ces Gustave dont j'ai dit tant de mal.

Je me mets à vos pieds avec les sentiments que j'ai toujours eus, et avec lesquels je mourrai.

9033. — DE M. LE MARQUIS DE CONDORCET

A M. TURGOT [1].

Ce dimanche, 16 janvier 1774.

On a joué hier *Sophonisbe* [2], qui n'a pas été trop bien reçue. L'auteur y a laissé des familiarités qui ont fait rire, et des longueurs qui ont impatienté le parterre. Le commencement du cinquième acte a été sifflé, jusqu'au moment où Lekain dit à Scipion, en lui montrant Sophonisbe expirante :

Sur ces bras tout sanglants viens essayer tes chaînes.

Ce vers a été dit avec tant de force et de vérité que le parterre a passé en un moment du rire à la terreur. Enfin Lekain est venu l'annoncer pour mercredi ; il semblait demander grâce : cela a réussi, on a beaucoup applaudi. D'ici à mercredi, M. de La Harpe fera des retranchements, quelques corrections, et j'espère que tout ira bien. Il y a cinquante-cinq ans qu'on a joué *Œdipe*.

Vous savez sans doute la mort du vicomte de Rohaut, que M. de La Mousselière a tué il y a un mois environ, parce qu'il était l'amant de sa femme? Elle était hier à l'agonie. Elle meurt de douleur. Cette femme n'a que vingt-cinq ans, et son lot n'aurait pas été mauvais si sa mort eût été plus prompte : elle a été heureuse, ou du moins elle a eu de grandes jouissances pendant un an qu'a duré sa passion. Cela vaut mieux que de vivre aussi longtemps et aussi tristement que les autres.

Ne pourriez-vous pas me rapporter encore un petit sac de graines de raves ?

1. *OEuvres de Condorcet*, tome Ier; Paris, 1847.
2. La première représentation à Paris eut lieu le 15 janvier 1774.

Le parlement a condamné *le Bon Sens* [1] et le livre d'Helvétius [2], toujours à être lacérés et brûlés, à l'exemple de l'empereur Tibère de glorieuse mémoire. Adieu, monsieur; j'espère que je ne vous écrirai plus cet hiver.

9034. — A M. D'ÉTALLONDE DE MORIVAL.

17 janvier.

M. Misopriest [3], monsieur, a reçu votre lettre du 2 de janvier; il a écrit sur-le-champ à Sa Majesté [4]. Il lui demande très-instamment un congé d'un an pour vous. Il est d'ailleurs instruit de votre situation, et a promis d'avoir soin de vous. M. Misopriest lui répond que vous lui ferez de très-belles recrues dans le pays où vous devez rester quelque temps pour vaquer à vos affaires. C'est à une lieue de la Suisse, de la Savoie, de Genève, et de la Franche-Comté ; vous y serez aussi en sûreté qu'à Vesel.

Ne vous adressez ni à père ni à frère. Si vous avez besoin de quelque argent pour aller de Vesel à Genève, vous pourrez en prendre, sur cette simple lettre, chez M. Marc-Michel Rey, à Amsterdam, qui, sur ma signature (*Voltaire*), vous fournira ce petit viatique avec sa générosité ordinaire, et auquel je rembourserai sur-le-champ cet argent par la voie de Genève. Vous n'aurez pas la plus légère dépense à faire dans le château de Ferney. C'est à vous à voir, monsieur, si vous voulez écrire aussi au roi. Je lui demande un congé d'un an ; je lui promets des recrues [5]; je lui parle de la passion que vous avez pour son service. Tout serait manqué, s'il nous refusait ce congé.

C'est de là que dépend votre destinée, à laquelle je m'intéresse bien vivement.

9035. — A M. MARIN [6].

17 janvier.

Voici ma réponse dont M. de Tolendal jugera, si sa passion respectable pour la gloire de son père lui permet de juger.

Je n'ai pu parvenir à voir la prétendue lettre d'un prétendu

1. Du baron d'Holbach.
2. *De l'Homme et de son éducation.*
3. Ce mot signifie *ennemi des prêtres.*
4. Ce doit être la lettre 9032.
5. Le roi non-seulement dispensa M. de Morival de faire des recrues, mais encore lui recommanda de ne s'occuper que de ses affaires particulières, et lui donna un congé illimité. (K.)
6. Éditeurs, de Cayrol et François.

maréchal de camp contre le jugement du parlement en faveur de M. de Morangiés. Si vous pouviez, mon cher ami, avoir la bonté de me la procurer, vous me rendriez un grand service.

Je suis fâché que vous ne me disiez rien que de vague sur l'épisode postiche que Beaumarchais a inséré contre vous dans sa comédie ; il me semble que cet étonnant fou n'ait songé qu'à se faire des ennemis. Ses mémoires se font lire beaucoup plus que toutes les pièces nouvelles. Mais ce n'est pas sur de bonnes plaisanteries que le parlement juge, et je ne vois pas, encore une fois, que vous deviez être interrogé juridiquement sur ce que vous n'avez pas dit chez la dame Lépine, à propos de quinze louis que la dame de Goezmann aurait dû rendre plutôt que de se faire tympaniser et encloîtrer. Tout cela est une farce misérable.

La tragédie des deux dragons est beaucoup plus noble.

Celle de l'abbé de Roussillon est bien abominable. Je connais beaucoup le frère de Mlle de Chamflour, que ce tendre amant assassina il y a environ quinze ans. Je crois même que cet Orosmane passa par les Délices en s'en allant en Hollande.

Je vous demande en grâce de vouloir bien faire parvenir ce petit paquet à M. de Thibouville.

9036. — DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Pétersbourg, le 8-19 janvier.

Monsieur, je pense que les nouvelles que le roi de Prusse vous a données de la défaite du vizir et de la prise de Silistrie lui sont venues de Pologne, le pays, après la France, où l'on débite les plus fausses. Je m'attends à voir les oisifs fort occupés d'un voleur de grand chemin qui pille le gouvernement d'Orenbourg, et qui tantôt, pour effrayer les paysans, prend le nom de Pierre III, et tantôt celui de son employé [1]. Cette vaste province n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur; la partie montagneuse est occupée par des Tartares, nommés Baschkis, pillards depuis la création du monde. Le pays plat est habité par tous les vauriens dont la Russie a jugé à propos de se défaire depuis quarante ans, ainsi que l'on a fait à peu près dans les colonies de l'Amérique pour les pourvoir d'hommes.

Le général Bibikof est allé avec un corps de troupes pour rétablir la tranquillité là où elle est troublée. A son arrivée à Casan, qui est à sept cents verstes (ou cent lieues d'Allemagne) d'Orenbourg, la noblesse de ce royaume vint lui offrir de se joindre à ses troupes avec quatre mille hommes

1. Il s'agit de Pugatscheff; voyez lettre 9044.

bien armés, bien montés, et entretenus à leurs dépens. Il accepta leur offre. Cette troupe seule est plus qu'en état de remettre l'ordre dans le gouvernement limitrophe.

Vous jugez bien que cette incartade de l'espèce humaine ne dérange en rien le plaisir que j'ai de m'entretenir avec Diderot. C'est une tête bien extraordinaire que la sienne; la trempe de son cœur devrait être celle de tous les hommes; mais enfin, comme tout est au mieux dans ce meilleur des mondes possibles, et que les choses ne sauraient changer, il faut les laisser aller leur train, et ne pas se garnir le cerveau de prétentions inutiles. La mienne sera toujours de vous témoigner ma reconnaissance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez.

CATHERINE.

9037. — DE M. TURGOT,

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET [1].

A Limoges, le 21 janvier 1774.

Je suis fâché et vraiment surpris, monsieur, du mauvais succès de *Sophonisbe*. La pièce est en général très-bien écrite, et je n'y vois point ces familiarités qui ont fait rire le parterre, et que M. de La Harpe doit, dites-vous, retrancher. Je n'y vois pas non plus de longueurs sensibles, et le cinquième acte me paraît terrible et de la plus grande beauté. Je l'avais même vu représenter à Limoges [2] par des acteurs très-médiocres, à l'exception de celui qui jouait Massinissa, et le cinquième acte faisait sur moi un grand effet. Il faut ou que je ne me connaisse point du tout en effet théâtral, ce qui est très-possible, ou que la cabale des Clément et consorts dominât dans le parterre.

J'espère que, pour cette fois, c'est tout de bon que je vous mande de ne plus m'écrire. Ce n'est pas que je n'aie encore un peu souffert de ma colique d'estomac; mais je me ménagerai tant que je me flatte de pouvoir partir la semaine prochaine.

Adieu, monsieur; chargez-vous, je vous prie, d'être mon interprète auprès de Mlle de L'Espinasse et de tous nos amis.

1. *Œuvres de Condorcet*, tome Ier; Paris, 1847.
2. On pourrait s'étonner que Turgot eût déjà vu représenter à Limoges une pièce dont la première représentation avait eu lieu, à Paris, sept jours seulement avant la date de sa lettre. C'est que *Sophonisbe* était imprimée depuis 1770, lorsqu'on la joua, le 15 janvier 1774, sur le Théâtre-Français. Les comédiens de province avaient pris les devants sur ceux de Paris.

9038. — A M. LE CHEVALIER DE LISLE.

27 janvier.

Le vieux malade, monsieur, vous remercie d'abord de vos *Trois Rois* [1]. On n'a jamais parlé d'eux plus convenablement ni plus gaiement. L'aventure de Tours est dans un autre goût [2] ; c'est du Crébillon tout pur. Il est vrai que nous avons dans la sainte Écriture [3] une aventure à peu près pareille. Le patriarche Juda ayant couché avec sa belle-fille, et lui ayant fait un enfant, la condamna à la mort ; mais la sentence ne fut pas exécutée. Si Amnon coucha avec une de ses sœurs [4], il ne lui donna ensuite que des coups de pied au cul, et ne la tua point. Je ne croyais pas les Tourangeaux si méchants.

Je ne sais si je vous ai conté qu'il y a environ cinquante à soixante ans je trouvai à Tours un procureur du roi qui me dit : « Je ne suis pas du pays ; mais, en passant par Tours il y a vingt-cinq ans, je trouvai le peuple si bon que j'y fixai mon séjour ; et, depuis que j'y suis, il ne m'est pas passé un seul procès criminel par les mains. »

Je répétais un jour ces paroles à une Tourangeaute, et lui disais : « Voyez un peu, madame, il y a vingt-cinq ans qu'il ne s'est commis un crime à Tours. » Elle me répondit : « Est-ce qu'il s'en serait commis auparavant ? »

Je suis fondé, sur la réponse de cette bonne femme, à croire que votre salpêtrier n'est point Tourangeau, et que c'est quelque coquin, parent de Fréron ou de l'abbé Sabatier, qui s'est allé établir à Tours. C'est une chose que je veux approfondir.

Pour vos quatre ensorcelés [5], il y a un petit opéra-comique des ensorcelés [6], beaucoup plus plaisant que ces quatre imbéciles. Je suis plus ensorcelé qu'eux, car le diable me berce continuellement, afflige mon corps, et se moque de mon âme ; c'est

1. Cette chanson est imprimée dans la *Correspondance* de Grimm, février 1774.

2. Un habitant de Tours, salpêtrier de profession, avait tué sa fille de trois balles dans la poitrine, après lui avoir fait un enfant. (K.)

3. *Genèse*, chap. XXXVIII.

4. II, *Rois*, chap. XIII.

5. Une famille entière auprès du Raincy, maison à M. le duc d'Orléans, se disait ensorcelée ; et comme la chose était bien absurde, elle fut crue, et crue par la meilleure compagnie, en 1774. (K.)

6. *Les Ensorcelés ou Jeannot et Jeannette*, par Mme Favart, Guérin et Harni, ont été joués sur le Théâtre-Italien le 1er septembre 1757.

ce qui fait que je vous écris une si courte lettre, et que je réponds si mal à toutes vos bontés. Je finis en vous assurant que, mort ou vif, je suis à vos ordres.

9039. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 janvier.

Je n'ai pu remercier plus tôt mon cher ange de toutes ses bontés. Je ne suis pas toujours le maître de mon temps. J'ai été assez violemment malade huit jours de suite, et, dans cet état-là, on ne songe guère ni aux Africains, ni aux anciens Romains ; mais je songe toujours à mon cher ange.

Je ne sais pas trop ce que c'est que ces petites familiarités dont vous me parlez. Vous me ferez grand plaisir de m'en instruire quand vous aurez un moment de loisir.

Je n'ai reçu qu'une lettre assez vague de la part de La Harpe. Je suis si peu informé qu'on ne m'a pas même mandé si c'est Molé qui joue Scipion [1]. On dit qu'il n'est pas fait pour jouer seulement le rôle d'un page. Je ne le connais point du tout : je m'en rapporte à ce que vous en pensez.

Lekain m'écrivit il y a quelque temps. Voulez-vous bien me permettre de mettre ma réponse [2] dans votre paquet ?

Tout le monde dit qu'il s'est surpassé dans le rôle de Massinisse. Je ne crois pourtant pas que cette pièce ait un succès durable. Celle de Mairet était ridicule, celle de Corneille ne valait rien du tout, et celle-ci ne vaut pas grand'chose. Le succès constant est presque toujours dans le sujet, celui de *Sophonisbe* n'est que difficile.

Je suis encore si faible, et d'ailleurs si peu instruit de l'état présent du *tripot*, que je ne peux vous rien dire touchant *le Code de Minos* [3]. Cet ouvrage aurait pu passer dans le temps où il fut fait. C'était un vaudeville moitié polonais, moitié suédois.

Je vous prie, mon cher ange, lorsque vous voudrez bien m'écrire, d'adresser dorénavant vos ordres à Gex.

Je rends grâce au bon Dieu de ce que Mme d'Argental se porte mieux.

1. Dans la tragédie de *Sophonisbe*.
2. Elle manque.
3. La tragédie des *Lois de Minos*.

9040. — A M. LE COMTE DE WARGEMONT[1].

30 janvier.

Vous êtes bien humain et bien généreux, monsieur, de vous souvenir d'un vieil ermite octogénaire, qui a joué de son reste avant de quitter la table de jeu, et qui ne sait encore s'il s'est retiré sur son gain.

Je n'ai qu'une idée très-confuse des petits mouvements faits, il y a plus d'un an, en Normandie ; mais j'en ai une très-nette des services que vous savez rendre au roi et à l'État. Si j'ai renoncé au monde, je n'ai pas certainement renoncé à l'intérêt que je pris à vos succès et à votre gloire, depuis que j'eus l'honneur de vous connaître. Les Normands sont quelquefois aussi difficiles à mener que le parterre de Paris ; mais vous êtes fait pour réussir dans tout ce que vous entreprenez.

L'état où je suis ne me permet pas d'écrire de longues lettres, quoiqu'il ne dérobe rien aux sentiments qui m'attachent à vous.

Agréez, monsieur, le sincère respect de votre, etc.

Le vieux Malade de Ferney.

9041. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

30 janvier.

Je commence par vous dire, monseigneur, que de tous mes confrères de quatre-vingts ans, je suis sans contredit le plus fou, puisque je donne, à mon âge, des pièces de théâtre. Ceux qui ont fait une cabale contre *Sophonisbe* sont des jeunes gens qui sont encore plus fous que moi. Le dévot sexe féminin, qui prétendait que l'auteur de la nouvelle *Sophonisbe* n'est pas assez pieux, était encore plus fou que tout le reste, surtout si on ajoutait deux lettres à cette belle épithète de fou.

J'avais imaginé que ces bagatelles pourraient être une occasion de faire parler de ce que vous savez[2] ; et c'est encore une autre espèce de folie, car, après tout, la sagesse consiste à savoir vivre et mourir en paix où l'on est.

Il m'est venu, ces jours passés, un Russe infiniment aimable[3] qui a gouverné pendant quinze ans despotiquement un empire

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Du retour de Voltaire à Paris.
3. Jean Schouvalow ; voyez lettre 8978.

de deux mille lieues de long, et qui me paraît avoir la triste folie de n'être point heureux. J'ai conclu de là qu'il ne faut ni courir après des chimères, ni les regretter.

A propos de chimères, je n'ai jamais su quels acteurs jouaient dans *Sophonisbe*, excepté Lekain. Je ne connais personne des sénateurs et des sénatrices du *tripot*. C'est vous qui avez la bonté de m'apprendre que Brizard a joué Lélie ; je ne sais pas encore qui a joué Scipion.

Je ne savais pas qu'une première représentation fût un jour de bataille, ni qu'il fallût prendre ses postes et avoir un mot de ralliement ; mais, puisque vous avez daigné faire la guerre pour moi, et me traiter comme la ville de Gênes, permettez-moi de vous en faire mes très-humbles et très-sincères remerciements.

Je vous avais mandé [1] qu'on m'avait écrit d'abord qu'on ne vous rendait pas justice dans l'histoire du maréchal de Saxe ; mais, ayant vérifié le contraire le lendemain [2], je vous écrivis qu'on vous rendait toute la justice qui vous était due. Ce que j'avais écrit sur la bataille de Fontenoy [3], sous les yeux de M. d'Argenson, et d'après les lettres de tous les officiers, s'est trouvé entièrement conforme à ce qu'en dit M. d'Espagnac. Il est vrai qu'il ne dit pas tout ; il supprime l'ordre donné, deux fois de suite [4], par le maréchal de Saxe, d'évacuer le poste d'Antoin ; mais, s'il fait des péchés d'omission, il me paraît qu'il n'en fait point de commission [5].

J'ai répondu, je crois, à tous les points de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Il ne me reste qu'à attendre doucement le temps où je pourrai venir faire ma cour à mon héros dans son royaume. Je vous prierai de me recommander au meilleur apothicaire de Bordeaux : j'ai plus besoin de ces messieurs que de tous les rois de l'Europe. Il y a près de quatre-vingts ans que mon sort dépend absolument d'eux. Parmi tout ce qui vous distingue des autres hommes, je ne compte pas pour peu de chose l'habileté que vous avez eue de vous mettre au-dessus de tous les apothicaires, en étant un bon chimiste, et en étant votre médecin à vous-même. Puisse ce bon médecin conserver très-longtemps la vie de mon héros, et le tenir tou-

1. Lettre 8996.
2. Cette seconde lettre manque.
3. Voyez tome XV, page 244.
4. Voyez *ibid.*, pages 243-244.
5. Expressions de Bayle dans le paragraphe 4 de la préface de la première édition de son *Dictionnaire*.

jours en état de goûter tous les plaisirs ! car mon héros est né pour eux, aussi bien que pour la gloire. Ses bontés font ma plus grande consolation.

Agréez le tendre respect du vieux malade.

9042. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 janvier.

Dès que j'ai reçu la lettre où mon cher ange m'ordonne de lui envoyer des *Fragments*[1] indous et français, sous l'enveloppe de M. de Sartines, j'ai pris sur-le-champ cette liberté avec confiance. Le paquet part à la garde de Dieu. Il vaut mieux prendre des libertés avec M. de Sartines qu'avec l'hippopotame[2].

Je ne conçois pas comment on a pu afficher dans Paris, sous mon nom, la *Sophonisbe* de Mairet. Je n'ai jamais donné cet ouvrage que comme celui de Mairet, un peu retouché, pour engager les jeunes gens à refaire les belles pièces de Corneille, comme *Attila, Agésilas, Pertharite, Théodore, Pulchérie, la Toison d'or*, etc.

En donnant *Sophonisbe* sous mon nom, on a réveillé la racaille. J'oserais penser qu'il ne faut ni précipiter la retraite, ni laisser languir les représentations, mais prendre un juste milieu, afin que Lekain ait une rétribution honnête.

Je persiste à croire que Beaumarchais n'a jamais empoisonné personne, et qu'un homme si gai ne peut être de la famille de Locuste[3].

1. C'est la seconde partie, intitulée *Fragments sur l'Inde, sur l'Histoire générale et sur la France;* voyez l'avant-dernier alinéa de l'avertissement de Beuchot, tome XXIX, page 86.

2. M. de Voltaire désigne Morin par ce mot, pris dans les *Mémoires* de Beaumarchais. (K.)

3. Cette opinion de M. de Voltaire produisit dans le temps une assez plaisante anecdote. Si elle a trouvé place ici, c'est qu'elle peint à la fois le temps, les mœurs, les caractères. On jouait aux Français *Eugénie :* un beau monsieur du parquet, après avoir bien déchiré la pièce, tomba tout à coup sur l'auteur. Entre autres choses, il raconta qu'ayant dîné ce jour-là même chez M. le comte d'Argental, il y avait entendu lire une lettre de Voltaire, lequel s'obstinait, on ne savait pourquoi, à soutenir que ce Beaumarchais-là n'avait pas empoisonné ses trois femmes. Mais, ajouta le conteur, c'est un fait dont on est bien sûr parmi messieurs du parlement.

L'homme à qui s'adressait la parole faisait de la main, en riant, signe aux voisins de ne pas interrompre; chacun se lève, il répond froidement : « Il est si vrai, monsieur, que ce misérable homme a empoisonné ses trois femmes, quoiqu'il n'ait été marié que deux fois, qu'on sait de plus au parlement Maupeou

Je suis bien embarrassé avec mes Génois et mon marquis Viale [1]. Dieu vous garde d'établir jamais une colonie! c'est une terrible entreprise ; M. l'abbé Terray même y serait un peu embarrassé.

Je baise les ailes de mes anges.

9043. — A M. MARIN [2].

A Ferney, 31 janvier.

Je n'entends plus rien ni aux ordinaires de Mme de Goezmann, ni à la *Sophonisbe* de Mairet, ni à celle de Corneille, ni à celle de Lantin, ni à Lépine, qui est de mon pays, ni aux *Lois de Minos*, ni à tout ce qui se passe vers le Danube, ni au roi de Prusse, ni à toutes les sottises de ce bas monde dont je fais partie. Tout ira comme il pourra. Portez-vous bien, soyez gai.

Je ne sais point la demeure de La Harpe ; ainsi, je vous prie de vouloir bien lui envoyer ce chiffon et de m'aimer toujours un peu.

9044. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

2 février.

Madame, la lettre du 19 janvier [3], dont Votre Majesté impériale m'honore, m'a transporté en esprit à Orenbourg, et m'a fait connaître M. Pugatschew : c'est apparemment le chevalier de Tott qui a fait jouer cette farce ; mais nous ne sommes plus au temps des Démétrius, et telle pièce de théâtre qui réussissait il y a deux cents ans est sifflée aujourd'hui. Si quelque prétendu Inca venait au Pérou se dire fils ou petit-fils du soleil, je doute qu'il fût

qu'il a mangé son bon père en salmis, après avoir étouffé sa mère entre deux épaisses tartines ; et j'en suis d'autant plus certain que je suis ce Beaumarchais-là, qui vous ferait arrêter sur-le-champ, ayant bon nombre de témoins, s'il ne s'apercevait à votre air effaré que vous n'êtes point un de ces rusés scélérats qui composent les atrocités, mais seulement un des bavards qu'on emploie à les propager, au grand péril de leur personne. »

On applaudit ; le conteur court encore, oubliant qu'il avait payé pour voir jouer la petite pièce. (*Note du correspondant général de la Société littéraire typographique.*) (K.) — Ces mots désignent Beaumarchais.

1. Voyez lettre 9025.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Lettre 9036.

reconnu pour tel, quand même il serait annoncé par des jésuites, et quand ils feraient valoir des prophéties en sa faveur.

Votre Majesté ne paraît pas trop inquiète de l'équipée de M. Pugatschew. Je croyais que la province d'Orenbourg était le plus agréable pays de votre empire, que les Persans y avaient apporté tous leurs trésors pendant leurs guerres civiles, qu'on ne songeait qu'à s'y réjouir; et il se trouve que c'est un pays barbare, rempli de vagabonds et de scélérats. Vos rayons ne peuvent pas pénétrer partout en même temps : un empire de deux mille lieues en longitude ne se police qu'à la longue. Cela me confirme dans mon idée de l'antiquité du monde. J'en demande pardon à la *Genèse*, mais j'ai toujours pensé qu'il a fallu cinq ou six mille ans avant que la horde juive sût lire et écrire; et je soupçonne qu'Hercule et Thésée n'auraient pas été reçus dans votre académie de Pétersbourg. Un jour viendra que la ville d'Orenbourg sera plus peuplée que Pékin, et qu'on y jouera des opéras-comiques.

En attendant, je me flatte que vous vous amuserez, madame, à battre le nouveau sultan [1], ou que vous lui dicterez des conditions de paix telles que les anciens Romains en imposaient aux anciens rois de Syrie. Cependant, chargée du poids immense de la guerre contre un vaste empire, et du gouvernement de votre empire, encore plus vaste, voyant tout, faisant tout par vous-même, vous trouvez encore du temps pour converser avec notre philosophe Diderot, comme si vous étiez désœuvrée.

Je n'ai jamais eu la consolation de voir cet homme unique; il est la seconde personne de ce monde avec qui j'aurais voulu m'entretenir : il me parlerait de Votre Majesté; majesté! ce n'est pas cela que je veux dire, c'est de votre supériorité sur les êtres pensants : car je compte les autres êtres pour rien. Je vous demande donc, madame, votre protection auprès de lui. Ne peut-il pas se détourner d'une cinquantaine de verstes pour venir me prolonger la vie en me contant ce qu'il a vu et entendu à Pétersbourg?

S'il ne vient pas sur le bord du lac de Genève, j'irai, moi, me faire enterrer sur le bord du lac Ladoga; il faut que je voie votre nouvelle création, je suis las de toutes les autres.

Je me mets à vos pieds avec adoration de latrie.

1. Abdoul-Achmet ou Achmet IV; voyez tome XLVII, page 301.

9015. — A UN ACADÉMICIEN DE SES AMIS.

. . . .
. . . .

Si on ne veut point croire dans Paris que le jeune comte de Schouvalow, chambellan de l'impératrice de Russie, et président d'un bureau de la législation, soit l'auteur de l'*Épître à Ninon*[1], c'est apparemment par modestie, car cette épître est peut-être ce qui fait le plus d'honneur à notre nation. C'est une chose bien surprenante que, n'ayant été, je crois, que trois mois à Paris, il ait pris si bien ce que vous appelez *le ton de la bonne compagnie*, qu'il l'ait perfectionné, qu'il y ait ajouté l'élégance et la correction, si inconnues à quelques seigneurs français qui n'ont pas daigné apprendre l'orthographe.

M. de Schouvalow faisait déjà de très-jolis vers français quand il était chez moi, il y a quelques années[2], et nous avons eu depuis, dans des recueils, quelques pièces fugitives de lui, très-bien travaillées.

Il se trompe en disant que Chapelle

A côté de Ninon fredonnait un refrain.

Chapelle, qu'on a beaucoup trop loué, était bien loin de fredonner des chansons à côté de Ninon. Cet ivrogne, qui eut quelques saillies agréables, était son mortel ennemi, et fit contre elle des chansons assez grossières. En voici une :

Il ne faut pas qu'on s'étonne[3]
Si parfois elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu :
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir... *vécu*
Avec ce grand personnage.

Ce n'est pas là le style de M. le comte de *Schovalo*. J'écris son nom comme nous le prononçons : car je ne saurais me faire aux doubles W, pour lesquels j'ai toujours eu la plus grande aversion, ainsi que pour le mot *françois*.

1. Voyez lettre 8955.
2. En 1767 ; voyez tome XLV, page 387.
3. Voltaire a déjà cité cette épigramme dans un autre morceau sur Ninon, qui est de 1751 ; voyez tome XXIII, page 511.

J'admire les gens qui m'attribuent cette épître : ils m'imputent de m'être donné des louanges qui sont pardonnables à l'amitié de M. de Schovalo, mais qui seraient assurément très-ridicules dans ma bouche.

J'ai lu par hasard des nouvelles à la main, n° 25, dont l'auteur prétend que je me suis caché [1] sous le nom de M. de Schovalo ; il pourrait dire aussi que je me cache tous les jours sous le nom du roi de Prusse, qui fait des choses non moins étonnantes en notre langue, et sous celui de l'impératrice de Russie, qui écrit en prose comme son chambellan en vers. Les fadaises insipides dont tant de petits Welches nous inondent, croyant être de vrais Français, sont bien loin d'égaler les chefs-d'œuvre étrangers dont je vous parle ; c'est que ces petits Welches n'ont que des mots dans la tête, et que ces génies du Nord pensent solidement.

J'emploie le double *W* pour les Welches : il faut être barbare avec eux.

Les minces écrivains de nouvelles et d'inutilités m'imputent une *Lettre d'un Ecclésiastique* sur les jésuites, et je ne sais quel *Taureau blanc* [2]. Je vous assure que je ne me mêle point des jésuites ; je suis comme le pape, je les ai pour jamais abandonnés, excepté Père Adam, que j'ai toujours chez moi. A l'égard des taureaux blancs ou noirs, je m'en tiens à ceux que j'élève dans mes étables et avec lesquels je laboure. Il y a soixante ans que je suis un peu vexé, et je m'en console dans ma chaumière, pratiquant *quid faciat lætas segetes* [3]. J'ai surtout *lætum animum*, malgré la cabale qui croit m'affliger, et dont je me moquerai tant que j'aurai un souffle de vie, etc.

9046. — A M. RIBOTTE,

A MONTAUBAN [4].

4 février.

L'octogénaire de Ferney, monsieur, est comme vous très-malade, et ne se rétablira pas comme vous ; il est au milieu des neiges dans sa solitude. Il n'a pas entendu dire un seul mot des sacrements de baptême et de mariage dont vous lui parlez. Il ne

1. On le répète dans les *Mémoires secrets*, du 23 mars 9069.
2. Voltaire avoue ces ouvrages dans la lettre 6706.
3. Virgile, *Géorgiques*, I, I.
4. *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français*; Paris, 1856, page 249.

sait nulle nouvelle de ce monde-ci, mais il en apprendra bientôt de l'autre. Il fait toujours des vœux pour que sainte Tolérance soit la première sainte de tous les bons catholiques, et il regarde votre amitié comme une de ses plus chères consolations. V.

9047. — A M. FABRY.

5 février.

Je ne voudrais pas, monsieur, fatiguer vos bontés; mais on vient tous les jours me prier de vous importuner pour un pauvre imbécile qui fournissait autrefois du pain aux comédiens établis à Chatelaine. Il se nomme Pélissier; on dit qu'il est en prison en Gex depuis six mois, pour avoir dit qu'il s'appelait *Péant*. S'il s'est trompé de nom, il en est bien puni. Si vous pouvez avoir la bonté de lui faire accorder la permission de vendre du pain chez lui, au lieu d'être au pain du roi, ce sera une de vos bonnes actions. Me voilà quitte de ma commission.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus respectueux attachement, etc.

VOLTAIRE.

9048. — A M. RAIMOND,

DIRECTEUR DE LA POSTE AUX LETTRES, A BESANÇON.

A Ferney, 7 février.

M. d'Ogny, monsieur, a la bonté de vouloir bien se charger lui-même de faire parvenir à leur destination les envois de la petite colonie que j'ai établie à Ferney. Besançon est si près que j'ai cru devoir épargner le chemin de Ferney à Paris, et de Paris en Franche-Comté; je me suis flatté que vous auriez pour moi la même bonté que M. d'Ogny, et que vous voudriez bien faire remettre aux sieurs Pellier et Pochet, dans votre ville, la petite boîte que je prends la liberté de vous envoyer, et qu'on demande avec le plus grand empressement : je vous serai très-obligé; la bienveillance que vous aurez pour une société naissante, dont vous serez un des bienfaiteurs, nous sera extrêmement précieuse. Je voudrais bien être à portée de recevoir quelques-uns de vos ordres.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

9040. — A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

9 février.

Je me flatte, mon cher ami, que Mme de Florian n'est pas réduite à garder le lit comme moi ; il y a très-longtemps que je ne sors du mien qu'à huit heures du soir. Il faut espérer que le petit serin [1] reviendra au printemps sauter dans sa cage de Ferney, que vous avez si joliment embellie, et qu'il voltigera sur les fleurs que vous avez plantées.

Pour ma maladie, elle est incurable, puisqu'elle date de quatre-vingts ans ; c'est un mal qui m'empêche quelquefois d'être aussi exact que je le voudrais dans mes réponses. J'ai fini ma carrière, et le serin n'est qu'au milieu de la sienne. Vous avez tous deux de beaux jours à espérer, et moi, je n'ai que deux ou trois tristes nuits à supporter. Nous passons tous comme des ombres ; notre vie est comme la place d'un ministre à Versailles : aujourd'hui quelque chose, et demain rien.

Le déplacement de M. de Monteynard [2] coupe la gorge et la bourse à notre voisin Dupuits. Ce ministre l'avait employé deux années de suite sans le payer ; il a fallu qu'il empruntât pour servir, et le voilà ruiné. Quand un rocher tombe, il entraîne toujours mille petites pierrailles dans sa chute. Il ne faut compter sur rien que sur les légumes de son jardin ; encore y est-on souvent attrapé.

Si on est mécontent de la terre, les aventures de mer ne sont pas plus agréables ; et, quoi que Labat vous dise, le vaisseau *l'Hercule* ne rapportera que des chimères. Je vois que la résignation est la seule chose qui puisse nous consoler dans ce meilleur des mondes possibles.

Je comptais, l'année passée, que Moustapha irait passer le carnaval à Venise avec Candide [3], mais je me suis bien trompé. S'il fallait que les ministres qui ont été déplacés de mon temps allassent loger à Venise dans le même cabaret, la place Saint-Marc ne serait pas assez grande pour leur donner à souper.

J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé d'Abbeville. On ne peut faire autre chose que ce qu'on a fait dans la dernière édi-

1. Mme de Florian ; voyez lettre 9018.

2. M. de Monteynard, nommé ministre de la guerre en 1771, s'était retiré le 28 janvier 1774.

3. Voyez tome XXI, page 205.

tion qui est achevée. On a rendu justice à M. Belleval, et le public ne s'en soucie guère. Tout passe, tout s'oublie, tout s'anéantit. Le déluge fit autrefois beaucoup de bruit, et actuellement on n'en parle plus que pour en rire. *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.*[1]

Regardez, je vous prie, ma tendre amitié pour vous et pour le serin comme une réalité.

9050. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[2].

(Potsdam), 10 février.

Votre *Tactique* m'a donné un bon accès de goutte, dont je ne suis pas encore relevé; cela ne m'empêche pas de vous répondre, parce que je sais que les grands seigneurs veulent être obéis promptement. Vous me demandez un Morival, nommé Étallonde, qui est officier à Vesel; il aura la permission d'aller pour un an à Ferney, et même il ne dépendra que de vous de le nommer chef de votre garde prétorienne. Il ne fera ni recrue ni rien là-bas; mais je vous avertis qu'étant proscrit en France, c'est à vous à prendre des mesures pour qu'il soit en sûreté à Versoy; et j'avoue que je ne crois pas que vous ayez assez de crédit pour obtenir son pardon. Le chevalier de La Barre et lui ont été accusés du même délit; il est contre la dignité du roi de France qu'après que l'un a été justicié publiquement, il puisse pardonner à l'autre sans paraître en contradiction avec lui-même. Je ne sache pas que les juges du chevalier de La Barre aient été punis; je n'ai point entendu dire qu'on ait sévi contre aucun des assesseurs du tribunal d'Abbeville : ainsi, à moins que du fond de Ferney vous ne gouverniez la France, je ne saurais me persuader que vous obteniez quelque grâce en faveur de ce jeune homme. Le seul profit qu'il pourra tirer de son voyage, ce sera d'être détrompé par vous des préjugés qu'il peut avoir peut-être en faveur de son métier; mais je vous l'abandonne, et, en cas que vous le convertissiez, il ne me sera pas difficile de le remplacer par un autre. Je vous avertis encore qu'il se trouve deux décrotteurs à Magdebourg, qui jadis ont été soldats dans le régiment de Picardie; et, à Berlin, un perruquier qui a servi dans les armées de M. de Broglie; ils sont très-fort à votre service, si vous les voulez avoir à Ferney, pour y augmenter la colonie que vous y établissez. C'est sur quoi j'attends votre résolution; et quoique ayant encouru votre haine et votre disgrâce, je prie Apollon et Esculape son fils, dieu de la médecine, de vous conserver dans leur sainte garde.

1. *Ecclésiaste*, I, I.
2. Cette lettre est la réponse au n° 9032.

9051. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 février.

Il y a longtemps, mon cher et illustre maître, que je n'ai entendu parler de vous, et que, de mon côté, je ne vous ai donné signe de vie. Je veux pourtant vous dire un mot, mais un mot seulement, et ce mot est que je vous aime toujours. Je vous crois fort occupé; tant mieux pour moi, et tant pis pour d'autres. On m'a dit que vous aviez été malade; mais on m'a depuis rassuré. *Sophonisbe* n'a pas vécu aussi longtemps que les chefs-d'œuvre de *Régulus* et d'*Orphanis*. Qu'on dise à présent que le parterre n'est pas connaisseur! A propos d'*Orphanis*, avez-vous lu le terrible extrait que La Harpe vient d'en faire dans le *Mercure* [1]? Ce jeune homme est bien digne par ses talents, son bon goût, et son courage, de l'intérêt que vous prenez à lui; mais il aura une rude carrière à parcourir, bien semée d'épines et de chausse-trapes par ses ennemis. Je suis vraiment affligé de le voir sans fortune. On dit que vous avez du crédit auprès du contrôleur général [2], qui se ferait un plaisir de vous obliger, ne fût-ce que par vanité. Vous devriez l'engager à faire quelque chose pour ce jeune homme, qui trouve tant de portes fermées, et qui ne parviendra que tard à les briser et à les renverser par ses succès.

Que dites-vous de Sémiramis-Catau? Il me semble que les Turcs commencent à se moquer d'elle. Quand on se laisse battre par ces marabouts, il ne faut pas persifler la philosophie. Rira bien qui rira le dernier. Cette Sémiramis m'avait mandé que les prisonniers français faits à Cracovie étaient très-bien traités. M. de Choisy, un de ces prisonniers, qui est ici, assure qu'ils ont été traités indignement. Vous devriez bien écrire à cette grande princesse que Sémiramis est bien mal obéie, et Catau bien mal instruite.

Adieu, mon cher maître; je vous aime plus que toutes les Sémiramis, et même que toutes les Catau. Dites-moi un mot de votre santé, et songez au pauvre La Harpe. Mes respects à Mme Denis.

9052. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 16 février.

Vous devez savoir que je suis Teuton de naissance, et que par conséquent la langue française n'est pas ma langue maternelle. Quelque peine que vous vous soyez donnée de m'enseigner les finesses de votre langue, je n'en ai pu profiter autant que je l'aurais voulu, soit par distraction des affaires, soit par une vie active que les devoirs de mon emploi m'ont obligé de mener. J'ai donc pu mal entendre votre ouvrage sur la Tactique, et je n'ai

1. Février 1774, page 52. Blin en tira vengeance; voyez la *Correspondance* de Grimm, février 1774.

2. Dans sa réponse (lettre 9053), Voltaire dit que c'est tout le contraire.

jamais vu que les termes de *haine* et de *donner à tous les diables*[1] se soient jamais trouvés dans aucun dictionnaire de billets doux, à moins qu'ils ne fussent écrits par Tisiphone, Mégère, ou Alecton. Mais à cela ne tienne; vous avez le privilége de tout dire, et d'ennoblir même par de beaux vers ce qu'on appelle vulgairement des injures. Si Rousseau dit[2] :

Mais à la place de Socrate
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels,

il n'a pas tort dans un sens, parce que Socrate était le plus sage et le plus modéré des mortels, et Alexandre, le plus dissolu et le plus emporté des hommes, lui qui dans ses débauches avait tué Clitus, qui dans d'autres mouvements d'emportement avait fait mourir le philosophe Callisthène, et, par faiblesse pour les caprices d'une courtisane, avait brûlé Persépolis.

Il est certain qu'un caractère aussi peu modéré ne pouvait en aucune façon être comparé à Socrate. Mais il est vrai aussi que si Socrate s'était trouvé à la tête de l'expédition contre les Perses, il n'aurait peut-être pas égalé l'activité ni les résolutions hardies par lesquelles Alexandre dompta tant de nations.

J'aimerais autant déclamer contre la fièvre pourprée que contre la guerre. On empêchera aussi peu l'une de faire ses ravages que l'autre de troubler les nations. Il y a eu des guerres depuis que le monde est monde, et il y en aura longtemps après que vous et moi aurons payé notre tribut à la nature.

Votre Morival a eu une permission pour un an pour se rendre en Suisse. Je suis persuadé, comme je vous l'ai déjà écrit[3], qu'on n'obtiendra rien en sa faveur. Mais enfin il vous verra : il pourra apprendre l'exercice prussien à la garnison française que vous ferez mettre à Versoy.

On dit que cette ville s'élève, et fait des progrès étonnants. Le public attribue à vous et à M. de Choiseul sa nouvelle existence. Ce sera sans doute M. d'Aiguillon, nouveau ministre de la guerre, qui mettra la dernière main à cet ouvrage.

En attendant, j'ai toujours la goutte, et je n'écris point contre elle. Et, que vous m'aimiez ou que vous ne m'aimiez pas, je ne vous en souhaite pas moins longue vie et prospérité.

FÉDÉRIC.

9053. — A M. D'ALEMBERT.

25 février.

Mon très-cher philosophe, la nature donne furieusement sur les doigts, à la fin de chaque hiver, aux vieilles pattes de Raton.

1. Vers 78 de *la Tactique*; voyez cette satire, tome X.
2. *Ode à la Fortune*, strophe 7.
3. Lettre 9050.

Il a reçu ces jours-ci un avertissement très-sérieux ; c'est une des raisons péremptoires qui l'ont empêché de vous écrire ; et si, après cette raison, il pouvait en exister encore une, la voici : M. le marquis de Condorcet m'avait averti qu'il ne voulait plus recevoir de lettres par les bons offices d'un homme[1] qui était soupçonné de les ouvrir, soupçonné d'être espion, soupçonné d'être, d'être, etc. On s'est trop aperçu enfin que cette défiance de M. de Condorcet était très-fondée. Il n'était pas étonnant que Raton eût les pattes un peu brûlées, puisqu'il marchait depuis si longtemps sur des charbons ardents. Quel homme je vous avais recommandé ! quel présent je vous aurais fait ! j'en tremble encore... Mes lettres, fort inutiles, ont été lues par des personnes qui... Voilà autant de points que Beaumarchais en reproche à Mme Goezmann. Toute cette algèbre vous développera l'inconnue ; et cette inconnue est que nous sommes trop connus. Je n'en suis pas moins occupé de vous plaire. Καὶ μετὰ μὸν θάνατον, *aliquid de tuo amico videbis quod ejus memoriam menti tuæ revocabit.*

Où diable ce jeune homme, qui porte le nom de l'instrument d'un roi juif[2], a-t-il pêché que j'étais fort gracieusement traité par milord grand-trésorier[3] ? *Tutto il contrario l' istoria converte. Amice,* je ne compte ni sur aucun satrape, ni sur aucun monarque de l'Orient, non plus que vous ne comptez sur les puissances du Nord.

Si vous voyez M. de Rochefort, je vous demande en grâce de lui dire les raisons qui me forcent à ne lui point écrire. Je ne lui en suis pas moins attaché ; et je lui demande en grâce, à lui et à madame sa femme, de passer par chez nous quand ils iront voir leur mère.

Ma consolation serait de vous recevoir encore dans ma chaumière, auprès de Lyon, vous et M. de Condorcet ; mais ni vous ni lui n'avez de mère dans le Gévaudan.

La mort de ce pauvre La Condamine[4], qui croyait avoir exactement mesuré un arc du méridien, m'avertit qu'il faut que je fasse mon paquet. Je suis un peu sourd comme lui, et de plus aveugle. Les cinq sens dénichent l'un après l'autre ; et puis reste zéro.

De tous les ouvrages dont on régale le public, le seul qui

1. Il s'agit de Marin ; voyez lettres 9015 et 9054.
2. La Harpe ; voyez page 564.
3. L'abbé Terray.
4. Voyez tome XXXVI, page 334 ; il était mort le 4 février 1774.

m'ait plu est le *Quaterne*[1] de Beaumarchais. Quel homme! il réunit tout, la plaisanterie, le sérieux, la raison, la gaieté, la force, le touchant, tous les genres d'éloquence, et il n'en recherche aucun, et il confond tous ses adversaires, et il donne des leçons à ses juges. Sa naïveté m'enchante; je lui pardonne ses imprudences et ses pétulances.

Je ne vous dis rien de votre *Childebrand*[2]. J'espère que vous me pardonnerez d'avoir respecté un ancien attachement. Je m'enveloppe, autant que je le puis, du manteau de la philosophie; mais ce manteau est si étriqué, si percé de trous, que la bise y entre de tous les côtés. Adieu, mon très-cher philosophe, dont le manteau est d'un bien meilleur drap que le mien. Vivant ou mourant, *tuus sum*.

RATON.

9054. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 février.

Il y a longtemps, mon cher ange, que je voulais vous écrire, je ne l'ai pas pu; j'ai eu une violente secousse de mes maux ordinaires, qui se sont tournés à l'extraordinaire. Je n'ai point appelé de médecin: on meurt sans eux et on guérit sans eux. A présent que je respire un peu, et que j'ai lu le quatrième mémoire de Beaumarchais, il faut que je vous ouvre mon cœur.

Il y avait longtemps que M. le marquis de Condorcet m'avait un peu dessillé les yeux sur Marin, et m'avait même donné quelques inquiétudes, en me priant très-instamment de ne lui jamais écrire par un tel correspondant. M. de Condorcet me parlait de cet homme précisément comme Beaumarchais en parle. Dans ces circonstances, vous m'écrivez que Marin est l'unique cause du funeste contre-temps que j'ai essuyé à propos des *Lois de Minos*, contre-temps par lequel toutes mes espérances ont été détruites. Il n'est pas douteux qu'en effet ce ne soit Marin qui ait vendu la mauvaise copie au libraire Valade.

Vous voyez dans quel précipice cette perfidie mercenaire m'a plongé. Je me doutais déjà de ses manœuvres et de son avidité, par les plaintes qu'il m'avait faites de ce que vous aviez bien voulu faire partager entre Lekain et lui le produit de je ne sais plus quelle tragédie : tout me paraît éclairci. Je me rappelle

1. Le *Quatrième Mémoire* de Beaumarchais.
2. Le maréchal de Richelieu.

même que M. de Sartines en était instruit, quand il me conseilla de ne pas pousser plus loin[1] l'affaire de Valade, et de ne pas exiger qu'il nommât le traître. Tout cela m'accable. Je vois toujours avec horreur de quoi certaines gens de lettres sont capables. J'ai le cœur gros, et pourtant il est bien serré.

Beaumarchais m'envoyait ses mémoires, et je ne le remerciais seulement pas, ne voulant point que Marin, sur lequel je n'avais encore que des soupçons, et auquel je confiais encore tous mes paquets, pût me reprocher d'être en correspondance avec son ennemi. Il faut vous dire encore que, Marin étant bien reçu chez monsieur le premier président (du moins avant le *Quatrième Mémoire*), j'écrivis à Mme de Sauvigny[2] que je ne voulais pas seulement remercier Beaumarchais de ses factums, parce que j'étais l'ami de Marin.

Je lis et je relis ce quatrième mémoire; j'y vois les imprudences et la pétulance d'un homme passionné, poussé à bout, justement irrité, né très-plaisant et très-éloquent. Il me persuade tout ce qu'il dit; il me développe surtout le caractère et la conduite de Marin; et par le tableau qu'il fait de cet homme, il me confirme ce que vous m'en avez appris[3].

Vous me demanderez quel est le résultat de ma lettre; le voici: c'est premièrement de vous supplier de me dire franchement ce qu'on pense de Marin dans Paris; secondement, de vouloir bien m'apprendre s'il est vrai qu'il soit encore en crédit auprès de monsieur le premier président et de M. de Sartines, et quelle est sa situation auprès de M. le duc d'Aiguillon. Vous pouvez en être informé; et il n'y a que vous dans le monde à qui je puisse le demander. N'allez pas me dire que je suis trop curieux, car je vous jure que j'ai raison de l'être. Ce Marin m'a plusieurs fois embâté; il se faisait fort de réussir en tout, il me protégeait réellement. Enfin j'ai besoin d'être instruit, mon cher ange.

Je me flatte que vous ne croyez plus les contes qu'on vous a faits sur Beaumarchais, et que vous êtes détrompé comme moi. Un homme vif, passionné, impétueux, peut donner un soufflet à sa femme, et même deux soufflets à ses deux femmes, mais il ne les empoisonne pas[4].

1. Voyez page 347.
2. La lettre manque.
3. M. de Voltaire ne connaissait pas encore, même de vue, M. de Beaumarchais, lorsqu'il écrivit cette lettre. (*Note du correspondant général de la Société littéraire typographique.*) (K.) — Ces mots désignent Beaumarchais.
4. Je certifie que ce Beaumarchais-là, battu quelquefois par des femmes,

Je vous écris hardiment par la poste, parce qu'il n'y a rien dans cette lettre, ni dans aucune autre de mes lettres, qui puisse alarmer le gouvernement; il n'y a que quelques passages qui pourraient alarmer Marin; mais, s'il y a des curieux, ils ne lui en diront mot.

Je change d'avis; je m'adresse à M. Bacon, substitut du procureur général. Il vous fera tenir ma lettre.

Mille tendres respects à Mme d'Argental.

9055. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET [1].

A Ferney, 25 février.

Le vieux malade, monsieur, plus vieux et plus malade que jamais, presque aussi sourd que La Condamine, presque aussi aveugle que Mme du Deffant, vous écrit tout uniment par la poste, comme vous l'avez voulu, et comme vous avez eu raison de le vouloir. La voie dont il se servait [2] était trop dangereuse. Vous me l'avez dit, et je l'ai bien éprouvé.

Je vous dois mille remerciements. J'en ai dit quelque chose à votre digne confrère en secrétariat [3]; mais je n'ai pas osé lui expliquer tout le problème. Je me flatte qu'il est aussi bien instruit que vous, et qu'il a trouvé l'équation tout d'un coup.

Voilà de ces choses qu'on ne devrait pas attendre dans la république des lettres. Que d'infamies dans cette république! Il faut espérer que les deux secrétaires unis mettront tout sur un meilleur pied. Je suis un peu victime des brigands soi-disant lettrés; mais je me console avec vous.

Le quatrième mémoire de Beaumarchais ne laisse pas de donner de grandes lumières sur des choses dont vous m'aviez déjà parlé, et dont je vous prierais de m'instruire si vos occupations vous le permettaient. Ce Beaumarchais justifie bien les défiances que vous aviez [4]. Malheureusement j'ai eu trop de confiance. Pour surcroît de peine, il faut que je me taise. Cela gêne beaucoup, quand on a de quoi parler et qu'on aime à parler.

Ne vous gênez pas, je vous en prie, avec moi, si vous savez

comme la plupart de ceux qui les ont aimées, n'a jamais eu le tort honteux de lever la main sur aucune. (*Note du correspondant général de la Société littéraire typographique.*) (K.)

1. *OEuvres de Condorcet*, tome Ier; Paris, 1847.
2. Celle de Marin.
3. D'Alembert.
4. Contre Marin.

quelque chose à m'apprendre touchant l'homme dont vous vous êtes si justement défié.

Il me semble que La Condamine vous a laissé un beau canevas à remplir. Son histoire philosophique sera curieuse. On dit qu'il est mort d'une manière très-antiphilosophique, en se mettant entre les mains d'un charlatan qui l'a tué[1]. Je sais bien que la plupart des hommes meurent entre les mains des charlatans, soit empiriques, soit autres.

Dieu me préserve de tous ces gens-là! Je serai bientôt dans le cas.

Adieu, monsieur; jouissez en paix de la vie, de votre réputation et de votre vertu.

Si vous me faites l'honneur de m'écrire, je vous prie d'adresser vos lettres à Gex.

RATON.

9056. — A M. LE MARQUIS DE FLORIAN,

A MONTPELLIER.

A Ferney, 26 février.

Mon cher ami, il y a longtemps que je ne vous ai écrit[2], et que je n'ai reçu de vos nouvelles. J'ai été si malingre, si faible, si misérable, sur la fin de cet hiver, selon ma coutume, qu'en vérité je n'existais pas. Je ne m'en occupais pas moins de l'état de votre serin[3], et je m'attendais chaque poste que vous m'en diriez des nouvelles. L'inquiétude s'est jointe à tous mes maux : je vous demande de mon lit si elle sort du sien, si elle se promène, si elle digère, si vous jouissez tous deux d'un beau soleil. Mon Dieu, que cette vie a d'amertumes, de dangers, de malheurs de toute espèce, et que tout cela s'oublie vite quand on se porte bien!

Je m'imagine que vous savez à Montpellier plus de nouvelles de Paris que nous autres solitaires de Ferney. Vous avez plus de monde autour de vous. J'ai pourtant eu le *Quatrième Mémoire* de Beaumarchais; j'en suis encore tout ému. Jamais rien ne m'a fait plus d'impression; il n'y a point de comédie plus plaisante, point de tragédie plus attendrissante, point d'histoire mieux

1. Voyez le récit de sa mort dans la *Correspondance* de Grimm, février 1774, et plus loin, page 576, dans la lettre de Condorcet à Voltaire du 6 mars 1774.

2. Il lui avait écrit les 3 janvier, 6 janvier, et 9 février; voyez lettres 9018, 9021, et 9049.

3. Mme de Florian; voyez lettre 9018.

contée, et surtout point d'affaire épineuse mieux éclaircie. Goezmann y est traîné dans la boue, mais Marin y est beaucoup plus enfoncé ; et je vous dirai bien des choses de ce Marin quand nous nous verrons[1].

Toute la famille d'Étallonde est certaine que Belleval est la première cause de l'affreuse catastrophe du chevalier de La Barre ; mais elle dit qu'il s'est brouillé depuis avec le procureur du roi, et qu'alors il a changé d'avis. On ajoute que ses enfants sont avantageusement mariés, et qu'ils ont de la considération dans leur province. Ce sera donc pour eux qu'on rétablira la réputation du père, dans la nouvelle édition qui est presque achevée.

Goezmann et Marin auront, dit-on, plus de peine à rétablir la leur.

Adieu, mon cher ami ; mandez-moi, je vous prie, tout ce que fait le serin. Je ne sortirai de ma chambre que quand elle sera dans sa jolie cage du petit Ferney.

9057. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 février.

Je viens de lire, mon cher maître, avec le plus grand plaisir, une suite de l'*Histoire de l'Inde,* avec quelques douceurs pour Nonotte et consorts[2]. J'avais déjà la première partie, et je voudrais bien avoir la seconde; je me recommande bien vivement à l'auteur.

Tandis qu'il s'égaye aux dépens des Nonotte et des Patouillet, il ne sait peut-être pas ce qui se passe au sujet de la canaille dont ils faisaient partie. Cette canaille, quoique coupée en mille morceaux par les souverains et par le pape, cherche à se réunir, et ne désespère pas d'y réussir. Il y a actuellement un projet de les rétablir en France, sous un autre nom; et j'ai appris avec douleur que l'archevêque de Toulouse[3], qui, comme je le lui ai cent fois entendu dire à lui-même, n'aime ni n'estime ces marauds, et les connaît bien pour ce qu'ils sont, est à la tête de ce beau projet, parce qu'il en espère apparemment ou le cordon bleu, ou le chapeau, ou la feuille des bénéfices, ou l'archevêché de Paris. Heureusement le pape y est jusqu'à

1. Un homme disait, dans un souper, que Goezmann et Marin savaient où l'on faisait les mémoires que ce Beaumarchais s'attribuait ; celui-ci répondit gaiement : « Les maladroits qu'ils sont! que n'y font-ils faire les leurs? » (*Note du correspondant général de la Société littéraire typographique.*) (K.) — Ces mots désignent Beaumarchais.

2. La seconde partie ou les seize derniers articles des *Fragments historiques sur l'Inde.*

3. Loménie de Brienne.

présent fort opposé, et le roi d'Espagne encore plus; et il faut espérer que le roi de France trouvera des serviteurs fidèles qui lui feront sentir que cette vermine ne lui pardonnera jamais de l'avoir écrasée, et ne se croira pas dédommagée par le consentement qu'il pourrait donner à leur nouvelle existence; et qu'ainsi il y aurait le plus grand risque pour lui à les laisser ressusciter, sous quelque forme que ce puisse être.

Voici le projet de la nouvelle forme qu'on prétend leur donner. Ils formeront une communauté de prêtres, qui n'aura point de général à Rome, mais qui fera des vœux, excepté celui de pauvreté, afin qu'ils soient susceptibles de bénéfices. On recevra dans cette communauté d'autres prêtres que les ex-jésuites, et même ces prêtres seuls auront l'administration des biens. De plus, l'étude de la théologie sera interdite dans cette congrégation, et ils ne pourront jamais diriger les séminaires; mais ils serviront de pépinière pour donner des maîtres aux colléges de provinces, sans néanmoins être membres de l'université.

Vous sentez, mon cher maître, tout ce qu'il y a d'insidieux dans ce projet, et que, dès qu'une fois la canaille sera établie, elle se mettra bientôt en possession de tous les avantages auxquels elle feint de renoncer dans ce moment, pour ne pas trop effaroucher les contradicteurs. D'abord les bénéfices dont ils sont susceptibles leur donneront moyen d'entrer dans le clergé et de devenir évêques; nouveau moyen de pouvoir qui manquait à la société défunte. Les prêtres séculiers, prétendus administrateurs des biens, seront bientôt culbutés par eux, dès qu'ils trouveront un peu de faveur; et d'ailleurs ces prêtres, choisis par l'archevêque de Paris, seront leurs créatures et leurs valets. Ils ne tarderont pas à représenter qu'il est absurde d'interdire à une communauté de prêtres l'étude de la théologie, et ils obtiendront ce point d'autant plus facilement que leur demande sera raisonnable. Ils représenteront de même qu'étant destinés à peupler les colléges de provinces, il est impossible qu'ils y suffisent en n'ayant qu'une seule maison dans Paris (car le prétendu projet ne leur permet pas d'en avoir ailleurs) et ils obtiendront de même fort aisément d'en avoir au moins dans les principales villes.

Enfin il est clair que ces marauds ne demandent rien, dans ce moment, que d'obtenir un souffle de vie, qui deviendra bientôt, grâce à leurs intrigues, un état de vigueur et de santé. Je vous avoue, mon cher ami, que j'ai le cœur navré quand je vois la protection que le roi de Prusse accorde à cette canaille, et qui servira peut-être d'exemple à d'autres souverains, quoiqu'il y ait bien de la différence entre souffrir des jésuites en pays protestant, et les avoir en pays catholique.

Voilà, mon cher ami, un sujet bien intéressant, et qui mériterait bien autant d'exercer votre plume que les Morangiés [1] et les La Beaumelle [2]. Vous allez dire que je fais encore le Bertrand, et que j'ai toujours recours à Raton; mais songez donc que Bertrand a les ongles coupés. Ce que je désire et que j'attends de vous serait l'ouvrage d'un bon citoyen et d'un bon

1. Voyez tome XXIX, page 213.
2. Voyez tome XXIX, page 258.

Français, attaché au roi et à l'État. Vous pouvez répandre à pleines mains sur ce projet l'odieux et le ridicule, dont vous savez si bien faire usage. Vous pouvez faire voir qu'il est dangereux pour l'État, pour l'Église, pour le pape, et pour le roi, que les jésuites regarderont toujours comme leurs ennemis, et traiteront comme tels s'ils le peuvent. Ce sont les Broglie, si bien faits pour brouiller tout, qui, malgré leur disgrâce, intriguent actuellement de toutes leurs forces pour cet objet; mais j'espère qu'ils trouveront en leur chemin le duc d'Aiguillon et tous les honnêtes gens du royaume, dont le cri va être universel. On dit que votre Catau conserve aussi les jésuites, à l'exemple du roi de Prusse.

9058. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 mars.

J'aurais bien voulu remercier plus tôt mon héros de sa très-aimable et très-plaisante lettre ; mais, pour écrire, il faut exister. La fin des hivers m'est toujours fatale. On dit que les Romains ne donnèrent le nom de février au mois dont nous sortons, qu'à cause de la fièvre. J'ai été traité comme un ancien Romain ; c'est peut-être parce que je me suis avisé de refaire *Sophonisbe.* Il ne faut point chanter avec une vieille voix enrhumée.

C'est à mon héros à briller toujours dans sa belle et noble carrière. Son esprit et son corps ne vieilliront point. Il y a des êtres pour qui la nature a été prodigue aux dépens du pauvre genre humain. Mon héros est de ce petit nombre des élus. Le voilà d'ailleurs assez bien établi dans le monde par lui-même et par les siens.

Je voudrais bien savoir ce que pensent MM. Grateau, Martineau, Lardeau, Quatrehommes, Quatresous[1], quand ils voient celui qu'ils ont entaché, si bien détaché et si net.

On me dit que vous préférez le gouvernement de notre bonne ville, où vous êtes né, à celui du prince Noir[2]; que vous voulez jouir du palais que vous avez embelli ; que vous voulez rester au centre de votre gloire. Soit : partout où vous serez, vous régnerez, et je serai toujours votre fidèle sujet.

On m'a un peu alarmé pour ma *Sémiramis du Nord;* mais les Ninias ne reparaissent que dans l'élégante tragédie de Crébillon ou dans la mienne. Elle-même m'a écrit une lettre tout à fait

1. Conseillers au parlement de Paris, qui avaient *entaché* le duc d'Aiguillon; voyez tome XXVIII, page 382.
2. La Guienne ou Aquitaine, dont Richelieu était gouverneur.

plaisante[1] sur la résurrection de son mari. C'est une dame unique : elle se joue d'un empire de deux mille lieues, et fait mouvoir cette énorme machine aussi aisément qu'une autre femme fait tourner son rouet.

J'aurais bien voulu voir son conseil de législation, dans lequel elle rassemble des chrétiens de toute secte, des musulmans, et des païens. Elle a auprès d'elle deux jeunes chambellans, dont l'un est un jeune comte de Schouvalow, qui fait des vers français mieux que toute votre Académie. Diderot croit être à Versailles dans les beaux jours de Louis XIV. Vous seriez-vous douté, monseigneur, il y a quarante ans, que Pétersbourg serait une ville toute française? Si vous preniez parti pour le Turc, ce serait attaquer votre patrie.

On prétend que vous voulez ressusciter les jésuites, à l'exemple du roi de Prusse. J'ajouterai cela au chapitre des contradictions qui règnent dans ce monde. Je commence à croire qu'on me donnera un évêché.

Je bavarde trop pour un vieux malade. Il faut aimer son héros, mais il ne faut pas l'ennuyer.

9059. — A M. D'ALEMBERT.

5 mars.

Oui vraiment, monsieur Bertrand, ce que vous dites là m'amuserait fort[2]; mais croyez-vous que j'aie encore des pattes? pensez-vous que ces marrons puissent se tirer gaiement? Si on n'amuse pas les Welches, on ne tient rien. Voyez Beaumarchais : il a fait rire dans une affaire sérieuse, et il a eu tout le monde pour lui. Je suis d'ailleurs pieusement occupé d'un ouvrage plus universel. Vous ne me proposez que de battre un parti de housards, quand il faut combattre des armées entières. N'importe ; il n'y a rien que le pauvre Raton ne fasse pour son cher Bertrand.

Je m'arrête, je songe ; et, après avoir rêvé, je crois que ce n'est pas ici le domaine du comique et du ridicule. Tout Welches que sont les Welches, il y a parmi eux des gens raisonnables, et c'est à eux qu'il faut parler sans plaisanterie et sans humeur. Je vais voir quelle tournure on peut donner à cette affaire, et je vous en

1. Lettre 9036.
2. Voyez lettre 9057, page 572.

rendrai compte. Il faudra, s'il vous plaît, que vous m'aidiez un peu : *nihil sine Theseo*[1].

Vous n'aurez qu'à m'envoyer vos instructions chez M. Bacon, substitut de monsieur le procureur général, place Royale; elles me parviendront sûrement. Il serait plus convenable que nous nous vissions; mais il est plus plaisant que Jean-Jacques soit chez moi, et que je sois chez lui.

Je me sers aujourd'hui de mon ancienne adresse. Ayez la bonté de me dire si vous avez reçu le fatras de l'Inde[2], que j'envoie par le même canal avec cette lettre.

On me mande de Rome que M. Tanucci[3] n'a point encore vendu Bénévent à saint Pierre; et je n'entends point dire qu'il soit en possession d'Avignon. Toutes les affaires sont longues, surtout quand il s'agit de rendre.

Catau n'est point du tout embarrassée du nouveau mari qui se présente dans la province d'Orenbourg. Elle m'a écrit une lettre assez plaisante[4] sur cette apparition. Elle passe sa vie avec Diderot; elle en est enchantée. Je crois pourtant qu'il va revenir, et que vous avez très-bien fait de ne point passer dix ans dans un climat si dur, avec votre santé délicate. Je vous aime mieux à Paris que partout ailleurs.

Adieu, mon très-cher maître, ne m'oubliez pas auprès de votre ami M. de Condorcet.

Encore un mot. Je ne suis point surpris de ce que vous me mandez d'un archevêque qui a fait mourir de chagrin ce pauvre abbé Audra[5].

Encore un autre mot. Voici l'esquisse de la lettre[6] que vous demandez; tâchez de me la renvoyer contre-signée, et voyez si on en peut faire quelque chose.

Et puis un autre mot. Vous n'aurez point l'*Inde*[7] cet ordinaire.

Pour dernier mot, écrivez-moi par M. Bacon.

1. Plutarque, *Vie de Thésée*, XXVIII.
2. Voyez lettre 9057.
3. Ministre du roi de Naples; voyez tome XXVII, page 384; et XLVI, 125.
4. Celle du 8-19 janvier 1774, n° 9036.
5. Voyez la note, tome XI, page 497; XLVI, 235; et XLVII, 256.
6. *Lettre d'un ecclésiastique sur le prétendu rétablissement des jésuites dans Paris*, tome XXIX, page 285.
7. C'est-à-dire la seconde partie des *Fragments sur l'Inde*, formant les chapitres XXI à XXXVI; voyez tome XXIX, pages 163-212.

9060. — DE M. LE MARQUIS DE CONDORCET [1].

6 mars 1774.

Je n'ai point de mémoires particuliers sur l'histoire de l'hippopotame [2]. S'il vous a trahi, s'il a abusé de votre confiance, c'est une infamie de plus, et une infamie d'autant plus grande qu'il vous doit le peu d'existence qu'il a eue dans la littérature. C'est un des plus dégoûtants hypocrites de vertu que je connaisse, et il deviendra hypocrite d'autre chose dès qu'il y trouvera à gagner.

La Condamine est mort en héros d'une opération à laquelle il s'est soumis, par zèle pour l'humanité [3]. Elle était nouvelle, et il a voulu qu'on en fît l'épreuve sur lui. S'il en était revenu il aurait été le plus beau soprano du monde. Trente-quatre jours après, il fit venir M. de Buffon chez lui, et lui fit confidence de son aventure en vers gaillards sur le peu de regret qu'il devait avoir de ce qu'il avait perdu. Il est mort trois ou quatre jours après. Comme il avait le malheur de ne pas croire à la révélation, qu'il ne voulait pas mentir, et que d'ailleurs on le pressait, comme de raison, de recevoir ce que vous savez, il écrivait de tous côtés pour avoir un confesseur qui le dispensât de croire.

Il n'a pas eu le temps d'en trouver, et à l'heure que je vous parle, l'âme du pauvre homme est à tous les diables, en attendant que son corps aille la rejoindre. Je ferai son éloge pour notre rentrée du 13 avril, et je vous enverrai une copie.

Voici maintenant, mon cher et illustre maître, une petite grâce que je vous prie de m'accorder. Quelques bonnes âmes ont imaginé d'ouvrir chez un notaire une souscription dont l'objet est de former un prix que l'Académie des sciences adjugera à la meilleure dissertation sur la manière de préserver les édifices et les individus de la foudre; et pour que cette souscription réussît, il faudrait que vous vinssiez à notre secours. Il n'y a que vous qui puissiez vaincre la résistance invincible qu'ont les Welches pour tout ce qui est raisonnable.

Je vous demande donc d'envoyer un louis et votre nom à M. Baron, notaire, rue de Condé, et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, à faire imprimer la lettre ci-jointe avec une réponse de quatre lignes, où vous diriez que vous avez souscrit. Si vous voulez la faire plus longue, ce serait une nouvelle grâce. Je crois qu'il faudrait se borner à mettre la lettre initiale des noms. Les Welches, tout sots qu'ils sont, ne se trompent jamais sur votre style, tant les passions donnent d'esprit!

Adieu, mon cher illustre maître, conservez-moi une part dans votre

1. *OEuvres de Condorcet*, tome Ier; Paris, 1847.
2. Marin.
3. L'opération de la pierre, par une nouvelle méthode dont il avait voulu qu'on fît l'essai sur lui-même, se proposant d'en rendre compte à l'Académie.

souvenir; aimez-moi un peu. Ce sera pour moi la récompense la plus flatteuse du peu que je puis faire.

Beaumarchais a été blâmé par le parlement; on dit que c'est pour empêcher ceux qui leur ont donné de l'argent de le dire tout haut. On le déclare infâme pour les cas résultant du procès; comme si ce n'était pas le délit, mais l'opinion du tribunal qui pût faire l'infamie. Il n'y a rien de plus absurde, de plus lâche, de plus insolent et de plus maladroit en même temps, que cet arrêt. Sans celui de La Barre, on serait tenté de regretter l'ancien parlement.

Savez-vous qu'il a été sérieusement question de rétablir les jésuites, c'est-à-dire de former une congrégation de prêtres chargés spécialement d'élever la jeunesse, et dont les ex-jésuites formeraient la plus grande partie? On leur aurait donné tous les petits colléges de province. Nos ministres ont eu la bonté de ne pas rire au nez de ceux qui ont proposé ce beau projet; mais après un examen sérieux ils l'ont rejeté. On s'est rabattu à former une congrégation d'éducation, dont les jésuites seraient exclus; mais ce seront toujours des fanatiques et des moines. C'est comme si les Caraïbes changeaient l'habitude d'aplatir en large la tête de leurs enfants en celle de l'aplatir en long : ils n'en resteraient pas moins imbéciles. Les dévots se sont réconciliés avec les athées hypocrites pour faire cette belle œuvre, dont il ne faut pourtant parler qu'avec des mitaines. L'agonie de la superstition sera longue, et elle a quelquefois des intervalles de vigueur qui font frémir!

Le comte Schouvalow[1] a fait des vers charmants à Ferney, qui vaut mieux que le Parnasse. Vous ne me les avez pas envoyés. Vous ne m'envoyez rien!

9061. — A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

7 mars.

L'octogénaire de Ferney est malade, et ne peut écrire de sa main; le jeune Wagnière est malade, et ne peut prêter sa main à l'octogénaire : il emprunte donc une troisième main pour demander comment on se porte à Montpellier; il subsiste de l'espérance de revoir les deux voyageurs au mois d'avril. M. de Florian sait sans doute que Goezmann et Beaumarchais sont jugés, et que le public n'est point content. Le public, à la vérité, juge en dernier ressort; mais ses arrêts ne sont exécutés que par la langue. Le monde a beau parler, il faut obéir[2].

1. C'est le comte André Schouvalow, neveu de Jean Schouvalow. Voltaire répondit à l'épître dont il est ici question par des vers qu'on peut lire tome X, page 578.

2. Les juges restèrent assemblés depuis cinq heures du matin jusqu'à dix

La Chalotais obéit quand la maréchaussée le traîne en prison à Loches, à l'âge de soixante-quatorze ans, pissant le sang, écorché de gravelle.

Pour Mme de Monglat [1], que la maréchaussée conduisait à Montpellier pour aller pleurer ses péchés dans un couvent. elle n'a point obéi ; elle a pris, pendant la nuit, un cheval de la maréchaussée même, et s'est échappée au grand galop, en corset et en jupon, tenant d'une main sa boîte de diamants, et de l'autre la bride de son cheval. On croit que cette brave amazone se réfugie à Genève.

Le vieux malade n'a pas pu manger des perdrix rouges dont M. de Florian a régalé Ferney; mais Mme Denis, plus gourmande que jamais, les a trouvées excellentes. Elle voudrait que les deux voyageurs de Montpellier les eussent mangées avec elle au petit Ferney.

La poste part, il faut finir cette lettre, et souhaiter le prompt retour des deux aimables voyageurs.

9062. — A M. D'ÉTALLONDE DE MORIVAL.

Au château de Ferney, 8 mars.

Je reçois, monsieur, votre lettre du 22 de février; ma réponse ne peut partir que le 8 de mars. Si vous avez besoin de quelque argent pour votre voyage, je ne doute pas que M. Rey ne vous en fournisse sur ce simple billet : je connais son cœur. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec un entier dévouement, votre très-humble, etc.

VOLTAIRE,

Gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

heures du soir. Il y eut de très-grands débats; enfin la rage l'emporta : M. de Beaumarchais fut blâmé. Monseigneur le prince de Conti vint le même soir à sa porte l'inviter pour le lendemain à passer la journée chez lui; il y laissa un billet finissant par ces mots : « Je veux que vous veniez demain; nous sommes d'assez bonne maison pour donner l'exemple à la France de la manière dont on doit traiter un grand citoyen tel que vous. » Trois jours après, toute la cour s'était fait écrire chez lui. (*Note du correspondant général de la Société littéraire typographique.*) (K.) — Ces mots désignent Beaumarchais.

1. Mme de Monglat ou Montglas était la femme d'un président de la chambre des comptes de Montpellier, qui avait obtenu une lettre de cachet pour la faire enfermer au couvent. Les *Mémoires secrets,* à la date du 25 février 1774, parlent de la conduite scandaleuse de cette dame.

Je promets rembourser sur-le-champ, par Genève, l'argent qu'il aura bien voulu prêter à M. de Morival pour son voyage.

VOLTAIRE.

[1] J'ai envoyé au roi de Prusse la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire il y a deux mois, dans laquelle vous me marquiez tout le zèle qui vous attache à son service, et toute votre reconnaissance. Il ne me reste plus qu'à trouver autant de bienveillance dans le cœur du magistrat de qui seul dépend votre affaire, qui est devenue la mienne.

9063. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 11 mars.

Sire, soyez bien sûr que je suis très-fâché que vous ayez la goutte ; ce n'est pas seulement parce que j'en ai eu une violente atteinte, et qu'on plaint les maux qu'on a sentis, mais c'est parce que la santé de Votre Majesté est un peu plus précieuse et plus nécessaire au monde que la mienne ; c'est parce que je m'intéresse à votre bien-être beaucoup plus que vous ne croyez. Je ne vous parlerai plus de toutes ces mauvaises plaisanteries sur l'art de tuer ; je ne songe qu'à votre conservation : vous ne pourrez jamais ajouter à votre gloire ; mais ajoutez à votre vie.

Ne me faites point la grâce que j'implore de vous pour Morival en me boudant et en vous moquant de moi [2]. Le pauvre garçon ne demande qu'à passer ses jours et à mourir à votre service.

Il espère qu'il pourra obtenir de notre chancelier des lettres qui le réhabilitent, et qui le rendent capable d'hériter, et qui le mettront en état d'être plus utile à son régiment : ces lettres s'accordent aisément à ceux qui n'ont été condamnés que par contumace. Je puis assurer d'ailleurs Votre Majesté que l'on se repent aujourd'hui du jugement porté contre le chevalier de La Barre. J'ai entre les mains une déclaration authentique d'un magistrat d'Abbeville qui fut la première cause de cette horrible affaire. Voici ses propres mots : « Nous déclarons que non-seu-

1. Cet alinéa, qui est un *post-scriptum*, doit n'avoir été écrit que trois jours après la lettre, puisque le 11 Voltaire écrivait au roi de Prusse (voyez lettre 9063) qu'il venait de retrouver la lettre de Morival, qu'il lui envoyait.
2. Voyez lettre 9050.

lement nous avons le jugement du chevalier de La Barre en horreur, mais frémissons encore au nom du juge qui a instruit cet exécrable procès : en foi de quoi nous avons signé ce certificat, et y avons apposé le sceau de nos armes.

« A Abbeville, 9 novembre 1773.

« *Signé :* DE BELLEVAL. »

De plus il est de droit dans notre jurisprudence (si nous en avons une) qu'un homme jugé pendant son absence est écouté quand il se présente; et c'est ainsi que j'ai eu le bonheur de faire réhabiliter la famille Sirven, et c'est dans la même espérance que j'implore Votre Majesté pour Morival, qui vous appartient. Si je ne pouvais obtenir en France la justice que je demanderai, je vous renverrais Morival sur-le-champ, et il se consolera toujours par l'honneur de servir un roi guerrier et philosophe, qui voit tout et qui fait tout par lui-même, et qui n'aurait pas souffert cette détestable boucherie. Je remercie donc Votre Majesté avec la plus grande sensibilité ; et si je ne réussis pas dans mon œuvre charitable, je ne serai pas moins reconnaissant de votre extrême bonté.

Agréez, sire, le profond respect de ce vieux malade qui est à vous comme s'il se portait bien.

P S. Je retrouve dans ce moment une lettre de Morival : je souligne l'endroit où il m'explique ses vues sur son service. Vous verrez, sire, que vous n'accorderez pas votre protection à un sujet indigne.

J'oserais vous demander une autre grâce pour lui, en cas qu'il ne pût réussir dans son procès : ce serait de l'envoyer dans l'armée russe, parmi les autres officiers de Votre Majesté. Il ne verra rien de si barbare parmi les Turcs que ce qui s'est passé dans Abbeville.

9064. — A M. COLINI.

Ferney, 12 mars.

J'ai recours à vous, mon cher ami; je vous prie de me tirer de peine. J'ai écrit deux fois depuis le commencement de février à M. Wreiden[1]. Je lui ai envoyé les quittances d'un argent

1. Caissier général de la chambre électorale des finances. (*Note de Colini.*)

qu'il devait me payer, et que je n'ai point reçu. Il ne me fait aucune réponse. Serait-il malade? Serait-il absent? Y aurait-il quelque changement? Je vous prie de me mettre au fait. J'écris de ma main avec beaucoup de peine, à mon âge de quatre-vingts ans. Ainsi je finis en vous embrassant.

Votre vieil ami. V.

9065. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET[1].

14 mars.

Je suis fort embarrassé, monsieur, entre l'hippopotame et le tonnerre et les jésuites. Je me tais sur l'hippopotame[2]. J'ai dans mon jardin un conducteur que j'appelle l'anti-tonnerre[3]; il est de cent pieds de haut; voici le temps des Salmonées[4]. Je vais envoyer chez Baron[5], le notaire de la foudre, et pour cela il faut que j'écrive au mien. En attendant, voici quelques fusées qu'on a tirées au nez de saint Ignace[6]. Bertrand[7] les avait demandées à Raton. Si vous n'en êtes pas contents, messieurs, allumez-en votre feu.

Est-ce que La Condamine avait subi l'opération d'Origène à soixante-quatorze ans? Que ne laissait-il agir la nature? Il n'a voulu ni vivre ni mourir comme un autre. Mais chacun fait comme il l'entend.

Ce n'est point à Ferney qu'un comte de Schouvalow a fait l'*Épître à Ninon*, c'est à Pétersbourg; ce n'est point le comte Schouvalow qui est à Paris, c'est son neveu, jeune homme de vingt-sept ans. Cela me fait croire que, du temps d'Attila, les Huns faisaient de fort jolis vers latins.

Arrangez-vous, monsieur, avec votre camarade M. d'Alembert, pour le petit paquet ci-joint. J'ai actuellement un petit procès; mais Goezmann ne sera pas mon rapporteur. Conservez toujours un peu de bonté pour le Vieil de la montagne.

1. Éditeurs, de Cayrol et François. — N'est pas dans les *OEuvres de Condorcet*.
2. Marin.
3. Paratonnerre.
4. Salmonée fut foudroyé par Jupiter pour avoir voulu imiter le tonnerre.
5. Chimiste.
6. La *Lettre d'un ecclésiastique*, etc.
7. D'Alembert; voyez la lettre 9057 *in fine*.

9066. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 4-15 mars 1774.

Il n'y a que les gazettes qui font beaucoup de bruit du brigand Pougatchef, lequel pour sûr n'est en relation ni directe ni indirecte avec M. de Tott. Je fais autant de cas des canons fondus par l'un que des entreprises de l'autre. M. Pougatchef et M. de Tott cependant ont cela de commun que l'un frise tous les jours la corde de chanvre, tandis que l'autre a à craindre un cordon de soie.

Diderot est parti pour retourner à Paris. Nos conversations ont été très-fréquentes; et sa visite m'a fait un très-grand plaisir. C'est une tête bien extraordinaire. On n'en rencontre pas de pareilles tous les jours. Il a eu de la peine à nous quitter; il m'a dit que c'était la marque la plus forte d'attachement qu'il pouvait donner à sa famille que de l'aller rejoindre. Je lui manderai le désir que vous avez de le voir. Il s'arrêtera quelque temps à la Haie. Je n'ai pour le moment présent rien d'intéressant à vous mander, monsieur; mais je ne me lasserai jamais de vous répéter les sentiments d'estime et de considération que vous m'avez inspirés.

9067. — A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Ferney, 16 mars.

Bienheureux ceux qui ont de la santé, s'ils sentent leur bonheur! Tous nos voisins, et madame Dupuits et moi, nous sommes sur le grabat; chacun est damné dans ce monde à sa façon. Pour moi, je dis dans ma chaudière : Comment se porte le serin? viendra-t-il nous voir au printemps? restera-t-il dans la cage de M. Lamure[2] ?

J'ai prêté la quatrième *Philippique* de Beaumarchais dans Genève : donc elle ne me reviendra pas. On a imprimé tout ce procès à Lyon; M. Vasselier peut vous le faire tenir. Beaumarchais a eu raison en tout, et il a été condamné. L'arrêt ne réussit pas mieux à Paris qu'à Montpellier[3].

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances,* publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 394.

2. A Montpellier.

3. Cet arrêt a été cassé d'une voix unanime, sous Louis XVI, par la grand'-chambre et la tournelle assemblées, quand le vrai parlement fut rétabli dans ses fonctions. M. de Beaumarchais, rendu à son état de citoyen, fut porté par le peuple, de la grand'chambre à son carrosse, au milieu d'un concours d'applaudissements, fondant en larmes, et presque étouffé par la foule. (*Note du correspondant général*

La colonie prospère, mais moi, je suis bien loin de prospérer. Mme Denis sort en carrosse; elle va chez Mme Dupuits et Mme Racle, qui sont toutes deux grosses. Mme Dupuits souffre beaucoup; mais qui ne souffre pas, soit de corps, soit d'esprit? Ce monde-ci est une vallée de misère, comme vous savez. Le bonheur n'est qu'un rêve, et la douleur est réelle; il y a quatre-vingts ans que je l'éprouve. Je n'y sais autre chose que me résigner, et me dire que les mouches sont nées pour être mangées par les araignées, et les hommes pour être dévorés par les chagrins. Celui d'être loin de vous et du serin est bien grand pour le vieux malade.

9068. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 mars.

Ma strangurie est revenue me voir, mon cher ange, je souffre comme un damné que je suis; mais je commande à mes souffrances de me laisser dicter que j'ai bien reçu votre lettre du 11 mars; que je vous en remercie tendrement; que je trouve vos conseils aussi sages que votre conduite, et que je les avais prévenus, quoique ma conduite n'ait jamais été aussi sage que la vôtre.

Vous savez qu'en fait d'histoire je me suis toujours défié de la foule de ces empoisonnements dont les chroniqueurs aiment à grossir leurs ouvrages. Passe pour Britannicus; je veux bien croire que Néron lui donna une grosse indigestion à souper. Je n'aime pourtant pas trop que l'on fonde une tragédie sur un plat de champignons; et, sans les belles scènes de Burrhus et même de Narcisse, je serais de l'avis du parterre, qui réprouva cette pièce aux premières représentations. Mais je ne croirai jamais qu'un fou ait empoisonné deux de ses femmes l'une après l'autre. Je crois plus volontiers aux sottises, aux absurdités, aux cabales, aux inconséquences, aux misères, dont votre ville de Paris abonde.

Je n'ai jamais lu *Eugénie*. On m'a dit que c'est une comédie larmoyante. Je n'ai jamais eu un grand empressement pour ces sortes d'ouvrages; mais je lirai *Eugénie* pour voir comment homme aussi pétulant que Beaumarchais a pu faire pleu

de la Société littéraire typographique.) (K.) — Ces mots, ainsi que nous l'a déjà dit, désignent Beaumarchais.

le monde. On m'a dit qu'on riait encore dans Paris de l'aventure de *Crispin rival*[1].

Je vous avoue que j'ai une répugnance extrême à remercier un duc espagnol[2] d'une chose que je dois ignorer. Ma pauvre statue m'a attiré tant d'ennemis que je suis affligé toutes les fois qu'on m'en parle. Je m'étais bien douté que cette statue serait barbouillée par tous les gredins de la littérature. Je l'avais mandé à Pigalle, et même en vers assez plats. Toutes les fois qu'on veut trop élever un contemporain, il est sûr de trouver beaucoup de gens qui le rabaissent. C'est l'usage de tous les temps. Je fais plus de cas de votre amitié que de toutes les statues du monde, et elle me console de toutes les injures qu'on me dit.

Consolez-moi aussi de l'impertinence de ce *Taureau blanc* qui court les rues de Paris. Je crains bien qu'il ne me donne de furieux coups de cornes; et, à mon âge de quatre-vingts ans, il ne me sied pas de me battre contre les taureaux, comme un Espagnol. La nature et la fortune me font assez de mal sur la fin de ma vie. Cette fin sera, comme le commencement, tout entière à vous. Je me mets aux pieds de Mme d'Argental.

9069. — A M. D'ALEMBERT.

21 mars.

Raton s'est trop pressé de servir Bertrand, et par conséquent il craint de l'avoir très-mal servi. Les typographes suisses ont plus mal servi encore, en donnant douze cents lieues carrées à l'empire de Russie, au lieu de douze cent mille[3]. S'il n'y avait que cette faute, un zéro la corrigerait; mais il trouve que la feuille intitulée *Demande de l'extinction absolue*, etc., est une pièce beaucoup plus importante et plus décisive que tout ce qu'on pourrait écrire sur cette matière. Il faudrait que cette feuille fût entre les mains de tout le monde.

Raton est très-affligé qu'on débite dans Paris un *Taureau* qui

1. Le 12 mars, à une représentation de *Crispin rival de son maître*, le public avait appliqué quelques traits de cette pièce à l'affaire de Beaumarchais : ce qui fit grande rumeur. On défendit la représentation d'*Eugénie*, drame de Beaumarchais, qu'on avait annoncée pour le lendemain.

2. Le duc d'Albe; voyez lettre 8840.

3. Dans la *Lettre d'un ecclésiastique*, l'imprimeur avait mis *douze cents* lieues carrées; c'était une faute, comme on voit. Au lieu de *douze cent mille lieues*, dont il parle ici, l'auteur a mis depuis *onze cent mille lieues carrées;* voyez tome XXIX, page 287.

pourrait lui écraser ses vieilles pattes et lui donner de terribles coups de cornes. Ces bœufs-là se mettent, depuis quelque temps, à frapper à droite et à gauche; les Ratons ne peuvent plus trouver de trous pour se cacher. Une strangurie, qui m'avait voulu tuer l'année passée, est revenue cette année; elle me tient au col, mais c'est à celui de la vessie : cela m'avertit de faire mon paquet et de déloger incessamment.

Je suis tendrement attaché au deux secrétaires[1], et je serai très-fâché de partir sans les avoir embrassés.

9070. — A M. LE CHEVALIER DE LISLE[2].

A Ferney, 21 mars.

Le vieux malade, monsieur, et sa nièce, vous remercient plus que jamais. J'étais accablé de maux quand je reçus votre lettre du 17 mars, et je les oubliai tous. Je vous avais encore l'obligation de m'avoir écrit le 24 février, et je n'avais pas manqué de vous dire, sous l'enveloppe de M. le duc de Coigny, combien je suis sensible à tout le plaisir que vous me faites; je n'ai point d'autre adresse. Vous m'écrivez des choses charmantes sur les autres, et vous ne m'avez rien dit de vous. Je ne sais pas seulement où vous demeurez; peut-être ne demeurez-vous point, peut-être voyagez-vous de belle en belle et de château en château, comme les anciens troubadours et les anciens héros.

Je hasarde encore ce petit billet-ci à l'adresse de M. le duc de Coigny, pour vous dire qu'il n'y a rien au monde de si plaisant que toutes ces aventures qui viennent de se passer, excepté la peinture que vous en faites.

Si les quatre petits vers à l'honneur des talents et de la modestie de monsieur le marquis[3] ne sont pas de vous, ils sont donc de quelqu'un qui a autant d'esprit que vous, et qui entend parfaitement la bonne plaisanterie. Je suis bien aise qu'il y ait deux personnes dans Paris qui puissent faire de si jolies choses.

1. D'Alembert et Condorcet.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Le marquis de Pezay, auteur des *Campagnes de Maillebois*, d'une traduction de Catulle, de *Zélie au bain*, etc.; marquis, prosateur et poëte également ridicule. Voici le quatrain :

Ce garçon a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure :
Car, en dépit de la nature,
Il s'est fait poëte et marquis.

Je ne suis point étonné qu'on ait tant ri de *Crispin rival*. J'en ai ri aussi longtemps, et aussi haut que le parterre. J'en suis encore tout honteux: car cela ne sied pas à la gravité de ma vieillesse ni au sérieux de ma maladie.

Oui, vraiment, j'aime Mme du Deffant; et je l'aimerai toute ma vie, eussé-je cent ans et elle aussi; mais comme elle ne m'écrit point, et que je n'écris guère, ma passion pour elle consiste dans les regrets. Si, dans vingt ou trente ans d'ici, je faisais un petit voyage à Paris, ce serait pour vous entendre tous deux. Mais j'ai un petit malheur, c'est que je suis beaucoup plus sourd que ne l'était le président Hénault. Je perds mes cinq sens. On prétend qu'il me reste une âme : je le veux croire; mais, en vérité, cela ne suffit pas. Supposez que j'en aie une, elle est pénétrée pour vous, monsieur, d'estime et d'amitié, et tout ce que je désire, c'est que vous veniez voir encore M. Tissot ou le médecin des urines. Recevez les très-tendres respects de V.

9071. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

22 mars.

Le vieux malade aveugle envoie à ses anges une *Sophonisbe* toute musquée; s'il prend congé de la compagnie,

C'est ainsi qu'en partant il vous fait ses adieux.

Je recommande à vos charités sa dernière fille.

On lui mande que ceux[2] qui ont si joliment accommodé le chevalier de La Barre et le comte de Lally pourraient bien revenir. Tâchez qu'il ne meure point avec ce déboire.

9072. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 mars.

Pulchre! bene! recte[3]!

Bertrand a reçu trois ou quatre paquets de marrons, qu'il a trouvés cuits très à propos et très-croquants; mais il reste encore sous la cendre de très-friands marrons à tirer, que Bertrand recommande à la patte de

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Les membres de l'ancien parlement.
3. Hor., *de Arte poet.*, v. 428.

Raton. Il ne s'agit plus aujourd'hui de rétablir hautement et impudemment cette vermine malfaisante, comme l'appelait, il y a quatre ou cinq ans, le roi de Prusse dans les lettres qu'il écrivait à Bertrand, ce même roi qui depuis..., et qui ne protége aujourd'hui cette canaille[1] que pour faire une niche de page à des souverains plus sages que lui. Le projet actuel, comme Bertrand l'a dit à Raton, c'est d'établir une communauté de prêtres destinée à l'instruction de la jeunesse, qui, tout prêtres qu'ils seront, ne pourront étudier la théologie ni diriger les séminaires. Les jésuites pourront être associés ou du moins affiliés à cette communauté (car on ne s'explique pas clairement sur cet objet); bien entendu que, quand une fois ils y auront le pied, tout le corps suivra bientôt, et qu'ils sauront bien se faire rendre et l'étude de la théologie, et la direction des séminaires : car tout ce qu'ils désirent, tout ce que veulent leurs amis, c'est de s'ouvrir un guichet de rentrée qui deviendra bientôt porte cochère. Il faut que Raton insiste sur ce danger, sur celui qui en résulterait pour l'État, où ces marauds mettraient le trouble plus que jamais; pour le roi, à qui ils ne pardonneront jamais d'avoir consenti à leur destruction; pour les ministres les plus attachés au roi, comme M. le duc d'Aiguillon, qu'ils feront repentir, s'ils le peuvent, d'avoir consommé cette destruction sous son ministère. Le premier usage qu'ils feront de leur crédit sera de se venger, et il ne leur coûtera pas de mettre le feu pour cela aux quatre coins du royaume. D'ailleurs à quoi bon cette communauté de prêtres ? que fera-t-elle de mieux que les universités et que les autres communautés déjà occupées de l'éducation ? Ce ne sont point des communautés nouvelles qu'il faudrait établir; il faudrait rendre plus utiles, pour l'éducation, les communautés qui s'en occupent, en réformant le plan de cette éducation, qui en a tant de besoin, et en attachant aux universités plus d'argent et de considération. Il y a tant d'hommes de mérite qui sont sans fortune, et qui ne demanderaient pas mieux que de se livrer à ce travail s'ils y trouvaient une existence honnête, etc. ! Voilà, mon cher Raton, de bons marrons de Lyon à cuire, sans compter ceux que Raton trouvera de lui-même dans sa poche. Bertrand lui recommande avec instance cette nouvelle fournée. Peut-être même pourrait-il essayer un marron qui vaudrait mieux que tous les autres : c'est l'inconvénient de mettre la jeunesse entre les mains d'une communauté de prêtres quelconques, ultramontains par principes, et anticitoyens par état; mais ce marron demande un feu couvert, et une patte aussi adroite que celle de Raton : et, sur ce, Bertrand baise bien tendrement les chères pattes de Raton.

9073. — A M. MARIN[2].

A Ferney, 23 mars.

Le vieux malade de Ferney embrasse de ses bras bien faibles le plaideur qui, Dieu merci, ne plaide plus, et qui ne devait assu-

1. Voyez lettre 8959.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

rément jamais être mis en cause dans une affaire si impertinente. Il est bien prouvé par l'événement que Beaumarchais aurait dû suivre vos bons conseils et se taire. Vous savez sans doute qu'il a donné sa procuration à Lépine, et qu'il a fait un trou dans la lune. Lépine a une maison dans Ferney; on y travaille beaucoup pour lui : il vaut mieux faire des montres que des factums.

Comment gouvernez-vous M. Pugatschew? J'ai eu chez moi l'hetman des Cosaques, avec lequel on le dit fort lié. Ce procès-là me paraît assez intéressant; mais je crois que Catherine se tirera mieux d'affaire que Mme Goezmann.

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire passer l'incluse à M. de La Harpe? Vous ne vous lassez point de faire des plaisirs aux gens de lettres.

9074. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 26 mars.

J'aurais bien envie, madame, de vous payer votre quartier, puisque vous dites que je ne vous écris qu'une fois en trois mois; mais, pour payer ses dettes, il faut être en argent comptant. Tout me manque, santé, loisir, esprit, imagination. Je suis accablé à l'âge de quatre-vingts ans d'affaires qui dessèchent l'âme, et de maux qui mettent le corps à la torture. Jugez, s'il vous plaît, si je ne suis pas en droit de vous demander du répit. Je voudrais être votre invalide, et vous faire la lecture; mais je suis bien plus qu'invalide, je suis mort. M. de Lisle, qui est tout à fait en vie, doit vous tenir lieu de tout. Je n'ai jamais vu un homme plus nécessaire à la société que lui. Les dragons de mon temps n'avaient pas l'esprit de cette tournure-là. Il ne veut pas croire que l'*Épître à Ninon*[1] soit du jeune comte de Schouvalow, et faite dans les glaces de la Néva. Quelque aimable que soit M. de Lisle, il se trompe. Rien n'est plus extraordinaire que cet assemblage de toutes les grâces françaises dans le pays qui n'était que celui des ours, il y a cinquante ans; mais rien n'est plus vrai. Vous avez dû voir, par vos conversations avec M. de Schouvalow, l'oncle de l'auteur de l'épître, que la patrie d'Attila n'était pas le pays des sots.

On parle français à la cour de l'impératrice plus purement qu'à Versailles, parce que nos belles dames ne se piquent pas de

1. Voyez une note sur la lettre 8955.

savoir la grammaire. Diderot est tout étonné de ce qu'il a vu et entendu.

C'est sans doute le style de nos arrêts du conseil et de nos édits de finance qui a porté le bon goût devers la mer Glaciale, et qui fait qu'on joue *Zaïre* en Russie et à Stockholm.

Vous souviendrait-il, madame, que vous m'écrivîtes une fois que Catherine n'était qu'une héroïne de gazettes? Ce n'est pas de nos gazettes de Paris qu'elle est l'héroïne : elles ne lui sont pas favorables. J'espère que celles de Pékin lui rendront plus de justice. Il y a un homme dans mon voisinage qui sait fort bien le chinois, et qui a envoyé des vers chinois à l'empereur Kien-long, lequel empereur passe pour le meilleur poëte de l'Asie.

Pour Catherine, elle ne fait point de vers, mais elle s'y connaît fort bien; et d'ailleurs elle fait de très-bonnes plaisanteries sur le Cosaque[1] qui s'est mis en tête de la détrôner.

Vous ne vous souciez guère de tout cela, et vous faites bien.

Vivez, madame, parlez, et portez-vous bien. Je suis à vos pieds. V.

9075. — A M. LE CHEVALIER DE LISLE.

27 mars.

Grand merci, monsieur, de vos nouvelles; mais cent fois plus de la manière dont vous les contez. Vous êtes comme La Fontaine; il n'inventait pas ses contes, mais il avait un style à lui. Vous devez avoir reçu l'*Histoire de l'Inde*, qui n'est pas un conte; vous devez avoir lu le *Catéchisme*[2] des premiers brames, et vous ne m'en avez rien dit. Je vous l'adresserai pourtant sous l'enveloppe de votre général des dragons.

Mes respects à M. Goezmann. Ne vous avais-je pas bien dit qu'il n'y avait qu'un coupable dans cette belle affaire, comme il n'y avait qu'un homme amusant? Vous vous imaginiez donc que *hors de cour* signifiait justifié, déclaré innocent? et, parce que vous écrivez mieux que nos académiciens, vous pensiez savoir la langue du barreau. Je vous crois actuellement détrompé. Vous savez sans doute que *hors de cour* veut dire : *Hors d'ici, vilain!* Vous êtes violemment soupçonné d'avoir reçu de l'argent des deux parties. Il n'y a pas assez de preuves pour vous convaincre, mais

1. Pugatschew; voyez lettres 9036 et 9044.
2. Tome XXIX, page 181.

vous restez *entaché*, comme disait *l'autre*[1], et vous ne pouvez plus posséder aucune charge de judicature.

Pour le blâme de Beaumarchais, je ne sais pas encore bien précisément ce qu'il signifie ; pour moi, je ne blâme que ceux qui m'ennuient ; et, en ce sens, il est impossible de blâmer Beaumarchais. Il faut qu'il fasse jouer son *Barbier de Séville*, et qu'il rie en vous faisant rire[2].

Quant à La Chalotais, je pleure. Pour vous, monsieur, je vous aime de tout mon cœur, et je suis pénétré de vos bontés pour moi.

9076. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 29 mars.

Votre éloquence est semblable à celle de ce fameux orateur des Romains, Antoine, qui savait si bien plaider ses causes, même injustes, qu'il les gagnait toutes. Je me sens fort obligé de la haine que vous avez pour moi, et je vous prie de me la continuer, comme la plus grande faveur que vous puissiez me faire. Bientôt vous me persuaderez qu'il fait nuit en plein jour.

Je suppose que Morival doit être à présent à Ferney. Vous entendez mieux les lois françaises qne moi, et vous concilierez la présence d'un exilé avec ces mêmes lois qui lui défendent l'entrée de toute province appartenante à cet empire. Vous lui ferez obtenir sa grâce, et une récompense de ce qu'il a eu assez d'esprit pour se dérober au supplice que ce malheureux La Barre a souffert.

Je veux croire qu'il y a des gens sensés, même dans Abbeville, qui condamnent le jugement barbare de leurs juges. Mais que le fanatisme crie que la religion est offensée, vous verrez ces mêmes juges, emportés par la fougue[3], exercer les mêmes cruautés sur ceux qu'on leur dénoncera.

Vos juges français sont comme les nôtres : lorsque ces derniers ont la fièvre chaude, malheur à la victime qui se présente tandis qu'ils ont le transport au cerveau !

Mais c'est au protecteur des Calas et des Sirven à secourir Morival, et à purger sa nation de la honte que lui impriment d'aussi atroces barbaries que celles d'Abbeville et de Toulouse.

1. *L'autre :* le parlement, qui, n'ayant pu parvenir à juger M. d'Aiguillon, s'en dédommagea en le déclarant entaché dans son honneur : il devint ministre six mois après. (K.)

2. On raconte que partout où M. de Beaumarchais se montrait, on l'entourait et on l'applaudissait; que le lieutenant de police, qui lui voulait du bien, l'envoya chercher et lui dit : « Je vous conseille, monsieur, de ne vous montrer nulle part; ce qui se passe irrite bien des gens : ce n'est pas tout d'être blâmé, sachez qu'il faut être modeste. » (*Note du correspondant général de la Société littéraire typographique*). (K.) — Ces mots désignent Beaumarchais.

3. « Par leur fougue. » (*Édit. de Berlin.*)

En écrivant, je reçois votre seconde lettre datée du 11. Elle me trouve sans goutte, et je ne vous suis pas moins obligé du compliment que vous me faites au sujet de ma maladie. Cependant croyez que je suis très-persuadé que le monde est très-bien allé avant mon existence, et qu'il ira de même quand je serai confondu dans les éléments dont je suis composé. Qu'est-ce qu'un homme, un individu, en comparaison de la multitude des êtres qui peuplent ce globe ? On trouve des princes et des rois à foison, mais rarement des Virgile et des Voltaire.

Nous connaissons ici *le Taureau blanc* [1], mais point le *Dialogue du prince Eugène et de Marlborough* [2], dont vous me parlez. On dit que vous en avez fait un dont les interlocuteurs sont la Vierge et la Pompadour [3]. Je trouve la matière abondante, et je vous prie de me l'envoyer. Les ouvrages de votre jeunesse me consolent de mon radotage.

Demeurez jeune longtemps, haïssez-moi encore longtemps, déchirez les pauvres militaires, décriez ceux qui défendent leur patrie, et sachez que cela ne m'empêchera pas de vous aimer. *Vale.*

FÉDÉRIC.

9077. — A M. DE MAUPEOU.

Monseigneur, il est dit, dans la *Vie de Molière*, qu'il obtint de Louis XIV un bénéfice pour le fils de son médecin, dont il n'avait jamais suivi les ordonnances. Je suis encore plus rebelle à celles de mon curé; mais je ne sais si j'obtiendrai pour lui la ferme du Jong.

En attendant que monsieur le procureur général de Bourgogne vous envoie les informations que vous avez la bonté de demander, permettez que je vous dise ce que je sais des jésuites à qui cette ferme appartenait, et du pays barbare où je suis naturalisé.

Notre province de Gex est de six lieues de long sur deux de large, située le long du lac de Genève, entre le mont Jura d'un côté, et les Alpes de l'autre : pays admirable à la vue, et dans lequel on meurt de faim. Il n'y eut pendant longtemps dans ce désert que des prêches, des goîtres, et des écrouelles. Le canton de Berne, conquérant de ces vastes provinces, fut possesseur, au XVIe siècle, de la métairie du Jong, conquise auparavant par des chartreux du pays de Vaud (lesquels n'existent plus) sur une famille de paysans du même canton, éteinte, ainsi que tous les moines, dans cette partie de la Suisse.

1. Voyez tome XXI, page 483.
2. C'est le roi de Prusse lui-même qui est auteur de ce dialogue.
3. Ce *Dialogue* est perdu.

Les Bernois cédèrent depuis Gex et la ferme du Jong au duc de Savoie, et gardèrent le pays de Vaud, parce que le vin y est bien meilleur : ils gardèrent aussi le bien des chartreux dans cette province de Vaud ; et la ferme du Jong resta au duc de Savoie.

Henri IV, comme vous le savez, monseigneur, échangea le marquisat de Saluces pour la Bresse et pour notre petite langue de terre, en 1601. Nous fûmes presque tous huguenots jusqu'en 1685. Louis XIV révoqua l'édit de Nantes, et tout le monde s'enfuit. Nos terres restèrent incultes, et ne sont même encore cultivées que par des Savoyards.

On avait envoyé des jésuites dans le pays dès l'an 1649, pour cultiver nos âmes ; et le cardinal Mazarin, le plus pieux des hommes, leur avait donné dès lors cette grange du Jong, que j'ai l'insolence de demander pour mon curé.

Les jésuites, en cultivant la vigne du Seigneur dans notre pays, firent assez bien leurs affaires. Permettez-moi de vous raconter, monseigneur, qu'en 1756 j'appris qu'ils avaient acheté à ma porte le bien de six gentilshommes, tous frères au service du roi, tous mineurs, tous orphelins, tous pauvres. Ce bien était en antichrèse, c'est-à-dire prêté à usure depuis longtemps. Nos missionnaires l'achetèrent d'un huguenot qui l'avait acheté lui-même à vil prix. Ainsi l'on vit la concorde établie entre les jésuites et les hérétiques. Les jésuites obtinrent, en 1757, des lettres patentes pour acheter ce bien ; ils les firent entériner au parlement de Bourgogne : c'était le révérend père Fesse qui conduisait cette négociation. On lui dit qu'il risquait beaucoup, que les six mineurs pourraient un jour rentrer dans leur terre, en payant l'argent pour lequel elle avait été antichrésée ; il répondit, dans un mémoire que j'ai vu, qu'il ne craignait rien, et que ces gentilshommes étaient trop pauvres. Cela me piqua. Je déposai l'argent qu'il fallait ; et ces gentilshommes, nommés MM. de Crassy, très-bons officiers, sont en possession de l'héritage de leurs pères. Le Père Fesse est actuellement à Lyon ; il a changé son nom en Fessi, de peur qu'on ne prît ce nom pour des armes parlantes, attendu son énorme derrière.

Ce bien faisait partie du chef-lieu des jésuites ; ce chef-lieu s'appelle Ornex. Toutes les acquisitions faites par les jésuites l'environnent. Le tout vaut entre quatre et cinq mille livres de rente, distraction faite des terres rendues à MM. de Crassy. La ferme du Jong, donnée par le roi aux jésuites, peut valoir annuellement six cents livres ; elle est administrée par un procureur de

Gex, nommé Martin, qui en rend compte au parlement de Dijon. Nous saisîmes le revenu du Jong, dans le procès en faveur des orphelins contre les jésuites. Nous apprîmes alors que cette métairie était un don royal, fait à condition d'édifier les huguenots. Elle est voisine de Ferney. J'ai eu le bonheur d'établir une colonie assez nombreuse, et des manufactures, dans cette paroisse; le curé a besoin d'un vicaire. Nos curés, comme je crois avoir eu l'honneur de vous le dire, n'ont point de casuel, de peur que les hérétiques ne les accusent de vendre les choses saintes; et si mon curé obtenait la ferme, il édifierait les hérétiques et ses ouailles.

Si par hasard la ferme du Jong était affectée en payement des créanciers des jésuites, je ne demande rien pour mon curé; je vous demande seulement pardon de vous avoir ennuyé du vrai portrait de mon pays et du Père Fesse.

9078. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT [1].

Paris, 2 avril 1774.

J'aimais M. de Lisle, mais aujourd'hui je l'aime bien davantage; c'est votre dernière lettre qui a produit cet effet. Mais est-il possible, mon cher Voltaire, que j'aie eu besoin de lui pour me rappeler à votre souvenir? Vos dernières conquêtes vous paraissent toujours les plus précieuses; vous êtes aussi sujet à l'engouement, et peut-être plus que vous ne l'étiez dans votre jeunesse. Je ne suis pas de même, tout ce que je vois de nouveau me choque, me déplaît, et loin de me consoler de ce que j'ai perdu, en augmente le regret par la comparaison. Je ne parle point du siècle de Louis XIV; nous avions eu quelques consolateurs: premièrement vous, hors de toute comparaison; ensuite il y avait des abbé de Bussy, des président Hénault, des Sainte-Aulaire, une Mme de Staal, une Mme de Flamarens: on pourrait en ajouter d'autres. Il peut encore se trouver de l'esprit, mais plus de goût, et par conséquent bien peu d'agrément. Je vous ai déjà fait tant de plaintes sur ce sujet, que ce serait rabâcher que de le traiter encore. Je vous assure, mon cher Voltaire, que ce n'est pas tout ce qui m'environne, tout ce que je rencontre qui me déplaît le plus; ce que je hais le plus, ce que je voudrais pouvoir fuir, c'est moi-même. Je me dis très-sérieusement que j'ai tort; je m'interroge sur les jugements que je porte, et je me dis: C'est vous qui avez tous les défauts et tous les ridicules qui vous blessent: pouvez-vous croire avoir seule tout l'esprit et le goût en partage? Vous êtes sotte et mal avisée; vous vous faites haïr en contredisant, en blâmant. Eh! que vous fait tout cela? Vous voudriez vous faire aimer, et vous vous faites craindre.

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

Pénétrée de la leçon que je viens de me faire, je voudrais changer de lieu, recommencer à vivre avec des gens qui n'auraient jamais entendu parler de moi, et avec qui je n'aurais point de prévention à détruire; mais je suis trop vieille; il faut que je reste dans mon tonneau, et que je me borne à chercher les moyens de dissiper la haine. Lesquels faut-il prendre, mon cher Voltaire? Faut-il dire que nos poëtes sont aussi bons que vous, que nos philosophes valent mieux, que nos acteurs et actrices sont au-dessus des Thévenart, des Lecouvreur, etc.? Vous me direz : Non, mais il faut se taire. Je le veux bien; mais il faudrait donc aussi devenir sourde : on n'est muet en naissant que parce qu'on est sourd, et on ne peut être muet dans la société que quand on est sourd d'entendement. Ah! je voudrais vous voir ici; mais, mon Dieu, ils vous pervertiraient peut-être.

Ils pourraient de nos rois égarer le plus sage.

Si j'en étais témoin, j'en mourrais de honte et de douleur.

En vérité, mon cher Voltaire, je ne sais pourquoi je vous écris tout ce fatras; je ferais bien de ne le point relire, si je veux vous l'envoyer; mais j'ai toute honte bue avec vous. J'ai passé une nuit blanche; rien n'aigrit autant le sang et l'humeur.

Vous prétendez donc ne me plus rien envoyer; et M. de Lisle est devenu le bureau de vos confidences! Faites-m'en une, je vous conjure; je vous garderai le secret si vous l'exigez. Êtes-vous l'auteur de la lettre sur le rétablissement des jésuites? C'est un aveu ou un désaveu qui vous doit être indifférent, et qui satisferait ma curiosité.

L'*Épître* de M. Schouvalow à Ninon a été corrigée par vous : je la crois du jeune homme, sur votre parole plus que sur celle de monsieur son oncle.

Avez-vous ouï parler de M. Texier, qui, assis dans un fauteuil, avec un livre à la main, joue des comédies où il y a sept, huit, dix, douze personnages, si parfaitement bien qu'on ne saurait croire, même en le regardant, que ce soit le même homme qui parle? Pour moi, l'illusion est parfaite, et je crois entendre autant d'acteurs différents. Il serait impossible que plusieurs comédiens pussent jouer les scènes avec la même chaleur qu'il les joue tout seul; il se coupe la parole : enfin je n'ai jamais rien entendu d'aussi singulier. Cet homme est de Lyon; quand il y retournera, invitez-le à vous venir voir; je serais trompée si vous n'en étiez pas surpris et content.

Adieu, mon cher Voltaire; en voilà assez long.

9079. — A M. LE BARON CONSTANT DE REBECQUE.

11 avril.

L'ange exterminateur est chez nous. Wagnière et moi, nous sommes au lit. Je m'y démène comme un possédé, quand je vois que les Welches de Paris ne veulent pas convenir que l'*Épître à*

Ninon soit du comte Schouvalow. Monsieur son oncle, qui est dans Paris, et qui a fait tirer une trentaine d'exemplaires de ce singulier ouvrage, sait bien ce qu'il en est. Il en a été aussi étonné que moi. Il y a un vers que je n'entends point, qui est probablement une faute d'impression. J'avoue que c'est un prodige qu'un tel ouvrage nous vienne du soixante et unième degré; mais le génie, qui est rare partout, se trouve aussi en tout climat. Fontenelle avait tort de dire qu'il n'y aurait jamais de poëtes chez les Nègres : il y a actuellement une Négresse qui fait de très-bons vers anglais[1]. L'impératrice de Russie, qui est l'antipode des Négresses, écrit en prose aussi bien que son chambellan en vers, et tous deux m'étonnent également. Ceux qui m'attribuent la *Lettre à Ninon* sont bien malavisés. Je ne dirai pas, comme M[me] Deshoulières :

Ce n'est pas tant pis pour l'ouvrage,
Quand on dit que nous l'avons fait[2].

Mais je ne suis pas assez impertinent pour me donner à moi-même les louanges que M. de Schouvalow me prodigue dans son épître, et qui ne sont pardonnables qu'à l'amitié. Il est aussi faux que Catherine vende ses diamants qu'il est faux que j'aie taillé ceux qu'on a envoyés de Pétersbourg à Ninon. J'ajoute qu'elle se moque très-plaisamment de M. Pugastchew. On ne sait ce qu'on dit à Paris ni en vers ni en prose. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien me faire avoir l'épître de M. Dorat[3], qui ne sera certainement pas tombé dans l'erreur du public.

Le vieux malade vous embrasse très-tendrement.

1. Elle s'appelait Phillis-Wheatley, et est morte en 1787. Elle habitait Boston, mais ses œuvres avaient été imprimées en Angleterre sous ce titre : *Poems on Various subjects religious and moral*, Londres, 1773, in-8° (voyez pages 260-272 du volume intitulé *De la Littérature des Nègres, par Grégoire*, 1808, in-8°).

2. *Réponse à M. de Saint-Gilles.*

3. Dorat a fait une réponse de *Ninon à un comte russe* :

Quoi qu'en ait dit votre sot genre humain,
Je tiens toujours à la philosophie, etc.

Cette épître, en vers de dix syllabes, est autre que la *Réponse de mademoiselle Ninon Lenclos à M. de V**** (par Maucherat de Longpré). C'est cette dernière qui est en vers alexandrins, et dont l'auteur suppose Voltaire auteur de l'*Épître à Ninon* que Voltaire fit réimprimer; voyez lettres 8955 et 9061.

9080. — A M. CAILLEAU.

13 avril.

Monsieur, quoique j'avance à pas de géant à mon seizième lustre, et que je sois presque aveugle, mon cœur ne vieillit point; je l'ai senti s'émouvoir au récit des malheurs d'Abélard et d'Héloïse[1], dont vous avez eu l'honnêteté de m'envoyer les *Lettres* et les *Épîtres*, que je connaissais déjà en partie. Le choix que vous en avez fait, et l'ordre que vous y avez donné, justifient votre goût pour la littérature. Votre réponse à la lettre de notre ami Pope m'a beaucoup intéressé; elle enrichit votre collection; elle est purement écrite, et avec énergie. Qu'elle peint bien les agitations d'un cœur combattu par la tendresse et le repentir! Il serait à souhaiter que ceux qui exercent l'art typographique eussent vos talents; le siècle des Elzévier, des Estienne, des Froben, des Plantin, etc., renaîtrait. Je ne le verrai point, mais je mourrai du moins avec cette espérance. Je suis, etc.

9081. — A M. LE CHEVALIER DE LISLE.

18 avril.

Autant le vieux malade, monsieur, est enchanté de vos bontés et de vos lettres, autant il est affligé de votre incrédulité: c'est très-sérieusement que je vous le dis. Toute la cour de Russie me saurait assurément très-mauvais gré si j'avais eu l'impudence de mettre un ouvrage un peu licencieux et un peu téméraire sous le nom d'un chambellan de l'impératrice, et d'un président de la législation. Je serais, de plus, un faquin très-méprisable si je m'étais loué moi-même dans cette pièce, qu'on m'attribue. Ne me faites pas passer, je vous en prie, pour un malhonnête homme et pour un ridicule; je ne sais de ces deux réputations laquelle est la plus cruelle. Ne me citez point M. d'Adhémar[2]; il y a très-grande apparence qu'il était parti de Pétersbourg avant que le jeune comte de Schouvalow eût fait son *Épître à Ninon*. Je venais de la recevoir, lorsque l'autre comte de Schouvalow,

1. André-Charles Cailleau, libraire à Paris, né en juin 1731, mort le 12 juin 1798. En recueillant les *Lettres et Épîtres amoureuses d'Héloïse et Abélard, tant en vers qu'en prose*, 1774, in-8°, il y avait joint de sa façon *la Vie et les Amours de ces célèbres et malheureux époux*, et une *Nouvelle Lettre d'Abélard pour servir de réponse à la fameuse lettre de M. Pope*.

2. Le marquis d'Adhémar, d'abord grand-maître de la maison de la margrave de Baireuth, puis ambassadeur à Pétersbourg.

son oncle, vint chez moi, il y a environ un mois. Il la fit imprimer sur-le-champ à Genève, et en fit tirer une quarantaine d'exemplaires ; il en a gardé l'original. Ce sont des faits qu'il vous sera aisé de constater avec lui, quand vous le verrez chez madame du Deffant, où il va quelquefois.

J'avoue qu'il y a quelque ressemblance entre mon style et celui du jeune poëte russe. Il s'exprime très-clairement, et ne court point après l'esprit : ce sont mes seules bonnes qualités. J'ai fait des disciples en Prusse et à Pétersbourg, et mes ennemis sont à Paris.

Catherine II me mandait, il n'y a pas longtemps, qu'il fallait qu'il y eût deux langages en France, celui des beaux esprits et le mien ; mais qu'elle n'entendait rien au galimatias du premier.

Je viens, dans ma juste colère, de faire imprimer à Genève[1] une édition de l'*Épître à Ninon*. Je vous l'envoie, en vous protestant encore de mon innocence et de ma douleur.

On dit que Mme de Brionne va chez le médecin suisse avec M. le duc de Choiseul ; je ne le crois point. Je puis vous certifier, par de très-tristes exemples, que ce médecin des urines n'est pas digne de voir les conduits de l'urine de Mme de Brionne, et que c'est le plus plat charlatan qui existe ; mais c'est assez qu'il tienne cabaret au haut d'une montagne, pour qu'on aille le consulter.

N. B. Votre dernière lettre a été ouverte et mal recachetée. Je ne m'étonne pas qu'on soit curieux de vous lire ; mais, quand vous voudrez me faire cette faveur, ayez la bonté d'envoyer votre lettre chez Marin *quès-à-co*[2], qui me fait tout tenir sûrement.

9082. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT[3].

18 avril.

Il y a un an qu'un solitaire tendrement attaché à M. de Rochefort et à Mme Dixneufans, toujours mourant et cependant ne mourant point, n'a pas trouvé une occasion d'écrire, car il y a trop de curieux. Enfin il pense que M. Marie, secrétaire du

1. L'édition donnée par Voltaire est intitulée *Épître à Ninon Lenclos et Réponse à M. de V***, publiée par M. Asinoff, ancien pasteur d'Oldenbourg; nouvelle édition*, 1774, in-8° de 24 pages. La *Réponse* est de Mauchcrat de Longpré (voyez page 595). Il y a deux éditions pareilles. On voit dans la lettre 9079 que l'édition originale avait été tirée à trente exemplaires environ.
2. Sobriquet que Beaumarchais, dans ses *Mémoires*, donne à Marin.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

cabinet, chef d'un bureau de la guerre, le tirera d'inquiétude. Si M. de Rochefort a un moment de loisir, s'il peut écrire un mot à ce vieux solitaire, on espère que M. Marie pourra faire passer ce mot en sûreté.

On envoie ce rogaton à M. de Rochefort; il y a des notes curieuses. On lui renouvelle le dévouement le plus inaltérable.

9083. — BILLET DE M. DE VOLTAIRE[1]

[A M. LE COMTE ANDRÉ SCHOUVALOW.]

J'admire cette épître; je donne un nouveau démenti[2] à ceux qui osent dire que j'y ai quelque part. Cet honneur inouï que les Russes font à notre langue doit nous convaincre de l'énergie avec laquelle ils écrivent dans la leur, et nous faire rougir de tous les fades écrits dont nous sommes inondés dans ce siècle des abominations et des fadaises.

La frivolité qui succède chez nous si rapidement à la barbarie, cette foule d'écrits insipides en prose et en vers qui nous accable et qui nous déshonore; ce déluge de nouvelles et d'années littéraires; ces dictionnaires de mensonges dictés par la faim, par la rage, par l'hypocrisie, tout doit nous faire voir combien nous dégénérons, tandis que des étrangers nous instruisent en se formant sur nos bons modèles. Ce n'est pas la seule leçon qu'on nous donne dans le Nord. Si on lisait les lettres de l'impératrice de Russie, du roi de Prusse, du feu comte de Tessin, etc., on apprendrait à penser, supposé que cela puisse s'apprendre. Il semble que ces génies n'aient cultivé notre langue que pour nous corriger; mais nous ne nous corrigerons pas.

9084. — A M. MARIN[3].

20 avril.

Croyez-moi, mon cher ami, n'allez point à Lampedouse; restez à Paris gai et tranquille. Si vous voyagez, venez chez nous; comptez que vous y trouverez de vrais amis dans Mme Denis, dans M. de Florian et dans moi.

1. Imprimé en note, pages 8 et 9 de l'édition qu'il donna de l'*Épître à Ninon de Lenclos*, par Schouvalow.
2. Voyez lettre 9045.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

Permettez-moi de mettre tous ces chiffons sous votre enveloppe.

9085. — A M. ROSSET[1].

A Ferney, le 22 avril.

Monsieur, vous pardonnerez sans doute à mon grand âge et à mes maladies continuelles, si je ne vous ai pas remercié plus tôt du beau présent dont vous m'avez honoré.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre poëme sur l'agriculture. J'y ai trouvé l'utile et l'agréable, la variété nécessaire, et la difficulté presque toujours heureusement surmontée.

On dit que vous n'avez jamais cultivé l'art que vous enseignez. Je l'exerce depuis plus de vingt ans, et certainement je ne l'enseignerai pas après vous.

J'ai été étonné que, dans votre premier chant, vous adoptiez la méthode de M. Tull, Anglais, de semer par planches. Plusieurs de nos Français (que vous appelez toujours François, et que par conséquent vous n'avez jamais osé mettre au bout d'un vers) ont voulu mettre en crédit cette innovation. Je puis vous assurer qu'elle est détestable, du moins dans le climat que j'habite. Un homme qui a été longtemps loué dans les journaux, et qui était cultivateur par titres, se ruinait à semer par planches, et était obligé d'emprunter de l'argent, tandis que son nom brillait dans le *Mercure*.

J'ai défriché les terrains les plus ingrats, qui n'avaient jamais pu seulement produire un peu d'herbe grossière ; mais je ne conseillerai à personne de m'imiter, excepté à des moines, parce qu'eux seuls sont assez riches pour suffire à ces frais immenses, et pour attendre vingt ans le fruit de leurs travaux.

Voilà pourquoi l'illustre et respectable M. de Saint-Lambert, que vous avouez être distingué par ses talents, a dit très-justement[2] « qu'il a fait des Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, et non pour ceux qui les cultivent; que les *Géorgiques* de Virgile ne peuvent être d'aucun usage aux paysans ; que donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers sur leur métier est un ouvrage inutile ; mais qu'il sera utile à jamais d'inspirer à ceux que les lois élèvent au-dessus des culti-

1. Pierre-Fulcran Rosset, conseiller à la cour des aides de Montpellier, mort dans cette ville en 1788, venait de publier l'*Agriculture ou les Géorgiques françaises, poëme* (en huit chants), 1774, in-4°.

2. *Discours préliminaire* du poëme des *Saisons*.

vateurs la bienveillance et les égards qu'ils doivent à des citoyens estimables. »

Rien n'est plus vrai, monsieur; soyez sûr que si je lisais aux paysans de mes villages les *Œuvres* et les *Jours* d'Hésiode, les *Géorgiques* de Virgile, et les vôtres, ils n'y comprendraient rien. Je me croirais même en conscience obligé de leur faire restitution, si je les invitais à cultiver la terre en Suisse comme on la cultivait auprès de Mantoue.

Les *Géorgiques* de Virgile feront toujours les délices des gens de lettres; non pas à cause de ses préceptes, qui sont pour la plupart les vaines répétitions des préjugés les plus grossiers; non pas à cause des impertinentes louanges et de l'infâme idolâtrie qu'il prodigue au triumvir Octave; mais à cause de ses admirables épisodes, de sa belle description de l'Italie, de ce morceau si charmant de poésie et de philosophie qui commence par ce vers :

O fortunatos nimium, etc.[1];

à cause de sa terrible et touchante description de la peste[2]; enfin à cause de l'épisode d'Orphée[3].

Voilà pourquoi M. de Saint-Lambert donne aux *Géorgiques* l'épithète de charmantes, que vous semblez condamner.

J'aurais mauvaise grâce, monsieur, de me plaindre que vous avez été plus sévère envers moi qu'envers M. de Saint-Lambert. Vous me reprochez d'avoir dit, dans mon *Discours à l'Académie*, qu'on ne pouvait faire des Géorgiques en français. J'ai dit qu'on ne l'osait pas, et je n'ai jamais dit qu'on ne le pouvait pas[4]. Je me suis plaint de la timidité des auteurs, et non pas de leur impuissance. J'ai dit, en propres mots, qu'on avait resserré les agréments de la langue dans des bornes trop étroites. Je vous ai annoncé à la nation; et il me paraît que vous traitez un peu mal votre précurseur.

Il me semble que vous en voulez aussi à la poésie dramatique, quand vous dites que « la prose a eu au moins autant de part à la formation de notre langue que la poésie de notre théâtre; et que quand Corneille mit au jour ses chefs-d'œuvre, Balzac et Pellisson avaient écrit, et Pascal écrivait ».

1. *Géorgiques*, chant II, vers 458.
2. Chant III.
3. Chant IV, vers 454 et suiv.
4. Voltaire a dit : « Comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des *Géorgiques?* » Voyez tome XXIII, page 208.

Premièrement on ne peut compter Balzac, cet écrivain de phrases ampoulées, qui changea le naturel du style épistolaire en fades déclamations recherchées.

A l'égard de Pellisson, il n'avait rien fait avant *le Cid* et *Cinna*.

Les *Lettres provinciales* de Pascal ne parurent qu'en 1654; et la tragédie de *Cinna*, faite en 1642, fut jouée en 1643. Ainsi il est évident, monsieur, que c'est Corneille qui, le premier, a fait de véritablement beaux ouvrages en notre langue.

Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas à vous de rabaisser la poésie. J'aimerais autant que M. d'Alembert et M. le marquis de Condorcet rabaissassent les mathématiques : que chacun jouisse de sa gloire. Celle de M. de Saint-Lambert est d'avoir enseigné aux possesseurs des terres à être humains envers leurs vassaux ; aux ministres, à adoucir le fardeau des impôts autant que l'intérêt de l'État peut le permettre. Il a orné son poëme d'épisodes très-agréables. Il a écrit avec sensibilité et avec imagination.

Vous avez joint, monsieur, l'exactitude aux ornements ; vous avez lutté à tout moment contre les difficultés de la langue, et vous les avez vaincues. M. de Saint-Lambert a chanté la nature, qu'il aime, et vous avez écrit pour le roi. La Fontaine a dit[1] :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Ésope[2] le disait : j'y souscris quant à moi.

Ésope n'a jamais rien dit de cela ; mais qu'importe ?

9086. — A M. LE CHEVALIER DE LISLE[3].

A Ferney, 22 avril.

Tenez, monsieur, lisez, je vous en prie, l'extrait de la lettre du comte de Schouvalow, l'oncle, et jugez si Attila et Totila n'ont pas fait de jolis vers français. Je suis piqué et j'aime à faire connaître la vérité. L'épître du Russe me paraît très-supérieure à celle du Welche[4], quoiqu'il y ait dans cette dernière

1. Livre Ier, fable XIV.
2. Le texte de La Fontaine porte : *Malherbe le disait*. Ainsi le reproche par lequel Voltaire termine sa lettre n'est pas fondé.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.
4. La réponse de Maucherat.

des vers très-heureux. Ce jeune comte de Schouvalow, aussi bon législateur que bon poëte, est un prodige très-singulier.

Puis-je enfin vous dire : *Quia vidisti, Thoma, credidisti?* Je vous demande très-vivement votre protection pour Pégase et pour le vieillard [1]. C'est une chose infâme qu'il soit permis à un gueux d'athée, à un petit abbé Sabatier, de reprocher l'irréligion à tous les honnêtes gens. Voici donc le règne de l'hypocrisie qui recommence; il ne manquait plus que cela aux Welches.

Je vous demande en grâce, quand vous me ferez l'honneur de m'écrire, d'envoyer vos lettres à Marin, et non pas à la poste.

Je compte que mes dernières lettres ont été pour Mme du Deffant, comme pour vous. A peine puis-je écrire, et même dicter. Je suis accablé non-seulement de vieillesse, mais de maladies, et de travaux et d'affaires. Je n'ai pas un moment à moi; mais je suis bien sensible à ceux que vous avez la bonté de me donner. V.

9087. — A M. AUDIBERT,

A MARSEILLE [2].

A Ferney, 23 avril.

Je vous demande bien pardon, monsieur, d'avoir quatre-vingt et un ans; mais comme vous avez bien voulu être mon appui lorsque je n'en avais qu'environ soixante et douze, je vous supplie de me continuer vos bienfaits au sujet de ma rente sur M. de Saint-Tropez. A mon âge, le temps presse. Je vous serai très-obligé si vous voulez bien faire remettre une lettre de change sur Lyon à M. Shérer, banquier, qui ne manquera pas de m'en donner avis, et sur-le-champ j'enverrai ma quittance, qui sera probablement la dernière.

J'ai l'honneur d'être avec bien de la reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

9088. — A M. LE CHEVALIER DE LISLE [3].

A Ferney, 25 avril.

Le vieux malade n'a pas la force d'écrire ; mais il supplie M. de Lisle de lui écrire tant qu'il pourra, afin que le bon homme finisse doucement et plus gaiement.

1. Voyez, tome X, aux *Satires*.
2. Communiquée par M. Niel, ancien sous-préfet de Ploërmel, aujourd'hui à Bernay. (B.)
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

9089. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 26 avril.

Sire, permettez-moi de parler à Votre Majesté de votre jeune officier, à qui vous avez donné la permission de venir chez moi. Je croyais trouver un jeune Français qui aurait encore un petit reste de l'étourderie tant reprochée à notre nation. J'ai trouvé l'homme le plus circonspect et le plus sage, ayant les mœurs les plus douces, et aimant passionnément la profession des armes, à laquelle il s'est voué.

Je ne sais encore s'il réussira dans ce qu'il entreprend; mais il m'a dit vingt fois qu'il ne quitterait jamais votre service, quand même il ferait en France la fortune la plus brillante et la plus solide. Je n'étais pas suffisamment instruit de sa famille et de son étonnante affaire; c'est un bon gentilhomme, fils du premier magistrat de la ville où il est né. J'ai fait venir les pièces de son procès. Je ne sors point de surprise quand je vois quelle a été sa faute et quelle a été sa condamnation. Il n'est chargé juridiquement que d'avoir passé fort vite, le chapeau sur la tête, à quarante pas d'une procession de capucins, et d'avoir chanté avec quelques autres jeunes gens une chanson grivoise, faite il y a plus de cent ans.

Il est inconcevable que, dans un pays qui se dit policé, et qui prétend avoir quelques citoyens aimables, on ait condamné au supplice des parricides un jeune homme sortant de l'enfance, pour une chose qui n'est pas même une peccadille, et qui n'aurait été punie ni à Madrid ni à Rome de huit jours de prison.

On ne parle encore de cette aventure dans l'Europe qu'avec horreur, et j'en suis aussi frappé que le premier jour. J'aurais conseillé à M. de Morival, votre officier, de ne point s'avilir jusqu'à demander grâce à des barbares en démence si cette grâce n'était pas nécessaire pour lui faire recueillir un héritage qu'il attend.

Quoi qu'il arrive, il restera chez moi jusqu'à ce que son affaire soit finie ou manquée, et il profitera de la permission que Votre Majesté lui a donnée. Il reviendra à son régiment le plus tôt qu'il pourra, et le jour que vous prescrirez.

Je remercie Votre Majesté d'avoir daigné me l'envoyer. Je me suis attaché à lui de plus en plus; et sa passion de vous servir toujours est une des plus fortes raisons des sentiments que j'ai pour lui. J'ose vous assurer que personne n'est plus digne

de votre protection ; la pitié que son horrible aventure vous inspire fera la consolation de sa vie, si malheureusement commencée, et qui finira heureusement sous vos ordres. La mienne est accablée des plus grandes infirmités ; vos bontés en adoucissent l'amertume, et je la finirai avec des sentiments qui ont toujours été invariables, avec le plus profond respect pour Votre Majesté, et, j'ose le dire, avec le plus tendre attachement pour votre personne.

Le vieux Malade de Ferney.

9090. — A M. MARIN[1].

27 avril.

Je vous ai adressé, mon cher ami, plusieurs paquets pour quelques-uns de nos académiciens ; mais il y en avait principalement pour vous, comme de raison. Je n'ai entendu parler ni de vous ni de personne. Il faut qu'il soit arrivé malheur. Êtes-vous malade ? Êtes-vous à Paris, ou en Provence, ou à Lampedouse ? Quelque part que vous soyez, je vous aimerai toujours.

9091. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 avril.

Mon cher ange, je vous avais d'abord envoyé quelques *Pégase*[2] par l'hippopotame ; mais je n'ai point eu de nouvelles de ce *cheval marin*[3], quoique j'aie caressé son poitrail ; je n'ai pas même eu de réponse de lui depuis quinze jours ; je ne sais s'il est au fond de la mer. Tous mes *Pégase*, que je lui avais envoyés, sont probablement noyés avec lui.

Je suis toujours très-malade ; et, quoique je m'égaye quelquefois à faire de mauvais vers, je n'en souffre pas moins.

Je me suis donné la petite consolation de démasquer, dans les notes de *Pégase*, ce scélérat d'abbé Sabotier[4], qui, après avoir commenté Spinosa, a l'insolence d'accuser d'irréligion tant d'honnêtes gens, et qui, ayant fait des vers que le cocher de Vertamont aurait été honteux de faire dans un mauvais lieu, ose condamner les libertés innocentes qu'on peut prendre en poésie. Ce petit

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. *Dialogue de Pégase et du Vieillard*, tome X.
3. Marin.
4. Voyez tome X, la note sur le vers 47 du *Dialogue de Pégase et du Vieillard*.

monstre est, dit-on, le favori de l'évêque Jean-George de Pompignan ; il est bon de connaître ces scélérats d'hypocrites. La littérature est devenue un cloaque que mille gredins remplissent de leurs ordures. Vous conviendrez qu'il vaut mieux à présent faire labourer Pégase que le monter.

Portez-vous bien, mon cher ange, vous et Mme d'Argental ; jouissez d'une vie honorée et tranquille ; pour moi, je me meurs entre mes montagnes.



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SEIZIÈME VOLUME

DE LA CORRESPONDANCE.

LETTRES

1772

1773

1774

PERSONNAGES

AUXQUELS SONT ADRESSÉES LES LETTRES DE LA CORRESPONDANCE.

PERSONNAGES

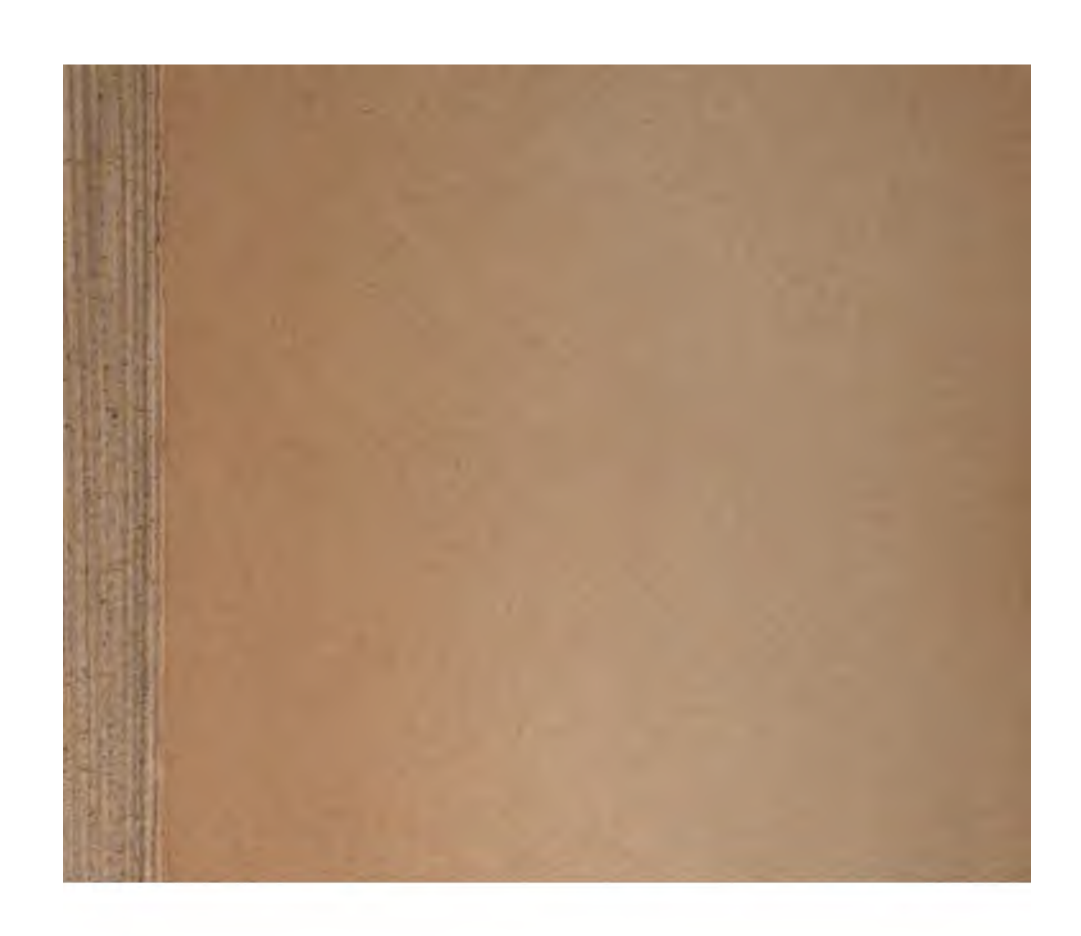
QUI ONT ADRESSÉ DES LETTRES A VOLTAIRE.

PERSONNAGES

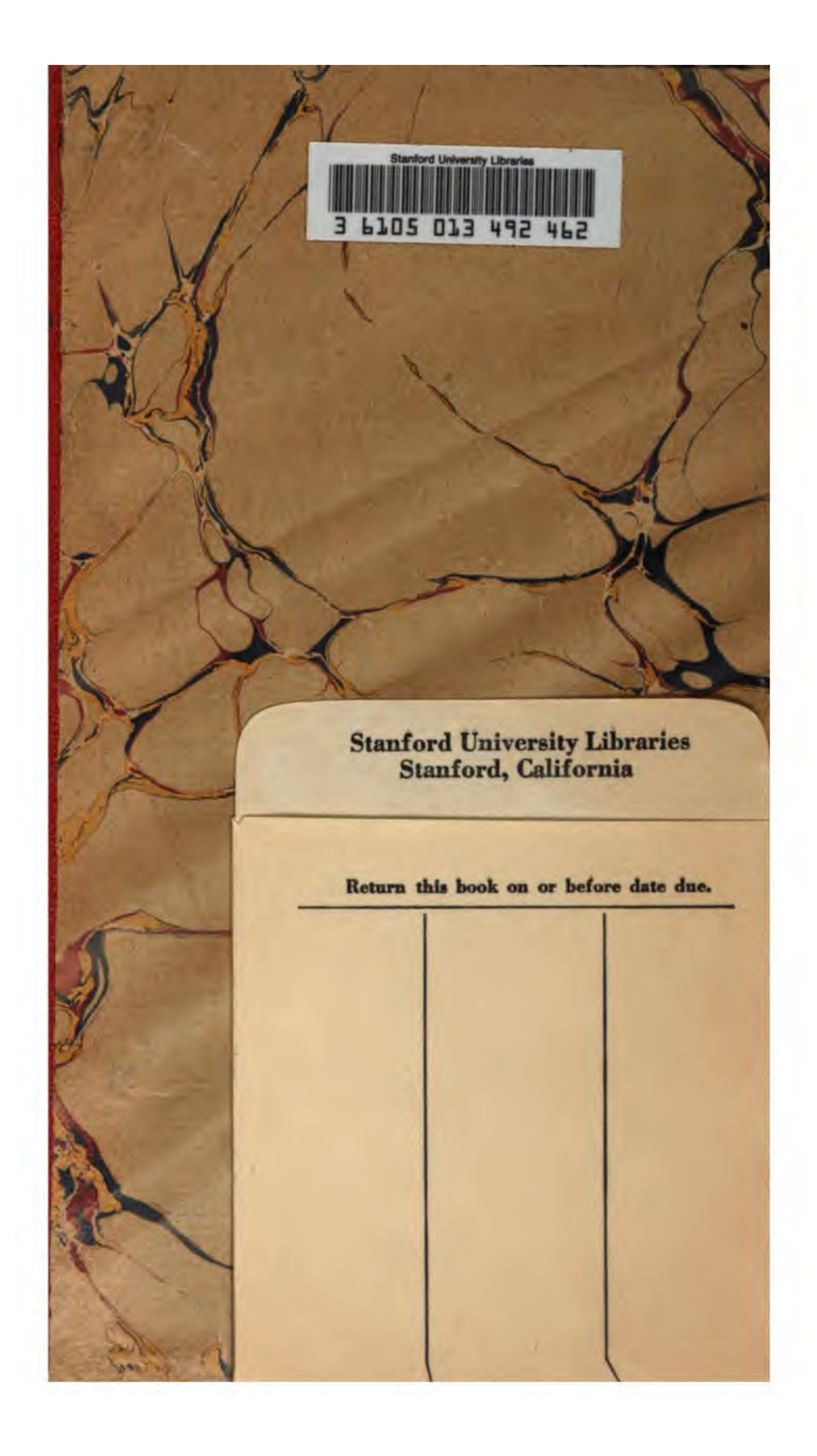
AYANT ÉCRIT DES LETTRES CONCERNANT VOLTAIRE.

FIN DE LA TABLE DU TOME XLVIII

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. Quantin et Cie, rue St-Benoît. [2008]







Stanford University Libraries
3 6105 013 492 462
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

